UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01566497 2

Collection

de

Chroniques Belges inédites,

Publiée

par ordre du Gouvernement.

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

MM. Le baron Kervyn de Lettenhove, Président.
Gachard, Secrétaire et Trésorier.
Le chanoine de Smet.
Du Mortier.
Bormans.
Borgnet.
Alphonse Wauters.

CHRONIQUES

RELATIVES A

L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE

SOUS LA DOMINATION

DES DUCS DE BOURGOGNE.

CHRONIQUES

RELATIVES À

L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE

SOUS LA DOMINATION

DES DUCS DE BOURGOGNE.

CHRONIQUES

RELATIVES A

L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE

SOUS LA DOMINATION

DES DUCS DE BOURGOGNE.

(Textes français)

LE LIVRE DES TRAHISONS DE FRANCE. — LA GESTE DES DUCS DE BOURGOGNE. — LE PASTORALET,

PUBLIÉS PAR

M. le baron KERVYN DE LETTENHOVE,

Membre de la Commission royale d'histoire.

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

1873

DH
403
C7
E.2

INTRODUCTION.

Ce volume ne renferme que trois chroniques, la première en prose, les deux autres rimées, toutes anonymes et également empreintes d'un violent esprit bourguignon.

La chronique en prose s'ouvre au mariage de Louis d'Orléans avec une fille des ducs de Milan, ces tyrans du nord de l'Italie, que l'on accusa d'être les fauteurs de la faction des Armagnacs; elle conduit le lecteur jusqu'au sac de Dinant qui sema l'épouvante chez les populations des bords de la Meuse égarées par de perfides conseils. La carrière si courte et si agitée de Jean sans Peur se termine inopinément à Montereau. Le règne de son successeur, plus long et plus glorieux, sera troublé par les trames de l'astuce persévérante de Louis XI. C'est ainsi que se trouve justifié aux yeux de l'auteur le titre qu'il donne à son premier chapitre et que nous avons étendu à toute sa narration [1].

[1] On lit sur un des premiers feuillets :

« Ce livre est comme ung livre de cronicques ou quel sont contenus pluiseurs merveilleux cas advenus tant en France comme en Engleterre, en Bretaigne, en Espaingne, en Ytalie et en pluiseurs autres pays, entre lesquels cas sont traitties plus au long que les autres les merveilleuses traisons dont la très-puissant, très-noble et illustre maison de Bourgongne a tant eult d'affaires. »

L'ouvrage offre une incontestable valeur, quelles que soient les exagérations que la haine et la partialité y ont multipliées. En bien des points il permet de combler les lacunes que l'on rencontre chez d'autres chroniqueurs de cette époque, et assurément c'est l'une des versions contemporaines qu'il est le plus utile d'exhumer. Il n'en existe que deux manuscrits conservés l'un à la Bibliothèque Laurentienne de Florence, l'autre à la Bibliothèque royale de la Haye. Ce dernier texte que nous avons suivi, est reproduit dans un volume in-folio d'une écriture de la fin du XV^e^ siècle, dont les marges portent des notes assez nombreuses que nous avons cru devoir recueillir.

La chronique rimée que nous avons intitulée : *la Geste des ducs de Bourgongne,* d'après une indication donnée par l'auteur lui-même, ne nous est connue que par un manuscrit à peu près aussi incorrect que peu lisible qui se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'Institut de France [1]. Les formes grammaticales et les règles de la versification y sont également négligées. Néanmoins on découvre çà et là dans la forme quelques vestiges de l'imitation des anciens romans de chevalerie. Quant au fond, il est incontestable qu'il est tiré en grande partie de la chronique précédente [2]. Ici aussi l'auteur ne se nomme point. Faut-il conclure de certaines allusions aux épais ombrages des Ardennes, aux richesses d'Anvers et de Namur, qu'il habitait nos provinces? Cela semble probable; nous ne saurions toutefois nous rallier à l'opinion exprimée par M. Ameilhon (Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, tome V, p. 607, et tome VI, p. 459) qui attribue ce long poëme à Martin de Cottignies. En effet, l'auteur nous

[1] M. Mignet a bien voulu seconder avec une extrême obligeance le travail de transcription auquel M. Michelant, conservateur-adjoint des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a consacré les soins les plus éclairés. Nous devons, en ce qui touche le manuscrit de la Haye, les mêmes remercîments à M. Campbell.

[2] Parmi les passages les plus curieux qui appartiennent en propre à l'auteur, citons les détails qu'il donne sur l'emploi de l'artillerie à propos du siége de Ham.

raconte qu'il écrivait sous le pontificat de Jean XXIII (1410 à 1419), et il termine son récit à l'année 1411; mais Martin de Cottignies n'en fit la transcription qu'en 1445, comme nous l'apprennent ces vers plus effroyables encore que ceux qu'il s'était contenté vraisemblablement de défigurer et de mutiler :

L'an mille IIIIc et XLV escrivi cest livre Martins de Cotignies à le maison
Monsegneur de Croy, à Namur, à Saint-Aubin l'apiell-on [1],
A qui Dieux doinst bonne vie, et, quant devra finer, Dieux li face pardon
Et à madame osi et à tous cheus osi qui l'aiment de cuer bon,
Et à tous leurs enfans osi doinst vraie et bonne rengnation,
Et, en la fin de leurs vies, de paradis leur face Dieus le don;
Et prions à Jhésus-Crist qui soufri pour nous la pasion,
Qu'il leur voelle otrier par son très-digne non,
Et disons tout : Amen, d'un humble cuer, par dévotion.

Hâtons-nous d'arriver au *Pastoralet*. Là aussi nous retrouvons la trace brûlante de toutes les passions des Bourguignons contre les Armagnacs. Bien que l'auteur écrive après la mort de Henri V, il ressent encore la profonde émotion qui suivit la triste fin de Jean sans Peur, et sous une forme de convention qui convertit en pastorale ces sanglants démêlés, il reproduit avec une élégance et une énergie incontestables ce que l'on racontait autour de lui des désordres d'Isabeau de Bavière, de l'ambition du duc d'Orléans, des fureurs des Armagnacs. Il n'est (si l'on considère Christine de Pisan comme appartenant à l'époque de Froissart) aucun poëte du XVe siècle qui puisse lui être comparé, et parmi les récits historiques qu'il nous a conservés, il faut signaler en première ligne, à raison de l'intérêt qu'il présente, celui qu'il consacre à l'attentat de Montereau [2].

[1] La maison de Saint-Aubin fut habitée dès 1378 par Louis de Namur. Elle servait habituellement de résidence aux gouverneurs du pays de Namur. On l'appelait au XVIe siècle la maison de l'empereur ou l'hôtel du roi.

[2] Quel est l'abbé de Cercamp dont l'auteur in-

Dans ce volume, c'est la sombre domination de Jean sans Peur, souillée de sang et pleine de complots et de discordes, qui occupe la plus grande place de tous les récits. L'époque de Philippe le Bon que nous aborderons bientôt, si elle rappelle aussi des guerres cruelles, nous montrera du moins ces malheurs tempérés par l'éclat des lettres et des arts.

voque à ce sujet le témoignage? Je ne connais aucun historien de ce temps qui ait appartenu à ce monastère de Picardie. M. Ameilhon s'est posé la même question dans une notice beaucoup trop sévère consacrée au *Pastoralet*.

Le manuscrit original et unique du *Pastoralet* appartient à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

LE LIVRE

DES

TRAHISONS DE FRANCE

ENVERS LA MAISON DE BOURGOGNE.

I.

Commenchement des traysons de France, dont la noble maison de Bourgongne a soustenu moult d'affaires.

Vérité est que, après la revenue des grands voiaiges fais en Flandres, dont cy-devant a esté largement parlé, le duc Philippe de Bourgongne, oncle du roy, avoit du tout le gouvernement du royaume, et estoit moult amés et honnourés de tout le conseil du roy, des bonnes villes et de toutte la communauté de France, dont le duc d'Orléans, Loïs, frère maisné au roy, avoit grant envie. Sy avisa moult par quel chemin ou moïen il le porroit démettre et priver du dit gouvernement, pour à quoy parvenir il s'apensa qu'il prenderoit aliance à ung duc de Millan, nommé Galiace, pour lors moult puissant, et fist tellement le dit duc d'Orléans, nommé Loys, qu'il obtint sy parfaittement la grâce de ce Galiace qu'il luy donna sa fille à mariaige et l'envoya en France à grande et solempnelle compaignie,

comme bien raison estoit, et fu bien sceu que au partir de son hostel il luy dit : « Ma belle fille, adieu, voisiés-vous. Je ne vous quiers jamais veoir » tant que je vous voie roynne de France. »

II.

De l'advénement de Philippe de Masières.

En ce temps estoit venus ou pays de Lombardie ung nommé Philippe de Masières, lequel ou temps passé avoit servy le roy de Chippre, et tellement avoit esté privé de luy que par marchiet fait à ung sien frère, lequel désiroit avoir le royaume, il coppa la gorge au dit roy en son lit, et ce pour finance qu'il en eult à son dit frère, au moyen de quoy le traytre se partist de Chypre et s'en vint en Lombardie, et de fait fu receus du dit duc de Mellan pour le servir, et fut enfin sy privé de luy qu'il se descouvry à luy d'une haine qu'il avoit à Bernabo, signeur de Pavie et de Novaire, desquelles terres, comme il disoit, devoit Galliace estre droit et naturel hoir. Si se faindy le dit Galiace duc de Milan estre malade en la cité de Pise où il estoit, et manda par le dit Philippe à Barnabo, lequel estoit son oncle, qu'il venist devers luy à Pise et luy amenast certaine quantité de gens d'armes pour résister aux Florentins, lesquelx luy faisoient guerre. Quant le dit Philippe fu venus à Pavie et ot fait son messaige par la manière que eux deux l'avoient conchut, le dit Bernabo en fu moult esbahy, et dist au messaigier qu'il ne povoit croire ce et que jà estoient passés X ans qu'il n'avoit veu son nepveu, et mesmes sçavoit-il bien que il le hayoit, et ce pour une terre que il ne luy ot point volu donner, et encoires dist-il que tant qu'il vesquesist, il ne l'aroit; mais le dit Philippe le sermona et dist tant de blanches et de noires qu'il dist qu'il yroit devers Galiace son nepveu, dont il fist grant folie, et tantost manda gens d'armes et monta à cheval accompaignié bien de V^{c} lances : s'y s'en vint à Pise.

Et quant Galiace sot la venue de Barnabo, il avoit apresté bien XII^{c} combatans quy aveuc luy luy vindrent au devant moult honnourablement, et

le fist porter en une moult rice littière, faindant d'estre très-griefvement malade, et, à l'entrée de Barnabo, son oncle, faintement luy prya merchi de quancques il luy povoit avoir meffait. Barnabo, quy point ne s'avisa de la trayson, luy pardonna et dist que il estoit venus pour le servir contre les dis Florentins, dont Galiace le merchia et luy dist : « Mon oncle, nos gens » s'en iront logier aux villaiges, et nous retournerons en la ville, » comme ils firent, dont oncques puis ne parti Barnabo, car le dit Galiace le fist mettre en prison, en laquelle il morut.

III.

Comment ce duc Galiace envoya Phillippe de Masières en France ou service de son gendre Loys, tendant aux fins que cy-après orés.

Après ce que le dit Galiace ot fait morir Barnabo, son oncle, dont il fut vray successeur, il envoia le dit Philippe de Masières en France ou service de son gendre Loys, tendant aux fins que couvertement il trouvast manière de pourchassier la mort du roy son frère et de ses enfans, par lequel Philippe et ses adhérens furent depuis maintes griefves et mauvaises traïsons machinées, dont moult de grands maulx sont depuis advenus, comme vous orés cy-après, et adviennent encoires journelement, et advenront, se ce n'est que, par la divine Providence fin y soit imposée.

Ce Philippe de Masières estoit journelement aveuc ce duc Loys en France. Une fois il trouva ung moine apostat, lequel estoit moult saiges en l'art de *nigromancia* et de faire charmes et enchantemens et évocations de déables. Dont ung jour ces deus seigneurs, est-assavoir Philippe et ce moisne, conclurent de prendre les habis du duc Loys, lesquelx Philippe vesti. Aveuc ce prist l'espée et ung annel d'or appartenant au dit duc, et prindrent ung chevalier, ung escuier et ung varlet aveucq eux, et s'en allèrent tout quoyement en une place appellée Mongay, et illec en une tour, a par luy et loing de gens, le dit moisne fist évocation par parolles, et con-

jura le déable quy vint illec en fourme d'homme, auquel il fist consacrer et dédyer la ditte espée et l'annel.

Ne sçay à quel propos, mais telle maladie prist adont au roy que oncques puis n'ot santé, et environ V jours après que le roy estoit à Beauvais, ouquel lieu luy prist une maladie en soursault et soudainement, où il cryoit en hault : « Ay! ay! ostés-moy l'espée de mon frère d'Orléans quy » me tresperce le corps; je suy par luy trahis. » Dont ses gens le reprenoient moult et mettoient grant paine à l'apaisier, disant que son frère n'estoit point illec, mais ne le povoient en grant tamps mettre hors de ce propos.

IV.

D'une mommerie que le duc Loys mist avant cuidant destruire et mettre à mort le roy.

Environ ce tamps avint que le dit Loys, lequel avoit tousjours à son privé conseil le dit Philippe, mist en avant au roy son frère de faire une mommerie et danses de nuit en la salle de l'ostel de Saint-Pol. Sy avoit par le conseil au dit Philippe fait faire X ou XII cottes de toille doubles, touttes aemplies de souffre, harpoy et crasse, et au dehors touttes couvertes de lin, et fist le dit Loys acroire au roy que oncques mais n'avoit veu faire milleur esbatement pour complaire et resjoïr les dames.

Quant à ung certain jour qu'il avoient assigné pour faire ceste belle mommerie, les dittes robes furent prestes au dit lieu, on en vesti premiers au roy une, au conte de Joingni, au conte de Poitiers et au bastard de Fois une, et à pluiseurs autres damoiseaux de cy au nombre de IX ou X; mais, quant au dit Loys, il s'excusa, disant que la sienne estoit trop estroitte, mais très-instamment il s'offry de porter la torse pour esclairier les dits danseurs. Le bastard de Fois appella deux de ses serviteurs, ausquels il commanda tenir chascun ung frès lincoeul à l'huys de la salle, affin que, se par flamesque ou autre meschief le fu se prenoit à aucuns, qu'ils fussent

prests de le sauver. Et volt à touttes fins le dit Loys que, pour mieulx faire la grimace, ils fussent attachiés enssamble, mais il y ot ung des varlets de chambre du roy, qui dist : « Sire roy, trop y a de péril à se tenir enssam- » ble pour doubte du fu. » Et quant le dit Loys l'oït, il bouta au dit varlet la torse au visaige; sy le brula moult vilainement, et luy dist : « Ribault, » quy te meult de parler de nostre esbatement? »

Puis saillirent avant trompettes, ménestreux, flutes, tamburins et chal- lemies quy jouèrent mélodieusement; mais, tout ainsy comme les dansses se deurent commenchier et qu'il se tenoient en tresque par les mains en manière d'hommes sauvaiges, le duc Loys, portant la torsse devant yaulx, ainssy que par meschansse, tout de gré, se laissa cheoir ou millieu d'eux, dont le fu se bouta en l'un d'iceulx, et, pour ce qu'ils estoient près l'un de l'autre, ne se polrent oncques garder que tous ne fussent entrepris du feu, et, se n'eust esté ung gartier d'argent par quoy les dames recongneurent le roy, il estoit mort sans nul recouvrier; mais elles le couvrirent de leurs grandes robes et estaindirent, syque oncques fu ne se polt esprendre, tant que elles orent sa robbe tiré jus par pièces. Des autres en ot IIII ou V mors en la place et ars. Le bastard de Fois s'enfuy vers ses gens, mais il n'y polt à temps venir. Pour ce fait y ot ung mervilleux effroy avant la ville, et y acoururent du commun de Paris plus de XL^{m} hommes, pour ce que la voix couroit desjà que on vouloit murdrir le roy. Sy s'en vint tout ce peuple criant : « A l'arme!, » tout en desroy, pour rompre et abbatre la maison de Saint-Pol et pour tuer tous ceux quy là dedens estoient, quant le roy s'amonstra et vint aux fenestres, et leur pria qu'ils s'en retour- nassent chascun chiés soy, disant qu'il n'y avoit fors que joieuseté et esba- tement; sy les merchia moult de la diligence et bonne vollenté qu'ils luy avoient monstré. Quant ce vint à l'endemain que les nouvelles s'espan- dirent avant Paris des signeurs quy avoient esté ars et mors par tel encom- brier, chascun commencha merveilleusement à murmurer, et tenoient ainssy que parlemens par tropeaux assemblés enssamble et disant : « Ha! » sire roy, pourquoy tenés-vous telx trayttres autour de vous, quy ne » chassent que vous destruire? Pourquoy ne faittes-vous justice sans » espargnier frère, cousin, ne parent? »

V.

Comment le duc Loys cuida empoisonner le roy son frère à ung disner.

A une aultre fois advint que le roy et le duc Loys son frère s'en allèrent ung jour pour esbattre en ung lieu où estoit leur mère la roynne Blanche, aveuc moult d'autre baronnie, laquelle les recoeuilla et festoya moult grandement en les baisant tous deux, et, pour leur venue, elle avoit fait appointier le disner moult richement. Quant le roy fut assis au disner, Loys n'avoit soing de mangier, ains fist amener ses chevaux pour aller à la chasse et au gibier, mais premiers s'en alla en la cuisine, et demanda au keux : « Où » sont les plas de quoy on doibt servir le roy? » Le keux se mist à genoux et luy dist : « Sire, vées-les cy. » Et tantost il bouta ses mains à chascun, ne sçay qu'il y fist, et puis monta prestement à cheval. Tantost vindrent les escuiers quy prindrent les dis plas et les portèrent à table, mais prestement acouru ung keux quy dist à la roynne : « Madame, vostre fils » monseigneur le duc d'Orléans a mis pouldre ou aucune autre chose ou » plat du roy, ne sçay pour quelle raison. »

Adont la roynne luy dist quoyement : « Garde bien sur ta vie que tu n'en » parles jamais à personne, fors que par mon congiet. » Et fist erramment lever les dis plas par les varlets servans et dire qu'on les portast à l'aumosnier et que incontinent il les fesist enfouir en terre, sans que l'assaieur y touchast.

Le roy, qui ne pensoit qu'à sa joieuseté et à mieuresche, ne se donna de ce garde, ains fist signe aux servants qu'ils apportaissent les mets; mais la roynne sa mère luy dist, brief et à un ung mot, que d'iceux ne gousteroit-il pour l'heure. Elle le fist servir d'un nouvel mets, puis dist basset et en soy-mesmes : « De malle heure s'est alyés monseigneur Loys, mon fils, » à ces trayttres quy luy baillent telle introduction et exhortement que » pour faire morir son frère germain et son signeur. » Or, ce nonobstant que la roynne eust commandé à enffouir les dis plats sans que l'assaieur en touchast, néantmoins sy en avoit-il jà pris une petite touche du doit avant le command de la dame, mais prestement chéy soubdainement, et le

convint porter couchier, dont oncques puis ne se leva, ains morut au bout de V sepmaines. Quant vint vers le soir que le duc d'Orléans revint de la chasse, le roy lui demanda où il s'estoit occupé, ne en quoy il avoit passé la journée sans avoir esté au disner. Il respondy : « Monseigneur, j'estoie » tant ardant après la chasse qu'il ne m'estoit riens du mengier. » Quant la roynne l'entendi, elle se prist à rire du bout du dent et à dire : « Loys. » vous avés chassié, mais vous n'avés riens pris, et sy avés apris ung bon » stille pour laissier les pois ardoir. »

VI.

Comment le duc Philippe fut commis à gouverner le royaume de France.

A ce temps fu le royaume gouverné par ce duc Loys d'Orléans; et, pour ce que le roy son frère estoit mal disposés, et aussi que le dit Loys despointoit le païs et les villes par trop grands subsides et gabelles lever, s'assamblèrent les estas du royaume. Sy fu advisé par ces estas que on commetroit le duc Philippe de Bourgoingne au gouvernement du roy et du royaume. Il fu doncques establis pour régenter et gouverner le dit royaume, dont ce Loys duc d'Orléans fut tant marris que plus ne polt. Sy penssa et avisa, par le moyen de son conseil, de mettre embusque (en aucuns bateaux sur la rivière de Saine X ou XII hommes) pour souspredre le dit duc Philippe quant il passeroit la rivière pour s'en aller voller, ce que souvent à peu de compaignie faisoit. Et toutes ces choses luy consilloit Philippe de Masières, disans que quant les facteurs l'aroient mis à fin, ils se sauveroient bien oultre le Saine. Et tantost qu'ils orent de ce devisé, le duc manda de ces privés amis jusques à X, ausquelx il fist promettre de tenir secret le fait, lequel il leur déclaira tout au lonc, et marchanda à eux de le mettre à effect par la manière que devisé l'avoit le dit de Masières, est-assavoir de occhir le bon duc son oncle, lequel Dieu par sa bonté préserva pour ceste fois, car il luy fut révélé par l'un de ceux à quy le dit marchiet

avoit esté fait, lequel luy bailla secrètement par escript en un billet tout le contenu du marchiet aveuc les noms de tous les dis quy du fait estoient coulpables, dont moult s'esmervilla de la cruaultté de son dit nepveu Loys. Il bouta tout coyement le billet en son poignet sans en faire quelque mention par son grand sens, mais quand il deut aller couchier, à soy despoullier, il luy chut. Ung sien varlet de chambre le prist et luy dist: « Monsei- » gneur, regardés quel brief vous est ichy cheu. » Lors le bon duc le prist; sy appella aucuns de ses plus privés, et leur monstra comment le duc Loys, son nepveu, avait marchandé de l'occhir. Ne sçay comment il chevy des marchans, mais de adont-en-avant il se garda de issir de Paris et de aller par les rues sans compaignie.

VII.

Incidence.

A ce temps, environ l'an IIII[c] et XVI, le fil aisné au duc Philippe, dont nous avons parlé, fist une grande armée des nobles hommes du royaume de France, lesquelx il mena en Honguerie, pour combatre et résister aux emprinses des Infidèles, et combatirent un Turc, le plus grand des autres, nommé L'Amourat-Bahy, où fortune leur fut contraire, car par trop hastivement emprendre, ils perdirent la bataille. Là demoura-il grand chevalerie et grand noblesce, car le seigneur de Couchy, Charles de Bar, Gui, le conte d'Eu et son frère, messire Guillaume de la Trimoulle, messire Henry d'Antoing et bien V[c] chevaliers de nom, aveuc maints escuiers et nobles hommes, y furent pris et retenus prisonniers et emmenés parmy Turquie pour labourer les terres à dolleur et à paine, mais, Dieu merchi, moiennant grand finance, l'aisné fil au bon duc Philippe que on disoit adont conte de Nevers, en revint aveuc pluiseurs autres, dont les noms ne sont point icy mis pour cause de briefté.

VIII.

Comment le duc d'Orléans manda au duc de Millan gens d'armes pour guerroier le duc Jehan.

—

Quant le duc Loys vit que Dieux l'avoit pour ce cop préservé de ses mains, il s'apenssa qu'il le destruiroit par forche de guerre. Sy manda à Galiace, son beau-père, qu'il luy envoiast foison de gens d'armes pour résister contre son oncle, lequel luy voloit oster et soustraire le saisine du royaume.

Quand Galliace sceut les affaires du duc Loys, il fist amas et assamblée bien de X^m^ combattans, tous bons gens d'armes, et les envoya au secours du duc Loys, mais ils ne polrent passer par le païs de Savoye, pour ce que le duc et signeur d'icelluy païs avoit espousé la fille au duc Philippe, et de laquelle il avoit desjà trois filles, lesquelles trois filles furent mariées, est-assavoir l'une au duc d'Ostriche, l'autre au duc de Hollande, conte de Hainau, et la tierche à ce duc de Savoie, dont cy est parlé.

Quant doncques ce duc de Savoie sot l'inconvénient et pourquoy Lombars estoient entrés en son païs de Savoie, il fist clore les pas par les haultes roches et montaingnes dont le dit païs de Savoye est environné et clos, syque force d'armes n'y peult donner entrée, ne yssue sans le gré et license du seigneur, par quoy les gens du dit Galiace furent illec destoursés, et pour certain ils payèrent largement ce qu'ils avoient despendu ou dis païs, nonobstant que à l'entrée ils euissent desrobé les bonnes gens et fais plusieurs maulx, mais certes il leur fut chier vendu, car les plus puissans demourèrent prisonniers, et les meschans gens furent renvoiet meschamment à piet et en leurs jupons.

IX.

Comment le duc Loys fut courrouchié au duc de Savoye, et de l'armée que fist le duc Jehan.

Quant le duc Loys sceut le destourbier que Savoiens orent fait à ses gens, il en fu moult dolans et en manecha fort le duc de Savoie, lequel ne le doubtoit guerres, car il luy sambloit bien que en son païs n'avoit garde de luy, ne d'autre. Quant le bon duc Philippe sçot de vray que son nepveu faisoit mandement et amas de gens d'armes pour soy enfforchier contre luy, il fist escripre lettres et manda Bourguignons, Flamens, Artisyens, Liégois, Baviers et Haynnuiers, pour ce que alors Jehan de Bavière estoit gouverneur des Liégois, dont depuis mut grant guerre comme vous orés.

Ainssy ces deux princes assamblèrent couvertement gens d'armes dedens Paris, mais le duc Loys avoit pour luy le plus fort quartier, car il estoit retrait en la porte qu'on dist la Bastille-Saint-Anthoine, et avoit grant plenté de gens d'armes à ses gaiges, logiés en pluisieurs hosteux dedens Paris, mais ne se mouvoit de la ditte Bastille, et faisoit tousjours espyer et tenir garde sur le dit duc Philippe, lequel prenoit son retour souvent en son chastel qu'on dit de Conflans, et tant que une fois en temps d'esté le dit duc Philippe se parti de son hostel d'Artois, aveucques luy deux de ses fils, est-assavoir Jehan et Anthoine, à l'intention de s'en aller souper et couchier en son hostel de Conflans, pour eulx solacyer, bien accompaigniet d'aucuns de ses gens: mais le duc Loys quy estoit sur les champs à grosse puissance de gens d'armes, les faisoit gaittier, et tant gaita qu'ils rencontrèrent les gens du duc Philippe, lesquels se retournoient devers Paris, et avoient convoiet leur signeur. Et quand il virent tant de gens d'armes venir, ils se doubtèrent que ce fuist le duc Loys qui venist pour eulx courre sus: si s'en retournèrent à coite d'espourons, le plus hastivement qu'ils porent, et vindrent au dit lieu de Conflans dire les nouvelles comment tels gens venoient à force et à trompettes sonans, quoyque point ne les euissent chassiés, mais costoiet seullement les avoient de loing. Et ce dirent-ils premiers à ung escuier nommé Pierre de la Trimouille, lequel

tantost monta aux crestiaux et les perchut de l'oeuil. et aveucques ce ouyt les trompettes bondir, ce que prestement fist nonchier au duc Philippe, lequel séoit au souper aveucq ses deux fils, par quoy on fist là dedens sonner la trompette cuidant prestement avoir l'assault.

Le josne damoiseau Anthoine voloit à touttes fins widier dehors sur leurs ennemis, dont le noble duc se rioit et luy disoit qu'il ne se falloit point trop haster pour tout gaster, puis dit en soy-meismes qu'il en sçavoit bon gré à l'enffant, et monstroit bien quel il seroit quant il seroit en eaige. Adont se arma chascun, et misrent leurs gens et ordonnance pour eulx deffendre, se besoing estoit, sur leurs crestiaux. Monseigneur le duc Philippe perchut bien que c'estoit le duc Loys, dont il fust moult esmerveilliés, et dist en luy-meismes : « Que veult faire cest homme-cy? Jà est-il mon nep-
» veu, fils du roy mon frère germain : quy luy peult baillier tel conseil que
» de moy volloir faire guerre? Oncques ne luy meffis, ains me suis tous-
» jours emploiés à mon poovir à la chose publicque du royaume et de tous
» les habitans. »

Ainssy comme les gens au duc Philippe s'ordonnoient dedens Conflans. Pierre de la Trimouille volt escargueter pour espier le nombre de ses ennemis, et vit qu'ils estoient très-grosse puissance, dont moult les redoubta. Sy dit encore le josne demoiseau Anthoine : « Envoions à Paris querre
» secours à Jehan de Bavière, et sy les combatons là dehors. »

Adont luy dist son frère Jehan : « Mon frère, ce ne sont point oiseaux à
» prendre à la roit; point ne se fault sy fort haster. »

Anthoine luy respondy : « Je vous veul doncques bien croire, car bien
» avés apris que trop grant haste n'est point tousjours esploit. »

Ainsy devisoient les deux frères, et le bon duc leur père les escoutoit, et les oyt moult vollentiers pour ce que Anthoine avoit aussy notté la parole de Jehan, pour ce que par trop haster avoient perdu la bataille en Honguerie, mais il estoit si jovènes que nulle cherge ne luy en devoit estre donnée ; mais, se reproche y avoit, elle estoit à ceux quy le devoient gouverner.

X.

Ceux de Conflans regardoient leurs ennemis.

Ainsi se devisoient ceux de dedens Conflans, attendans l'assault, et estoient sur leurs murs regardant le duc Loys, quy faisoit grant signe de donner assault et ordonnoit les batailles, mettant ses gens de trait par elles et les hommes d'armes aussy d'aultre part, tout ainssy comme s'ils se deussent maintenant mouvoir pour assaillir. En ce point costoièrent le dit lieu sans l'approchier à ung tret d'arbalestre, et demourèrent en cest estat jusques à presques minuit, puis se retourna vers le bourg Saint-Denis en costoiant la ville et chevauchant à travers champs jusques à Paris, puis rentrèrent ou chastel de Saint-Anthoine.

XI.

Comment la paix fut trouvée entre ces princes.

Moult longuement dura le haynne de ces deux princes, que chascun se gardoit couvertement, mais les princes de France, quy pour lors estoient à Paris, voiant le péril apparant, firent tant que pais y fu trouvée, et les fist-on communicquer [1] enssamble, combien que oncques puis n'y ot bon fons, comme il apperu bien depuis. Après ceste pais faitte se départy le duc Philippe de Paris et amena ses trois fieulx, est-assavoir Jehan, Anthoine et Philippe quy encores estoit moult josnes, aveuc ses parents, amis et alyés. S'y s'en vindrent à Amiens, ouquel lieu fut traittié ung mariaige de Anthoine, fils au dit duc Philippe, et de la fille au conte de Saint-Pol, et y

[1] Communier?

ot moult noble et sollempuele feste de joustes et de tournois comme à tel cas appartient; puis fu le dit Anthoine mis en saisine de la ducé de Brabant, réservé aucuns drois dont la dame héritière douaigière devoit joïr son vivant tant seullement. Sy fist son entrée à Bruxelles, où il fut rechupt duc de Brabant à grant honneur et à grant triumphe.

XII.

Cy parle de la mort au bon duc Philippe, quy morut à Haulx.

Après ce que le duc Philippe ot mené Anthoine son fils prendre la possession de la ducé de Brabant, ne demoura guaires que en la ditte ducé luy prist une maladie moult grande; sy se fist amener à Haulx, et là trespassa de ce siècle. Toutteffois, ains qu'il morust, luy estant en son lit mortel, il manda ses trois fils, ausquelx il remonstra leurs affaires, lesquelx s'apparoient moult grans et dangereux, par espécial à Jehan son aisné fils, et luy dist: « Jehan, je vous enjoins et commande que vous prenés garde » au gouvernement que j'ay tenu à mon povoir ou royaume de France, et » je gracie Dieu, mon créateur, que les habitants d'icelluy le ont tenu pour » agréable. Vous sçavés bien que à grant tort j'ay esté enchergiés et hays » d'aucuns, et ay eubt moult d'affaires, et bien croy aussy que assés en arés » en vostre temps; car certainement, se par vous n'est soustenu le roy et » ses enffans, ils sont en péril, comme assés avés peu jà perchevoir, de estre » destruis, et tout le royaume mis en grant confusion, et pour tant je vous » admoneste que bien vous tenés sur vos garde contre tous vos nuysans, » et n'attendés point tant que soyés assaillis, mais soyés bien muny tous- » jours de ce que vous deverés faire, et sur touttes choses craindés et amés » Dieu de tout vostre ceur. »

XIII.

Comment le duc Philippe en son lit mortel advertist ses enffans de ce qu'ils ont affaire [1].

« Beaux fils, ce dist le bon duc, secourés tousjours vos amis et ceulx » dont vous vous porés aidier, et sy vous tenés fier comme un lion contre » vos ennemis. Je vous enjoings, sur le péril de vostre âme, que vous metés » ceur, corps et chevance, de toutte vostre entente, à garder le droit de la » couronne de France, comme vous y estes tenus, tant à cause de sang et » de linaige comme pour les héritaiges que je vous laisse, lesquels vous » tenrés en fief et en homaige du royaume de France, entre lesquelx fiefs » vous tenrés la ducé de Bourgoingne et la conté de Flandre en pairie, et » meismement à cause de la ditte ducé vous serés doyen des pers, par quoy, » tant pour ces raisons comme pour autres, comme bien devés enten- » dre, estes tenus à exauchier le dit royaume à vostre povoir, qui est et » sera grand, mais que penssés à tousjours croire bon conseil, moiennant » lequel, aveuc l'ayde de vos alyés, vos bons subgets, le bon droit que » vous soustenrés et l'ayde de Dieu, il m'est advis que bien chevirés de » vostre fait, mais que touttefois vous ayés tousjours bonne gens et que » vous vous gardés de trayson. »

En ce point trespassa le bon duc Philippe en la ditte ville de Haux. Sy fu son corps menés et enterrés ès Chartrous de Dijon. Depuis ce jour ne vesquy gaires la ducesse sa femme, ains trespassa en la ville de Gand. Sy fu enterrée à Lille, auprès de son père, en la chapelle qu'on dist Nostre-Dame de la Treille, auquel lieu a à présent sur eulx une moult rice lame eslevée toutte de laiton.

[1] On lit en marge : *Obitus Philippi ducis Burgundiæ cognomento Audacis*, 1404.

XIV.

Comment le duc Jehan de Bourgongne, après la mort de son père, vint devers le roy à Paris où il releva les terres qu'il tenoit du royaume de France, ouquel lieu il mist paine à mettre à néant touttes gabelles et impositions accoustumées de lever.

—

Pour commenchier à accomplir les cherges que le bon duc Phillippe avoit, à son derrenier, baillié à son fils aisné, le dit Jehan de Bourgongne, il s'en vint à Paris, ouquel lieu il releva et droitura ses terres accoustùmées de tenir du roy, son droiturier seigneur. Sy luy fist féauté et homaige, comme il en estoit tenus à certains titles que dit sont.

Or estoit-il ainssy que le droit héritier du royaume, monseigneur le Daulphin de Vienne et duc de Ghuienne, avoit desjà espousée l'aisnée fille au duc Jehan, et le fils au dit duc Jehan, nommé Philippe conte de Charolois, avoit espousée la fille au bon roy Charles, nommée Michiele, par quoy estoit grandement tenus de avoir regard au gouvernement du dit royaume. Sy ne volt souffrir nullement que malletoutes, gabelles, ne impositions fussent levées sur le commun peuple. dont pour ces cas et aultres raisons, tout le peuple du dit royaume le tindrent pour agréable à estre gouverneur du roy comme son bon père avoit esté. Sy fu prisiés et honnourés de tous les nobles et puissans, tant de la court comme de tout le royaume, excepté d'aucuns et non de guerres tenant le party du dit duc d'Orléans, lequel duc Loys prist aucunement contens et ot haynne couverte contre le roy son frère pour tant que moult il désiroit à avoir la dignité du royaume, comme assés povoit apparoir tant par les actes dessusdittes comme par autres dont icy n'est faitte mention à cause de briefté, mais la principale cause quy à ce l'empeschoit, sy estoit pour ce que le roy avoit génération. Sy s'advisa et fist tant qu'on luy deust amener le Daulphin ung jour à Melun. sur le donné à enttendre que la roynne le mandoit à aller en ung pellerinaige pour soy garir d'une malladie qu'il avoit. Et l'enffant, qui n'y penssoit que bien, se conssenty de légier à y aller, mais quant ung des varlets de chambre sceut que l'endemain se devoient partir, dès le soir il monta à

cheval et radement s'en vint à Senlis, où il trouva le bon duc Jehan, auquel il compta tout l'affaire, comment au point du jour on devoit emmener l'enffant. Sy tost qu'il ouyt le messaige, il fut tant mary que oncques plus; sy s'écria : « Vray Dieu! veuilliés garder d'encombrier monseigneur le » Daulphin, car bien sçay qu'on le va livrer ès mains de son ennemy » mortel. »

XV.

Comment le bon duc Jehan monta à cheval incontinent qu'il ot ouy le messaige, et fist tant qu'il attaindist le Dauphin.

Prestement que le bon duc Jehan ot ouy le messaige, il dist : « A che- » val! à cheval! »

Il estoit environ minuyt quant il se party sans attendre père, ne compaignon. Toutes ses gens le siévirent à coitte d'esperon, et n'y ot oncques resne tenue jusques à Paris, où ils arrivèrent devant solleil levant, mais ils trouvèrent l'enffant partis. Bien se peult faire que luy et aucuns de ses gens changèrent de chevaux à Paris, mais, tout prestement férant de l'esperon, s'en tirèrent vers Corbeul et tant firent qu'ils aconsiévyrent le chariot où estoit monseigneur le Daulphin. Ne sçay quels gens le conduisoient, mais le bon duc n'estoit pas luy dixième, quand il arriva à eux. Sy leur commanda incontinent que ils retournassent bride vers Paris, car ils avoient perdu leur chemin. Adont ung chevalier luy cria : « Sire, vous » faites mal, car la royne sa mère l'a commandé mener en ung pèle- » rinaige pour sa santé recouvrer. » Le duc luy respondy : « Il n'en est » riens; oncques la royne ne le penssa, que bien sçay. »

Lors s'inclina le bon duc devers l'enffant, et luy demanda : « Monsigneur, » est-il vray que la royne vostre mère a commandé de vous emmener? » Vous plaist-il aller aveucq luy? » Il dist que non et que ce faisoit faire son oncle d'Orléans.

XVI.

Comment le duc d'Orléans se courroucha de ce que le duc Jehan avoit fait.

—

Ainssy fu l'enffant rescoux par la grant dilligence du bon duc Jehan, dont il fut moult prisiés, loés et honnourés de chascun, quant le fait fu sceu parmy le païs, dont le duc Loys le prist tant en haynne qu'il jura Dieu et chevalerie que, ains qu'il fuist deux ans, il passeroit sy par ses mains qu'il y laisseroit la vye. Sy fist incontinent mander gens d'armes, lesquels il assembla en grand nombre autour de Melun. Et le duc Jehan ne se faindy par d'autre part, car il manda son frère en Brabant, et Jehan de Bavière, Bourguignons et Picars, et tant en assembla à Paris que tout en estoit plain.

Ce fut ou mois d'aoust mille quatre cent et six que le duc Jehan de Bourgongne assambla, à Paris, ses frères Anthoine et Philippe, aveucques ses parens, subgets, amis et alyés, grandement accompaingniés de grosse puissance de gens d'armes et de tret pour résister à ses ennemis et pour le droit et houneur du royaume garder et soustenir, et payoient iceux gens d'armes tous leurs despens sans domaigier personne. Mais l'armée que avoit assamblé le duc Loys à Melun et ou pais d'environ, est-assavoir en Brie et Gastinois, gastoit tout le païs, et ne demouroit riens aux bonnes gens, ains mesmement convenoit que tous s'enffuissent aux bonnes villes à refuge, et maudissoient le duc Loys et toutte son armée. Quant tout fut exilliet autour de Melun, ils s'en vindrent à Corbeul, et comprenoit ceste armée tout le païs de Brie et de Gatinois. Quant ceux du pont de Charenton veirent venir sy grande assamblée devers eulx, ils s'enfuirent à Paris, criant: « à l'arme! », et disoient qu'il venoient pour assaillir Paris ou pour livrer bataille à ceux de dedens.

XVII.

Comment les princes estans dedens Paris s'armèrent et widèrent Paris contre leurs ennemis.

Tantost que la cité fut estourmie par les affuians, quy de ce n'estoient pas sy bien apris comme ils furent depuis, le bon duc Jehan et les autres, c'est-assavoir le roy Loys, celluy de Navarre, le duc de Bourbon, le duc de Brabant, Jehan de Bavière, le conte de Nevers, le conte de Clermont et pluiseurs autres nobles princes, alors assamblés à Paris pour garder l'honneur du roy et du royaume, coururent tout prestement aux armes, faisant bondir trompettes et clarons. Sy se misrent hors de Paris jusques au nombre de XL^{m} hommes en bon arroy, et ou lieu ou il s'aroutèrent se tindrent une grande espasse, mais le duc de Brabant mist ses gens en ordennance sur une montaigne ung petit en dessus des autres. En ce parti furent bien VII ou VIII heures, et tant que bien le sçot l'armée au duc Loys, dont les aucuns estoient en Gattinois, mais la greigneur partie en Brie, desquelx lieux les dis fuians s'estoient partis. Quant les princes dessus nommés et ceux de Paris virent que nul ne s'aperoit, ils firent sonner la retraitte et firent arière retourner en la ville chascun sur soy, mais touttefois bien firent garder les portes, auxquelles on mit garnison, et pareillement aux quarrefours de la ville. Sy furent bien XL jours en tel doubte et haynne, dont les nobles princes dessus nommés et autres à ce faire tenus pour le bien apparant des dittes parties du royaume traitèrent tant de tors et de travers que ils les remisrent ensamble, et en firent une paix quy depuis ne dura guerres, car Loys, le duc d'Orleans, mettoit tousjours paine de grever le noble duc Jehan. A la ditte paix faire ne se volt oncques accorder Anthoine, le duc de Brabant, pour ce que ce duc Loys ne quéroit tousjours que à renouveler le contens. Sy se parti de Paris par mal contens et par mal talent, en prenant congiet de son frère quy moult fut dolent de son partement. Aveuc luy s'en alla Jehan de Bavière, et retourna chascun en son païs.

XVIII.

Comment le duc Loys fist tant au roy que une taille luy fut accordée à lever, faindant d'aller en Gascongne combatre les Englès.

Après ce que les deux princes dessus nommés furent retrait en leur païs, le duc d'Orléans, quy pour lors estoit à Paris, traita tant devers le roy et aucuns de son conseil que on luy accorda à lever deux grosses tailles parmy le royaume, dont le peuple fut moult travilliet, et se vanta le dit Loys qu'il yroit en Gascongne faire conqueste sur les Englès; mais il fist tout autrement, car en l'an devant il s'estoit alyés au duc de Lancastre, lequel avoit privé le bon roy Richart du royaume d'Engleterre, lequel avoit eubt espousée la fille au roy de France, quy aveuc luy n'avoit guaires vescu. Par ces deniers levés de ces tailles dessus dittes, ce duc Loys faindi à mener grand guerre et grande armée en Gascogne, et de payer bien les sauldoyers quy à ce le voldroient servir. Sy s'acointa pour ce faire d'un capitaine nommé Harpedenne, quy bien avoit V^c^ hommes d'armes, et estoit homme de grand emprise, mais ce duc Loys acheta desdis deniers ou païs de Gascongne deux ou trois forteresces, comme le bourg de Blaves et autres, et ne paya point le dit Harpedenne, dont par despit se rendy aux Englès et reconquesta les dittes forteresces. Ainsy fut aliewé et perdu le trésor que maint povre laboureur et bon marchant avoient guaingnie et payé à grand labeur.

XIX.

Comment il fut avisé de aller asségier Calais.

Au temps que le duc Loys fu alés en Gascongne, estoit à Paris tout quoy le duc Jehan. Sy fu advisé par le conseil du roy et par la grigneur partie des barons de France, de Barrois et de Lorraine, de Bourgongne, de Normendie, de Flandres, de Haynau, de Brabant, de Picardie et d'Artois, que

on iroit mettre siége devant Calais, et fut le bon duc Jehan alors estably gouverneur et capitaine-général de Picardie pour le dit siége mettre. Sy ordonna son lieutenant ung chevalier de Bourgongne, homme de grande importance, nommé le signeur de Saint-George. Sy furent alors par le duc Jehan et son dit lieutenant fais grans apparans, par toute Flandres et Piccardie, de canons, de bombardes, d'arbalestres et de pavaix, de pain-biscuit, de chars sallées, de charoy, de pouldres, de pierres et de tous autres habillements nécessaires en tel cas, dont moult s'esjoïssoient ceux des bonnes villes de France, de Picardie, de Flandres et de tous les païs dessus nommés. Quant tout fut appresté et que le bon duc Jehan se tenoit tout acertené de aller au dit siége, et que les finances furent coeullies parmy France et que gens d'armes aplouvoient de touttes pars, dont quant ceux de dedens la ville sceurent le grand appareil et semonse. ils envoyèrent leurs avoirs en Engleterre, et n'avoient pas intention de eulx tenir contre tel siége que l'apparant monstroit; mais, quant la finance fut coeullie comme j'ay dit, par mauvais conseil et enort le dit voiaige fu rompu, et ne sçot-on pour quelle raison, dont le noble duc Jehan fut moult mary, et dist bien que encoires rengnoit Guennelon. Et le dit seigneur de Saint-George, quy estoit ordonné lieutenant et contendoit à faire la première emprise, par mal talent et grand courroux en rompi son espée en trois pièces.

XX.

Comment le voiaige de Calais fut par envie rompu.

Au temps que l'assamblée se fist à l'instance d'asségier Callais, on estimoit mille quatre cens et sept après Pasques. Advint que en ce temps se trouvèrent ung jour à Paris le roy, qui estoit malade, et le duc Jehan aveuc luy. En ce dit temps le duc Loys tendoit fort à l'aguillon pour attaindre son fait. Sy s'acointa d'un cardinal qu'on nommoit adont pappe de la Lune, quy depuis fut déposés, et en fut fait ung nouveau par élection. Ce dit pappe de la Lune, par le pourchas et enort de ce duc Loys, fist couver-

tement une monition affin de jeter sentence sur le roy et sur tous ses enffans pour eulx eschassier et débouter hors du royaume, et devoit de son auctorité rappeller le dit Loys pour régenter et gouverner tout le dit royaume. C'estoit grant trayson et grant déablerie qu'il se volloit faire hoir en telle faichon, mais ce estoit fort affaire, car il estoit haïs de trop de bonnes gens pour ses démérites, comme il apparu en brief jour.

Or estoit-il bien besoing au roy de avoir campion pour résister à telles emprinses comme dessus est dit, ce quy se trouva; car tantost après, en l'an dessus dit, le XXIII^e^. de novembre, ainsy que le duc Loys retournoit de l'ostel de Saint-Pol, il fut rencontrés en la rue Saint-Anthoine d'un mauvais vent auprès de la porte Baudet, dont il fut rués jus du cheval, et luy vola ung poing en la chaussie au premier cop qu'on luy donna, dont il y ot grand effroy, et crièrent ses gens : « Orléans! Orléans! »; mais riens n'y valu, car de ce rude vent moru prestement en la place. dont la ville fut fort estourmie par le guet quy fist effroy, dont le provost de Paris monta à cheval à puissance de gens d'armes, mais ils n'alèrent guaires loing. car ils trouvèrent la chaussie toute semée de chaudes treppes, dont le cheval du prouvost mesmes fut enferrés tellement qu'il se rua par terre. La murmure fut grande avant Paris, et tels mille faisoient signe de plourer, quy joïeux en estoient, et disoient en bas quant ils le veoient : « Benoit soit » chieux qui en ce point l'a mis, car tousjours eslevoit noises. tenchons, » tailles et gabelles. » Le corps fu levé et enterrés à Célestins. Sy fut dessus la bière fais ung moult solempnel service. Quant Philippe de Masières sçot la mort de son signeur et maistre, il fut moult dolans et ot moult doutes. comme bien raison estoit.

XXI.

Comment les princes baillèrent commission de soy informer du cas, et qui avoit esté le commeteur, mais le duc Jehan s'acusa devant tous.

Après le service fait de cestui duc Loys, les nobles princes extrais du sang de France, c'est-assavoir le roy de Navarre, le roy Loys, le duc de

Bourbon, le duc de Berry, aveuc moult d'autres, s'assamblèrent en conseil, ou quel conseil ils baillèrent cherge au prévost de Paris de tenir information et eux raporter par escript quel homme povoit estre coulpable d'ung sy grand et mervilleux fait.

Quant le duc Jehan vit la dilligence quy se faisoit de tenir l'information, il, quy avoit chevaux, selles et gens aprestés pour autant qu'il pensoit qu'il luy estoit convenable, s'en vint baudement où les dis princes estoient assamblés pour enquérir et avoir la relation de toute la vérité du fait advenu, et leur dist : « Messigneurs, il n'est jà besoing de vous, ne autres » travillier pour faire enqueste de sçavoir la vérité du fait de nouvel » advenu de la mort du duc Loys d'Orléans, car je vous déclaire que ce » que fait en a esté, c'est ma propre coulpe, et ne soit nuls quy en demande » ou encoulpe autruy que moy; c'est mon singullier fait, et sy vous dis » que je l'ay fait à bonne et juste cause, et sy estoit convenable et néces- » saire de le faire pour l'honneur de la couronne et le bien du royaume, » comme plus à plain vous feray déclairier quant temps et lieu sera de » monstrer mes salvations, et à tant je prens congiet de vous et vous dis » adieu. »

Ce fait, il monta à cheval luy disième tant seullement, voire tels gens et furnis de tels chevaux qui à ce luy estoient propices. Sy s'en tira vers Flandres le plus droit qu'il polt.

Ainssy se départi le noble duc Jehan de Paris, dont les dis princes furent moult esbahis de ce que sy hardiement avoit advoé le fait sans muer, ne changier, par sy ferme raison et constance comme il avoit, et bien, comme ils dirent, monstroit avoir bon droit comme il soustint depuis et monstra tant en justice temporelle comme en court d'église, et meismement l'approuva bien depuis par bonne guerre et par beaux fais d'armes comme cy-après sera déclairié.

XXII.

Comment le duc de Berry envoya Manssart du Bois après le duc Jehan.

Quant les nobles princes orent ouy ainssy parler le duc Jehan comme dit est et le veu à l'œul départir, le duc de Berri dist : « Le lairons-nous » ainssy aller sans envoier après ? Il le convient siewir. »

Le duc de Bourbon respondit : « Ce seroit pour néant, car il est jà loing, » et sy vous dis bien que s'il peult attaindre le païs de Flandre, qu'il n'est » homme quy l'en sceuist avoir dehors sans grande despensse. »

Adont appella le duc de Berri ung chevalier nommé Manssart du Bois, et luy dist : « Prenés cent hommes aveucques vous: poursiévés cest homme » qui de cy se part et le nous ramenés. » Le dit chevalier s'excusa et dist : « Monsigneur, je suis son homme, tenant de luy la plus part de ma terre; » je n'y puis bonnement, ne doy touchier, mais s'il est homme quy le fait » veulle emprendre, je seray vollentiers le deusième. »

Ainssi s'excusa pour ceste fois le dit chevalier, mais depuis se bouta au fait de la guerre sy avant contre le bon duc Jehan qu'il en moru meschamment comme vous orés plus à plain.

XXIII.

Comment il fut poursiewy à forche de chevaux.

Quant le noble duc Jehan se fu départy de Paris, comme vous avés ouy, il fut poursiévys de par les princes dessus nommés à force de gens d'armes et à coiste d'esperon tant que chevaulx povoient chaingler, mais il povoit jà bien estre quatre liewes loing quand les autres widèrent la ville. Sy estoit fort montés et à l'avantaige, pour quoy ils n'avoient garde de le rattaindre.

dont il y ot moult de ceux quy le poursiévirent, joyeux de ce qu'ils ne le consiévirent pas. Ils s'en retournèrent à Paris, et le bon duc chevaucha tant et exploita qu'il arriva ce jour à Esclusiers, quy est sur la rivière de Somme, entre Amiens et Bapaumes, ou quel lieu il avoit envoiet devant ung messaigier, tellement que il trouva illecq pour son repas prendre tout prest. Les chevaux repeus, ne dormy guaires, ains fist son varlet de rechief monter à cheval et tirer vers Bapaumes, ou quel lieu il arriva au point du jour, et y fist apointier la cuisine pour son signeur rechepvoir et prouveir ung chapelain pour dire la messe.

Tantost après soleil levant vint le duc à Bapaumes, et les signeurs de la ville, aux quelx le dit varlet avoit nonchiet tout l'affaire, issirent dehors au devant de leur signeur à telle compaignie de gens d'armes et de trait, desquelx il fut grandement conjoy, festoié et bien venu. Lors s'en alla à son hostel, où il trouva le prebtre revestu pour dire la messe, que il ouyt par grand dévotion, en rendant grâces à Dieu de ce que sans dangier il se retrouvoit en sa terre, eschappé hors de tant grand péril. La messe ouye, il s'assist au disner; sy fist-on sçavoir sa venue aux bonnes villes d'Arras, de Lille et autres, dont pluiseurs luy vindrent au devant en belle et riche ordonnanche.

Le duc s'en vint à Lille et d'illecq en Flandres où il ne demoura guaires.

XXIV.

Comment les princes mandèrent au duc Jehan qu'il venist à Amiens.

Quand le bon duc Jehan se fut retrais à sceureté ou païs de Flandre, les nobles princes du sang royal dessus nommés, par le conseil et advis qu'ils prindrent enssamble, mandèrent au duc Jehan qu'il venist à Amiens, à sauves trêves, pour sçavoir qu'il voldroit dire de ceste chose. Sy luy envoyèrent ung sauf-conduit de par le roy pour luy et pour tous ses alyés. Le duc y vint à brief jour, noblement accompaigniés, et avoit fait mettre

à Amiens en certains hostels gens de par luy souffisamment armés, affin qu'il ne fuist pas à descouvert. Aveuc ce estoit bien amés des bourgois, manans et habitans de la ville. Il fist paindre ses armes à son logis auprès de Nostre-Dame, au front devant et en lieu publicque. Sy fist adjouster à l'escu armoyé de ses armes d'ung costé une lance de guerre à fer esmolu, trenchant et affilé, et auprès d'icelle ung rabot. D'autre costé fist paindre une lance à tournoier et ung fer de rochet. Et ce fist-il en segniffiance que le dit rochet segniffioit paix comme il enttendoit, et disoit le bon duc que, se aucun se volloit prendre au dit rochet, qu'il estoit prest en toutte raison entendre à paix, et s'il estoit quy à la ditte lance de guerre se voulsist prendre, il estoit prest de soy prendre à luy et luy respondre ainssy que la dite lance de guerre l'ensaigneroit, aveuc laquelle lance, moyennant le rabot, il metteroit tout à l'ounit, c'est-à-enttendre que, se aucun par guerre se prenoit à luy, il, en gardant son droit, démoliroit les bonnes villes, les maisons, les forteresces, les casteaux et les places de tous ses adversaires, et metteroit tout au feu et à l'espée les lieux de ceux quy à luy voldroient résister.

Quand il ot ce fait, il s'en vint au palais de l'evesque, où il trouva tous les princes dessusdis assis en belle ordonnance, lesquels se levèrent tous au devant de luy. Là y ot-il de grandes cérimonies faittes des ung aux autres, puis y ot maintes haultaines parolles dittes et alléguées d'aucuns pour le fait de la mort du duc Loys d'Orléans, et maintes reproches et salvations proférées et récitées.

XXV.

Comment le duc Jehan respond sur aucunes charges.

Adont le noble duc Jehan parla devant tous hardiement et sy haultement que chascun le polt ouyr, et dist : « S'il est prinche, tant soit puis-» sant, ne tant prochain parent qui menache de mort son signeur, et chieux » quy le scet et s'en perchoit plainement, n'en prende vengance, je dis

» qu'il n'est ne bon, ne léal contre son droiturier seigneur; et, se cellui » quy ainssy veult avanchier la mort de son dit signeur, est sy puissant » que vengance ne s'en puist prendre par justice, il est loisible que à toutte » heure, soit de nuyt ou de jour, en agait ou autrement pugnition soit » prinse de luy, et, s'il s'en deporte pour aucune doubte de la grandeur ou » puissance de celluy, et il en mésaviengne après à son signeur, il en est et » sera trouvé coulpable du fait, et sy en sera une fois pugny devant Dieu. »

Par ces raisons et autres à ce mieulx servans s'excusa le duc Jehan, et dist que touttes les fois qu'il plairoit au bon roy son seigneur, il s'en excuseroit, et meismement requéroit et volloit que ses excusations fuissent publiées devant tout le peuple, pour quoy il consenti le fait et pour quoy il l'advoa, et là s'offroit à monstrer tout par articles son fait souffisamment approuvé. Et à tant fina le parlement, où finalement fu par iceux conclud que à certain jour nommé le dit duc Jean yroit par sauf-conduit à Paris pour alors déclairier, par luy ou par son conseil, les causes, raisons et salvations de point en point selonc les cas perpétrés par icellui deffunct le duc Loys, et, après la promesse sur ce failte par le dit duc Jehan, se levèrent du siége, et s'en cuida le dit duc Jehan raller à son hostel, mais il fut détenus des dessusdis princes, et l'emmenèrent disner à ung hostel où ils le festoièrent moult hounourablement et lui firent grand houneur. Quand ce bon duc perchut l'houneur et la grand amour que ces princes lui monstroient, tout prestement il envoya de ses gens à son hostel, quy par son commandement planèrent et effachèrent le fer de la lance et le rabot, car c'estoit son intention selonc leur contenance que tout bon moïen, accord et traittiet de paix se trouveroit entre eux, mais certes tout le contraire s'apparu en brief temps après. Quand ils furent venus à l'ostel devant dit, grand et beubenchier estat y fut tenus, car pour plus hounourer le bon duc Jehan on le fist assir au disner aveuc le roy Loys, eux deux à une table tant seullement, et les autres à une autre table, tous par ordre, où ils furent moult bien servy et richement de tous biens quy à corps d'homme agréent, et c'estoit bien raison que gens où toutte la richesse du monde sert et appartient, soyent emploiées les bonnes viandes et les frians morseaux, mais les povres gens n'ont dens fors à tille peller. Ainssy furent les dis princes quatre jours enssamble en la ville d'Amiens, faisans feste et joieuse chière, puis s'en retournèrent à Paris et reportèrent la responsse

au roy et luy dirent comment à certain jour le dit duc Jehan se devoit venir excuser et mettre les causes de son excusation tout par articles, lesquels il offroit de approuver en temps et en lieu quand il plairoit au roy, et aveuc ce luy comptèrent comment, en ses excusations faisans, il se comparoit à Joab, connestable du roy David, quy porta l'espée du roy et maintint la guerre contre Absalon, lequel avoit guerre contre le roy David son père, le veuillant déboutter de son royaume. Quand le dit Joab party de la cité où estoit David pour aller combattre le dit Absalon, David luy requist moult, se son fils estoit vaincus par battaille, qu'il ne fuist point occis, dont en ce trespassa Joab le commandement de son signeur, car Absalon vaincu en battaille, fuiant sur son cheval, fut, par fortune, pris d'une brance par les cheveux. Le cheval s'enfuy, par quoy il demoura pendant à la ditte brance. Et quand le dit Joab le perchut, veullant prendre vengance des injures par luy faittes au roy son père et aux habitans du royaume, le mist à mort.

Ainssy avoit le bon duc Jehan attrait ce fait à moralité et en fait comparison servant à son cas. Le roy les escoutta moult vollentiers, et pensoit bien que ce que le duc Jehan en avoit fait; avoit esté fait pour bien faire et pour le roy sauver. Le fait de Joab se peult assés rapporter au duc Jehan, réservé que le roy n'avoit point deffendu de occhire son frère, et le roy David avoit deffendu de occhire Absalon. Et quand le roy fu bien informé du cas, il conchupt bien que c'estoit ung fait commis à juste et bonne cause.

XXVI.

Comment le bon duc Jehan s'en retourna en Flandres, où il prist conseil à ses amis et alyés.

Quand les dis princes se partirent d'Amiens, ils s'en retournèrent à Paris, et le duc Jehan s'en alla en Flandres, et aveuc luy son frère le duc de Brabant, où il ot pluseurs collations et pluiseurs advis aveuc ses subgets,

tant nobles hommes comme clers et autres gens, pour et affin d'entretenir la journée par luy acceptée et promise. Sy assambla grans gens, lesquels il mena aveuc luy pour plus sceurement comparoir à la ditte journée, et entre les principaux de son conseil il charga à ung très-notable clerc, maistre en théologie, nommé maistre Jehan Petit, de articuler tout ce qu'il volloit faire produire pour ses salvations. Auquel jour doncques il comparu bien grandement accompaignié de ses parens, amis, alyés et subgets, où il fut moult hounouré du roy et de pluiseurs autres tant nobles comme de la bourgoisie et notables hommes de la bonne ville de Paris. Au jour que sa cause devoit estre évocquie, il vint en parlement, où moult grand peuple avoit. Le roy premiers y estoit en personne, le duc de Ghuienne, le roy de Navarre, le roy Loys, le duc de Bretaigne, le duc de Berri, le duc de Bar, le duc de Bourbon et pluiseurs autres nobles contes et barons, aveuc iceulx maint évesque et maint abbet et moult de grands clers de l'université; là estoit le noble duc, accompaignié des nobles princes ses frères et autres ses parens et alyés d'une part, et son conseil d'autre part, entre lesquelx estoit le dit maistre Jehan Petit, commis en une chaière pour dire et remonstrer en jugement les articles desjà mis oultre et bailliés au roy et à son conseil par monseigneur le bon duc Jehan, lesquels il avoit promis à vérifier et prouver à ce jour.

XXVII.

Comment maistre Jehan Petit proposa en parlement pour le bon duc Jehan.

Quand ce maistre Jehan Petit se trouva en jugement et il vit tant de princes, rois, ducs, contes, évesques, abbés, nottables clers et puissant signourie, ce n'est point de merveille se il fut esbahis, pour les haultains, dangereux et orribles mos et cas qu'il avoit empris à proférer et dire. Non-pour-quand, par grand vigeur et hardement, dist en audience que de parler de sy haulte matière n'appartenoit point à sa personne : « pour quoy je re-

» quiers, dist-il, à tous, que, se je dis chose dont je doie estre repris, qu'il » soit tourné sur ma novisseté et ignorance, non obstant toutteffois que » tout ce que je prétends à mettre en terme, c'est ou nom de mon maistre » le bon duc de Bourgoingne, qui cy est présent, par lequel je suis establis » et advoués pour devant le roy et tous les présents déclairier les fais qui » ont esté perpétrés et commis par feu Loys d'Orléans. Sy prie à Dieu que » je ne dye chose dont je doive mains valloir. »

XXVIII.

Cy commenchent les justifications du bon duc Jehan proposées par le dit maistre Jehan Petit.

Quand il ot ce dit, il proposa en hault, tant que bien fu ouys des clers qui illec estoient, par manière d'exemple et figure, comment Luciabel par son orgueil avoit cuidié surmonter son Créateur et rengner contre Dieu et foy, et par la grand légion d'angles qu'il assambla se volt comparer à Dieu, et tant s'avancha prétendant les autres surmonter, que saint Michel l'archangle, quand il perchut son malice, sans licence de Dieu, ne sans commandement, prist le baston de foy et l'enquerqua à son col: sy prist en son poing les nœuf ordres d'angles, se mist en battaille contre le dit Luciabel et occist de mort perpétuele luy et tout son collége. Sy les trébucha ou parfont abisme d'enfer, et de ce faire ne fu saint Michiel repris de Dieu, ains en fu sa gloire haultement exauchée et doublée, car de ce fait eubt grand mérite et pardon, et en fut commis prouvost de paradis et vicaires des angles.

« Moralement à proposer, monsigneur de Bourgoingne, pour vengier la » malice couverte de cellui quy contendoit et pourchassoit le mort de son » roy droitturier, frère et signeur naturel, l'a fait morir de mort temporelle. » S'il le fist sans commandement pour ce ne doibt avoir pugnition, car il » appara souffisamment que la grâce de Dieu l'esmut principalement à ce

» faire, par quoy de son signeur l'en est deu grand guerredon et rémunéra-
» tion hounourable, car comme autrefois est dit : « Chil quy voit ou scet
» l'apparance de le mort de son signeur et ne va au devant par touttes
» voies qu'il peult trouver à ce conviengnables, il en doibt estre pugnis du
» signeur, et aussy devant Dieu. »

XXIX.

Encore parle des enchantemens du duc d'Orléans.

Ce maistre Jehan Petit, en alléguant pluiseurs auctorités, tant du Bible comme de maint aultre livre pour la vérification et justifiance du droit de son maistre, et pris mainte figure, quand il ot sa mageure conclud, il reprist le mineur en remonstrant les fais dont avons parlé par avant, est-assavoir de Philippe de Masières et du duc de Millan, qui le mist en voye de mal faire et des sorceries faittes à Mongay, de l'espoy et anel consacré et de encoires maint autres crismes dont point n'avons parlé; car, au revenir de Mongay, ils allèrent à Monfaucon et y prindrent ung corps nouvel mis, lequel il emportèrent tout coyement à Paris en l'ostel de l'un d'eulx pour faire leur carin et enchantement, et boutèrent à ce corps mort le dit espoy parmy le ceur, comme leur carin et enchantement contenoit, dont le roy fu en ce tempore moult mallade, et de teils y ot, quy en perdirent la vie, que point ne doy oublier, car la ducesse d'Orléans, fille au dit Galliace, estoit ung jour au jardin de l'ostel de Saint-Pol, où à celle heure avoit grand plenté de nobles signeurs, dames, demoiselles et enffans grands et petis de signeurs et de dames. La ditte ducesse d'Orléans tint une pomme belle et vermeille; sy dist à ung enffant qu'elle trouva en sa voie : « Mon enffant, » porte ceste pomme au dauphin de Vienne quy illec s'esbat. » L'enffant prist la pomme, quy moult en fu joieux, mais ainssy comme il s'en aloit, il rencontra la nourrice à la meisme dame et duchesse, laquelle avoit à son col l'enffant au duc Loys d'Orléans, laquelle demanda prestement au dit

enffant la pomme, et il luy bailla, et sy tost qu'elle le tint, l'enffant le prist, quy moult le désiroit, et au plus tost qu'il le tint, le mist à sa bouche et mordy tantost dedens, mais sitost qu'il senty la saveur, il s'estendy et tourna les yeulx tout tremblant. La nourrice le mist à terre et s'escria si hault que pluiseurs y affuyrent, et mesmement y arriva la ditte ducesse, laquelle, quand elle perchut que son enffant se moroit et recongnut la pomme, elle chéy à terre comme pasmée, et au relever s'écria en hault : « Vray Dieux, » que tu es juste ! Comment tu sces bien tes gens payer [1]. »

XXX.

Conclusion finale.

Tous ces propos dessus alleguiés par son mineur, ce maistre Jehan Petit proposa devant tout le peuple et raporta tout par articles teils fais et autres souffisamment approuvés tant par justes tesmoings comme par exemples et véhémentes présumptions. Et à tant fist conclusion, disant que il ne contendoit à baillier à personne cherge sans raison, mais par sa ditte conclusion dist qu'il estoit cler et apparant le fait estre ainssy perpétré affin de sauver son signeur, à qui estoit tenu, de mort et de péril, et pour garder son honneur.

Ainssy le noble duc Jehan fu rechupt à justiffier et avérir les propos par luy alléguiés, par le roy et les princes, dont il en y ot pluiseurs quy ne descouvrirent pas pour l'heure leur faulsse opinion, ains le tindrent long temps repuse, dont maint mal depuis advinrent; car ils contendirent par pluiseurs faichons à roster au roy sa terre et destruire luy et sa génération, se ce n'euist esté ce noble campion le duc Jehan, quy tousjours soustint et garda le roy son signeur, quy en luy moult se fioyt, dont grand murmure se tint sur luy et grande envye, quelque samblant qu'on luy mon-

[1] On lit en note : A tel service, tel loueur; tel cuide autruy grever, qui mesme se déchoit.

trast, et adont pensèrent tel chose qu'ils ne monstrèrent pas trois ans après, comme plus à plain sera déclairé quand temps sera.

En ce temps se tint une espasse le noble duc Jehan à Paris, paisiblement séjournant aveuc le roy; sy fist ung jour de par le roy prendre Philippe de Masières, auquel on fist congnoistre les maléfices, sorceries et trahysons cy-dessus alléguées et par luy perpétrées, et ce présents pluiseurs princes et grands barons, puis l'envoya à Bapaumes prisonnier, mais depuis en issy par son enchantement, dont le bon duc Jehan fut moult dollant.

XXXI.

De la guerre de Liége.

En ce temps dont je fay mention, on escripvoit mille IIII^{c} et VIII, ou quel temps se rebellèrent les communes gens de Liége et murent grand guerre contre Jehan de Bavière, leur signeur, lequel fu par eulx escachiés hors de la cité de Liége, et se retraist à Trect où Liégois le poursiévirent, en eulx mettans sur les champs à grosse puissance. Sy asségièrent la ditte ville de Trect, à laquelle ils firent maint grand et dur assault, tant à jetter de canons et de bonbardes comme en pluiseurs aultres manières, et ne fault point doubter qu'ils baillèrent pluiseurs affaires au dit Jehan de Bavière, car ils y tindrent leur siége depuis environ le Penthecouste jusques après aoust, que le noble duc Jehan de Bourgoingne lui fist secours, après toutteffois qu'ils orent envoyé devers luy à Paris, affin de avoir de luy secours et aide, pluiseurs nobles hommes du païs de Liége et du païs de Haynault, tels que monseigneur de Jumont, Robert le Roux, seigneur de Moriaumés et pluiseurs autres. Mais le noble duc fut tant occupés en ses besongnes, comme vous avés ouy, qu'il n'y pot bonnement sy tost entendre, car tout homme saige doibt sur touttes besongnes premier pensser des siennes.

XXXII.

Comment le duc Jehan manda gens pour aller en Liége.

Quand le noble duc de Bourgoingne ot ouy la requeste desdis signeurs et que par eulx sceut le grand besoing et affaire de Jehan de Bavière, bien luy souvint que au temps du duc Philippe, son bon père, il luy avoit fait aide et secours, et sy avoit-il meismes depuis fait à luy en ses affaires contre défunct le duc d'Orléans. Sy le volt bien recongnoistre, par quoy il fist prestement escripre ses lettres et ses mandemens, par lesquels il manda hastivement tous les nobles de ses païs, et meismement envoya au duc de Savoye requerre ayde pour ceste besongne, lequel luy envoya le bastard de Sçavoie à grosse puissance de moult belle gent d'armes, mais la chose fu si hastive qu'il ne polt estre à la besongne.

Moult efforchiement se party de Paris le bon duc de Bourgongne, et fist tirer hastivement vers le païs de Liége Bourgongnons, Lorrains, Artisiens, Picars et Flamens. Il trouva son beau-frère le duc Guillaume en sa conté de Haynau, lequel estoit frère au duc Jehan de Bavière, quy avoit grand nombre de gendarmes, de Haynniers, Hollandois, Zellandois et Frisons. Quand ces deux osts furent enssamble, ils se trouvèrent grand nombre de nobles hommes, bien pourvus de gendarmes et de trait. Sy s'en tirèrent tout d'ung accord enssamble pour lever le siége dessus dit.

XXXIII.

Comment la ducesse d'Orléans se trouva devers le roy, auquel elle fist ses complaintes en demandant justice, etc.

Endementiers que le duc de Bourgongne estoit embesongniés pour le fait de Jehan de Bavière, comme vous oés, la ducesse d'Orléans se trouva

devers le roy, auquel elle fist greveuses complaintes de la mort de son mary en luy requérant justice, veuillant contredire et mettre à néant touttes les parolles par avant proposées par maistre Jehan Petit, et les fist alléguier par ung maistre Jehan Canart, lequel requist moult de fois d'en estre excusés, mais il ne polt. Sy reprist et récita en audience, devant le roy et les haux barons, tous les fais proposés par avant selonc les articles, offrans à prouver tout le contraire, et que le duc son mary n'avoit oncques eubt penssée de volloir trayr son frère et droiturier signeur, mais le peuple d'environ disoient communément les ungs aux autres : « Il en a menty par » sa gorge! »

XXXIV.

De la réparation et amende que demanda le dit Canart ou nom de la dame et des enffans du duc Jehan.

Après ces parolles dittes et alleguées par le dit maistre Jehan Canart, quy durèrent à proposer plus de IIII heures, par sa conclusion fist requeste ou nom de la dame et de ses trois fieux illec estans présens, que pour réparation et amende de la mort et occision de feu le duc Loys son mary à messigneurs les enffans, primiers qu'il fuist amené prisonnier au Louvre, et d'illec à certain jour venroit nud quief et sans chainture agenouillier devant la dame et ses enffans et pryer merchy en la présence des princes de France, c'est-assavoir le duc de Berri, le duc de Ghuienne et le duc de Bourbon, le duc de Bretaigne, le duc de Bar, le duc d'Alenchon et pluiseurs autres, et illecques dire et recorder de sa bouce que à tort et mauvaise cause avoit fait morir le noble duc son mary, et que de tous les fais, raisons et articles que il avoit alléguiés et fait proposer en jugement, il l'avoit dit comme faulx menchongier, et que oncques n'avoit sceu, ne veu en luy fors que bien et honneur, et qu'il l'avoit fait morir par mauvaise envye et haynne couverte, et che sera tenu de réciter devant les princes dessus nommés et devant tout le peuple.

Après ce requist que touttes les maisons que le duc Jehan avoit en Paris, fussent abattues et démolies, et que en chascune place où les maisons aroient esté assises, il feist drechier une riche croix de pierre, à laquelle seroit attachiet ung tableau ouquel seroit contenu par escript que ce estoit fait pour réparation de la mort, etc.

Après ce dist encoires le dit maistre Jehan Canart que, ces choses accomplies, requéroit ou nom comme dessus que le dit duc fuist mené en la place où le dit fait et occision avoit esté faitte, et que illec mis à genoux, nud chief comme dessus, et que là en tel estat fuist tant que ung service et commendasses fuist dit et célébrés, et puis que en la fin feist une croix sur la terre et le baisast.

Item volloit que touttes les maisons, dont tout ceux se partirent, quy firent le cas et commirent, soient abattues et démolies, et aussy la maison où ils s'assamblèrent enssamble, et que à l'entour de celle soient pareillement abattues V ou VI autres maisons, ou lieu desquelles soit édifiée une église collégiale fondée en l'honneur de Nostre-Dame, où il y ait X chapellains souffissamment fondés à tousjours de mille frans de rente, pour pryer Dieu pour le dit défunct, et pareillement une telle fondée à Orléans. En oultre requist d'avoir fondées et amorties à tousjours mais deux chapelles, chascune de cent livres de rente, est-assavoir l'une située à Romme, et l'autre en Jhérusalem. Et pour refonder la ditte dame des interrests qu'elle a eust au faire ses pourchas, requist de avoir pour une fois dix cens mille escus.

XXXV.

Encoires autres requestes pluiseurs.

Ainssy fist la dame sa requeste par le dit maistre Jehan Canart, en la manière dessus dite, et aveucq touttes ces choses requist que l'acteur fuist détenu prisonnier tant et sy longuement que le tout fuist accompli. En oultre requist que le duc Jehan fuist envoyés en exil oultre la mer par l'es-

passe de XX ans, et s'il advenoit qu'il vesquit plus que ce terme et que le dit terme passé il retournast, que jamais ne peuist habiter à cent lieues près de la ditte dame, ne de ses enffans. En oultre requist la dame que ce traittiet fuist accordé et passé par l'ordonnance de justice, et qu'il fuist escript et sailé magnifiquement en lettres pattentes et ès pais d'occident publié notoirement par tous les royaumes chrestiens, affin que à tousjours mais en euissent mémoire.

Ainssy fist la dame ses requestes proposer, à laquelle fut respondu qu'elle baillast ses intentions par escript en telle manière comme elle l'avoit fait pledoier; mais à ce le dit Canart respondi prestement hault et cler que point n'y failloit tenir d'information et que le dit duc de Bourgongne avoit pluisieurs fois congnu en jugement avoir esté et estre coulpable de la mort du dit feu le duc Loys d'Orléans.

Adont dist le chanselier : « N'entendés pas que on doive jugier vostre » cause prestement, car il fault ouyr partie. » Lors demoura la chose en ce point pour celle fois, mais la dame mena ses enffans devant le duc de Berri et les autres princes, et fist tant par importunes requestes que ils luy promirent de aidier son fait à procurer. Sy eslurent de par entre eux Jehan de la Trémoulle, prouvost de Paris, pour envoier adjourner le duc Jehan, quy pour lors estoit moult embesongniés ou païs de Liége.

XXXVI.

Comment le prouvost de Paris fut envoyé au pays de Liége adjourner le duc Jehan et ot commission de luy assigner jour d'estre en parlement en sa personne.

Lors le dit prouvost, quand plus ne se polt excuser du faire, monta à cheval à tout sa commission mise par escript, et se partist de Paris à XVII chevaux, et s'en vint droit au pais de Liége et s'apparu devant le duc de Bourgongne tout à point en la meisme journée que Liégeois estoient

assamblés pour luy donner la bataille. Et quand le dit prouvost ot fait son exploit et adjournement, le duc Jehan luy respondy qu'il estoit tout prest de comparoir au jour assigné, mais qu'il peuist partir de la journée à son honneur, et requist adont au dit prouvost qu'il se voulsist armer, luy et ses gens, pour à ce jour combattre et prendre aveucq luy l'aventure de la bataille. Moult s'en fuist le dit prouvost vollentiers excusé, mais il ne polt honnement pour son honneur. On lui fist délivrer armures pour luy et pour ses gens, lesquelles ils emploièrent très-bien, et qu'il fuyst vray ils en remportèrent des ensaingnes en France.

Du fait de celle bataille ne tenrons pas grand parlement, mais les communes de Liége furent sy hastifs de courre aux princes devant dis que le duc de Brabant, ne le bastard de Savoye, quy avoient grand gens, ne polrent à temps venir.

Quand le duc Jehan les vit sy chaudains, il luy souvint que jà autre fois avoit veu comment par trop haster en tel cas on se déchoit, par quoy il s'arresta quoyement sur une montaigne ou païs qu'on dist de Hasebain, assés près d'une bonne ville du païs de Liége appellée Tongres, et en ce lieu mist ses batailles en arroy, c'est-assavoir les archiers et arbalestriers ès elles, et les hommes d'armes tout à piet quoy.

Liégeois venoient d'autre part moult entalentés de combattre en merveilleux nombre, quy fut estimé pour ce jour à cent mille combattants, lesquelx se prindrent à approchier leurs ennemis et fort à les berser de leur artillerie. Quand le duc Jehan les vit sy entalentés de combattre, il fist monter mille hommes d'armes sur bons coursiers et les bailla en cherge à chincq bons cappitaines, c'est-assavoir à monsigneur de Hailly, monsigneur de Moriaumés, monsigneur de Croy, monsigneur de R.....[1] et Engueran de Bournonville. Ces hommes d'armes chevauchièrent, chascun la lance en l'escourch, tout un val à le couverte, tant qu'ils furent ainssy comme au-dessus de ces communes gens, qui vigoureusement se combattoient et avoient desjà tué pluiseurs vaillans hommes de leurs canons et arbalestres; et, quand lor tret fu failli, sy s'efforchièrent-ils moult de ruer grans et merveilleux coups de leurs bastons, dont ils estoient bien furnis selon la guise du païs, mais les archiers et arbalestriers de Picardie, de Flandres et de Hay-

[1] Ce nom a été laissé en blanc dans le manuscrit.

nault les servirent d'aultre costé moult mervilleusement, ce que mal ils polrent soustenir, pour ce que meschamment estoient armés. Et ainssy que plus estoient embesogniet et qu'ils cuidoient avoir tous leurs amis derière eulx, par quoy ils n'avoient point mis d'arrière-garde, les hommes d'armes devant dis à cheval et à ce commis se joindirent et serrèrent chascun la lance ou poing, syque au férir de l'esperon couplèrent tout à ung fais parmy le milieu de leur bataille, en faisant terrible et merveilleux cry et bondissant trompilles et clarons, dont à celle emprinse ruèrent jus plus de IIII^{m} hommes, quy oncques puis ne se relevèrent, et rompirent sy les batailles liégeoises que oncques puis ne se polrent remettre en ordonnance pour combattre, ains montoient les ungs sur les autres pour cuidier mieulx combattre. Sy moroient par mons et estaignoient les ungs les autres. Ceux qui povoient issir de la presse, s'en fuioient quand ils povoient, par quoy la desconfiture tourna tellement sur eux qu'ils perdirent la bataille, en laquelle il moru plus de XL^{m}. hommes sans les prisonniers.

Tantost et incontinent après celle journée, se rendirent à la vollonté de monseigneur le duc Jehan et de messeigneurs les princes dessus dis la cité de Liége et touttes les villes et forteresces du dit païs, et meismement baillièrent hostagiers, lesquels on envoya à Gand, à Lille, à Arras, à Douay et ailleurs pour la sceureté d'entretenir la paix et payer une grande finance, en laquelle ils s'estoient obligiés.

XXXVII.

Comment le prouvost de Paris s'en retourna faire son rapport.

Or doncques, pour revenir à no matière dessus ditte, c'est à l'exploit du prouvost de Paris, lequel vint après la ditte bataille achevée demander congiet au noble duc Jehan, qui moult le merchia de ce qu'il l'avoit servy à ce besoing, et lui dist que au jour assigné il seroit à Paris pour garder sa journée, sy poissant que pour deffendre son bon droit, moiennant l'aide de Dieu.

Ainssi s'en retourna le dit prouvost, lequel remporta des afflicquès de la dite journée, car luy et pluiseurs de ses gens furent blechiés des picques des dits Liégeois et de leur trait.

Quand le prouvost fut retourné à Paris, il alla devers les signeurs faire sa relation, lesquelx luy demandèrent moult ententivement des nouvelles, et il lor compta comment la besongne avoit allé du duc et des Liégeois, et comment il luy prya qu'il le voulsist servir à la journée, ce qu'il fist aux ensaignes qu'il monstra, puis lors dist comment il avoit lut au dit duc le mandement du roy, lequel luy avoit promis qu'il seroit à la journée, mais il y venroit sy fort que pour garder son droit devers tous ses nuysans à l'aide de Dieu, et sy lor dist qu'il avoit acquis sy grand los par ceste desconfiture qu'il avoit fait sur les Liégeois, que tout chascun le honnouroit et bénissoit par là où il avoit passé.

Quand ces princes l'oyrent, ils furent ainssy que tous esbahis, et dist adoncques le duc de Bourbon : « Encoires serons-nous destruit par luy ; car » par ceste victoire montera en orguel et richesse, dont il nous porra sur- » monter. » — « Voire, se dist Berri, se nous n'avisons de résister, car le » roy l'aimme et crient plus que nous tous quanques nous sommes. »

Puis dist le duc de Bourbon : « Se j'en suis creus, nous manderons nos » gens et les ferons embuschier sur le chemin de Chartres, puis donnerons » à entendre au roy et à la roynne et au duc de Guienne que nous volons » aller jouer en ung bateau sur Saine aval l'eau, et à demi-liewe de chy » trouverons des chevaux ensellés ; sy en irons à tout nos gens à Chartres » et à Tours, et sy emmenrons le roy, et, se le duc de Bourgogne voloit » adont apréhender le royaumé, nous ariesmes cause de le destruire, et sy » remontrerièmes au commun peuple le juste title tellement que nous » esmoverièmes tous ceux du royaume contre luy et le polrièmes adont » faire bannir du royaume. »

XXXVIII.

D'une embusche mise pour emmener le roy.

—

Ainsy, comme vous avés ouy, machinèrent-ils et bastirent ceste trayson à l'encontre du noble duc Jehan [1]. Ils mandèrent leurs gens et les firent armer, dont aucuns en y ot en la route, quy bien envis s'y accordèrent, mais obéir les convint à plus fors ou faire mauvais marchiet. Comme ils l'orent devisé, ils envoyèrent en ung bosquet, sur le chemin de Chartres, embusquer bien VIII^c^. hommes d'armes, et puis allèrent preschier le roy et monsigneur de Guienne, et l'endormirent de bourdes comme on feroit ung enffant, et luy dist le duc de Berri qu'il faisoit bel aller en gibier. Sy fisrent amener chevaux ensellés et venir les fauconniers à tout leurs oiseaux, lesquelx ne savoient riens de leur entreprise. Sy s'en vont aux champs du costé devers Monmartre, puis se retrayrent vers la rivière de Saine, et estoit tout jour le roy acosté, est-assavoir le duc de Berri d'un costé, et le duc d'Alençon et Montagu de l'autre. Tant chevauchièrent qu'ils se trouvèrent arrière de Paris plus d'une liewe et illec trouvèrent basteaux tout prests. Sy chevauchèrent celle part, et en allant luy dirent Berri, Montagu et Allenchon que le plus bel gibier estoit oultre la rivière. Quand le roy entendy ainssy parler le duc de Berri, tout le sang lui mua, et luy dist: « Où me vollés-» vous mener? Je doubte qu'il n'y ait trayson entre vous. » Adont brocha le cheval des esperons et cuida tirer bride à l'autre costé, mais il fu détenus à force et mené au bateau sy triste et sy confus qu'il plouroit comme ung enffant. Là ont par force mis le roy, le duc de Guienne et la roynne ou bateau. Tous ceux de leur accord entrèrent ès bateaux, et les autres, dont il y ot foison, quy riens ne sçavoient de la trayson, s'en retournèrent à Paris, faisans grans lamentations. Adont se leva ung cry parmy Paris comment on emmenoit le roy par force. Lors y ot grand effroy et crya-on: « à l'arme! » Sy monta chascun à cheval hastivement, quy mieulx mieulx,

[1] On lit en note : O faulse trayson franchoise machinée contre cest homme innocent du cas, quy oncques n'ama tant chose que l'honneur et pourfit du roy et du royaume!

tirant celle part, mais c'est pour néant, car ains que les premiers widassent la porte, estoient jà plus de six liewes loing, et avoient trouvé le duc de Bourbon, qui les conduisy tout parmy Gaillardon et le païs de Biausse, tout le chemin de Tours. Adont povoit-on ouyr le roy faire moult de piteux regrès, quant il se vit entrepris de trois ducs et de quatre comtes, et disoit: « Hélas! j'ay cy moult de parens et se n'y ay nuls amis; bien voy qu'on » me mainne morir. Hélas! beau cousin de Bourgongne, jamais ne vous » verray, par le haynne que mes oncles ont à vous [1]. Je suis mors ou mis en » exil. Hélas! oncques n'eus jour de santé, de bien, ne de repos, et sy ne » meffis oncques à personne riens, ne je ne veul mal à personne qui vive, » et sy m'a-on fait tant de maulx endurer et souffrir que plus ne puis porter » sans mort. Or velà, je me commande en la garde de Dieu, mon Créateur. »

Ainssy disoit le roy, lequel estoit en grand tristesse, et les dessus dis princes le conduissoient tousjours en chevauchant de tire. Bien estoient XII^{c}. combattans, quy moult gastoient le païs, car il ne demouroit gras beuf, ne vache, mouton, ne poulaille, que tout ne fuist ravi et fouraigiet à cause qu'ils n'avoient nuls gaiges, dont ils n'avoient point d'argent pour payer ce qu'ils prenoient.

Tant esrèrent par leurs journées qu'ils arrivèrent à Tours, où les dits princes furent moult joieux et lies et firent feste mervilleuse, car de touttes pars sonnoient ménestreux et trompilles, et faisoit-on danses et esbanois. Ne sçay s'il plot à Dieu, mais au roy, à la roynne, ne au duc de Guienne leur fils ne plot-il guerres.

XXXIX.

Comment ceux de Paris mandèrent le duc Jehan.

Le compte dit que, à ce temps que le roy, la roynne et leur fils estoient à séjour à Tours en moult grand desplaisir, estoit le duc de Bourgongne

[1] On lit en marge : Ha! noble roy de France, se toy et les tiens eussiés tousjours eubt mémoire de ce bon duc qui te jeta de ce dangier et de moult d'autres, il n'euist point esté traytreusement mour-

revenu du païs de Liége en ses villes de Flandres, où il faisoit arrière grand semonsse et grande assamblée pour aller garder son jour à Paris comme il avoit promis. Ainssy comme il estoit arrivés à Douay et logiés à l'*Escu de France*, vint illec ung messaigier acourant tenant une lettre en sa main, lequel estoit venu de Paris au férir de l'espéron et à tue-cheval. Sy se mist à genoux, baisa la lettre et salua le duc de par ceux de Paris et le mist en la main du duc Jehan, lequel, après qu'il l'ot ouverte, vit comment les bourgeois de Paris et le maistre des bouchiers lui certiffioient comment les princes devant dis emmenoient le roy, la roynne et le duc de Guienne à force, et comment ils l'avoient tiré par trayson hors de Paris. Quand il vit ce, il fu moult esbahy et dist : « Ha! vray Dieu de paradis! Que veulent » faire ces princes? Je croy qu'ils veulent faire ung nouvel roy en France et » mettre en exil le roy et ses enffans; mais je veue et promès à Dieu que » j'engaigeray avant touttes mes terres et y metteray avant la vie de mon » corps qu'ils en puissent à chief venir. A! dist-il, qu'un mauvais ceur fait » de mal! Il empire et gaste aucune fois tout ung païs. »

Quand ce noble duc ot veu ces lettres, ne fait pas à demander s'il fut moult dollant et tristres. Il fist préparer l'ostel qu'on dist la Basse-Court et là se loga. Sy fist toutte nuit escripre lettres, et au matin les fist distribuer à pluiseurs messagiers quy prestement chevauchièrent devers les princes quy avoient esté ou voiaige de Liége, ausquelx ils baillèrent les lettres. Prestement qu'ils veirent la teneur, chascun se mist en aroy, et s'en vindrent à Douay. Meismement Jehan de Bavière y arriva la veille du jour Saint-Martin d'iver, et le duc de Brabant y arriva l'endemain, mais le conte de Haynau rescripvy que on l'euist pour excusé et qu'il avoit pour l'heure tel ensoinne qu'il n'y povoit entendre. Quand le duc Jehan vit ce, il se party de Douay et s'en vint à Lille. Là s'assamblèrent tous les princes aveuc tout le conseil de Flandres, d'Artois et des bonnes villes, entre lesquelx fu tenu grand parlement et mainte grande et haultaine parolle alléguée. Là leur fut exposée toutte la matière dessus ditte, dont les pluiseurs voloient que prestement fuist pris le duc de Touraine, que on gardoit alors en Haynau, second fils du roy, qui avoit pleuvy la fille au conte de Haynau, et qu'il

dry, comme il fu depuis à Monstreau-Fault-Yonne, dont tant de maulx sont venus, viennent journelement et venront, se Dieu par sa grâce n'y met remède.

fuist menés à Paris pour représenter le roy comme le plus prochain hoir de France, et que on lui feist tenir siége royal, tant que on raroit le roy, la roynne et le dauphin.

A ce s'accordèrent pluiseurs, mais quand le duc Jehan ot ouy ce propos, il reprinst touttes les oppinions par poins, et puis leur respondy tout froidement que ce ne se porroit faire sans grand charge, car les princes de par delà diroient « que nous voldrièmes mettre dissention ou royaume et » rebellion entre les enffans de France et que nous contenderièmes à oster » sa domination et sa dignité au roy, et faire ung nouveau roy, qui seroit » chose de grand escandle, dont le peuple porroit fort murmurer et nous » imposer trayson, car on dist communément: « Quy sen chien veult tuer, » la raige luy met sus; mais son intention seroit bien qu'ils mandassent » aux princes de par de là qu'ils ramenassent le roy et son fils de Guienne, » la roynne et tout leur estat à Paris en leur hostel, et, se faire ne voloient, » on les advertiroit que nous menrièmes à Paris le duc de Touraine, lequel » tenroit, ou lieu de son père, le siége royal, puis yrièmes devers eulx à » si grosse puissance que nous ramenrièmes le roy et le duc de Guienne, » quy quy en hongne, bon gré, maugré. »

Quand le noble duc ot ainssy dit son opinion, il n'y ot nul qui le contredist, ains s'accorda chascun à son dit. Là ot ung chevalier nommé Jehan de Néelle, notable homme, bacheler ès lois, alors gouverneur d'Arras, et estoit natif de Olehain. Chieux s'est levés en piés devant tous et a dit: « Mon très-redoubté prince, bien avés aléguiet, car l'effect de l'oppinion » devant ditte poroit tourner à blasme. Or avés-vous ymaginé que aux » princes de par delà soit expressément mandé qu'ils ramainent le roy en » son hostel, en sa maison et en sa royalle majesté, et, s'il ne veulent faire, » on menra le second fil du roy pour tenir le siége du roy, affin qu'il ne » soit tourné en vacation sans signeur et sans hoir : ce seroit pité grand. Se » m'est avis, se chascun de vous s'y accorde, qu'il est besoing que ce soit » fait hastivement, car on doibt battre le fer tandis qu'il est chault. »

LX.

Conclusion de aller à Paris à main armée.

—

Après a le dit gouverneur repris la parolle, et a dit : « Messigneurs, ne » vous veulle desplaire, car ce que je veul dire est au commandement de » mon dit signeur. Faittes vos gens apparillier, chascun endroit soy, et » nous, assamblés enssamble, nous nous tirrerons vers Paris, où mon dit » signeur s'attend bien d'avoir pluiseurs amis, et là nous monstrerons par » coppie aux nobles, au clergiet et aux communes gens de la cité la » colation par nous icy devisée, et il m'est bien advis que ne povons » mieulx faire pour sceurement besongnier, et telle est la vollenté de mon » dit seigneur. »

Chascun s'y accorda. Sy se partist chascun de Lille, et retournèrent en leurs lieux et assamblèrent, autant que avoir polrent, de bons gensdarmes, et tant exploitièrent que à brief jour ils se trouvèrent enssamble dedens Paris, où ils estoient mervilleusement désiré. Sy fist-on sy très-grande et sy sollempnele feste au noble duc Jehan qu'on n'euist sceu plus. On faisoit fus en cent mille lieux par les cauchies. Tous les enffants crioient : « Noël! » Tous les colliéges estoient revestus, et disoient : « Dieu soit loés! au mains » rarons-nous nostre roy qui nous a esté rosté larchineusement par malle » raison. » Ainssy furent le bon duc et ses princes convoiet jusques à l'ostel d'Artois, et disoient ly pluiseurs, tant hommes comme femmes : « Noble » duc de Bourgogne, tu soyes bien venus. Se tu ne fusses, nostre roy seroit » péry et son fils le noble dauphin, héritier de France. Ha! notre duc, » crioient-ils à haulte voix, va t'en quérir nostre roi. Pour Dieu, veuille-le » nous ramener. »

Quand le conte de Haynnau a veu tels admirations faire le commun de Paris, il s'esbahit moult et dist en luy-meismes : « Vray Dieu, comment ces » gens aiment parfaitement le roy, et comme ils ont grande amour et confi- » dence au duc de Bourgongne! Bien monstrent qu'il l'ont trouvé certain » et léal. »

Tous ces princes sont entrés en l'hostel d'Artois, ou quel ils reposèrent

la nuytie, et l'endemain quand ils orent ouy la messe, ils entrèrent en la chambre de conseil, est-assavoir les princes dessus nommés, pluiseurs évesques, abbés, nobles chevaliers, aveucques grand partie de l'université, bourguesie et commun de Paris. Quand ils furent tous enssamble en celle chambre de conseil, moult y ot de raisons alleguées et moult de remonstrances faittes, car sans doubte il y avoit moult de notables et souffisans clers, desquels issirent pluiseurs et divers propos sur le fait pour lequel ils estoient assamblé comme pour aller querre le roy. Les aucuns volloient qu'on allast par force, tost et incontinent, au trenchant de l'espée le requerre; mais, au commandement du noble duc de Bourgongne, son gouverneur d'Arras devant dit récita la conclusion que entre eux, est-assavoir ceux qui estoient au premier conseil qui se tint à Lille sur ceste matière, avoient conclud et avisé, et aveuc ce fut par le dit noble duc remonstré comment d'y aller caudement et par force de guerre il s'en poroit ensiévir grande effusion de sang, et comment aussy, se guerre s'en mouvoit, que moult en porroit estre amaindry le royaume de France; par quoy, luy ouy, et l'advis qu'ils orent au premier conseil, il fut avisé que le conte de Haynau prendroit douse hommes saiges et notables de la ville de Paris, douse du païs de Bourgongne et douse du païs de Flandres, et iceulx aveucq luy yroient à Tours faire une remonstrance aux princes quy avoient emmené le roy, de ce que le siége royal vaqoit, et que ce leur fuist remonstré par la milleure manière que faire se polroit, et ce affin que, s'ils volloient renvoier le roy, on leur en requerroit une fois tant seullement. S'ils le renvoyent, il sera bien venu, et, se ils le refusent, on y proverra.

XLI.

Comment le conte de Haynau fut envoyé devers les princes à Tours à grand compaignie.

Ainssy comme ils orent conclud enssamble, fut-il fait; car le noble duc Guillaume se parti de Paris en noble et riche arroy. Sy estoient bien quatre

cens chevaux, richement atournés, sans armure nulle. Ils furent moult honnourablement convoiés de moult de gens de Paris et d'ailleurs au partir de la ville, et moult furent regardés, honnourés et conjoys par touttes villes, passaiges et hameaux, car largement payoient leurs dépens, dont moult furent laidengiés et enhays ceux quy le roy avoient emmené, car ils faisoient grand desroy de biens exillier et waster, et sy ne paioient nuls despens.

Ce conte de Haynau chemina tant qu'il parvint en la cité de Tours, dont prestement fu la nouvelle nonchie aux princes, quy moult firent grand signe d'eux en esjoïr, mais ce n'estoit point joye du cœur. Ils leur sont allé au devant en humilité et en révérence; sy les ont mené devers le roy quy moult fut joïeulx de leur venue, aussy fut la roynne et le duc de Guienne. Grandement les a-on festoié, et leur a le roy moult encquis des nouvelles comment le duc de Bourgongne avoit besoingnié sur les Liégois, dont, après ce qu'on luy ot compté tout le fait, moult loua Dieu de sa victoire. Après pluiseurs devises, ils ont prins congiet et sont allé à leurs hostels.

L'endemain se sont rassemblé les princes, est-assavoir le duc de Berri, le duc de Bretaigne, le duc de Bourbon, le conte de la Bret, le conte de Clermont, le duc d'Alençon. Le roi de Navarre, nonobstant que illec fust en la ville, n'appelèrent-ils point; car oncques n'avoit volu estre de lor bende, mais le signeur de Montagu fut à l'assamblée comme maistre d'ostel du roy et la pluspart du clergié de la ville. Quand ce duc de Berry ot assamblé les princes et signeurs dessus dis, il a parlé en hault, oyant tous et leur dist : « Bien voy, dit-il, que le conte de Haynau, les nobles barons » et les bourgois de Paris et d'ailleurs sont icy venus à l'instance de rem- » mener le roy arrière à Paris. Bien voy que nous avons failly à nostre » entreprise; car, comme saiges et bien avisés, ils sont icy venus tout sim- » plement et sans armes, pour encquerre se nous seriémes contens de le » rendre sans estrif et sans noise, et se à ce ne nous vollons accorder. Il sont » à présent sy puissans par moïen de leurs amis et alyés, aveuc ce que le » roy y est enclin, et son fil, que, veullons ou non, il convenra qu'il soit » rendu. Se nous fault adviser que par quelque aultre voye nous puissons » nostre fait achiever. »

» Adont, dist Bernard d'Armignac, bien en sçarons chevir, et ne vous » en doubtés. »

Après dit le duc de Bourbon : « Puis qu'il vous plaist, nous ramenrons » le roy à Paris, et puis aviserons à long trait et à bon loisir comment par » trayson porroie estre vengiés de mon nepveu. » Et disoit que on debvoit penser de soy vengier de son ennemy par touttes voies, comme peult le mieulx avenir [1].

XLII.

Comment le conte de Haynau expose sa charge.

Quand les princes dessus dis eubrent parlé leur fait enssamble et conclud par la manière dessus ditte, le conte de Haynau et ses gens leur mandèrent que, s'il leur plaisoit, ils feroient vollentiers leur messaige, et ils respondirent que ils estoient prests de les ouyr, et que, se il leur plaisoit venir, ils les trouveroient en la sale du palais de l'archevesque. Prestement se tira le conte Guillaume celle part en moult riche et noble arroy et bien accompaigniet principalement des hommes quy luy estoient chergiés comme dessus est dit. Moult furent regardé parmy la ville et fort loé. Quand ils entrèrent ou pallais, ils furent moult honnourablement festoiés, conjoys et recoeuilliés, et y ot moult de chérimonyes et d'humiliations faittes des princes et du conte, lequel dit et proféra de sa bouche : « A vous » tous, messigneurs, quy cy estes présent, nous envoye monsigneur le duc » de Bourgongne, lieutenant de France, et nous fait ainssy dire que quand » il est retournés à Paris de ses affaires et besongnes qu'il a eubt par delà, » il a trouvé le siége royal esquare et vague de roy et de signeur, dont il » se plaint moult, et aussy fait tout le commun de France et de Paris, et, » qu'il soit vray, ils ont entrerequis tout d'ung accord à mon dit signeur

[1] On lit en marge : Ha! vierge Marie, coment estoient ces princes de sy vil et lache coraige que de eulx tous enssamble consentir à telles traysons! Peu se doibt-on maintenant eshahir se les communes gens se deshonnourent quand tels princes comme ceux du sang de France consentent traysons et mauvaistés. Tant s'en est fait en ce royaume de France que pour ceste heure la chose est venue à ce que le roy est le principal, et que soit vray, soit demandé à ceulx de Cambray comment le roy Loys, fils de Charle VII^e^, les gouverna et quelle foy il leur tint l'an IIII^c^ LXXVII.

» que incontinent et sans délai il face tant que ils puissent ravoir le roy » par force ou autrement, et, se n'euist esté par la requeste du bon duc » quy leur a remonstré les périls quy venir en polroient, sans faulte la » guerre fut desjà encontre vous eslevée pour le ravoir; et affin que vous » le rendés par amoureuse voie, s'il vous plet, je le vous vieng signiffier, » afin que vous veuilliés aviser de eschiéver ung tel dangier; car, messi- » gneurs, je vous avise que, s'il y convient venir à force, il n'y ara homme » grand, ne petit, espargniet, et pour plus appessier la fureur du peuple, » mon dit signeur le duc a eslit XII hommes quy sont yci du païs de » Bourgongne, autant de Paris, autant de Flandres et autant d'Artois, et » les envoie sur ce point devers vous pour vous plus honnourer et affin » qu'il vous plaise estre plus enclins à vous condescendre à traittiet » amiable et à fuir voie de rigeur. »

XLIII.

Responsse faitte par le duc de Berri.

Ainsi proféra et dist son messaige le conte de Haynau devant les princes, lesquels avoient desjà ordonné au duc de Berri de baillier la responsse pour eux tous. Sy dist en hault : « Sire de Haynau, vous nous soyés le » très-bien venus; j'ai merveille de ce que vous avés dit que le commun » a sur nous murmuré à cause que nous avons emmené le roy, et aussy » ont tous ces princes que vous voyés icy présent; car sans faulte ce a esté » par le conseil des plus saiges et notables maistres philozophes, lesquels » ont dit que, se on le menoit en aultre lieu pour renouveler de air, qu'il » porroit par ce santé recouvrer, comme assés est apparu depuis qu'il a » esté par deçà, car bien nous sommes percheus de sa santé, mais puisque » le commun est sy mal contens, nous le ramenrons par delà, et souvent » advient que pour bien faire on n'en a que mal gré [1].

[1] On lit en marge : Ha! qu'il est doulx le bon sire! Bien scet jouer d'un tour de fannain.

Ainssy a ce duc de Berry trouvé l'excusance de luy et des princes, puis a dit : « Sire de Haynau, bien poés retourner sceurement en France, et là » de par nous vous saluerés beau nepveu de Bourgongne, et luy dirés que » nous luy sçavons grand gré de ce qu'il vous a envoyé par deçà, et » voyons bien qu'il a tousjours grand soing du roy son signeur garder. » et luy dittes que briefvement ramenrons le roy, sa femme et son fils par » delà. »

Et ainssy se départy le conte de Haynau et ceux de sa compaignie, et le couvoièrent les dis princes jusques à son hostel, ouquel ils soupèrent enssamble, et sy y disnèrent l'endemain, et jusques au tierch jour démenèrent feste et joyeuseté entre eux, et meismes au partir les convoièrent moult amoureusement et honnourablement. Après le congiet pris, s'en retournèrent à Paris, où ils trouvèrent le duc Jehan aveuc ceux de la ville quy désiroient moult de sçavoir la response, laquelle le dit conte leur fist, et recorda touttes les manières de leur excusance et comment ils l'avoient moult festoiet et meismement que ils mandoient au duc Jehan salut et amistié et qu'il fuist sceur que sans point de faulte ils ramenroient le roy briefvement à Paris. Le duc s'embronqua et dist tout bas : « Leur res- » ponse me fait souvenir de l'aronde, laquelle scet bien bas voller pour » les brancques. »

XLIV.

Comment les princes ramenèrent le roy à Paris.

Ainssy que chy dessus est contenu, devisèrent et firent ces princes, car incontinent ils ramenèrent le roy à Paris. De tout au lonc deviser, du temps et des jours, il alongeroit trop nostre matière; mais, pour abrégier, en celle saison trespassa la ducesse d'Orleans, et aussy fist la femme de Charles son aisné fil, quy estoit fille au roy de France, et avoit esté mariée au roy Richard d'Engleterre, lequels ne vesquit guères, ainsi moru tellement quellement, et après ce que la roynne sa femme fut revenue en France, le duc d'Orléans fist tant, par sa haulteur, qu'elle fut mariée à son

aisné fils, combien que par pluiseurs fois elle le refusast et en feist grand dangier et contredit, car c'estoit son cousin germain et son filloeul qu'elle avoit levé des sains fons. Nonobstant ce, le dit duc pourchassa tant que par dispensation le mariaige en fu traittiet, dont la damme en prist tel desplaisir que oncques puis n'ot bien, ains en moru en la parfin de desplaisir comme la renommée commune en couroit.

Après trespassa la ducesse, laquelle en sa malladie, par vraie repentance qu'elle prist en sa confession, manda ses trois enffans et leur requist en sa derrenière vollenté ung don, quy fut tel : que, se le duc de Bourgongne leur requéroit de paix pour la mort de leur père, que au dit de leurs parens et de aucuns haux barons luy voulsissent ottroier; « car je prens » sur le péril de mon ame, dist-elle, que le mort qu'il rechupt ne fut point » sans cause, et bien a monstré Dieu que des maux qu'on fait il en prend » juste pugnition. Sy devés prendre en passience l'adversité et le fait » advenu et conchepvoir que les péchiés de monsigneur vostre feu père » l'ont desservy et en pluiseurs faichons, tant de avoir pluiseurs fois et en » pluiseurs faichons énormes et illicites conjuré la mort du roy son » signeur, comme celle de ce duc de Bourgongne [1]. »

Tant requist la ducesse à ses enffans, que finablement tous trois luy accordèrent de la paix faire, se requis en estoient, laquelle paix ils firent en brief jour, tellement quellement, car elle ne dura guaires.

XLV.

Comment la paix fut faitte entre le duc Jehan et les enffans d'Orléans, quy guerres ne dura, dont ce fut pité.

Après que celle ducesse d'Orleans fut trespassée et que pluiseurs princes et haux barons avoient eubt la cognoissance de la requeste de la ditte

[1] On lit en marge: Gentils Bourguignons, prenés cy garde; car cy et en maint autre lieu poés voir le siége de la fondation de vostre querelle. Soyés fermes et loyaux tant que la vye vous soit ou corps et ne vous fyés en parolle de Franchois, se vous ne volés estre déchups.

dame et aussi de l'ottroy de ses enffans, il fut tant traittiet et pourparlé, tant par pluiseurs de ces nobles barons, tant prélats comme par aucuns princes, et par espécial par le pourcach des contes de Haynau et de Namur, que finablement les trois enffans s'accordèrent à paix. Ne sçay se ce fu par faintise ou autrement; mais toutteffois ils firent tellement depuis et pourchassièrent tant que, se Dieux n'y eust de sa grâce pourveu, ils euissent destruit le roy, la roynne et le daulphin. Néantmains, pour ceste fois, la paix fu entreprinse par tel condition que le duc de Bourgongne s'en retourneroit en ses païs et remenroit tous ses gensdarmes jusques au XXVIII[e] jour de février au dit an, qu'il revenroit à Chartres, où il trouveroit le roy, la roynne et le daulphin, pour illec conclure des conditions de la ditte paix. Et ne devoit le dit duc de Bourgongne avoir fors que VI[c] hommes aveuc luy, sans armure, voire de harnas de jambes, de lances et de bachinès, et devoit avoir de sa maisnie cent nobles hommes sans plus. Le conte de Haynau devoit avoir IIII[c] hommes d'armes pour tenir les parties en paix, se aucun content s'y mouvoit. Item au dit jour assigné y ot moult grande assamblée en la ditte ville de Chartres, car le roy de France y vint moult noblement accompaigniés, c'est-assavoir du roy de Navarre, du roy Loys, du duc de Bourbon, du duc de Berry et de tant maint aultre prince, desquelx il n'y eubt homme quy euist armure, fors seullement le conte de Haynau et sa gent, lequel estoit commis à garder la ville, comme dist est, et affin qu'il n'y euist remours, ne débat, les portaux de l'église Nostre-Dame furent gardé de gens d'armes, affin que n'entraissent en l'église fors seullement ceux quy estoient à ce ordonné. Là vint le duc de Bourgongne, adextré de son frère le duc de Brabant d'un costé, et de l'autre, du conte de Namur. Il entra dedens la ditte église, en laquelle il trouva le roy. Sy se getta à genoux devant luy, et le gouverneur d'Arras estoit auprès de luy, qui de par luy dist au roy : « Noble roy, très-puis-» sant et redoubté sire, vecy monsigneur le duc de Bourgongne, qui se pré-» sente à vostre bon plaisir et vous requiert et supplie que de vostre » bénigne grâce il vous plaise oster l'yre et le fureur. Il est vostre léal » serviteur, pour tel se répute-il, et est et a esté tousjours prest à vous » servir. »

Quand le gouverneur d'Arras ot ce dit, le noble duc prist la parolle et dist ainssy : « Mon très-redoubté roy et mon très-chier signeur, je adveue

» ce que ce chevalier a dit de par moy, et je vous supplie et requiers en » l'honneur de la passion de Nostre-Sauveur Jhésus-Crist qu'il vous plaise » à m'ottroier une requeste. »

Là estoit la roynne, le duc de Guienne et autres nobles princes, quy prièrent au roy qu'il luy voulsist accorder cette demande.

Le roy leur respondit : « Puisque c'est vostre oppinion, et aussy veu et » considéré le bon et entier service qu'il nous a fait et que espérons que » encoires nous fera, nous lui accordons sa supplication. »

Le bon duc l'en merchia moult humblement, et puis luy dist : « Mon » très-redoubté et souverain signeur, je vous supplie que pour touttes » choses il vous plaise à moy pardonner le cas à mon commandement » commis en la personne de feu Loys, duc d'Orléans, et aveuc ce vostre » plaisir soit de en ordonner, et je me offre d'en faire et dire ce que vostre » tant noble personne en ordonnera. » Ce dit, le duc se leva ung petit en estant, et se trayt ung petit en sus du roy.

Le roy fist venir les enffans d'Orléans, et aussy furent là maint puissant et noble prince, qui tous pryèrent aux dis enffans, aveuc le roy, qu'ils voulsissent pardonner le cas advenu au noble duc de Bourgongne, et là fu tant traittiet, tant du roy, du conte de Haynau, cellui de Namur et autres haux barons, que le roy fist illec revenir le duc de Bourgongne, ouquel lieu se mist prestement à genoux, et le dit chevalier sire Jehan de Néelle, gouverneur d'Arras, auprès de luy, quy de rechief prist la parolle ou nom du duc et dist : « Mon très-redoubté et puissant signeur, monsigneur d'Or- » léans, et vous messigneurs ses frères cy présens, veés cy monsigneur le » duc de Bourgongne qui vous requiert, ou nom de la passion Nostre Si- » gneur Jhésus-Crist, que vous veuilliés refraindre vos ceurs de l'yre et » fureur que vous avés à l'encontre de luy et que luy veuilliés pardonner » le cas commis en la personne de feu mon très-redoubté signeur monsi- » gneur le duc Loys vostre père. »

Le bon duc reprist la parolle et dist : « Messigneurs, c'est ma parole, je » l'aveue, et vous requiers pardon ou nom de Dieu. »

Nuls des enffans ne respondit mot, tant que le roy les appella et leur dist : « Beaux nepveux, veulliés luy pardonner ou nom de Dieu, comme il » le vous requiert. »

Adont chascun des trois, l'un après l'autre, luy respondi : « Monsigneur, » nous luy accordons débonnairement puisqu'il vous plet. »

Adont dit le roy aux deux parties illec présens, c'est-assavoir à ses trois nepveux et au duc de Bourgongne aveuc tous leurs parens : « Jamais ne » soit mutation faitte entre vous, et que dèsoremais en avant fussent bons » amis, et dès maintenant tous les meffais sont pardonnés à tous, réservé » à ceux qui par leur oultraige perpétrèrent le cas en la personne de mon » beau frère d'Orléans. »

Apprès ces mos, les pardons requis et pardonnés en la manière que vous avés ouy, le roi a dit : « Affin que ceste paix soit mieulx confermée, nous » vollons que nostre beau nepveu le conte de Vertu ait à mariaige la fille » à beau cousin de Bourgongne, laquelle sera par luy rentée de quatre » mille frans, et sy sera tenus de luy délivrer L^m^ livres, qui seront em- » ployées en rente au pourfit d'elle et de ses hoirs, et aveuc ce, prestement » que nostre dit beau nepveu le ara espousée, beau cousin de Bourgongne » sera tenu de délivrer à son gendre pour une fois cent mille escus. »

Le bon duc l'accorda débonnairement, comme le roy et son noble conseil l'avoient ordonné.

C'estoit bien traittiet, bien devisé et bien fait s'il euist esté tenut, mais nennil, car avant lonc terme tout alla de travers, et ne tindrent les enffans d'Orléans de touttes leurs promesses, comme vous orés chy-après, riens.

Le roy, la roynne, le duc de Guienne s'en retournèrent à Paris, moult noblement accompaigniés des princes, tels que le roy de Navarre, le duc de Berry, le duc de Bourgongne, le duc de Bourbon, le roy Loys et maint autres. Les dis enffans d'Orléans s'en retournèrent en la conté de Blois. Chascun avait bien exploitiet, se ce que on avoit fait euist été tenu, mais certes non, quy fut grand honte et vitupère que tant de grands signeurs avoient la chose traittié et affermé par leurs seaux de le tenir et de guerroier la partie où aucune faulte du tenir seroit trouvée; mais depuis allèrent tout au contraire, et ne guerroièrent pas seullement le duc de Bourgongne, mais le roy et ses enffans, et de fait luy voldrent roster sa dignité royalle et sa couronne, et en pluiseurs faichons commirent contre luy criesme de lèse-magesté, dont maux innumérables sont depuis advenus.

XLVI.

Cy est parlé de l'élection du pappe et de pluiseurs autres choses.

—

En l'an de l'incarnation Nostre Signeur Jhésus-Crist mille quatre cens et noeuf, fu estably par le conseil du roy, de tous les princes de France, des prélats et de toutte l'université, ung notable clerc évesque de Cambray, appellé maistre Pierre d'Ailly, quy depuis fut cardinal, aveuc l'évesque d'Arras, l'arcevesque de Cantorbie, l'évesque de Saint-David en Escoce, et de par toutte la chrestienté y ot clers assamblés en la ville de Luques pour eslire et consacrer ung pappe.

A ce temps ot ung roy par delà, qui mervilleusement troubloit l'église et tous les clers, et par espécial ceux de France. Ce roy s'appelloit Lanselot, et soustenoit erreur sismaticque, mais ce sisme fu illec mis jus par prédications, et ceux destruis et condempnés par sentences, qui avoient varyet et prénostiquiet, et leur fut remonstré par figure devant tout le peuple.

Apprés firent les clers ung lieutenant de Dieu en terre, quy s'appella Alexandre, né de Gresse. Il fut eslu par l'église universèle, en congrégation, pour sa grand prudence, et non pas par faveur, ne par convoitise, car c'estoit, quand il fut esleu, ung povre frère mineur [1].

Quand ce pappe Alexandre fu eslevés par élection, comme vous avés ouy, le fait fu mandé à tous les roys chrestiens, fors que aux rois d'Arragon et d'Espaigne, et ce pour tant qu'ils voloient soustenir celui d'Avignon, qu'on disoit de la Lune, lequel estoit de leur parenté. Longtemps fu ce pappe à Marselle et à Genève; mais, quand il sçot le fait sy fort tourné contre luy, il se party et s'en alla à Lissebona, qui est la cité principale de Portugal, mais il laissa ou pallais d'Avignon garnison et pourvéances pour résister contre le pappe de Romme, lequel fu aussy de son siége déposés, et tint ce pappe Alexandre son siége à Boulongne-la-Grasse. Au chief del an trespassa de ce siècle, dont ce fu pité que sy peu rengna. A son trespas y ot pluiseurs cardinaux, prebstres et évesques, qui moult l'appressèrent

[1] Alexandre V.

de dire à quy il donnoit sa voix pour estre pappe après luy, laquelle il donna à un cardinal nommé Baltasart, lequel estoit romain par sa nativité, issu de noble sang. Par celle voix, aveuecques l'élection qui se fist des cardinaux, ce Baltasart fu esleus pappes et fu nommés en son pontifical siége Jehan [1].

XLVII.

Du roy Lansselot qui guerroya le pape Jehan.

En l'an de grasce mille quatre cens et dix fu eslevé celuy Jehan ou siége apostolicque à Romme; mais il n'y ot guaires esté, quand ce roy Lansselot le vint guerroyer et assaillir en la chité de Romme à sy grande puissance que le convint partir, et convint à beaucop de courtisans noer le Tybre, dont les pluiseurs s'y noièrent, et furent chassiés jusques à Viterbe. A celle fois furent pluiseurs maisons abbatues et arses, depuis l'église Saint-Pierre jusques au chastel Saint-Angèle et autres en maint lieu ailleurs parmi la ville, et n'y polt le pappe retourner jusques adont que le roy Loys, qui alors estoit à Paris, banis et eschassiés de son royaume de Sézille, le secourut et le remist, moiennant l'ayde de Dieu, en son siége pontifical à Romme.

XLVIII.

Cy est parlé du gouvernement de Montagu.

Au temps que je vous dis, estoit le duc Jehan de Bourgongne alés viseter ses terres, villes et païs, et n'y avoit alors demouré à Paris pour le gouvernement du roy sinon un chevalier lequel estoit moult subtil, et estoit grand

[1] Jean XXIII.

maistre d'ostel de France, nommés le sires de Montagu. Chils fu tant orgueilleux pour son office, en laquelle il avoit esté mis de par feu le duc d'Orléans, qu'il ne prisoit personne, et amassoit trésors incréables, et aveuc ce fondoit chasteaux, maisons et forteresces telles que Marcoussy et autres, qui coustoient chevanche inextimable. Chils avoit bien sceu les secrets et machinemens que jadis avoient fais le dit feu Loys duc d'Orléans et le dit Philippe de Masières en lor tamps, et ce fut bien approuvé. Or on dist communément que de viel péchiet fresche vergongne.

Au temps que ce Montagu ot ce rengne de gouverner comme maistre d'ostel, il assambla, comme dit est, tant de finance que on s'en povoit perchevoir de tous costés, et dont pluiseurs estoient moult esbahis, et se prist-on communalement très-fort à murmurer, car les trésors du roy, comme sa vaisselle et ses joiaux, se perdoient chascun jour, et ne disoit-on point qu'on les euist emblés, mais on mescréoit aucuns. Le roy avoit à grand paine deux robes, c'est-assavoir une d'esté, saingle, et une aultre d'iver, double. Les maisnies n'estoient point payes de leur gaiges, et n'y avoit nul aroy ès chevaliers, ne ès escuiers, n'en y avoit-il en l'essanssonnerie, ne en la fruiterie, ne conséquamment en nulles des autres offices n'y avoit rieulle, ne gouvernement. Les nobles hommes estoient comme tous nuds et descaux, et n'y avoit pompes, ne beubans léans, fors sur les enffans d'icellui Montagu: ceux estoient souventefois abilliés de dix manières de robbes le jour, et brief ils en avoient tant qu'ils ne sçavoient lesquelles vestir.

XLIX.

Lettres escriptes au duc Jehan du fait Montagu.

Ainssy comme je vous dy, cestui Montaigu diminuoit lort l'estat royal et boutoit tout en Corbanam. Quand pluiseurs des nobles serviteurs du roy veirent que on leur détenoit leurs gaiges, et mesmes les présidens et pluiseurs autres, ils escripvirent au duc Jehan de Bourgongne que il luy pleuist

prendre garde à ce, luy donnant à enttendre par leurs lettres que très-grande faulte estoit au gouvernement de l'estat du roy et de sa maison, et pareillement le mandèrent aux autres princes de France, c'est-assavoir au duc de Berry, au duc de Bourbon, au roy de Navarre quy pour lors estoit à Evreux et à autres quy pour lors estoient chascun en lors terres. Sy se rassemblèrent tous à Paris, et après que chascun endroit soy ot encquis de l'estat du roy et du gouvernement de sa maison, ils s'assamblèrent ung jour en consistoire, là où ung des présidens lor dist : « Mes très-redoubtés » signeurs, il y a en Paris ung homme, maistre d'ostel et souverain gou- » verneur du roy, duquel moult de gens se plaindent. Nuls de nous ne » scèvent que devient le chevanche du roy; il n'a mais où mengier, sinon » en vasselle de bois. Tous ses serviteurs vont nuds et deschaux. L'estat » royal, qui doibt estre une moult riche chose, est tout aboly et mis au » néant. Cest homme, qui ainssy gouverne le roy, fait fonder maisons, » chasteaux et forteresces; ses enfans sont servis et vestus comme s'ils fus- » sent fils du roy. Il sera bien prouvé sur luy qu'il a par pluiseurs fois » desrobé le trésor du roy. Je ne sçay s'il a cy aucun parent, dont pour » ceste cause ne le quiers nommer, mais, se aucun le volloit excuser, les » tesmoings sont tous prests pour tout faire apparoir souffisamment et » assés plus s'il le convient. Je ne vous en dis plus. Vous estes au lieu de » justice et avés vos serments à garder : aquittiés-les comme vous y estes » tenus. »

L.

Comment le duc Jehan parla en Parlement devant tous du fait de Montagu et de son gouvernement.

Quand les dessus dis princes orent ouy ainssy parler le président, ils furent tous esbahis et ne dirent mot en grand pièche, ains regardoient ly ungs l'autre. Tel y ot, qui bien sçot pour quy ce fut dit, mais ne fist nul signe. Lors s'avancha le duc de Bourgongne, et dist : « Messigneurs, ne vous

» desplaise, se je m'avanche de parler. Je tieng qu'il y a juste cause; car, » comme vous sçavés, je suis doyen des pers et deux fois per de France; » se suy parent au roy et serviteur obligiet de avoir regard à son gouver- » nement. Se vous enjoings par le serment et foy que vous devés au roy, » que vous me dittes qu'il est de faire, se il est souffisamment tel prouvé. » Adont chascun d'eux s'escria : « Il est digne de mort. »

LI.

Comment Montagu fut soubtillement condempné à mort.

Montagu fu adont jugiés de tel quy ne sçavoit pour quy les mos avoient esté dis, et, s'il le sçeut, sy n'en fist-il point de samblant. Adont fut prestement enjoinct au prévost de Paris qu'il en tenist information telle qu'il appertenoit au cas, et que bien gardast que de ce ne feist faulte sur son honneur et sur sa vie. Lors le prouvost, sa dilligence faitte, rapporta par escript l'information aux dis signeurs. Sy fu commandé au dit prouvost, nommé Pierre des Essars, qu'il feist exploit, laquelle chose il fist moult doubteusement. Il n'y eust osé touchier, se n'eust esté le chevalier du guet, nommé Jacques de Hailly, quy luy fist assistence; car ung jour qu'il venoit de soy esbattre à Marcoussy, ainssy qu'il entroit en la porte, le dit prouvost mist main à luy et luy dist : « Monsigneur, je vous fay prisonnier au » roy. »

Adont regarda le dit Montagu par grand aïr et luy dist : « Ribault, quy » te meult de touchier à moy? »

Le dit prouvost tira de sa mance ung mandement, ouquel estoit contenue sa commission, lequel mandement estoit signé de tous les signeurs, et, tantost qu'il vit le signe du roy de Navarre et du duc de Bourgongne, il se juga mort. Dont luy dist le dit chevalier du guet qu'il obéist à justice, et tantost fu mené en Chatelet, car le dit chevalier du guet avoit plenté de gens auxquels on ne polt pour ce cop résister. Tantost qu'il fut mis à ques-

tion, il congnut plus qu'on ne luy demandoit. par quoy il fut condempnés à mort et menés sur l'eschaffaut ès halles, où on volloit lire sa déposition; mais il requist que point ne fut lute, disant que il le ratifflioit, et sy estoit contens de le signer de son signe, et meismement dist-il devant tout le peuple qu'il moroit à bon droit.

Adont maistre Joffroy, pour lors bourreau de Paris, luy coppa la teste, qui fut mise et laissie illec sur l'eschaffault devant les halles, et le corps fu mis sur ung esclan et trainé à Monfaucon, où il fu pendu au troisième estaige d'en hault.

Ainssy fut Montagu exécuté par sa confession, comme vous avés ouy, dont maint furent acusé, quy pour doubte s'enfuirent hors de Paris. Les hostels de pluiseurs furent fustés, quy ne s'en donnoient garde, où moult ot trouvé de joiaux, fremaux, aneaux, diamans, rubis, maint dorelos et maint rice tapis, vaisseaux d'argent et rices coupes d'or, et se trouva-on en trésor mainte rice boursse qui n'estoient point plates et moult d'argent fondu par lingos et d'or mis en briques, et sy fait assés à présupposer qu'il en y avoit assés de envoiet où que fust grand plenté, car il n'y avoit point intention de guerres demourer ou royaume, mais il fut pris ainsy que à piet levé.

LII.

Comment le bon duc Jehan fut commis à gouverner le royaume, dont on se perchut en brief.

Après ce fu commis le duc Jehan de Bourgongne gouverneur du roy et du royaume, et fut la noble court du roy remise en estat. De là en avant furent tous les officiers bien payés de leurs gaiges, et tout remis en milleur estat que jamais on ne l'avoit veu dedens grand temps. Tous les enffans Montagu et leur génération furent banny du royaume, et fut dit par sentence que s'il advenoit que, en aucun temps, ils reussent le païs par rémission ou autrement, sy ne poroient-ils jamais à XX lieues près approchier

le roy, en quelque païs qu'il fuist. Et fu commis maistre d'ostel nouvel ung nommé Guichard le Dauphin, chevalier de nom, moult bon et souffisant preudomme, et sy fut fait admiral Jacques de Castillon, seigneur de Dampierre, noble homme et du sang royal.

LIII.

D'un mandement que le roy fist.

Quand le noble duc de Bourgongne ot ainssy restabli les officiers à la court du roy, et que tout chascun, ce luy sembloit, estoit bien content, il s'apenssa, et aussy en eubt le conseil des signeurs de Parlement, de la grigueur partie de l'université et de ceux de Paris, de faire mander tous les princes de France que ils venissent au jour du Noël prouchain venant servir le roy, lequel adont voldra tenir feste et court ouverte, à laquelle feste il voldroit festoier ses princes et les honnourer. Le conseil le volt ainssy pour sçavoir lesquels obéyroient.

Quand les messaiges furent revenus, bien fu sçeu que tel obéy, qui n'osa dire contre; mais trois en y ot qui refusèrent. L'un fu Charles, l'aisné fils d'Orléans, l'autre le duc de Bretaigne, et l'autre le comte d'Ermaingnac, mais toutteffois depuis se envoya le duc de Bretaigne excuser.

Quand ce vint au jour du Noël, le roy tint court, comme conclud avoit esté, moult noble, puissant et riche. Là estoient grans drechoirs chergiés de vaisselle d'or et d'argent, dont il en y avoit tant que oncques mais n'en y avoit-on autant veu; car le duc Jehan avoit fait effondrer le trésor Montagu, comme dessus est dit, ouquel on avoit trouvé ung coffre tout plain d'or, lequel or avoit esté ou dit coffre XX ans repus, et de ce avoit fait renouveler toutte neufve la vaisselle du roy, et, au dit trésor trouver, fut trouvée la nef du roy Philippe, qui estoit toutte d'or.

A ce jour séoit le roy en son siége royal, et chascun des princes en son degré. Là ot grande et solempnelle feste quy à chascun ne plot mie, et pour

la compaignie esjoïr, on y sonnoit maint instrument, sycomme flahutes, tambourins, challemies, harpes, vielles et bedons, et se y avoit grand mellodie de trompettes et de clarons. Le roy estoit vestu d'une robe de drap d'or, quy toutte estoit ouvrée à l'aguille, chergie de fines perles, rubis, diamants et ballais, longue jusques au piet. Depuis grand temps n'avoit esté sy jollis. Sy fut moult joyeux quand il se vey ainssy habillié. Au lever de la table estoient les chantres de musicque de la chapelle royalle et les haux ménestreux. Après la feste passée s'en retournèrent les princes en leurs terres, c'est-assavoir le duc de Berry, le duc de Bourbon, le comte de Clermont et pluiseurs autres.

LIV.

Les enffans d'Orléans adjournés.

Après que celle noble feste fut passée, il plot au roy et à son conseil d'adjourner les princes quy à ce jour avoient défailli. Sy leur fut jour assigné à comparoir au Parlement, mais de ce ne tindrent compte les enffants d'Orléans, ains s'assamblèrent lors parens, amis et alyés en la conté de Blois. Là fut leur oncle le duc de Berri, celluy de Bourbon, le conte de Clermont et celui d'Armaingnac avec pluiseurs autres, tous gens duis de guerre, et furent illec assamblés pour faire ung mariaige.

Adont parla le duc d'Orléans, et dist : « Mes chiers signeurs, je vous ay » icy assamblé pour avoir de vous conseil, ayde, secours et conffort. Vous » sçavés assés comment je me suis assenty, par cremeur plus que aultre- » ment, à celle faulse paix que le roy m'a fait faire, laquelle je n'osay » refuser, et mes frères qui sont enffants moindres d'ans, quy s'y consen- » tirent aveuc moy; mais je vous jure sur ma foy que, tant que je vive, je » ne la tenray, et pour tant m'est-il besoing d'avoir secours et ayde pour » sçavoir par quelle manière je porray grever ce duc de Bourgongne que » je hais tant, et à ceste fois je veul sçavoir lesquelx sont mes amis. »

Le duc de Bourbon respondy premiers et luy dist : « Attendés-vous à

» moy sceurement, car je ne vous fauldray jà, ne aussy ne fera mon fils,
» et le duc d'Allenchon s'y est obligiés pareillement. »

Puis parla Bernard d'Ermaingnac, et dist : « Je vous ay bien ouy, messi-
» gneurs les ducs de Bourbon et de Berri. Nous sommes cy assamblés pour
» faire ung mariaige de monsigneur Charles, duc d'Orléans et de ma fille,
» et s'ainssy est qu'il le veulle fianchier à l'ayde de vous qui cy estes et de
» mes amis et alyés, je vous jure ma foy et luy promès sus ma vie et sur
» mon honneur qu'il sera roy de France avant qu'il soit ung an passé, et sy
» sera vengiés du tout à vostre devis de ce faulx duc de Bourgongne qui
» murdri son père. »

Quand Charles, duc d'Orléans entendi ce, le ceur luy esleva ou ventre; sy acola le dit comte d'Ermaingnac et le baisa en le merchiant, mais il ne fut pas le premier, ne le desrain qui menti sans rougir [1].

LV.

Cy devise le conte comment ces princes firent promesses les uns aux autres de deffaire le roy et le duc Jehan, et comment desjà partissoient le royaume entre eux comme ils l'entendoient.

Ainssy comme ce Bernard d'Ermaingnac avoit basti ceste besongne, que depuis mal achiéva, vindrent deux prélats, c'est-assavoir l'arcevesque de Sens et l'évesque de Paris, lesquels estoient fils de Montagu. Quand ils virent les princes, ils se prindrent à souspirer en leur plaingnant de leur père, qui en telle manière avoit esté traittés à mort, comme chascun sçavoit, sans cause. Sy leur dist le duc de Berri : « Nous sommes tous d'un

[1] On lit en marge : Avisés, Bourguignons, avisés icy la leauté des princes de France. Ils monstrent bien qu'ils sont gens de bien, et fussent-ils de Lombardie. Ceux n'ont garde de ressambler les gentils chevaliers de la Table ronde, qui sur leur foy estoient crus partout, tant estoient accoustumés de tenir leur mot, et ceux ne tiennent, ne saile, ne burle, ains en prometant penssent le contraire.

» accord que on le vengera. Beau nepveu d'Orléans, il vous compète plus » qu'à homme; il vous convenra quérir finances pour payer les sau- » doyers. » Et il respondy qu'il en trouveroit assés.

Les dis princes tous enssamble firent serment en disant que bien trouveroient quy les aideroit, et qu'il aroient des amis. Adont prindrent-ils ly ung l'autre par les mains, et jurèrent, promirent et affermèrent enssamble de soustenir ceste querelle et de aidier les ungs aux autres jusques au morir, sans jamais faire faulte, et par ce moïen promist le duc d'Orléans de prendre à mariaige la fille au conte d'Ermaingnac dessusdit, et le dit conte luy a promis et juré comme dessus qu'il le fera joïr paisiblement de la couronne de France, et là se fisrent les obligations et convenances à telles conditions que le duc de Berry devoit avoir le gouvernement du royaume sa vie durant, et, après son décès, son nepveu le duc d'Orléans en joyroit comme héritier. Le duc d'Alenchon devoit avoir en sa part le païs de Normendie, et le duc de Bourbon Bourgongne, ducé et conté. Le conte de Clermont devoit avoir le conté d'Artois; Charles d'Alebrect, la conté de Réters; et le conte d'Ermaingnac, Nevers et Charolois. Ainssy faisoient ces princes leurs parchons, tant des signouries du roy, leur naturel signeur, comme de celles du duc de Bourgongne : c'estoit ainssy que pèse le vent ou taillier les grues en vollant.

LVI.

Comment les enffans d'Orléans regardèrent en leur trésor et vendirent aucuns joiaux pour recouvrer deniers à faire la guerre.

Quand ces princes orent ainssy party et divisé le royaume de France et la terre au noble duc Jehan de Bourgongne, le duc de Berri dit : « Beau » niès, il vous convient mander gens d'armes de tous costés, et nous vous » aiderons. »

Les enffans d'Orléans regardèrent à leur trésor, où moult trouvèrent de

richesses et de moult de fachons. Entre autres choses il y ot une paix d'ostel trouvée, laquelle on porta vendre sur le Petit-Pont à Paris, pour laquelle ils rechuprent XXXVI^{m} frans. De tels joyaux pris en ce trésor assamblèrent-ils grand cantité de gens d'armes, et firent lor assamblée à Tours et à l'environ.

Le bon duc Jehan, d'aultre part, assambloit et mandoit tout coyement ses gens, et les faisoit venir à Paris tout couvertement, affin qu'il ne fuist sourpris par les princes de pièça et de nouveau allyés au duc d'Orléans et à ses frères, qui levoient et assambloient gens d'armes à toutte force.

Ce Bernard d'Ermaingnac hayoit monssigneur le duc Jehan pour une terre quy jadis avoit esté à son père, laquelle le roy donna à la contesse d'Artois, quand Calais fu prise des Englés, en récompense, et ce pour tant que alors le conte d'Ermaingnac s'estoit rendu englès, et pour ceste haynne tiroit fort ce Bernard à faire dangier à ce noble duc.

Ces princes assamblés à Tours, ils s'avisèrent d'une mervilleuse trayson, car ils firent escripre une lettre au roy, laquelle ils signèrent tous, quy disoit en telle manière :

« Nostre très-redoubté signeur et roy, nous tels, vos loyaux subjets, etc., » avons considéré que vostre estat est fort amoindri et diminué, et estes » ainssy comme seul et séparé de vos princes tels que vos oncles, nep- » veux, parens et amis, et estes ainssy comme menés et tenus en exil, » dont il nous fait grand mal, et en sommes moult destourbés, et, se il » vous plet à nous croire, vous vous tenrés par deçà et passerés vostre » temps aveuc nous honnourablement en paix, joye, santé et léesse. Nous » sommes VI ou VII puissans princes quy ne vous fauldrons jusques au » morir. Pour tant dont penssés de oster ce quy vous nuist par fornication, » car c'est ce quy vous porroit tost destruire, et sy ne vous en donnés » garde. »

LVII.

Comment on envoya ces lettres au roy.

Ceste lettre fut envoyée au roy, et luy en fu lut la teneur. Quant il l'ot ouy, il le tourna à truffe et dist que son estat luy souffisoit bien. Quand les dessusdis sceurent la responsse du roy, ils furent moult dolens, et bien fort manechoient le roy et le duc Jehan, et meismement firent envoier la coppie des dittes lettres par touttes les bonnes villes de France, quy pour lors tenoient leur party, et ce pour abuser les simples gens et affin qu'ils ne se doubtassent de leur faulse malice. A ces dittes lettres, ains qu'ils les envoiassent ausdittes bonnes villes, adjoustèrent-ils aucunes parolles de blandices affin d'attraire les communes gens en leur ayde, mais ils ne trouvèrent nul quy les voulsist aidier contre le roy, ne contre le duc Jehan, fors que seullement leurs subgets.

Ainssy doncques pour ce temps se faisoient grands mandemens d'un parti et d'autre, et tous deux escripvoient de par le roy. Sy ne sçavoient les gens de quel costé eux traire pour plus justement servir. Le roy n'avoit âme aveuc luy fors que le duc de Bourgongne et le conte de Saint-Pol quy de nouvel estoit fait capitaine de Paris. Les autres princes faisoient mervilleusement grand assamblée et mandoient en lors contrées gens d'armes à force.

En ce temps s'esmeurent une manière de gens par l'ennort de ces princes, ainssy comme gens de campaignes, brigans, larons et touttes manières de gens à ceur failli. Sy s'assamblèrent autour de Chartres bien jusques au nombre de XII^{c}. Là roboient et pilloient pélerins, marchans et laboureurs, et tellement que à brief temps firent tant de maulx que les plaintes en vindrent au roy et au duc Jehan de Bourgongne. Lors fu commandé au conte de Saint-Pol qu'il résistât à ces bringuans et en feist raison aux complaindans. Sy se mist le noble conte de Saint-Pol sur les champs, accompaigniés de V^{c} hommes d'armes, le lance en l'escourch, sans trousselare, ne bagaige, et autant d'archiers bien en point. A celle compaignie tirèrent la Beausse, pour tirer apprès leurs ennemis. Le conte de Saint-Pol avait espies

sur les champs de gens du païs, quy leur firent sçavoir en quel lieu ces pillars faisoient leur trainewaine. Ils croissoient tous les jours pour les mauvais garçons qui se traioient de leur bende. Ung jour, ainssy comme ils se deslogoient d'un vilaige, ils s'espardirent par les champs, les ungs à piet, les autres à cheval très-grande armée tant à bas comme à selle. Nos gens les vindrent rencontrer au passer une petite rivière. Sy vint le dit conte de Saint-Pol descoupler radement sur eux. Ces gentailles commenchièrent à eux mettre en arroy pour eux deffendre; mais, quand ils sentirent le trait des archiers, ils ne polrent plus tenir terre, car ils estoient mal armés, par quoy tantost se commenchièrent à desroyer. Là perdirent ces pillars à cette première rencontre plus de IIII^{c} hommes mors et plus de deux cens noyés en la ditte petitte rivière, et sy en ot cent ou plus prisonniers, entre lesquelx il y ot trois cappitaines, lesquelx on mena à Paris, et de là, sans les laissier descendre de leurs chevaux, ne mettre piet à terre, on les mena droit à Monfaucon, où ils furent pendus au plus hault, comme raison est. Les autres furent boutés en Chastelet, affin d'apprendre de lors fès, dont depuis en y ot de pendus la plus grande partie, et les autres furent rués en Saine.

LVIII.

Comment ces princes s'en vindrent devers Paris à tout armée.

Au mois d'aoust en l'an dessus dit, se deslogièrent ces princes de Tours à très-grosse puissance de gendarmes. Ils s'en vindrent droit à Chartres, où on leur ferma les portes au visaige, mais tant sermonnèrent les ducs de Berry et de Bourbon que finablement on leur ouvry les portes. Ces princes se logièrent dedens la ville, et les gens d'armes sur le plat païs, que tout pillèrent et exillièrent, et en effect firent des travaulx tant aux povres gens, que le plus habandonnèrent leur maison et le païs; sy s'en vindrent de tous costés à plainte au roy. Sy fut avisé que prestement on leur manderoit de par le roy qu'ils se partissent de sa terre et s'en retournassent à leurs hos-

tels, sur paine de confisquer leurs signouries, mais ils n'en tindrent nul conte, ains chevauchièrent radement tirant droit à Monlhéry.

Moult s'esbahissoient ceux du païs, et mesmement ceux de Paris. Quand le duc de Bourgongne sceut leurs approches, il fist faire ses monstres pour sçavoir sa puissance, et, en faisant icelles monstres, droit emprès Saint-Denis, où Picars et Brabençons estoient, se mut ung mervilleux débat. auquel débat y ot ung cappitaine de Brabant mort, et n'euist esté la grand dilligence du conte de Saint-Pol, il estoit apparant d'un grand dangier et de fort adomaigier li ungs l'autre. Toutteffois l'accord se trouva, et, quand il fu trouvé, les monstres se parfirent. Les princes de Paris, aveuc le conseil du roy et de la bonne ville, advisèrent d'envoier devers ceux quy à sy grande armée venoient, et estoient jà passé le Monlhéry. Sy fu la roynne eslute pour y aller, et aveuc elle le conte de Saint-Pol et aucuns présidens de Parlement. Ceux partirent dont de Paris aveuc la roynne en noble. riche et puissant arroy, et chevauchièrent vers Monlhéry.

Quand ces princes sceurent la venue de la roynne, ils montèrent tantost à cheval et luy vindrent moult honnourablement au devant. Ils le rechuprent et festoièrent grandement, et la menèrent en leurs hostels et logis.

Adont parla la roynne à eux et leur dist : « Messigneurs, chy nous » envoye devers vous, premiers le roy, monsigneur de Guienne, beau » cousin de Bourgongne, le duc de Brabant et le noble conseil du roy et » de la bonne ville de Paris, pour sçavoir de vous pour quelles raisons » vous venés sy près de Paris à force et à puissance, et à quoy vous en- » tendés de les enbesongnier; et s'il vous plet à le nous dire, nous le repor- » terons au roy et au dessus déclairiés, lesquelx sont moult désirans de » sçavoir quel cause à ce vous meut. »

Le duc de Berry dit : « Madame, je vous y responderay, si plait à ces » signeurs-cy, » et ils lui requirent que il feist la response comme il l'enttendoit, et il seroit d'eux advoés.

LIX.

La response que fist le duc de Berry à la roynne et aux signeurs de par les princes de son party.

Quand le duc de Berri ot cerge et requeste de faire la response, il dist : « Madame, et vous tous, messigneurs, les raisons et causes quy nous » meuvent à icy venir et en tel estat, sont telles. Vous sçavés assés que » nous sommes icy pluiseurs princes, tous extrais du sang royal, sy prou- » chains comme oncles, nepveux et cousins germains. Et pour ce que nous » voyons que nous sommes du roy hays, eschassiés et déboutés par mau- » vais enhort, dont il sera enfin destruis et deshonnourés, luy et tout son » royaume, se Dieu n'y met remède, et nous tous enssamble, quy sommes » bien informés comment tout son estat va à perdition, le royaume est » petitement gouverné, et luy-meismes est tenu subject et comme en ché- » tivoison par le duc de Bourgongne, qui le maine tout à sa vollenté; nous » autres, quy luy sommes plus prouchains d'assés et quy y deuissons » avoir regart, ne sommes jamais appellés au conseil, nul n'y est que luy, sy » en ordonne à sa guise. Je suis l'aisné oncle du roy. Veés-icy les enffans » de son frère germain. Bien sçavés, madame, que nous luy sommes trop » plus prouchains que ce duc, et sy fu leur père murdry par luy et mis » à fin, dont il n'ont eubt quelque réparation. Se paix en a esté faitte, ce » fut oultre leur gré, car à ce faire les constraindy le roy, dont ils estoient » en crainte; ne oncques puis ne furent appellé à court, honnouré, ne » chiéry comme il appertient à leurs personnes. Or leur samble-il que cest » homme qui ainssy les a vitupérés, est maintenant baus et gouverneur du » royaume, et nous sommes trestous foulés comme desoubs ses piés. Se » nous en desplait, par quoy nous nous sommes trouvé enssamble d'une » alliance, voire pour le roy servir, honnourer et exauchier, et non autre- » ment; et, tant que chascun de nous vive, ne retournerons en nos hostels » que le roy ne soit remis en bon estat et le royaume bien et à droit gou- » vernés et réformés, lequel est à présent en grande vieuté tenus par le fait » de ce duc de Bourgogne, de quy il est sy abusés; et bien luy faisons

» sçavoir que, ains qu'il soit quatre jours, nous irons à Paris par force ou » autrement, bon gré ou mal gré, pour à celle fin remonstrer au roy les » faultes de son hostel et le gouvernement de son royaume, comme à ce » faire sommes obligiés et tenus, » et à tant fina sa raison.

LX.

De la response que la roynne fist au duc de Berry.

Ainssy sermona ce viellart le duc de Berry à la roynne, laquelle luy respondit doucement: « Biaux oncles de Berry, sauf vostre révérense, le roy » n'a haynne, rancune, ne maltalent à vous, ne à beau nepveu d'Orléans; » ainchois est bien mary que plus souvent ne fréquentés autour de luy, et » pareillement ses nepveux et vous tous autres, ses princes, car il vous » tient à ses amis. Quant est au fait de beau cousin de Bourgongne, il souf- » fist moult bien au roy et à son conseil de l'estat et du gouvernement » qu'il a de par luy, et je vous dis bien que bon besoing a esté qu'il remeist » à point et en bonne ordre ce que ceux du temps nagaires ont mis en » mais estat et en ruines. Sy vous plet, mon oncle, vous polrés venir aveuc » moy devers le roy et l'oïr parler, car bien sçay que très-bien d'accord » serés. »

Ce duc de Berry respondi : « Dame, je vous jure tant en mon nom privé » comme ou nom de ses signeurs-cy, que jà homme de nous n'entrera en » Paris tant que ce duc y soit, voire se n'est par tel convent que nous y » entrons par force pour de luy prendre vengance. Et bien vous dis que, » se le roy ne nous en fait justice, nous le ferons pour luy. »

LXI.

Comment ils prindrent conclusion que chascun remenroit ses gens en son pays.

—

Quand la bonne roynne l'oyt ainssy respondre, elle en fut moult esbahie. Moult y ot grand parlement entre eux, et tant traitèrent et pourparlèrent que finablement s'accordèrent que chascune partie s'en retourneroit en son païs, et eulx-meismes remenroient leurs gens, et les ducs de Bourgongne et de Brabant s'en retourneroient chascun sur soy, et seroit désormais le roy et le royaume gouverné par les trois estas, et que unes trèves seroient entre les deux parties jusques au jour de prouchaines Pasques, qui sera mille quatre cens et douse.

Ainssy l'accordèrent-ils tous, mais ne le tindrent pas. Se leur en meschéy, comme raison fu, et bien doibt icy avoir lieu ce commun proverbe quy dist : « Quy brasse le puison, il le doibt boire. »

En ce point se party la roynne, le conte de Saint-Pol et les autres de ces dis princes, et s'en retournèrent à Paris où les autres princes leur vindrent au devant, est-assavoir le duc de Bourgongne, le duc de Brabant et le comte de Namur, lesquels ont fait grand révérence à la roynne à son retour et l'ont convoye jusques à l'ostel de Saint-Pol. La trouvèrent-ils le roy en grandes devises aveuc les présidens, désirans à ouyr nouvelles de l'esploit de la roynne, quy moult estoit prudente et saige, laquelle dit au roy, présent toutte la baronnie, et récita touttes les parolles que le duc de Berry luy avoit dittes, comme cy-dessus sont escriptes, réservé d'un cas dont n'a point esté parlé par oubli : c'est que quand monsigneur le duc Jehan sera partis de Paris, Pierre des Essars se partira aussy et sera privé de sa prouvosté de Paris à tousjours, pour tant, ce dyent-ils, que Montagu a esté mis à mort sans cause.

Ces choses ouyes, pour tenir le païs en pais et esquiever les dangiers de guerre, le roy l'accorda ainssy, et aussy fist monsigneur le duc de Bourgongne et tous les autres. L'endemain fu cest accord mandé aux autres princes, les convenances prises, fiancées et jurées en la manière que dessus

est dit, et s'en retournèrent les dis princes en leurs lieux, mais point ne donnèrent congiet à leurs gendarmes, ains les tindrent tousjours autour d'eux, dont les gens du plat païs se doloient moult. Le duc de Bourgongne, pour tenir sa convenence, se parti de Paris, prenant congiet au roy, au daulphin et aux autres, ausquelx moult en despleut, et par espécial à sa fille de Guienne, qui en fist de griefves et dolloureuses plaintes, et meismes tous ceux de Paris maudissoient ceux par lesquels il se partoit. Au prendre congiet, il lor dist qu'il doubtoit qu'il ne luy convenist retourner à brief jour pour le pays secourre et garder.

Le duc Jehan doncques s'en retourna au païs de Flandres, et le duc de Brabant son frère, et emmena mon dit signeur le duc Pierre des Essars aveuc luy, lequel il mist demourer à Arras, et bien et plentiveusement le pourvey jusques à ce que en brief il reut son office.

LXII.

Comment le bon duc Jehan se party de Paris et comment les princes escripvirent unnes faulses lettres et les sailèrent du seau du roy.

Quand le duc de Bourgongne, pour paix entretenir, se fu partis de la court et du tout deporté du gouvernement du roy et du royaume, et que les autres princes se trouvèrent autour du roy, ce duc de Berry ung jour les assambla tous à ung conseil et leur dist en ceste manière : « Quelque » accord que nous ayons pris, bien sçay pour certain que ce duc de Bour- » gogne ne tenra riens : sy vous diray à mon advis qu'il est de faire. Nous » avons ung des seaux du roy. Nous escripverons unes lettres de par luy, » faisant commandement de par le roy à tous ses subgets qu'ils viennent » devers nous souffisamment armés, pour le servir en ses grands affaires, et » ce mandement ferons porter en Engleterre au roy Henry, faisant men- » tion par autres lettres closes et saillées de ce meisme seau comment, s'il » veult servir le roy en ses affaires, il luy rendera la conté de Pontieu, quy

» à son droit est appartenant, et aveuc ce nous luy escriprons à part autres » lettres de par nous, en luy promettant de le faire joïr de la conté de » Flandres, car bien sçay que Flamens s'y accorderont de légier à cause » de la drapperie et marchandise. Et, se ainssy le faisons, nous serons par » ce moïen vengiés de nostre adversaire; car, comme vous sçavés, quy n'a » force, il doibt quérir son advantaige [1]. »

Par le conseil du duc de Berry, du conte d'Ermaingnac et autres se sont les dis princes assentis de envoyer en Engleterre pour secours avoir [2].

A ce temps trespassa le duc de Bourbon. Le conte de Clermont s'en vint à Paris devers le roy relever ses terres, où il séjourna ung peu, puis s'en vint à Clermont, où, par le conseil des autres, il assambla V ou VI[c] hommes et garny ses chasteaux. Quand le roy le sçot, il luy fist demander pourquoy il avoit garny ses places, et que, s'il estoit d'aucun hays, bien le tenroit en paix. Il manda au roy qu'il ne se sentoit en nulle haynne, mais son plaisir estoit de garnir ses chasteaux, car bien avoit de quoy ce faire, et estoit pour le roy servir à son besoing. En ce disant il monstroit signe d'estre joïeux, mais toutte bouche quy rit, n'aimme point pour baisier.

LXIII.

D'ung chevalier que les princes de France envoyèrent en Engleterre au nom du roy requerre son ayde et son alliance, portant la ditte lettre.

Ainssy que dist est, firent ces signeurs escripre et sailer lettres et mandemens, lesquelles ils envoyèrent par tout le païs. Sy mandoient qu'on venist devers eux pour servir le roy, et mesmement par ung noble chevalier, richement monté à XII chevaux, envoyèrent ung certain mandement devers le roy d'Engleterre, lequel chevalier prist sauf-conduit à Bourdeaux.

[1] On lit en marge: Ha! preud'ommie de France! Trayson y fu à celle heure commenchie, qui oncques puis ne failly.

[2] On lit en marge: Ce que le déable ne sceut faire, il le fist achever par ce duc de Berry.

et de là tira, tant par mer et par terre qu'il arriva à Sombreset, où le roy englès gisoit malade, et là fist tant par divers moïens qu'il parla au roy bouche à bouche. Sy luy bailla le mendement, sailé comme dit est.

Quand le roy englès ouy les requestes des princes de France, il respondi au messaigier qu'il avoit trèves au duc de Bourgongne à cause de son païs de Flandres, et que bien s'en povoit retourner, car pour l'heure n'aroit autre responsse de luy, mais feroit sçavoir dedens Pasques prouchain venant, se il leur feroit ayde ou non, et sur ce le chevalier se party et s'en retourna.

La roynne, qui bien sceut le secret de toutte ceste besongne, laquelle estoit fille au roy de Navarre, lequel estoit de l'aliance au duc de Bourgongne et parenté prouchaine, requist moult au roy son mary qu'il ne se voulsist en riens mesler de ceste querelle, au mains au contraire du bon duc de Bourgongne son cousin, et que bien souvent elle avoit ouy nouvelle par le roy son père de la dissensse, car il tenoit le party du duc de Bourgongne. Ceste royne fist tout en haste couvertement escripre unes lettres; sy les bailla à ung sien escuier nommé Carman, et luy commanda que tantost et sans délay il se transportast en Flandres et ne cessast tant qu'il euist trouvé le duc de Bourgongne et luy délivrast ces lettres en sa main et non ailleurs. Et tantost Carman monta sur une nef marchande, qui le mena jusques à l'Escluse, puis s'en vint à Bruges, où il demanda pour le duc de Bourgongne, et on luy dist qu'il estoit à Aras. Sy tourna grand erre celle part tant qu'il y vint. Il trouva le duc à son hostel; il luy bailla la lettre, qui tantost l'a desploiée. Il fu moult esbahy de ce qu'il trouva en escript èsdittes lettres, mais toutteffois il manda prestement au grand baillu d'Amiens qu'il presist garde sur ung tel messaigier, lequel est en Engleterre, « et » tiengs de vray qu'il revenra passer quelque part en vostre cartier. » Ce baillu d'Amiens fist sy grand devoir de regarder et guettier aux passaiges que le messagier de France fut retenu à Amiens et boutés ou beffroy de la ville. Et tant fut illec qu'il fut raplegiés et renvoiés devers le roy en la conduite d'un chevalier nommé le signeur de Croy, qui dedens grand temps ne revint, ains eubt moult de fortunes.

Le dit signeur de Croy porta au roy les lettres que la roynne d'Engleterre avoit escript au duc de Bourgongne, portant mention des supplications faites au roy englès du duc de Berry et des enffans d'Orléans. Aveuc

ces lettres, lui escripvoit comment il seroit bon qu'il-meismes se hastast de y prendre aliance devant eux, ce touttefois que faire ne volloit, se premier ne sçavoit sur ce point le bon plaisir du roy, pour quoy il luy avoit envoié ce messaige, affin que luy et son conseil euissent advis de à ce résister, et que il luy pleusist à luy faire dire et déclairier se il seroit bon de y prendre aliance, ne par quelle manière on y pourverroit. Quand le roy vit le teneur tant de la lettre de la roynne d'Engleterre comme de celle que le duc Jehan luy escripvoit, il fu moult esbahy et dist au chevalier : « Sire de » Croy, bien en poés aller; nous arons avis de pourveir à ceste besongne le » plus brief que nous porrons. » Sy prist congiet du roy le dit signeur de Croy.

LXIV.

Comment le signeur de Croy fut espié à son retour et pris par les gens au duc d'Orléans, dont il ot moult de maux en prison.

Ainssy que le signeur de Croy s'en retournoit en Picardie, il fut espiés des gens au duc d'Orléans, lesquels avoient mis leur embusque auprès de Senlis. Illec fu pris le dit signeur de Croy, détenus et menés vers Orléans, où il fut mis en prison obscure et dangereuse. Le duc d'Orléans volloit qu'on luy trenchast la teste, mais aucun amy duquel il s'acointa, à sa requeste le fist savoir à la duchesse de Berry, laquelle en fu moult courouchie, car c'estoit son parent. Sy fist tant la ditte ducesse à son mary que il requist au duc d'Orléans qu'il luy envoiast à Bourges le dit prisonnier, ce que faire ne volloit nullement; mais toutteffois tant luy en requist qu'il luy envoya à Bourges le dit signeur de Croy, car il luy manda que, s'il ne luy envoyoit, jamais ne le serviroit en ses guerres. Ceste requeste fist le dit duc de Berry à la prière de sa dame, à laquelle il n'euist osé désobéir de paour de le courrouchier, ce quy vint fort bien à point au signeur de Croy.

LXV.

Comment le roy et son conseil permirent pour le bien de pays que on communicast aveuc les Englés et que on ralongast les trèves.

Quand le roy ot bien penssé à son affaire, il assambla son conseil et pluiseurs du conseil au duc de Bourgongne, tels que Jehan de Néelle, signeur d'Olehain, qui de nouvel estoit chanchelier au duc de Guienne, et pluiseurs autres, tant présidens de Parlement comme aultres notables et souffisans hommes. Sy firent ung traittiet, au cas qu'il samblast bon au dit duc de Bourgongne que on envoieroit en Engleterre pour ralongier les trèves, ou quel an seroient les pors ouvers pour mener bleds et toutte autre marchandise en Engleterre et oultre plus s'ils veulent faire aliance de l'aisné fil de Henry à la fille du duc de Bourgongne. Le duc de Guienne et le roy s'y accordèrent aveuc tout le conseil d'en faire ung mariaige, et de toute ceste manière fut une lettre escripte et sailée du roy et du duc de Guienne, puis l'ont baillie à ung chevalier de la court du duc de Bourgongne, quy tantost s'en alla à Aras, où il trouva le duc son maistre, auquel il les bailla.

Quand il les ot luttes, il en fut moult joïeux; sy y mist son seau et prya à Carman qu'il se hastast de retourner par delà et qu'il baillast la ditte lettre au roy Henry, son signeur, et le recommandast à luy et à la roynne; mais, ainchois qu'il partist, luy donna le duc ung moult riche don, dont moult le merchia.

LXVI.

Comment Carman le messaigier à la roynne d'Engleterre s'en retourna vers sa maistresse à tout la lettre du bon duc Jehan.

Carman se départi d'Arras à tout la lettre, et ne cessa de cheminer par mer et par terre tant qu'il vint à Windesore, où estoient la roynne et le roy,

les enffans, chevaliers, escuiers, bourgois, évesques et abbés et meismement tant de la communauté que on ne sçaroit dire le nombre, quy estoient là assamblés, et faisoient question pour la supplication aux ducs de Berry et d'Orléans, quy illecq estoit desploiée devant tous. Les aulcuns volloient que l'aliance fuist prise à eux selonc leur requeste, les autres le contredisoient, et y ot illec moult de contradictions aléguées pour les divisions de la guerre de France, quy cy-dessus sont proposées, par quoy je m'en passe en brief; et ainssy comme ils se débatoient au plus fort et que les aucuns volloient porter les enffans d'Orléans pour la mort de leur père, la roynne et autres de son accord disoient que encoires avoit trop vescu, car tousjours tiroit à trahir son signeur, et meismes que les dis enffans en avoient fait paix et traittiet séelé de leurs seaux, et maintenant trahyteusement aloyent contre et avoient leur foy mentie.

Endementiers que ce parlement se faisoit, veéschi Carman, quy s'agenoulla devant le roy et la roynne, et, pour accomplir son messaige, baille sa lettre en le main du roy. Le roy prinst la lettre et regarda les trois seaux, que bien congnut. Sy le bailla à l'évesque de Londres, quy estoit son frère [1], lequel le lut hault et cler devant toutte celle noble assamblée quy là estoit. Ceste lettre disoit : « Après toute recommandation prémise au noble » roy d'Engleterre, à la roynne et à tous ses enffans, nous, le roy de » France, le duc de Guienne et le duc de Bourgongne, aveuc tous ceux » de nostre court et nos bien-veullans, vous faisons sçavoir que, se vous » faittes aliance aux hoirs d'Orléans, ne à ceux de leur party, que vous » n'y poés honneur acquerre; car ils ont plus d'une fois faulssé lor saire- » ment contre nous et autres, et sy s'efforchent de destruire nous et nostre » royaume, et tiennent gens d'armes sur les champs contre nostre générale » deffense pour mengier nos terres, quy est chose pitoiable. Sy vous suppli- » ons qu'il vous plaise à bien regarder le droit et vous acorder à nous pour » l'aidier à soustenir, et que vous nous accordés ung an de trèves amiables, » lesquelles nous vous accorderons pareillement, et tandis aviserons de » traittier ung mariaige, lequel, se Dieu plest, se fera de l'un de vos fils » à la fille de beau cousin de Bourgongne, et, moïennant ce traittiet, vous

[1] L'auteur a voulu probablement désigner Henri de Beaufort, évêque de Lincoln et de Winchester, créé cardinal en 1426. Il était, comme le roi d'Angleterre, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre; mais sa mère était Catherine de Roët qui, avant d'épouser le duc de Lancastre, fut longtemps sa maîtresse.

» nous envoirés aucun cappitaine de vos gens, quy nous fera secours et » ayde, et il sera très-bien payés, et, se vous avés guerre où que soit, ore » ou autre fois, faittes-le nous sçavoir, et nous vous secourrons comme » raison est, car une amour requiert l'autre. »

Ainssy, comme vous avés ouyt, parloit ceste lettre, quy fut lute devant tous publiquement. Adont regardoit ly ung l'autre, et disoient les pluiseurs: « Vecy bien escript, en brief langaige; bien pert qu'il y a moult de saiges » gens à Paris. »

Adont parla le roy en hault et dist devant tous: « Vous oés comment » nous sommes requis de chascune partie; or ne poons-nous touttefois » aidier que aux uns. Se nous nous accordons à l'un, auquel que ce soit, » nous baillerons à l'autre un grand destourbier. Se nous fault adviser pour » le mieulx comment nous en porrons chevir. » Adont dit ung prélat: « La » chose poise bien tant que pour avoir ung jour de délay pour soy aviser » et consillier, car par soy trop haster porroit sourdre ung grand, subit et » périlleux dangier. Sy fault aprendre du cas, car on ne fera jà bonne » œuvre sur mauvais fondement. »

Quand le roy ot bien ascouté et entendu ce prélat parler, il congnut assés que son opinion estoit bonne. Sy lor donna jour d'eux retrouver au bout d'un mois en sa chité de Londres, pour illec avoir avis, auquel il est loisible de soy traire pour le milleur.

Quand la roynne sot la journée quy est prise pour restre à Londres, elle ne cessa oncques puis de pourchassier tant devers le roy son signeur comme devers tous les signeurs où elle pooit sentir que la chose tenoit, et disoit de nuyt au roy son mary comment le roy luy offroit grand honneur de volloir donner la fille au duc de Bourgongne à l'un de ses fils, et que à luy seroit blasme et vitupère d'aidier à ceux quy par foy mentie contre leur dit et mesmes leurs seaux ont esmeu et eslevé guerre contre leur roy droiturier et naturel signeur: « Moult vous porroit estre cy-apprès repro- » chiet de ceux qui sçaroient le vérité du cas, car de leur desloyauté est » nouvelle jusques en court de Romme, et pour ce je vous supplie que à » eux ne vous acordés; car ung roy doibt roier droit et tenir l'espée de » justice pour soustenir raison, destruire le tort et Sainte-Église garder. » Informés-vous bien du cas, ains que vous grevés ceux quy nous ont » rescript à ceste fois. » Ainssy disoit la roynne.

LXVII.

Cy retourne à parler des Ermaingnacs qui avoient grosse armée sus, et du duc de Berri qui vint à Melun.

—

Or lerrons à parler de ces propos jusques à ce que temps en sera : sy parlerons des Ermaingnacois, lesquelx on appella ainssy pour ce que le conte d'Ermaignac les conduisoit, lequel, comme vous avés ouy, avoit promis au duc d'Orléans de le faire roy de France paisible, dont il failly.

Or dist le conte que le duc de Berry en ce temps avoit bien deux mille hommes, lesquelx il avoit bailliés en garde à pluiseurs cappitaines, tels que Amé de Sallebrus, Hue Falie, le signeur de Bosqueaux, le signeur d'Amboise, Mansart du Bois, aveuc pluiseurs Bretons que conduisoit Guillaume Batellier, ung chevalier de nom, qui depuis demoura mort à la bataille de Saint-Clau, comme vous orés chà-après.

Quand ce duc de Berry ot assamblé ses gendarmes, il les mena droit à Melun et leur dist : « Aucuns de vous entreront aveucq moy en la ville, » couvertement armés desoubs leurs habits, et je donray à entendre que » je n'y veul entrer, fors que à tout ceux de mon hostel ; mais, quand je » seray dedens, mes gens garderont la porte, et vous y entrerés peu à peu, » tant que bien arons force pour passer oultre la ville. Après vous trou- » verés des chasteaux, desquelx vous vous porés aidier, et, se avoir en poés » aucuns en vos mains, mettés-y garnison et prenés beufs, vaches, mou- » tons, brebis, et vous espardés de plus en plus, tant que nous arons fait » deffiances au duc de Bourgongne, et, ce fait, vous entrerés dessus ses » terres et meterés tout à l'ouny, tuerés hommes, femmes et enffans, et » bouterés fu de tous costés. Vous arés ayde en le conté de Boulongne, » dont je suis contes de par ma femme, et meismement ay-je des amis en » le conté de Ponthieu, quy ne vous faudront point. Bien sçay que ce du » ne porra à vous contrester, se Flamens ne wident de Flandres, et, se » Flamens wident, retraiés-vous à Hen : vous serés là bien et seurement » tant que nous vous envoierons secours. »

LXVIII.

Comment le duc de Berri vint à Melun, faindant de y venir viseter la roynne, et y mist gens armés maugré la roynne.

Ainssy tailla les grues en vollant ce duc de Berry, quy ne parvint pas à tous ses désirs; mais touttefois il vint à Melun ainssy que à ung advesprement, et n'avoit aveuc luy tant seullement que sa maisnie accoustumée, armés toutteffois dessoubs leurs habis, et avoit laissiet ses gendarmes embusquiés en ung val.

Quand il vint à la porte, les nouvelles en vindrent à la roynne, car le cappitaine luy dit : « Madame, vecy le duc de Berry; le lesray-je dedens? » — « Ouy, dist la dame, aveuc ses gens de son hostel; mais, s'il a gendarmes, » n'y en laissiés nuls. »

Adont s'en vint Bouchicault à la porte, qui de nouvel avoit esté fait capitaine du lieu et de la place, et fist ouvrir la porte, faisant grand honneur au dit duc, et le convoya jusques au château, ouquel il entra, et alla saluer la roynne. Ses gens, qui bien estoient armés à la couverte, se rengièrent auprès de la porte tant que les gendarmes furent entrés dedens la ville, maugré les gardes de la ville, qui prestement le vindrent dire au capitaine Bouchicault, lequel en vint faire les plaintes à la roynne en la présence du duc, dont il fut durement reparlés. Et luy dit ce duc : « Je suis oncles et » fils de roy. Ne puis-je mener gendarmes, si me plest, avant le royaume » sans votre licensse? Taisiés-vous, paillart!

Quand le povre viel capitaine Bouchiquault ouyt ainssy parler le duc, force luy fut de soy taire et de laissier passer ses gendarmes, lesquelx passèrent toutte nuit et entrèrent au païs de Brie. Lors retourna ce duc à Orléans, où il trouva les enffans d'Orléans aveuc Bernard d'Ermaingnac, quy moult furent joïeux de ce qu'ainssy orent besongniet. Adont jura le dit Bernard qu'il destruiroit en brief temps toutte la terre du duc de Bourgongne et fera mettre à mort luy et son fils, puis raura la terre de Charolais qui fut à son père. Ainssy disoit le dit Bernard, mais on dist communément que moult remaint de ce que fol pense.

LXIX.

Des maux que firent à ce temps en France ces princes et lor gendarmes.

Quand ces cappitaines dessus nommés orent passé Saine à tout lor gens d'armes, ils passèrent parmy Brie et vindrent passer Marne droit au pont à Charenton, et ailleurs où bon leur sambla en pluiseurs lieux, puis commenchèrent à pillier le païs et à concoeullier bœufs, vaces, brebis, moutons et pourchiaux, bleds, grains, lars, oisons, poulailles, desteler charues, prendre chariots, chargier vins, vitailles, eux pourveir de tous les biens quy à corps d'homme agrée et duit, eux espandre par tout le païs de Vallois et mettre les vitailles ès chasteaux du païs, comme à Beaumont, à Couchy, à Chauny, à Pierrefons, à Nelle et à Hem, eux pourveir de ces belles jones filles, et, pour le brief, à faire tout ce que lor maistre lor avoit commandé et encore pis, en eux donnant du bon temps et envoyant Dieu en Galilée.

Le duc de Bourbon, comme dit est, avoit jà garny ses places de la conté de Clermont. Et quand le bon duc vit ces préparatoires, bien pensant qu'elles se faisoient pour grever son païs, il envoia Jacques de Hailly en garnison à Bapaumes, aveuc luy le signeur de Ron et pluiseurs autres bien accompaigniés. Aveuc ce manda à son frère, le duc de Brabant qu'il luy amenast le plus de gens d'armes que faire se porroit, et fist très-grand mandement de touttes pars, tant en ses païs comme à ses alyés, quant il vit que ses ennemis l'approchaient de sy près.

Ces enffans d'Orléans firent sailer ung mandement du seau qu'ils avoient, comme dessus avons dit, lequel mandement ils firent publier par touttes les bonnes villes du royaume de France, que nul ne se armast, ne boutast en l'ayde du duc de Bourgongne sur paine de confisquier corps et biens, mais pour ce ne laissèrent pas les amis et alyés du bon duc à le servir. Sy disoient, et bien estoit vérité, que ce se faisoit sans le sceu du roy.

LXX.

D'un mandement que le duc Jehan fist.

—

Le bon duc Jehan fist adoncques ung grand mandement par tout ses païs, et entre autres capitaines il manda au païs de Bourgongne deux cappitaines meneurs de gens d'armes, quy bien en avoient soubs eux de XV à XVI^{c}, tous combattans duis à la guerre. L'un de ces capitaines fu nommés Fribourcq, et l'autre Bourdon, lequel Bourdon avoit esté frère d'armes à Enghuerran de Bournonville, ou temps Faciquan [1], ès guerres de Lombardie. Ces deux cappitaines partirent de Bourgongne, et s'en vindrent, costoiant la Champaigne, tant qu'ils eurent passé tous les destrois, et estoient auprès du Chastel-en-Cambrésis, tenant le chemin pour venir devers lor prince, quy mandé les avoit. Adont dist Bourdon : « Fribourg, mon amy. je vous » laisse. » — « Pourquoy ? » dist Fribourg. — « Pour ce, ce dist-il, que j'ay » promis aux enffans d'Orléans de les servir, ausquels je ne fauldray jà, » et aussy on se doibt tenir des plus fors. Je sçay bien que tout le païs est » desjà plein de leurs gens et que Charles duc d'Orléans sera briefvement » couronné roy de France, dont grand bien escherra à ceux quy le ser- » viront. » Lors fu Fribourg fort courouchiés, et luy dist bien que une fois il le reprocheroit de trayson et l'en combatteroit devant son prince.

Lors se party le dit Bourdon, et emmena ses gens tout droit à Hem, où bien estoient VIII^{c} lances. Fribourg s'en vint droit à Bapaumes, où il trouva le duc son signeur, auquel il racompta le fait de Bourdon et comment il avoit exploitiet, lequel Bourdon l'avoit moult requis de soy tourner de l'autre partie, mais il luy respondy que mieulx euist amé qu'on l'euist mis en quattre quartiers, que de faire telle trahyson. Le duc luy en sot moult bon gré, luy fist délivrer ses gaiges et le mist à Bapaumes. Puis s'en retourna le duc Jehan à Lille, où illec luy vint ung mandement de par le roy, que luy apporta le mareschal Bouchicault, faisans commandement

[1] Faciquan, Fachinquant, selon Monstrelet. Fascinus Canis, selon le Religieux de Saint-Denis : lisez : Facino Cane. C'était un chef de Condottieri, qui s'était emparé d'une partie de la Lombardie.

exprès que il ne meist nulles gens d'armes ou païs de France, mais bien gardast ses terres et païs s'il lui plaisoit. Le duc respondi qu'il estoit prest d'obbéyr au commandement du roy et que bien se garderoit de l'offenser. Moult fu grandement festoié le dit mareschal Bouchicault, lequel se party l'endemain et vint droit à Hem et aux gendarmes qu'il y trouva, et tout pareillement leur fist deffense de par le roy qu'ils ne se bougassent pour en quelque fachon faire guerre au duc de Bourgongne, lesquels respondirent qu'ils n'avoient à respondre fors seullement à ceux quy les y avoient mis, est-assavoir aux princes, et que pour son mandement ne feroient riens.

Dont se party de là et s'en vint à Gergeau, où il trouva le duc d'Orléans, ses frères et le conte d'Ermaingnac. Le duc de Berry se estoit retourné au païs de Berry, et lor dist que à son retour il lor amenroit gens assés pour tout le païs conquerre, mais il mist trop longuement à retourner.

LXXI.

Du commandement que fist Bouchicault aux enffans d'Orléans.

Quand le mareschal Bouchicault vint à Gargeau, il trouva illec, comme dit est, le duc d'Orléans, ses frères, le conte d'Ermaingnac, Charles de l'Albrect, le conte de Vendomme, le conte de Ricemont, frère au duc de Bretaigne, aveuc moult grand plenté de noblèce, quy tous estoient de lor bende, et portoit chascun d'eulx une bende en escharpe. Et, en la présence d'eux tous, le mareschal Bouchicault leur lut le mandement de par le roy que bien se gardassent de esmouvoir guerre sur paine d'estre réputés ennemis au roy, et ils luy respondirent qu'ils se garderoient de mesprendre, et que ce qu'ils faisoient, estoit pour bien, et ne feroient que droit. Tels mots respondirent, mais ils pensoient tout le contraire. Bouchicault retourna devers le roy et fist relation de son exploit.

LXXII.

Charles, duc d'Orléans, mande gendarmes partout.

A ce temps, Charles, duc d'Orléans, fist escripre lettres et briefs, et manda par tout le royaume de France, en Guienne, en Bretaigne, en Berry, en Champaigne, en Bourbonnois, en Normendie, à tous les nobles vassaux et autres ses féaux amis de sa bende et aliance, qu'ils le venissent servir et aidier à vengier la mort de son père, lesquels luy promirent de luy secourre et aidier auparavant. Puis prindrent conseil enssamble de envoier ung hérault deffier le duc de Bourgongne. Lors firent escripre unes lettres adreschant au dit duc, moult injurieuses de langaiges, et les chergèrent à ung hérault, lequel estoit vestu des armes de son signeur, quy chevaucha tant qu'il vint à Douay, où il trouva le dit duc de Bourgongne. Tantost que le hérault le vit, il se humilia et enclina tout bas devant luy et dist: « Dieux » veuille garder de mal et exauchier en toutte honneur Charles, duc d'Or- » léons, Philippe, conte de Vertu, et Jehan, comte d'Angoulesme, mes très- » redoubtés signeurs et maistres, par lesquelx je suis cy envoyés, et veuille » ottroier que par sa bénigne grâce bonne paix, amour et concorde se puist » trouver entre eux et vous, très-redoubté prince. Je vous supplie qu'il ne » vous veuille desplaire se je dis chose contre l'honneur de vous, car c'est » la charge et la parolle de mes dis signeurs, lesquelx vous deffient de fu » et de sang, en vous imposant de murdre et de trayson pour la mort de » leur père, et veés-en cy les lettres closes, sailées de leur seaux. » Et, che dit, luy bailla en sa main les dittes lettres.

Quand le bon duc Jehan les tint, il les bailla à ung sien secrétaire et les fist lire tout hault, lesquelles disoient ainssy :

LXXIII.

Lettres de deffiance qu'escripvirent les enffans d'Orléans au duc Jehan de Bourgogne.

—

« Charles, duc d'Orléans, conte de Valois, de Blois et de Beaumont, » signeur de Couchy et de Pierrefons; Philippe, conte de Vertu, et Jehan, » conte d'Angoulesme, frères, à toy Jehan, qui te dis duc de Bourgongne. » Pour le très-grand et orrible murdre que tu ausas commettre et perpétrer » en très-grand trayson et guet appensé par murdriers affaitiés en la per- » sonne de nostre très-redoubté signeur et père, monsigneur Loys, duc » d'Orléans, et seul frère germain de monsigneur le roy, nostre souverain » signeur et le tien, nonobstant pluiseurs sermens, aliances et compaignies » d'armes que tu avoyes à luy, pour les très-grands desloiautés, deshon- » neur, trayson et mauvaistiés que as perpétrées contre nostre dit souverain » signeur monsigneur le roy et contre nous en pluiseurs manières, te fai- » sons sçavoir que, de ce jour et heure en avant, nous te deffions et mane- » chons de toutte nostre puissance et par toutes manières que nous por- » rons contre toy et ta desléalle trayson ; appellons Dieu et raison en nostre » ayde et tous les preud'ommes de ce monde. En tesmoing de vérité nous » avons fait mettre à ces présentes le séel de nous. Charle dessus nommés. » Donné en nostre ville de Gargeau, le XVIII[e] jour de jullet, l'an de grâce » mille quatre cens et onse. »

Et, ce fait, le dit hérault se partist, mais premier luy fist le dit duc donner moult riches et honnourables dons, dont il fut moult contens. Puis fist mon dit signeur le duc Jehan escripre prestement unes autres lettres à celles correspondans, lesquelles parloient moult fièrement en soustenant son bon droit, et, quand icelles furent escriptes et sailées, il les charga à ung hérault atourné de ses armes, et luy commanda qu'il les portast au duc d'Orléans, à ses frères et aux aultres signeurs qu'il trouveroit aveucques eux. Ce hérault done chevaucha tant par ses journées qu'il arriva à Gargeau, où il trouva les enffans d'Orléans honnourablement accompaigniés de pluiseurs princes, leurs parens et amis ou alyés. Le hérault s'humilia

devant eux comme il appertenoit, et leur requist que pour son messaige n'euist nul mal gré : « A vous, messigneurs, qui avés mandé defliance à » mon très-reboubté signeur, monsigneur le duc de Bourgongne envoie » ces lettres. » Et, ce dit, les mist en la main du duc d'Orléans, qui tantost les desploia et les mist en la main d'un sien secrétaire, auquel il commanda de les lire tout hault. Sy disoit ceste lettre ainssy :

LXXIV.

Des lettres que le duc Jehan renvoya au duc d'Orléans et à ses frères.

« Jehan, duc de Bourgongne, conte de Flandres, d'Artois et de Bour-
» gongne, palatin, signeur de Salins et de Malines, à toy Charles. quy te
» dis duc d'Orléans; à toy Philippe, qui te dis conte de Vertu, et à toy
» Jehan, quy te dis conte d'Angoulesme, quy nagaires nous avés escript
» vos lettres de deffiances, faisons sçavoir et vollons que chascun saiche
» que, pour abbatre la très-orrible trayson, très-grand mauvaistiés et agais
» appensés composée et machinée félonneusement à l'encontre de monsi-
» gneur le roy nostre très-redoubté signeur et le vostre et contre sa très-
» noble génération par feu Loys vostre père en pluiseurs et diverses
» manières, et pour garder le dit vostre père, faux et desloyal traytre, de
» parvenir à la finale exécution détestable à laquelle il a contendu contre
» nostre très-redoubté signeur et le sien et contre sa noble génération, sy
» faulsement et notoirement que nul preud'omme ne le devoit laissier vivre;
» et meismement nous, qui sommes cousin germain de nostre dit signeur,
» deux fois per et doïen des pers et plus prochain à luy et à sa ditte gé-
» nération que aultres quelconques de leurs parens et subgets, ne debvions
» ung sy faulx et desloyal, cruel et felon trayttre laissier vivre plus lon-
» guement, que ce ne fust à nostre très-grand charge, avons, pour nous
» aquittier loiaument et faire nostre devoir envers nostre très-redoubté et
» souverain signeur et la ditte génération, fait mourir, ainssy qu'il devoit.

» le dit faulx et desloyal trayttre, et en ce avons fait plaisir à Dieu, service » loyal à nostre très-redoubté et souverain signeur, et exécuté droit et » raison. Et pour ce que toy et tes dis frères ensiewés la trace, faulseté et » desloyalle félonnie de vostre dit feu père, cuidans venir aux dampnables » et desloyalles fins à quoy il contendoit, avons très-grand léesse au ceur » desdittes deffiances, mais, du surplus contenu en icelles, toy et tes dis » frères avés menty et mentés faulssement, mauvaisement et desléalement, » comme faulx et desloyaux traytres que vous estes, dont à l'ayde de Dieu, » nostre signeur, qui scet et congnoit la très-grande et parfaite loyauté, » amour et vraie intention que tousjours avons eu et arons tant que nous » viverons à mon dit signeur le roy, à sa génération et au bien du peuple » et de tout son royaume, vous ferons venir à la fin et pugnition telle » comme faulx, desloyaux, trayttres et rebelles, quy allés contre ce que » une fois avés accordé et sailé doucement, par quoy on vous peult re- » prochier traittre à foy mentie. Ces lettres, sailées de nostre sail, donné » en nostre ville de Douay, le XIII[e] jour d'aoust l'an de grâce mil quatre » cens et onse. »

LXXV.

Comment les enffans d'Orléans renforchèrent leur garnison sur les marches de Picardie.

Quand les dessus nommés princes orent ouy la teneur de la lettre, il n'en tindrent compte, ains le déchirèrent. Sy envoyèrent renforchier leurs garnisons sur les frontières de Picardie, est-assavoir à Couchy, à Chauny, à Hem et ailleurs, et commandèrent à courir la terre d'Artois et faire guerre par tout le pays au dit duc Jehan.

En la ville de Hem estoient Amé de Sallebruse, Clignet de Brabant, Guillaume Batelier, breton bretonnant, Manssart du Bois, Loys Bourdon, et sy y vindrent le conte d'Alenchon et celluy de Clermont, quy moult avoient grand gent, lesquelx fouroient et pilloient le païs mervilleusement.

Unne fois Clugnet de Brabant vint à Roye, et fist tant au prouvost du lieu que par parolles blandices, par dons et par promesses, qu'il le laissa entrer dedens, dont prestement allèrent ses gens piller la bonne ville, et prindrent et troussèrent ce qu'ils porent avoir de bon, et emportèrent tout à Hem et ailleurs en leurs places, dont depuis le dit prouvost en eubt la teste trenchie, comme raison estoit [1].

LXXVI.

Comment le duc Jehan se trouva en Flandres pour avoir gens d'armes.

Quand le noble duc de Bourgongne se vit ainssy aprochier de ses ennemis, qui chascun jour couroient en son païs, mais ils n'osoient pas venir avant pour les garnisons quy les cuvrioient fort, il s'en vint à Gand où il, à jour nommé, assambla touttes les bonnes villes de la conté de Flandres, aveuc grand pleuté des communes gens du plat pays du Franc et d'ailleurs. Là, quand tout fut assamblé, sonna-il la blanche cloche, et leur remonstra ses affaires en disant : « Mes amis, vous avés bien ouy cy-devant » comment on quiert à moy destruire. Il n'est besoing de le vous au long » réciter, car le narrer seroit chose trop longue, et, pour le faire brief, je » vous dis que je suis moult enchargiés en France, et tant que tout le » monde du royaume estoit tourné contre luy et l'avoient pris en grand » haynne, réservé le roy et son fils, lesquelx estoient tant embesongniet » pour eulx-meismes que peu s'attendoit à leur ayde et garant : par quoy, » mes amis, dist-il, se vous ne me faites ayde à deffendre mon corps, mon » honneur, mon païs et ma terre, il convenra que je le quière en estranges » contrées. Sy vous supplie, tant comme prince peult supplier ses subgets

[1] On lit en marge : En ce temps se trouva ès marches de Bourgongne le conte de Tonerre, lequel veullant soustenir la bende des autres fist grosse guerre au conte de Nevers et à sa terre, mais toutefois, à l'ayde que le duc de Lorraine fist à ce conte de Nevers, le dit conte de Tonerre fut desconffis et son chastel abbatus.

» et amis loyaux, que à ceste besongne me veuilliés faire ayde et secours, » affin que par moy, à vostre ayde, le roy mon signeur, son fils et son » royaume puissent estre préservé de la raige de leurs ennemis. »

Lors après que Flamens orent parlet enssamble, ont respondu que dedens V jours luy bailleroient responsse. Le bon duc les merchia et leur dist qu'il leur lairoit son fils en gaige, lequel ne les lairoit jamais, car bien scet que autrement ne porroit finer.

Au jour assigné, quand ils se furent consilliés, ils respondirent que, moïennant qu'on leur voulsist rendre aucuns previléges que jadis on leur avoit osté, dont plus ne parleray ceste fois pour cause de briefté, et aussy que son dit fils lor demourast, ils estoient contens débonnairement de luy faire ayde et secours et de le compaignier et servir en allant partout où il luy plaira les mener, en sy grand nombre que pour contrester contre tous ses adversaires.

LXXVII.

Comment les princes de France firent escripre ung mandement et l'envoyèrent aux Flamens au nom du roy.

Ces choses ouyes, le duc Jehan se parti de la ville de Gand, et au partir requist moult aux Gantois qu'ils aprestassent leur conroy comme luy avoient promis. Il prist congiet à son fils et s'en vint à Lille, où il n'arresta que une nuyt, ains s'en vint à Douay, prétendans de illec attendre ses gens, auxquelx fu bailliet ung grand destourbier; car, quand la nouvelle s'espandi partout que toutte Flandres se mettoit sus pour entrer ou royaume de France, et qu'ils disoient et maintenoient que jamais ne retourneroient, se seroient recouvrés des domaiges et interrests que Franchois et Bretons leur avoient fais ou temps passé, dont par le conseil des deux prélats devant dis, jadis fils à Montagu et alors privés de leurs bénéfices, on escripvyt ung mandement bien causé en latin, et sailé du seau du roy, lequel ils avoient et dont autres fois pluiseurs avons parlé, lequel mandement disoit que ou

temps de trois cens quatre vingts et deux que les Flamens se avoient adont armé contre le roy, ils avoient adont juré et obligié leur foy sur leurs seaux, que jamais ne s'armeroient contre le roy, ne luy porteroient domaige, se ce n'estoit en gardant leur païs, et fut ceste lettre baillie à ung quy estoit sergant au roy comme son povoir le monstroit, laquelle lettre il porta à Gand, et le présenta à ceux de la ville, et, la ditte lettre lute, leur fist commandement de par le roy qu'ils se gardassent de widier hors de leur païs, et ce sur paine de offenser le roy, de estre reputé à luy ennemis, de confisquier leurs corps, terre, païs et avoir, ne de mouvoir contens, ne guerre à personne nulle du royaume de France. Ce mandement fu publié en pluiseurs bonnes villes de Flandres, dont Flamens s'atargièrent moult, et dirent bien qu'ils n'iroient jà contre le roy leur signeur, auquel ils avoient ce promis et séelé.

Le duc Jehan, estant à Douay, envoya devers eux pour les faire haster, et ils luy firent respondre que ils avoient deffensse du roy d'eux armer contre luy, et que, se sur sa deffensse ils s'armoient, le roy les reprocheroit de leur foy, se ils s'armoient contre luy, puisqu'ils avoient sailé le contraire, et monstrèrent au messaigier du duc le mandement patent sailé du seau du roy, affin que leur signeur ne les mescrust de trayson, et meismement luy baillèrent le dit mandement, affin qu'il le portast à son signeur, qui moult fu esbahis quand il le vit.

Sy appella ung chevalier, nommé messire Lion de Jacqueville, auquel il prya qu'il voulsist porter le dit mandement devers le roy et luy remonstrer que en faveur de luy il ne volsist point destourber le dit voiaige, et que ce n'estoit en nulle manière pour grever son païs, mais tant seullement pour résister contre ses adversaires, lesquelx l'estoient venu assaillir en son païs. Lors prist le dit messire Lion de Jacqueville la lettre, et monta à cheval simplement accompaigniés, et s'en vint à Paris, où il estoit bien congneus du roy, et meismement s'en vint à Saint-Pol où estoit le roy, lequel se mist à ung genoul et le salua comme bien sceut faire, et de par le duc de Bourgongne luy monstra le mandement, en luy exposant la cause de sa venue comme devant dit est.

Lors prist le roy le dit mandement et appela maistre Regnault de Corbye son chansselier, auquel il demanda pourquoy il avait sailé ce mandement. Adont le prist le chansselier et bien le regarda, puis dist au roy que jamais

ne l'avoit veu, ne il ne cognoissoit la main de l'escripvain. Adont luy fist le roy escripre ung autre mandement contenant ces mots: « Nous, Charles, » roy de France, etc., à tous nos subgets, nobles et autres, quy désirent » nostre prouffit et honneur, faisons commandement que, sur piés et sans » délay, ils faichent service, conffort et ayde à son beau cousin de Bour- » gongne pour résister contre ses adversaires, pour cause de ce qu'ils ont » faulsé leur serment et destruisent nostre royaume; et tous briefs, lettres » et mandements à ce contraires par avant le jour d'huy données, nous les » rapellons et mettons à néant. »

Ce mandement fu publié par touttes les bonnes villes de France, dont furent bien joïeux ceux qui amoient vérité, raison et justice, et pareillement envoya le roy ung mandement par le dit de Jacqueville au duc de Bourgogne, quy à Douay se tenoit en l'attendant.

LXXVIII.

Comment le duc Jehan s'en retourna en Flandres et porta aux Flamens le mandement du roy, qui moult en furent joïeux.

Quand le bon duc vit le mandement du roy son signeur, il en ot moult grand joie et dist que il-meismes s'en retourneroit en Flandres pour monstrer ceste lettre aux Flamens, par lesquelles leur apparoit la trayson de ceux qui avoient faintement escript. Luy venu en Flandres, il assembla le conseil de tout le païs à Gand, et leur monstra les lettres que le roy leur avoit envoyées. Sy les firent lire par ung clerc quy les exposa tout à lonc, devant tout le conseil de Flandres, comment le roy mandoit par tout ses païs et à tous ses subgets que chascun fuist prest pour servir son beau cousin de Bourgogne à l'encontre de ses mauveillans les ennemis du royaume, et comment il vouloit que tous mandemens précédens celluy fussent mis au néant. De ce furent Flamens fort joïeux et jurèrent « *bi Got* » qu'il ne demouroit chasteau, ne forteresce aux ennemis de monsigneur

leur conte, quy ne soit rué par terre, et se sont excusé à leur dit signeur de ce que targié avoient à le servir et obéir pour le mandement du roy devant dit.

Il fu bien contens et se party après qu'ils luy orent promis d'estre à Douay en dedens VIII jours. Il s'en retourna en la ditte ville de Douay, autour de laquelle il trouva moult grand gentillesse, est-assavoir Jehan de Bavière et ung duc, nepveu au roy de Portugal, le duc de Brabant, le sire de Guistelle et toutte la noblesse de Flandres et de Brabant, de Picardie, de Haynnau et de tous les païs du bon duc Jehan. Dedens les VIII jours ne faillirent pas à venir touttes les communes de Flandres en sy très-grand effort que tous les champs d'environ Douay en estoient tous couvers.

Ceux de Gand vindrent premiers en moult grand et puissant aroy, et estoit leur charroy nombré à XIIII^{c} chariots. Sy conduisoit lor estandart et lor armée ung nommé Jehan de Melun, josne demoisel, lequel estoit de son héritaige chastelain de Gand, fils du signeur d'Antoing, quy de nouvel estoit trespassé, et avoit chascune châtelenie ung souverain conducteur. Ceux de la châtelenie de Furnes passèrent au pont d'Ermentières, et avoient pour capitaine ung chevalier nommé Franchois de Polincove, et touttes les autres châtelenies, pour plus tost expédyer chemin, passoient le Lis en pluiseurs passaiges, tirant tous à Douay, tous abilliés d'armures, de trait, de picques et d'autres habillemens selon la coustume de Flandres.

Flamens et Yprelins passèrent leurs monstres ung venredi, puis passèrent la rivière de Vitri. Après vindrent ceux de Bruges et du Franc, quy passèrent le sabmedi leurs monstres, deslogèrent le dimenche et passèrent la ditte rivière et se alèrent logier à l'Escluse. Le dimenche vindrent ceux de Malines, et s'arrestèrent devant la maladrie de Douay, bien IIII^{c} chevaux, richement montés et armés tous au blanc, et leurs pieutons auprès d'eux. Le duc leur vint au devant et les festoia moult grandement. Ces Malinois firent ce jour leurs monstres et l'endemain passèrent la rivière.

Le mardi se party le duc, accompaignié de toutte sa baronnie; sy s'en vint à Vitry où estoient ceux de Gand. Ce jour advint que quand le duc se fu parti, il vint devant luy ung homme, ne sçay s'il estoit prebtre, mais il en portoit l'abit, et quand cest homme se trouva devers le duc Jehan, il fut sy soupris qu'il ne pot dire mot. Lors dist le duc à ses gens : « Ostés-» moy cest homme, et qu'il soit esplucquiés, car le ceur me dit qu'il ne

» pensse qu'à mal. » Lors fu le dit homme pris et examinés; sy fu trouvé dedens son pourpoint ung ponchon trenchant et affillé. Pour ceste cause fut-il mis à question, dont il congnut qu'il avoit marchandé de murdrir le bon duc à certain marchiet fait par luy aux enffans d'Orléans. Lors fu mis en prison et bien gardé, affin de le mener en parlement et sçavoir plus avant de son fait, mais plus ne vous en dis pour ceste fois.

Quand le duc fu venu à Vitry, il trouva ceux de Gand en rice aroy, et manda à ceux d'Arras qu'on luy amenast les engiens qui avoient esté amené de Saint-Omer, lesquelx incontinent on charga jusques au nombre de LXXV chariots. Ces engiens, quy avoient esté amenés de Saint-Omer, avoient esté mis sus pour asségier Callais, dont nous avons fait mention par cy-devant, lequel siége failly par mauvais conseil.

Or revenrons à la matière de nos Flamens, quy tous enssamble assamblés firent une requeste que on leur ottroya, c'est-assavoir que, le voiaige durant, à tous les consaux quy se tenroient, qu'il eust de chascune bonne ville de Flandres VIII hommes, et que, se aucuns de leurs gens se meffaisoit, que eux-meismes en peuissent prendre la pugnition sans que le mareschal de l'ost en euist quelque congnoissance, et que, se aucunes bonnes villes estoient conquestées, qu'ils eussent le premier advantaige de tous pillaiges, et aveuc ce que tousjours lieu leur fuist assigné pour logier auprès des tentes du duc. Touttes ces conditions leur furent accordées, puis se deslogièrent et vindrent tous logier auprès de Cambray, et illec en ce plain païs furent tendus mains beaux trefs et mains beaux pavillons. On lor apporta illecques vivres de Cambray, de Tournay, de Douay, de Lille, d'Orcies et de tout le païs. Sy estoit tout si bien payé que on avoit en l'ost milleur marquiet de vivres que en nulles d'icelles bonnes villes.

Au tierch jour que le duc ot attendu le demourant de sa chevalerie, il fist sonner le deslogement. Là veist-on mainte tente verser, maint chariot tourser et mettre en arroy au chemin devant, et puis gendarmes monter à cheval. Le signeur de Hailly ot la charge de l'avant-garde, aveuc lequel estoient Morelet de Bétencourt, messire Lion de Jacqueville et Fribourg. Ceux se misrent à chemin en tirant vers Hem, à intention de trouver leurs ennemis. Après ceux quy estoient ainssy que la fleur de toutte la gendarmerie du duc, venoient ceux de Flandres à mervilleusement grosse, puissant et redoutable armée. Ceux de Gand venoient premiers, qui estoient

bien XL^m^ hommes de bonne estoffe, sans les chartons, tourselaires et merdailles, lesquels chascune compaignie mettoit au front devant tout par ordre : chascune bonne ville par soy siévoit son estandart.

Là veist-on mainte banière desployée et plus de cent mille penons ventelant au vent, tous portans le rabot pour la devise du bon duc Jehan. Là veist-on les grandes plaines de Cambrésis et de Vermandois chargies de moult souffisans hommes, tant à piet comme à cheval, tous vestus de harnas de fin achier luisant, quy fu une moult grand admiration à regarder contre le soleil. En leur chemin trouvèrent ung chastel nommé Honnecourt, appartenant au duc de Berri à cause de sa femme, et pour ce ne fut-il point abbatus, mais le rendirent au duc. Les aucuns de ceux de Hem se partirent, est-assavoir le duc d'Alenchon, Aimé de Salebrusse et Clugnet de Brabant, dont une des parties entra à Roye et l'autre à Néelle, èsquelx lieux ils trouvèrent tous les biens des villaiges y retrais.

Par ung mardi matin s'assamblèrent les osts et vindrent devant Hem à mervilleux effroy de trompilles et de clairons, lesquelx on bondissoit de tous costés. Là veist-on drechier tentes et pavillons en sy grand nombre que ce sambloit une bonne ville fermée, et moult subtillement fermèrent leur ost de leur charoy.

LXXIX.

Encoires de ceux de Hem.

Par dedens Hem estoient demouré pour garder la ville Manssart du Bois, Guillaume Batelier, le sire de Hangest et le mareschal Binet [1] que le conte de Clermont y avoit envoyé à tout moult beaux gens d'armes, pour conforter et renfforchier la garnison. Ils avoient grand merveille du grand

[1] Il s'agit ici, je pense, de Binet d'Espineuse, chevalier attaché au duc de Bourbon, qui, peu après, fut décapité à Paris par l'ordre du prévôt Pierre des Essarts. (Moustrelet, éd. de M. Douët d'Arcq, t. II, p. 491.)

peuple qu'ils veoient illec assamblé. Nonobstant ce ils ne les prisoient, ne doubtoient riens, et disoient qu'ils se tenroient bien tant que leurs signeurs de par delà les venroient secourir par livrer bataille. Encores estoient là dedens, que nous n'avons point nommé, le sire de Bosqueaux, sire Robert d'Aine, sire Loys Bourdon et pluiseurs autres nobles chevaliers du païs de Gascogne et d'ailleurs, lesquels sçavoient bien que leurs signeurs de par delà faisoient grand semonce et grande assamblée. Sy firent widier toutte leur menue gent hors de la ville, quy s'en allèrent à Saint-Quentin et ailleurs querre leur mieux pour doubte de estre affamé.

L'endemain au matin que le siége ot esté mis, aucuns légiers compaignons s'en alloient à l'escarmuche et tiroient aux murs l'un contre l'autre, sur lesquelx sailly ung chevalier de Gascogne monté à l'avantaige et accompaignié de IIII^{c} chevaux armés légièrement sans plus du hault de la pièce et sallade en teste, ayans tous le lance ou poing, contendans de porter jus une partie de ces escarmucheurs et de retourner tout à temps en la ville; mais le dit chevalier failly à son emprise, car son cheval luy fu tués soubs luy, aucuns de ses gens se sauvèrent, mais il fu pris en criant: « Raenchon! » lequel tantost Flamens dehachièrent menu comme char à masel.

LXXX.

Comment la roynne d'Engleterre fist tant que le roy son signeur se conclud de aidier au duc Jehan.

Or vous lairay ung pou du siége de Hem. Sy vous diray de l'estat où je laissay à compter de la division quy estoit en Engleterre à cause de la guerre de Franche, et comment les aucuns se tirèrent au costé d'Orléans. les autres de Bourgongne. Touttefois la roynne fut sy ferme à tenir son oppinion, qu'elle obtint que le roy et son conseil seroient pour le dit duc de Bourgongne. Sy furent par luy deux prélats envoiés en Franche, lesquelx tirèrent à Douvres à tout grand gent, et vindrent à Saint-Omer. Le

roy d'Engleterre fist son mandement et assambla pluiseurs nobles hommes, chevaliers et escuiers, tant qu'ils furent nombrés à mille hommes d'armes, aveuc deux mille archiers, gens d'eslite, tout au net, souffisamment estoffés de tout ce qu'à gens de guerre appartient. Sy les bailla en charge au conte d'Arondel, quy bien en fist son devoir, et avoit soubs luy trois contes de ceste compaignie. Le roy englès lor dist que ils le recommandassent au duc de Bourgongne et qu'ils feissent en tout leur devoir de le servir selon ses affaires, et, se eulx et luy avoient affaire de secours, on luy feist sçavoir, et il feroit tel devoir que, à l'ayde de Dieu et de luy, il bouteroit ses ennemis hors de France.

Le dit conte d'Arondel s'en vint à Callais où il séjourna une espasse, et de là ne se partirent tant qu'ils orent nouvelles de l'armée au duc de Bourgongne.

Or est-il temps que je retourne au siége de Hem.

LXXXI.

Encoires du siége de Hem.

Quand Flamens orent affusté bombardes et canons pour jetter contre la muraille, il en y avoit trois chargiés de pouldre et de pierre, dont l'une estoit le Grosse Grielle. Le bon duc ot pité de la ville; sy commanda aux canonniers qu'ils attendeissent ung petit, puis envoya parlementer à ceux de la ville, et y allèrent Jacques de Hailly, Jacqueville et Bourdin, faisant signe de leurs chaperons à ceux de dedens. Ceux des murs levèrent les mains en eux asseurant. Lors s'en vindrent les dessus dits auprès des murs, et lor requirent qu'ils feissent venir lor cappitaine.

Lors y vindrent le signeur d'Amboise, Hue Falie, Robert de Néelle, le signeur de Bosqueaux, Manssart du Bois, Guillaume Batelier, Bourdon et pluiseurs autres, auxquelx le signeur de Hailly dist ainssy : que touttes gens de guerre, serviteurs aux prinches, devoient estre l'un pour l'autre, et

pour ceste cause ils venoient devers eux en eux priant qu'ils volsissent rendre la ville au duc de Bourgogne, et ils feroient tant devers luy que ils aroient bon traittiet, et, se ce ne volloient faire, sceuissent de vray que briefment eux et la ville seroient mis à destruction. Ils respondirent qu'ils n'en feroient rien et que briefment ils attendoient secours.

Ceste response portée au duc, et aveuc ce que Ermaingnacs disoient que Flamens estoient paissus et nourris de burre, et qu'ils se fonderoient à ung chault soleil, aveuc ce que les convenoit retourner pour ouyr leur vaches véeler, il n'en ot plus de pité, et aussy quand Flamens se ouyrent ainssy ramponner, il demandèrent congiet au duc de faire leur milleur, sicques, par le commandement du dit duc, furent ces trois canons gettés, lesquelx se férirent parmy les murs, dont ceux de dedens ne tindrent compte, ains s'en truffoient en frotant leurs murs de leurs bonnès. Quand Flamens virent ce, ils boutèrent le fu en la Grosse Grielle, de laquelle sailly une pierre plus grosse que ung cacque de hareng, mais pour ce coup la ditte bombarde estoit sy hault affustée qu'elle passa deseure la ville et alla cheoir en Somme. Adont fu la ditte bombarde prestement rechargie, et mist-on la boitte sy bas que, quand le fu y fut boutté, le pierre ne ala point de volée jusques à la porte, mais elle y alla d'un bont sy terrible qu'elle percha les deux parois de la tour, et se féry en la chaussie où elle fist encoires ung mervilleux bont, et d'ung grand mont de gens quy illec estoient, en tua VIII tous mors, et des esclas de la chaussie qu'elle rompist, en blescha moult. Quand ce virent ceux de dedens, ils furent tous esbahis et firent requerre adont pour avoir ung jour de trèves. On leur dist que l'endemain, pour ce qu'il estoit assés tart, on leur responderoit; mais en la nuyt, pour tant que Flamens carpentoient à drechier un coullart pour getter pierres en la ville par mons, carrongnes et ordures pour eaux grever, ils cuidèrent que ce fuist pour faire un pont à passer Somme, pour quoy ils habandonnèrent la ville et prindrent du milleur ce qu'ils peurent bonnement hourder, et s'en tirèrent bonne oirre vers les bois pour eulx boutter dedens Chauny, mais ainchois mandèrent à Néelle le conte d'Alenchon, Amé de Sallebrusse et Clingnet de Brabant, lesquels vindrent vers eulx à estandart desployet en nombre de bien VIII^{c} hommes d'armes. Quand tous furent enssamble, il cuidèrent entrer dedens Chauny, mais quand ceux du dit Chauny oïrent le desroy de Hem, ils doubtèrent moult qu'ils ne euissent autant. Sy levèrent leur pont et fre-

mèrent la porte. Lors se départirent en pluiseurs pars, et s'en allèrent les ungs à Couchy, les autres à Pierrefons et ès places et chasteaux de Vallois.

Quand le duc Jehan sot qu'ainsy s'estoient partis, il en fut moult dolans, mais amender ne le pot quand à ceste fois. Adont entrèrent ses gens en la ville de Hem sans quelque deffense. Le sire de Hailly porta son pennon au portail de l'abbéie, cuidans sauver le ville et la ditte abbéie, mais c'estoit pour néant, car Flamens entroient ens de tous costés, quy tout ostoient et desroboient aux Picars lor gaing et aux Brabenchons aussy, et meismes le signeur de Hailly avoit ung prisonnier, noble et puissant homme, lequel il cuida sauver, mais les dis Flamens luy tuèrent le dit prisonnier, estant en ses mains, et luy-meismes fut en péril.

Quant Picars et Bourguignons virent ce, ils firent faire ung effroy en l'ost, duquel sourdist ung gros alarme, et quand Flamens, quy fort estoient embesongniet au pillier à tous les lés de la ville, oyrent ce, il crièrent : « *Wappe!* » *Wappe!* » et s'enfuirent hors de la ditte ville pour restre en l'ost, à sy grand haste qu'il ne sorent trouver la porte assés à temps, mais sailloient hors par les murs, eux trondelant ès fossés ; et tandis qu'ils se mettoient en arroy, ceux quy avoient esmeu le wascarme, estoient d'accord à leurs gens qu'ils prenderoient garde là-dedens. Par ce discord fut le fu bouté en la ditte ville de Hem, et n'y demoura maison, église, ne abbéie, que tout ne fuist ars et brulé, dont le noble duc fut si mary qu'il jura sa foy que, s'il povoit sçavoir quy ce fu y avoit bouté, il le feroit pendre parmy la gorge.

LXXXII.

L'armée tira vers Chauny.

Adont passa le duc parmy la ville de Hem, qui toute estoit arse et démolie, et les moisnes et les bonnes gens estoient retrais à Saint-Quentin. Lors se commencha l'armée à tirer vers Chauny, mais tantost sceurent la petite recoeuilloitte que ceux de la ville avoient fait aux Ermaingnacs. Ils

s'en vindrent droit à Nelle logier autour de la ville à tentes et pavillons tendus, mais ceux de la ville se vindrent incontinent rendre au duc et eux excuser, disant que la garnison dessus ditte n'avoit point illec esté de leur gré. Flamens séjournèrent une espasse devant Néelle; sy se commenchièrent moult à tanner, car ils estoient hays des Picquars, lesquels les desblouçoient quand les trouvoient en fouraige les mains fors. Se n'y osoient plus aller s'ils n'estoient grand foison enssamble, et point n'estoient de ce apris; sy disoient bien souvent : « *Besin Jhan se hof*[1], il vauldroit mieulx carole » que tel dansse. »

LXXXIII.

Du siége de Roye.

Or vous layray un pau de ces Flamens, sy vous diray des Ermaingnacs, quy partis s'estoient de Hem et d'ailleurs, quy se bouttèrent comme j'ay dit à sauveté en le conté de Valois, et ceux de Chauny apportèrent les clefs de leur ville au duc de Bourgongne devant Néelle. Ceux de Clermont oyrent nouvelle que Flamens venoient vers eulx; ils doubtèrent tant Grielle pour sa grande renommée qu'ils firent une brouée. Les bourgois de Clermont retrayrent leurs biens à Beauvais, Amiens et ailleurs, car à Clermont n'osoient riens laissier. Les garnisons que le duc de Bourbon avoit commis, tant à Clermont comme ès autres fors à luy appertenans, se partirent et tirèrent après les autres.

Le duc se party de devant Néelle et s'en vint à Roye, et fist ses tentes dreschier autour de la ville. Les bourgois luy aportèrent les clefs et rendirent la ville; sy accusèrent le prouvost et aucuns grands bourgois de la ville quy avoient esté cause de le livrer à Clugnet de Brabant, dont furent pris prestement lesdis bourgois et envoiés prisonniers en Flandres, et le prouvost ot la teste tranchie. Puis deslogièrent et vindrent à Mondidier tendre lor tentes et lor pavillons.

[1] Ces mots, mal reproduits sans doute, sont inintelligibles.

LXXXIV.

Comment le bon duc Jehan ot nouvelle que Ermaingnacs venoient sur luy.

—

Ainssy comme le duc de Bourgongne estoit au siége devant Mondidier, luy vint ung messaige quy luy apporta nouvelles comment ses ennemis l'approchoient à grand puissance, et estoient logiés à Saint-Leu, à Merlo, à Poisy, à Montatière et en tout le païs d'entour, et qu'ils attendoient encoires leur oncle le duc de Berry qui leur amenoit bien IIII^{m} hommes, et sy estoient bien les autres en nombre XXX^{m} combattans ou plus. Dont dist le bon duc : « C'est che que nous demandons. S'il veulent bataille, » qu'il viengnent par deçà : assés trouveront à battillier. »

Ainssy que ces Ermaingnacs orent trouvé manière de passer Saine, vindrent greveuses complaintes au roy de ce qu'ils roboient le païs, tuoient hommes et emprisonnoient, et efforchoient femmes. Le roy leur manda par pluiseurs fois qu'ils se déportassent de tenir gendarmes ou royaume, ou il les feroit bannir, mais de tout ce ne firent compte, ains dirent à ung des messaigiers que, puisque le roy ne lor volloit faire justice, il le feroient d'eux-meismes. Pour ceste response le roy fist saisir la terre et chasteau de Beaumont-sur-Oise.

En ce temps fu pris Binet de l'Espineuse, ung chevalier de Cambrésis dont avons chy-devant parlé, lequel s'estoit partis de Hem et avoit desrobé ung marchant, et avoit aveuc luy grand quantité de gendarmes quy avoient pluiseurs prisonniers, lesquels ils cuidoient mener à Couchy ou en l'ost d'Orléans. Aucuns de ceste rèse quy estoient eschappés, s'en coururent à Pontoise et le firent sçavoir au baillu, quy tantost monta à cheval à tout L hommes, et les siévy ainssy comme leur clauyère leur ensaignoit. Tant chevauchièrent le prouvost et ses gens, qu'ils les trouvèrent repaissans en une vallée. Sy donnèrent dedens et les misrent prestement en desroy. Sy fu le dit Binet pris et ses deux frères, quy moult avoient de grand pillaige concquesté par le païs, lequel Binet et ses deux frères furent troussés sur ung chariot et menés à Paris, en Chatelet, et, prestement que ces nouvelles furent portées au roy, il commanda qu'ils fussent mis à mort.

Quand ce Binet se vit ainssy jugiet et condempnet, il congnut moult de choses, car bien sçavoit des conclusions quy avoient esté prises comme cy-devant avons devisé. Ce Binet estoit prochain serviteur au duc de Bourbon; sy avoit esté au conseil quand on avoit conclud de faire l'aisné fils d'Orléans roy de France et qu'on avoit fait les partaiges des nobles fiés et principautés du dit royaume, et tout ce par le conseil au duc de Berri; puis fut mandé un prebtre et, luy confessé, on luy trencha le col, et mist-on sa teste au bout d'une lance auprès de la teste Montagu.

Tantost fu commandé, de par le roy, que la maison de Vicestre fuist mise jus, laquelle appartenoit au dit duc de Berri. Ceux de Paris y fuirent grand oirre à picques, à havets, à hacques et à macques, et effondrèrent les murs et les portes et mirent tout à l'ouny; sy apportèrent à Paris le fer et le plonc, quy tout fu mis à butin.

LXXXV.

Cy parle de l'ordonnance que ceux de Paris firent et principalement les Gois, dont la bonne chité fut préservée de mal.

A ce temps estoit le noble conte de Saint-Pol à Paris, nommé Walleran, commis capitaine de la cité et du tout gouverneur aveuc le prouvost des marchans et le maistre des bouchiers, lequel ot quatre fils, quy grandement depuis gouvernèrent, car la ville fu sauvée par leur sens, et estoient nommés les Gois venans d'un des gros linaiges de Paris.

Par le conseil du noble conte devant nommé, dudit prouvost et de ces Gois, fu mise sus une ordonnance en la ditte ville de Paris, pour tant qu'elle estoit moult grande, qu'ils se partiroient en quatre quartiers, et y aroit en chascun quartier centeniers, chincquanteniers et diseniers, subgets à ung capitaine, pour et affin que chascun se conduisist endroit soy, et par le moyen de ces quatre quartiers, ausquels il y aroit à chascun ung capitaine, lequel capitaine aroit ses gens de son quartier mis par cens, L^mes^ et X^mes^,

chascun homme sçaroit où il deveroit aller, tant pour la garde comme pour le guet, tant aussy pour sçavoir entendre dilligamment à garder la personne du roy, son naturel et droiturier signeur, le duc de Guienne, son vray héritier, aveuc la bonne ville, et chascun endroit soy, son corps et sa chevance.

LXXXVI.

Cy orent les enffans d'Orléans nouvelle de la conté de Tonnoire.

Or vous diray des enffans d'Orléans, lesquels estoient descendus pour secourre leur gens; sy avoient envoié ung messaige devant pour enquerre de l'ost de Flandres, et ainssy comme ils séjournoient sur le païs, attendans nouvelles de leur messaigier, leur vint ung autre messaigier de l'Aussoirois, quy dist au duc d'Orléans comment le conte de Nevers aveuc les Lorrains avoient esploitiet sur la conté de Tonnoire, comme cy-dessus est dit.

A ceste heure vint Bourdon à tout ses gens d'armes, lequel pareillement luy raconta comment Hem estoit arse, destruite et brulée, dont ce dit duc d'Orléans fut tant desconfy qu'il maudit tous ceux quy luy avoient loé la guerre à encommenchier. Le conte d'Ermaingnac le resconforta et luy dist qu'il ne doubtast, et qu'il le feroit joyr du royaume et tenroit sa promesse, et Bourdon luy dist que s'il besongnoit tant qu'il peuist tenir le duc de Bourgongne à sa volonté, il-meismes en feroit la justice telle que il prenderoit un gras boeuf, le feroit escorchier et luy feroit roster les entrailles, et puis le bouteroit tout vestu et tout chaufflet dedens, et le feroit tourner en rot par devant ung grand fu tant que le char du beuf seroit cuitte.

Ainssy batissoit Bourdon le mort au bon duc, qui depuis luy fu reprochiet quand il fu prisonnier à Estampes, ainssy que tout est sceu, et d'illec fu le dit Bourdon amené au chasteau de Lille.

LXXXVII.

Comment tout à cop les Flamens se conclurent de retourner en Flandres, et ne fut point au duc Jehan, pour chose qu'il lor priast, de les retenir.

—

Or revenrons aux Flamens, quy logiés estoient devant Mondidier, lesquels disoient que lor termes estoit jà passés, qu'ils avoient esté bannis XL jours de Flandres et qu'il y avoit XLIII jours que partis en estoient. Dont envoyèrent leur cappitaine, le signeur d'Antoing, au duc Jehan requerre congiet pour eulx, et ne finoient de murmurer, disant les ungs aux autres que pour ce que la ville de Hem avoit esté arse, on les trayroit et tueroit tous, se bataille y avoit. Moult lor fist le bon duc requeste de humble parolle qu'ils volsissent attendre de ce jour, quy estoit lundi, jusques au joeudi après, auquel jour leurs ennemis avoient dit de venir combattre, et, se ils ne venoient en dedens celluy jour, se iroyent-ils sur eulx et les combateroient, ou ils retourneroient. Tant y ot de requestes que longue chose seroit de tout escripre. Finablement, entre le lundi et le mardi, droit à heure de minuyt, Flamens s'esmurent au partir : premièrement ceux du Franc et ceux de Gand : quant à ceux de Bruges et d'Ippre, ils euissent esté assés contens de demourer, mais les autres ne cessèrent toutte nuyt de crier : « *Gau! gau!* [1] » faisant à ung grand bruit sonner trompettes et chalemies, ateler ces grosses jumens et faire sonner espourons de merlier, trousser tentes et pavillons, estandars, penons, pavaix et tout leur bagaige, tirant grand allure vers Flandres.

Quand le bon duc Jehan vit qu'il ne porroit plus retenir les Flamens par nul moïen, il fut moult dolans, et lor pryat au mains qu'ils volsissent attendre que son ost fuist ordonné pour se partir aveuc eulx, car il n'avoit point gens sans eulx pour demourer en la place et attendre ses ennemis. Adont regretta moult fort sa terre d'Artois, doubtant qu'elle ne fuist exillie, et moult regretoit le roy et ceux de Paris.

Tantost en sont les nouvelles venues en l'ost d'Orléans. Sy dist le duc

[1] Allons! allons!

Charles : « Penssons de chevauchier radement. Tantost seront de nous » aconsiévys ces Flamens. Ils ne pèvent avant, car ils sont tous à piet. » Nous arons tantost ce duc à nostre volenté : sy le ferons Bourdon tour- » ner en ung hastier comme il le nous a promis. »

Lors dist Bernard d'Ermaingnac : « Se vous créés mon conseil, nous ne » les sievrons guères. J'ay avisé ung autre moïen, par lequel nous porons » nostre fait achever. Vous avés assés entendu comment ils sont ung grand » nombre de gens, et espoir qu'ils se partent pour nous plus avant tirer et » nous enclore. »

LXXXVIII.

Les Ermaingnacs veulent avoir Paris.

Adont trestous les princes et les barons se sont trais à conseil au logis de Bernard d'Ermaingnac, quy lor dist ainssy : « Beaux signeurs, le plus belle, » riche et noble concqueste que nous poons faire, c'est d'avoir Paris pour » brief achever nostre fait. Et bien sçavés que, à présent, nous avons tous » les fors, passaiges et destrois d'ichy jusques à là. Alons nous logier au » Louvre et à la Gonnesse et à tous les vilaiges de à l'environ de Paris, » par quoy nul n'y puist entrer fors que par nostre congiet. Puis escripve- » rons unes lettres, disans : « Nous, les enffans d'Orléans, le duc de Bour- » bon, Charles de l'Albrect et Bernard d'Ermaingnac, à vous, le prouvost » des marchans, les bourgois et communauté de Paris, comme nos bien » amés, faisons sçavoir que tant nous sommes penés que nous avons des- » conffy par bataille ce duc de Bourgongne, lequel avoit amené les com- » munes de Flandres, auxquels il avoit habandonné à pillier et ardoir » tout le royaume de France, comme il avoient jà commenchié, et n'y euist » demouré ville, ne chité en ce royaume. Mesmement Paris leur estoit » habandonné de tout pillier et emporter en récompensant leur injure de » Rosebecque; puis euissent tout ars et mis à l'ouny ainssy comme ils ont » fait à Hem, dont bien sçavés. Ainssy estoit leur fait basty, mais, la merchy

» Dieu et nous cy-dessus nommés, vous estes eschappés de ces périls, car » auprès de Mondidier, où ils estoient logiés, à l'ayde de Dieu et nostre » bon droict, quy illec fu bien apparu, car ils estoient plus de deux cens » mille hommes, lesquels nous avons tous desconffis par bataille, et en » est demouré en la place plus de XL^m^ mors [1]; les autres s'en sont fuys » en desroy aveuc leur duc, quy ceste fois nous est eschappés, mais une » aultre fois il cherra en nos mains. Nous les avons chassié parmy Artois, » mais n'avons pas fait comme ils faisoient par deçà, car bien considérons » que les bons marchans et laboureurs du plat païs n'ont couppe à sa » mauvaistié. Sy leur avons laissiet leurs biens et leurs maisons, et ne leur » a esté de par nous rien osté, ne démoly [2]. Par ces raisons et autres » encoires mieux servans à nostre fait, que je vous diray-cy après, se » seront accordés ceux de Paris à nous, et ne fault pas oublier à insérer » en la ditte lettre comment ce duc est alyés aux Englès, lesquels viennent » à puissance, car bien sçavons que le conte d'Arondel est desjà à Callais, » lesquels contendent à venir arrière aveuc les Flamens pour destruire le » royaume, emporter le trésor du roy et de toutte la ville de Paris au » païs de Flandres, se par nous n'estoit sur ce pourveu de remède pour » résister contre tels gens, les adversaires et anchiens ennemis du royaume. » Sy vous prions que nous ouvrés les portes, et nous nous venrons porter » garand contre tous vos nuysans. Escript le XXVIII jour d'aoust, emprès » la rivière d'Oise, tesmoings les seaux de nous cy-dessus nommés. »

En ces devises faisant s'en allèrent tout mengant le païs, passèrent tous passaiges et s'espandirent parmy France en approuchant Paris.

[1] On lit en marge : Se le royaume se euist peu gaingnier au mieulx mentir, ce conte d'Ermaingnac y euist eubt avantaige.

[2] On lit en marge : Oés-vous compère le leu, comment il parle à la brebis? Il dist bien qu'il ne luy fera riens.

LXXXIX.

Comment le duc Jehan remena les Flamens.

Or vous lairay ung petit de leur estat, et vous diray de ce duc de Bourgongne, quy remena ses Flamens tout droit à Péronne et laissa Fribourg à Roie, et à Mondidier et à Néele autres garnisons, car brief a intention de retourner. On luy vint conter à Péronne comment le conte d'Arondel estoit à Callais descendus à grosse puissance de gens d'armes pour le secourir, et que en la ville d'Arras estoient deux prélats envoyés du roy d'Egleterre pour parler à luy. D'autre costé luy vint messaige que les Ermaingnacs estoient espandu parmy France et tiroient droit à Paris. Adont s'escria le bon duc : « Vray Dieu, veuilliés garder de mal et d'encombrier Paris. Que » les faulx traytres n'y puisseut entrer, car ils destruiroient le roy, son fils » et le royaume. » Puis fist escripre deux briefs, l'un au roy et à son fils, et l'autre aux bourgois de Paris, et dist au messagier qu'il en délivrast l'un en la main du roy, et l'autre en la main de Guillaume le Gois, et disoient ces lettres qu'il s'en alloit remener ses Flamens jusques à la rivière de Somme, et qu'ils se tenisent pour tous asseurés qu'il retourneroit à brief jour devers eux et venroit assés puissant pour les garantir et deffendre contre tous leurs nuysans et pour tenir tout le royaume en paix. Le messaigier prinst ces lettres et se desguisa et mist en guise de païsant, affin qu'il ne fuist fusté ou destoursé des Ermaingnacs.

Or vous lairay de luy et vous diray du messaigier quy fut envoyet par le duc d'Orléans et les princes dessus dis, lequel vint à Paris et s'adrecha au prouvost des marchans, auquel il délivra la lettre. Ce prouvost l'ouvry, présent pluiseurs bourgois illecq à luy adhérens. Moult furent esmervilliet ceux de Paris quand ils ouyrent le contenu en la lettre, et moult furent dollans ceux quy amoient le bon duc de Bourgongne.

XC.

Comment les Gois furent d'opinion que l'on attendist jusques à lendemain à publier les dittes lettres.

—

Quand le maistre des bouchiers et ses quatre fils devant nommés oïrent la lettre faisant mention de la desconfiture du duc de Bourgongne, ils furent moult desconfy : « Beaux signeurs, dist le prouvost des marchans, vous » avés bien ouy la teneur de la lettre ; esgardons à faire pour le milleur » affin de nous sauver. »

Adont dist Guillaume Legois : « Il les convient monstrer au roy et » à monsigneur le dauphin, et demain à prime nous les publierons au « commun en la place publicque et à ce ordonnée. » Dont dist chascun des autres quy là estoient présens : « Je l'octroy. »

Guillaume le Gois le josne tira son père à part, quy moult ot le ceur mary, et luy dist : « Je ne porroie croire ce, et le ceur me dist qu'il n'en » est rien, et je vous dis bien, mon père, que bien nous poons tenir pour » tout asseuré que, se les Ermaingnacs entrent chaiens, on nous tranchera » les testes, pour ce que avons, à nostre povoir, aidiet à soustenir le bon » droit au duc de Bourgongne. » — « Et comment nous en chevirons-» nous, se dist le père, pour le milleur ? » Guillemin son fils luy respondit : « Mon père, dist-il, nous avons une grande partie de la ville de » Paris en nostre gouvernement, et sy avons moult grand plenté de riches » et puissans parens. Nous ferons armer tout à couvert tous ceux de nostre » aliance, et bien sçay que ceulx des neufves halles seront des nostres, » et demain à l'heure que le commun sera assamblés pour ouyr lire les » lettres, se la plus part se veult accorder à laisser ces Ermaingnacs entrer » dedens Paris, nous résisterons à l'encontre à force d'armes, et les occhi-» rons ou ferons tant que nous en serons au-dessus, pour tant qu'ils ne » s'en donneront garde et qu'ils seront desgarnis ; sy les combaterons à » oultrance, se ce vient au fort, et, se fortune tournoit contre nous et que » par l'ayde des gendarmes qui entreroient cy-dedens, nous estions des-» conffis, sy aimé-je mieux à morir en gardant et soustenant droit et jus-

» tice en combattant, que de morir honteusement; car s'ils entrent caiens » par quelque voye, ils prenderont cruel vengement de ceux qui aront » esté contre eulx. » Le père respondi : « Mon fils, vous argués très-bien. » Faites l'emprinse, et nous y tenrons trestous la main. »

XCI.

Comment les Gois advertirent leurs gens.

Tantost que Guillemin le Gois ot ouy la response de son père, il s'en alla à tous les connestables et aux centeniers de par eulx establis, et les fist armer couvertement, et leur dist que l'endemain matin ils fussent en Grève pour illec ouyr aucunes nouvelles envoyées à la bonne ville de Paris. L'endemain, à l'heure ditte, sont partis de leur hostel le dit Gois et ses enffans, quy adont estoient moult fors et moult puissans d'avoir et de linaige dedens la ville, et en allant au lieu dessus dit pour comparoir, ils rencontrèrent le messaige au dit duc Jehan de Bourgongne, lequel s'inclina en saluant le dit Gois et ses enffans de par son signeur le duc de Bourgongne. Lors l'accola le dit Gois et le baisa moult doulchement en luy demandant des nouvelles : « Comment en va, mon amy? Est ce bon duc desconffy? » On nous a reporté qu'il a eubt bataille à luy contraire, et qu'il a perdu » grand gens et qu'il s'est partis du champ à son déshonneur. »

Adont luy a dit le messaige : « Vrayement, il n'en est rien, car oncques » ses ennemis ne l'aprochièrent à X liewes près; mais les communes de » Flandres n'ont plus volu demourer en cest païs. Sy les convoie oultre la » Somme, et vous mande par moy que vous faichiés bonne chière, car » briefment vous venra voir à belle compaignie et vous tenra en paix, » quy qui le veulle voir. »

Puis tira la lettre de son sain, et le bailla au dit Guillemin le Gois. Quand il vit le seau du duc, il le baisa moult tenrement plourant, et le monstra à ceux de son alliance, puis leur demanda sur ce leur oppinion et comment

il leur sambloit bon de faire. Et ils luy respondirent tous qu'ils s'en attendoient à luy. Adont leur dist : « Par mon conseil, la lettre ne sera point » veue, ne ouverte tant que celle au duc d'Orléans sera ouverte et des- » ployée ; mais, si tost qu'elle sera lutte, je monstreray ceste close du séel » tout entier, dont la teneur desmentira la précédente. » Et ainssy fut fait. Le dit Guillemin donna bon vin au messaigier et le merchya moult, lequel se partist de là et emporta au roy une pareille lettre, comme chergié luy estoit.

L'endemain les Gois s'en allèrent en Grève, où ils trouvèrent la plus part du commun de Paris assemblés pour ouyr les nouvelles qu'on leur volloit dire. Le prouvost des marchands tenoit la lettre en ses mains et commencha à la lire. Quand le peuple ot ouy la teneur d'icelle, chascun se tint pour une espasse ainssy que en triste silensse, puis commencha-on à dire : « Le duc de Bourgogne nous a par cy-devant bien gouverné ; or voyons- » nous qu'il ne nous peult plus secourir, car il a perdu ses gens et s'est » rendus fugitif. Or n'avons-nous plus secours apparent sinon de ces princes » qui nous escripvent que, se nous leur vollons ouvrir les portes, ils nous » bailleront confort et aide encontre tous. »

XCII.

Comment Guillemin le Gois monstra les lettres du duc Jehan.

Quand ceux de Paris orent ouy les lettres au prouvost des marchans, ils furent fort desconffis, pour l'amour qu'ils avoient au bon duc de Bourgongne. Ils s'embronquoient en terre, et n'y ot celluy quy respondit ung seul mot, fors Guillemin le Gois, lequel estoit hault montés et apuiés à une fenestre superminente des autres, qui dist tout en hault : « Sire prou- » vost, dist-il, ne vous veulle desplaire se je parle pour le commun. »

Il regarda en bas et bien vit ceux de son aliance quy tous estoient estoffés d'armes à la couverte qu'on ne s'en donnoit garde. Sy dist : « Beau

» signeurs, vous aves bien ouy le prouvost, lequel vous a saigement » remonstré sa parolle, à entention, comme je croy, de bien faire, sus le » contenu d'unes lettres, cuidans que icelles fuissent véritables, en nous » donnant à enttendre pluiseurs langaiges. Je suppose icelles touttefois » estre faintement escriptes, car j'ay ouy nouvelles touttes contraires, et, » affin que je ne soye tenu menthable, veés ichy de quoy. »

Dont tira de son sain la lettre dessusditte saine et entière, laquelle il monstra publicquement au prouvost, qui bien congnut le seau, et aussy firent les autres, et dist encoires le dit Guillemin : « Le duc de Bourgongne » a envoiet ceste lettre, et pareillement en a envoiet une telle au roy » nostre signeur, et je ne l'ay point vollu ouvrir, affin que chascun de » vous le voie close, fremée, signée et sailée de son seau. Or, le vous » ouveray-je et liray devant tous, sy vous plet. »

Lors respondirent communément : « Ouy! ouy! »

Adont le dit Guillemin le Gois froissa la chire, ouvrist la lettre et le lut en hault. Sy disoit ainssy : « Salut à nos bons amis de Paris. Nous, » Jehan, par la grâce de Dieu duc de Bourgongne, etc., vous laissons » sçavoir que ne soyés en nul soussy de ce que nous avons convoyé nos » gens oultre la Somme, pour cause que les communes de Flandres n'ont » vollu plus séjourner, car nous n'avons veu nuls de nos ennemis. Or, » vous tenés pour tous acertenés que en dedens X jours nous vous ven- » rons veoir à très-belle brigade, car le roy d'Engleterre nous a tramis » ayde du conte d'Arondel, accompaigniet de trois contes, de grand che- » valerie et noblesce, furnis de mille hommes d'armes et de deux mille » archiers, aveuc les nobles hommes et gendarmes de nos terres, lesquels » briefment amenrons par delà pour le païs garder. Sy vous pryons pour » Dieu que gardés bien le roy et le dauphin aveuc la bonne chité, car il » en est bien mestier, comme en povés voir l'apparant. »

Quand la lettre fut lute par Guillaume le Gois, faisant mention des mos que vous avés ouy, ils furent tant joieux qu'ils s'escrièrent tous à hault cry : « Noël! Noël! » et moult laidengièrent les autres princes quy lor avoient donné bourdes à entendre, et tantost en ont envoyé les nouvelles au roy, qui moult en fu esbahy; aussy fu son fils et trestout le conseil.

« Hélas! se dist le roy, or, voy-je bien que ceux qui garder me deb- » vroient, me veulent destruire. Quy les meut de mettre telles parolles

» menchongières avant, fors que pour nous tollir nostre dignité royale? » Or, nous ne sçavons mais en quy fiyer fors en nostre beau cousin de » Bourgongne, ses frères et le conte de Saint-Pol. »

Lors fu commandé de par le roy que les chainnes fussent tendues par les carfours et la ville mise à deffense, dont depuis par trayson fu trouvé que on ne s'en peuist aidier au besoing.

XCIII.

Des grans maux que firent les Ermaingnacs quand ils veirent qu'ils n'entreroient point à Paris.

Quand les Ermaingnacs dessusdit veirent que point n'aroient les portes ouvertes, ils commenchièrent à pillier et rober le païs d'environ, et s'en vint le duc d'Orléans logier à la Gonesse, Charles de l'Albrect à Dammartin, et Clingnet de Brabant s'en alla fourer le païs tout à l'environ de Soissons. Sy s'enfforcha chascun d'eulx de faire garnisons de vins, de bleds et de touttes vitailles pour eux bouter et tenir ès forteresces, se aucunes en peuvent attaindre.

XCIV.

Comment le conte de Nevers et le duc de Lorraine desconfirent le conte de Tonnoire.

Or, vous lairay ung petit d'eux. Sy vous diray du conte de Nevers, quy s'en vint à Paris pourveu de belle gendarmerie. Moult fut dolant quand on luy recorda que Flamens avoient laissié le noble duc son frère, et maudist

l'heure que les Flamens furent oncques couvés quand tel déshonneur leur avoient fait. Il avoit destruit Rogemont aveucq la conté de Tonnoire, quy appartenoit au duc d'Orléans, à l'ayde du duc de Lorraine qui estoit de l'aliance du duc de Bourgongne, car au plus tost que ceux orent defflet le dit duc, ils se misrent enssamble, et envoia le dit duc de Lorraine au conte de Nevers Amé de Viri, Carot de Deulli, Anthoine de Ville, Pietreman de la Rocelle, Charles de Chervoles et pluiseurs autres cappitaines, quy coururent et fourèrent la conté de Rougemont et la conté de Tonnoirre, comme avés ouy cy-dessus; mais aussy, comme ces deux princes s'en venoient pour entrer à Paris, le duc de Lorraine, quy illec estoit à grosse compaignie aveuc le conte de Nevers, fut constraint de retourner en son païs, car on luy manda hastivement que les Ermaingnacs estoient entrés en Lorraine et boutoient les fus, par quoy le convint retourner; mais le conte de Nevers s'en vint à Paris bien accompaigniet, car il avoit les Bourguignons aveuc luy, quy bien estoient XV^c^ lances, et y estoient le prinche d'Orenges Jehan de Chalon, le sire de Saint-George, le sire de Chasteau-Vilain, sire Pierre de Baufremont, monseigneur de Digonne et pluiseurs autres cappitaines et noble chevalerie de la ducé et conté de Bourgongne. Le conte de Nevers les amena dedens Paris, dont moult furent joieux et lies ceux de la ville, car moult les rechuprent honnourablement, et leur alla au devant le duc de Guienne, et aussy fist le conte de Saint-Pol, et furent tous logiés dedens Paris. L'endemain lor vint le conte de Poitiers, quy maugré les Ermaingnacs, à l'aide de ses parens, entra en Paris. Lors ont estably ces princes gardes aux passaiges, affin que nuls ne peuist nuire à la bonne cité. Sy ont mis gens d'armes au pont de Charenton, quy bien l'ot gardé: après ont commis pour garder le pont Saint-Clau ung chevalier nommé Anthoine de Cran, lequel commist de par luy ung lieutenant quy en fist mal son debvoir, car il le vendi depuis aux Ermaingnacs, et quand il fu pris à la bataille de Saint-Clau, il en ot la teste trenchie et sy en fu écartelés et les quartiers de son corps pendus aux portes de Paris.

XCV.

Comment il convint que messire Jehan de Challons rendist la ville de Saint-Denis par faulte de vivres.

Tout à l'environ de Paris furent garnis les chasteaux, villes et fermetés, sy bien que nuls des ennemis n'y povoit riens meffaire; mais touttefois les vivres faillirent à Saint-Denis, où Jehans de Chalons estoit en garnison, mais ce fut pour ce que l'abbé, quy favourable estoit à l'autre partie, les faisoit cachier ès boues en terre et ès greniers, en telle manière que gendarmes n'avoient de quoy vivre. Sy s'en partirent et rendirent la ville au duc d'Orléans, quy toutte l'avoient avironnée de gendarmes. Ainssy se party Jehan de Chalons de Saint-Denis. Le duc d'Orléans y entra, et ses deux frères, qui moult y furent bien festoiet de l'abbé et du trésorier de léans. Le soubs-trésorier hapa les reliques et destoupa ung puch quy grand temps avoit esté fourbatus, et les mist là dedens, et puis le couvry de moult de pierres, dont jamais nuls ne se fuist perchus, ne avisés de cette place. Mais quand lesdis Ermaingnacs orent fusté toutte la ville, ils demandèrent ce soubs-trésorier et luy ont dit qu'il lor délivre les joiaux. Le moisne leur dit : « Je ne sçay où ils sont, ne que vous faittes, se les Bour-» guignons ne les ont, car ils ont tout fusté chaiens, et pour ce faire ont » rompu les huys et n'ont riens laissié de ce qu'ils ont peu avoir. »

Adont prindrent-ils le moisne et le mirent à gehinne en luy faisant souffrir maulx innumérables, mais toutteffois ils ne porent riens traire de luy de ce qu'ils demandoient. Dont cherchèrent tant l'église, les chambres et le dortoir qu'ils trouvèrent ung moult beau coffre, très-fort lié et bendé de fer et fermé à quattre serures d'argent. Ils cuidèrent que ce fussent les saintes reliques. Sy allèrent quérir ung fèvre pour tout rompre; mais quand le dit fèvre fut venus, il n'y osa touchier pour la vénération des saintes reliques, lesquelles il cuidoit estre dedens; pour quoy ils le batirent vilainement et puis luy tollirent son martel, duquel le duc de Bourbon et le conte d'Ermaingnac férirent sur le dit coffre à force, tant qu'ils le rompirent. Là trouvèrent moult de belles choses, sycomme espingles, fremaux,

joiaux, dorelos, couronnes, chapeaux, rubis, saphirs, diamans, escarboucles et balais, grandes chaintures perlées, affiqués d'or fin chargiés de grosses perles branlans et moult de riches bagues: c'estoient des paremens à la roynne, qu'elle avoit illec mis à garder, mais bien croy qu'elle failly à tout retrouver.

XCVI.

Comment Bernard d'Ermaingnac couronna le duc d'Orléans.

Quand ces princes orent trouvé ces rices joyaux, ils en firent moult grand joie, principalement de la couronne, combien que bien penssoient que ce n'estoit point la couronne du roy, mais nonobstant le comte d'Ermaingnac le prist et le mist au duc d'Orléans sur la teste et luy dist: « Monseigneur, pour mon sairement sauver, je vous couronne roy de » France, combien que point ne possessés de la terre encoires, mais ains » que jamais je retourne en ma terre, je vous en feray signeur et roy pos- » sessant, et vous menray sacrer à Rains. »

Ainssy le couronna roy de France, mais sa royauté ne dura guaires.

Les nouvelles vindrent à Paris que Ermaingnacs avoient pris Saint-Denis et toutte pillée et robée, parceque Jehan de Challons l'avoit laissié en deffaute de vivres, desquelles nouvelles on fist grand doeul avant Paris.

XCVII.

Comment le roy envoya querre secours.

Or est-il temps que je vous die du bon duc de Bourgongne, quy ot donné à ses Flamens congiet, et est allé au devant du conte d'Arondel,

auquel il fist moult grand honneur; car à sa venue il tint en la ville d'Arras table ronde et noble court ouverte, et avoit lors fait tendre une noble et rice tapisserie de haulte lice ouvrée, en laquelle on povoit veoir tout le fait des Liégeois et la guerre et bataille de Liége comme dessus est déclairée [1].

Moult fut le disner riche que fist à celluy jour le noble duc aveuc le dit conte et aveuc les dessus nommés prélats, quy venus estoient d'Engleterre pour traittier du mariaige dessus alleguiet, mais, pour abrégier nostre matière, nous n'en parlerons plus maintenant, car assés en sera cy-après parlé. Ainssy comme ils se levoient du disner, il arriva devers eulx ung messaigier de par le roy et les bourgois de Paris, qui estoient en grand dangier pour les Ermaingnacs, lesquels les tenoient sy serré qu'ils n'osoient widier Paris, car ils avoient desjà pris Saint-Denis et estoient logiés à Montmartre et à la Chapelle. Sy alloient chascun jour courre devant Paris.

Che messaigier bailla au duc une lettre du contenu de toutes ces choses, et luy dist : « Monsigneur, je suis envoié devers vous du roy et des bour- » gois pour avoir secours. » Lors print le duc ceste lettre. Sy fut lut comment le roy se recommandoit à luy, et aussy faisoient tous les manans et les habitans de Paris, en luy priant que briefment les veulle secourre. Lors dit le duc : « Vray Dieux, veuilliés aidier le roy et tous ses bons amis. » Ces princes ont empris tels choses, se Dieux me veult aidier, dont il » ne viendront point à chief. » Il compta tout l'affaire au conte d'Arondel, quy luy dist : « Ne vous doubtés, nous leur envoyerons des mouches d'En- » gleterre sy largement que nous leur ferons widier la place. »

[1] La tapisserie de la bataille de Liége, décrite dans plusieurs inventaires de la maison de Bourgogne, se trouve mentionnée pour la dernière fois en 1536, sous le règne de Charles-Quint, en ces termes: « La bataille de Liége, contenant six tapis » à or, chacun de sept aulnes de haut. »

XCVIII.

Comment les deux prélats se partirent d'Arras, et le duc s'en alla à tout son armée devant Paris.

—

Après celle feste faitte à Arras, les deux prélats s'en retournèrent en Engleterre, et le bon duc se parti d'Arras l'endemain bien matin, et chevaucha vers Paris à grand exploit, et aveuc luy le conte d'Arondel à tout ses gens et tous les nobles chevaliers et escuiers de Flandres et de Picardie, tirant droit à Péronne. Puis l'endemin se deslogièrent Picars, Flamens et Englès, et se tirèrent tout droit vers Paris, où ils ne sçaront bonnement entrer sans dangier, car tout environ sont gendarmes. De celluy costé estoit le duc d'Orléans, logié à Saint-Denis, celluy de Bourbon au Bourget-La-Roynne, et à la Chapelle avoient fait trencquis. Là ot ung molin au vent où ceux de Paris venoient souvent mieudre, auquel molin ces Ermaingnacs avoient pris ung bourgois de la ville. Sy l'attachièrent au boult d'ung des volants en manière d'ung crucefis, puis ont vestu le molin et laissiet courre et tourner au vent tant qu'il fut mors, voyant ceux de Paris, pour les despiter.

Adont widèrent ceux de Paris à puissance et menèrent carpentiers et manouvriers pour abbatre le dit molin, affin que les Ermaingnacs n'en feissent leur logis. Ung petit après sailli Engueran de Bournoville hors de Paris à tout XXX hommes d'armes, la lance ou poing, pour ce qu'il avoit veu descendre une manière de gens du mont de Montmartre, lesquels s'estoient venus boutter ès marès. Engueran fist partir deux de ses gens, et les envoya courre devant pour sçavoir leur conduite, mais endementiers est venus le duc de Bourbon, quy bien congnut le dit Engueran par ses armes. Sauf-conduit demanda, et Engueran luy accorda en levant la main, puis parlementèrent grant pièce, mais ne sçay de quoy, et, quand départir se deurent l'un de l'autre, l'embusque sailly du marès et vindrent coupler sur le dit Engueran [1]. Là y ot grand chaplich de rompre lances et espées.

[1] On lit en marge: Trayson de France.

Là y ot ung chevalier, quy estoit maistre de l'embusche, nommé le bastard de Jargeau, qui fut fier comme un lion, quy vint jouster contre le dit Engueran. Sy le féry par le milieu de l'escu et rompit sa lance en trois tronchons; or, Engueran, quy pour ce temps estoit la milleure lance qu'on sceuist, l'attaindit droit en la visière, syque lui porta jus de la teste. Lors tira l'espée d'achier et l'euist pourfendu jusques aux dens, s'il n'euist sy tost parlé, et luy dist : « Je me rens vostre prisonnier. » Puis vint ung escuier à coitte d'esperon, lance baissée pour le cuidier rescourre par force, mais luy-mesmes fu retenus, sicques les autres retournèrent bride et s'en ralèrent à Montmartre vers leurs gens.

XCIX.

Cy parle de pluiseurs choses qui en ce temps se firent à Paris.

Engueran de Bournonville aveuc ses gens fist ce jour moult d'armes. Il emmena che chevalier bastard prisonnier aveuc son escuier, lesquels furent boutés en Chatelet. Pour ces choses et autres acquist Engueran de Bournonville moult grand los. Beaucop y avoit de peuple à Paris, mais nuls n'en povoit issir, car on ne les volloit laissier hors, se bien on ne le cognoissoit, et ce pour ce qu'on ne se fioit pas en pluiseurs, car il en y avoit dedens la ville, quy euissent vollu estre de l'autre bende, et adont furent trouvées les brocques de fer et mailles des chainnes, dont a esté une fois parlé, et ce fist moult esbahir le peuple de Paris, car tous les jours venoient courre, entre lesquels coureurs, il y ot ung chevalier logiet à la Chapelle, qui chascun jour, une fois ou deux, venoit courre, monté sur ung gaillart coursier jusques ès bailles de Paris, et là disoit : « Widiés vostre pou- » lier, faulsse merdaille. Puisque vostre roy ne nous veult faire justice, » nous avons fait ung roy qui nous fera raison de celluy quy fist morir » monsigneur Loys sans cause et sans raison : or, en sera pugnition » prise. »

Et, ces mos dis, jettoit sa lance èsdittes bailles, et puis s'en retournoit. Cuidant faire proesce, il vint tant courre auprès de la porte qu'il y demoura, car les compaignons, qui ung jour estoient widiés de l'autre costé, vindrent à couvert eulx embusquier auprès des fossés, sicques quand il revint mais, ils l'encloïrent et effondrèrent son cheval. Sy luy convint choir à terre en criant « Raenchon », mais ce ne luy valut, car il fut incontinent tués et mis en pluiseurs pièces.

Une autre fois Amé de Viry, ung moult renommé cappitaine, sailli hors de Paris à XXIIII hommes d'armes, et s'en vint férant de l'éperon droit à la Chapelle. Ces hommes d'armes estoient montés sur bons coursiers, armés légièrement seullement du hault de la pièce, sallade en teste et la lance ou poing. Sy se férirent ès gens du duc d'Orléans, lesquels ils sousprindrent, pour ce qu'ils vindrent sy matin qu'ils estoient en leurs paillasses tous endormis. Là en y ot pluiseurs tués, navrés, blechiés et décopés. Là fut pris ung nommé le Grand Hennequin, qui estoit ainssy que le plus famillier serviteur du duc de Bourbon, et estoit sommelier de son corps. Che Hennequin sçavoit moult des secrès de ces princes, et sçavoit touttes les traysons quy entre eaux estoient basties.

Moult estoient engrans ceux de Paris, par espécial les bouchiers, les marchans de Grève et ceux du quartier des Halles, de widier hors et combattre les Ermaingnacs, quy sy fort les cuvrioient, mais, pour l'apparence des traysons que chascun jour ils trouvoient, ne volloient point souffrir les cappitaines qu'ils widassent des portes, tant que le duc de Bourgongne venroit, comme il lor avoit promis, lequel estoit de ceste heure logiés auprès de Montdidier, et avoient ceulx de Paris et luy escript mainte lettre les ungs aux autres pour trouver fachon comment ils porroient chevir de lor fait, car le duc n'avoit point empensé de combattre ses ennemis aux gens qu'il avoit, car il n'avoit en tout que VIII mille combattans parmy les Englès. Assés estoient de gens à Paris, mais les passaiges estoient sy clos que à grand paine y povoit-on entrer, ne yssir sans le sceu des ennemis.

Longuement fu la chose pourparlée et démenée des cappitaines d'Engleterre et de Picardie. Finablement le conte d'Arondel et ses gens dirent que jamais ne verroient la mer tant que ils auroient veu Paris, ou tous y moroient en la place. Sy se partirent l'endemain et tirèrent vers Normendie, et vindrent droit à Ponthoise, cuidans passer à Saint-Clau; mais,

ainssy comme ils furent arrivés, il y ot ung lieutenant commis de par Anthoine de Cran, nommés Colinet de Pluseus, et estoit alyés à une femme parente à Charles de l'Albrect, pour laquelle aliance il vendi la place à bons deniers comptans qu'il en rechupt, entretant que le dit Anthoine estoit en aucunes besongnes alé pour le roy.

Ainssy fu le pont Saint-Clau baillié aux Ermaingnacs, dont le dit Colinet moru depuis comme nous avons dit devant.

Quand les nouvelles vindrent au duc de Bourgogne que le pont Saint-Clau estoit pris, il fut en grand soussy, car il contendoit de faire illec son passaige. Sy séjourna à Ponthoise trois jours. Endementiers marchandèrent ses ennemis à ung Normant de mourdrir le bon duc, par quoy luy, plain de fol hardement, s'en vint à Ponthoise, et lorsque nos signeurs estoient plus enbesongniés pour leurs grans affaires et que tous les cappitaines estoient au conseil, il s'en vint estampir devant la personne du duc, et illec changa coulleur et ne sçot mot dire. Alors, quand le duc le regarda, le sang luy frémy; sy appella aucuns de sès gens et lor dist: « Ostés-moy « cest homme, et qu'il soit bien examiné, car le ceur me dist qu'il ne veult » nul bien. » Lors fu saisy prestement et fusté, et fu trouvé en son puignet ung lonc coutel d'achier trenchant et afilé, et sans constrainte nulle il congnut qu'il venoit prestement de l'ost aux ennemis, ausquels il avoit marchandé de copper la gorge au dit duc de Bourgongne. Lors fu fait ung hourt sur le marchiet de Ponthoise, sus lequel on luy trencha la teste.

C.

Comment le duc Jehan fist sçavoir à ceux de Paris à quel jour et à quelle heure il voloit entrer en Paris.

Quand le bon duc de Bourgongne voit ore et aultres fois telles apparances faire sur luy, il gracie Dieu et voit bien qu'il est en grand péril de sa vie. Il fist par ung païsant sçavoir à ceux de Paris que à tel jour et à

telle heure ils fussent sur leur garde et que adont il entreroit à Paris, s'on ne luy deffendoit le pas, et que bien fuissent alors sur leur garde, affin que, se les Ermaingnacs les voloient destourber, ils fuissent près pour le secourre, car ils estoient VIII^m^ hommes de bonne vollenté et non plus.

Quand ceux de Paris ouyrent ces nouvelles, ils se tindrent pour tous asseurés et ne doubtoient plus riens. Sy s'aprestèrent au jour assigné, et se misrent tous en belle ordonnance.

Le conte de Nevers alla conter au roy et à monsigneur le dauphin la venue du duc, quy moult en furent joieux, et, pour mieulx faire, le duc de Guienne monta à cheval quand ce vint à aller au devant de luy. Moult y ot mervilleusement grande assamblée au partir de Paris de noble chevalerie et de beaux gens d'armes, tant archiers comme arbalestriers, quy tous estoient menés en belle ordonnance. Le conte de Saint-Pol menoit ceux de Paris, lesquels il avoit en garde. Tant estoient grand monde à piet et à cheval que c'estoit une infinité. Moult démenoient grand noise, tant pour le cry et murmure d'entre eux, comme des busines, trompilles et clarons.

Les Ermaingnacs se tindrent pour tous asseurés, à les ouyr, qu'ils wyderoient hors pour les combattre. Sy se tirèrent en très-belle ordonnance hors de leurs logis. Ceux de la Chapelle et de Saint-Denis se tirèrent en la place du Lendi, et le duc de Bourbon et le conte d'Ermaingnac sur le mont de Montmartre. Tous se tindrent quoy, serrés et en belle ordonnance, bannières et estandars desploiés au vent, et attendoient d'avoir bataille à ceux de Paris pour ce qu'ils lor avoient clos le pont Saint-Clau, lequel les grevoit moult pour le passaige des nefs quy ne povoient amener vivres à Paris. Or ils ne se donnoient garde de l'armée au duc de Bourgongne, mais tantost ouyrent de l'autre lés grand noise et grand train de chevaux hennir, trompettes et clairons bondir; car là endroit venoit en belle bataille rengie et ordonnée le noble duc de Bourgongne, lequel avoit mis le conte d'Arondel et grand nombre d'archiers en l'avant-garde. Là avoit maint penon et maint estandart, tous chargiés des rabos fais de fin or. En la bataille que menoit le noble duc à l'environ des estandars estoient mille hommes d'armes bien montés sur fors et légiers chevaux, tous armés de harnois entiers. Ainssy vindrent le pas tout bellement, quatre trets d'arc devant la bataille. Après venoit le bon duc atout ses Picars, en belle bataille pareillement

ordonnée, quy se nombroient de V à VI^m combattans, tout au net sans bagaige, tous bien entalentés de combattre.

CI.

Comment le duc Jehan entra dedens Paris à grand joye.

En tel aroy venoient tous par ordre les signeurs dessusdis, chevauchant la belle plaine. Et en pareil estat leur vindrent à l'encontre le duc de Guienne, le conte de Nevers, le conte de Saint-Pol et maint noble chevalier et escuier de Bourgongne, de Paris et d'ailleurs, aveuc les bons bourgois et marchans quy tous se penoient, chascun endroit soy, de festoier, conjoïr et bienvignier ce bon duc, que pièça avoient tant désiré.

Le duc de Guienne premier le vint acoler [1], sy fist son frère de Nevers et puis le conte de Saint-Pol; aussy firent tous les cappitaines et gens d'extime, au mains de le festoier de main ou de bouche.

En ceste ordonnance sont tous entrés dedens Paris, sans ce que les Ermaingnacs se soient bougiés de leurs lieux, où ils estoient fortifiés à leur avantaige, cuidans avoir la bataille.

Oncques puis que Paris fu fondée, ne fut tel feste demenée qu'il y eubt à l'entrer dedens la ville [2]; car il y ot plus de cent mille personnes, que petis, que grans, que femmes, que enffans, quy tous crioient: « Noël! » Bien les povoient ouyr les Ermaingnacs, car on les eust ouys de Saint-Denis, et ainssy l'ont mené toutte la grand rue jusque à l'ostel de Saint-Pol. Ce bon duc estoit à dextre du duc de Guienne, et du conte de Nevers à sinistre, lesquels le menèrent en la chambre du roy, devant lequel il se mist à genoux.

Le roy le veut accoler et baisier, et luy a dit: « Beau cousin de Bour-

[1] On lit en marge: Aussy fist Judas Jhésu-Crist.

[2] On lit en marge: Ainssy firent les Ébrieux à Jhésu-Crist quand il entra en Jhérusalem, mais depuis le misrent à mort.

» gongne, bien soyés-vous venus ; nous aviesmes grant besoing de vostre » secours et ayde, car nos beaux nepveux d'Orléans nous veulent déshi- » reter et ont fait veu de destruire nostre royaume. »

Adont luy respondy le duc : « Monsigneur, je vous en feray briefment » quitte, à l'ayde de Dieu et de mes gens. » Puis prinst congiet du roy et s'en alla à l'hostel d'Artois, où il se loga, et aveuc luy le conte d'Arondel, affin que ses gens ne feissent rumeur parmi la ville.

Les Ermaingnacs se retirèrent en leurs logis comme devant, et jurèrent que jamais ne partiroient pour vent, ne pour oraige, tant qu'ils aroient mis Paris en leur subjection ; mais leurs veux et leurs promesses retournèrent à brief jour, car, la nuit Saint-Martin d'iver en ceste mesme année, le duc de Bourgongne fist armer ses gens et le conte d'Arondel aussy, aveuc grand quantité du commun de Paris. Sy les fist marcher sans quelque noise, et à toutte dilligence se tira vers Saint-Clau. Quand ils vindrent au plus près, ils ordonnèrent leurs batailles pour assaillir la plache vers Saint-Rémi-des-Plains, pour ce que là s'estoient fermés de bolevercques et de trenchis. Sy estoient en celle fermeté de V à VI^{m} hommes, quy ne se doubtoient de riens. Ils furent assaillis si radement et de sy grand coraige qu'il n'y demoura boulevercque, trenchis, taudis, ne pavais, que tout ne fuist à forces de picques, de crocqs et de angines rués par terre et reversés. D'aultre costé estoient gendarmes bourguignons, picars et englès, quy gardoient le passaige, et quant iceux Ermaingnacs s'en voloient fuir par là, ils les faisoient saillir en Saine pour boire l'eaue quy est saine. Là y ot très-grande desconfiture, car il y demoura de V à VI^{c} chevaliers, que mors, que pris, et en demoura en la place deffais et mis hors de ce monde, tant par espée comme noyés, de IIII à V^{m}. Illec fut pris aveuc tantmaint autre ce Colinet de Pluiseus quy avoit vendu la place aux Ermaingnacs, lequel fu amené à Paris où il fut escartelés comme desjà avons dit. Quand le roy seut ces nouvelles, il en fut moult joieux et moult prisa le duc de Bourgongne.

Or disons de ceux qui eschappèrent de Saint-Clau, quy s'enfuirent à Saint-Denis faire greveuses complaintes au duc d'Orléans, quy en estoit moult maris, mais le conte d'Ermaingnac luy dit adoncques : « Ne vous » chaille; je vous en vengeray en brief. »

CII.

Comment les Ermaingnacs se retrayrent et misrent leurs garnisons, qui firent moult de maux.

Quand ces Ermaingnacs sorent la desconfiture de leur gens et veirent qu'ils avoient perdu le passaige du pont Saint-Clau, il se sont retrais, et ont envoié de leurs gens en la conté de Vallois en garnison à Couchy, à Pierrefons et ailleurs en pluiseurs places, puis se sont retournés oultre la rivière de Saine et ont quis passaiges pluiseurs, quy mieulx mieulx, puis ont garnys fors et chasteaux de vivres et de gendarmes, dont moult domaigièrent la Beausse, Brie et le Gastinois, car ils y entretindrent tout l'ivyer leurs gens, et chascun d'entre eux princes s'en retourna en sa maison. D'aultre costé, le duc Jehan et ceulx de son parti s'entretindrent, les aucuns tenans les champs, et les autres dedens Paris, attendant le doulx mois de may.

CIII.

Comment le duc Jehan ayant du tout le gouvernement du royaume fist mandement espécial pour avoir gendarmes à servir le roy.

En l'an de grâce mille quatre-cens-et-douse, le duc Jehan, quy pour lors avoit le gouvernement du roy, de monseigneur de Guienne, de Paris et de la pluspart des bonnes villes et chités du royaume de France, fist escripre mandemens de par le roy à tous chevaliers, escuiers et nobles vassaux, aussy aux bonnes villes et aux confraries, tant d'archiers comme d'arbalestriers, de par tout le dit royaume, que chascun fust prests à certain jour pour résister aux ennemis du roy, et fist en cestuy an mettre pluiseurs siéges.

Adont fu le conte de Saint-Pol estably connestable de France, lequel mist en ceste an le siége à Couchy et à Pierrefons, lesquels il prist à force de minnes et de grosse artillerie, pour tant aussy qu'il ne lor apparoit nul secours. Sy les mist doncques en l'obéissance du roy et de monsigneur le duc Jehan pareillement.

En ce meisme an pluiseurs cappitaines, tels que messire Jacques de Hailly, Aimé de Viry, Enghueran de Bournonville se mirent aux champs et misrent les Hermaingnacs tous hors du païs de Beausse et de Gatinois, lesquels y estoient mis en garnisons de par les princes dessus dis, les enffans d'Orléans et autres, comme à Meaux, à Bonneval, à Gaillardon et à Estampes, auquel lieu y ot moult grand siége et pluiseurs grands assaux, dont cy n'est point déclairié au long, fors que tant que illec fu pris messire Loys Bourdon, auquel fu reprochiet comment il avoit promis aux enffans d'Orléans de tourner le duc Jehan en rost. Néantmains touttefois, à la requeste d'Enghueran de Bournonville, auquel il avoit esté frère d'armes en guerre de Lombardie aveuc Fachicain, il fut pour lors respité de mort, mais fu envoyés prisonnier ou chastel de Lille [1], et au surplus tout le païs de Brie, Beausse et Gatinois se rendirent.

CIV.

Encoire mandement de gendarmes pour résister aux Ermaingnacs.

L'an mille IIII[c] et XIII, quand tous les païs dessusdits, fors, villes et chasteaux furent mis en l'obéissance du roy, comme dit est, pour ce ne cessoient pas les dis Ermaingnacs de chascun jour courre et fourrer les païs du roy, prendre prisonniers et desrober marchans, et fut avisé par le conseil du roy et des princes de se mettre sur les champs, pour à puissance résister à leurs maléfices. Sy fut de rechief fait grand mandement et grande semonsse

[1] On lit en marge: Mais il n'y demoura guaires, ains fut délivrés, ne sçay par quel moïen.

par tout le royaume de France et par tous les païs, terres et signouries au duc Jehan, et tant que pour abrégier la matière sans déclairier au long les noms des signeurs, ne les journées à che emploiées, mais toutteffois en l'an dessusdit, après le Saint-Jehan d'esté, fu le siége mis et assis de par le roy, où il fut meismes en sa personne aveuc le duc de Guienne, le duc de Bourgongne, le conte de Nevers et leurs allyés, devant la ville de Bourges en Berri, dont le païs d'environ fut moult foulé et adomaigié. Mais la bonne ville ne fut asségie que d'un costé, et fut ung jour entendu par les escoutes de nuyt qu'ils se voloient partir et habandonner la ville, pour quoy fut tant traittiet entre les princes tenant ce siége de par le roy et le duc de Berri son oncle, qu'il vint devers le roy à sauve trèves, burent enssamble, et furent tous meffais pardonnés de entre luy et son nepveu de Bourgongne, et partant le siége levé, et s'en retourna chascun en son lieu.

CV.

Comment le duc de Berri assambla à Paris secrètement gendarmes pour arrière destruire le bon duc Jehan.

Quand le roy fu retourné à Paris, aveuc luy le duc de Guienne et le duc Jehan, toutte celle grande assamblée fut séparée, et donna chascun congiet à ses gendarmes, le duc Jehan prétendant de demourer paisiblement comme les convenances orent esté prises et baillies au dit lieu de Bourges. Mais ce duc de Berri se retraist en son hostel à Paris, où couvertement faisoit venir gendarmes à piet et à cheval, armés à la couverte, que personne de ceux tenant le parti au duc de Bourgongne ne s'en donnoit garde, et tant y en vint par alongement de temps qu'ils se trouvèrent là dedens en cest yver très-grosse puissance, et tellement que une nuyt ils assaillirent les Gois, qui tenoient le parti au dit duc Jehan, et abatirent à paines toutte la boucherie de Paris, et tout ce se faisoit de nuyt à la cellée. Après ce que les Gois orent recordé au dit duc Jehan toutte lor aventure, et que les gens

au duc de Berri estoient couvertement armé, et sy estoient grosse puissance repuse parmy Paris en pluiseurs et divers lieux, ainssy comme il s'en retournoit de la court du roy à son hostel, il ouy desserrer une arbalestre, dont le trait luy passa au plus près du chief [1].

Après ces nouvelles ouyes, et qu'il se fut perchu du trait comme dit est, il mist doubte en son fait, car il estoit surpris et n'avoit point jour pour povoir mander ses gens puisque la ville estoit entreprise de ses ennemis. Sy dist aux dis Gois qu'ils penssassent à leur fait le mieulx que pouroient. L'endemain vint à l'ostel du roy, où il dist qu'il s'en volloit aller en gibier vers Monmartre; mais, tantost qu'il fut aux champs, il tira bride vers Flandres, et ordonna à ses garnisons de passer les rivières en divers lieux, est-assavoir messire Hues de Lannoy à Compiengne et Engueran de Bournonville à Soissons, et ainssy des aultres en pluiseurs lieux, ce que peu luy prouffita aux affaires quy depuis luy survindrent.

CVI.

Comment la pluspart des nobles signeurs de Bourgongne se partirent de leur pays et vindrent servir le duc Jehan lor signeur, ce que bien luy fust besoing; car, aveucques aucuns Picars, en l'an IIII^c^ et quatorse, ils se boutèrent dedens Arras et se deffendirent tellement contre la puissance du roy que, après pluiseurs assaux, le roy leva son siége et s'en alla.

En l'an mille quatre-cens-et-quatorse, le duc Jehan s'estoit retrays en son païs de Flandres, et avoit mandé les nobles de la duchié et conté de Bourgongne, est-assavoir messire Jehan de Challons, le sire de Saint-George, le sire de Chasteau-Villain, le sire de Grey, le sire de Bauffremont, le sire de Chastillon, le sire de Montagu, le sire de Rochefort, messire Jacques de la Basme, messire Glaude de Chastelu, le Veau de Bar, Jehan d'Eschauf-

[1] On lit en marge : Trayson de France.

fours, le sire de Vergi et Jehan de Fribourg, lesquels descendirent de la duché et conté de Bourgongne, bien de VIII^m^ à X^m^ combattans ou plus, quy s'en vindrent, costoiant la Champaigne, sur le Barrois, tant qu'ils se trouvèrent oultre la rivière de Somme, quy bien lor estoit besoing; car d'aultre costé les Ermaingnacs estoient entrés dedens Paris, et avoient assamblé tant de gens que tous les champs en estoient couvers, et avoient le roy en lor armée, le duc de Guienne, les enffans d'Orléans, le duc de Bourbon, le duc de Bar, le roy Loys, le duc d'Alenchon, le conte de Richemont, Charle de l'Albrect, le conte d'Eu, le conte d'Ermaingnac et maint aultre noble prinche et puissant baron, tant qu'ils se nombroient bien à deux cens mille combattans, moult désirans de destruire le duc Jehan et ses terres. Ils comprenoient grand païs, et tantost qu'ils vindrent à Compiengne, messire Hue de Lannoy qui le gardoit, le rendi au roy comme raison estoit. Sy se party luy et ses gens, sauf corps et biens. Soissons fut assise, où estoit Engueran de Bournonville, quy moult fort se deffendi, mais à ung assault quy s'y fist, fu mort ung nommé le bastard de Bourbon, dont par ce fait furent les princes tant courrouchiés que messire Loys Bourdon, à quy le dit Engueran avoit sauvé la vie à la prise d'Estampes, n'en osa oncques requerre de le respiter de mort, mais trop bien luy avoit fait sçavoir qu'il se partist de la ville coyement s'il povoit; mais il ne pot, ains fu détenus de ceux de la ville et livrés en la main des princes de France et mis à mort, quy fut telle que on luy trencha le col, dont ce fu domaige, car moult avoit esté en son temps preudons et bon cevalièr aux armes.

CVII.

Comment les Ermaingnacs à grosse et puissante armée amenèrent le roy devant Arras et y misrent le siége puissamment.

Après ce furent tous les passaiges ouvers et mis en l'obbéissance des Ermaingnacs, sur Saine, Oise, Aisne, Marne, Aube, Yonne et jusques à la

rivière de Somme, quy guaires ne dura, car tantost se rendirent tous les chasteaux et bonnes villes comme Abbeville, Amiens, Corbie, Noyon, Saint-Quentin, Piéronne, Bray et Bapaumes, et tant esploitèrent les dis Ermaingnacs que à l'entrée d'aoust, l'an dessus dit, arrivèrent à tout leur effort devant la ville et cité d'Arras, et misrent siége mervilleux et destroit tout à l'environ, et affustèrent bombardes, canons, veuglaires et coullars, dont ils faisoient jetter incessamment de jour et de nuyt, et sy faisoient en pluiseurs lieux miner pour cuider par illec entrer dedens la ville, mais par dedens faisoit-on contremines, par lesquels ils estoient souvent combatus et reboutés vilainement à leur grand perte et domaige; car là dedens estoit messire Jehan de Luxembourg, cappitaine de la ville d'Arras de par les Picars, et monsigneur de Vergi, cappitaine des Bourguignons, et sy y estoit Philippe de Saveuse, cappitaine de la cité, lesquels vaillamment s'éprouvèrent et deffendirent, car ils estoient grand foison de bons gendarmes et de trait. Sy avoient afusté au long des murs moult d'artillerie, dont fort domaigièrent les dis Ermaingnacs.

Ou chastel de Bellemotte, quy siet auprès de la ville du costé de Flandres, estoient gendarmes picars et bourgongnons, desquels furent pluiseurs fois les Ermaingnacs mervilleusement escarmuchiés, principalment ceux de leur avant-garde, mais tant siet le dit chasteau en fort lieu qu'il n'est engien quy le puist grever, et ne lor porent ceux du siége deffendre et issir en la ville à lor plaisir. Par les saillies que ceulx de che chastel et ceux de la ville firent sur l'avant-garde des Ermaingnacs, demourèrent pluiseurs d'iceulx Ermaingnacs ès bourbières, marès et fossés de la ville, quy jamais ne retournèrent en lor païs.

Quant ce siége ot duré par l'espasse de deux mois entiers, c'est-assavoir depuis le quatriesme jour de jullet jusques au VIII[e] de septembre, y vint une moult grosse ambassade de par le duc Jehan, où estoit en chief le duc de Brabant et la contesse de Hollande, grandement accompaigniés de évesques, abbés et nobles hommes furnis de charroy à tentes, trefs et pavillons. Sy fut par eux tant parlementé que la paix fut accordée entre les enffans d'Orléans et le dit duc Jehan, réservé que le conte d'Ermaingnac ne volt nullement estre compris ou dit traittiet. Et depuis, comme vous orés chà-après, renouvela mervilleusement la guerre, et fut tant par luy pourchassié qu'il fut commis connestable de Franche, et fist bannir le dit duc Jehan,

dont moult de grans meschiés sont depuis advenus et advenront encoires, se la divine Providence n'y pourvoit.

CVIII.

D'une grande chevauchie que Henry, roy d'Engleterre, fist en Normendie et en France, dont il greva moult le pays.

En l'an de grasce mille quatre-cens-et-quinse, monta en mer Henry, roy d'Engleterre, fils au roy dont nous avons cy-devant parlé, à grand puissance de gendarmes et de trait, et arriva en Normendie, où il prist la ville de Harfleu. D'illec passa tout au long du païs de Normendie à tout son ost sans guères de bagaiges, et renchonnoit les villes et le plat pays à vivres. Tout le monde s'enfuyoit devant eulx, mais toutteffois affin d'esquiéver le païs d'ardoir, ils trouvoient du pain.

Les princes de Franche s'assambloient de touttes pars moult hastivement et à grand effort, en Barrois, en Lorraine, en Bourbonnois, en Orliennois, en Berri, en Poitou, en Champaigne, en Brie, en Beausse, en Gatinois, en Retelois, en Nivernois, en Terrasse, Santers, Beauvoisis, Vermandois, en Parisis, Launois, Flandres, Brabant, Haynau, Picardie, Ostrevant, La Lewe, Pontieu, Boulenois et Artois. De tous ces païs et de maint autres, dont cy n'est faitte quelque mention, se sont les nobles et aultres assamblés à intention de combatre le roy englès et luy deffendre le passaige de Somme, car il ne s'osoit bouter à le Blancque-Tacque, où avoit passé le roy Édouard à la bataille de Cressy.

Sy chemina si radement, tant à piet comme à cheval, qu'il entra ou païs de Vermandois, et alèrent ses coureurs devant Néelle, où ils renchonnèrent la ville et le païs de Vermandois à pain, comme dit est. Se les Franchois, quy moult estoient grand nombre de gens de tous costés, euissent bien pris garde à leurs besongnes, ils euissent obtenu, car les Englès passèrent en grand destroit la rivière de Somme à esclusiers, puis tirèrent le plus brief qu'ils

polrent parmy Artois, droit vers Callais. Les princes de Franche les siéwoient à tous costés, mais en desroy et à tue-cheval : chascun s'efforchoit de siéwir, syque jamais n'y cuidoient venir à temps. Tant chevauchièrent que les Englès ne polrent plus éviter la bataille; sy les attendirent ou païs de Ternois, auprès d'un chastel nommé Agincourt, le XXV^e^ jour d'octobre.

Les nobles de France, quy moult estoient grand puissance, furent si hastifs qu'ils n'attendirent point leurs piétons, ne leurs gens de trait, dont ils avoient grand foison. Les Englès estoient en belle ordonnance légièrement armés, et ceux de France estoient si pesentement armés qu'ils se frapoient en le boe du champ où se fist la bataille, quy estoit nouveau semé de bled, et sy venoit sur eulx le trait de leurs ennemis en sy grande habundance qu'ils ne veoient goutte. Puis vinrent les hommes d'armes d'Engleterre, quy par force les misrent en desroy, et en prindrent des prisonniers grand foison; mais ainssy, comme ils cuidoient estre au deseure de leur fait, vindrent messire Anthoine le duc de Brabant et messire Philippe le conte de Nevers, son frère (bien à XII^c^ combatans y arrivèrent), lesquels se férirent en la bataille tout en desroy, et lors Englès qui doubtèrent que Franchois ne se recoeuillassent, firent commandement que chascun tuast son prisonnier. Là ot grande effusion de sang et grande occision de nobles hommes; là furent mors les deux princes frères dessus dis, dont ce fut grand domaige, car ils n'estoient point polus, ne soulliés de trayson, comme estoient les autres princes, quy tousjours avoient soustenu l'Ermaingnacrie. Aussy y morut Charles de l'Albrect, le conte de Roussy. Le duc d'Orléans fu mené en Engleterre prisonnier, dont il ne party en grand temps, comme vous orés cy-après [1]. Là demourèrent monsigneur de Rasse, monsigneur de Ront, monsigneur de Wavrin, monsigneur de Rosimbois, Pierre, Collard et Robert de Rosimbois, frères, messire Thomas de Baufremès, monsigneur Guérard et monsigneur Allard de Herbannès, frères, messire Pierre de la Viefville, monsigneur de Rebecque, messire Jehan d'Antoing, et pour tout conclure soubs peu de mos, de touttes les terres, villes et païs chy-dessus nommés, peu y eubt ville, hamel ou forteresce, dont le signeur ne fust illecques mors en la place. Et fut la mortalité nombrée à plus de X^m^ hommes, dont la grigeur partie estoient nobles hommes.

[1] On lit en marge : Les jugements de Dieu sont justes.

La besongne passée, le roy anglois demoura le jour et la nüyt en la place et tout son ost, dont maint gisant entre les mors s'enfuirent la nuytie au bois pour tant que les Englès n'avoient point eubt de jour à les fuster. L'endemain se party le dit roy, et se tira droit à Calais où il fut moult honnourablement rechups, et aussy fut-il par touttes les villes d'Engleterre pour sa grande victoire.

Les païsans du païs de Ternois, femmes et enffans, se misrent au cherchier les mors, despouiller et fuster, où moult eubrent grand acquest. Pluiseurs nobles furent d'eux levés et enterrés en la contrée.

CIX.

Cy parle d'une puissante armée que fist le roy Henri d'Engleterre.

Droit en l'an de grâce mille quatre-cens et XVI, le dit roy Henry fist moult grand mandement et assamblée de gens de pluiseurs païs, comme d'Irlande, de Biscaye, de Frise et de moult d'autres estranges nations, et ot à ses gaiges, de Hollande et de Zélande, bien VIII^{c} naves ou plus. Quand les nobles de France sceurent la grande armée quy se faisoit en Engleterre, ils firent garnir les villes de Picardie, est-assavoir Boulongne, Ardre, Dieppe, Le Crotoy et Saint-Walléri. A Boulongne estoit souverain cappitaine monsigneur de Moreul, accompaignié de monsigneur de Rambures, monsigneur Behort Quiéret et pluiseurs autres nobles hommes. Sy mandèrent en la Lewe pluiseurs arbalestriers, quoyque riens n'y esploitèrent, car ceste assamblée d'Engleterre ne se faisoit fors que pour entrer en Normandie arrière. Et fist au dit an le duc Jehan de Bourgongne mettre sus gens de grand compaignes pour tant que les princes chy-devant nommés, nonobstant le traittiet et accord fait devant Arras, auquel Bernard d'Ermaignac ne volt entrer, et sy fut depuis fait connestable de France, machinnèrent tant qu'ils le firent bannir du royaume de France, dont il fut moult courrouchiés, et aussy furent ses seurs, dont l'une estoit ducesse d'Austriche

et l'autre ducesse de Savoye, à l'occasion de quoy les dittes princesses envoièrent en France pluiseurs gendarmes, et chargèrent à pluiseurs capitaines, conducteurs d'iceulx gendarmes, tels que monsigneur de Castelvivas, monsigneur de Lury et Jehan de Guigni, qu'ils allassent servir leur frère en ses affaires, et qu'ils ne retournassent sans son congiet et licence, et que, se en ce faulte avoit, on leur trencheroit les testes, et moyennant ce on les paya pour demy-an.

Ainssy passèrent ces cappitaines parmi Savoie et parmi Bourgongne; sy entrèrent en Champaigne et baillièrent moult d'affaires aux païsans d'entour de Troyes. Ils prindrent Bar-sur-Saine, où ils misrent en desroy le baillu de Troies, celluy de Sens et celluy de Chaumont-en-Bassigny, lesquels avoient assamblé pluiseurs nobles hommes, aveucques les bringuans du païs. Après ce fait, prindrent Montagu emprès Troyes, dont moult firent de dangiers ou païs. Après vindrent mettre le siége à Noeufchastel-sur-Aisne, moyennant aucune ayde de Bourguignons, Picars et Lorains, tels que Rarot de Duilly, Anthoine de Ville, Piétreman, Charles de Chervoles, messire Jacques de la Basme, le bastard de la Basme, Perreno Grasset, Perrin de Mondore, Robin Marion, Robin du Royon, Perroquet, Goffet de Saint-Aubin, Franquet d'Arras, Lion de Jacqueville, Jacques de Fillemain, messire Mauroy de Saint-Légier, Jehan d'Obigny, Jehan Bertran, Charles l'Abbé, Teste-ly-Volle, Marcerivan et pluiseurs autres, touttes gens de compaingnes, portant estendart ou penon. Ainssy comme il estoient à siége devant le dit lieu, les Ermaingnacs s'assamblèrent à grosse puissance de par le connestable dessus dit, où estoit Remonnet de la Guerre comme cappitaine principal, le cappitaine de Guise et pluiseurs autres, lesquels vindrent pour faire ce siége lever. Sy firent sy grand effroy à l'aborder que pluiseurs en saillirent et noèrent oultre la rivière, mais sy bien se recoeullièrent Bourguignons et Picars et Savoiens que le dit Remonnet fu mis en desroy, et laissa ses gens le plus grant part ou mors ou pris, mais guaires ne prindrent à raenchon.

Ainssy ces gens de compaignes firent grand guerre et coururent Champaigne et Brie jusques au Pont-à-Charenton, puis allèrent parmy Terrasse, Launois et Vermandois, et destruisirent moult de villes, de maisons et de chateaux qu'ils sçavoient appartenir aux adversaires du noble duc.

CX.

Cy parle d'une grande armée que fist le duc Jehan de Bourgongne.

—

En l'an de grâce mille quatre-cens et XVII continuèrent ces gens de compaignes tenans les champs par les païs dessus dis, et meismes en Artois, Vimeu et Boullenois où ils croissoient tous les jours, car tous ceux qui estoient entalenté de faire guerre, leur estoient bien venu, et tant multiplièrent qu'ils se trouvèrent bien XX^{m} ou plus bons combatans.

En ce meismes an le duc Jehan fist grand mandement par tout ses païs de Bourgongne, de Flàndres et d'Artois, et assambla ses osts en Amiennois, et tant fist en celluy an grande semonsse que bien povoit nombrer ses gens d'armes de LX à IIII^{xx} mille hommes, tous hommes de grand deffensse sans quelque commune et sans les gens de compaignie dessus dis. L'avant-garde de sa ditte armée menoit et conduisoit monsigneur de Fosseux, en laquelle avoit quatorse estandars, et y estoient le sire de Cohem, messire Hector de Saveuse, Loys de Wargnies, messire Jennet de Pois, messire Robinet de Mailly, le sire de la Viefville et pluiseurs autres nobles hommes de Picardie et de Boulenois. L'arrière-garde conduisoit messire Jehan de Luxembourg, où estoient XI estandars. Illecq estoient le signeur d'Antoing, le vidame d'Amiens, le bastard de Tyan, le sire de Longueval, messire Mauroy de Saint-Légier, le sire de Beauvoir, messire Trainet de le Trainerie, le sire d'Inchy, Porrus de Canteleu, Porrus de l'Eaue, Jehan de Rosimbois et pluiseurs autres de cy au nombre de VIII^{m} combattans

En la grosse bataille, où estoit le duc Jehan, avoit XLVIII estandars et pluiseurs nobles signeurs, tant de Bourgongne comme de France, Normendie, Flandres, Brabant, Hainau et Artois. Illecq estoient les signeurs de Bourgongne cy-dessus nommés qui avoient servy au voiaige d'Arras, et tantmaint aultre dont les noms ne sont pas ichy à cause de briefté; puis y estoient de la conté de Flandres monsigneur de Briauté, messire Jehan et messire Collard de Commines, frères, le sire de Guistelle, le sire de Hallwin, ceux de Dicquemue, le sire de Norquerme, le sire de Quienville, sire Jehan Villain, le sire de Humbercourt, le sire de Lalain, le sire de Brimeu,

sire Robert Kavin, le sire de la Vischte, le sire de Hames, le sire de Hornes et généralement toutte la noblesse de ses païs.

CXI.

Cy parle de l'armée du duc Jehan et de pluiseurs choses qu'il fist pour décorer son armée, et de la prise du bastard de Saintré.

Au partir de Grand-Viller, le duc Jehan desploya son estandart, quy estoit vermeil à deux bendes, une blanche et l'autre verde, touttes semées de rabos d'or aveuc les attelles semées touttes au long du dit estandart, et son mot semé parmy ces bendes et en pluiseurs lieux avant le dit estandart, ainsi dit : *Ic singhe.* Au desployer son estandart, il donna celluy jour et fist vestir à mille hommes les robes pareilles, c'est-assavoir aux chevaliers robes ouvrées à or, comme celle qu'il ot vestue, et celles aux escuiers ouvrées à argent.

Le noble duc ainssy accompaignié comme vous oés, s'en vint droit à Beauvais, laquelle se rendi prestement à luy, puis tirèrent sur la rivière d'Oise, où le sire de Lille-Adan lour livra passaige, puis misrent le siége à Ponthoise, où estoit en garnison le bastard de Saintré de par le conte d'Ermaingnac, lequel bastard estoit ung moult gaillard capitaine. Un jour sailli sur l'arière-garde, où il fist de beaux fais d'armes, mais il failli à son emprise, car il ne polt retourner en la ville. Sy fut mis à chasse, et le prist de sa main messire Trainet de la Trainerie. Ponthoise ne se tint guaires, non fist Compiengne. Le Pont-Sainte-Maxensse et tous les fors dessus la rivière d'Oise se rendirent, excepté Beaumont qui se tint jusques à la prise de Paris comme vous orés cy-après.

Quand le duc Jehan ot mis à obéissance tous les dis passaiges, il tira droit à Vernon-sur-Saine, où passaige luy fut ouvert, pareillement à Mante et à Meulan. De là tira toutte l'armée droit au Mont-Rouge, emprès Paris, du costé de Normandie, et laissa son arrière-garde dessus ditte devant Saint-

Clau, où ils tindrent ung siége moult dangereux, lequel dura par l'espasse de X jours et cousta à mainte gens les vies, car on y fist de mervilleux assauts. Le chastel fut moult adomaigiet de canons et de bonbardes; mais oncques ne se voldrent rendre, ains se tindrent fors par le secours et enhort qui nuit et jour leur venoit de Paris couvertement. Quand ce virent les signeurs de l'arrière-garde, ils eubrent conseil d'eux retraire. Sy se tira toutte l'armée à Corbeul, où ils meisrent le siége du costé de Gatinois, où moult fu grande labeur faitte pour oster les eaux descendans en la ville, dont on meut le bled communément à gouverner ceux de Paris. Illec fu affolé ung moult suffisant cappitaine nommé messire Mauroy de Saint-Légier, dont ce fu domaige.

Tandis que ces deux siéges se tindrent à Saint-Clau et à Corbeul, les gens de compaingne dont cy-dessus est parlé, menés et conduis par Lion de Jacqueville, un chevalier natif de Paris, firent tant que par le beau parler dudit messire Lion comme par leur force, qu'ils misrent à l'obéissance du duc Jehan toutte la Biausse et le Gatinois, jusques à la rivière de Loirre, et se rendi à eux Chartres, Anneaux, Bonneval, Gaillardon, Estampes, Dourdain, Nemours, Mouret, Chasteau-Landon. Puis vint tout l'ost devant Monhenri, et laissièrent Corbeul, où riens ne polrent faire, et de là vindrent à Chartres.

Pluiseurs de la ditte armée allèrent à Tours, où estoit madame Isabeau de Bavière, alors roynne de France, et l'amenèrent à Chartres. Là ot le duc Jehan nouvelles de Paris par aulcuns de ses alyés que, à certaine heure declairée ès lettres, ils tenroient la porte de Paris ouverte. A ceste heure entroit messire Lion de Jacqueville en l'église de Nostre-Dame de Chartres, dont, par aucuns mauvais rappors fait du siége de Saint-Clau, il fut tué par Hector de Saveuse, dont ce fu pité. Trompettes sonnèrent de tous costés. Sy se parti toutte l'armée sans attendre père, ne compaingnon, et tirèrent droit à Paris à tue-cheval et au férir de l'esperon, et tant fisrent que sans repaistre arrivèrent à Paris, et comparurent à l'heure dessus ditte. Le dit Hector fut des premiers coureurs, comme il avoit esté en tout le voiaige, car tousjours avoit esté devant à la besongne, mais lors failly à son emprise; car ceux de dedens ne polrent besongnier pour les gendarmes qui lors se tindrent sur leur garde aux portes. Lors se retray le duc Jehan, et ordonna ses batailles pour partir, car l'iver les approchoit syque plus ne povoient

tenir les champs. Sy furnist ses frontières et mist à Senlis le bastard de Tian; à Ponthoise, le sire de Cohem; à Compiengne, Hector de Saveuses; à Crail, messire Mauroy de Saint-Légier, lequel estoit boitteux par le siége de Corbeul; au Pont-Sainte-Maxence, Regnault de Longueval; et par delà, à Chartres et ès aultres villes et fors de Beausse, Brie et Gatinois, ordonna ung Rousselet et Gillet de Fillemain et aultres cappitaines de Bourgongne, desquels ne sont pas icy tous les noms, mais il donna illecques congiet aux Picars et Flamens : sy leur recommanda le païs et s'en retourna en Bourgongne aveuc les Bourguignons et emmena la roynne à Troies-en-Champaingnes, quy jà s'estoit rendue à luy.

CXII.

Comment le sire de Graville perdi ses chevaux.

Ce fu ou mois de novembre au dit an que le duc Jehan renvoya Picars et Flamens. Lors après, les garnisons assises au long de la rivière d'Oise, comme dit est, monsigneur Jehan de Luxembourg et les autres cy-devant nommés s'en retournèrent chascun sur soy, et demourèrent ainssy les dittes frontières, chascun quérant son mieulx à son advantaige, se trouver l'estoet, jusques au mois de février.

Ung jour de celuy temps advint que le signeur de Graville, venant de Paris à Beaumont, fu rencontré de monsigneur de Cohem et de ses gens, quy pour lors se tenoient à Ponthoise en garnison. Le dit signeur de Graville fut mis à chasse et aucuns de ses gens enclos et pris, mais de sa personne il se sauva dedens Beaumont. Là gaigna le dit signeur de Cohem trois coursiers baiars et ung grison quy depuis furent reconcquesté par La Hire, excepté ung, au païs de Santers, où fut pris Thomas de Cohem, alors gouverneur de l'estandart, que La Hire fist morir à Guise pour tant que mon dit signeur de Cohem ne luy volt baillier ung courselot nommé « *la bisse* » que le paige avoit sauvé, quant le dit Thomas avoit esté pris.

pour ce que ce courselot estoit renommé le milleur cheval du royaume de France.

CXIII.

Du siége de Senlis que Ermaingnacs misrent, mais messire Jehan de Luxembourg le leva sans estre combatu.

Ou mois de février, l'an dessus dit, se misrent sups les champs Bernard d'Ermaignac, Remonnet de la Guerre, Taneguy du Chastel le Borgne, Taneguy Barbasan et tous les cappitaines quy alors tenoient le parti contraire au noble duc Jehan. Sy chargèrent, à Paris et ailleurs, bombardes et canons, et tirèrent à Senlis, où ils misrent le siége de touttes pars, et moult adomaigièrent les portes, murs, maisons et les bonnes gens de la ville; mais le cappitaine bastard de Tyan, aveuc ses gens d'armes et les bonnes gens de la ville, se contretindrent et deffendirent grandement; car le siége y fu dix sepmaines, et au chief de ce terme, par ung dimenche du mi-quaresme, qui fu le VI[e] jour de mars au dit an, monsigneur Jehan de Lucembourg, lequel avoit assamblé tant de Picars comme il pot aveuc les garnisons de la frontières, le sire de Lille-Adam et autres vindrent celluy jour en belle ordonnance et bataille rengie à intention de lever ce siége ou d'eux combatre à leurs ennemis, mais ceux du siége n'attendirent pas leur venue, ains se deslogèrent bien hastivement, quy mieux mieux, en entendant chascun à esquiéver la bataille; mais le bon capitaine, à otant de gens qu'il ot, les siévy de moult près, et y ot de grandes destoursses et bons butins au département. Ainssy s'en ralèrent Ermaingnacs à Paris, sans combattre, mais pendant ce temps du dit siége et encoire depuis, le dit sire de Lille-Adam aprenoit tout bellement de l'estat de Paris et de ceux du parti au duc Jehan, tellement qu'il détint partie dès gens d'armes venus pour le siége lever, les aucuns tenant les champs, les autres ès frontières, tant qu'il sceut le droit point, jour et heure que la porte Saint-Denis seroit ouverte.

CXIV.

Comment le bon signeur de Lille-Adan, moyennant ses bons amis, trouva manière d'entrer en la ville de Paris, où il y ot grande tuyson du conte d'Ermaingnac, etc.

—

Alors environ trois sepmaines après Pasques mille quatre-cens et XVIII, ainssy comme à une heure après minuyt, le bon chevalier signeur de Lille-Adan, quy ses gens avoit dedens Paris, c'est-assavoir ceux de son aliance tenans le parti au bon duc, s'en vint atout ses gendarmes dessusdis, le plus celéement qu'il pot, auprès de la ville. Sy trouva la porte deffremée, et chevaucha tout au lonc de la rue sans dire mot, tant qu'il vint au quartier des Noeufves-Halles, où illec sçavoit estre pluiseurs hommes en leurs maisons, tenans le parti dessusdit et escoutans sa venue. Lors fist tout à ung cop sonner quattre trompettes et tous ses hommes cryer : « Vive le » roi et le noble duc de Bourgongne! Bourgongne! Bourgongne! Bour» gongne! Bourgongne! »

Adont saillirent les bons bourgois hors de leur maisons, et eux venir arouster à l'environ de l'estandart de monsigneur de Lille. Sy se trouvèrent tantost plus de dix mille hommes, et alloient aux hostels de chiaux qu'ils sçavoient estre leurs contraires, où estoient gendarmes logiet. Là rompoient, brisoient et abbatoient huys et fenestres devant eulx, et n'euissent point pris ung seul homme à raenchon pour tout le trésor du monde, et bien sont communes gens de telle nature quant ils sont esmus, car ils aiment mieulx la mort d'un homme que riens qu'on leur sceuist donner. Tantost fu tout le commun de Paris aveucques eulx, et ne eschappoit nul s'il ne sailloit hors par les murs.

Quand le prouvost de Paris ouyt l'effroy, il s'enfouy et se sauva en la Bastille-Saint-Anthoine, et emporta aveuc luy monsigneur le dauphin, quy pour lors estoit eaigé de environ XIIII ans. Le conte d'Ermaingnac, Remonnet de la Guerre et pluiseurs chevaliers et escuiers se boutèrent au Palais et en Chastelet, mais tantost que fu jour, on rompy tous les huys, et ceux qui estoient ou Palais, furent trainé emmy la rue, et leur donna-on

cent cops après leur mort, et tellement furent les hostels fustés que, avant qu'il fuist prime, en tuèrent plus de six mille; puis rompirent et espautrèrent touttes les portes du Chastelet, et tous ceulx quy illec estoient allé à refuge, firent saillir sur les cauchies, où prestement on les occhioit [1]. Tant en firent que c'estoit unc grand pité au voir. Après qu'ils furent ung petit refroidiés de leur mutation, il firent pluiseurs morir par justiche, et estoit pour alors à Paris exécuteur et bourreau ung nommé Capeluce, lequel avoit renommée de par personnes interposites faire accuser aucuns et pluiseurs, disant qu'ils estoient Ermaingnacs, lesquels par justice on condempnoit à morir, dont il estoit exécuteur, et ce faisoit seulement pour avoir la despouille, et, ne sçay à quelle ochoison [2], mais ou mesme an il-mesme fut décapité sur le hourt devant les Halles.

CXV.

Comment le prouvost de Paris cuida rentrer à Paris et estre maistre de la ville.

Environ VIII jours après cette tuison, le prouvost de Paris, lequel avoit retrait monsigneur le dauphin à Melun, rassambla des garnisons de Brie, de Valois et des Marches à l'environ le plus qu'il pot, et pour ce qu'il avoit la porte et la Bastille de Saint-Anthoine en sa main, il s'en vint par ung matin, cuidant par force reconcquerre la ville de Paris. Il entra dedens la grand rue Saint-Anthoine, à force de gens d'armes à piet et à cheval, faisans grand huée et grand noise de trompilles et de clarons; mais le bon chevalier signeur de Lille-Adan atout ses gendarmes luy vint au-devant à

[1] On lit en marge : Le conte d'Ermaingnac, Remonnet de la Guerre et tous les nobles et autres illecques mors de leur parti demourèrent plus de deux ou trois jours sur la chaussie, puis furent par le bourreau et autres viles personnes trainé en Sainé.

[2] On lit en marge : Pour ce que par ses facteurs avoit fait accuser une femme enchainte, laquelle il fist morir trop hastivement.

la porte Baudet, lequel, moiennant l'ayde qu'il ot du commun, le combaty si fièrement que par force d'armes les fist retourner en la ditte bastille, car bien vey qu'il n'y povoit riens gaingnier, ains plus tost perdre, par quoy enfin il habandonna la place et s'en alla hors de Paris.

CXVI.

Comment après ce que le roy englès ot pris pluiseurs places en Normendie, il prist et ot la ville de Rouen en son obéissance.

Nous lairons à parler de ceste matière pour ceste fois. Sy parlerons du roy d'Engleterre, lequel estoit en Normendie et avoit pris Caudebec et mis en sa subjection tout le païs de Caux; puis estoit venu mettre le siége devant Louviers. Ceux de Rouen, doubtans de avoir le siége, se rendirent aveucq ceux de Paris, et mandèrent le bastard de Tian pour ce que sy bien s'estoit portés à garder Senlis, et tantost après y alla messire Wistasse d'Inchy pour aidier à résister aux Englès et garder la bonne ville de Rouen. En sa compaignie estoit ung nommé Guérard de Brimeu, quy bien avoit cent et chincquante chevaux desoubs son penon, lequel fut retenus de ceux de Rouen.

Environ la Saint-Jehan d'esté au dessus dit an prindrent les Englès le Pont-de-l'Arche, puis vindrent mettre le siége à Rouen, où ils furent tant sans partir qu'ils les affamèrent.

Environ ce temps, le duc Jehan vint à Paris moult noblement accompaignié de sa chevalerie et noblesce de Bourgongne, aveuc pluiseurs de Picardie quy luy estoient allé au devant jusques à Troye, tels que messire Jennet de Pois, messire Robinet de Mailli, monsigneur de Cohem, messire Gaultier Raillart et Guillemin le Gois dont nous avons parlé cy-devant et quy à ceste heure portoit estandart à hure de sangler, soubs lequel avoit bien trois cens chevaux. Ceux de Paris luy allèrent au devant jusques en Brie, à bien XII^{c} chevaux, tous vestus de robbes pareilles, de fin asur, et

luy fist-on à Paris le plus grand honneur et la plus sollempnelle feste que oncques mais ot esté veue en la ville du souvenir de ceux à ce temps.

Ou mois d'aoust en celluy an fu grande mortalité à Paris, et trespassa messire Jennet de Pois et moult de gendarmes, Bourguignons et autres.

Ou mois de septembre ensieuvant fut mis le siége à Monhéry, où il y avoit grosse garnison quy moult avoit grevé Paris, et fut à mettre ce siége souverain cappitaine le sire de Cohem. En sa compaignie estoient Thomas de Cohem, le petit bastard de Dixemue, Waleran des Obeaux, Guillemin le Gois, sire Gaultier de Reupes, sire Gaultier Raillart, Jacquet de Fillemain et bien XX^{m} de la communauté de Paris; mais les Ermaingnacs, au bout de VIII jours, les vindrent secourir tellement que les gendarmes devant dis, quy tenoient le siége, n'orent point conseil de les attendre aveuc les communes. Sy levèrent leur siége et s'en retournèrent à Paris, sans autre chose faire.

Tantost après vint Taneguy du Chasteau courre devant Paris à XVI^{c} fers de lances. En celle nuyt gaigna monsigneur de Lille Laigny-sur-Marne, où il ot de gros butin.

Or lairons de la guerre de Paris; sy revenrons au roy d'Engleterre, lequel tenoit siége devant Rouen. Il estoit logié sur le mont de Sainte-Katherine, duquel il pouvoit veoir dedens la ville de Rouen tout au long des rues. Cheux de Chasteau-Gaillard, de la Roche-Guion, de Boucquonvilers, de Gisors, de Gournay et de Noeufchatel leur faisoient mainte dure castille et destroussoient les fouraigiers, et par espécial y avoit ung bringant quy se faisoit nommer Tabari. Chils conduisoit grand tas de bringuans à piet, et se tenoit en la forest de Lion, et menoit vivres en l'ost devant Rouen, et faisoit venir pluiseurs Englès par fainte en pluiseurs et diverses places, faindant de leur vendre des vivres, là où il avoit ses gens tous prests, quy leur juoient de coppe-gorge, mais tant estoient grand nombre qu'il n'y paroit.

Quand ceux de la ville virent qu'ils n'aroient point de secours et que vivres leur estoient failli, ils envoièrent héraux devers le roy d'Engleterre, tendant aux fins de avoir traittiet d'eux aller, sauve leurs bagues, mais ils ne polrent finer [1]. Ainssy furent-ils tous desbaguiés, tant de chevaux comme

[1] On lit en marge : Rouen englesse par la dissenssion des princes de France.

de harnois d'or et d'argent, et à grant paine finèrent les nobles hommes de avoir chascun ung petit cheval pour eulx en aller dessus.

CXVII.

De la manière que les Englès tindrent, pour eulx mieulx mettre au dessus de tout le plat pays de Normandie.

Ainssy fut le bonne ville de Rouen mise en l'obéissance du roy anglois. Sy s'espandirent Englès par toutte Normendie, et appatissoient le plat païs en telle manière que quicquonques n'avoit sauf-conduit d'aucun capitaine, il ne povoit arrester ou païs. Sy les bailloient sur le selle ou sur le dos de la main pour telle ville ou pour autant de tels hommes ou telles maisons, et bailloient ces sauf-conduis, en manière de bulettes, le conte de Quin, le conte de Hantitonne, monsigneur de Cornuaille, monsigneur de Salbri et pluiseurs aultres.

Après que monsigneur de Lille eubt esté fait cappitaine de Paris et que les Ermaingnacs furent partis de Gisors, tels que monsigneur d'Offemont, monsigneur de Gamache, monsigneur de Gaucourt, Rigault de Fontaines et pluiseurs autres, il fut ordonné de garder la ville de Gisors, et fu commis à le garder Lionnel de Bournonville, et pour le chastel qui se ferme contre la ditte ville, y fu commis David de Goy, lesquels deux cappitaines, aveuc leurs gens, vindrent de nuyt effondrer ung logis d'Englès nommés Bisquains, lesquels estoient logiés à une ville nommée Sérifontaine, où ils estoient bien VI à VII^{c}, lesquels dormoient en leur logis sans guet et sans garde comme pourceaux. Le vilaige estoit amassé; sy l'avironnèrent ces deux capitaines à bien deux cens hommes, puis bouttèrent le fu dedens en quatre ou en VI lieux, et jà estoit la ville toutte en flamme quand ils saillirent hors du logis, où ils trouvoient gens d'armes et de trait quy les ochioient sans raenchon, car c'estoient gens tout nuds et tous deschaux, et n'avoiet solers, ne braie en cul. Toutteffois, ils avoient de bons et légiers chevaux, quy

n'avoient nulles selles, mais ils estoient richement couvers de flassardes en manière de bas, trestous ouvrés de fine soye, et portoient chascun deux ou trois dars, et les nobles hommes avoient haubergons à sy grandes mailles qu'on euist bien boutté ung doigt oultre. Sy portoient chascun, aveuc leurs dars, ung couteau ressamblant au trenquet d'un cordowanier, et quand ils estoient à plains champs acoeulliet d'un homme d'arme de France ou d'ailleurs, corps à corps, ils se jettoient à piet et dardoient sy radement que pour faulser ung harnois. S'ils failoient du dart et s'ils povoient mettre une main sur l'homme ou sur le cheval, ils sailoient à plain sault derrière l'homme et du dit trinquet luy copoyent la gorge.

Mais alors, quand ils se sentirent ainssy versés des archiers quy sur eulx tiroient au saillir des logis, ils se boutèrent au fu, et en eschapa bien peu que tout ne fuissent mort, car pour ce que alors estoient trèves données, ne voloient nul prendre à raenchon. Ces deux cappitaines s'en retournèrent à Girors et esconsèrent les chevaux en pluiseurs places, desquels il en y avoit de bien bons, et par ainssy nul ne sot à quy demander et ne sçot-on quy ce avoit fait.

CXVIII.

Comment le dauphin et le duc Jehan firent paix et prindrent ensemble le sacrement de l'autel.

Quand les signeurs de France, quy tant avoient fait de morteles guerres enssamble, veirent que Englès s'efforchoient sy mervilleusement, ils tindrent pluiseurs parlemens tendans aux fins de trouver paix entre eulx, et furent tentes et pavillons tendus entre Chambly-le-Haubergiet et Beaumont. Illec fu parlementé et embassadé de par le roy, de par le dauphin et de par le duc Jehan, pour faire le mariaige du roy d'Engleterre à madame Katherine de France, fille au roy, belle, noble et puissant demoiselle quy pour lors estoit à Saint-Denis. Tant fu sur ce traittiet et pourparlé que finallement ne porent nos signeurs de France avoir nul accord aux Anglois, par quoy nos

signeurs de France prindrent certain accord enssamble, c'est-assavoir le roy, monsigneur le dauphin son fils, d'une part, et monsigneur le duc Jehan d'autre part, lesquels jurèrent foy et loyauté les ungs aux autres, promisrent aussy sollempnellement d'aventurer leurs corps, leurs païs, leurs hommes, terres, chevanches enssamble à combatre les Englès, affin de les bouter hors du royaume, et pour mieulx et plus fermement ces promesses asseurer et entretenir, le dit dauphin Charle de Valois et monsigneur le duc Jehan communicquèrent tellement enssamble que [ils se trouvèrent] en l'église du Plaissiet-aux-Tournelles, ou païs de Brie, eulx deux enssamble, où ung chapelain lor administra après la messe ouye le benoit Saint-Sacrement de l'autel en une hostie sacrée seulle partie à eux deux, dont le peuple fu moult resjoy, et en fist-on les fus parmy Paris et par touttes les villes du royaume sy long qu'il en fut nouvelle et mémoire.

CXIX.

Comment le duc Jehan fist à ses gens porter la droitte croix, cuidant à jamais avoir fait la paix.

En l'an mille quatre-cens-et-dix-noeuf, après que ces dis princes orent ainssy créanté foy et amour enssamble, monsigneur de Lille-Adan prist la croix droitte, le porta et fist porter à touttes ses gens du commandement du duc Jehan, et assembla ses gens aveuc pluiseurs autres Bourguignons, quy tous portans la ditte croix droitte se misrent par bon accord aveuc aultres compaignies de Franchois, et allèrent lever ung siége qu'Englès tenoient devant Saint-Martin-le-Gaillard. Sy ruèrent jus une portion d'Englès, dont ils furent bien d'accord du butin. Ce nonobstant, environ le mois d'aoust, Englès, par soubtille voie ou par adhérens qu'ils orent, emblèrent le ville de Ponthoise, dont ceux de Paris et des villes voisines de alentour furent moult esbahy et dollans. Sy se partirent le roy, la roynne et madame Katherine, de Saint-Denis, et s'en allèrent pour plus

grand sceureté en la ville de Troyes. Tantost vindrent les dis Englès mettre le siége à Gisors, où ils furent environ XV^{m}, puis rendy la ville Lyonnet de Bournonville, mais David de Goy tint le chastel grant pièche depuis.

Quand ceux d'Amiens veirent que Englès les approchoient sy fort, ils mandèrent en la Lewe cent arbalestriers ou VI^{xx} pour garder leur viése fermeté, laquelle ils faisoient remparer et vydier au net les fossés et monter les murs quatre piés de hault.

Endementiers faisoit le bon duc Jehan par tous ses païs grant mandement à l'intention de aller combattre les Englès aveucques monsigneur le dauphin, et avoit envoyé ung chevalier nommé messire Andrieu de Valines devers monsigneur de Charolois son fils, quy pour lors estoit à Gand. Et entretant machinoient les consilliers et gouverneurs de monsigneur le dauphin la trayson et la mort de monsigneur le duc Jehan, et, qu'il soit vray, tant pourchassièrent Tanegui du Chatel, Philippe Jossequin et aultres, que mon dit signeur monsigneur le dauphin assigna jour à monsigneur le duc Jehan de soy trouver à Monstreau, où fault la rivière d'Yonne, et bien luy manda que à ce jour ne faillist, car là voloit-il tenir conseil pour sçavoir comment ils se avoient à gouverner pour mieulx combattre les Englès à leur avantaige. Sy ordonnèrent que l'un seroit logié en la ville, et l'autre au chastel, auquel jour pour riens n'euist volu faillir le bon duc Jehan ygnorant toutte la trayson. Auquel jour il comparut. Il n'avoit pas plus de VII^{c} combattans venans de devers Troies, mais le dauphin avoit pourveu grosse puissance de gendarmes, qui se tenoient tapys au costé de Gatinois, et estoient tous armés sur les bors tant de la rivière de Saine comme d'Yonne.

Le bon duc, quy à riens ne pensoit fors à persévérer en ce qu'ils avoient promis enssamble, vint au jour assigné et entra dedens le chasteau, mais sy tost qu'il fut entre deux pons, il trouva le dauphin accompaignié des facteurs tous appensés de lor fait, quy firent clore le tapecul quand ils en veirent assés, et là par ung terrible et détestable murdre occhirent le noble duc Jehan trayteusement; puis ouvrirent les pons aux gendarmes quy séjournoient au costé de Gatinois, comme dit est, attendant la fin de la besongne, et, ceux détenus prisonniers qui avoient esté présens à la mort de leur signeur et maistre, on les envoya après les Bourguignons, bien VIII ou X^{m}, le lanche ou poing au férir de l'esperon. Les Bourguignons ont pris

leur voye, quy mieux mieux, à Nogent et à Pons-sur-Saine au plus tost qu'ils ont trouvé fors à eux boutter à sauveté.

Tantost furent les nouvelles espandues parmi le païs que le duc Jehan estoit occhis.

Comme j'ay dit par cy devant, messire Andrieu de Valines estoit en chemin pour aller vers monsigneur de Charolois assambler gens d'armes, auquel la nouvelle vint comme à mynuyt, luy estant à Amiens, par quoy il fist abillier ses gens et monta à cheval. Sy s'en retourna à Paris, où il prist conseil de soy tirer par devers monsigneur de Charolois pour l'advertir de tout, affin qu'il prenist aliance partout pour vengier la mort du noble princhе son seigneur et père. Lors fu ung parlement tenus en moins de XV jours après, où il y ot pluiseurs nobles signeurs de France, de Bourgongne, de Flandres, d'Artois et d'Engleterre.

CXX.

La parolle de l'acteur.

O juge où n'a que reprendre, que n'as-tu donné à la postérité de ces choses historien sortissable à escripre tant orribles et énormes traysons! O Jehan Boccasse, noble historien, quy as par tes escrips empraint ès ceurs des hommes les fais mervilleux et en tous temps dignes de mémoire, que n'as-tu rengne habille de regarder à ton œil naturel choses sy trayteusement et desnaturellement faittes ou conclutes de faire sur ces nobles princes cy-dessus nommés comme les ducs de Bourgongne Philippe et Jehan, mieulx dignes en leur temps de septre et de couronne que leur destruiseur auquel n'a pas souffy ses prédecesseurs avoir mis à néant le royaume des Alobrogs par les vices de l'occupation comme ils disoient et le aunir au sien, mais a volu tant soullier et poler sa royalle mageste que de permettre en sa présence commettre crisme jamais réparable sans title ou occasion, fors que comme je croy, doubtant que les vertus d'iceux

princes ne les rendist dignes et habilles d'estre ressours en dignité pristine, assavoir royalle, comme jadis furent leurs prédecesseurs les roys de Bourgongne, ausquels les limites de leur royaume furent jadis les mons de Mouson, Arle, Provin et Basle; ou, se ces choses n'ont esté sy heureuses que d'estre advenues de ton temps, au mains que ton rengner euist esté depuis elles advenues, affin que penssant à icelles et les regardant énigmaticquement de l'oeul de ta penssée, elles euissent esté par tes escrips jointes à aultres pareilles, affin que par ton narrer l'énormité des cas se fuist empraint ès ceurs cy-après fais à la vengance, se Dieu le permet, et ouy, ou aultrement n'en sortiroit justice divinne son effect.

CXXI.

Philippe surnommé le Bon.

Après la mort du bon duc Jehan, auquel Dieu par sa bonté veuille impartir sa miséricorde, quy fu le disième jour de septembre l'an mille IIII^{c} et XIX, fu tenus ung grand parlement en la ville d'Arras, ouquel parlement fut accordé et fait le mariaige de madame Katherine de France au roy Henri d'Engleterre, et au partir d'Arras, s'en vindrent les signeurs de Picardie mettre le siége à Roye, ou estoit messire Karados des Kennes et Charles de Flavy tenans le parti des Ermaingnacs, et y vint en chief messire Jehan de Luxembourg, monsigneur de Lille-Adan, Victor et Anthoine de Croy, frères, Jehan et Robert de Brimeu, frères, et généralement la pluspart des signeurs de Picardie, ayant aveucques eux les arbalestriers de Lille, d'Arras, de Douay et de pluiseurs autres lieux, et tant les constraindirent qu'ils se rendirent par une manière dont nos signeurs furent en discord; car messire Jehan de Luxembourg leur bailla son sailé d'eux en aller corps et biens saufs, quoyque leur premier traittiet portast sans plus porter sauve leurs corps, pour lequel discord fut avisé par aucuns capitaines soubtils, lesquels ne voloient nullement desdire monsigneur

Jehan de Luxembourg, de envoyer prestement de jour et de nuyt en Normendie querre Englès pour les destourser, lesquels Englès partirent prestement et eubrent sy très-sceures guides qu'ils vindrent rencontrer icelle garnison partant de Roye à demie-liewe près de la ville, et faisoit sy très-grand broullas qu'ils ne perchurent point lesdis Englès tant qu'ils furent sur eulx. Les Ermaingnacs, quy bien estoient V^c^ chevaux, furent du premier rencontre comme tous portés par terre, quoyque gaires n'en y ot de mors, ne de blechiés. Ils estoient enclos et ne sçavoient où lanchier. Sy se rendirent prestement, car les Englès estoient bien quatre ou chincq mille. Sy les lièrent et acouplèrent tous enssamble et les menèrent en Normendie, puis les misrent à finance. Messire Karados fut mené en Engleterre, où il fut long temps, mais enfin il en revint parmy payant VI^m^ escus d'or.

Tantost après ce siége de Roye qui fut au Noël, se mist monsigneur le duc Philippe sur les champs, entalenté de vengier la mort de son feu père, che que depuis il fist au grand domaige de tout le royaume de France; car il commencha à y faire guerre de telle heure qu'elle dura, mortelle et orrible, sans paix et sans trèves, l'espasse de XIIII à XV ans, que le traittiet d'Arras fut trouvé, par lequel traittié la paix fu faitte et dura jusques à ce que Loys, roy de France, commencha à rengner. Depuis recommencha la guerre que pluiseurs ont à juste cause appelé « Jugurtine guerre », comparant ce dit roy Loys à Jugurte quy fut ung roy de Numidie ennemy des Romains, lequel Jugurte par ses faintes et fictions déchupt pluiseurs fois les osts conssulaires et prétoriens, mais enfin fut-il deffais par le consul Marius, qui en rechupt à Romme triumphe de victoire; et pour le faire brief, quy bien veult congnoistre les meurs et conditions du dit roy Loys voye le très-notable hystorien Saluste, quy escript tout au long les vices et vertus du dit Jugurte auquel je le compare; mais, tant en dis que oncques puis le couronnement du dit Loys il n'avint bien en France, car tantost il oublia le recoeul et le bien que ce bon duc Philippe luy avoit fait, luy estant chassié hors du royaume par fureur paternelle, et qu'il soit vray, ses fais le monstreront cy-après, non pas tous narrés en ce volume, mais en aultre, car entre les choses quy par luy ou à son commandement furent mal faittes, il fist par ses gens aveucques aultres ruer jus, deffaire, desconfire et murdrir le duc Charles, fils de ce Philippe, après luy avoir donné à luy et à ses alyés trèves bonnes et seures par mer et par terre et par eaue

doulce, quy fut chose détestable à ung roy de permettre tel chose, mais non nouvelle, car comme vous avés ouy par devant, les princes de France en ont tant usé que à ceste heure trayson est en ce païs plus commune que jamais ne fut en Lombardie, dont c'est pité quand nobles princes se soullent par coustumes sy viles, et mesmement la sacrée majesté, par laquelle tout debveroit estre réformé et réduit, et n'y a ne foy, ne mot quy tiengne. Sy m'en tairay, car mieulx vault peu parler que trop de telles choses, voire taire que peu dire, et certes je n'en ay parlé que trop.

Sy fist doncques ce bon duc Philippe grand mandement par tous ses païs. En cel yver y ot deux cappitaines moult renommés servans au dit dauphin, l'un nommé Poton de Sainte-Traille, et l'autre Estienne d'Ogeux, dit La Hire. Ces deux cappitaines menant gens de campaigne, avoient assamblé bien deux mille chevaux, à l'ayde des quels, environ le Noël, ils emblèrent la ville de Crespi en Launois et firent moult de dangier à la cité de Laon, car il n'estoit homme quy peult entrer, ne issir en la dite cité, et sy ne povoit marchandise courre par le païs pour ces larrons quy tousjours estoient par les champs.

Le premier lundi de karesme ou mesme an, le bon duc Philippe avoit ordonné ses batailles pour mettre siége devant la ditte ville de Crespy en Launois, où les gens d'armes dessus nommés estoient et non aultres; car les bonnes gens de la ville, bourgois, marchans et gens d'église, s'en estoient partis et saillis par dessus les murs et avoient habandonné toutte leur chevanche à l'heure qu'ils y entrèrent, quy fut nuyt.

Au jour que les Bourguignons arrivèrent, estoit messire Jehan de Luxembourg conducteur de l'avant-garde, ayant aveuc luy quatre cappitaines portans estandars aveuc le sien, est-assavoir monsigneur le visdame d'Amiens, le sire de Longueval, messire Mauroy de Saint-Légier et monsigneur le bastard de Tyan. Ces chincq estandars vindrent au premiers mettre siége au costé devers Soissons, Couchy, Pierrefons et Montagu, quy tous estoient plains d'Ermaingnacs.

Après vint le duc Philippe en riche et bel arroy, ayant en sa compaignie pluiseurs cappitaines portans estandars que tous ploioyent quant ils se trouvoient au lieu où estoit l'estandart du dit duc Philippe, lequel estoit de deul, moult long, de noire soie, sans fente nulle, ains estoit comme un penon, et desoubs icelluy se vint premiers ploier le l'estandart de monsi-

gneur de Lille-Adan marischal de France, quy bien avoit XII^c^ chevaux parmy Lionnel de Bournonville. Après vint Anthoine, signeur de Croy, quy bien avoit soubs son estandart VII ou VIII^c^ chevaux; après vindrent Jehan et Robert de Brimeu, enffans de messire David de Brimeu, alors bailli d'Amiens; puis vint l'estandart de messire Robinet de Mailli; puis celluy de monsigneur de Commines; puis l'estandart de monsigneur de Chastelus, mareschal de Bourgongne. Tous iceux estandars vindrent soubs celluy de monsigneur le duc, et ainssy vint en ordonnance de bataille devant la dite ville devers le Pont-à-Nouvion. Puis vint l'arrière-garde, où il y avoit seullement deux estandars, c'est-assavoir l'estandars de Jehan de Guigni et l'estandars de monsigneur de Lury, deux Savoiens, lesquels avoient soubs les deux estandars XII^c^ chevaux sans trousselaire, ne bagaige; car ils avoient laissiés leurs valets en Bourgongne à Cormissy, qui furent destoursés des Escochois quy avoient couru le païs de Réters. La ditte arrière-garde se loga sur une montaigne du costé vers Saint-Goubain. Les Rételois vindrent prestement en bel arroy, à chincq estandars tous desploiés au vent, est-assavoir monsigneur de Castillon, monsigneur de Montagu, messire Gaultier de Lor, monsigneur de Chambly et Jehan d'Obigny, lesquels passèrent en belle ordonnance par devant la grosse bataille de mon dit signeur le duc, quy tint ses gens en arroy tant que les dis Rételois fussent passés, quy menoient grand mellodie de trompilles et de clarons, et alèrent prendre leur logis entre l'avant-garde et l'arrière-garde.

Les Englès ne comparurent point en ordonnance devant la ditte ville, mais ils vindrent logier au Pont-au-Louvyon, est-assavoir le duc de Clarence à V estandars à la fachon d'Engleterre, tous entiers sans fente et sans pointe comme une cornette, et n'avoit pas soubs chascun estandart plus de cent chevaux.

A l'heure que ce siége fu assis, faisoit moult bel et moult cler par ung beau soleil, par quoy il faisoit bel veoir tous les champs couvers de ces harnois luisans, et pareillement estoient les Ermaingnacs sur leur muraille, tous armés de touttes pièches, quy à forche d'artillerie jettoient sur leurs ennemis. Monsigneur de Lille se loga à mains d'un trait d'arc près de la porte, où il avoit une petite dodenne quy le garandissoit du trait, et fist illec affuster ung canon nommé « passe-volant » quy en brief jour abbaty la porte de devers le Pont-à-Nouvion.

Après ce que le dit siége ot duré VIII ou X jours et que on eubt fait grand appareil pour faire l'assault, les gentils hommes faisoient leurs solliers sommeler de fer, car bien estoient advertys que ceulx de dedens avoient emploiés tous les claus de la ville à faire chaudes treppes et tout le plonc à faire gros maillès à trois piés de mance pour abbatre les assaillans jus des murs. La ville estoit tout à l'environ chargie de quewes plaines de terre, et estoit fort bien mis à deffense, car ils veoient que tous ceux de l'ost avoient pourveu chascun deux ou trois fagos, comme on leur avoit commandé à son de trompe.

Quand tous ces apparaux d'assault et de deffense orent esté fais comme dit est, les signeurs n'orent point conseil de faire le dit assault, car chascun jour venoit en l'ost du duc le duc de Clarence, quy, à force de parlementer, fist tant que ceux de dedens orent une trêve pour parlementer. Sy descendi Poton par une eschielle de corde par auprès de la porte rompue du canon, et s'en vint devers mon dit signeur le duc à son hostel. Là fut traittié et appointié que tous les estrangiers, comme Lombars, Gascons, Espaignols et ceulx des villes de France tenant à présent le party du dauphin, s'en yroient sauve corps et biens, mais tous ceulx quy seroient trouvés des villes et païs du dit duc ou des villes de France tenant le parti du roy et de mon dit signeur le duc demouroient a sa vollenté. Par ces conditions rendirent la ville au chief de XV jours, mais La Hire ne recorda pas à ses gens la nature et condition publicquement, ains les déchut, car la pluspart des meschans gens de là dedens estoient des villes et païs tenans le parti de monsigneur le duc; sy n'en euissent esté maistre s'ils euissent sceu la manière du dit traittié. Ains qu'ils partissent de la ville, les mareschaux entrèrent dedens pour enquerre de ceulx des païs et villes de mon dit signeur, dont ils ne se donnoient garde; car Poton leur avoit dit que par le traittiet fait ils s'en aloient sauve corps et biens, dont tous ceux que on trouvoit de la nature dessus ditte, ils demouroient, et estoient mis, les hommes, leurs chevaux et leurs harnoix, en la main des mareschaux, quy bailloient les corps à Jacquart Hanicque, prouvostel forain de l'ost, lequel les faisoit lyer à une brancque et puis les laissoit aller.

Ainssy se parti La Hire, souverain capitaine de la ville de Crespy, à VI chevaux tant seullement, et estoit tout devant, monté sus le grison qu'il avoit eubt de Cohem, et party ainssy esseulé affin que sa monture fuist

mieux avisée. Sy avoit vestu sur son harnois une vermeille heucque, à la fachon d'alors, toutte chargie de grosses clocques d'argent à bateaux pendant comme cloches de vaches; et son palefrenier estoit derrière luy tenant son penon vermeil, lequel estoit court et bien large. Après avoit IIII paiges de parement tous vestus de vermeil, sallade en teste et le lance au poing, chascun monté sus ung coursier. Ainssy s'en alla à plains champs attendre ses gens, quy tantost furent près en bel arroy, et au passer par devant la battaille où mon dit signeur estoit en personne, on en tiroit pluiseurs jus des chevaux, quy illecq estoient recongneus d'Arras, d'Amiens, de Paris ou d'ailleurs les villes et païs dessusdits, lesquels estoient incontinent livrés en la main du dit prouvostel, quy tantost les faisoit expédier.

Avant ce que les derrains desdis Ermaingnacs fussent dehors, il y ot en la dite ville plus de V^c^ hommes de Laon et d'ailleurs, auxquels la ville fut habandonnée à abattre. Illec les veist-on abattre ces murs et arraser, les fossés raemplir, qu'il sambloit bien, à eux voir, qu'ils se vengoient des domaiges et interrests qu'ils, à cause de cette ville, avoient rechups.

CXXII.

Comment le duc Philippe, après la prise de Crespy, tira vers Rains, et de l'escarmuche que firent les Ermaingnacs de Montagu luy firent.

Après ceste prise de Crespy et qu'elle fut démolye, se party le bon duc Philippe et s'en alla au giste à Laon. De là tira vers Rains, où il entra luy et tous ses princes et cappitaines; mais, au passer devant Montaigu en Launois, saillirent pluiseurs fois les Ermaingnacs quy illecques estoient en garnison, et firent de belles armes sur les Bourguignons, par espécial ung Lombart des gens Jehan de Guigny et ung Espaingnart de dedens la ditte place, car ils s'entredonnèrent pluiseurs cops de lance, jà-soit-ce que riens ne se meffirent, ne bleschèrent.

Au partir de la ville de Rains faisoit moult beau veoir et regarder ces

batailles, par espécial sur les montaignes de Champaigne, quy sont longues et plates, et chevauchoient en l'ordre comme devant est dit. Ils passèrent à Chalons la rivière de Marne et s'en allèrent droit à Troyes, où ils arivèrent le samedi, veille du mi-karesme, où le bon duc séjourna jusques au lundi prouchain après la Trinité en attendant illecques le roy d'Engleterre.

En la ditte ville de Troyes estoit logiés le roy de France en ung beau logis, auprès duquel mon dit signeur se loga, à l'autre reng de la rue. La roynne et madame Katherine, sa fille, estoient logies sur le marchiet de Troyes, à l'ostel à la Couronne, mais elles se deslogèrent à la venue du roy d'Engleterre, qui se loga là, et elles allèrent logier aux Frères-Mineurs.

Environ Pasques, messire Jehan de Luxembourg fut envoyé asségier le place quy pour lors faisoit plus de mal au païs, nommée Libaudière, laquelle grevoit durement la ville de Troyes et tout le pays. Le siége y fut mis le lundi prouchain après Quasimodo. A l'aborder, le dit messire Jehan de Luxembourg cuida emporter d'assault le bolvercq planté devant la porte du chateau, comme il fist à ses cous et despens, car il fist ses hommes d'armes à force d'eschielles monter et combatre main à main et archiers tirer à grand forche, en quoy faisant ung homme d'arme abandonné au trait, estant sur le dit bollewerc et tenant à dard une lanche en se main, le getta aval par telle forche qu'il en percha au dit messire Jehan de Luxembourg le visage tout oultre de part en part, et le porta jus du cop ainssy comme mort. Tantost fut recoeulliet de ses gens, voire d'aucuns, mais les autres ne cessèrent pas pour tant l'assault; car par une force le dit bolouwerc fu pris, mais ceux de dedens se sauvèrent et levèrent le pont. Les Bourguignons emportèrent le dit messire Jehan de Luxembourg en une litière et le misrent à Arssy-sur-Aube, ou quel lieu il fut tellement viseté, et de sy bons maistres, que il ot la vie sauve, mais il perdy ung oeul.

Ces nouvelles furent portées à Troye, dont le duc de Bourgongne fut moult courrouchiés. Sy commanda qu'on y menast trois bombardes, quy furent afustées le mardy et merquedy ensievant, dont la porte de devant fut fort empirée et deux autres tours. Le joeudi y ot grant assault, quy longuement dura, et enfin se retrayrent pour la nuyt; mais le venredi parlementèrent tellement que l'endemain se partirent. Ces Ermaingnacs

estoient en nombre de XXXVI hommes, sans leurs paiges, quy tous s'en allèrent à piet en lors pourpoins, fors que le capitaine, quy avoit vestu sa cotte d'achier et sy estoit à cheval, et non plus n'enportèrent de la ditte place. Les mareschaux Hector de Saveuses et autres entrèrent dedens et misrent les bagues qu'ils y trouvèrent bien à prouffit, puis y boutèrent le fu. Et, ce fait, chascun s'en tourna auprès de Troyes, là où ils estoient auparavant logiés.

CXXIII.

Cy parle de pluiseurs assaux que firent les Bourguignons aux Ermaingnais, attendant la venue du roy d'Engleterre.

Après ce que le fort de Libaudière ot esté ainssy concquis comme vous avés ouy, s'en retournèrent à Troyes monsigneur de Lille-Adan, Anthoine de Croy, les enffans du bailly d'Amiens, le sire de Longueval et messire Mauroy de Saint-Légier, et estoient chincq estandars; puis, par le congiet du duc, s'en allèrent tenir les champs, attendant la venue du roy anglois en ung moult riche, gros et fertile païs, nommé le pays de Lermois. Eux estants en celluy pays, il sambla à ung capitaine, nommé Jehan de Brenon, noble homme et bien souffissant adventurier en armes, que ces gendarmes amaindrissoient fort le pays et le mengoient, car ils y estoient plus de trois mille chevaux. Sy lor bailla conseil de aller embler ou emporter d'assault une place nommée Toussy-en-Auserrois, disant et lor chertiffiant que bien en cheviroient et qu'il y yroit aveucques eux tous devant. Sy tirèrent grande erre celle part, et passa toutte l'armée par auprès d'une petite ville belle et bien fremée appellée Saint-Florentin, puis cheminèrent toute la nuyt et passèrent à une ville nommée Bacho, où court la rivière d'Yonne, qu'ils passèrent à gué en bien grand dangier; mais ils ne porent arriver au lieu où ils voloient estre, qu'il ne fuist le soleil levé, jà-soit-ce qu'ils euissent conclud d'y entrer de nuyt et à l'emblée, ce quy leur estoit bien mal possible, car leurs eschielles estoient de gramment trop courtes pour avenir aux cres-

teaux des murs. Ce nonobstant ils se mirent en ordonnance devant la ditte ville de Toussy, ainssy comme pour y donner assault. Là furent fais chevaliers monsigneur de Croy et Butor son frère bastard, messire Baudo de Noyelle, fil au blanc chevalier, monsigneur de Senlis, messire Charles de Moyencourt, messire Lyonnet de Bournonville, auquel monsigneur de Lille donna illec, devant tous, la terre de le Bretesque, quy valoit cent frans de rente, et ce pour qu'il avoit espousée sa seur, laquelle il avoit conquise en armes, et fut apellé, en rechevant la collée, signeur de le Bretecque. Ce fait, vindrent bien et radement assaillir icelle ville les gens de messire Mauroy de Saint-Légier des premiers, lesquels estoient plus duits de guerre; mais quand les dittes eschielles furent aportées et assises pour assaillir, elles estoient trop courtes. Et sans faulte, se ceste faulte n'y euist esté, ils l'euissent emporté d'assault, car les murs n'estoient poient pourveus, et sy estoient ceulx de la ville surpris ; mais, après, ils pourveyrent leurs murs sy grandement de pierres et de mairien que riens n'y valut assault.

Devant celle ville fut la ditte armée trois jours. Le second jour laissèrent d'assaillir pour eschielles et abillemens que ceux d'Aussoire amenèrent pour néant; car, quoyque au tierch jour recommenchassent l'assault, auquel furent tués ung paillart bringant dont nous avons dessus parlé nommé Tabary et Ogier de Sainte-Venduille, noble homme et pluiseurs autres, toutteffois en tant que le dit assault se faisoit, nouvelles vindrent à monsigneur le mareschal que Ermaingnacs venoient à force pour secourre la ville, dont commanda prestement de lever le siége, et se mist toutte l'armée en chemin vers où les ennemis venoient, affin de eulx combattre avant que ceux de la ville lor peuissent faire ayde.

Ces Ermaingnacs s'estoient rafreschis à ung fort moustier nommé les Champs-Saint-Germain, à trois liewes de là, et estoient en ung villaige lequel ils avoient barré pour là eulx enclore pour la nuyt, et faisoient grans fus et bon guet. Monsigneur le mareschal n'ot point conseil de les assaillir de nuyt, por quoy toutte l'armée fut toutte nuyt emmy les champs.

Quand les dis Ermaingnacs sceurent le deslogement de monsigneur le mareschal, ils se retrayrent au dit fort de Saint-Germain, mais les Picquars les siéwirent de tire, tant qu'ils vindrent devant le dit fort, où ils trouvèrent les dis Ermaingnais lance au poing devant les barrières pour férir leurs ennemis. Là furent bien demie-heure en bataille l'un contre l'autre, tant

que monsigneur de Longueval sailly à piet et dist que jamais ne partiroit tant qu'il les aroit combatus et reboutés dedens leur fort. Ces Ermaingnacs estoient bien trois cens combattans de bons gendarmes, sans les bons hommes de la ville où ils estoient grans gens.

Tantost à l'apétit du dit signeur de Longueval, tous les Picquars ruèrent piet à terre aveuc les hommes d'armes quy avoient le lanche ou poing, et les archiers à tirer à force tant et sy habundamment qu'ils remirent les Ermaingnacs dedens leur derrenier fort, au mains leurs derrenières bailles. Puis se misrent tous les dis Ermaingnacs à piet, et sont entré dedens leurs barrières, où ils ont combatu main à main, mais enfin les convint rentrer dedens leur derrenier fort, lequel fort estoit tout avironné de parfons fossés, de grosses dodennes et de haulx palis, de guarites et de barbacquennes. Ains qu'ils fussent trop appressés, se partirent deux hommes sur deux courselos, et aussy s'en partirent deux autres pareillement sur deux courselos quand ils furent rendus, quy furent mis à course, mais ils s'en allèrent franchement, et de ces IIII coursiers paya le capitaine des dis Ermaingnacs depuis sa raenchon. Ils se tindrent là dedens contre tous les assaulx que on leur fist XVII jours, et ne se fussent jà rendus, se ce n'euist esté le canon « *passe-volant* » que le bastard de Tyant amena de Troyes, et le fist affuster contre la tour de l'église et tellement jetter qu'il y avoit doubte que la ditte tour ne chupt sur ceux de dedens. Sy se rendirent à monsigneur le mareschal nuement à sa volenté, quand plus ne se polrent tenir, dont le capitaine aveuc quattre aultres nobles hommes furent mis à finanche, et le surplus furent par monsigneur le mareschal tous livrés aux bourgois d'Aussoirre, par chertain marchiet par le dit mareschal à eux fait d'avoir gouverné l'ost à leur despens. Les compaignons de guerre, moult gaillars, furent tous pendus au gibet d'Aussoirre, et aux vilains bringans de la ville quy les avoient recoeuielliés ne fist-on point tant d'honneur, car on les boutta en sacs tous vestus, et les jetta-on en la rivière d'Yonne qui passe par la ville d'Aussoirre, puis retournèrent les Bourguignons à Troyes où estoit arrivé le roy d'Engleterre bien à XIII où à XIIII^{m} combattans, desquels les princes furent logiés à la bonne ville, et les gendarmes aux champs.

Le veille de la Trinité au dit an fu le roy d'Engleterre à vespres au palais du roy de France, lequel estoit logiés à la Couronne, et les dames,

comme dit est, aux Frères-Mineurs, et furent les dittes dames envoyé querre pour ouyr vespres au dit palais. Sy vindrent en deux chariots, dont le chariot à la roynne de France estoit tout painturé d'or sans nul drap fors la couverture, et le chariot de Madame, quy l'endemain attendoit d'estre roynne d'Engleterre, estoit tout couvert et chargié de fin drap de velours, tout figuré à or par bendes d'un cartier de large, l'une blacque et l'autre violet. Le duc Philippe les accompaignoit sur ung coursier bayart, noblement accompaigniet et vestu d'une robe de doeul d'un velours noir sy longue que séant dessus le dit coursier, quy moult estoit hault, la robbe batoit à la terre. Droit devant le portail de l'église descendy, puis prist touttes les dittes dames l'une après l'autre par la main et les embrachoit pour les mettre sus et jus des chariots, et enfin les conduisy jusques au palais du roy. Le jour que deubt aller espouser la ditte dame, quand vint à l'heure de la messe, pareillement le duc Philippe vint mettre sur le chariot les dittes dammes, mais il les mist touttes deux sur le chariot envoiet du roy d'Engleterre, de pareil drap paré comme dessus est dit. Là ot moult de dames et de damoiselles de France et de Bourgongne sus aultres chariots pour les compaignier. Sy y avoit au dit chariot atelé ès limons whit hobis d'Engleterre, blances comme neige, les charetons vestus de vermeil à rays de soleil. Par devant ce chariot se démenoit grand mélodie de trompilles, clarons, ménestrès et de moult d'autres instrumens à cens et à milliers, et devés sçavoir que maint joueur d'instrument y comparu ce jour pour ce qu'il estoit ordonné que chascun d'eux aroit pour ce jour ung salut d'or, que le roy Henry avoit commenchié à forgier tout nouvellement. Après ces joueurs d'instrumens, venoit, devant la ditte dame, la chevalerie d'Engleterre en mervilleux nombre et en rices atours, car les aucuns estoient vestu de drap d'or, les autres d'escarlate chargiés d'orfavrie, de perles et de pierrie, les autres par beubant avoient perchiet nobles et attachiet de mont aval leurs robbes, et en ce point s'en vindrent à l'église Saint-Jehan, laquelle est à front de la grand rue. Illecques furent espousés, mais guerres de gens n'entrèrent ens l'église.

L'endemain, sans plus targier, Charles, le roy de France, Henry, le roy d'Engleterre, et Philippe, duc de Bourgongne, se misrent sus aveucques toutte la puissance et la baronnie, et dès celle nuyt fut changié le title au roy Henry, lequel avoit accoustumé de mettre comme ses prédecesseurs

« roy de France et d'Engleterre », mais pour tant qu'il estoit illec comme soubs le roy, aussy que à cause de sa fille qu'il avoit espousée, il attendoit la succession de luy, on l'appella en son tiltre : « roy d'Engleterre, régent et héritier de France. »

CXXIV.

Cy peult-on veoir comment à ce temps d'adont le roy de France et le roy d'Engleterre estoient à ost enssamble et allèrent devers Sens.

Après ces choses comme dit est se misrent aux champs ces nobles princes, tant de France comme d'Engleterre, et s'en allèrent droit à Sens, quy incontinent se rendy. Aussy fist Ville-Noeufve-le-Roy, Joingny et trestous les passaiges depuis Monstreau, sy avant que dure la rivière d'Youne.

En la forest d'Otte estoit demouré une place qui n'estoit point prenable d'assault, nommée Ville-Noeufve-l'Archevesque. Pluiseurs Englès y avoient esté escarmuchier, mais pas ne se vollut rendre. Sy fu ordonné à monsigneur le mareschal qu'il y metteroit le siége atout ses gens tant seulement, pour tant que vivres ne povoient venir en l'ost pour celle place, quy destournoit tous ceux de Troies et de Bourgongne. Sy retourna monsigneur de Lille, de Cerisy en Otte, quand l'ost s'en alla à Monstreau.

La ditte place est toutte fondée à une eaue bien close de muraille, devant laquelle le dit signeur de Lille arriva le prouchain venredi après la Trinité, et y fist afuster prestement le canon nommé « *passe-volant* », lequel jetta une pierre parmy le milieu du pan de mur au costé vers la ville. Tantost ceulx de dedens firent signe de leurs chaperons en ostant la pouldre arrière, comme de dire que aultre domaige ne lor avoit fait. Mais, de celluy cop emporta le mur de VII piés en carure, quy n'y demoura sinon le parement de dehors, mais touttefois eux quy estoient là en garnison, environ LX chevaux, et ceux de la ville portèrent toutte nuyt terre léens et drechièrent mairien contre la faussée que le dit canon avait fait. Quand ce vint au matin, sy tost qu'ils oyrent les ménestreux corner le jour et les trompilles

faire leur bature, chascun s'enfuy que mieux mieux, de doubte que le dit canon ne tirast encoires.

Adont envoya monsigneur le mareschal, quy riens ne sçavoit du domaige que le dit canon avoit fait, son hérault, pour sçavoir s'ils renderoient la place, lequel leur dist, se ils ne s'abrégoient de le rendre, que jà n'en eschaperoit homme sans estre pendus par la gorge, par quoy le cappitaine requist de parlementer à sauves trèves aveuc monsigneur le mareschal, ce qu'on luy accorda, et tellement parlementèrent que l'acord fut fait à condition que luy et ses gens partiroient prestement, et bailla mon dit signeur la place en garde à ung gentilhomme de Picardie nommé Anthoine de Rebecque, lequel le tint durant le siége de Monstreau, qui fut VII sepmaines que Monstreau fut tousjours résistant à tous assaux, puis fut prinse d'assault, mais ou chastel se retray le visconte de Nerbonne aveucq ung peu de gens, lequel depuis en sailli par appointement leurs corps et biens saufs, quoyqu'il euist esté à la mort de monsigneur le duc Jehan; car la place estoit forte assés pour tenir contre tout le monde à peu de gens et à peu de vivres. Ainssy doncques, quand Monstreau fut prise et le dit chastel rendu, ne demoura-il plus place sur celle frontière que tout ne fuist mis en obéissance. Sy fut adont accordé au dit Anthoine de Rebecque de rendre la place des Champs-Saint-Germain au dit archevesque de Sens, à qui elle estoit.

D'illecques tirèrent ces deux roys et leur armée droit à Melun-sur-Saine pour ce que mais n'y avoit empeschement sur la ditte rivière depuis la mer jusques en Bourgongne, mais anchois leva-on le corps du bon duc Jehan, que Dieu absoille, lequel on porta enterrer aux Chartroux de Digon auprès de monsigneur son père, en grande sollempnité.

Touttes les forteresses du païs de Brie, depuis Bray-sur-Saine jusques à Melun, comme Tour-Noeufve, Blaidi, Nangi, Laborde, Cordo-la-Grange, Crièvequeur, Lumigny et pluiseurs aultres se rendirent à monsigneur de Lille, quy estoit leur voisin et du païs de Franche, pourtant que moult doubtoient Englès, Picars et Bourguignons. Droit à Blandi se vint logier le duc Philippe, et ses gens d'armes estoient logiés à la Borde, à Chartres et tout au long de la rivière de Saine au païs de Brie.

Le veille de Saint-Pierre en aoust le dit roy d'Engleterre et le duc Philippe montèrent à cheval à grosse puissance de coureurs et allèrent devant

Melun, où il y avoit grosse puissance d'Ermaingnacs, que conduisoit messire Barbesan et le borgne Taneguy, bien en nombre de mille chevaux. Les dis princes regardèrent bien la place de tous costés pour y mettre le siége. Ce fait, l'endemain au matin se partirent et firent tirer toutte l'armée en bel arroy celle part. Le duc Philippe mist premiers le siége aux faubours vers Brie, qu'on dit à Saint-Pierre, où tout estoit sy désolé qu'il n'y avoit que les masures. Quand le dit duc fut logiés et qu'il ot pris son quartier, Jehan de Guigny dist qu'il avoit tousjours fait l'arrière-garde, mais à présent il voloit faire l'avant-garde. Sy se vint logier au plus près du bolewercq, et là planta son estandart, quy estoit tout noeuf, d'un vermeil samyt, à une dame painturée menant deux lévriers en lasse, lequel il avoit puis XV jours fait faire tout noeuf à Troyes et rabillier touttes ses gens de noeuf. Et quand chascun d'eux fut bien empeschiet à faire son logis, veschy Ermaingnacs quy vont saillir dehors à grosse puissance, et, à beaux crocqs de fer, tirèrent le bel estandart Guigni aval emmi la rue, lequel ils emportèrent dedens leur ville, et se retrairent sauvement tout en combatant, et, quand ils furent retrais, ceulx du dit bolewercq domaigèrent fort de leur artillerie ceux quy les avoient poursiévys. Aussy grevoient-ils journellement fort ceulx de l'ost au duc Philippe et en tuoient tous les jours ou marchiet qui se faisoit devant son hostel; mais vint une fois, au chief de VIII jours après le siége mis, ces Ermaingnacs estoient saillis à puissance du dit bolewercq et escarmuchoient à piet, de lanches et de trait, et tellement s'avanchèrent que Picars, Savoïens et Bourguignons les firent retraire en desroy, et les siévyrent et hastèrent de sy près que de plain assault emportèrent le dit bolewerc au moïen de pluiseurs eschielles par eux prouveues de fait apensé, et à force de pionniers et carpentiers illec pavisiés contre le trait ils retournèrent le dos du dit bolewercq, quy par avant regardoit vers l'ost, tellement que de ce jour en avant il regarda devers la porte, tellement que, le siége durant, quy fut de V mois entiers, ceulx de l'ost allèrent sceurement depuis le marchiet de l'ost jusques à la porte, et y fist-on minnes allant ès fossés dont La Barbe de Vendeul fut maistre gardien et conducteur des gendarmes quy les gardoient. Le chaussie, depuis la porte jusques au marchiet de l'ost, au costé de Brie, où il y avoit plus d'une grande archie, estoit toutte pavée de cloyes telles que à parquier moutons, est-assavoir deux droittes et une dessus, et par ainssy ceux de dedens ne po-

voient avoir visée pour tirer sur homme passant par illec, et sy ne povoient entrer, ne issir de la ville, se ils ne déscendoient ès fossés par eschielles, et sy ne povoient widier autrement, car les fossés sont tellement cuiriés qu'ung chat n'en sçaroit widier si on ne luy faisoit ayde.

Les princes dessus dis firent grans despens à jetter bombardes et canons deux mois durans à rompre leurs murs et leurs tours, mais riens ne faisoit, car ils labouroient nuyt et jour à refaire de mairien de terre et de pierres che que le trait abbatoit, et le faisoient plus fort que devant. Quand ceux du siége virent qu'ils perdoient leur temps et que jamais n'y fussent entré par force, ils se tindrent tous coy sans traire et sans lanchier, et s'avisèrent de les faire morir par faminne.

Le roy de France et les dames furent tousjours à Corbeul le siége durant, et le dauphin faisoit grand semonse de son costé oultre la rivière de Loire, et d'aultre costé ceux de la conté de Valois, de Barois et de Champaigne vindrent à certain jour nommé à ung lieu qu'ils avoient esleu pour eulx y assambler affin de lever le siége, ce qu'ils firent, car ceux du païs de Brie s'assamblèrent grosse puissance à Brie-Conte-Robert, quy est à V liewes de l'ost, et ceux de Gatinois aveucques eux. Sy vindrent prendre Estampes, Dourdain, Bonneval et Gaillardon; mais, quand bien furent par leurs espies informés comment les osts estoient formés, ils deffirent lor armée et habandonnèrent leurs gens. Ceulx de dedens Melun par force de fain se rendirent à vollenté. Sy orent tous les testes trenchies, et fut la ville garnie d'Englès et Monstreau pareillement.

CXXV.

Comment le roy anglois s'en retourna en Engleterre et le duc Philippe en Flandres, mais il laissa ses garnisons au lonc de Saine et charga aux cappitaines de obéir au signeur de Lille-Adan comme à luy.

Après ce siége s'en retourna le roy Henry à Rouen et mena sa femme en Engleterre où moult fut honnourablement recheue, et le duc Philippe

s'en retourna en Flandres, et à son retour bailla cherge à monsigneur de Lille, Jehan de Guigny, monsigneur de Chastelu et à pluiseurs autres de garder la frontière pour ce que pendant le temps du siége de Melun les Ermaingnacs avoient emblé Ville-Noeufve-le-Roy-sur-Yonne, qui est enmy marche de Sens et de Joingny, et avoient là dedens mis bringans et meschans gens qui moult faisoient de dangier aux deux dittes bonnes villes, car il n'y avoit que trois liewes jusques à chascune, et dès le mois d'octobre, durant le dit siége de Melun, fut le dit signeur de Lille envoyet à garder Sens, et laissa arrière le dit Anthoine de Rebecque gardant Blandi-en-Brie, quy moult est belle place et forte.

Le dit signeur de Lille doncques fut en garnison atout ses gens à Sens, contre ces bringans de Ville-Noeufve-le-Roy, environ XV jours, et s'en alla à Joingni, où estoit Jehan de Guigny pareillement en garnison, et ses gens espars en pluiseurs fors parmy l'Ausserois, ausquels estoit chergié de par le duc Philippe que au printemps ils meissent le siége à Ville-Noeufve-le-Roy.

Quand vint au mois de février que les gendarmes tenoient encoires les champs en Ausserois et en Ermois, quy moult estoient changiés depuis que les Picars y avoient logiet premièrement, le dit signeur de Lille, qui cuidoit avoir tout prests les sires de Chastelus, de Digonne, de Varembon, de Sale-Noeufve, Perrenet Grasset, Guigny, les sires de Lury, de Chasteluivas, de Belleforière et le Veau de Bar (car tous avoient cherge d'aller aveucq luy asségier la ditte place de Ville-Noeufve), se hasta ung petit trop d'avoir l'honneur, dont les autres eubrent aussy envie, car il vint mettre le siége dès le temps d'ivier, et furent les chevaux de luy et de ses gens renvoiés à X liewes de loing à bien peu de conduite de gens. Sy se vint logier, à sy peu de gens comme il avoit, sur une petite montaigne quy estoit à deux archies près de la ville, sur laquelle il y avoit une petitte église; là se loga par folle emprise, comme celluy quy trop embrache mal estraint, car quand il cuide aller avant, il recule. Quand ceux de dedens le virent illecques aborder, ils saillirent dehors baudement et les vindrent là escarmuchier, faisant signe de les combatre se ils fussent venus aval. Toutteffois le dit signeur de Lille n'ot point conseil de descendre, ains garda la montaigne, et tellement fist que au dit logis calengier il y ot pluiseurs gens fort bleschiés d'un costé et d'autre. Là fut trais d'un vireton parmy le bras ung

noble et gentil escuier de Boulenois, nommé David de Goy, dont il le convint retourner à Joingni pour avoir ung maistre chirurgien; mais, si tost qu'il fut apointiés, il prist del entrait et s'en retourna arrière en l'ost, monté sur ung coursier morel que le dit signeur de Lille avoit laissié à Joingni, lequel il n'euist pas donné pour mille francs. Mais, ainssy comme le dit David s'en venoit parmi ung fort bois, il fut illec pris aveuc les marchans de Joingny et d'ailleurs quy apportoient pain en l'ost où on moroit de fain, car monsigneur le mareschal, par fine souffrette, partissoit le pain à chascun par morseaux, et, ainssy comme il départoit le dit pain, il vist venir Va-Oultre, son poursiewant, sur sa hague, vestu de sa cotte d'arme, dont bien perchut qu'il y avoit meschief. Sy luy dist: « Comment en va? » Il respondit: « Très-mal, monsigneur, car David est pris sur vostre coursier. » Adont quy l'euist veu tormenter, on euist dit: « Cest homme pert pas-» sience. » Et tout prestement vinrent les Ermaingnacs devers la montaignette où il estoit, faire la virade, desquels l'un d'eux estoit montés sur le dit coursier moreau, quy brandissoit une lance en son poing et faisoit courre le dit coursier comme une arondelle, et chassoient devant eux le dit David et les marchans, qui portoient devant eulx le pain que le dit signeur de Lille avoit payet, dont luy et touttes gens moroient de fine souffrette, et n'estoient que X à XII bringuans quy avoient fait cette destrousse. S'ils euissent volu mettre David à raenchon, il euist payé mille francs ains qu'il fuist mors; mais, à cause de la prise de Melun, tous nobles hommes estoient mis à mort incontinent qu'ils estoient pris.

Quand ceux de dedens virent qu'ils n'avoient nul secours, ils envoyèrent au visconte de Nerbonne, lequel assambla gendarmes pour venir ruer jus le dit signeur de Lille-Adan, ce que sans faulte il euist fait, se ne fust ung quy depuis fut grand gouverneur de gens d'armes, nommé Rodigue, lequel avoit esté à mon dit signeur de Lille et de par luy commis à garder une place en Gatinois, lequel signiffia l'assamblée au dit signeur à ung soir, et, se ce n'euist fait, il estoit mort, car à ceste heure comme dit est, ne falloit parler de raenchon, car tout estoit mis à mort. Sy tost que la nouvelle luy vint, il fist dire tout bas de logis en logis que chascun venist à l'estandart prestement, autant qu'il aimoit sa vie, et le canon, dont point n'avons parlé, quy durant le meschant siége journelement jettoit en la ville, rompoit maisons et faisoit du mal assés, fut enfouys bien parfont en terre. Puis

quand le jour fu failly, l'estandart tira tout à piet vers Sens, car en la compaingnie n'avoit cheval, ne asne, mais si tost qu'ils orent tournés les talons, la ditte église aveuc touttes les loges et begudes furent en fu et en flamble. Ceux de la ville veoient aussy bien tous les fuyans comme se ce euist esté à l'heure de midi, mais comme bien avisés oncques ne se bougèrent pour doubte de trayson.

L'endemain bien matin vint le visconte de Nerbonne à IIII^{c} fiers de lances, quy fut moult courrouchiés quand riens ne trouva, mais touttefois n'eust-il point conseil de aller devant Sens, ains tira droit à Joingni, puis retourna tout en haste par constrainte, car il n'y avoit en VI liewes de pays pour repaistre ung cheval, s'il ne mengoit nesge. De Sens s'en retournèrent les dis gendarmes à Joingni, tous à piet, fors que monsigneur quy estoit sur ung petit cheval. Ses gens mandèrent leurs chevaux, quy estoient ou pays de Lermois et ou Tonnerrois. Si s'en allèrent tout le caresme tenir les champs à l'environ de Troyes et par de là vers Chatillon-sur-Saine, et s'en retourna le dit seigneur à Lille-Adan, et habandonna ses gens à messire Lyonnel de Bournonville, lequel s'en alla aveuc Jehan d'Eschauffours, bailli de Chaumont-en-Bassigny, courre sur le Barrois, et passèrent devant Brienne.

Depuis se rassemblèrent pluiseurs cappitaines à le prière et requeste de madame de Brienne quy avoit son mari prisonnier à Meaux, et avoit esté pris au retourner du siége de Melun par ung aghuet que fist par luy ung nommé Pierron de Lupé, et allèrent devant ung fort ou dit païs. nommé Sainte-Marguerite, lequel estoit plain de larrons quy chascun jour couroient le pays et faisoient moult de maux aux bonnes villes voisines.

Devant le dit fort estoient les cappitaines cy desoubs nommés, assavoir messire Lyonnel de Bournonville à tout l'estandart de monsigneur de Lille et le sien; le bastart de la Bausme; l'estandart messire Raoul Tesson, mais il n'y estoit pas en sa personne; l'estandart de Guigni et ses gens, mais lui non; Jehan d'Eschauffours et pluiseurs autres.

CXXVI.

Comment ces gens de compaignes bourguignons asségièrent le moustier de Sainte-Marguerite où la Hire et autres Ermaingnacs vindrent pour lever le siége, mais ils n'osèrent bonnement.

—

En l'an de grasce mille quatre cens et XXVII [1], ces gendarmes dessus nommés cuidèrent emporter d'assault le moustier de Sainte-Marguerite. Il y ot fait maintes envayes, lesquelles je ne puis touttes racompter, mais toutteffois les Barois y vindrent pour lever le siége, et y estoit en chief La Hire, acompaignié de noeuf estandars et de belles gens, lesquels on extimoit à mille fiers de lance. Ceux du siége qui n'estoient pas tant de gens, ne en sy bel arroy, se retrayrent en ung lieu fort clos de hayes et de fortes espines, où on ne les povoit avoir sans descendre à piet, et pourtant les laissèrent les Ermaingnacs et s'en retournèrent atout leurs gens, car il n'y avoit que vivre au pays. Adont dit messire Lyonnel de Bournonville qu'il luy souffisoit puisqu'il avoit l'honneur de demorer en la place, et tantost fist bouter le fu dedens, puis s'en retournèrent vers Sens, où monsigneur de Lille avoit fait une tente telle que ung bourgeois de Sens avoit marchandé au cappitaine de Ville-Noeufve de luy livrer la ville, mais il failli. Sy retourna atout ses gens en France, dont les aucuns allèrent en garnison à Chartres.

CXXVII.

Cy parle du siége et de la bataille de Saint-Riquier où le duc Philippe fut chevalier.

—

En ce meisme an, le duc Philippe mist le siége devant Saint-Riquier, mais les Ermaingnacs de Bar et de Valois, de Térasse et d'ailleurs y vin-

[1] Lisez : 1421.

drent à grosse puissance pour lever le dit siége. Quand le duc Philippe sot leur venue, tantost fist deslogier ses gens pour rencontre leurs ennemis aux champs, affin qu'ils n'euissent ayde de ceux de dedens, et passèrent oultre la rivière. Quand ils perchurent les ungs les autres, les hommes d'armes vindrent tous à cheval lance baissie, férant de l'esperon tellement des deux costés que chascune des batailles fut rompue. Ceux qui vindrent à l'encontre des estandars du bon duc, furent emporté par hommes d'armes bourguignons montés sur gros chevaux de Flandres. Illec fut fait chevalier le dit bon duc Philippe, et prist ung chevalier de sa main, quy fut bien heureux, car il luy donna congiet et au partir luy donna de grans et nobles dons.

Quant les Ermaingnacs orent pareillement rompu le bataille de devers eulx en ung aultre endroit et chassié les Bourguignons devant eux grand espasse, ils retournèrent cuidans estre victorieux, mais ils trouvèrent archiers à piet en la place où ils avoient rompu leurs lances, lesquels les décopoient et tuoyent pour ce qu'ils s'embatoient à cheval tout parmi eulx. Là fu prins Poton de Sainte-Traille, l'un des milleurs cappitaines de France, et pluiseurs autres aussy furent pris, quy cuidoient avoir gaignié la journée.

CXXVIII.

Comment le roy Henri d'Engleterre revint en France et comment pluiseurs villes luy faisoient obbéissance en luy portant les clefs au-devant de luy; item, aussy du siége de Meaux.

En ce meismes an retourna d'Engleterre le roy Henri où il laissa sa femme, et vint descendre en Normendie. Sy passa par les contés du Maine et du Perche, puis passa les pays de Beausse et de Gatinois, accompaignié de douse ou XVI mille combattans, dont la grigneur part estoit à piet: par constrainte le falloit ainssy faire, car on ne trouvoit que pays gasté. Courgenay, Ville-Noeufve-le-Roy et généralement touttes les villes de Gatinois

alloyent au-devant de luy portans les clefs. Ils passèrent la rivière de Sainne et de Yonne en pluiseurs lieux, à Bacho, à Joingny, à Ville-Noeufve-le-Roy, à Sens, à Monstreau et à Aussoirre, à Pons-sur-Yonne, à Coulongne-sur-Yonne, au pont de Samois et à Clamissy, puis tirèrent les aucuns à travers de la forrest d'Otte, et ainssy firent à la rivière de Saine, à Bray, à Nogent, à Pons-sur-Saine et à Melun, et tirèrent parmi Brie. Sy misrent à obéissance Fontenay-la-Grange, Lumigny, Touquin, Crèveceur et Brie-Conte-Robert. Quand vint droit le jour de Tous les Sains, il fruma le siége de tous sens devant et autour de la cité de Meaux en Brie, et sy fist mettre le siége devant touttes les places quy ne tenoient point son parti, affin qu'ils ne destourbassent les vivres à venir en l'ost.

Monsigneur de Chatelu fut lors establi de mettre le siége devant Mont-Aguillon. Monsigneur de Lille n'ot plus de party, ains fut enchargiés des Bourguignons et brouilliés au roy d'Engleterre. Sy luy osta-on pluiseurs places, et, entre les autres, on luy osta Blandi, que gardoit en son nom Anthoine de Rebecque, et y fut mis ung nommé Jehan de la Personne, quy estoit à monsigneur de Croy. Cest Anthoine s'en alla servir monsigneur de Chastelus, lequel fut tant devant Mont-Aguillon que ceux de dedens se rendirent à condition, comme ils faisoient adont partout, c'est-assavoir que se dedens tel jour ils n'avoient secours, ils renderoient la place, et de ce communément bailloient hostagiers. Ou terme qu'ils avoient pris d'attendre leur secours, y vint Bourgois dont a esté parlé ou siége de Melun, lequel Bourgois ne volt point tenir les convenances, ains les refusa, dont on amena, au dit jour quy pris estoit, les plèges sy près de la place que dedens le trait des canons, et sur ung hourt on leur trencha à tous les cols, puis y fut remis le siége dedens brief jour après, et la mine qui avoit esté encommenchie environ le Noël, fut tant poursiévye et pourmenée que tantost après Pasques ensiéwant on fist verser les tours, et furent les gendarmes de dedens tous pendus par leurs gorges. Ainssy en furent vengiés ceux de Provins et autres, auxquels ils avoient fait tant de maulx qu'on ne le sçaroit pensser.

CXXIX.

Cy parle de la piteuse et orrible famine quy estoit en ce temps au royaume de France.

En ce meisme an que le roy Henri mist le siége devant Meaux, où il fut VIII mois, estoit au pays de Brie, de Gatinois et de Champaigne si grand famine que les gens moroient tout communément de fain, car en tout le pays de Brie n'avoit quelque labeur, et sy portoit ung homme bien aisé pour X escus d'or de bled, et sy estoit le monnoie sy fèbbe que ung escut d'or valloit XXIIII francs, que le roy englès faisoit forgier, et sy ne le povoit-on refuser.

Quand la ville de Meaux fut premièrement assise, ceux de dedens démenoient laiens grand feste, et mervilleusement se mocquoyent du roy Henry, car ils avoient ung asne pellé auquel ils avoient mis une couronne et le menoient par mocquerie autour des murs. Sy voldrent à touttes fins faire morir, en despit du dit roy Henry, le signeur d'Enghuien, mary de la contesse de Brienne, dont nous avons cy-dessus parlé, quy layens estoit prisonnier, et fu amené sus le marchiet pour décoler, mais son maistre cy-dessus nommé Pierron de Lupé, lequel estoit grand chief de chambre, et luy estoit commis à garder un quartier de la ville, fist tant de requestes au bastard de Vauru, souverain cappitaine de la cité, que finablement il fut respité de mort, dont pluiseurs furent courrouchiés.

Quoyque le marchiet de Meaux soit une des fortes places du royaume, sy furent-ils toutteffois sy continuelement assaillis et de sy mervilleux assaux qu'ils commenchièrent à cheoir en désespoir, et venoient souvent au dit signeur d'Enghuien luy requerre ayde, jà-soit-ce qu'ils l'avoient, comme dit est, volu mettre à mort, et finablement en assaillant, comme ceulx quy alors estoient dedens ont rechité pour vray, quand le darrain assault se fist, le dit Perron de Lupé faindy le deffendre, espérant d'estre sauvé par son prisonnier. Sy entrèrent les Englès pelle-melle dedens par le quartier du dit Perron, et tantost chascun quy polt s'en vint à refuge devers le signeur d'Enghuien. Adont fut toutte la ville, les hommes et leur che-

vance, mis en la main des mareschaux, et le dit signeur d'Enghuien requist au roy Henri que son maistre et ses gens qui luy avoient sauvé la vie, fussent pris à merchy. Le roy luy accorda, mais il fist tantost prendre tous les autres et les emprisonner. Sy en tint-on information et enqueste, et fut ordonné par sentence que tous ceux qui s'estoient trompés du roy Henri, seroient pendus. Le bastard de Vauru, souverain cappitaine de la ville, lequel par sa grand tyrannie et oultraigeuse mauvaistié avoit donné à nom à ung grant arbre quy estoit hors de la ville « l'arbre de Vauru », et là avoit fait pendre tant de laboureurs et de marchans que c'estoit orreur à veoir et meismes à le recorder, car quand il avoit pris son repas, comme font nobles hommes à aller chassier ou voller, il prenoit son plaisir à aller desoubs cel arbre, et faisoit illecques pendre X ou XII laboureurs ou marchans, une fois plus, aultre fois moins. Quand le roy Henri en fut informés, il le fist pendre tout au plus hault.

CXXX.

De la mort du roy d'Engleterre et aussy de la mort du roy de France; item du couronnement de leurs deus fils et de ce qu'ils firent.

En l'an de grâce mille IIII^{c} et XXII fut la ville de Meaux mise en l'obéissance du roy d'Engleterre, lequel après ce temps ne vesquy guaires, ains trespassa. Sy fu mené le corps en Engleterre, et pareillement trespassa le roy de France en ce mesme an. Sy furent leurs fils couronnés à divers jours, chascun soy disant roy de France. Le dauphin, quy grandement se veoit foulé du dit roy d'Engleterre et de ses gens, prist en ce temps aliance au roy d'Escoche, et tellement que le dit roy d'Escoche envoya le connestable d'Escoche en France en l'ayde du dauphin. Sy avint environ le Saint-Jehan d'esté que le bastard de la Basme, quy estoit natif de Bourgongne, nepveu à messire Jacques de la Basme, se rendi au dauphin et encherga la bende aux Ermaingnacs, contendant à aucunes fins quy seroit chose trop

longue à réciter au long, mais toutteffois il contendi à prendre la ville de Carvent en Ausserrois, mais les Bourguignons s'en perchurent. Sy se vindrent bouter dedens en garnison monsigneur de Digonne et pluiseurs aultres nobles hommes de la duché de Bourgongne. Quand ce bastard vit qu'il ot failly à son emprise d'avoir emblé ceste place, il penssa de assambler gendarmes et trouva que les Escochois estoient bien X^m^ combattans ou plus, tous à piet comme les Englès. Aveuc ce se povoient trouver en l'armée du dauphin de IIII à V^m^ Lombars. Sy les assambla tous enssamble, et vint assigier les Bourguignons dedens Cravent, laquelle ville est petitte, mais forte et bien séant; car elle siet sur une montaigne à ung trait d'arc près de la rivière d'Yonne quy se passe aucune fois à gué à l'endroit de la ville du costé vers Bourgongne. Quand ceux de dedens veirent l'appareil du siége et sy grand peuple, ils envoyèrent hastivement vers madame la douaigière de Bourgongne piteuses lettres et grandes clameurs, disant que, s'elle ne trouvoit manière qu'ils fussent secouru, le païs de Bourgongne seroit destruis et eulx mors sans recouvrier, car ils n'avoient que mengier. Adont la ditte dame manda secours à tous les nobles de Bourgongne auxquels elle habandonna tous les chevaux du pays. Le conte de Salbry vint de France atout deux mille archiers; sy y vindrent les signeurs de Bourgongne et de Lorraine chy dessus moult fois nommés, et s'assambla toutte l'armée de Bourgongne en la cité d'Aussoire, quy est à chincq petittes liewes de Cravent. Ils mandèrent tous les pavais et habillemens de guerre qu'ils porent trouver au pays pour résister contre le tret aux Escochois. Aveuc ce chargèrent sur chariots en la ditte ville bien de XXX à XL veuglaires, puis s'en vindrent tous en bel arroy contremont la rivière du costé de France, et avoient grand foison de basteaux pour passer, se mestier estoit, tous ceux qui povoient porter baston, de la ville de Sens, de Ville-Noeufve, de Joingni, de Tonnoire et d'Aussoire, car tous estoient sommés et constrains de par la ditte dame de donner secours à la ditte ville de Cravent et de combatre ceux du siége. Quand ils vindrent à demie-lieue de l'ost, chascun se mist en arroy, et premiers le conte de Salbry, quy moult estoit saige, hardi et bon conducteur en armes, passa la rivière. Il avoit pluiseurs estandars de chevaliers englès en sa compaignie, où bien avoit V^c^ hommes d'armes et II^m^ archiers bien estoffés. Les nobles de Bourgongne estoient mille hommes d'armes ou plus, et d'arbalestriers et pionnaille tant que sans nombre quy

tous demourèrent au costé devers France. Ceux d'Aussoirre quy bien sçavoient le stille des dis veuglaires, les affustèrent pour tirer droit au lonc des estandars quy estoient sur le bort de la rivière tous en bataille du costé vers Bourgongne, quy estoient en nombre bien de XX à XXX^{m} combattans. Sy furent mervilleusement assailli de trois costés, est-assavoir des deux costés de la rivière et de ceux de la ville. Les Lombars, quy estoient tous armés de harnas complets, estoient aveuc le dit bastard, quy estoit leur cappitaine et leur conducteur pour le jour. Sy estoient en belle bataille tous à piet sur la rivière, mais pour tant sçavoit bien, s'il estoit pris, que tout l'or de France ne le porroit sauver qu'il ne fust trainné et pendu comme traittre. Il faisoit tenir les chevaux au plus près d'eux.

Les Escochois, en deux elles, commenchèrent à tirer mervilleusement contre ceux de devers France pour deffendre la rivière. Ceux d'Aussoire tiroient de leurs veuglaires tout au long des batailles, desquels ils firent grand occision, et les Englès du costé de Bourgongne aussy tiroient sur eulx mervilleusement. Quand les Bourguignons du costé de France virent le conte de Salbri sy fort aprochier, monsigneur de Rochefort, messire Guillaume et monsigneur Charles de Rocheffort et leurs gens saillirent tous à piet dedens la rivière pour mieulx et de plus près combattre leurs ennemis. Là veoit-on mille et V^{c} hommes ou plus, tout d'une veue en l'eaue jusques à la chainture, les lanches en lors poings, et le trait aux Escochois chéoit sur eulx à force. Quy avoit bon harnois, il estoit heureux, car bon mestier en avoit, et estoit illec bien esprouvé. Quand ils vindrent main à main au bort de la rivière, le conte de Salbri vint rebouter les Escochois, et affin que les Bourguignons passassent, fist ses archiers tirer espessement sur les dis Escochois, et les firent tellement retraire qu'ils avoient les Lombars tous à descouvert. Sy tost qu'ils sentirent le tret aux Englès parmi leurs cuisses et parmi leurs grègues, qui trouvoit le faulte de leur harnois, ils tirèrent ce qu'ils porent à lors chevaux, parmy ce que leur cappitaine dessus dit leur en monstroit le chemin, et sy tost qu'ils orent habandonné la rive, quy ne polt monter à cheval, il y laissa les houseaux. Là povoit-on ouyr les Escochois en leur mauvais franchois, tel que communément le scèvent parler, maudire le bastard quy les avoit tray, car il monta le plus tost que oncques polt sus son coursier et picqua la Beausse. Là furent Escochois détrenchiés et mors. Quy se polt sauver, il se sauva, et peu en

eschapa fors que ceux qui se sauvèrent à fuyr en la ville, priant à ceux de la ville qu'ils les volsissent prendre prisonniers; et de fait ceux de la ville eubrent tant d'iceux prisonniers qu'ils ne voloient nullement ouvrir les portes aux signeurs de Bourgongne quy lor avoient sauvé les vies, de paour qu'ils ne lor ostassent leurs prisonniers. Là fut mors le connestable d'Escoche et moult grand chevalerie, aveuc pluiseurs autres, tant Lombars comme Gascons, Ermaingnacs et Franchois, et tant en y ot que les mors furent nombrés à plus de VIII^m^ hommes, et n'y eubt oncque bataille arrestée entre les Bourguignons et les Ermaingnacs, où il y euist sy grand effusion de sang comme ot illecques.

CXXXI.

Comment le siége de Cone-sur-Loirre fu levé.

En cel an meisme le duc Phelippe alla en Bourgongne et fist grand et espécial mandement en la ducé et la conté pour aller lever ung siége que tenoit le dauphin devant Cone-sur-Loirre. Aussy le conte de Salbri y vint à moult grand force de gens d'armes et de trait, tellement qu'ils estoient bien nombrés à VIII^m^ combatans d'Engleterre, et généralement toutte la noblesce de Bourgongne, nombrés aussy à bien dix mille combatans, et se trouvèrent seullement de la conté et ducé de Bourgongne, le jour qu'ils cuidèrent avoir la bataille, XXII^c^ cottes d'armes. Quand le dauphin sceut telle puissance venir sur luy pour le combattre, il n'ot point conseil de les attendre: sy laissa la place. Le duc Phelippe se retray à Dolle où il fist le serment que doibt faire ung conte de Bourgongne, et ses hommes aussy luy firent, et en cel an espousa-il par dispense madame de Nevers.

CXXXII.

D'un siége que les Englès misrent devant le Crotoy.

Adont fut le siége mis devant le Crotoy par les Englès, où estoit messire Jacques de Harcourt, quy le tint X mois en faisant à ceux de dehors moult de grands dangiers, et disoient bien les dis Englès que oncques n'avoient tenu sy dur siége en France. En la fin des dis mois, quy fut au mois de may l'an XXXIII, le dit Harcourt se rendy à tel condition que le premier, second et troisième jour de march prochain ensiévant les dis Englès venroient en la place, et, se ils n'estoient combatus adont, il lor renderoit la place, et de ce faire leur livra plèges souffissans. Après qu'il ot de ce livré plèges, il s'en alla à Partenay, où il cuida avoir emblé la place sur son oncle, quy tousjours avoit tenu en coraige le parti des Bourguignons. Quand il se perchut que son nepveu luy volloit desrober sa ditte place, il y ot hustin, duquel la force ne demoura pas au dit de Harcourt. Sy demoura mort en la place aveuc tous ses nobles hommes et tous ceux de sa routte.

CXXXIII.

De l'appareil que messire Jehan de Luxembourg fist pour concquester la terre de Guise-en-Terrasse.

En ce meisme an, ou mois de septembre, messire Jehan de Luxembourg assambla grande armée pour concquérir la terre de Guise, et mist le siége à une place nommée Wiège, mais il fist en ce temps sy grand flus d'eaues que le charroy chargiés de bombardes ne povoit hors des fanges, par quoy il donna congiet à ses gens jusques au printemps. En cel yver messire Lyonnel de Bournonville, atout l'estandart et armée de monsigneur de

l'Ille, lequel ot adont recouvré son parti (et avoit pluiseurs nobles en sa compaignie, tels que Herpin de Ricaumes, messires Guérard et Charles de Moyencourt, le sire de Belleforière, Jacquant de Tilly, Butor de Malines, tant que bien avoit lors soubs son dit estandart VIII^{c} chevaux, et messire Lyonnel en avoit bien aussy trois cens soubs son estandart, lesquels chevauchoient tousjours en la compaignie de mon dit signeur de l'Ille, et se tenoient à luy), alla entrer en Térasse, et aveuc ces dessus nommés avoit-il bien VI^{xx} Englès. Sy allèrent le jour Saint-Andrieu courre devant Yrechon. Lyonnel de Wandonne, quy pour ce temps se tenoit au Nouvion-en-Terrasse en garnison, quy estoit adont une bien forte place, bouta le fu, en ceste course, en une église qu'on dit Montrepin, pour ce que aucuns dedens luy avoient fait aucun dangier, quand il avoit aultrefois couru ou passé par illecques. Le fu qu'il y bouta, constraindi les hommes de saillir hors par le clochier, et deux enffans se tuèrent au saillir hors par hastiveté, mais les hommes, dont il y ot moult, se jettèrent hors en tenant les cordes des cloches en lors mains.

En ceste année et en la meisme sepmaine fut le siége mis à Oisy-en-Terrasse, une place bien forte et close d'eaues. Tandis que le siége fut illec mis par les gendarmes dessus nommés, réservé les Englès qui se partirent au retourner de la coursse d'Irechon, Poton de Sainte-Traille, quy lors tenoit Guise, vint par soubtil engin embler la ville de Hem, par aucuns de ceulx de la place quy luy favorisèrent tant qu'il y entra, et la manière comment fu telle : ceux quy en la place estoient enclin à eux, orent une nuyt mis une grande treille sus tonneaux attachie, et Hermaingnacs estoient montés sus les dis tonneaux que leurs adhérens de la ditte place tiroient au moïen d'une corde qu'ils avoient lyé à la ditte treille de dedens la place petit à petit, et ce conduirent-ils sy soubtillement que ils parvindrent à leurs fins, et entrèrent en la ditte place. Et au bout de deux jours y vint grand nombre d'Ermaingnacs de Guise.

Sy tost que messire Jehan de Luxembourg le sot, il lor fist de tel pain soupe, car il fist partir l'armée de devant Oisy, et les fist tirer nuyt et jour tant qu'ils vindrent à l'encontre de Vermans droit à mynuyt. Là fist-il partir et séparer hors des autres Lyonnel de Bournonville et sa compaignie quy tirèrent droit à Villers-Saint-Christofle, quy siet à demie-lieue de Hem du costé d'Artois. Or Luxembourg avoit coeuilliet par les villaiges

bien V ou VI[c] rades hommes, et avoit fait tenir l'eaue à Saint-Quentin. Sy apointa ses eschielles pour faire assaillir à piet sec par devers Artois. Quand il fut prest, il fist signe à ses gens, quy estoient à l'autre lés de l'eaue, de jetter brandons de fu par où les gens du dit Poton avoient fait leur emblée. Ceux estoient pourveus de VI trompettes et de ceux quy bien en sçavoient jouer, par quoy sy tost qu'ils veirent le signe de fu, ils firent assaillir de celle part lachement et longuement, sans plus, pour y attirer les deffendans; car, pour plus y attraire leurs dis ennemis, ils firent sonner tout à ung fais trompettes et clarons sy fort et sy orriblement que c'estoit orreur à les ouyr, et povoit-on prendre grand plaisir à veir lever Ermaingnacs de leurs lits et de leurs paillasses et venir deffendre le monter à leurs ennemis, et tellement que eux cuidans non estre assaillis fors que par cel lieu tous y accoururent. Mais quand le conte de Liney, quy à l'autre lés estoit aveuc la compagnie de messire Lyonnel, vit que toute la gendarmerie de la place tiroit celle part, il fist drechier les eschielles et monter ses hommes d'armes, quy sy vistement besongnèrent qu'ils gagnèrent le prumier fort bien aise; car il n'y avoit quy le deffendist fors seullement les guetteurs, quy petitte deffense y povoient faire, car ils n'estoient pas à cent piés près l'un de l'autre. Au second fort trouvèrent-ils ung petit de deffence, et y fut pris ung homme d'armes sur la porte, nommé Robinet de Lannoy, que messire Lyonnel raenchonna à VI[xx] moutons d'or. Au gaingnier le maistre palais y ot pluiseurs Bourguignons bleschiés, mais non que ung mort [1]. Quand Poton et ceux stillé de la guerre entendirent la turelure, ils montèrent à cheval et picquèrent la Beausse. Quand Bourguignons furent dedens Hem par assault, ils ouvrirent la porte à ceux de l'autre lés, quy estoient environ IIII[xx] hommes d'armes, quy encoires n'avoient mis pié à terre, lesquels se mirent à donner la chasse au travers de la ville au donner de l'esperon et ruer Ermaingnacs par terre. En cest estat les chassièrent IIII grosses lieues jusques à Flavy-le-Martel. Quand le dit assault commencha, ils estoient bien dedens Hem XII[c] hommes. S'ils euissent esté aux champs et non surpris, ils euissent combatu et vaincu plus de gens que ceux quy les desconffirent : pour ce fait-il bon prendre son homme à l'avantaige. Il y ot pris des Bourguignons, en celle nuyt, VI[c] des Ermaingnacs sans les mors.

[1] On lit en marge : Ils furent amorsé d'un costé et pris de l'autre.

Messire Walleran de Saint-Germain se cuida retraire dedens Chauny, mais il trouva la porte fermée, et toutteffois il ne se volt rendre tant qu'il vit le dit de Luxembourg.

CXXXIV.

Comment le dit messire Jehan de Luxembourg fist trenchier la teste à Walleran de Saint-Germain, quy présentoit pour sa raenchon VI^c escus d'or.

Après ce que messire Jehan de Luxembourg, conte de Liney, fut de la chasse retourné à Hem, il fist deffendre à son de trompe que de là en avant ne fuist homme, quy transportast nuls biens d'ostel en aultre, et ainssy, quy alors n'avoit querquiet, il estoit trop tart.

Le dit Walleran de Saint-Germain, fils de chevalier et de damme, se rendi au dit messire Jehan de Luxembourg, et fut trouvé qu'il estoit en sauf-conduit que le dit Luxembourg luy avoit sailé et accordé, duquel le terme n'estoit encoires expiré, par quoy il fut réputé trayttre. Madamme sa mère estoit au dehors de la porte de Chauny à Hem, quy voloit payer pour sa raenchon VI^m escus d'or; mais tandis qu'elle attendoit la response, on luy trencha le col sur ung hourt, et fut sa teste mise sur une lance et portée à la porte où sa mère attendoit, et le corps fu pendu aux fourches. Quand sa mère vit la teste, elle dit: « Or Dieux en soit loés! C'est le IIII^e » fils que la guerre m'a osté! »

CXXXV.

Comment la ville de Compiengne fut desrobée par deux capitaines ermaingnacs et d'un siége volant quy fut mis, le cuidant recouvrer.

—

L'endemain bien matin fist Luxembourg pàrtir toutte son armée, et les envoya tenir les champs en Santers, là où ils délivrèrent tous leurs prisonniers, parmy payant leur raenchon, est-assavoir les hommes d'armes pour chascun XVI escus, et les hommes de trait pour chascun VIII, réservé Robin de Lannoy, qui seul paya cent moutons d'or. En ce temps que ces gens d'armes tenoient les champs en Santers, délibérés de aller assir une place ou païs de Perche, il y ot deux routiers de guerre, dont l'un fut nommé Guillemin Guillaume, et l'autre Yvon du Puis, quy une nuyt desrobèrent Compiengne, dont il convint tout homme celle part tirer, dont monsigneur de l'Ille-Adan se partist de sa maison de l'Ille-Adan et y vint. On y fist ung assault à ung matin, cuidant y entrer par la manière qu'on avoit entré à Hem. Sy s'en vint droit à ung point de jour Regnault de Longueval aveucques grand quantité de gens de communes assaillir vers la forest. Ses gendarmes, aveuc les bourgois de Noyon, se boutèrent en pluiseurs bateaux entre le mur et Oise, y cuidans trouver le mur desgarny; mais, au monter sur les eschielles, ils furent lourdement reboutés, car tel y monta bien lies, quy bien tost en descendi, car en peu d'heure ils ruèrent de gros mairien jus desdis murs et de pierres de fais, dont ils bleschèrent beaucop de gens, et d'un canon qu'ils avoient affusté pour battre au lonc de la rivière ils tuèrent X ou XII hommes, dont se convint retraire. Monsigneur de l'Ille, messire Lionnel et pluiseurs autres chiefs de chambre parlementèrent à la barière, où ceux de dedens aportèrent le vin, et burent l'un à l'autre, prometans de faire bonne guerre les ungs aux autres, et disoit Yvon du Puis : « Faittes-nous bonne guerre, compaignons; mais, se nous » tenons ces vilains bourgois, marchans et laboureurs, ils seront renchonnés » jusques aux dens et boiaux traire. » Ainssy se départirent pour celle fois, mais ce propre jour au soyr y revint toutte l'armée à intention d'embler le bolewerc au dehors d'Oise, mais ils furent bien reboutés. Sy se partirent

en deux osts, et firent venir bateaux amont Oise, de Pons, de Crail et de pluiseurs autres lieux pour passer l'eaue et secourre l'un l'autre s'il le convenoit. Monsigneur de l'Ille et ses gens se logièrent à Royaulieu au lés de la rivière devers Paris, et messire Lionnel à Saint-Maurice devers Picardie. Sy tindrent illecques siége l'espasse de VIII jours, mais quand ils virent que nul secours ne leur venoit, ils se partirent. Messire Lionnel, quy n'avoit que environ trois cens hommes, s'en alla à Gournay-sur-Aronde. et là se gouverna XV jours sur le pays de Santers, dont monsigneur de Saveuse fut mal content, et luy brassa ung tel brassin vers monsigneur de Bethfort, régent de France, que il ne s'osa trouver devant luy jusques à ce que messire Jehan de Luxembourg luy eubt refait sa paix.

Adont comparurent Englès devant le Crotoy en nombre de bien VI^m^ archiers à piet, sans les nobles hommes. Les dis archiers vindrent d'Engleterre en bateaulx, et là tindrent camp les premier, second et troisième jour de march. Quand vint à X heures du jour, monsigneur Jehan de Harcourt. frère au dit signeur Jacques, vint devant tous soy mettre à genoux devant monsigneur le régent, et luy dist : « Monsigneur, je voy bien que de ceux de » France ne sera point ceste place, ne nous aveucques secourus, dont il » me poise; mais toutteffois je vous merchie, et tous les nobles hommes » quy cy sont, de nous avoir rechupt à sy gracieux traittiet, et, de ma part. » en acquitant ma promesse, je vous rend la place et vous présente les » clefs. Sy y porés entrer ou en faire vostre plaisir. »

Prestement furent les banières de France et d'Engleterre mise aux fenestres et au sommet de la grosse tour, en sonnant trompilles et clarons et faisant grand feste de touttes pars; puis se retirèrent les signeurs chascun sur soy. Tandis que ce voiaige se fist, aucuns routiers dessus nommés, tels que monsigneur de Monferrant, monsigneur de l'Ille et monsigneur de Saveuses, besongnièrent tellement que Compiengne se rendi à eux à condition comme dessus, assavoir qu'il aroient sauf-conduit pour envoyer querre secours à jour assigné entre eulx, et se secours ne leur venoit endedens le dit jour, ils renderoient la place, et, de ce livrèrent bons hostagiers.

Quand vint au jour, pluiseurs capitaines bourguignons y vindrent tenir le lieu et attendant bataille, mais du costé des Ermaingnacs nul n'y comparust. Sy fu la ville de Compiengne rendue aux dessusdits cappitaines. et

quoyque par traittiet fait ceux de dedens deussent partir sauve leurs corps et leurs biens, néantmains fu par monsigneur de Montferrant dit à Yvon du Puis : « Tu renchonnas le signeur de Sorel ung jour, quy passa à quatre » cens martres sebelines, mais tu les luy renderas ou tu demouras. »

CXXXVI.

Le siége de Guise mis de messire Jehan de Luxembourg.

En l'an de grâce mille quatre cens et XXIIII, messire Jehan de Luxembourg, aveucques ses gens, et ung nommé le grand panetier d'Engleterre, à bien XVI[c] combattans, mist le siége devant Guise-en-Terrasse, lequel dura de deux à trois mois. En la part finale ils se rendirent, et aussy firent après tous les Ermaingnacs et estrangiers qui estoient en garnison ou pays de Terrasse, et s'en partirent, entre lesquelx estoient Poton, La Hire, Thibault Hausserre, Masse et tantmaint aultre [1]. En effect tout le pays fu nettoyet, et s'en partirent tous les capitaines, réservé ung Breton nommé Bruiant, lequel ne volt entrer en l'appointement que eubrent les autres, ne estre mis à saufconduit que les autres eubrent pour eulx partir, tant héoit Luxembourg. Sy se bouta à Orchimont-en-Ardenne pour guerroier Guise; mais, à la première fois qu'il vint courre devant, il fu pris, et la pluspart de ses gens, et fu le dit Bruyant pendu au gibet de Guise, qui tousjours depuis a esté à sa cause nommé Bruiant.

[1] On lit en marge : Après ce que Compiengne et le Crotoy furent mis à délivre, messire Jehan de Luxembourg assambla ses gens et s'en vint mettre à finance pluiseurs villes sur le Henault, comme Précy, Landrechies, Wimy, Marly, l'Eschielle, Yron, le Capelle, le Flamengueric, le Wiége, Oisy, Yrechon, Buironfosse, Neufville, Adoran et pluiseurs autres.

CXXXVII.

D'une grande division quy en ce temps sourdy ou pays de Hollande pour la dame du pays.

—

En ceste meisme année se sourdit grande division au païs de Hollande, et la cause fut pour ce que Jacques, la fille au duc Guillaume, conte de Haynau, dont cy-dessus avons parlé, quy avoit eubt prumiers créanté le duc de Tourraine, fils au roy Charle de Franche, et depuis ot espousé Jehan duc de Brabant, après le trespas du dit duc de Tourraine, lequel ne luy souffist point, ains par dispensation pappale et du vivant d'icellui print à mariaige ung duc de Clocestre, frère au roy d'Engleterre defunct, dont grant guerre avoit esté ou pays de Haynnau, de quoy n'avons faitte quelque mention, pour quoy ceulx de Hollande ne furent contens de obéyr à icelle dame pour son fol gouvernement, ains, après la mort du dit Jehan de Brabant, quy trespassa en celluy an, aucunes villes, telles comme estoient Dordrech, Rostredam, Schiedam, le Haye, Delf, le Leye, Herlaem et Aemstredam mandèrent le duc Phelippe de Bourgongne et luy feirent hommaige à condition qu'il leur promist garand vers la ditte dame et vers son dit mary le duc de Clocestre et tous ses alyés. La ditte damme, pour ceste année, estoit dedens la ville de la Gaude, et se nommoient cheux de son party les « *houchs* », et ceux du party au duc Philippe se nommoient les « *cabillaux* », et procédoyent ces deux mos de deux linaiges quy anchiennement avoient accoustumé de mener guerre l'un à l'autre, comme aussy ils ont en Lombardie « *Guelf* » et « *Guibelin* ».

Le duc Phelippe, pour conforter et aydier dont les Hollandois de son parti, environ le mois de décembre manda gens d'armes, lesquels il appela « *cabillaux* » et en garnist les villes dessus dittes. Sy y commist en garnison ung messire Jehan d'Uthquerke, messire Andrieu de Valines, monsigneur de l'Ille-Adan et pluiseurs autres cappitaines de France, Picardie, Bourgongne et Flandres. Sy avint que, environ le Noël ou au mains la sepmaine après, aucuns signeurs de Hollande et de Haynnau estoient allés en Engleterre devers le dit duc de Clocestre pour avoir secours. Sy estoient à grosse

navire, car ils avoient XXIIII grosses hulques, furnies largement de deux mille combattans, la plus belle gens d'armes et de trait, les mieulx pris et de milleure estoffe, et ce tesmoingnèrent les capitaines au duc Phelippe, qu'ils euissent oncques veu en la guerre de France. Quand ceste armée dut passer par auprès de l'Escluse en Flandres, messire Guillebert de Lannoy, alors capitaine de léens, envoya par bateaux légiers le faire sçavoir au duc Phelippe, quy lors estoit à La Haye, lequel se partist à tout sa gent le plus tost qu'il pot, dès l'heure de minuyt, et se mist efforchiement sur la mer à Squidem, droit la veille des Troys Roys, et fist armer hastivement les communes de Hollande et de Zellande tenant son party, sycomme Dordrech, Le Haye, Squidam, Rostredam, Herlam, aveuc pluiseurs signeurs de Zellande, tant que en IIII jours ils furent bien sur la mer VI^{xx} bateaux.

Or vous dirons des Englès quy, à grosse armée, passèrent la coste de Flandres à ce délibérés que de reconcquester tout les pays dessucdits tenant le parti au duc Phelippe. Icelluy Lannoy les costoia tousjours atout légiers bateaux habilles et propices aux mers de Hollande, quy sont sy plates que les bateaux d'Engleterre ne povoient cheminer bonnement partout comme ils faisoient; et ains que jamais peussent prendre port, il lor demoura sur les bancqs de terre deux ou trois bateaux, que les Flamangs gaingnièrent, et les prisonniers quy dedens estoient. Et certes il est vraysamblable qu'ils euissent reconcquis tout le païs et mis en leur obbéissance, s'ils euissent eubt bateaux convegnables à la nature de la mer de Hollande, mais toutteffois ils secouroient et recoeulloient leurs gens des bateaux atterrés par botequins. Quand ces Englès veyrent qu'ils ne povoyent passer bien à leur aise par inhabilité de leurs bateaux, ils voldrent arriver à Serixé, une puissante ville de Zellande, mais ceux de la ditte ville ne les y voldrent laissier, ains dirent qu'ils ne obéyroient encoires à l'une partie, ne à l'autre, ains aviseroient laquelle part seroit la plus forte, et à celle ils se tenroient.

Adont se boutèrent les dis Englès en ung port nommé Braushave, où ils sejournèrent VIII jours, là où ceux de la ditte ville de Serixé leur portoient vivres pour leur argent, et aussy faisoient-ils en l'armée et ost du duc Phelippe. Ceste sepamaine fist-il sy grand vent le merquedi, joeudi et venredi, que les hulques et harincbuses portans les gens du duc Phelippe ne povoient passer. Quand vint le sabmedi, il fist temps calme et bel. Sy s'approucha le dit navire à demie-liewe près du dit port de Braussehave, droit devant le

logis des Englès, où ils commenchièrent à faire sonner leur trompilles et leurs clarons.

Quand Englès les aperchurent, ils se boutèrent hors de la ville tout à piet, et se tirèrent vers Engleterre tout au long de la dicque en desroy, et tenoit leur train tant de gens d'armes comme de bagaiges tout pelle-melle ung bon quart de liewe. Sy portoient les aucuns et le plus leur bagues à leur col. Le duc Phelippe faisoit escargueter par ses maronniers pour sçavoir quel chemin ils tenroient, mais quand ils furent sur le point de demie-liewe loing, ils dessendirent de la ditte dicque syque on ne les polt plus veoir, et furent adont comme en branle d'eux enfuyr parmi le pays de Zellande à l'aventure, mais ils s'appensèrent que, à ainssy faire, ils n'oseroient retraire devers le duc quy là les avoit envoyés. Sy recoeullèrent coeur et s'en allèrent mettre en bataille et en ordonnance sy belle que mieux on ne sçaroit pour autant de gens qu'ils estoient.

Ceulx de Dourdrech, quy se réputent en Hollande comme Gand en Flandres, et veullent, en touttes assamblées où ils se troeuvent, avoir l'honneur, se misrent prumiers à terre et fourèrent en leur chemin les bateaux des Englès, puis se misrent en bataille sur la dicque devant la ville de Braussehave, plus de mille et V^{c} hommes portans tous vermaux chaperons bendés de blanc et deux pareilles banières. Ceulx de Le Haye et de Delph estoient bien autant ou plus portans noirs chaperons bendés de blancq et deux pareilles banières; ceux du pays de Zellande, est-assavoir les Bourselaires et ceux de la Vere aussy y estoient, et en effect touttes les communes des villes dessusdittes tenans le parti au duc Philippe, lesquels on nombroit bien VI à VII^{m} hommes armés à la fachon du pays. En ce point assaillirent-ils les dis Englès; et prumiers commenchièrent à marchier ceux de Dordrech, voire sitost que à grand paine povoient estre les gens d'armes hors des bateaux, car il les falloit tous porter ung après aultre sur terre pour l'amour de la mer quy se retraioit, quy estoit chose faitte à lonc trait; et, se les Englès se fuissent rengiés plus près ou qu'ils se fuissent mis en bataille au widier la ville et que là de piet quoy euissent calengié la dessente des bateaux, ils euissent tout tué ou noyé. Au commenchier il y ot ung canonnier de Dordrech quy prumiers tira deux cops d'une culevrinne de aussy près que approchier les polt, mais ils furent tous esbahis quand Englès en firent si petit de conte. Englès commenchièrent à marcier tout

bellement pas à pas, et, quand vint à l'approchier, ils commenchièrent à jetter ung cri terrible et à faire sonner leur trompilles et leur clarons.

Ils avoient XI penons de soye, et tous leurs hommes d'armes estoient armés de plaines cuiraces entières, les sallades en teste comme pour entrer en champ mortel. Quand vint à l'aborder enssamble, ces gens de communes deschargièrent pour ung cop plus de mille arbalestres quy autant grevèrent aux Englès comme eussent fait pommes pourries; mais ces Englès tirèrent sy vigoureusement de flesches qu'ils mirent incontinent la bataille de ces communes en desroy, et en ce desroy reculèrent plus tost que le pas derrière leurs banières.

Messire Thierry Garbode fut che jour fait chevalier et porta à la besongne la banière de messire Jehan d'Uthquerke, lequel leva banière celluy jour. Le signeur de la Vere y fut fait chevalier; aussy fut Robert Kanin, Jehan Withem et pluiseurs autres, dont je ne sçay les noms. Après les chevaliers fais, les banières du noble duc Phelippe, accompaignies de moult d'autres, s'approchièrent. Les archiers d'Engleterre estoient espars en deux elles, dont l'une tiroit sur ceux de Dordrech et moult les domaigoit, et l'autre tiroit sur les banières dessusdittes. Sy avint que le plus espécial capitaine que à ce jour euist le duc Phelippe et quy plus avoit de gendarmes, c'estoit messire Andrieu de Valines, sénescal de Boulenois, se bouta en la bataille sans sallade et sans banière, dont il luy mesvint, car une flesce ly féry en l'oeul, dont il fut tué tout mort. Monsigneur de l'Ille portoit celluy jour la banière quarrée du duc Philippe, quy là estoit en personne derrière icelle, au millieu de tous ses chevaliers, chascun sa cotte d'armes vestue. Là fu la hante de la ditte banière et le harnois du sire de l'Ille-Adan tout chargié de flesches attachies. Le harnois du dit l'Ille-Adan ne fut en riens faussé du trait, mais mainte autre cuirace y fut faussée.

Sans doubte Flamens et Hollandois eussent esté reculés jusques en la mer, se il n'y fut venu autres; mais tantost que ces nobles hommes vindrent, lesquels estoient puissamment armés, ils ne tindrent compte du trait aux Englès, ains se férirent en eulx coraigeusement, et quoyqu'Englès se deffendissent mervilleusement, néantmains sy ne porent-ils tenir contre la puissance du bon duc. Car tantost à force de picques, de haches et d'espées furent mis à fin leurs porteurs de banières et touttes leurs ensaingnes ruées par terre, dont les aucuns se prirent à fuyr au long de la dicque; mais ceux

qui ne polrent fuir, furent ratains de ces communes et occis sans quelque pité, car là occhioient-ils aussy bien les nobles comme les vilains et les hardis comme les couars, et meismement après leur mort leur donnoient plus de cent cops, et en volloit avoir chascun sa pièche. Les povres archiers d'Engleterre se bouttoient ès fossés où ils estoient noiés, ou, s'il avenoit qu'ils en widassent, sy les assommoit-on au saillir hors, et n'y avoit sy grand quy eust osé prendre prisonnier s'il ne se voloit faire tuer, car ces gens de communes furent sy hardi quand ils les virent en fuite, quoyque auparavant eussent-ils reculé, qu'ils n'avoient pité de nulluy, ains volloient courre sus aux gens de guerre, quy prenoient prisonniers comme de coustume est.

Ainssy que la bataille commencha, il passa deux paysans sur deux meschans chevaux par devant le Have, dont l'ung fu baillé au duc Philippe sur lequel il fut tousjours à conduire ses batailles. Prestement luy amena-on le hérault du duc de Clocestre, moult richement vestu d'une robbe de laine toutte chargie de brocquans de fin or, et par dessus avoit la cotte d'arme de son maistre dont il portoit le nom, et luy fut illec demandé du signeur de Hamesté, conducteur des Englès, et de pluiseurs autres quy illec estoient venus, tant de Hollande comme de Haynau et d'Engleterre, mais il lor dist pour certain que tous estoient illecques mors en la place, dont moult despleut au dit duc Philippe et aux nobles hommes d'environ luy. Moult y ot certes en celle journée de noble chevalerie morte en la place, car nul ne les polt garder de ces communes, quy peu y euissent fait s'il n'y euist eu autres qu'eux. Ainssy fut la besongne achevée, puis vindrent la plus part des villes, tenans party contraire, à obéissance.

CXXXVIII.

Comment le duc Phelippe se retray du siége de Herlem que la dame mist, des molins brulés et de ce quy s'y fist.

Le mardi ensiévant le bon duc Philippe retourna en la ville de Brausse-have. De là monta-il en mer et s'en retourna en Flandres, laissant le pays

de Hollande et les villes dessus nommées en la garde de messire Robert d'Uthquerke, auquel furent bailliés pour son corps garder les archiers de monsigneur de l'Ille et pluiseurs nobles hommes. Au signeur de la Vere fut chergié le pays de Zellande. Tantost que le duc Phelippe vint à Bruges, il donna congiet à ses gens d'armes, et s'en retourna chascun sur soy, mais ne demoura guaires qu'il en ot plus affaire que devant; car, au mois d'avril ensiévant, tantost que Pasques furent passées, la dame de Hollande estant à le Gaude fist ung grand mandement à tous ses subgets, amis et alyés, et pour ce que bien vit qu'elle ot failly en Engleterre d'avoir secours, elle envoya une notable ambassade au pays de Carmelant devers un puissant chevalier nommé Guillaume de Brederode et aultres pluiseurs, ausquelx elle demandoit secours et ayde, leur promettant grand terre à donner s'elle povoit chevir de son fait. Che messire Guillaume de Brederode, obtempérant à sa requeste, mist par disainnes tout le commun de ce pays de Carmelant, et fist venir et assambler tous les diseniers en une ville du dit pays nommée Alquemare, où ils conclurent tellement que, au bout de VI jours, ils se trouvèrent sus les champs, tous d'une alliance, XXX^{m} combattans, hommes fors, rades et légiers, les plus belles gens du monde. Sy s'en vindrent mettre le siége devant la ville de Herlem. Là se logèrent-ils du costé devers Frise, et encloirent leur ost de fossés et d'aultre bonne fortiffication. D'autre costé, la damme vint de la Gaude, où estoit son principal manoir, et asséga la ville du costé de Flandres, et avoit amené pluiseurs navires et bien III^{m} hommes de bonne estoffe. A l'aborder qu'elle fist devant la ditte ville, elle fist appeler messire Rolland d'Uthquerque et les nobles de sa compaignie, ausquelx elle parlementa à seureté, et bien leur remonstra comment le pays estoit son droit héritaige, par quoy il ne le devoient tenir, ne occuper à son desplaisir, ains luy debvoient rendre comme raison estoit; et, se ce volloient faire, elle estoit contente qu'ils partissent, leurs corps et bien sauves, ou, se ce non, elle destruiroit la ville et tout le pays. Ces signeurs luy respondirent comment ils s'estoient là enfermés pour à leur povoir garder la ville et le pays pour le duc Phelippe, sy n'estoient pas conseilliés de le rendre à elle, ne à aultre sans que prumier leur fust commandé du dit duc Phelippe. Quand elle ot ce ouy, elle se party, et tout prestement fist bouter le fu en XVIII molins à vent quy estoient autour de la ville, et n'en demoura que l'un, pour ce qu'il estoit bien bastillié et furnis

de gendarmes et de trait, et séoit à trois cens pies près de la porte. La ville fut à celle heure en grand branle de se rendre, volsist messire Roland ou non, lequel les entretint à grant paine par beau parler et par promesse, en eux remonstrant comment la ditte dame n'avoit povoir de résister à sy puissant prince comme estoit le duc Phelippe.

CXXXIX.

Comment messire Roland d'Uthquerque manda secours au duc Phelippe.

Quand les signeurs commis à garder le pays de Hollande se veirent ainssy oppressé, ils mandèrent hastivement secours au duc Phelippe, lequel ne polt sy tost avoir assamblé ses gens, mais il envoya messire Jehan d'Uthquerke, fils du dit messire Roland, hastivement, à bien XII^{c} combattans, pour aidier sans plus à tenir la ville tant qu'il aroit assamblé sa puissance pour combattre les Frisons ou les faire lever le siége. Il y avoit ung merveilleux dangier à entrer dedens la ville, et sy falloit qu'on y entrast ou par force d'armes ou par emblée.

Au costé de Zellande, il y avoit bien une petitte liewe d'un ost à l'autre, mais c'estoit moult fort pays d'eaues, de fanges et de fossés. A l'autre costé, devers Utrect, ne povoit nul habiter, car c'estoit toutte eaue grosse portant navires, par où vivres venoient en l'ost, de le Gaude, d'Utrect et d'ailleurs, et mesmement par là aloient souvent et venoient messaiges de par le dit messire Jehan d'Uthquerke à messire Roland son père à la couverte et en baratant ceux de l'ost. Moult estoient ceux de dedens en doubte de leurs vies pour le secours qui point ne venoit. Ils avoient cent charettes touttes aprestées pour issir de nuit par le lieu devant dit et venir quérir le secours à le Laye, que avoit messire Jehan d'Uthquerke, auquel on avoit baillié pour conducteur de ses gens ung vieu routier nommé Jehan de Lens, frère bastard jadis au chastelain de Lens et à monsigneur Charles quy fu pris à la mort de monsigneur le duc Jehan, où il demoura tantmaint. Ce Jehan de Lens venoit au secours de Herlem, et avoit trois cens hommes de Boulenois.

que messire Collard de Commines luy avoit bailliés pour les conduire et soustenir de leur trait. Quand le secours fut arrivé ou pays de Hollande, messire Jehan d'Uthquerke, quy estoit une journée devant les Bouluisiens (et quoyqu'ils fussent à piet, sy chevauchoient-ils à tue-cheval, c'est à dire à grand dilligence), tiroit païs pour plus tost estre à Herlem, car tousjours venoient lettres disant : Qui ne se hastera, tout sera perdu. Or fault-il dire que la damme avoit moult d'amis parmy le pays de Hollande et d'alyés, quy couvertement et à l'emblée luy signifioient ce qui journelement se faisoit et comment et quel secours venoit du duc Phelippe, dont il avint ung grand meschief aux Flamens; car au jour que le dit d'Uthquerke arriva à la Laye en Hollande, quy siet à V liewes de Herlem, quy fu le pénultème jour d'apvril au dit an, environ trois heures après nonne, et les légiers compaignons de le Laye alloient souvent courrir sur les champs pour, à ung passaige à deux lieues près de l'ost, à une rivière, destrousser les marchans qui menoient vivres, sy demandèrent le soir si aucuns voldroient le matin venir quérir aventure de gaingnier, entandis que les Bouluisiens viendroient, quy pour lors estoient à Delf. Et tantost Flamens, quy pour lors n'avoient guaires accoustumé la guerre, se trouvèrent à ce consilliés et dirent : « *Gawe! gawe!* » En ceste compaignie estoient pluiseurs chiefs de chambres, richement abilliés pour faire honneur à messire Rolland, et prumiers y estoient messire Colard et Jehan de Heules, frères, Jacques de Halewin et pluiseurs autres, vestus tous de robes vermeilles, de cy au nombre de VI^{c} ou plus, et portoient chascun sur une de leur manches deux F. F. et ung pique, tel qu'à ung pallefrenier appartient à piquier ses chevaux, quy estoit à dire en lor langaige : « *Effen cam* ». Aveuc iceux estoient bien IIII^{xx} compaignons du pays de la Lewe et des marches d'environ, conduits par divers chiefs, tels comme messire Dierich Guerbode, Guérard de la Barre, le bastard de Croix, Hacquinet Rousée, Guérardin Bacqueler et Colard de Biach. L'endemain bien matin, devant soleil levant, les coureurs de la ville quy lor avoient promis au soir de devant de aller tenir sur les marchans de l'ost, vindrent, et trouvèrent messire Jacques de Hallewin tout prest, et bien quatre cens de lor bende, portans les piques, et pluiseurs aultres Flamens, quy estoient moult fiers quand ils se trouvoient enssamble, et s'en allèrent en celle course aveuc les dis compaignons bien V ou VI^{c}.

La damme, quy avoit le soir ouy nouvelle que le duc Phelippe venoit

atout son armée, n'ot point conseil de l'attendre, ains fist toutte nuyt chargier ses bagues en batteaux qu'elle avoit tout près, et au matin, devant le soleil, s'en tira vers le Gaude. Quand ses coureurs, quy estoient en petittes barquettes, perchurent l'embusque dessus ditte, quy tenoit sur les marchans, lesquels embuquiés estoient en plas batteaux mal abiles pour courre, mais seullement bons à porter foisons gens, ils vindrent donner dedens eux à picques et à trect de pouldre et de mains. Les dis Flamens ne povoient fuir devant eux pour le plat de leur bateaux. Sy se misrent en terre et là se deffendirent ung petit, mais ce fut pour néant, car la dame propre y vint en sa barquette, quy fist tout tuer. La povoit-on ouyr cryer: « Hollande! Hollande! » tuant et décopant Flamens tous en pièches et les Hollandois de le Laye et du pays d'environ pareillement. Quand Jacques de Hallewyn se vit fort oppressé de picques, il crya Halewyn, quy luy fut bon besoing, car là estoient pluiseurs gentils hommes quy le sauvèrent prisonnier et le prindrent bien à grand paine, mais n'en y ot nuls mis à raenchon, fors que luy. Aulcuns autres du païs, les mieulx à piet, se sauvoient par les champs par bien sçavoir les adrèches. Ceux quy estoient trouvés ès bateaux, estoient prestement mors décopés ou noyés sans raenchon, dont en la place demoura de mors bien trois cens. Les barquettes de la damme se misrent à chassier par eaue et par terre, et tant firent qu'ils chassèrent jusques aux bruières de la Laye, ayant tué tous ceux qu'on avoit peu rattaindre et laissié derrière la grosse navire. Tous les chassans se vindrent mettre sur la dicque devant la Laye en belle bataille, ayant les estandars et penons des mors aveucques les leurs, et à ung tret de canon près d'icelle ville arresta tant la dame que ses trompilles et clarons eussent jowé une bature et fait grand feste pour sa victoire, criant comme dessus est dit, et Flamens quy par leur légièreté estoient escapés du dangier, rentroient en la porte tout criant: « *Al doit! al doit!*[1] » et ne les povoient nullement ceux du guet arrester à la porte. Chascun sailloit du lit et couroit celle part, car la cloche de l'effroy sonna sy matin que nul n'estoit encoires hors du lit, et Flamens couroient tousjours au long de la ville, cuidans estre aux champs et avoir leurs ennemis derrière eux, et sy ne povoit-on d'eux mot traire, fors que tousjours ils disoient: « *Al doit! al doit!* »

[1] *Al dood!* tous morts!

CXL.

Comment le secours vint à Herlem, quoyque à grant paine et bien envys, et comment ceux du Carmelant requirent à messire Rolland appointement pour eux partir, et ce firent-ils quand ils sçorent de vray que le duc Phelippe venoit.

—

Quand la dame ot illec ung petit séjourné, elle fist ses gens retirer ès bateaux et s'en alla à le Gaude. Moult y ot grande desconfiture à la Laye pour l'occision, et à Herlem encoires plus, où tantost fu sceue la desconfiture, etsy disoient communément ceux de la ville et ceux des autres villes de Hollande que ceste armée qu'ils attendoient pour avoir secours, n'estoit sinon des parens et amis de messire Rolland, et que le duc Phelippe les avoit habandonnés et trahys, et que brief il les lairoit en celle guerre à tousjours. Desquelles choses les garnisons estrangières estoient en moult grand doubte et péril, et toutteffois le bon duc Phelippe avoit mandé Bourguignons et Picars quy ne povoient estre sy tost prests. Quand Jehan de Lens, qui estoit à Delf atout trois cens hommes, sçot la desconfiture, il ne volt plus avant aller, ains demoura illec, quy fut une grande recrandise, jusques à tant que le prince vint. Pareillement dirent le signeur de Lictrevelle et son frère, que de là ne bougeroient tant que le prince venroit; car ils avoient perdu trop de leurs gens. Ceulx de Herlem estoient en grand branle. Sy envoyoient souvent, de nuyt et de jour, à piet, à cheval ou à charrette, messaigiers portans lettres faisant mention de leur cas, et du père au fils se faisoient piteuses clameurs et doléances, en remonstrant comment s'ils n'estoient secourus hastivement ils estoient tous mors sans quelque recouvrier, et le pays de Hollande à tousjours perdus pour le duc Phelippe, de quy ils l'avoient en garde. Ces lettres, exhibées aux dessus nommés et pareillement portées à Delf et lutes devant les Bouluisiens, ne porent oncques les esmouvoir à prendre pitié dudit messire Rolland, ne à eulx acquittier de secourir le pays, comme tenus y estoient. Le jour et la nuyt que on séjourna à la Laye, furent toutte nuyt amené en bateaux gens mors, lesquels on trouvoit par les champs, de ceux du pays et villes, et les

faisoient leurs amis enterrer ès chimentières. Lyon de Gand et Yoncre Phelippe, deux gaillars capitaines, firent moult grand devoir de chevauchier nuyt et jour pour le dit secours avoir, et menèrent une nuyt à la Laye bien soixante charettes; mais Flamens estoient tant espoenté qu'oncques hommes n'osa monter dessus, reservé messire Jehan d'Uthquerke, lequel, quand il vit la manière, monta sus l'une de ces charettes, et prist son estandart en son poing, et le desploya au vent, disant: « Quy m'aime, me siewe! » Aveuc lequel montèrent les chiefs de chambre dessus nommés et partie de leurs gens, qui se partirent et tirèrent vers Herlem soubs la conduite du gentil Lion de Gand, quy sy bien chevaucha et estrada sus les champs qu'il les mena sauvement jusques au bois quy estoit auprès de Herlem, dont la dame s'estoit partie, auquel lieu leur vindrent à l'encontre pluiseurs bourgois et marchans de la ville. Sy les menèrent en la ditte ville, portant chascun une branche de may, pour ce que c'estoit le premier jour de may, et devés sçavoir que de XII^{c} combattans quy entrèrent prumièrement en la ville de la Laye, il n'y en alla aveuc le dit messire Jehan pour secourir Herlem, que trois cens, lesquels furent dedens la ville bien festoiés et recoeulliés en attendant la venue du duc Phelippe, de laquelle ils se tindrent pour asseurés quand ils orent ouy parler les compaignons, quoyqu'il leur tardoit pour estre hors de guerre, au mains de frontière, quy tant fait à doubter.

Quand ceulx du Carmelant tenant encoire leur ost à ung costé de la ville de Herlem, nonobstant la perte dessusditte, sceurent de vray et entendirent que le secours estoit venu et que le duc Phelippe venroit en brief, ils n'estoient pas bien asseurs en leur ost, et sy ne s'osoient partir sans avoir traittiet à messire Rolland. Sy fut entre eulx tellement traittiet que leur pays ne seroit point fourré, ne couru tant que le prince venroit. Sy s'en retournèrent et laissièrent le siége ceux du Carmelant, et s'en allèrent chascun sur soy. Messire Guillaume de Brederode s'en retourna aveucq la dame et emprist de faire guerre à ceux de Hornes et d'Incuse, où il y eubt depuis grande occision comme vous orés cy-après; car par ung jour de la Feste-Dieu, qu'on portoit le Sacrement autour de la ville, aucuns avoient marchandé à la dame de bouter ses gens dedens la ville. Sy vindrent devant la ville à voille levé pluiseurs bateaux grands et petis, mais tantost furent appercheus, dont leur fait fut rompu, et ceux accusés, quy avoient

le fait empris. Sy furent décolés sur le marchiet eulx dix, et leurs testes mises sur lances à la porte.

Quand vint à l'entrée d'aoust, le duc Phelippe vint au pays et arriva à Herlem à grande armée de Picars et Bourguignons. Il séjourna à Rostredam wit jours pour ung champ mortel que firent illec Souplainville et Henry l'Allemant. Tandis qu'il séjourna illecques, monsigneur de l'Ille et le sire de Haubourdin passèrent pardevant Herlem, tous en navires, bien accompaigniés de XII^{c} combattans, et s'en allèrent secourre ceux de Hornes contre monsigneur de Brederode quy les guerroyoit. Tantost que ces XII^{c} combatans furent arrivé à Hornes, ils furent assigiés de bien X^{m} combattans que le dit signeur de Brederode ot fait venir du pays de Carmelant et de Frise à la requeste de la dame, et vindrent au-devant d'une dicque, où ils furent mervilleusement rechups; car prestement qu'ils furent arrivé devant la ville de Hornes, ils levèrent une escarmuche, à laquelle soustenir ils se prindrent à traire de leurs crennequins en faisant signe de volloir donner l'assault. Lors les deux cappitaines devant dis estoient tous prests en armes pour eux aller allencontre. Monsigneur de l'Ille, quy moult estoit hardi et bon combatant et aveuc ce fort usité de la guerre, fist avaler le pont, et quand il les vit espandus au long des fossés et eslongiés de leur dicque, quy estoit forte par les fossés qui estoient auprès, il fist tout à ung fois sonner quattre trompilles et saillir ses archiers radement, quy tirèrent sur eulx mervilleusement et les bersèrent sy fort qu'il les constraindirent de volloir retourner à leur dicque. En retournant se combatirent ung petit de picques et de crennequins, mais peu domaigièrent aux hommes d'armes et mains encoires aux archiers picars quy estoient tous armés de jacques, et sy estoient en nombre plus de VIII^{c} archiers de Boulenois prouveus de fin trait d'espreuve, dont ils perchoient à ces Carmois et Frisons leurs haubregons de part en part. Le dit de l'Ille-Adan les recoeulloit à estandart desployet, le lance ou poing, avironnés de ses hommes d'armes. Tant les combatirent que ils se retrayrent sus la dicque par où ils estoient venus atout leurs penons et banières.

Adont s'enforchièrent les dis archiers sur le cry de leur capitaine, qui fort les conffortoit de sa parolle, et tellement les bersèrent des deux costés de la dicque qu'ils lor firent tourner le dos et eux mettre à le fuitte tous en desroy où il tindrent tantost une bonne liewe de train. Là furent mors

et desconffis, mais le dit Brederode se sauva en une barquette, et les autres qui mieulx mieulx s'esquippèrent en la mer. Les nouvelles vindrent tantost à Herlem, où le duc Phelippe estoit, de la destrousse devant ditte, dont ceux de l'armée firent grand feste [1].

Au jour quy avoit esté accepté par messire Rolland d'Uthquerke vindrent ceux du dit pays de Carmelant, quy avoient tenu siége devant Herlem; car le traittiet qu'ils avoient obtenu du dit messire Rolland, voire s'il plaisoit à son signeur le duc Phelippe, estoit tel que, au jour assigné, ils debvoient venir en leur champ clos comme ils estoient au tenir le dit siége pour là livrer battaille au dit duc et à sa chevalerie, ou pour paciffyer à luy et eulx corrigier de leurs meffais et leur rebellion. Ils avoient ung grand pays et riche, mais ils n'avoient nuls fors, sinon Herlem. Messire Rolland d'Uthquerke, comme dit est, avoit fait le traittiet et avoit touttes les villes du pays par escript, et combien chascune debvoit payer, lequel traittiet le duc Phelippe ot pour agréable: ne restoit fors que la finance ou les plesges. Adont se mist le duc Phelippe cellui jour sus les champs en dehors de la porte des Carmes, voire où lesdis Carmelois tenoient leur siége, en une plaine comme seroit ou pays d'Artois, et illec fist mettre ses gens en battaille rengie entre le fort de ses ennemis et la ville. Messire Loys de Chalons, prince d'Orenges, soubs son estandart conduisoit les Bourguignons, qui estoient quatre cens fiers de lances, aveucq lesquels estoient messire Andrieu de Tholongon, marischal de Bourgogne, monsigneur de Salle-Noeufve, monsigneur de Bauffremont, monsigneur de Rocheffort, messire Guillaume de Rocebaron, messire Guillaume de Menton, monsigneur de Varembon, messire Anthoine de Vergi et tantmaint autre bon combatant, desquels je lairay les noms à cause de briefté. Les Picars conduisoit monsigneur de Croy soubs son estandart, quy estoient bien XII^{c} combatans ou plus. Tant estoient illecques que bien les povoit-on nombrer à XX^{m} combatans, tous hommes de bonne estoffe, les archiers en deux elles, tous à piet, et les hommes d'armes à cheval, les estandars desployés devant eux ventelans au vent, en moult riche arroy et grand

[1] On lit en marge: Une autre fois messire Lionnel estant cappitaine de Hornes, prist en mer pluiseurs bateaux de guerre, armés de Frisons, et en fist trenchier à cent le col sur le marchiet de la ville de Hornes par ung seul homme et tout en une heure, affin que plus ne grevassent le duc Phelippe, et pour faire justice.

ordonnanche de trompettes et de clarons quy menoient grand mélodie. Là estoient les signeurs dessus dis montés à cheval aveuc le duc Phelippe, lequel demoura tousjours au millieu de ses estandars, quy tous demourèrent desployés, car ainssy le volloit, et sy en y ot bien XII^{c} en la place sans l'Ille-Adan et Haubourdin, qui lors besongnoient à Hornes.

CXLI.

Cy parle du traittié qui se fist devant Herlem, où ceux de Carmelant firent obéissance au duc Phelippe.

Mesire Rolland, prumier traitteur, monsigneur le prince d'Orenges, monsigneur de Croy et pluiseurs aultres ambassadeurs aloient d'ung lés à l'autre, et prenoient plèges de chascune ville. Selonc ce qu'elle estoit grande ou rice, ils prenoient d'ostaigiers ou de finance. Les villes estoient illecques en ordre dedens leur clos, et estoient touttes les picques couchies à terre en signe qu'ils estoient rendus, et tantost que une ville avoit fait son compte, payé ou livré plèges, ils drechoient leurs picques en signe qu'ils estoient prests à combatre pour le signeur qui vaincu les avoit. Che jour furent les batailles en tel aroy bien quatre ou chincq heures, tant que tous ceux du dit pays orent fait leur traittié, che que firent, réservé aulcunes forteresces quy tindrent oppinion, dont il lor meschéy, car à force de bombardes et canons le prince les mist en obéissance, et en brief, à lor grande perte et malle mescanche.

Le traittiet de Carmelant fait comme dit est et les hostaiges livrés, messire Jehan d'Uthquerke s'en alla en garnison à Ourde, et mena Jehan de Lens atout ses archiers de Boulenois, quy firent grand guerre à Monfort, à Oudewatre et à l'entour deux mois durant, puis se retrayrent à la Laye où estoient les Bourguignons, quy en ce temps fermèrent ung bolewercq à deux costés du coing des caues où avoit esté la tuison des Flamens, affin que Ourdois ne peussent en barquettes courre le pays, ne aller de Herlem à le Leye, et y misrent garnison pour garder le passaige.

Ou mois d'octobre an dessus dit, le duc Phelippe donna congiet aux Bourguignons quy avoient leurs chevaux en Artois : sy retournèrent chascun sur soy. Il ordonna ses garnisons et laissa à Herlem messire Lyonnel de Bournonville; à Rostredam monsigneur du Bois. Puis retourna en Flandres; mais, au passer par la mer de Zélande, ung chevalier de Picardie, nommé sire Guérard de Moiencourt, pour ce qu'il estoit esseulé en une petitte barquette où il avoit environ XXX ou XL hommes, fut pris, et eulx aveucques, de ung chevalier quy adont tenoyt le parti à la dame de Hollande, lequel se tenoit en une ville devers le ducé de Brabant nommée Zevenberghe. Ceste ville est fort fermée de caues, et sambla bien à icelluy chevalier que là tenroit une bonne frontière. Sy assambla en celle plate mer bien LX barquettes, lesquelles il garnist de larrons escumeurs qui pillèrent et firent guerre pour ung temps fort criminelle à l'environ d'eux, car ils assailloient et prenoient souvent ceux de Flandres et des pays voisins [1].

Quand le duc Phelippe vit que le signeur de Zevenberghe luy faisoit sy forte guerre que ses subgets ne povoyent paisiblement habiter par ses pays, ne aller de terre en aultre, il fist arrière une grande semonse de gens et assambla ung nombre de Picars lesquels il bailla en cherge au signeur de Saveuses, et une autre compaignie de Flamens qu'il bailla au signeur de Commines, et les Zélandois à monsigneur de Mamines. Sy fist asségier Zevenberghe en telle manière que les Picars tindrent le siége par terre du costé vers Brabant, non pas du tout par terre, mais lor bateaux estoient ancrés sur la terre auprès d'une dicque quy séparoit Brabant et Hollande, les Flamens ancrés vers Hollande à une dicque enclose de mer où on a coustume de faire le sel, et ne peult-on widier en nul temps par là de la ditte ville plus loings que sur celle dicque longue d'un quart de liewe sans batel. Les Zellandois, nourris et fais de la mer, estoient tous en grans bateaux, ancrés à une eaue sans nulle dicque vers le pays de Zellande. Et arriva l'armée devant la ditte ville le V^e^ jour de jenvier, an dessus dit, et ne s'en party que ne fust la sepmaine peneuse, que la place se rendi, c'est-assavoir que le signeur de la ville et aucuns aultres nobles hommes

[1] On lit en marge : En ce meisme an, ou mois d'octobre, mut ung discord civil à Tournay pour le gouvernement de la ville, dont pluiseurs furent eschassiés à ceste cause; mais une nuyt s'assamblèrent à Anthoing bien deux mille pour entrer en la ville au moyen de leurs amis de dedens. Sy fut leur fait rompu pour ce qu'on s'en perchut.

du pays de Hollande et de Zellande seroient à la vollenté du duc Philippe, et tous les compaignons estrangiers aroient congiet, sauve corps et biens. Pendant le siége y ot mainte grosse escarmuche où pluiseurs furent tués, entre lesquels y demoura le gentil chevalier messire Thierri Guerbode et tantmaint aultre, et, pour mieulx garder que vivres n'entrassent en la ville, furent commis deux capitaines ayans chascun cherge de gens en deux grosses hulcques, est-assavoir ung nommé Cawart, qui fut commis entre l'ost des Zellandois et des Flamens, et ung aultre entre l'ost desdis Flamens et des Picars. De ceulx dedens furent à diverses fois faittes pluiseurs belles escarmuces, tant par mer comme par terre, car il y avoit pluiseurs rustres d'Allemaigne, bons et hardis combattans, comme bien monstrèrent devant qu'ils requissent traittié.

CXLII.

Comment le duc Phelippe retourna en Flandres.

Après Pasques mille IIII^{c} et XXVI, le duc Philippe s'en retourna en Flandres, et envoya à Lille prisonnier le signeur de Zevenberghe et aultres. Sy laissa la ditte ville de Zevenberghe à garder à messire Guérard de Brimeu, dont se resmut très-fort la guere au pays de Basse-Frise, et principalement en l'évesquiet d'Utrect, pour tant que le duc Phelippe en voloit faire joïr ung de Zellande, duquel ceux du pays n'estoient point content. Lors fist arrière le duc Phelippe grand mandement, et assambla ses gendarmes en la ville de Amstredam, où il fist faire ung bolewerc cousu comme une plecte flotant en la mer, et avoit bien LX piés de long et XXX de large. Sy estoit tout environnés de parois, jusques dedens l'eaue, de perches de sapin à quatre piés loing l'une de l'autre, et tout aemply de tourbes, tellement que nul canon à main ne le povoit adomaigier, et estoit par dehors tout plaquiet de mortier, fait de bray et de lin, et sy avoit bien XVI piés de hault au dehors de l'eaue, et sur ce avoit ung machicolement

sauffisamment garité; et fu menés, à force de barghes flotans, en lieu propice pour garder que vivres ne venissent à Ameffort, ne à Utrecht de ce costé. Sur le dit bollewerc estoient trois mas, et sur chascun mas une hune comme à une karacque.

De Amstredam partirent les gendarmes de monsigneur le duc Phelippe et vindrent par mer à Incuse où illec se misrent à terre. Sy assamblèrent environ VII^c^ carettes, où ils chargèrent vivres et harnois. En l'armée du duc Phelippe estoient adont messire Andrieu de Tholongon, mareschal de l'ost, et le sire de Mamines quy conduisoient l'avant-garde, où estoit l'évesque que le duc volloit mettre à Utrecht, et avoient grand nombre de gens à piet, tant d'archiers comme d'arbalestriers et picquenaires. En la bataille estoient les signeurs portans estandars, le sire de l'Ille-Adan, messire Jehan de Croy, messire Jehan d'Uthquerke, messire Gawain de la Viefville et le signeur de Vere. L'arrière-garde conduisoit monsigneur de Habourdin tant seullement, où il y avoit bien XII^c^ combattans. Le première nuyt ils voiaigièrent tout à piet jusques à Emenesse, et l'endemain ils parvindrent à Ameffort, où ils firent grand assault, ouquel assault pluiseurs de leurs gens furent mors, et encoires plus de blechiés, et sy n'y conquestèrent riens, car ils estoient fortiffiés de hautes dodennes faites sur icelles hayes de brunes espines, parmy lesquelles hayes ils reboutoient gendarmes ès fossés. Là fu monsigneur du Bois, parce qu'il n'avoit point de cotte d'achier (et sy combatoit d'une hache devant la dite haye), fausset d'une picque tout oultre le corps, dont il morut, quy fut certes ung grand domaige, car c'estoit ung beau chevalier josne et bon combattant. Morelet du Ploych y fut assommé d'une pierre de fais, et maint autres y furent mort et affolés, puis se retray l'armée vers le pays de Gueldres; et tant firent que l'endemain veille de Tous-les-Sains, ils arrivèrent à Niewquerke en Gueldres. De là tirèrent à ung port de mer nommé Hardrewic, là où le duc Phelippe donna congiet à la pluspart de ses gendarmes, et ceux quy demourèrent en la frontière, firent l'iver sy bonne guerre que le duc Phelippe ot traittiet à la dame de Hollande fort à son honneur, prouffit et avantaige.

CXLIII.

Comment la douaigière de Henault fist la pais du duc Phelippe et de sa fille damme de Hollande.

—

L'an mille quatre cens et XXVII fu la pais faitte et accordée entre le duc Phelippe et la ditte dame par le moïen de la douaigière, mère de la ditte dame, et fut le traittiet tel que la dame de Hollande devoit du jour en avant joyr d'aucunes terres et revenues dont point n'est icy faitte mention; mais, quoyqu'il en fut, ils s'en retournèrent enssamble en Flandres et en Haynau. La ditte dame retourna depuis en Hollande, où elle espousa messire Franse de Borselle. Depuis ot ung tournoy cryé en Haynnau par le duc Phelippe, où il y ot moult grande assamblée, et à celle assamblée firent les dittes dames marchiet de occhir le duc Phelippe à ung nommé Gille de Postelles, noble homme de linaige et de nom, et s'estoit monstrés en pluiseurs affaires fort coraigeux. Ce Gille de Postelle fut pris par le dit duc Phelippe et accusé de le voloir murdrir par ung tret envenimé tiré d'ung crennequin d'achier, dont la verge n'avoit que ung piet de long. A l'eure qu'il fut pris, l'uissier mesmes quy mist main sur luy, se perchut qu'il avoit maise vollenté. Il fut aquestionné : sy congnut son cas, dont il ot le col trenchiet à Mons en Haynnau, et le corps escartelés, les quartiers mis aux portes de Mons, de Valenciennes, du Quesnoy et d'ailleurs.

Tandis que les guerres furent ès pays de Hollande, les cappitaines commis en France de par le duc de Betffort, régent de France et d'Engleterre, firent de grandes concquestes, quy peu durèrent. Le conte de Salsebéri, le conte de Talebo, le conte de Hantitonne, le conte de Quin et pluiseurs autres concquestèrent moult de villes, châteaux et forteresces sur le duc de Bar et sur le conte de Vertu, par siége et par assaux. Quand ils orent nettoié et mis en obéissance le pays de Champaigne, ils se tirèrent vers la duché d'Orléans et misrent le siége devant Montargies, ung lieu moult fort, où ils tindrent long temps le siége, mais en la part finale ceux de dedens se rendirent au conte de Salbry, en partant sauve leurs corps et leurs biens,

et en cel an misrent en obbéissance toutte la duché d'Orléans, réservé la principale ville.

CXLIV.

Cy parle du siége d'Orléans où le conte de Salbri fu tué d'un canon.

L'an mille IIIIc et XXVIII fut la ditte ville d'Orléans asségie par le dit conte de Salbri environ la Saint-Jehan d'esté, et y fu le dit siége jusques envers la Toussains. En ce siége fut le conte occhis d'ung canon qui le féry parmy le chief, luy estans ès faubours à son hostel, dont oncques puis les Englès n'orent victoire en France. Et vint illec le dauphin à sy grande puissance qu'il fist lever le dit siége en desroy, et orent adont les gens du dauphin aveucques eulx une femme, quy estoit fille à ung homme de Vaucoulour en Lorraine, qui tenoit hostel, et estoit adont ceste fille josne et rade, quy avoit accoustumé de chevauchier et mener en l'ostel de son père les chevaux au gué, à quoy faire, comme pluiseurs femmes sont de légier esperit, elle s'estoit souvent esprouvée à manier le bois, comme de courre et de virer la lance, tellement que, comme dit est, elle se mist aveuc les gens au dit dauphin, et pluiseurs fois fu sceu qu'elle s'avanchoit aux assaux et aux escarmuces. Ung jour le dauphin le volt voir et luy fist délivrer ung bon coursier et ung fin harnois. Cela fait, il fist pronunchier par ung carme nommé frère Rigault, en touttes places où il estoit obéis, que celle femme estoit une pucelle que Dieu avoit envoyée et tramise du ciel pour le remettre en son royaume, et que tousjours aroit la victoire tant qu'elle seroit aveucques son armée, et l'appeloient parmy France les folles et simples gens l'angélique, et d'elle faisoient chansons, fables et bourdes mervilleuses et plaines d'erreur, tant que en cel an, par les bourdes et faintes parolles de celluy frère Rigault proposées en ses sermons, lequel représentoit le personnaige Faulx-Samblant au romant de la Rose, ils cuidoient estre chose angélicque celle quy avoit le déable au ventre.

CXLV.

Armée partant d'Engleterre.

L'an ensiévant, quy fut IIIIc et XXIX, ou mois de juillet, il party d'Engleterre ung capitaine accompaignié de XVc hommes, et les amena au secours du duc de Bethfort, régent de France, quy tous estoient vestus de blanc, et avoit fait faire ung estendart moult bel et riche servant au propos de la ditte pucelle dont il estoit jà grand renon ou pays d'Engleterre, et estoit le dit estendart pareil à ses draps tout fin blanc, et ou large avoit une quenouille chargie de lin, ouquel il pendoit ung fuseau demy chargié de fille, et tout au long fusées et fuseaux tous wis semés et ung escript de finne lettre d'or quy disoit : « Or viengne la belle! » en luy signifiant qu'ils luy donneroient à filler comme ils firent, car sur le marchiet de Rouen ils le firent ardoir en pouldre et en cendres comme vous orés chà-après.

Le dauphin, accompaignié de ce prescheur et de celle pucelle fainte, percha tant de pays que il parvint en la chité de Rains, là où il se fist sacrer. Puis tindrent aucuns de ses gens à intention de entrer dedens Paris; mais ce fu pour néant, quoyque celle pucelle y fuist en chief, quy de prime faice vint auprès des murs demander les clefs ou nom de Dieu, auquel elle faindoit estre messagière, mais en lieu des clefs on luy envoya ung vireton au travers de la cuisse de par le déable son maistre. Quand elle vit telle rudesse, elle se party et s'en vint en l'ost du dauphin, qui lors estoit sur les champs à belle armée et grande.

Le duc de Bethfort, régent de France, avoit alors fait mandement et avoit assemblé, tant Picquars comme Englès, bien XII mille, quy estoient environ Senlis. Le dauphin vint celle part à intention de les combattre, et avoit bien Lm combattans, tant hommes d'armes comme archiers d'Escoche et bringuans, tous à piet, ainssy nommés pour ce qu'ils se combattoient de guisarmes d'achier. Le régent se tint en lieu fort comme bon besoing en avoit, et s'estoit aculé la pluspart de son ost de viés murs demourés en ruynne d'aucunes maisons, et, par devant, les archiers, estans en deux elles, avoient haye de pieulx que on ne les povoit effondrer. En ce

point furent-ils en bataille la pluspart du jour où ils escarmuchèrent merveilleusement, mais les batailles du dauphin moult estoient puissant d'hommes d'armes et de chevaux armés qu'ils avoient propices à intention de rompre le tret des Englès, mais ne les povoient adomaigier à course pour le fort lieu qu'ils avoient illec pris. Sy vindrent afuter deux serpentines au lonc d'une haye pour tirer au long des batailles des dis Englès, affin de les faire desmarchier et rompre. Ils en tuèrent X ou XII, mais le dit régent et aultres pluiseurs signeurs chevauchièrent au long de leurs batailles en exhortant leurs gens de tenir ordre et piet ferme, quy tellement les entretindrent qu'oncques ne desmarchièrent ung pas. Pluiseurs des coureurs du dauphin venoient devant ces batailles englesses faire la virade et rompre le bois, mais bien trouvoient quy les rencontroit. Meismement pluiseurs gentils compaignons archiers portoient deux chercheaux en croix comme ensaingne de tavrenier, et, au moïen de ce, tenant d'une main sa flesche en coche et le chercheau de l'autre, ils jettoient le dit chercheau quand l'homme d'arme venoit pour les enferrer, devant les piés du cheval, quy jamais ne s'en sçavoit despaturer; ains chéoient cheval et homme tout en ung mont, et en ce point en y ot pluiseurs retenus, quy ne s'en donnoient garde.

Pour ce que ces dis canons empiroient fort les batailles du régent, lesquels canons La Hire gardoit à L hommes d'armes, la lance ou poing, armés de harnois entier, fut avisé de y envoier gens d'eslite pour les rompre et gaingnier les dis canons. Sy y allèrent le sire de Haubourdin et messire Jehan de Croy atout certain nombre d'hommes d'armes montés et armés comme à tel cas appartient, et leur coururent sus par tel party qu'ils en tuèrent la pluspart à l'aborder. Aussy firent-ils de leurs gens, mais non gaires. Touttefois le dit messire Jehan de Croy y fut affolés. De celle espainte demoura la force aux Picars, car le dit La Hire se parti en desroy et habandonna ses canons, dont on tua pluiseurs Ermaingnacs, depuis qu'ils les orent gaingniet. Depuis ce cop ils ne doubtèrent plus l'armée du dauphin : sy furent illec en leur fort grand temps.

Quand le dauphin vit qu'il ne les poroit d'illec oster sans grand domaige, il se partist et retray ses gens en belle ordonnance, car bien perchut que riens n'y povoit concquester.

CXLVI.

Comment le duc Phelippe alla secourre ceux de Paris.

En ce meisme an le duc Phelippe fu mandé par ceulx de Paris ou mois de septembre, pour tant que en luy avoient grande conffidensse à cause de son père et de son tayon, desquels ils avoient esté gardé et soustenus. Sy fist le duc Phelippe alors grand mandement par tous ses pays, et en brief temps se trouva à Paris atout grosse et puissant armée, et lor promist d'estre lor gardien. Nonobstant ce, en brief temps, il se party d'eux et retourna en Flandres, mais il lor laissa le sire de l'Ille-Adan, ouquel ils avoient grand fiance. Ou pays de Flandres attendit le dit duc Phelippe Ysabeau de Portugal, laquelle il avoit sur son sailé créantée, fiancée et espousée, laquelle arriva en brief à l'Escluse, puis vint à Bruges où elle fut recheue à noble et solempnele feste, comme à tel cas appartient.

CXLVII.

Du siége de Compiengne et de Choisy.

Quand ceste feste fut passée, le duc Phelippe fist de rechief très-grand mandement pour tant que ung Guillaume de Falvy avoit tant fait par moïens de ses alliés qu'il avoit pris la ville de Compiengne et furnie de gendarmes, quy fort grevoient le pays d'entour eulx. Sy vindrent prestement Englès et Picars former le siége devant, et fermèrent leurs osts de bastilles et bolewercques de chascun costé, quy tousjours estoient plains de gendarmes. Le chastel de Choisy estoit garni d'Ermaignacs, mais il fut en brief tout démolis et abbatus de bombardes.

Ceux de dedens se retrayrent à l'emblée de nuyt et par bateaux dedens

la ville de Compiengne. En ce mesme an et durant le siége de Compiengne. se rebellèrent Liégois, et se boutèrent hors à banières desployées plus de cent mille hommes de communes, quy voldrent destruire Namur et Haynnau, et de fait ils abbatirent la ville de Poillevacque. où estoit garnison de par le duc. Monsigneur de Croy estoit en garnison à Namur. quy grand guerre leur faisoit de bruler et d'ochire, auquel les Liégois firent morir deux de ses nepveux. Liégois asségièrent Bouvines et assallirent ung bolewerc deseure la ville, par lequel ceux de Bouvines estoient gardés et dont ils batoient mervilleusement d'artillerie dedens Dinant. Ils firent en la ditte ville de Dinant ung chat, où bien avoit X paires de roes, et povoit porter bien deux cens hommes à toit couvert, et y avoit ung pont levis, lequel ils contendoient de avaler sur le dit bolewerc de Bouvines, tant estoit hault. Sandra de Soyes, le cappitaine du dit bolewerc commis par le duc Phelippe, avoit là dedens fagos, pouldre de canon et deux tonneaux d'oille.

Quand les dis Liégois approchièrent leur chat, il y avoit ung mervilleux assault, car au dehors estoient plus de deux mille arbalestriers tirans au dit bolewerc, et dedens aussy avoit arbalestriers et canonniers tirant à grand force, tandis qu'ils amenoient leur chat. Ceux quy estoient dedens, le boutoient devant eux, car bien envis se mouvoit pour tant qu'ils avoient oublié à oindre les roes, et quy n'ewist point fait de cry, ne sonné de trompettes. on euist bien ouy le cat braire à Dinant. A chascun quartier de la ville de Bouvines avoit une grosse tour, hors desquelles on gettoit de chascune ung canon plus gros d'une teste, et estoient les dis canons affustés pour jetter en croix devant la porte du dit bolowerc, quy tuoient communes par mons et rompoient au dit chat les costés. Quand ils vindrent au dessus du fossé dudit bolewerc et qu'ils orent avalé leur pont pour entrer dedens, lors jettèrent ceux de dedens les fagos, tous espris de fu, plains d'olle et de pouldre de canon. Se fut le dit chat tout à cop en flame comme ung pau d'estoupe, et ne porent oncques saillir sy tost dehors que moult n'en y demourast de brulés et mors. A ceste heure avoit une tour au delà de la Meuse quy ceurt joingnant des maisons de la ville de Bouvinnes, quy moult fort cuvrioit la ville et le dit bolewerc, car ils gettoient de canons et tiroient d'arbalestres et de fondes dedens Bouvines, car il n'y avoit distance que la rivière, et touttes les fois que ceux de Dinant ont paix à Bouvines, on leur

fait abbatre; mais tantost qu'ils ont guerre, ils reboutent la ditte tour à mont, et l'appellent Liégois : Montorgeul.

Quand ils virent qu'ils ne poroient avoir Bouvines, ils requirent la paix; se y fu l'accord trouvé.

CXLVIII.

Cy parle de la mort du duc de Brabant, dont la duché eschéy au bon duc Phelippe; sy laissa le siége de Compiengne pour y aller.

En ce meisme an, ou mois d'aoust, trespassa le duc Phelippe de Brabant, auquel le duc Phelippe de Bourgongne succéda par droit héréditaire, et pour ce tantost et incontinent qu'il sceut la mort du dit Phelippe, il laissa le siége de Compiengne et s'en alla prendre possession de la duché de Brabant. Mais ou mois de novembre ensiewant, tandis que le duc Philippe estoit en Brabant, le dauphin, quy à loisir avoit assamblé grand armée, envoia secourrir la ville de Compiengne quy avoit faulte de vivres. Ils passèrent une nuyt tout parmi la forest de Compiengne, quy fort estoit haye, dont Englès et Picars furent moult esbahy comment Ermaingnacs avoient si tost despechié le chemin; mais tout le commun du pays par où ils passoient, estoit en leur aide, et conduisoit lor armée le mareschal de Boussach et pluiseurs autres. Quand les Englès virent saillir de la forest si grosse et sy puissant armée, ils furent moult sourpris et se retrayrent en bel aroy en leur bastille. Les Ermaingnacs ne les osoient approchier pour lors chevaux, car ils tiroient mervilleusement au moncheau. Les gens du dauphin conduisirent grand foison de chariots en la ville, et quand ils les eurent ravitaillié, il ne lor chaloit de riens, car bien sçavoient qu'il n'y avoit pas puissance en l'ost pour les combattre. Ils assaillirent la bastille du costé de devers Picardie, dont estoit cappitaine le sire de Créquy, quy fu par vive force pris et mis à grande finance. Les Englès se retirèrent vers Normendie, car bien perchurent que peu y pourfiteroient, puisque la ville estoit ravitaillie, et messire Jehan de Luxembourg s'en retira à Mondidier.

Par pluiseurs fois avoit sailly la garnison de Compiengne, dont n'avons encoires fait mention, et où, à chascune fois, la ditte pucelle estoit faisant ses escarmuches et rompant le bois, tant que ung jour, par force d'armes, elle fut prise et ravie d'un des archiers du bastard de Wandonne, quy la vendy et bailla à messire Jehan de Luxembourg son cappitaine, lequel en fist présent aux Englès, quy en firent aussy grand feste que s'ils eussent gaignié tout l'or du monde, et tantost la menèrent à Rouen, où elle fu, comme dit est dessus, brullée sur le marchiet devant tout cascun.

CXLIX.

Cy parle de la noble lignye de Luxembourg et comment moult de signouries leur sont venues.

Par le trespas le duc Phelippe de Brabant, lequel avoit esté fils à la fille du conte Walleran, conte de Saint-Pol et de Liney, dont il avoit esté hoir, estoit succédé la terre de par sa mère au signeur d'Enghien et à ses frères Pierre et Jehan de Luxembourg, lesquels estoient enffans de Jehan de Luxembourg, frères germains au dit conte Walleran. Sy demoura de la succession au dit duc Phelippe, en son temps duc de Brabant, la ditte ducé au duc Phelippe de Bourgongne, venant de Anthoine son oncle: la conté de Liney et de Saint-Pol aveuc les terres de Fiennes et chastellenie de Lille au dit Pierre de Luxembourg, signeur d'Enghien; la conté de Liney à son frère le dit Jehan de Luxembourg, signeur de Beaurevoir, lequel de dont en avant se fist nommer conte de Liney. Le dit Jehan de Luxembourg, leur père, avoit esté envoyé de par le roy de France au royaume de Sézille, pour servir le dit roy durant les guerres dont cy-devant est faitte mention du temps de la roynne Jehenne, où illec se maria à la contesse de Conversen, de laquelle sont venus les deux dis frères aveuc le cardinal de Rouen, et deux seurs, quy de là furent envoyés au royaume de France, dont ils estoient de par leur père. Le dit conte Pierre estoit lors

mariés à la contesse de Brienne, dont il ot trois fieux et deux filles. Le prumier fils ot à non Loys et fu marié à la fille de la femme que lors ot espousé le dit conte de Liney, quy fut fille au signeur de Guistelle, et ot prumiers espousé monsigneur de Bar, Robert, dont est descendue la femme au dit Loys; le second ot à nom Jacques et ot espousé la fille au signeur de.....[1]. De ces trois fieux est descendue grande et noble génération. La prumière fille au dit conte Pierre fu mariée au duc de Bethffort, pour lors régent de France et d'Engleterre, lequel auparavant avoit eu espousée la fille au duc Jehan, dont chà-arrière a esté aucunement faitte mention; et, depuis que le dit régent fu mort, ot icelle damme espousé ung signeur d'Engleterre, dont nous parlerons chà-après quand temps sera. La seconde ot espousé Charles d'Anjou, conte du Perche et du Mainne, auquel fu délivré pour son mariaige la conté de Guise, comme nous dirons cy-après quand temps sera.

CL.

Comment ceux de Cassel se rebellèrent contre leur signeur.

En l'an dessusdit se rebellèrent les communes de la chatelerie de Cassel en Flandres, pour aucunes mauvaises coustumes par eulx anchiennement accoustumées et soustenues, et sy les volloient soustenir oultre le gré du duc Phelippe leur signeur. La prumière coustume que leur voloit oster pour sa consience acquiter en usant de raison et de justice : ils avoient une coustume que, se ung homme hardi et corporeux tuoit ung aultre, tantost qu'il avoit commis le cas, il pendoit ung escu et ung baston à le halle de Cassel, et faisoit publicquement ajourner celluy ou ceux à quy appertenoit la réparation du mort, et s'il ne venoit nul en dedens XL jours prendre le baston et l'escut pour le combattre à oultrance, il estoit jugiés quitte et délivre du cas perpétré, qu'il congnoissoit en figure de loy. L'autre

[1] Le nom est resté en blanc. Jacques de Luxembourg épousa Isabelle de Roubais.

de quoy ils usoient illecques et par toute la conté de Flandres, estoit telle que ung homicide commis par ung homme de petit linaige, de peu d'avoir et de petis amis, lequel estoit adjourné devant la justice du lieu où le cas aroit esté commis, où les parens du mort sont sy puissans en la place auprès de la justice qu'il n'y ose comparoir, il est banis sur le hart à tousjours du pays de Flandres, et n'y a sy petit viscontier quy ne congnoisse de hault cas, comme de pendre, trainner, ardoir et enroer. Se celluy quy a commis le dit homicide, est puissant de linaige, d'avoir et d'amis, et comparust au jour assigné devant justice à puissance de gendarmes et de tret, que la partie foulée n'y ose et ne puist comparoir, car le coulpable du cas entreroit en jugement sans armure et à nud chef, mais il aroit autour de luy aucune fois mille ou deux mille hommes, devant, derière et à l'environ de luy, à picques, à lances, machues, arbalestres bendés et chargiés de viretons, les archiers à main à tret entesé pour férir, et, se le complaindant est sy feble qu'il n'ose au dit lieu comparoir, celluy quy est illec présent en figure de loy, sans accusation de partie, laquelle n'y peult, ne ose comparoir par les raisons jà dittes, il est jugiés quitte et absouls; et de celle justice que ditte est dessus, ont usé coustumièrement en Flandres de sy long temps qu'il n'est mémore du contraire, quy peult sambler, à raison dire, estre des drois de la porte Baudet.

Le bailly, ou temps que je dis, ou mois de décembre, volt oster telles coustumes. Ce bailli estoit adont nommé Colard de Commines, seigneur de Rennescure, une belle place que il avoit auprès d'eux. Si se misrent ces communes enssamble par rebellation de peuple, et estoient tous d'un accord ceux de la ditte chatelenie quy estoient en somme chincquante-deux villes à clochier, dont les manans sont riches et puissans. Ils se misrent enssamble aveuc aulcuns leur alyés, dont ils trouvèrent assés ou dit pays de Flandres, quy de sa nature est enclin à rebellation, et furent tantost de XX à XXX^{m}. Sy avoient fait lor cappitaine d'un nommé Gavare. Sy allèrent prumiers abbatre la ditte forteresce de Rennescure, et, en moult de maux faisant, accroissoient chascun jour leur force. Les complaintes en vindrent au duc Phelippe leur signeur, lequel fist grand semonse avant son pays de Flandres et d'Artois; mais, quand vint à l'aborder, icelle gent de communes n'osèrent attendre, ains s'enfuirent les aucuns, et les autres se rendirent à l'obéissance et volenté de leur dit seigneur. Sy furent boutés prisonniers à la Motte-

au-Bois, à Saint-Omer, à Ayre et en pluiseurs aultres places, et furent mis à grosse finance, laquelle ils paièrent à lonc trait par grosses tailles qui lor durèrent bien X ans, et sy furent constrains de mettre tout lor harnas et bastons à le Motte-au-Bois, et firent refaire le dit chateau de Renescure tout noeuf.

CLI.

De la bataille où fut pris le roy Regnier.

En l'an trente et ung avoit guerre en Lorrainne entre le duc de Bar, roy de Sézille et le conte de Waudemont, lequel conte de Waudemont envoya devers le duc Phelippe luy pryer qu'il luy feist aucun secours. Il estoit adont ou pays de Flandres. Sy fist assambler gendarmes et luy envoya XII^{c} combatans, dont il y ot pluiseurs nobles d'Artois, tels que Désiré de Fiennes, le Canard et pluiseurs nobles du dit pays de Bourgongne et d'ailleurs. Les Barrois tenoient siége aveuc le roy de Sézille devant Waudemont. Sy y ot grand nombre d'Allemans, et sy y estoit Barbasan, ung cappitaine de France, lequel s'estoit eschapé du siége de Melun, et luy avoit-on fait son procès tellement qu'il estoit eschapé et là venu servir aux gaiges du dit roy, lequel avoit bien VIII^{m} hommes, Barrois et Allemans, quy furent soupris et tellement bersés des archiers picars, quy les misrent en desroy, tellement qu'ils furent la plus part mors et décopés. Le roy dessus dit fu prisonnier pris par ung petit compaignon de Haynau, nommé Martin Frinart [1].

[1] On lit en marge : Ceste besongne ne alla point ainssy, car ils ne combatirent point à siége lever, ains y ot journée assignée, et pour ce que Picars et Bourguignons n'estoient pas gens en nombre pour eux combattre aux dis Barrois, on consilla au roy Regnier de les assigier aux champs, c'est-à-dire de les garder d'avoir nuls vivres pour les faire rendre l'espée ou poing, mais le plus des opinions furent que on les combatteroit, ce qui fut fait en bataille assignée, en laquelle les nobles signeurs de Bourgongne, dont il y avoit foison, et les Picars dessus dits s'y gouvernèrent sy haultement qu'ils obtindrent la victoire, et y firent grande occision de Barrois et d'Allemans, entre lesquels fut mors messire Barbasan, et le roy pris du dit Martin Frinart.

CLII.

Comment le bon duc Phelippe mist sus la noble ordre de la Toison d'Or, lequel Toison il bailla à pluiseurs nobles roys, princes, ducs et chevaliers.

—

En ce temps mille IIIIc et XXXII ordonna le duc Phelippe une solempnelle feste en sa ville de Lille, qui se tint au jour de Saint-Andrieu, et donna à pluiseurs nobles chevaliers, princes et grands signeurs, une ordre de colier d'or, nommé le Toison, auquel jour comparurent à l'église Saint-Pierre de Lille à heure de prime, et estoient assis ès chaières de chanoines, chascun ayant au-dessus de soy ses armes richement hachies aveuc le dit colier et toison painturé à or à l'environ du dit blason, et estoit le dit duc Phelippe assis en la chayère du doïen, et les autres après luy, tous par ordre. De la manière et ordre accoustumée de tenir à touttes les fois qu'on a tenu la ditte sollempnité, il est assé notoire, par quoy je me tairay à tant.

CLIII.

Cy parle de la mauvaise guerre que faisoient Ermaingnacs et Bourguignons en touttes les frontières de France.

—

En ce temps avoit grand guerre par touttes les frontières du royaume de France, comme vous avés ouy par cy-devant. Les bonnes villes, grosses et puissans, comme Rains, Troyes, Challons, Lan, Saint-Quentin, Noïon se sont tousiours tenues aveuc Paris durant la guerre dessus ditte dès le temps du duc Jehan et le duc Phelippe son fils. Item en l'an dessus dit, Meaux, Paris, Saint-Quentin, Noïon, Troyes tenoient le parti englès aveuc le duc Phelippe. Rains, Laon, Soissons, Compiengne, Vaili tenoient le parti aux Ermaingnacs sur les mètes de Picardie, que moult cuvrioit le conte de

Liney, car il avoit, comme vous avés ouy, concquesté toutte la conté de Guise à l'espée, par l'adveu et auctorité du duc Phelippe, et, pour ce qu'il doubtoit que en aucun temps il ne venist paix entre les princes de France, il fist tant par traitiet et par grosse finance, dont il ot à larguesce, que le droit héritier s'en déshireta par le bailli de Vermandois, et en fist les devoirs affin de en joïr, et ses oirs, héritablement et à tousjours. Or doncques par ces places illecques, et par tantmaintes aultres que le dit de Liney tenoit, comme Guise, Irechon, Couchy, Pierrefons, l'abbéie de Saint-Vincent [1], estoit journelement guerre menée au royaume de France, orrible et mervilleuse.

CLIV.

De la course que firent Ermaingnacs, où l'Archenchiel moru.

En l'an de grasce mille quatre cens et XXXIIII le dit Archenchiel et autres furent à grand puissance de gendarmes courre la terre au dit conte de Liney et ardirent le plus grand partie de la ville de Beaurevoir et le molin. Les nouvelles en vindrent au dit Liney par ung messaigier quy alla vers luy à Bohaing à tue-cheval. Sy prist et fist monter hastivement à cheval le plus de gens qu'il pot trouver en ses villes prouchaines, comme à Beaumont, à Inchies, à Éluicourt, et des villes par où les dis courreurs s'en devoient retourner, est-assavoir Arsy, Vendeul et Guise, et leur manda que

[1] On lit en marge : En celle abbéie de Saint-Vincent-de-Laon y avoit garnison de par le conte de Liney, et pour ce que iceux faisoient à ceux de Laon moult de maux, le marischal de Boussac y estant en garnison, ils saillirent à puissance en une nuyt et assaillirent la ditte abbéie où ils tuèrent Bertran de Manican et moult d'autres Picars et Bourguignons, sans à nul pardonner fors à messire Simon de Lalaing, quy, à la requeste d'un gentil homme d'arme nommé Archenchiel, fut mené prisonnier en la cité, dont le dit Archenchiel fut depuis mal remunérés, car ne demoura guaires que le dit Archenchiel fut, à une course, réservé de mort par le dit messire Simon bien souvenant de sa bonté; mais quand le dit conte de Liney, quy estoit en personne à la ditte course, sot qu'il estoit encoires vif, il jura qu'il seroit pendu, comme il fut, quoyque messire Simon moult humblement luy requist sa grâce, sur ce remonstrant, etc., dont oncques puis le dit messire Simon ne le volt servir.

tous se trouvassent à ung pas où passer leur convenoit, et leur manda bien que chascun emploiast cheval et espourons affin d'eulx trouver au dit lieu pour leur copper le voye, et tout-à-cop luy-mesmes monta sur ung coursier qu'il avoit, nommé Laval, le mieulx allant quy fut pour le temps de adont et ung des bons que jamais homme vit, et, ayant son ensaigne desploiée devant luy, il chevaucha à coiste d'esperon, tirant au dit lieu où il avoit mandé ses gens de venir, et tellement exploita que, ains qu'il venist au dit lieu, il ot moult de ses gens aveuc luy, non pas tant comme estoient les Ermaingnacs; mais toutteffois, quand il arriva sur eux, il les trouva pillant le villaige, çà et là espars. Dont en criant : « Luxembourg! » il et ses gens se férirent dedens par tel randon que tous les ruèrent jus, et n'y ot nul quy pot eschaper de la mort, fors que ceux quy le gaignèrent au bien fuir, et le dit Archenchiel fut par le dit messire Simon pris, et de luy fait ainssy comme dessus est jà dit, et ne fault point autrement dire que puisqu'Ermaingnacs veoient ce rouge lion et qu'ils oyoent cryer : « Luxembourg! » ils estoient à moitié deffais.

En celle frontière de Launois estoient Bourguignons et Ermaingnacs sy fort animés l'un sur l'autre que plus nuls prisonniers ne se prenoient, ains se tuoient tous [1].

CLV.

Des cardinaux quy furent envoyé à Aras par le Siége Apostolique et de par le Saint Concille pour faire le paix en France.

Droit l'an mille quatre cens et XXXV, fut envoyé légat en France, de par nostre saint père le pappe, le cardinal de Sainte-Croix ayant puissance telle que ung légat doibt avoir, et du Saint Concille de Basle fu aussy envoyé le cardinal de Cyppre, et ce pour réformer le royaume de France piteusement

[1] On lit en marge : En cel an fut pris monsigneur de Habourdin, capitaine de Meaux, quy estoit le plus beau chevalier du royaume de France, et fu recreu sur sa foi, puis fut sa finance faitte à Paris. En cest an commencha-on aussy à parler de la paix de France.

désolé par envieuse haynne nourrie entre les princes d'ung sang et d'un hostel venus, lesquels cardinaux, quand ils orent parlé au dauphin, s'en vindrent à Aras devers le duc Phelippe, ayant aveucques eux ambassadeurs de France, d'Engleterre, d'Ostriche, d'Escoche, de Savoie, de Liége, de Gueldres, de Clèves, de Hollande, de Bourgongne et de pluiseurs pays d'Allemaigne. De nommer tous leurs noms, ce seroit chose trop longue; mais, pour abrégier la matière, ou mois d'aoust en l'an dessus dit, tant fut parlementé et traittiet entre les dis cardinaux et tous ces ambassadeurs que finablement paix fu trouvée entre les princes de France, mais on ne polt estre d'accort aveuc le roy Henri d'Engleterre, quoyqu'il n'y fut pas en personne, mais y estoit pour luy son oncle le cardinal de Wincestre, lequel dist devant tous, quand il vit que la chose ne se faisoit point comme il entendoit, qu'il avoit encoires deux milions de nobles, et sy avoit la vollenté de les employer à soustenir la guerre du roy son nepveu, et à ce point se party et retourna par Lille à belle compaignie de nobles chevaliers et escuiers, et estoient bien VIII^{c} chevaux, tous d'une parure, et les hommes vestus tous de robbes vermeilles de la livrée au dit cardinal, et portoient sur une manche, escript en ung cartier de brun drap, tel mot: *honneur*.

Avant que cel an fuist passé, s'esmut la guerre entre le duc Phelippe aux Englès, qui moult cousta au bon pays de Flandres. La guerre fut criée, et les frontières garnies de par le duc, et sy fut cryé que nul ne feist marchandise, ayde ou conffort aux Englès sur paine de confisquier corps et biens; et, au commenchier la guerre, les Englès coururent jusques à Drincamp, où ils prindrent et tuèrent moult de gens, et portèrent grand domaige au pays.

CLVI.

Comment on fist armer Flamens pour asségier Calais.

Tantost après, le duc Phelippe fist armer les communes de Flandres, à intention de mettre Callais en son obéissance, quy fut une folle et domai-

geuse emprise pour le pays de Flandres, comme vous orés cy-après. Ces communes doncques furent très-dilligens et se misrent par disainnes ainssy comme ils avoient fait pour aller aveuc le duc Jehan à Hem, et se misrent par chasteleries. Gand tout prumier avoit soubs luy Audenarde, Alost, Tenremonde, Courtray et tout le pays de Was. Bruges avoit soubs elle Warneston, Wervy, Ypre et beaucop d'aultres. Chascun tint son chemin pour tirer droit vers Callais à tenttes et pavillons, et moult pompeusement prouveus de charroy et d'artillerie. Ceux de Gand et des chastelenies dessus dites misrent leurs bagues en bateaux sur le Lis, et tirèrent contremont la rivière en logant tousjours au plus près de lor dittes bagues, une fois à Wervy, une autre à Armentières, à Beaupré et à Meureville. Là laissèrent-ils la rivière, et troussèrent tout leur charroy sus chariots, et tirèrent à Gravelingues, où ils trouvèrent ceux de Bruges, du Franc et d'Ypre. Ils misrent prumier le siége à Oye, qu'ils abbatirent, et pendirent tous ceux quy laïens estoient en garnison; puis vindrent au chastel de Marc, quy pareillement fut pris par force, et partie de ceux de dedens pendus, et les autres prisonniers menés à Gand, puis à Sangat et à Blaringhuchem. Touttes ces forteresces furent démolies, et le seigneur de Croy tint le siége devant Ghuinnes, et n'avoit fors seullement ceux qui estoient soubs son estandard, et le surplus de toutte l'armée, tant nobles comme communes, tirèrent devant Calais, et y misrent aucunement siége, mais c'estoit labouré en vain, puisqu'ils n'estoient pas enclos du costé de la mer, dont toutte lor forche leur croissoit chascun jour, tant de gendarmes à piet et à cheval comme d'artillerie et de vivres. Ceux de Gand frumèrent une bastille où ils se bouttèrent pour garder le pas, mais ils s'enyvrèrent ung jour de lor queute syqu'ils s'endormirent à plain midi et laissèrent entrer leurs ennemis en la ditte bastille sans que jamais s'esvillassent, quy lor coppèrent les gorges, et sy estoient bien LX hommes, dont quattre hommes l'euissent bien aise gardé tant que le secours y fust venus. Depuis que les Gantois sçorent la desconfiture de lor gent estans ou dit bollewercq, ils n'orent plus de coraige de faire guerre. Il fut lors envoyet ung hérault de par le duc de Clocestre, lors régent d'Engleterre, lequel demandoit journée pour combattre, mais ces communes disoient comme ils avoient dit après le siége de Hen: « Tout tray! tout tray! *al verade!* »

Oncques, pour requeste que leur prince leur sceuist faire, tousjours

disoient, par espécial ceux de Gand : « *Gaue, ghaue* à nos maisons! » comme ils disoient à Hem.

CLVII.

Comment vollenté prist aux Gantois subitement d'eux en raller à Gand.

Lors fu par ceux de Gand estourmy tout l'ost, disant qu'ils volloient estre en lor ville la veille de la my-aoust, au renouveller la loy de Gand, comme pluiseurs maintenoient. Sy furent prestement tenttes abbatues, et tout l'ost mis en desroy, qui mervilleusement estoit grand et riche et bien pourveu, car il y estoit venu maint bon marchant quy s'en partirent povres. Ainssy comme ces communes s'en alloient quy mieulx mieulx, sans ordre et sans conroy, le duc Phelippe fist tenir en ordonnance ce qu'il pot de gendarmes, tant que lor charroy fuist passé la rivière de Gravelines, et tirèrent ces communes le plus droit chemin que oncques sçorent, chascun vers sa maison, plus de chemin en ung jour qu'ils n'avoient venu en X. Le duc de Clocestre, quy bien sçavoit le desroy et qui desjà avoit fait grand mandement par toutte Engleterre, se mist en deux armées pour les assaillir par terre et par mer, et envoya l'une des parties boutter les fus en Casant, affin de les occuper par delà; puis fist entrer son aultre armée en Flandres, à piet et à cheval, à grande puissance de gendarmes et de trait, et fist fourrer, ardoir et exillier tout le pays par là où ils passèrent, et y fist prendre bien deux mille prisonniers, quy furent menés dedens Calais. Ils vindrent logier emprès Gravelines, à Rouge-Tour, à Yclebecque, à Popringhue et à Bailloeul. De là vindrent ardoir le Doulieu, puis se retournèrent logier à Hasebrouch, et de là desoubs Cassel, puis à Blendecque, puis oultre Saint-Omer. Ainssy rentrèrent en Calais, où ils ramenèrent biens non créables, charroy, boeufs, vaces, moutons, les prisonniers dessusdis et chevanche infinie.

CLVIII.

De l'emprinse que les signeurs de Picardie firent sur ceux du Crotoy et sus la ville.

Tandis que le siége fut devant Calais, firent les signeurs de Picardie, est-assavoir ceux de Brimeu et ceux de Rambures, qui estoient soubs monsigneur de l'Ille, une grande et honorable emprinse devant le Crotoy; car, par subtil moïen, ils firent issir la garnison de la ville, faindans aucuns compaignons de guerre qu'ils estoient marchans et qu'ils voloient passer le bras de mer pour aller à Abeville. Les Picquars s'estoient embusquiés dedens les celiers des faubours, quy saillirent et entrèrent pelle-mesle dedens la ville du Crotoy aveuc ceux de la garnison, quy tous furent illec pris et tué, la ville démolie et les murs abbatus ès fossés, mais il demoura une tour, qui séoit sur la mer, moult bien enclose de fosses vrayes, furnie d'Englès. Dont il advint en ce meismes an que ceulx d'Artois et de Vimeu vindrent mettre le siége devant la ditte tour. Ces Englès avoient refortifliet et clos de palis la ditte ville, et s'estoient logiés dedens mains Englès, que y avoit amené le sire de Talebo d'Engleterre et de Normendie, lesquels Englès vindrent lever le siége, car lesdis d'Artois et de Vimeu habandonnèrent incontinent la place et se retirèrent chascun sur soy. Adont vindrent Englès bouter les fus à la Broie, à Aussy et à pluiseurs autres villes jusques à la conté de Saint-Pol.

En ce meisme an, par rebellation de peuple, ceux du Franc tuèrent messire Jehan de Hornes, signeur de Baussignies, lequel estoit parent prouchain au duc Phelippe, dont la guerre s'esmut contre ceulx de Bruges, de laquelle il advint depuis moult grand meschief.

CLIX.

Comment le duc Phelippe à main armée entra en la ville de Bruges, où la force ne fut point sienne, car l'Ille-Adan y morut.

Pour parler d'icelle guerre, il est vray que le joeudi devant la Trinité, en l'an mille IIII^{c} et XXXVIII, le duc Phelippe, à grande puissance de gendarmes, entra en la ville de Bruges, et pour ce que ceux de Bruges doubtèrent, quand ils virent tant de gendarmes, qu'on leur feist aulcun dangier. ils se misrent en armes, et y ot ce jour moult grande et moult terrible rebellation du peuple, car ils se mirent tous en ordonnance au long des rues, et avoient fermé lor marchiet, barré et y affusté canons. Sy levèrent le pont de la ville et les enfermèrent dedens la ditte ville, dont les pluiseurs saillirent hors des murs, et crioient tous enssamble : « *Sela doit! sela* » *doit!* »[1] Ils tuèrent moult de gendarmes, entre lesquels ils occhirent le gentil signeur de l'Ille-Adan, ung chevalier de France né de Paris, quy léaument avoit servy et vaillamment le dit duc Phelippe en tous ses affaires, quy, comme je croy, n'avoit riens ou peu fait de grand sans luy, non pas luy seullement, mais avoit aussy servy le bon duc Jehan son père, que Dieux absoille, mieulx que nul autre, et fut apparant, se la porte n'euist esté hastivement par force deffermée et ouverte, qu'ils euissent tué lor signeur, lequel se party hastivement de la ville, l'où il demoura maint gentil compaignon de guerre, pour lesquels on fist l'endemain, de froit sang, ung hourt sur le marchiet, et là les firent ceux de la ditte ville décoller, au mains la plupart, et tant en fu fait que les marchans estrangiers, comme Lombars, Ostrelins, Vénissiens, Génevois, Espaignars et aultres en orent moult grand pité. Sy s'assamblèrent et allèrent vers les hammans, ausquels ils prièrent tant et requirent qu'ils cessèrent l'occision et refraindirent lor ire, car à la requeste d'iceulx marchans on en renvoya en la prison pluiseurs que on avoit amené sur le marchiet pour morir comme les autres[2]. Tellement se

[1] *Slae dood.* Tuez!

[2] On lit en marge : Leur fureur durant, ils saillirent à puissance hors de Bruges et allèrent assigier l'Escluse, où ils jettèrent tant de canons et de bombardes qu'ils abbatirent tours et portes, quoyque point n'y entrassent, car il y avoit résistence de bonnes gens qui le deffendirent.

repentirent ceux de la ville que, en brief temps, ils renvoyèrent ces respités de mort en lors pays, richement vestus et rabilliés tous d'une parure et aux despens de la ditte ville. Dont il avint que, dedens petitte espasse et en ce meisme an, fu manière trouvée de faire justice par l'ayde des estrangiers et de aucuns grands linaiges de la ville quy se joindirent aveuc madame la ducesse de Bourgongne, quy lors estoit venue en la ville, bien accompaignie sans forche de gendarmes, aveuc laquelle s'estoient joings moult de de notables bourgois et marchans, pour ce que nulle marchandise ne povoit aller, ne venir en la ville pour tant qu'ils estoient réputés ennemis du prince, et sy estoit adont le bled plus chier qu'il n'avoit esté veu en l'aige des vivans; sy les commenchoit famine à constraindre, par quoy se coeuillèrent enssamble tant d'ung accord et d'une aliance comme dit est, que ils prindrent les quatre hammans par lesquels la ville s'estoit rebellée et la mutation venue, et leur fist madamme trenchier les cols sur le meisme hourt où avoient esté ses gens mors, et furent mis sur quatre roes au dehors de la ville. De là en avant se commencha à amolyer la fureur du duc Phelippe, et commencha-on à envoyer ambassadeurs devers luy affin de parvenir à traittiet et qu'il euist miséricorde d'eux, car c'estoit ung grand domaige qu'il ne couroit entre eux quelque marchandise, et bien congnoissoient leur grande et mauvaise rebellion et ne requéroient fors qu'on les voulsist prendre à merchy.

CLX.

De la chiereté du bled en cest an et de la grande mortalité.

En ceste année fu le bled sy chier et à sy hault pris qu'il valloit à la mesure de Lille en Flandres VI livres la rasière tout le long de l'esté. Il rabessa ung petit après l'aoust, mais tout l'iver il demoura fort chier. Au dit an mille IIII^{c} et XXVIII, il fut grande mortalité et merveilleuse famine par tout le royaume de France, et s'enfuirent les Normans hors du

pays de Normandie (tous du moins ceux du plat pays), pour la grand guerre que le roy y faisoit lors pour le reconcquerre. Les rices s'enfuioient par mer en Bretaigne, et les povres à piet en Picardie, lesquels vindrent fort bien à point à ceux du pays; car sy grand mortalité y estoit que les créatures moroient sans ayde et sans secours, pour ce que chascun fuyoit tellement l'un l'autre que souvent il convenoit morir tout seul. Mais, quand les Normans y furent arrivés, povreté les contraindy à mettre les mains partout, dont aucuns se looyent, et autres non; car il est vray que pluiseurs se misrent à ce mestier faire de garder les mallades plus pour desrober que par charité, et qu'il soit vray il fut adont notoire que souvent aucuns d'iceux avanchoient au mallade sa fin et l'expédioyent pour avoir de quibus et aller à ung autre.

En ce temps ung nommé Charlot des Mares, aveuc ung appellé le Quéruel et la Hire, coururent mervilleusement le pays de Caux, ouquel ils prindrent l'abbéie de Fesquans et Longueville que le roy donna au dit la Hire, dont depuis se nomma conte de Longueville, puis prindrent Dieppe et pluiseurs autres places, quy depuis se tindrent à force contre le siége des Englès, et sy prindrent en celle frontière Ponthoise, Gournay et Noeuf-Castel d'Agincourt. Le siége toutteffois que Franchois misrent à Ponthoise, fu par deux fois levé du sire de Talebo, mais finablement à l'ayde de ceux de dedens, quy estoient de la nation de la ville et qui avoient le ceur à leur signeur naturel, la ville de Ponthoise, quy est bien forte et de petitte garde, fut par les dis Franchois emportée d'assault en l'an XXXIX. Adont se rendirent au roy Meaux, Monstreaux et pluiseurs autres villes [1].

[1] On lit en marge: L'an XL, le dauphin Loys, aisné fils de France, fist une grande armée et entra ou pays de Suysses où il disoit avoir aucun droit, mais il fut grandement et rudement rebouté, et, à se retraire, il perdy moult de ses gens et de ses bagues. Sy fut tout aise quand il pot retourner en France.

CLXI.

D'une manière de gens d'armes que le roy Charles mist sus, nommés escorcheurs, quy faisoient guerre à tout le monde.

—

En l'an XLI, le roy Charles dessus dit mist sus pluiseurs gens d'armes tenans les champs parmi le royaume de France en sy grande quantité qu'ils destruisoient tout, car ils roboient bourgois, marchans, clergiet, nobles et loboureurs. Sy se nommoient « escorcheurs », et les conduisoient pour capitaines Rodigue, Dimenche de Court, Pierre et Joachim Rohaut. Pour ces gens de compaigne qui se nommoient escorcheurs, convint faire le duc Phelippe armée pour à eux résister, nonobstant la paix d'Aras, qu'ils n'entrassent en ses terres, car ils se disoient ennemis à tous et ne congnoissoient âme. Toutteffois le bon duc Phelippe les garda d'entrer en ses pays.

En ce temps estoit la pluspart du pays de Normendie en ruyne, et n'y demouroit âme du monde avant le plat pays, pour la grand rigeur que gendarmes tenoient en toutte la frontière et par les siéges quy longuement durèrent tant d'un costé comme d'aultre sans livrer bataille, comme des Franchois en ce temps devant Louviers, et des Englès devant Dieppe où ils fermèrent une bastille quy longtemps dura et fist grand mal à la ville et au plat pays. Il fut adont avisé qu'on metteroit jus l'estat des escorcheurs, et ordonna le roy en lor lieu les frans archiers parmy le royaume de France, en telle faichon que une quantité de fus, selonc leur ricesse, payoient ung franc archier ses gaiges, quand il servoit le roy, et le montoient pour une fois, et, quand il ne servoit point, sy estoit-il franc de touttes subsides, gabelles, tailles ou maletautes quy se payoient parmi France.

CLXII.

Comment les frans archiers furent mis sus.

En l'an XLII furent les dis frans archiers mis sus, quy fut, comme disent aucuns, la plus riche et milleur ordonnance que le roy fist oncques pour tenir justice; car ces gens d'armes estoient ès bonnes villes ou aux siéges là où il plaisoit au roy quand il en avoit affaire, et ne prenoient aux champs, ne aux villes chose quelconque qu'ils ne paiassent. Ainssy de là en avant fu le royaume gouverné, quy moult avoit esté foulé par les dis escorcheurs et par autres, et fu tenu paisible en telle faichon que oncques puis ne fut nouvelle de roberie nulle parmi le royaume, et sy avoit par ainssy faire tousjours ses gens prests, au moïen desquels le roy fist de belles conc-questes.

CXLIII.

Comment le dauphin de France alla par force d'armes concquerre la bastille de Dieppe.

En l'an après, le dauphin vint en Normendie à grosse et puissante armée, quy passa par Amiens, l'où il fist faire ung chat comme firent les Liégeois pour gaingnier Bouvines, et ce fist-il pour assaillir et prendre la bastille de Dieppe, à laquelle entre les autres il livra ung grand et mervilleux assault par une veille de Nostre-Dame d'aoust, que on dist l'Asumption, tant que la ditte bastille, quy moult estoit forte, au moïen du dit chat fu par force prise et démolie, et ceux de dedens tous mis à l'espée et mors. L'an ensié-want se rendirent pluiseurs villes, comme Gisors, Vernon, Mante, Roche-Guion, Chasteau-Gaillart, le Pont-de-l'Arche, Ponteau-de-mer et géné-ralement touttes les places dentre Paris et Rouen.

CLXIV.

Comment le roy Charles recouvra la bonne ville de Rouen.

Puis vint en l'an XLV le roy Charles à tout grosse puissance avironner Rouen aux deux costés de la Saine, et fist grand signe de y mettre le siége. Les bourgois et manans traittèrent tant devers le roy et aussy à ceux y estans en garnison de par les Englès, qu'il fut entre eux conclud et avisé que tous ceux qui se vouldroient partir, s'en iroyent sauve leurs bagues, et ainssy se rendi la cité de Rouen, où le roy fu rechupt à grande et solempnele feste. Puis fut mis le siége à Caudebech quy ne dura guaires, puis à Harfleu quy longtemps se tint. Après ce que Harfleu et Hondefleur furent mis en l'obéissance du roy de France et que toutte la Saine depuis la mer jusques à Rouen fut despeschie des Englès, touttes les places jusques à Kaen se rendirent.

CLXV.

Du siége de Kaen quy en brief temps se rendy au roy Charles, et de la bataille de Fremigni.

En l'an XLVI fu par le conte de Saint-Pol et le bastard d'Orléans conte de Dunois mis le siége à Kaen, et le tindrent bien trois sepmaines ains que le roy y venist. Depuis que toutte l'armée du roy y fut, encore se tint la ville grand temps, puis se rendy, sauve leurs corps et leurs bagues. Après ce que la ditte ville fu rendue, advint que pluiseurs garnisons d'Englès se rassamblèrent ou clos de Contantin en une ville qu'on dist Fremigni, et illec vindrent combattre l'armée du conte de Richemont, connestable de France, lequel accompaignié de noble chevalerie et de bons gendarmes se contretint tellement qu'Englès furent illec desconfis, et y en demoura bien VII^{c} mors en la place.

CLXVI.

Du siége de Chierbourg où Franchois eubrent moult de maux.

Après touttes ces choses fut le siége mis à Chierbourg-sur-le-Mer, quy est moult forte place. Là ot moult périlleux siége et quy chier cousta au roy et aux Franchois, pour ce que la marée venant de la mer destourboit fort ceux du siége aux assaux et aux entreprises qu'ils faisoient journelement, car ils commenchèrent pluiseurs fois à miner le fort, mais quand la ditte marée venoit, elle gastoit toutte leur œuvre. Finablement tant y continua le siége à grand destroit qu'ils se rendirent, et partirent sauve leurs corps et leurs biens comme les aultres; mais vrayement, en toutte la Normandie, ne orent sy dur siége que fut cestuy de Chierbourg.

CLXVII.

Comment le roy s'en alla en Gascongne, quand il ot nettoyé tout le pays de Normendie.

En l'an XLVIII, après ce que le roy ot despeschiet tout le pays de Normendie des Englès, comme dit est, il commist partout bons et souffissans capitaines ès villes et chasteaux dessus nommés, puis se parti d'illec et entretint son armée à intention de conquerre le pays de Gascongne, lequel avoit esté en la main des Englès, comme il appert par les cronicqués de cy-devant et autres, bien de deux à IIIc ans; mais le dit roy Charles cy-dessus nommé vint atout son armée perchier parmy Normendie le Perche, le Maine, Poitou et Languedoc, et entra en Gascongne, et, droit en l'an XLIX, il mist le siége à Baionne et à pluiseurs forteresces, lesquels par force d'armes, de siége et d'assaulx il mist en ce meisme an en son obéissance. En somme fist tant qu'il reconquesta en cel an la plus part du pays.

En l'an après, qui fut l'an L, le bon pappe Nicolas sisième tint le siége des pardons à Romme, et fut par le dessus dit Charles le siége pris à Bordeaux, par terre et par mer, et y fist de moult grans assaux et escarmuces, tant par eaue comme par terre, et y vint ung capitaine du pays d'Engleterre, dont a esté parlé cy-dessus, nommé le conte Talebo, quy moult avoit fait de grandes entreprinses. Ce Talebot y vint accompaignié de bien vaillans et souffissans hommes, cuidans secourir ceux de dedens Bourdeaux; mais, quand les capitaines de l'armée du roy sorent sa venue, ils misrent sus leur principale armée et les desconfirent, et y fut le dit conte de Talebo desconffis et mors aveuc touttes ses gens. Puis remist le dit roy Charles son siége devant Bordeaux sy fort et sy puissant que la ditte ville en brief jour fu mise en son obbéissance, et conséquamment tout les pays de Gascongne et de Bourdelois.

CLXVIII.

Comment ceux de Gand se rebellèrent contre le duc Phelippe, dont ils rechurent eux et le pays moult de maulx.

En ceste meisme année se rebellèrent les communes de Gand, pour ung esploit de justice que fist le baillu de Was au commandement de son prince le duc Phelippe, et disoient que le dit exploit appertenoit à faire aux signeurs de Gand et non à autre. Parentant que le dit baillu de Was faisoit son exploit, ils l'occhirent devant tout le peuple, dont le duc Phelippe fut moult indigné. Sy mist, pour les corrigier, garnisons à Audenarde et en pluiseurs autres places voisines.

Ceux de Gand cuidèrent avoir Alos. Le nuit de Haultes-Pasques, vint ung des hammans de Gand à Alos, grandement accompaigniés de gens de piet et de cheval. Sy commanda qu'on luy ouvrist la porte de par messigneurs de Gand. Les gardes de la nuyt firent venir le capitaine, quy luy demanda qu'il luy plaisoit. Il respondit : « Je suis icy envoyé de par nos

» signeurs et les vostres, ceux de Gand, pour garder la ville d'Alost de par » eux, car elle a tousjours esté et doibt estre en leur demainne. Sy vous fay » commandement, de par mes dis signeurs, que vous ouvrés la porte. » Adont luy respondi le dit capitaine : « Se vous avés lettres ou vray ensain- » gnement de mon très-redoubté signeur monsigneur le duc de Bour- » gongne, de par lequel je suy commis à garder ceste place, je suis content » de le vous ouvrir et non aultrement. » Adont luy respondi le hammant : « Je m'en voy porter ta response à Gand, et soyés sceur que prestement je » revenray sy fort que pour emporter la ville d'assault, comme nous avons » fait aultrefois; et pour le refus que à présent toy et ceux de là dedens » nous avés fait, vous en serés tous pendus par la gorge, ains qu'il soit » demain nonne. »

Sy tost que ce hautman se fut party, le capitaine envoia devers monsigneur le duc à Brouxelles, lequel y envoya hastivement de ses archiers pour secourir la ville, se Gantois y venoient, et puis fist incontinent grand mandement par tout ses pays.

CLXIX.

Comment Gantois cuidèrent emporter la ville d'Alos d'assaut.

Tantost et incontinent les communes de Gand se misrent sur les champs en armes, et le prochain lundi après le jour de Haultes-Pasques s'en vindrent devant Alos, furnis d'artillerie et de trait, le cuidans emporter par assault, mais ils sy firent bien battre et tuer beaucop de leurs gens, et aultre chose n'y concquirent.

CLXX.

Du siége d'Audenarde.

En ce meisme jour, Gantois vindrent mettre le siége devant la ville d'Audenarde, et amenèrent amont le eaue moult d'artillerie, comme bombardes, canons, veuglaires, serpentines, pavaix et tous habillemens que à ung siége peult appartenir, pour abbatre la ville, mais en vain s'en travillèrent, car messire Simon de Lalain estoit dedens et maint aultre grand signeur bien pourveus de gendarmes et de trait pour la bonne ville tenir. Le siége y fu doncques par eulx mis, quy dura XII ou XIII jours, et meismement aucuns Gantois du siége se vindrent bouter vers Tournay en ung fort moustier, qu'on dist au Pont-des-Pierres, pour garder le passaige, mais de là les vint deslogier le signeur de Saveuses, et les mist en desroy. Les mieulx à piet se sauvèrent, et les autres payèrent l'escot, car ils y laissièrent les peaux, car les Picars misrent tout au coutel.

Le duc Phelippe estoit pour lors logiet à Grantmons, quant Gantois tenoient siége devant Audenarde, et jettoient nuyt et jour bombardes et canons. Le conte d'Estampes, quy lors conduisoit l'avant-garde, estoit oultre l'Escault, du costé vers Flandres, en tirant droit sur leur logich, tellement que Flamens, quy prestement luy vindrent courir sus, tirant de leurs canons et chascun portant ung maillet de plonc à la manière du pays, furent tellement recoeulliet des archiers picars de la ditte avant-garde, dont il y avoit quelque mille et V^c^ mis en deux elles, qu'ils les perchoient de part en part. Sy lor firent prestement tourner le dos pour estre empené par derière.

Aucuns Gantois se tindrent ung petit contre les gendarmes à ung destroit, mais riens n'y vallu, car ils furent tous desconffis, et y demoura mors grand nombre de leurs gens qui ne polrent fuir. Quand ceux du siége d'Audenarde sçorent la destruction de lor gens, ils se misrent à retourner vers Gand, et laissèrent derrière canons et bombardes; sy furent cachiet en desroy, dont à pluiseurs convint perdre les vies. Le duc Phelippe ceste nuyt s'alla logier à Tenremonde et laissa ses gens ou pays de Was.

Depuis ou dit an, Gantois se misrent sur les champs et combatirent l'avant-garde au dit duc Phelippe, que pour lors conduisoit le conte de Saint-Pol, et furent de rechief Gantois desconffis; mais, ainssy qu'ils estoient mis en chasse et que ceux quy les chassoient estoient en desroy, le bastard Cornille, fils naturel au dit duc Phelippe, fut par l'un d'eux attaint d'une picque, tellement qu'il le convint morir prestement, dont ce fut grand domaige, car en vérité c'estoit ung gentil chevalier, vaillant et vertueux, redoubtés, cremus et amés en tous les pays de son père, et par espécial en Luxembourg, où longtemps avoit esté desjà gouverneur et gardien de Mès en Lorraine. Pour ceste mort fit le dit duc Phelippe fort exillier le dit pays, car il fist bruler villes et chasteaux sans à nulluy faire pardon.

A ceste bataille, quy fut vers Riplemonde, furent fais pluiseurs chevaliers, entre lesquels furent fais messire Thibault de Luxembourg seigneur de Fiennes et messire Jacques de Fouquesoles.

Ainssy demoura ceste besongne sans paix et sans trève, par quoy le duc Phelippe fist garnir touttes les places des frontières de bons gendarmes, comme le mareschal de Bourgongne à Courtray, messire Anthoine de Wissoc à Alos, monsigneur de Noielle à Audenarde, et messire Jehan de Croy à Grandmons, et ainssy maintindrent la guerre toute ceste année, dont à maint homme cousta la vie; car il y avoit Gantois ou chatel de Poucques, au chatel de Gavres et en maint autres chateaux ou fors moustiers, lesquels faisoient guerre sans raenchon, mettant tout au fu ou à l'espée, par quoy il y ot en l'iver moult grande occision d'un costé et d'aultre.

En cel an pluiseurs ambassades allèrent et vindrent devers le duc Phelippe, qui se tenoit à Lille, lequel se volloit pour sa part trop bien soumettre en l'appointement des Quattre-Membres de Flandres, mais Gantois ny voldrent enttendre, par quoy de rechief se party de Lille, et se mist sus les champs à grand puissance de gendarmes, et tyra vers Gand.

CLXXI.

De la prise du chasteau de Poucques et de ceux de dedens qui furent tous pendus.

—

Ceulx quy avoient au long de cest an tenu la frontière, comme le mareschal de Bourgongne, Jacques de Luxembourg et messire Jehan de Croy, baillu de Haynau, menèrent l'avant-garde, et l'arière-garde conduisoit messire Anthoine, le bastard fils au duc Phelippe. Sy firent mener bombardes et canons, et misrent le siége devant le chasteau de Poucques. Là fu tué ung moult espécial et vaillant capitaine, nommé messire Jacques de Lalain, d'ung veuglaire quy le féry ou visaige, dont moult grand deul fut démené en tout l'ost, mais ne demoura gaires que la ditte forteresce ne se rendist, car tant y ot afustées de grosses bombardes que tout fut rompu et débrisiet. Sy se rendirent à vollenté tous ceux de dedens, dont s'en ensievy qu'ils furent tous pendus à la porte de la forteresce, et sy estoient en nombre de cent à VI^{xx}.

La ditte forteresce abbatue et la garnison exécutée comme dit est, toutte l'armée se party d'illec et tirèrent droit au chastel de Gavres, où on affusta tant de gros engiens que le dit chastel fut abbatu, que l'on tenoit adont moult fort. Ceux de dedens se rendirent à vollenté : sy n'en orent point mains que les autres, car ils furent tous pendus.

Dedens Gand estoient pluiseurs Englès, auxquels ceux de Gand s'estoient alyés dès le commenchement de la guerre en eux ramenbrant du temps du siége d'Ypre, dont nous avons parlé cy-dessus. Ces Englès de dedens Gand vindrent ung jour à sauves trèves à Tenremonde devers aucuns aultres Englès de lor congnoissance, lesquels estoient lors à saudées du duc Phelippe et de la compaignie du dit messire Anthoine le bastard de Bourgongne, lesquels firent aveuc les dis Englès de Gand ung marchiet que ils feroient widier ceux de Gand à bataille aux champs pour venir lever le siége de Gavre, ce quy fut fait sans faillir ; car, ainssy comme la place estoit rendue au mois de juillet, ens ou meisme an ils widèrent hors de la ditte ville de Gand en grand puissance, selon lor faichon, car ils se misrent sus

les champs à bien XL^m hommes abastonnés selonc l'usaige du pays, principalement de picques, car ils en avoient tant que ce sambloit ung bois de leur armée, et moult estoient hastis et entalentés de combattre, car les dis Englès lor avoient donné à entendre qu'ils desconfiroient le duc Phelippe et son armée. Quand ils cuidèrent aborder sus l'avant-garde, ils furent prestement deffais du trait, dont les pluiseurs saillirent en l'eaue de l'Escault, et là se noièrent, car tant y en sailli que les vifs passoient oultre sus les mors. Aucuns autres se recoeullièrent en ung clos de costé vers l'Escault, ou illec se tindrent grand pièche, et ne povoient les hommes d'armes entrer en eux à cheval pour la deffence qu'ils faisoient de leurs picques, dont ils orent grand foison, mais archiers les firent d'illecques par vive force desmarchier. Maint demoura en la place par le tret, et ceux quy polrent saillir sans mort d'espée ou de lance, sailloient en la rivière de l'Escault là où ils se noyoient. Là en vit-on pluiseurs qui se sauvèrent par bien noer.

Après telle desconfiture furent les signeurs de Gand contens de venir à l'obbéissance du duc Phelippe, quoyque desjà ils avoient refusé plus d'une fois. Sy misrent sus une ambassade, laquelle ils envoyèrent en l'ost vers leur signeur requerre merchy, disant qu'ils estoient apparilliés de faire du tout sa vollenté.

Le duc Phelippe, quy toutte sa jonesse avoit esté nourry en la ville de Gand, ot d'eux moult grand pité nonobstant leur rébellion. Sy fu content de eux, moiennant qu'ils viendroient à certain jour nommé dedens XV jours, en lor chemises, les pieds nuds et les quiefs en signe d'humilité, jusques au nombre de trois cens hommes, et mille autres hommes sans chainture et sans chaperons, tous à genoulx, crians tous d'une voix que comme fols et mal avisés ils avoient rebellé contre leur droitturier signeur, dont ils luy prioient merchy et luy demandoient pardon; et après que tous enssamble ils avoient proféré ces mos, ung notable homme religieux, pour eulx et en leurs noms, se vint getter à deux genoux devant le duc Phelippe quy estoit ou millieu de tous ses chevaliers à deux liewes de Gand, et de rechief proféra les dessus dis mos, et, en la fin de la parolle d'icelluy religieux, se prindrent tous enssamble à requérir merchy et pardon.

Ces choses ainsy faittes, le bon duc lor pardonna, puis fist tantost faire de par lui nouveaux officiers en la ville, ains qu'il deffeist son armée. Chascun s'en retourna sur soy et se deffist l'armée, réservé une quantité de

gendarmes que le duc envoya en la ducé de Luxembourg pour aucune rebellion que faisoient ceux de Tyonville, lesquels furent brief réformé et mis à accord [1].

CLXXII.

Du siége de Rodes.

En l'an mille IIII^{c} et LIII, vindrent les Turcs mettre siége devant Rodes, où peu firent de leur prouffit, car là s'estoyent retrays pluiseurs gentils cappitaines, quy à grand force des naves et de galées avoient, en l'an devant dit, mervilleusement couru et pillié les terres du soldan et les terres du Turc, entre lesquels capitaines estoient le signeur de Wavrin et messire Joffroy de Thoisy, en ces parties envoyés par le bon duc et à ses despens, puissamment artilliés et accompaigniés de bons archiers, et avoient mené la plus grosse nave qui se trouvast adont en toutte la mer de Levent, et ce pour aydier à deffendre la sainte chrestienté, comme ils firent; car, au moïen de celle grosse nave, la ville de Rodes fut délivrée du dit siége [2].

L'an ensiévant tint à Mantua le pappe Pie concille, auquel convindrent ambassadeurs de par tous les princes chrestiens, et y allèrent de par le dit duc Phelippe le duc de Clèves, le bastard de Brabant et le signeur de Chimay.

[1] On lit en marge : En ce temps se boutèrent pluiseurs Allemans de par le roy de Poulenne en la ducé de Luxembourg, le veullant avoir à title de succession, mais le duc Phelippe quy du temps des guerres avoit presté à sa tante, dame d'icelluy pays, grosse somme de deniers, y envoya gendarmes, puis y alla en personne, et y print pluiseurs forteresces, et mesmement une nuyt fu Luxembourg, la principale ville, prise d'emblée, pillie et robée.

[2] On lit en marge : En cel an se firent les veulx à Lille par le duc Phelippe et par pluiseurs autres de aller combattre le Turc, ce que pas il ne fist pour la mort quy le souprist.

CLXXIII.

Comment Loys de Valois, aisné fil du roy de France Charle septime, s'en vint ou pays de Brabant à refuge vers le duc Phelippe.

L'an ensiévant, quy fut mille IIII^c^ et LVI, Loys, alors dauphin de France, fils aisné du roy Charles, lequel avoit esté mariés à la fille du roy d'Escoche prumièrement, et après sa mort avoit espousé la fille au duc de Sçavoye, lequel Loys estoit renommé d'estre plus plain de ses volentés que de raison, car il avoit par certain temps depuis son second mariaige fait guerre à son beau-père le dit duc de Sçavoye, et meismement à son père le roy de France, lequel ne l'avoit point vers luy desservy, pour quoy il fut de son dit père tellement enchargiés par ses démérites qu'il commanda à tous ses capitaines de gendarmes qu'il fuist pris et détenus, et, quy plus fort est, il le volt mesme débouter de la couronne et faire son hoir et successeur de son second fils.

Quand ce sçot le dit Loys, il fut en grand doubte, et ne sçot bonnement quel chemin prendre, et pour refuge il se tira vers le pays de Bourgongne, où il trouva messire Jehan de Noeufchastel, mareschal du pays, auquel il descouvry ce qu'il avoit sur le cœur. Che bon mareschal tantost et incontinent le prist en sa cure et sauvegarde, et dilligamment fist grande assamblée de gens d'armes pour le conduire, car aultrement il n'euist peu passer pour les gens du roy son père, le signeur de Torssy et autres, quy sus luy tenoient aguet [1].

Tant chevaucha en la conduite du dit de Noeufchastel la cotte d'Alemaigne, que il arriva en Brabant, où il fut moult honnourablement festoiés et rechupt du bon duc Phelippe, quy à ses propres despens luy fit entretenir son estat et servir comme il appartenoit à ung tel prince le dauphin et

[1] On lit en marge : Moult euist gaingnié le dit maréschal à le laissier prendre et non le rechevoir; car depuis que Loys fut roy, il bailla gendarmes au fils du duc de Lorraine, alors marquis du Pont, nommé Nicolas, pour guerroyer et ruer sur les places du dit mareschal, et fut cause que la ditte maison de Noeufchatel fut grandement amaindrie.

héritier de France, ce que depuis très-mal il recongnut; car, après qu'il ot fait destruire le très-noble et très-puissant duc Charles, fils de ce Phelippe, il entra en ses pays à puissance et les fist tellement guerroier que moult les domaiga, car il fist démolir et abbatre villes et chasteaux, bruler le plat pays, occhir hommes, femmes et enffans, et mesmement prebstres et gens d'église, et en fect volt déshireter une josne pucelle, seule héritière et fille demourée du dit duc Charles, laquelle il avoit levé des sains fons de baptesme et estoit son parin (Dieux, quel parin!), comme cy-après on verra plus en plain quand le tour escherra, mais de tout ce ne se doibt-on esmerveillier, car, puisqu'il avoit persécuté son propre père, il povoit bien offenser aultruy, ce qu'il fist moult de fois à son frère et autres comme chascun scet.

L'an ensiévant, la femme au dit dauphin vint devers son mary au dit pays de Brabant, laquelle y fut recheue comme raison estoit. Le bon duc Phelippe leur bailla une place à leur chois pour y converser tant pour leur plaisance comme pour leur sceureté, et leur habandonna de aller et venir par tout ses pays, tant ès bonnes villes comme ès forteresces, à touttes heures que bon leur sembleroit, et leur bailla archiers et sceures gardes pour les conduire partout à lors bons plaisirs. Advint que il plot à Dieu que la damme euist génération en l'an après, quy fut l'an LVIII, car elle estant résidente ou chastel de Genappe, lequel lieu avoit son mari esleu pour la beauté comme pour la force de la place, elle enffanta ung beau fils quy ot à nom Joachim. Du triumphe quy fut au baptisier l'enffant, je me tairay, car trop metteroie à tout dire, mais seullement je veul bien dire et maintenir que riens ny fut oublié. Il estoit adont parmy France moult grand murmure que le fils du roy estoit retenu en pays estrange et hors du royaume contre le gré et contre la vollenté du roy, et touttefois le bon duc Phelippe l'avoit rechut et entretenoit à instance de très-grand bien, affin de nourrir tousjours paix et amour entre le noble sang royal et oster toutte rancune et malivolence, comme luy et ses prédecesseurs avoient tousjours fait.

En l'an LIX envoya le duc Phelippe pluiseurs ambassadeurs devers le roy Charles à Paris, à Chartres, à Tours, à Bourges et ailleurs, affin de traittier que le roy voulsist estre content de son dit fils le dauphin, et qu'ils peuissent communicquer enssamble comme raison estoit, mais le dit roy

le prenoit tousjours mal en gré et à félonie le tournoit. Mesmement pendant ce temps il fut mal content du duc d'Alençon, lequel il chargoit de trayson, par quoy il fist assambler ses douse pers à comparoir à Montargis pour illec seoir en jugement et avoir leurs oppinions sur le fait du dit duc d'Alenchon, et volt espécialement que le duc Phelippe fuist constraint de y comparoir en personne au dit jour assignié, comme tenu y estoit tant à cause de sa duché de Bourgongne comme de sa conté de Flandres; et, pour tant que au traittiet d'Arras dont cy-devant avons parlé, il fut apointiet que jamais du vivant d'icelluy roy Charles, alors rengnant, père à ce Loys, le duc, ne son fils ne sont tenu de servir en rien au dit roy s'ils ne veulent, ains doivent tenir les terres dessus dites sans relief, ne servaige, et, se le roy Charles ne se fuist de ce mandement déportés, le duc commenchoit à faire ses préparations pour y aller sy fort que sans luy faire obbéissance passer parmy le royaume de France, mais, quand le roy le sçot, il se déporta comme raison estoit.

En l'an LX, le duc Phelippe, tousjours contendant à bien faire et de complaire au dit dauphin, le mena en son pays de Flandres, à Gand, à Bruges, à Yppre, à Furnes, à Bergues, à Boulongne, à Saint-Omer, à Aire et en mainte ville, et puis le mena ou chastel de l'Escluse, mais depuis a esté mainte fois dit que le bon duc Phelippe menoit le leu ès brebis.

En l'an après trespassa le roy Charles, quy fut le LIX^e^ roy de France et fu le septime de ce nom, et Loys son fils fu le LX^e^ roy et le XI^e^ de ce nom. Au trespas doncques de celluy Charles estoit encoires Loys au pays du dit duc Phelippe, lequel duc fist ung grand mandement et assambla moult de gendarmes, au moien desquels il fist couronner le dit Loys, car accompagnié de toutte la chevalerie de ses pays il mena le dit Loys sacrer à Rains en grand triomphe et tel que jamais ne fut veu pareil. De tout dire et déclairier je me passeray, pour ce que tout ne tourna à guières de pourfit. car tantost que ce roy fut essours en gloire royalle, il ne congnut nul de ses bienfaiteurs du temps passé, ains en briefve espasse les despointa d'aucunes offices, desquelles il les avoit prouveus en son joieux advénement. Après qu'il ot rechupt son sacre à Rains, ains qu'il widast de l'église, le bon duc Phelippe luy requist que, en recongnoissant que le haulte honneur où il estoit venus paisiblement et sans contredit, luy venoit de la bonté de Dieu, dont tous les biens procèdent, il voulsist, en la bonne cité de Rains et

par tout son royaume modérer et alégiérir le peuple des grandes charges qu'ils avoient de tailles et impositions, ce qu'il fist; mais peu dura le don, car en brief tamps et en la meisme année les officiers royaulx commenchièrent à les prendre et lever comme on avoit accoustumé, dont pluiseurs bons bourgois de Rains furent mis à mort, et mesmement pluiseurs femmes et enffans, pour une rébellion qu'ils avoient fait au recoeullier les dittes gabelles.

L'entrée quy se fist à Paris, de la manière et du triumphe, on le troeuve en moult de lieux, par quoy n'est besoing de le cy réciter.

CLXXIV.

Le roy alla en Gascongne.

L'an mille IIIIc et LXII, fut le dit roy Loys en Gascongne et en Ghuienne faire et rechevoir les sermens comme de coustume est accoustumé de faire, ausquels pays il ordonna partout ses garnissons, au mains ès fortes places sus la mer faisant frontières aux Englès, puis revint en Normandie, où pareillement il furnist toutte la frontière marine. Et en recongnoissant la bonté à luy faitte jadis par le bon duc Phelippe, il ordonna au conte de Charolois, son fils, de estre gouverneur général de tout le pays de Normendie, où il devoit coeullier et lever pour ses gaiges anuelement LXm escus d'or. Le dit conte de Charolois fut par la pluspart des bonnes villes ou dit pays faire et rechevoir les sermens des capitaines par luy commis au nom du roy, mais ce temps ne luy dura guaires; car, en l'an après, le roy quy peu estoit constant, mua son propos et déporta le dit conte de Charolois du gouvernement, etc., et le donna au signeur de Croy, lequel, à la requeste du duc Phelippe, son signeur et maistre, avoit esté fait grand-maistre d'ostel de France; et se tenoit pour lors le dit Croy à l'ostel du roy pour ce qu'il faisoit doubte que point ne l'euist pour agréable le dit conte de Charolois.

CLXXV.

Comment le roy vint en Picardie pour ravoir les terres engagies.

—

En cel an vint le roy en Picardie, à Abeville, Amiens, Aras et à Tournay. Le duc Phelippe estoit adont à Bruges; puis vint le roy à Lille, le XIX^e^ jour de février an dessus dit, et séjourna illec jusques après le behourt, auquel jour on est accoustumé de faire en la ditte ville joustes et esbatemens, et donnèrent les bourgois ung esprivier au mieulx faisant, où le bon duc Phelippe vint viseter le roy, et de là ne se party tant que le roy y fut.

En ce meisme an y ot de par le duc ung grand parlement tenu à Hesdin, le roy estant à Abeville, et estoient ambassadeurs d'Engleterre pluiseurs grans signeurs du pays à Saint-Omer. Longtemps dura ce parlement, cuydant apointier la division d'Engleterre, mais ce ne se polt faire pour ceste fois, car le roy soustenoit le roy Henri desjà par fait de guerre prisonnier du roy Édouard, et le duc Phelippe soustenoit le dit Édouard, pour ce que auparavant avoit esté par le roy Charles veuillant exauchier la maison d'Anjou dont sa femme estoit saillie, et conjointe et donnée pour femme au dit roy Henry la fille au roy Regnier, roy de Sézille et duc d'Anjou, tant pour l'exauchement d'elle et de la ditte maison comme pour inciter Englès à deffaire la maison de Bourgongne, ce que bien ils cuidèrent faire, mais la divine providence y provey, car le duc Phelippe fist tellement que le duc d'Yorc, vray héritier du bon roy Richard, prist et meult guerre contre ce roy Henry, et jà-soit-ce-que ce duc d'Yorc fuist occis en une bataille, sy fut toutteffois tellement sa guerre soustenue que son fils, nommé Édouard, après grande effusion de sang, fut couronné roy d'Engleterre, ouquel royaume, par force de bonne querelle, après pluiseurs batailles où est mort à diversses fois presque tout le noble sang d'Engleterre, est demouré paisible roy. Ainssy doncques ceux quy quéroient vengier leur injure et deffaire la noble maison de Bourgongne, eulx poussans oultre mesure à commenchier leur guerre mal fondée et soustenus d'un sy puissant roy comme fu Charles et après Loys, ne polrent venir à chief de leur emprise, ains eulx-mesmes se trouvèrent en peu de temps sy au bas que il convint

la roynne d'Engleterre, venue comme dit est de la ditte maison d'Anjou et son fils le prince de Gales, héritier putatif de tout le royaume d'Engleterre, venir vers le dit duc Phelippe mendier, et comme repentant de sa folie, donnant à entendre son cas jà irrécupérable, ausquels il subvint de une bonne portion de ses biens, et le fist hounourablement conduire tant qu'elle fut arrivée vers son frère le duc Jehan de Lorraine. Et, quoyque au dit parlement, quy se tint en la ville de Hesdin, fussent pluiseurs choses remonstrées par les gens du roy tendant aux fins que par le moïen du dit duc Phelippe on feist accord entre les dittes parties d'Engleterre à l'avantaige de Henri et au désavantaige et confusion de Édouard, riens ne fut fait, dont ce roy Loys ne fut pas bien content, car le dit roy Henri estoit son cousin germain, et la roynne sa femme estoit sa tante, seur de sa mère. Nous lairons ces besongnes d'Engleterre pour le présent et revenrons à nostre matière.

CLXXVI.

Comment le roy Loys trouva occasion de avoir guerre au bon duc Phelippe, lequel luy avoit fait tant de biens, de laquelle guerre il convint morir pluiseurs nobles hommes et advenir maux inextimables.

Il est vray que au trailliet d'Arras dont nous avons par devant parlé, la paix fut trouvée entre le roy Charles et le duc Phelippe, par tel condition que le dit duc Phelippe ou ses ayans-cause tenroient toutes les villes desus la rivière de Somme aveuc Monstreul et autres appartenances au droit du roy entre la ditte rivière et Flandres, réservé Tournay, et pareillement aucunes sur les marches de Bourgongne, et ce tant que le dit roy, ses hoirs ou ayans-cause aroient payé la somme de quatre cens mille escus d'or, laquelle somme le dit roy Loys fist au parlement qui se fist à Hesdin présenter à rendre, payer et rembourser affin de ravoir les villes dessus dittes, et quoyque tout ce luy fuist accordé par le dit duc Phelippe, néantmains sy ne le volt nullement consentir le conte de Charolois son fils, ains disoit

et maintenoit que le roy ne devoit estre à ce recheus, se par avant il ne faisoit fonder aucuns monastères, comme il estoit tenu de faire par le traittiet d'Arras, pour la mort de feu de très-noble mémoire et très-illustre prince le duc Jehan de Bourgongne son signeur et grand-père.

Lors y ot grande division, et fut le dit conte de Charolois, pour lors estant à Bruges, pluiseurs fois mandé par pluiseurs messaiges et par pluiseurs lettres escriptes du roy et de son père, en luy mandant qu'il venist devers eulx à Hesdin, où le dit roy Loys estoit venus pour à ce mieux besongnier, mais une fois pour touttes il respondy qu'il n'iroit point. Ains monta à cheval et dist à ses gens : « Quy m'aimme, sy me siewe! » et s'en alla en Hollande, où il mena aveuc luy moult de nobles hommes, entre lesquels et des prumiers estoient le conte de Saint-Pol et son frère messire Jacques de Luxembourg, dont le roy se mescontenta sy fort du dit conte de Saint-Pol qu'il l'euist fait bannir de son royaume, se n'euissent esté ses enffans quy vers luy pourchassèrent tousjours son traittiet, lequel ils ne pooient obtenir pour le signeur de Croy, quy à son povoir l'empeschoit.

CLXXVII.

Le voiaige de Turquie.

En l'an de grasce mille IIII^{c} et LXIIII vint de par les Vénitiens à Lille le marquis de Ferare, Francisque, pour obtenir du duc Phelippe qu'il vousist envoyer aux dis Vénitiens aucune ayde de gendarmes pour les aydier à guerroyer le Turc, jusques à tant que luy-mesmes et sa grosse armée viendroit, donnant à entendre que les dis Vénitiens faisoient par delà grande assamblée pour le joindre à l'armée qu'ils attendoient de pluiseurs pays. Sy fist le dit duc Phelippe, à l'Escluse, préparer galées et carvelles de guerre, lesquelles il fist prouveyr de vivres pour demy-an, et en iceux mist bons capitaines, accompaigniés de bonnes gens de guerre, jusques au nombre de deux mille, desquels il fist souverain capitaine messire Anthoine de Bour-

gongne, son fils bastard. Ces navires et ces gens partirent de l'Escluse, firent la volte de la mer et passèrent l'estroit de Gibaltar, tant qu'ils arrivèrent auprès de Marselles en une préveille de la Madelaine, sans que par eulx fuist fait chose quy à extimer faice, ou quel lieu de Marseilles ils séjournèrent jusques après le Noël, en laquelle espasse il en morut bien XVI^c^ ou plus de peste et d'autre meschance.

Le conte de Charrolois estoit deuement adverty d'une grande trayson quy dès auparavant s'estoit machinnée au royaume de France pour le destruire et mettre à mort, par quoy il ne volt nullement aller ver le roy, quand luy et son père le mandèrent à Hesdin, et mesmement manda au dit messire Anthoine, son frère bastard, au dit lieu de Marselle que de là ne se bougast, se de luy prumier n'avoit vrayes nouvelles de ce faire. Le cas de la ditte trayson fut tel que le roy Loys et son conseil firent ung certain marchiet à ung noble homme appellé le bastard de Reubempré, frère bastard au signeur de Reubempré, lequel avoit espousé la seur du signeur de Croy, tellement que le dit bastard iroit ou pays de Hollande à une ville sur le Rin séant, nommée Gorkem, où alors se tenoit communément le dit conte de Charolois, et fu baillié à icelluy bastard ung très-espécial maronnier aveuc pluiseurs compaignons, fors et rades, usités sur tous autres de la mer, aveuc une karvelle mervilleusement habille à courir de tous vens, et se faisoit ce maistre maronnier fort que, s'il avoit en la ditte karvelle XL piés d'avantaige, il donnoit sa teste à trenchier, se touttes les navires d'Engleterre et de Hollande le povoient jamais aconsièvre. Le dit bastard se parti sur ces conditions et marchanda de ramener le dit conte parmi certains deniers qu'il en rechupt et devoit rechevoir son emprise achevée. Sy s'apensa qu'il s'en iroit logier en la ditte ville de Gorkem, faindant d'acheter aucune grande marchandise au dit pays, pour ce qu'il luy sambloit que le dit conte estoit josne, et que par renommée il aymoit de fréquenter la marinne, faisant son conte qu'il seroit bien dilligent de venir regarder la fachon du dit bateau, ou penssant que, se d'aventure il alloit aucunement esseullé parmy la ville, comme josnes signeurs se vont aucune fois esbattre, et ils se veoient les plus fors, ils le raviroient par force et le menroient par vive force jusques au dit bateau et par ainssy le amenroient devers le roy. Sus ces foles imaginations se sont mis à la voye à voille levé, et tant singlèrent de nuyt et de

jour qu'ils arrivèrent à Gorkem, où estoit le dit prince logiet en sa maison de ce nom, soy donnant garde. Ils ont laissiet quelque-ung à garder leur bateau, puis s'en vindrent logier au milleur hostel de la ville, voire pour une hostelerie où on avoit accoustumé de logier touttes gens de bien, principallement marchans de quelque pays qu'ils venissent.

Celluy bastard, quy aultre fois avoit fréquenté le pays de Hollande ou temps des guerres dessusdittes, congnoissoit tout le pays et sçavoit le langaige, aussy faisoient ses compaignons; et fut bien illec logiet trois sepmaines ou ung mois, parlant à lor hoste et hostesse de pluiseurs choses et de pluiseurs marchandises, quy disoient lor estre duisables, et ce disoient-ils pour celler lor malice. Finablement tant y séjournèrent, disans qu'ils attendoient aulcuns de lor gens quy estoient allé en Frise et en Prusse, que une fois qu'ils estoient en lor chambre, cuidans estre à leur privé, ainssy que Dieux volt proprement que la trayson fuist sceue, l'ostesse les escoutoit et bien regardoit lor contenanche. Sy luy juga le ceur qu'ils contendoient à larechin ou roberie ou à quelque mauvaistié, par quoy l'oste de laïens vint prestement à la justice de la ville et lor dist que à l'apparence et samblant de ses hostes, comme il l'entendoit, ils séjournoient illecques pour aultres affaires que lor parolle comunalment ne donnoit à entendre. La justice en fist advertir les maistres d'ostel de la court, quy tantost firent commandement de les prendre et amener, ce qu'on fist dilligamment, puis furent cherchiés et mis à question. Sy fut trouvé sur le dit bastard une lettre sailée du propre seau du roy, par lequel apparoit certification du don que le roy luy ot promis sy luy rendoit le dit conte de Charolois, dont la nouvelle fut incontinent sceue parmy la ville et par tout les pays du bon duc Phelippe, quy tant avoit fait d'honneur et de plaisir au roy devant dit, après et devant le trespas du roy Charles son père.

Pour retourner au voiaige de monsigneur le bastard de Bourgongne, environ le mois de jenvier, le conte de Charolois son frère luy manda que tost et incontinent il venist par devers luy et ramenast ce que Dieu luy avoit laissié de gens. Sy monta prestement à cheval à Marselles, et renvoya sa navire au pays de Flandres, puis s'en revint par terre. Toutteffois, ains qu'il partist du pays, il fut moult noblement et cordialement festoiés du roy de Sézille, du duc Jehan de Calabre, son fils, et de pluiseurs signeurs du pays, nonobstant les guerres du temps passé, mais pour tant que son

père le duc Phelippe avoit recoeulliet sa fille, la roynne d'Engleterre, escachie de sa terre comme dit est, dont moult se disoient ses parens et amis estre à luy tenu. Ils baillèrent au dit bastard lettres certifians comment le roy de France avoit empris de luy roster tous ses pays et de faire morir son fils, dont moult grand doeul advint depuis à Bruxelles en la court du dit duc Phelippe, quand la chose fut sceue; car les enffans des signeurs de Croy estoient alors des plus approchiés au service du dit duc Phelippe, et toutteffois on les fist partir hastivement, dont moult desplot au duc, mais finablement ils s'accordèrent au conseil du mareschal de Bourgongne et à la pluspart de ceulx du conseil, quy bien veoient que demourer n'y povoient contre la volenté du conte de Charolois.

CLXXVIII.

Le mariaige du roy Édoward.

En ce meisme an espousa le roy Édouard d'Engleterre la fille au signeur de la Rivière, niepce au conte de Saint-Pol, fille de sa seur, laquelle avoit eubt jadis espousé le duc de Bethford, en son temps régent de France et d'Engleterre, dont nous avons en ce présent volumme moult parlé, lequel avoit par avant elle eubt espousé la seur au dit bon duc Phelippe, et après le trespas d'elle, il espousa la seur au dit conte de Saint-Pol et n'ot nuls enffans de ces deux dammes; mais, après le trespas du dit Bethford, la damme ot espousé le dit signeur de la Rivière, dont elle ot pluiseurs beaux enffans, entre lesquels il ot une moult belle demoiselle, que, pour sa beauté et bonté, le roy Édouard volt avoir à femme, et le prist à mariaige au dit an, et furent les noces faittes en sa chité de Londres, ou mois de février, à grand sollempnité.

CLXXIX.

Du mandement que le conte de Charolois fist pour aller à Monleherri.

—

L'an mille IIII^{c} et LXV, fist le conte de Charolois grand mandement par tous les pays de son père, et fist exprès commandement à tous chevaliers et escuiers ayant accoustumé de fréquenter les armes qu'ils soient tous prets, atout le plus de gens que finer ils polront, pour faire monstres à Solemmes en Cambrésis et aller où bon luy samblera, soit contre le signeur de Croy ou ses alyés. En ce temps fu grand nouvelle que le duc de Berri, le duc de Bourbon, le duc de Bretaigne et le duc de Calabre avoient sailé aveuc le dit conte de Charolois, et avoient promis d'estre enssamble à Saint-Denis en France, environ le Saint-Jehan d'esté, pour aucunement réformer le goùvernement du roy, lequel en pluiseurs usaiges voloit despointier les nobles princes de France issus de son sang, et aussy pour ce qu'en pluiseurs faichons grevoit et travilloit les habitans de ses pays. Sy se parti le dit conte de Charolois de la ville de Lille, où il fist chargier de VII à VIII^{c} chariots d'artillerie, tant de canons et de bombardes comme d'autres habillemens propices à siége tenir et lever ou à deffendre villes et chasteaux, et au dit pays de Cambrésis ordonna tellement son armée que le conte de Saint-Pol ot cherge de son avant-garde, accompaignié de son frère Jacques de Luxembourg et de ses trois fils, est-assavoir les contes de Marle, de Brienne et de Roussy, et aussy de ses deux nepveux le signeur de Fiennes et messire Jehan de Luxembourg, monsigneur de Habourdin et pluiseurs autres chevaliers et escuiers. En la bataille estoient pluiseurs nobles hommes des pays de Haynau, de Brabant, de Gueldres, de Clèves et de pluiseurs autres lieux d'Allemaingne et de Flandres, soubs la conduite de messire Adolf de Clèves.

L'arrière-garde du dit conte menoit et conduisoit messire Anthoine le bastard de Bourgongne, frère au dit conte de Charolois, lequel avoit en sa compaignie pluiseurs nobles chevaliers et escuiers, tant de Picardie comme de Flandre et d'ailleurs. Ceste armée, ainssy furnie de gens de bonne estoffe, se tira vers la rivière de Somme, et là séjournèrent environ XV jours ou

plus, et ce pour tant que la ville de Péronne se tenoit pour le conte de Nevers, que nous avons nommé le signeur d'Estampes, auquel estoit escheu les contés de Nevers et de Réteys par la mort de son frère. La ditte ville de Péronne se tint et ne volt obéyr au conte de Charolois, lequel n'ot point conseil d'y mettre le siége, doubtant trop longue demeure; sy passa sa ditte armée à Hem et à Bray la rivière, où fut commis pour garder la frontière le sire de Roubaix. Le sire de Saveuses fut depuis commis à Roye et à Mondidier.

L'armée de messire Anthoine le bastard vint devant Nelle, quy tantost se rendi, puis vindrent de là devant Beaulieu, une forte place appartenant au signeur de Néelle, lequelle se tint une espasse, mais on le baty si merveilleusement de bombardes et de canons que, au bout de VIII jours, ils se rendirent sauve lors vies et lors bagues. De là vindrent au Pont-Saint-Maxence, où toutte la ditte armée passa la rivière d'Oise, et là fut commis à garder la plache et le passaige ung escuier nommé Ernoul de Hérimès, puis tirèrent droit à Saint-Denis, où la ditte armée sejourna X ou XII jours. Ce séjour faisant, vindrent pluiseurs de la ditte armée eux monstrer devant Laigny-sur-Marne, laquelle se rendi, et y fut commis pour garde messire Josse de Lalain, fils alors de messire Simon, et demourèrent illec en sa compaignie pluiseurs nobles hommes de Flandres, jusques au nombre de bien IIIe combatans. Cela fait, le conte de Charolois fist mettre ses gens en V batailles moult bien ordonnées, et s'en allèrent devant Paris, où se mut une belle escarmuche. Là fist le dit conte parlementer aveucques aucuns bourgois des principaux de la ville et aveucques Joachim Rohault quy pour lors y estoit capitaine commis du roy à garder la ville, auxquels, après touttes devises, ung hérault de par le dit conte leur requist passaige de par monsigneur de Berri, régent et gouverneur de France, car ainssy l'avoient les dis princes conclud par leurs lettres au cas que le roy ne se voulsist réduire et les laisser joïr paisiblement de leurs terres et signouries. A ce fut par iceulx de Paris respondu que, se le dit de Berri estoit illec présent, ils estoient prests de baillier passaige, mais non aultrement. Lors se tira toutte l'armée au pont Saint-Clau, où le passaige lor fu pareillement refusé. Adont trouva manière le conte de Saint-Pol, par bateaux qu'il assambla sus la rivière, de passer oultre aveuc son armée, et tant traitta de son costé à ceux du fort qu'ils luy ouvrirent le passaige. C'estoit ce à quoy le

roy contendoit qu'ils fussent oultre la rivière, car il les avoit tousjours fait chevauchier depuis qu'ils passèrent Somme, et avoit aveuc luy en Bourbonnois moult grand nombre de gendarmes, au moïen desquels il bailloit empeschement au duc de Bourbon, auquel il ardoit et destruisoit tout son pays. Aveuc ce avoit une grosse armée quy empeschoit au duc de Bretaigne et au duc de Berri, son frère, de eux venir joindre aveuc le dit Charolois. Quand il sçot que le dit Charolois fut oultre la rivière, il assambla ses gendarmes enssamble, et fist ung moult grand ost, aveuc lequel il chevaucha jour et nuyt, à tue-cheval et au férir de l'esperon, XXIIII lieues sans repaistre, et adevancha par chemins couvers les armées aux autres princes, quy de luy ne se donnoient garde, affin de sousprendre l'armée des Bourguignons, lesquels estoient logiés ou Parisis auprès de Monleherri.

Quand les avant-courreurs du conte de Charolois luy apportèrent nouvelles que le roy venoit moult efforchiement et à grand ost, et que il venoit sans faulte pour le combattre, comme bien estoient adcertenés (car ils venoient de là où on les avoit envoyé à l'instance de trouver le duc de Berri et les autres princes pour les conforter et dire que leur signeur le conte de Charolois venoit, mais ils avoient bien sceu que c'estoient leurs ennemis), adont le dit conte de Charolois mist prestement ses gens en arroy et en belle ordonnance, et fist fortiffier son ost en ung val au-desoubs de la ville de Monleherri, du costé de Gatinois, en une belle plaine, et illec fist fermer et enclore tout son ost, et par derrière avironner de son charroy, dont il ot foison. Par devant l'armée et au front de ses batailles, au lès vers la montaigne où il attendoit ses ennemis, il fist planter pels aguisiés dont ils firent haye au devant des coureurs, et furent moult d'hommes à ce embesongniet jour et nuyt, tant que bien estoient illecques sceurement enclos, et s'ils ne fuissent d'eux-mesmes partis dehors, on les euist à grand paine eubt sans affamer. L'endemain, quy fut le XVI[e] jour du mois de jullet an dessusdit, par ung mardi matin, le roy vint à moult grand ost où estoient moult de gendarmes duis à la guerre, lesquels se rengièrent tous sur la montaigne autour du chasteau du dit Monleherri. Et quand le conte de Saint-Pol, chief de l'avant-garde, les vit sur le mont arriver sy efforchiement, il eslut en tout l'ost certains courreurs habilles et duis de guerre, montés à l'avantaige, lesquels se férirent parmy les rens des Franchois, et y ot illec sur la ditte montaigne pluiseurs lances rompues d'ung costé et

d'aultre, tant que les dis courreurs raportèrent au conte de Saint-Pol que, à l'apparance qu'ils avoient veu de l'armée du roy, gendarmes lor croissoient tousjours à force. Dont dist le conte de Saint-Pol : « Se nous demou-» rons ichy enfermés, ils nous feront morir de fain. Mieux vault que nous » les assaillons à bataille, ains qu'ils ayent plus grand force. Se nous les » poons avoir sus de la montaigne, ils sont tous nostres. »

Adont fist chascun tirer hors de son fort, et sy envoya pluiseurs des fort montés les escarmuchier, tellement que après que les archiers furent mis à piet et en ordonnance par elles à chascun costé de leurs banières et estandars, dont ils orent pluiseurs (et fait bien à noter que chascun archier avoit à sa chainture ung gros maillet de plonc à guise d'espée), les dis courreurs se férirent en la bataille à ung costé de la montaigne, tellement que ils les firent desmarchier, mais aultres Franchois descendirent sur une des elles d'iceulx Bourguignons à sy grand puissance que à l'aborder ils portèrent jus la pluspart des archiers de la ditte elle et abatirent grand quantité d'archiers à piet, quy furent moult travilliés tant de cops des lances comme foulé des piés des chevaux qui sur eulx vindrent en sy grand multitude que il en y ot grand plenté de blechiés et d'aultres mors, et sy en prindrent grand plenté de prisonniers, lesquels ils menèrent à Paris; car après ceste première emprise la pluspart des Franchois s'en allèrent à Paris et ailleurs, disans : « Le roy a gaingnié la bataille! Charolois est mort! »

Ces gallans, quy ainssy disoient, n'avoient gaires maintenu l'estrif pour en donner sy clère sentence, mais créés qu'ils avoient cheminé sans beaucop regarder derrière eux. La chose alla bien autrement qu'ils ne disoient; car prestement que Bourguignons virent l'une de leurs elles ainssy foulée, ceux prumiers quy portoient les banières et estandars, mirent piet à terre, et conséquamment tous les aultres, et ou millieu du champs se tindrent comme ung mur et attendant la puissance royalle, sur lesquels Bourguignons Franchois revindrent encoires pluiseurs fois sy efforchiement que ils ochirent le signeur de Quennoit sur le Deule, quy pour ce jour portoit la mestresse ensaigne du dit Charolois, laquelle fut concquestée, mais ne demoura guaires qu'elle fut arrière regaignie des Bourguignons par la force et puissance des bons archiers de Picardie, quy tiroient si fièrement qu'ils faussoient cuiraces et bringandines de part en part. Toutteffois au rescourre la ditte ensaigne y ot pluiseurs hommes occis d'une part et

d'aultre, entre lesquels fu mort ung gentil chevalier, nommé messire Philippe de Lalain, quy moult asprement combati ce jour. A celle journée morurent pluiseurs nobles hommes du parti de Charolois, tels comme le dessus dit messire Philippe, le signeur de Hames, ung de ceux de Hallewin.

Ce jour furent les batailles sy entremellées par mervilleux et mortelx assaux, que depuis midi jusques à soleil levant la besongne dura à grand perte pour chascune partie, mais tantost que le dit estandart du conte dessusdit fut relevé, Picars et Bourguignons se fourrèrent en leurs ennemis par tel parti, que la pluspart et les plus hupés commenchièrent à fuyr, et parti de haulte heure monsigneur le conte du Maine; aussy firent monsigneur l'amiral et le signeur de la Barde. Salezart tint toutte nuyt le champ, retrais au sommet de la montaigne, mais au matin, devant soleil levant, par doubte d'estre rassailli, il se party sans diré adieu. Vray est que sur le derrain de la bataille vindrent droitement les plus espéciaux hommes d'armes de toutte l'armée du roy, montés et armés comme à tel cas appertient, en nombre de VIII^{c} lances, furnis de capitaines de mesmes, tels que Flocquet, Joffroy, La Hire, le signeur de Maulévrier et autres, quy tout à ung fais se vindrent fourer au travers d'une grosse bataille d'archiers jà remparée, lesquels ne polrent passer oultre pour le charroy dont ils estoient fermés, dont au retour leur convint payer l'escot, car les archiers quy avoient tout aloué lor trait, se prindrent à les servir de ces maillès de plonc sy rudement qu'ils en assommoient hommes et chevaux, et firent d'iceux telle exécution que peu en retourna dire les nouvelles, ains furent tous assommés sus la place, car là n'estoit pour l'heure nouvelle de prendre prisonnier, et pluiseurs des gens du conte s'estoient ce jour boutés ou bois, mais ils se recoeullièrent et furent à ceste besongne. Oncques depuis ceste rescousse Franchois ne monstrèrent visaige, ains se retrairent tous en desroy, les uns à Corbeul, les autres à Estampes, à Paris et pluiseurs autres lieux. Le gentil conte de Charolois se retray pour celle nuyt ou champ où avoit esté l'occision, là où moult honnourablement il recoeulla sa gendarmerie, et les fist fermer et mettre à sceureté pour la nuyt.

Combien que de chascun costé il y euist grand fuitte, la mortalité ne fut point sy grande comme fut la desconfiture. Toutteffois il y demoura en la place plus de deux mille mors, sans ceux quy furent tués chà ou là et

sans ceux quy morurent depuis sur les chemins, dont du costé du roy y morurent pluiseurs nobles hommes, comme le sénechal de Normendie. Floquet, Joffroy, la Hire et pluiseurs autres, aveucques moult de bons archiers escochois, quy pour ce temps estoient commis à garder le corps du roy.

Moult se monstra ce jour le dit Charolois d'un noble et magnanime coraige, voire comme invincible, car quoyque ce jour il veist fuir la principale ensaigne de son avant-garde et moult de nobles hommes et aultres aveucques, et que après qu'il eubt eu sa personne tresperchié toutte l'armée roialle, chassié ses ennemis, tout tuant devant luy, et que au retour qu'il feist ou champ où estoit son charroy, il n'y trouvast comme nuls combatans, ains estoient tous en desroy espars par les champs, néantmains à bien petitte compaignie demoura là ferme, constant et asseuré, et en peu d'heure fist deffaire et tourner le dos au moyen de sa forche et vertu à pluiseurs Franchois quy furieusement luy coururent sus, et quoyque très-estroittement il fuist attaint bien au vif en la gorge d'un cop d'espée, néantmains sy fist-il tellement que, après pluiseurs morteles escarmuches, la place luy demoura, où il fist en brief moult d'amonitions à ses gens en leur remonstrant le dangier et péril où ils estoient, aussy l'honneur qu'en ce jour ils povoient acquerre par demourer maistre du champ, et tant fist que vrayement l'honneur luy demoura plus encoires à sa personne que à ses gens, car il fait fort à doubter que chascun euist laissié le champ s'il ne se fust monstrés sy vertueux au recoeul de ses gens, et fist tant, pour tout conclure, que ceste nuyt et autres ensiévant il demoura au champ des mors, et Franchois quisrent leur mieulx, car comme on a mainte fois dit, tel y ot, quy courut jusques à Lusignen en Poitou et sy n'estoit pas encoires bien asseur à son gré. Au partir de la place, aucuns Franchois boutèrent le fu en leurs pouldres et emmenèrent ce qu'ils polrent de leur artillerie, mais Bourguignons les siévirent de sy près qu'il leur en convint laissier derrière pluiseurs pièces. On dit que pour celle nuyt le roy et aucuns de ses gens se boustèrent ou chasteau quy estoit sur la montaigne, lesquels s'avisèrent d'une grande subtilleté; car, quant vint au commenchement de la nuyt, ils envoièrent aucuns de leurs gens atout du fu sur la montaigne, dont leurs gens s'estoient partis, et mirent en pluiseurs lieux grand foison d'estandars que ils orent fais hastivement de toilles et de draps, et sy bou-

tèrent le fu ès begutes où leurs gens avoient logié, et ce faisoient affin que les Bourguignons cuidassent que toutte lor puissance fuist là rassamblée pour arrière combattre l'endemain, par quoy ils n'approchassent le dit chasteau à y mettre siége sy prochain que bien ils n'en peuissent widier sans péril. Ils faillirent à leur trais, car celle nuyt le bon conte ne dormy point, ains fu tousjours en labeur en resvillant ses gens et à faire toutte nuyt escripre lettres au bon duc Phelippe, son père, et aux bonnes villes de son pays, pour les advertir du fait de la ditte journée. Et quand vint au matin, le bon conte fist monter à cheval pluiseurs gentils hommes d'armes, qui allèrent descouvrir la montaigne et les champs à l'environ, où ils ne trouvèrent âme, fors que aulcuns Franchois demourés par force de bleschures, quy dirent que le roy et pluiseurs autres, quy des derreniers s'estoient mis ou dit chatel, s'estoient depuis partis, et avoient bien hastivement tiré vers Corbeul. Ainssy doncques le dit conte demoura ou champ toutte la journée, et quand vint au vespre et l'endemain, pour eslargir leur logis et eulx ung petit rafreschir, aucuns tirèrent en la ville de Mon-le-Herri.

Il n'est point sceu, ne trouvé que depuis grand temps telle chose soit advenue, que ung josne prince, quy peu ou riens n'avoit veu, se soit sy vertueusement et chevaleureusement maintenu, car prumièrement il ot le constance et sceureté d'attendre. Quy? Le plus noble et le plus puissant roy de tous les roys chrestiens. Comment? Furny et accompaignié de toutte la gendarmerie du royaume de France, non peu duys de la guerre, mais gens y nourris et expérimentés tout le temps de leurs vies, non en pays estrange, mais ou millieu de son noble royaume, c'est-assavoir en Parisis. accompaignié de touttes ses ordonnances, quy estoient en somme XXII^{c} lances, sans l'autre noble chevalerie. Non pas seullement attendre, mais assaillir et, quy plus fort est, vaincre et chassier du champ, luy quy n'avoit que vassaux empruntés de son signeur et père en petit nombre, non comparables aux autres.

CLXXX.

Comment l'ost se desloga et s'alla logier à Estampes, l'où arrivèrent les dus de Berri et de Bretaigne.

—

Le joeudi ensiévant ils partirent d'illec et tirèrent droit à Estampes. Le venredi se logièrent ou dit lieu d'Estampes, ouquel lieu arrivèrent le duc de Berri et le duc de Bretaigne, moult dollans d'avoir failli à la journée et moult dolans de la perte qu'avoient eubt les Bourguignons.

Au chief de VIII jours ces princes partirent d'illecques, et se trairent vers Brie où les vint aconsievre le duc de Calabre et le conte d'Ermaingnac, chascun à grande armée. Tous ces princes et leurs gens se tirèrent parmi le Gatinois et passèrent Chasteau-Landon, Bonneval, Gaillardon et Larchant, puis vindrent à Mouret, là où à force de pons ils repassèrent Sainne. quoyque le mareschal Joachim Rohaut à puissance leur cuidast deffendre le passaige, mais il ne polt, car force de serpentines les fist habandonner la place, par quoy on passa sans empeschement, quy fut au grand desplaisir du roy, car bien les cuidoit affamer ou Gatinois.

Bien est vray que ceux quy furent laissiés en la ville de Laigny-sur-Marne de par le conte de Charolois, se partirent confusément, pour tant que les gens du roy desconffis et fuyans la bataille à Paris, comme dit est dessus, [les deceurent]. Quand ils furent arrivé en la ditte ville de Paris, ils s'avisèrent pour le baillier belle aux Flamens qu'ils sçavoient estre dedens Laigny, de tirer celle part grand esre, et eux là venus, ils disrent au capitaine et aux nobles hommes de Flandres quy aveuc luy estoient : « Ouvrés-nous » le passaige et rendés la ville au roy, car vostre Charolois est desconfi. Le » roy a aujourd'huy gaingniet la bataille, et y a de vos gens mors plus de » X^m^ en la place, et les autres sont prisonniers tous, fors seulement aulcuns » qui se sont sauvés par les bois. » Quand les dessus dis nobles hommes de Flandres, qui n'estoient pas encoires fais des tromperies, que Franchois scèvent faire souvent, ont ce entendu, ils laissèrent la ville comme mal avisés, et se tirèrent les aucuns vers Bourgongne, et les autres vers Allemaigne. Sy furent encoires plus honteux quand ils sceurent la vérité du cas.

CLXXXI.

Cy parle de la mort de la contesse de Charolois, quy morut en Anvers.

Droit ou mois de septembre ou dit an, la noble contesse de Charolois partist de la ville de Gorkem en Hollande, où son mary l'avoit laissie au partement de son voiaige, laquelle prétendoit de venir à Gand viseter sa fille, que Gantois avoient en garde, mais une maladie luy prist en chemin. Sy s'accoucha en la ville d'Anvers, en l'abbéye qu'en dist de Saint-Michiel, où elle fut visetée de sa mère la ducesse de Bourbon, quy pour lors se tenoit à Bruxelles aveuc le bon duc Phelippe son frère, et pareillement de la ducesse de Bourgongne, mère à son mari, quy se tenoit à la Motte-au-Bois; mais prestement que ces deux dames l'orent viseté et conforté ung petit, elle morut et rendi son âme à Dieu, dont ce fut domaige, s'il eust pleut à Dieu, car elle estoit bonne damme envers Dieu et envers le monde.

CLXXXII.

Comment tous les princes de France vindrent assegier le roy en sa cité de Paris et luy firent faire paix.

Quand les dis princes et touttes les armées furent passées, ils se trouvèrent bien cent et chincquante mille chevaux, lesquels s'espandirent tous parmi ce bon pays de Brie, et tirèrent droit à Provins, où ils se tindrent V ou VI jours pour rafreschir lor gens, lesquels s'espandirent en pluiseurs lieux ou dit pays, comme à l'abbéye de Broully, à Barbeaux et par les villaiges, à Nangi, à Grandpuis, à Rampillon, à la Croix, à la Chapelle, à Crèvecoeur, à Laborde, à la Grange, à Ladit, à Campiaux, à Fongus, à Mongenay, à Saint-Marry, à Blandi, à Fontenay, à Cordon, à Beauvais-en-

Brie, à Chaines, à Lumigni, à Touquin, à Rosoy, à Gastins, à Bernay, à Bourbon, à Reubes, à Coulemiers, à Chante-Aloë et à Brie-Conte-Robert.

Quand d'illec se parti la ditte armée, on laissa à Provins, de par le conte de Charolois, pour garde Anthoine de Rosimbois, et à Brie, le Brun d'Olehain, puis tirèrent vers Laigny quy de rechief se rendi à eux, où fut commis le conte de Roussy pour garde et cappitaine à y tenir frontière, se besoing estoit. Puis se tirèrent ces princes et toutte lor armée au lonc de la rivière de Marne, et se vindrent logier auprès de Paris, est-assavoir le duc de Berri à Charenton et à Beauté, le duc de Calabre à Saint-Mor aveuc le conte d'Ermaingnac, le conte de Charolois à Conflans et son armée à l'environ de luy. Le duc de Bretaigne et son armée se loga à Saint-Denis, et bien creantèrent les ungs aux autres que d'illec ne se partiroient tant qu'ils aroient réduit le roy Loys et retrait de ses mauvaises coustumes.

CLXXXIII.

Cy parle des communes de Liége quy en ce temps se rebellèrent contre leur signeur.

Nous lairons ung petit de la discention de ces princes de France, sy dirons d'une rebellion que firent en ce temps les communes de Liége. Bien avés ouy par cy-devant comment ces communes gens ont pluiseurs fois meult guerre à leur signeur, et tousjours quand ils veoient que les signeurs de France estoient en discenssion aveuc le roy, comme ils firent en l'an IIIc XLVI, en l'an IIIIc et VIII, et depuis en l'an IIIIc et XXX, ausquels termes avoit tousjours esté grand guerre en France, et ce faisoient-ils pour avoir le roy de lor partie, et ainssy, quand ils virent le trouble quy estoit entre tous ces princes de France, eux désirant pareillement de avoir le roy en leur ayde, pour eulx vengier de la grande bataille qu'ils avoient perdu contre le bon duc Jehan, [ils coururent] sur les terres et pays du bon duc Phelippe et de son fils le conte de Charolois, et pour bien commenchier.

ils boutèrent leur pasteur et évesque hors de son siége épiscopal, est-assavoir sa cité de Liége, et de tout son pays, et du tout luy ostèrent et soubstrayrent les fruis et demaines d'icelluy, en y de par eux commetant ung nouveau gouverneur, lequel ils appelèrent mambour, lequel estoit des parties d'Allemaigne et avoit, moyennant lor ayde, empris d'estre et demourer lor évesque et pasteur.

Ces communes gens se misrent sur les champs, et en brief temps coururent et pillèrent moult des terres de ceux quy voloient soustenir la querelle du dit évesque, lequel estoit fils au duc de Bourbon, auquel ils avoient jà obéy et le tenu à signeur bien V ou VI ans. Ces choses desplorent fort au bon duc Phelippe, lequel, durant le voiaige de son fils, s'estoit tousjours tenu en sa ville de Bruxelles. Sy fist incontinent, nobstant l'ensonne de son dit fils, très-espécial mandement par tout ses pays, et assambla moult grande armée, laquelle il charga et bailla au duc de Clèves son nepveu, et luy commanda que il tenist frontière contre Liégois et qu'il lor feist guerre mortelle de fu et d'espée, et tellement se porta la besongne qu'en brief temps portèrent les ungs aux aultres de grans domaiges, car ceux de Dinant refirent la tour de Montorgeul, dont ils domaigièrent moult ceux de Bouvines, et ceux de Bouvines remisrent sus leur bolewerc, dont ils lor rendirent le cas pareil, comme autrefois avoient fait.

CLXXXIV.

Cy parle de la paix quy fut faitte devant Paris et des conditions quy y furent, tout au long.

Or revenrons doncques à nos signeurs de Franche, lesquels estoient logiés ès lieux dessusdis, où ils s'estoient fermés de fossés et de palis. Quant ce vit le roy, il les requist de trèves, lesquelles luy furent accordées six sepmaines. Sy furent tendues, emmy marche de Paris et de Conflans, tentes et pavillons, où pluiseurs fois on parlementa en la ditte espasse, et y ve-

noient communément, de par le roy, l'évesque de Paris, le conte du Mainne et aulcuns de la court de parlement, et pour les princes y fut le conte de Saint-Pol et pluiseurs aultres grans signeurs. Durant ces trèves, pluiseurs propos furent entre ces députés, tousjours à intention de venir à paix, mais pendant le temps que lesdittes trèves durèrent, le roy ne dormoit pas tousjours, ains, faindant de quérir paix, il entendoit à autre chose, car il avoit mis dehors la porte Saint-Antoine, oultre la rivière de Saine, vers le Gatinois, mille pionniers quy nuyt et jour ouvroient à faire approches, pour venir à couvert jusques à l'endroit du logis des gens au conte de Charolois, lesquels estoient logiés au long de la ditte rivière, entre Conflans et Charenton, et illec firent taudis et bolewercqs, èsquels ils affustèrent canons, veuglaires et serpentines, dont prestement, les trèves faillies, ils adomaigièrent ceux de l'autre costé, et plus euissent fait, se les Bourguignons ne se fuissent, d'aultre costé, prouveus de remède. Sy assamblèrent les dis Bourguignons grand foison de bateaux sur la rivière de Marne, sur lesquels ils firent prestement et secrètement ung pont flotant par pluiseurs de ces bateaux attachiés enssamble sceurement, puis tirèrent radement le dit pont sur la rivière de Saine, et, à force de gendarmes et de trait, firent tant que les Franchois commis à garder le dit trenchis habandonnèrent leur fort et se misrent en desroy, et, après avoir bouté le fu partout, ils se retrayrent dedens Paris, bien empenés du trait des Picars. Quand le roy vit qu'il ot failly à son emprise et qu'il estoit assailli de tous costés, et s'y n'attendoit secours de nul costé, il envoya de rechief ses ambassadeurs pour ralongier les trèves de XV jours, che qu'ils obtindrent dudit conte de Charolois à moult grand dangier pour la rudesse et fausseté devant ditte. Finablement, tant et par sy grande diligence traittèrent d'un costé et d'aultre, que paix et traittié fut trouvée entre le dit roy et ses princes par la manière et condition cy-après déclairée.

Et prumiers il fut conclud entre les dittes parties que le duc de Berri aroit héritablement et à tousjours, pour luy et pour ses hoirs, toutte la ducé de Normendie, comme feu son père le roy Charles luy avoit jadis ordonné, sans ce que le roy son frère y peuist jamais demander aultre chose que la souverainneté. Item le conte de Charolois aroit les villes engaigies sur la rivière de Somme, sycomme Amiens, Corbeye, Saint-Quentin, Abeville, Monstreul, etc., la vie de luy et de son prouchain héritier, lesquelles villes

retourneroient au roy moiennant qu'il rendist et payast deux cens mille escus d'or, et pareillement debvoit avoir la conté de Boulongne et de Ghuinnes à tousjours et héritablement. Item le duc de Calabre devoit avoir remis et réuny à sa ducé de Bar Sainte-Mennehault et Vaucouleur. Aveuc ce renoncheroit le roy aux aliances qu'il avait à aulcuns des adversaires du dit duc de Calabre, est-assavoir au roy d'Arragon et à ceux de Mès, et aveuc ce luy debvoit le roy baillier Vc lances et IIIIc mille escus d'or pour résister au dit d'Arragon et à Fernande en ses royaumes de Sézille et de Naples. Le duc de Bourbon debvoit avoir Denson [1] en Auvergne et cent mille escus d'or pour les intérets de la guerre que le roy luy avoit fait, et aveucq ce il debvoit estre gouverneur des pays de Ghuienne et de Bourdelois, aux gaiges accoustumés dès le temps saint Loys. Le duc de Bretaigne debvoit avoir Estampes et Dourdam, et sy debvoit demourer en sa signourie sans relief, ne homaige. Item fut ordonné et establi le conte de Saint-Pol connestable de France, et fist serment au roy la veille de Saint-Denis, aux gaiges accoustumés. Et monsigneur de Bueul fut ordonné admiral de la mer ou lieu de monsigneur de Montauban, et conte de Sanssoire. Item monsigneur de Lohyac devoit estre mareschal de France ou lieu de monsigneur de Comminges, bastard d'Ermaingnac; monsigneur de Torssy, grand maistre d'ostel de France au lieu du signeur de Croy; et le duc de Nemours debvoit estre cappitaine et gouverneur de Paris et de toutte l'Ille de France. Item fut aussy adont conclud et ordonné de prendre XII hommes du sang royal, à ce souffisans, qui seroient commis et establis pour gouverner le roy et son royaume aveucq ses gens d'armes, en usant des termes devant dis, est-assavoir comme on faisoit du temps du bon roy saint Loys. Item fut commis le conte d'Eu à gouverner le duc d'Orléans, pour ce qu'il estoit enffant maindre d'ans. Et fu ce dit traittiet fait et accordé par les dessusdis princes en l'ostel de Conflans, l'an de grâce mille IIIIc et LXV le noeufviesme jour d'octobre.

[1] Lisez : Donchery.

CLXXXV.

La bataille de Montenach.

Endementiers que ce siége et parlement durèrent devant Paris, les Liégois, dont nous avons parlé cy-devant, lesquels attendoient secours et ayde du roy, comme il lor mandoit chascun jour, mais il avoit assés à besongner ailleurs comme avons dit dessus, par quoy ils estoient mal apoiés d'eux attendre à luy, mais néantmains ils s'assamblèrent à une ville nommée Montenach et le fortiffièrent et misrent à grand deffensse, et de ce lieu partoient et faisoient moult de grandes entreprises sur les pays de Brabant et de Namur, comme de boutter fus et mettre à l'espée tout ce qu'ils trouvoient. pour quoy le dit duc de Clèves fist ou nom du duc Phelippe, son oncle, grand mandement parmy les pays dessusdis, tant des nobles comme des communes, tellement que au mois d'octobre le bailliu de Haynau, nommé messire Jehan de Reubempré, signeur de Bièvres, s'en alla courir sur le pays de Liége, fort bien accompaignié de nobles hommes et de bons gens d'armes, tant hommes d'armes comme archiers. Ces communes quy s'estoient fortiffiés au dit lieu de Montenach, s'estoient assamblé ou dit lieu bien VII ou VIII^{m} hommes. Sy se boutèrent sur les champs pour rencontrer celle armée, quy estoit partie de Namur où ils estoient commis en garnison, lesquels estoient moult bien en point et très-souffisans gens de guerre, dont bon besoing leur fut comme vous orés, car ces Liégois les vindrent rencontrer sus les champs et les assaillirent à grand force de trait, de serpentines, de canons et d'arbalestres; mais tantost que les archiers au dit bailli de Haynnau les perchurent venir sur eux, ils misrent piet à terre et les bersèrent de leur trait sy asprement qu'ils commenchièrent à tourner les espaules, mais, tantost que les hommes d'armes les veyrent bransler, ils fourèrent en eux lances couchies, et tellement les effondrèrent qu'ils se misrent tantost à la fuitte en sy mervilleux desroy qu'oncques puis ne se ralièrent, et demourèrent en la place, de leurs gens, plus de deux mille hommes mors. Aucuns des plus fais de la guerre prirent ung petit de prisonniers, mais non guaires, et ce quy peult d'eux eschaper, se sauvèrent

parmi les bois. Les Bourguignons démolirent le fort, brulèrent et abatirent la ville et misrent du tout à sacqueman.

CLXXXVI.

Comment les princes se partirent du siége, et comment le duc de Berri s'en alla en Normendie prendre possession des villes et des places.

Après ce que les nobles princes de France orent ainssy besongniet et traitiet devers le roy, ils se sont parti et retourné les aucuns en lors lieux. Le duc de Berry s'est tiré en Normendie et a pris la possession du pays et des villes, où il a esté rechups à grand honneur et triumphe, pour le grand tribu qu'il les convenoit annuelement payer au roy, lequel tribu le duc de Berry leur prometoit de mettre jus; mais ne demoura guaires que le roi se mist sus à grosse puissance de gendarmes et de trait, et vint en Normendie, prumiers tout aval la rivière de Saine, là où touttes les bonnes villes, sy-comme Mante, Meulan, Vernon, Chasteau-Gaillart, La Roche-Guion ont touttes obbéy à luy sans aucun contredit jusques au Pont-de-l'Arche, où illec se sont mis à deffensse, mais non guaires, et à brief dire, le roy vint si subit que touttes les bonnes villes, fors et chateaux de tout le pays se sont de rechief rendu au roy, et en fu le dit de Berry expulsé et débouté du tout, par quoy il le convint retraire, quérant son mieulx, en aultre party.

CLXXXVII.

Comment le conte de Charolois alla au pays de Liége.

—

Droit ou mois dessusdit, parti le conte de Charolois du siége de Paris, et, saichant les grans affaires de son bon père et de ses pays, s'est prestement tirés sur les marches de Liége, et a envoiet aucuns capitaines de par luy à Péronne, à Abeville, à Amiens et à Corbeye et à Saint-Quentin, et généralement en touttes les villes sur la rivière de Somme, lesquelles luy estoient ordonnées d'avoir par le traittiet dessus dit. Puis tira toutte son armée parmy la conté de Valois amont de la rivière d'Enne, et parmy la conté de Réteys tira droit ou pays de Liége. Et de rechief fist mandement par tout les pays d'Artois, Flandres et Picardie, que tous ceux quy avoient esté à ses gaiges, tant à piet comme à cheval, au siége de Paris, dont les pluiseurs estoient retourné en lor lieux, sans délay le venissent servir pour résister aux emprises de ses ennemis. Sy se sont de tous costés tiré gendarmes ou dit pays de Liége, affin de réduire les Liégois à l'obéissance de leur droiturier signeur monsigneur Loys de Bourbon.

Ou mois de novembre an dessus dit pluiseurs ambassadeurs partirent de la cyté de Liége et vindrent devers le duc Phelippe en sa ville de Bruxelles pour traittier vers luy de l'acord, mais ce ne se polt trouver pour ceste fois. Tandis que les dis Liégois furent à Bruxelles parlementant, quoyque l'armée fust fort espandue sur la frontière de Liége, sy ne coururent-ils point le pays, le parlement durant, quy se faisoit par sauves trèves, mais après, les coureurs de l'avant-garde, que conduisoit tousjours le conte de Saint-Pol, comme il avoit fait en France, coururent pluiseurs fois au pays de Hasebain et y boutèrent les fus en moult de lieux.

Au mois de decembre fut asségie la ville de Saintron quy tantost se rendi au conte de Charolois, lequel entra dedens à force de gendarmes, mais riens ne domaigièrent la ville, ains paya chascun ses despens. Là se loga le dit conte bien l'espasse de XL jours, où de rechief ceux de la cité de Liége, de Tongre, de Huy, de Dinant et de touttes les autres villes sont venus ambassader devers luy à sauves trèves, lesquelles trèves faillies, fut

le siége mis par cheux de l'avant-garde devant le chasteau de Herre ou dit pays de Liége, ouquel s'estoient retrais bien cent et chincquante haussaires, rutres et bringans, lesquels à brief jour furent mis à obéissance et se rendirent, sauves lors vies. Après ce alla l'armée devant Tongre, et passèrent oultre la rivière de Germe à moult destroit passaige, et bien disoient ceux du pays qu'oncques armée n'avoit passé le dit passaige contre ceux de Liége sans avoir la bataille en dedens XXIIII heures, mais toutteffois n'orent-ils point conseil de combattre pour ceste fois. Sy firent de rechief par leurs ambassadeurs tellement traittier que finablement pais se trouva desdis Liégois aveucq leur signeur et évesque à certaines conditions qu'ils promisrent d'entretenir, dont ils baillèrent hostaigiers au dit conte de Charolois, lequel deffist incontinent son armée et donna congiet à tous ses cappitaines et nobles vassaux, mais il lor dist que bien tenissent lor harnais fourby, car il faisoit grand doubte qu'il ne convenist recommenchier au printemps.

CLXXXVIII.

Réconciliation du conte de Nevers au conte de Charolois.

Ou mois de février au dit an LXV, se parti toutte la ditte armée, et retourna chascun en son lieu. Le conte de Charolois s'en vint à Bruxelles à la court du duc Phelippe son père, où il séjourna environ XV jours, puis s'en alla en Flandres, où il fut moult grandement festoiés. De là tira à Saint-Omer, où il fut partie du karesme, où illec vindrent vers luy ambassadeurs d'Engleterre et de pluiseurs autres pays. Pareillement y vint le conte de Nevers, lequel avoit tant fait poursiévyr le dit conte qu'il obtint de luy son traittiet, et furent entre eux tous meffais pardonnés.

CLXXXIX.

Comment les communes de Liége se resmurent pour ce qu'ils ne voldrent point payer ce à quoy s'estoient composés.

—

Endementiers que ce prince fut occupé ès besongnes dessus dites, le dit Loys de Bourbon, évesque de Liége, se trouva en aucune de ses villes ou dit pays, où il penssoit estre rechups comme signeur, mais il fut tout aultrement, et n'ot point conseil de soy trouver en la cité pour la dissention du commun, lequel n'estoit point d'accord de payer la finance à quoy ils s'estoient composés, et mesmement ceulx de Dinant, quy tousjours ont esté les plus rebelles. Sy avisèrent les dis de Dinant de prendre en leur ville pluiseurs hausserres, bringans et larrons duis de la guerre, et eux-mesmes de la ville aveucques eux courrurent de rechief ou mois de may en la conté de Namur et de Haynnau, où ils robèrent, pillèrent, boutèrent les fus et vexèrent grandement et travillèrent les habitans des pays au duc Phelippe, dont pour ce fait fut le dit duc Phelippe tant marry qu'il fist arrière mandement par tout ses pays, pour rassambler ses gendarmes, et commanda à son fils le conte de Charolois qu'il se meist sups les champs pour ausdis Liégois ses adversaires faire le plus aspre guerre que possible luy seroit, ce qu'il fist, et en petit de temps rassambla beaucop plus grosse puissance que il n'avoit eubt en l'autre armée, car moult de nobles hommes de Bourgongne y vindrent, quy en l'autre voiaige n'avoient pas esté. Sy furent monstres faittes droit ou mois de juing, après lesquelles on se prist à chevauchier vers le pays de leurs ennemis, affin de résister à leurs emprises et les faire tenir le traittiet qui auparavant avoit esté fait à leur requeste. Pour à ce donner commenchement, gendarmes sont arrivé de touttes pars à Namur environ le mois d'aoust. Là séjourna toute l'armée environ XV jours, attendant que ceux de Dinant se volsissent retraire de lor mauvaise obstination, ce dont ils ne tindrent conte, ains persévérèrent tousjours en lor mauvaise vollenté en despitant leur signeur et le dit conte de Charolois et ses gens et en disant d'eux pluiseurs vilaines et infames parolles.

Quand le bon duc Phelippe et son fils le conte virent que dissimuler n'y

valloit, ils firent tantost mettre le siége devant la ville de Dinant, et fermèrent de tous costés leur siége autour de la dite ville, puis firent pons sus bateaux au travers de la rivière de Meuse, entre Bouvines et Dinant, et affustèrent de toutes pars canons et bombardes pour, au moïen d'iceulx, battre la ville et ceux y habitans, dont guerres ne tindrent de compte, ains leur sambloit que là dedens estoient sy fors que ils ne debvoient doubter trait de bombarde, quelle grosse quelle fuist; mais toutteffois, quand la grosse bombarde qu'on dist « *la Bregière* » fut affustée devant la porte quy menoit à Namur, laquelle ils avoient murée et enterrée, elle y fist ung tel espautrich que la ditte porte fut nuement abbatue, dont ils furent moult esbahys là dedens, et se prindrent à doubter l'assault pour la grand multitude de gens d'armes et de trait qu'ils veoient de tous costés, dont le bastard de Bourgongne et monsigneur le marischal, aveuc ceux de Bourgongne, estoient logiés vers la porte quy mainne en Ardenne; monsigneur Adolf de Clèves estoit après à la porte qui maine en Namur; le conte de Charolois estoit logiés au lés vers Allemaigne au long de la rivière de Meuse, et le conte de Saint-Pol estoit du costé de Haynau. Et en ce point furent VIII jours enclos, tant que ung lundi, XVIII[e] jour du dit mois, ils requirent de parlementer, auquel parlement ils se rendirent, mais longtemps demourèrent sus ce point que d'avoir leurs vies et biens sauves, mais à ce ne polrent estre rechups, et tant que en la part finale l'escarmuche s'eschauffa sy fort au costé où estoient les gens du dit bastard que par force d'armes ils entrèrent en la ville, quoyque ceux de dedens se fussent entre eux du tout conclud de rendre à la volenté des prinches, mais à tart le donnèrent-ils à congnoistre, car ils ne se donnèrent garde quand leur ville fust tout plaine de leurs ennemis.

Ce jour entra le dist bastard dedens la ville, et l'endemain y entra le conte de Charolois, au commandement duquel furent tous les bourgois de la ville pris prisonniers, et fut toute la ville partie aux cappitaines par ordonnance des fouriers, pour chascun joïr des biens et de la chevance de son logis. Ainsy fut toutte la ville pillée et mise à sacqueman, grand quantité d'hommes mors et noiés, et les autres emmenés prisonniers, quy depuis furent mis à finances. Les femmes et enfans soubs aige furent bouttés dehors, sans quelque chevanche ou bagaige emporter, dont la ville estoit mervilleusement garnie, car ceux du plat pays y avoit tous leurs biens

retrays, et sy estoit la bourgesie de laïens d'anchienneté moult riche jusques à ce jour, auquel ils furent par lor orgueil et oultraige piteusement destruit, car tantost les biens meubles portatifs, comme vasselle d'or et d'argent, de coeuvre, d'arrain et de laiton, dont ils estoient fort prouveus. et de tous aultres vaisseaux, draps, linges, fers, plombs, aveucques toutte aultre chevance quelconcque portative, tout fut ravy et transporté dehors; puis, le venredi prouchain, qui fut le XXII[e] jour du dit mois, la ditte ville fut condempnée à ardoir, et y fut le fu bouté du commandement des mareschaux aux quatre cors et au milieu tant que tout ce à quoy le fu pust se prendre, fut ars, consummé et mis en cendre, que ne demoura maison, moustier, hospital, ne religion, que tout ne fut démoly. Puis se party l'armée d'illec et se retira droit à Namur où s'estoit tenu le bon duc Phelippe durant le siége devant dit.

Les communes du pays s'estoient boutés sus les champs aveucques ceux de la cité de Liége, à banières desploiées, à instance de lever le siége et secourir ceux de Dinant; mais aucuns notables bourgois, congnoissant le dangier apparent d'avenir, se tirèrent vers le duc Phelippe en la ville de Namur pour trouver à luy paix et acord, et y estoient iceux bourgois arrivé freschement lorsque le dit conte de Charolois retourna de la destruction de Dinant, et besongnèrent tellement alors monsigneur le bon duc, son fils et les dis Liégois, que chascun de sa part tenoit que la paix valloit que faitte; mais pour plus honnourablement le parconclure, ils furent d'accord qu'on remenroit l'armée ou dit pays de Liége et là parferoit-on du tout.

Adont se parti arrière de Namur le conte de Charolois et toutte son armée, et vindrent ceste nuyt logier à Montenack, excepté le conte de Saint-Pol, connestable de France, lequel se loga à Lande. Sy tost que le conte de Charolois fu logiés, ses courreurs luy rapportèrent que Liégois estoient hors de leur cité saillis, et que à grosse et puissant armée ils estoient venus logier trois liewes loing de lor ville. Lors fist partir toutte son armée hastivement pour aller contre eux, mais les notables bourgois ambassadeurs dessusdis sceurent que le dit conte estoit sus les champs. Ils vindrent hastivement vers luy, et luy prièrent en l'honneur de la Passion Nostre-Signeur qu'il ne fuist point mal content de ce que les Liégois estoient hors, car ils n'estoient point issus pour combattre, ains estoient

issus affin que ceulx du pays venissent à mains de prière pour leur paix faire. Après pluiseurs langaiges par eulx proférés, tousjours toutteffois luy suppliant qu'il se volsist condescendre à paix en leur pardonnant, il s'alla logier à Warem, qui estoit à une liewe près de l'ost des Liégois.

Monsigneur le bastard de Bourgongne et monsigneur le marischal, ayans charge de l'avant-garde, se logièrent au mi-chemin du logis de monsigneur de Charolois et des Liégois; mais, ainssy comme l'ost se commenchoit à logier, se mut une escarmouche sy chaude que chascune des parties cuida prestement avoir la bataille, mais, toutteffois, preudhommes s'en meslèrent à sy grand dilligence que la bataille fut différée pour ceste fois, ains fut la paix trouvée, dont advint que le dit conte de Charolois chevaucha au long de ses batailles et remerchia ses gens moult cordialement, puis s'en retourna chascun en sa maison. Mais que valut-il? car l'an après il y convint retourner ce que on fist à telle puissance que tout le dit pays de Liége en fut destruis.

FIN.

LA GESTE

DES DUCS

PHELIPPE ET JEHAN DE BOURGONGNE.

(**1393 — 1411.**)

Signeur, or entendés ou non de la Virgine
Marie glorieuse, qui des cieus est royne,
Qui porta en ses flans la car hauteine et digne
Qui souffri mort en croix pour nostre médechine
Et jeta ses amis de l'oscure bruyne,
Si les mena en glore à la gent angéline,
Laquelle a trait à ceux qui de bonne amour fine
Entenderont l'istoire qui chi se détiermyne.
L'an M. IIII^{c}. et VI en ce tiermine
Avint par dedens France une discipline
Par ceux qui le deussent garder de ce beguine.
Mais puis le tams Charle qui en tint le saizine,
Ne fu autant grevée de le gent sarazine
Qu'elle fu celle année, ne à telle ruyne;
Car des leus s'asamblèrent une très-grant convine,

11. *Béguine*, ruse, tromperie.

Qui le gardin plaisant où a mainte aube-espine
Et la flour de lis noble à coulour azurine
Voloient essillier, fuelle, cime et racine;
Mais Dieux y ouvra tant par sa grâce divine
Qu'un lion envoia, qui vint de grant ravine,
Avoecques lui mainte bieste courant par le gaudine.
Si vint un arondiel de delà le marine,
Que le lupart tramist, à le rouge poitrine,
Avoecques mainte arondielle mieux volant que chine,
Qui avoient les biecs plus poignans que d'espine,
Dont ils biersèrent fort ces leus de fausse orine;
Et les nobles lions qui sur eux ont cuerine,
Les firent reculer hors de celle saizine,
Et s'en mirent pluiseurs en dure discipline
Qui tout mort ens la place jurent pance souvine,
Et li autre fuirent à honte et à bruyne,
Qui onques n'i conquestèrent la montance d'un pine:
Par leur trop convoitier eurent honte et famine,
Et puisque convoitise se met avoec hayne,
Veritet et raison et de consail doctrine
S'eslonge de la place et convoitise avine,
Le fel cuer hayneux de soumettant fait myne;
Car convoitise ardant, l'acteur le détermine,
Fait petit mout souvent et chiet vers lésine.

Par folle convoitise et par folle beubanche
Et par présomption qui en orguel s'avance,
Se voit cuers convoiteux quéir en grant balance.
Encores de ceux dont en fu l'aparance,
Trop les fist sourquidier jonesse et ignorance.
Par croire fol consail de désobéissance

20. *Ravine*, vitesse.
21. *Gaudine*, bois.
22. *Arondiel*, hirondelle. Jeu de mots sur le nom du comte d'Arundel.
27. *Cuerine*, autorité.
30. *Souvine*, couchée sur le dos.
32. *Pine*, épingle.

Pierdirent haute honneur sans valour et cevanche,
Dont à grant paine aront à nul jour recouvrance.
Ore vous voel commencier à la première branche
Pour quoy la guerre esmut, ne par quelle ordenance,
Comme fu par convoitise qui maint cuer désavance,
D'un prince qui estoit du roiaume de France,
Frère du propre roy qui en tint la tenance,
Et, sicomme on veut dire et on vit l'aparanche,
Du désurper le roiaume avoit grant désirance;
Et veullent aucun dire que maint destourbance
Fist tout couviertement au roi de grant vailance
Pour lui mettre à se fin, dont ce fu grant mescance
Et pités qu'à tel fait aplica sa sustance;
Car mout fu nobles hons d'estat de gouvernanche;
Mais tous ces fais li vinrent par mauvaisse alianche.
. . . . . .
Parvers et convoiteux et de malle créance:
Ce fu à un Lombart, Dieus li otroit mescance!
Dus fu de Lombardie: se ravi par poisance
La tière de l'Église par fait de variance.
Chieux vot donner sa fille à tout grande finanche
A Loy duc d'Orliens dès le tans sen enfanche;
En France la tramist, mais il ot d'espéranche
Qu'encore seroit roine. Bien y avoit béanche
Car on veut tesmoingner que, quant fist désevrance
De Melant la citet, il li dist par beubanche:
« Adieu, ma bielle fille, menés lie samblance;
» Mais ne vous quier veir, telle est bien m'espéranche,
» Tant que vous serés dame et royne de France. »

Ensement, biau signeur, li dus dont je vous di,
Donna à celle entente sa fille au duc Loys.
A Melun l'espousa, ce jour estoit jeudis,

77. Le duc d'Orléans épousa Valentine de Milan à Melun au mois de septembre 1389.

Mais le duc de Melans pensoit en luy toudis
Que, s'il puet esploitier, li rois sera finis,
Afin que Loïs li nobles dus gentis
Fust rois de douce Franche et de tout le païs.
Or escoutés, signeur, de lui le faus avis,
De coy il s'avisa : j'en feray le devis.
En ce païs estoit uns traitres falis
Dont li bons rois de Cipre avoit estet siervis ;
Ou tems de sa jonesse l'avoit à honneur mis,
S'en fist son canchelier, onques mais ne fist pis,
Car par lui fu enfin li nobles rois mourdris :
En son lit d'un coutiel l'ocist li maleys.
Ce fist faire ses frères, sicomme dist li escris,
Afin qu'il peuist estre du roiaume saisis.
Grant avoir li donna, se s'en fu départis ;
En Lombardie vint afin qu'il ne fust pris,
Ne de çou racusés as prinches du païs.
Phelipes de Masières ot à non, je vous plevis ;
Il estoit cevaliers : agus fu et soutis,
En mauvaissetet faisant tousjours de mal en pis ;
Et quant un mauvais cuers est de mal faire apris,
C'est fort de lui remettre : pour cestuy le vous dis.
Car en continuant metoit tout son avis
A décevoir autruy, et par ces fais soutis
Atraist à mal penser le noble duc Loïs.
Et quant uns maus consaus est volentiers oïs,
Il desnature un cuer qui doit estre gentis
Et le fait convertir souvent en faus délis,
Et partir ne s'en puet, quant du tout s'i est mis.

Phelipes de Masières, dont je fai mention
Qui onques ne pensa nul jour que traïson,
S'en vint en Lombardie en très-grant traïson
A un prinche lombart amonstrer se façon,
Oncles au duc de Melant : Bernabo ot à non.

Tant fist celui Phelipes, dont je fai mention,
Qu'il demora o luy un petit de saison,
Mais tantos le tray par sa grant mesproison :
Si vous diray comment et par quelle ocoison,
Et se de lui alonge un petit no cançon,
C'est pour savoir le teuxte et le naration
Du fait de nostre istoire, car par le mention
De ce duc de Melan et de ce faus glouton
Fu la mort maçonnée du bon roi de Laon,
Et par leur faus consail et esmutation
Enortèrent Loïs à leur colation
Qu'il se desnatura par folle opinion,
Et en ala le vois parmy la région
Que par le faus consail du traïtre félon
Fist puis au roy son frère souffrir grant cuisenchon;
Car on voet tesmoignier qu'il fist colation
Par deviers le Saint-Père qu'à ce tans tenoit-on
Pour sentence jeter en France le roion
Sus le roy et les siens sans infourmation,
Toudis en consentant pour venir à coron
De tenir le roiaume et avoir en son non;
Mais il ne plot à Dieu qui souffry passion,
Car on dist un parler (souvent véut l'a-on)
Qu'onque nus ne tendi à faire mesprison
Au roi, ne au roiaume qu'en la conclusion
Ne li soit mésavenu par quelque intention,
Car de tous les meffais qu'en cest siècle fait-on
Selonc le cantitet Dieus prent punition.

Signeur, or entendés pour Dieu qui tout créa.
Phelipes de Masières dont ore on vous parla,
Siervi à Bernabo qui grant tierre garda;
Mais li dus de Melan qui forment convoita

120. Le roi de Laon, expression empruntée aux romans de chevalerie: le roi de France.

La mort de Bernabo qui ses oncles fu jà,
Pour maintenir sa tierre et avoir çou qu'il a,
Fist tant couviertement que par un jour manda
Phelipes de Masières qui à luy marçanda
De lui livrer son oncle, le lieu li devisa
Où il li amenroit à un jour qu'il vodra,
Et chils dus ciertain jour adont li asina
Par dedens un castiel que il li dénouma;
Chou que je vous diroie. Phelipes s'en alla
Droitement à Pavie où Bernabo trouva.
Quant Bernabo le vit, adont li demanda :
« Phelipes, dont venés? » Et cieus respondut a
Et li a dit comment ses neveus le manda
Pour un ciertain consail dont grant besoing ara :
« Sire, li Florentin a Florence. De là
» Deffient vo neveut : grande guerre y ara.
» Or vous prie en amour que vous n'ariestés jà.
» Menés li cinq cens hommes en Pise par delà;
» Si alés-vous meismes, ensi le vous rouva,
» Car il est dehaitiés, ne say s'il garira.
» Vous conduirés ses os, ensi le me pria. »
Quant Bernabo l'oy, un bien petit pensa,
Puis a dit à Phelipes : « Que puet estre cela?
» Il y a plus de cinq ans que parler ne dengna
» A moy, ne nullement viers moy ne repaira
» Pour l'amour d'une tierre que il a tenue pièça
» Qu'il voloit traire à lui, mais jà ne le tenra,
» Non tant que mes cors vive, ne say apriès que fera.
» Qui le muet maintenant que mon cors mandet a?
» Ciertes g'i vais envis, car onc bien ne pensa.
» Si m'a hay à tort, plus de cinq ans y a. »
— « Sire, dist Phelipes, ne dites pas cela.
» En celle maladie sen cors se confiessa,

162. *Rouva* (rogavit), demanda.

» Et le sien confiesseur en pénitance li chierqua
» De vous prier mierchit, bien say qu'il le fera,
» Sique pardonnés-li, car Jhésus pardonna
» Se mort as faus Juis, quant on le lapida.
» Venés parler à luy, et li pais se fera. »
Outre dist Bernabo : « Je verai que ce sera. »
Ensement Bernabo à ce fait s'acorda,
Mais il ne savoit mie qu'il li avenra,
Car bien sçay ..... que plus ne revenra.
Par croire folement, on l'a véut pièça,
Piert-on cors et avoir : entendés ce nota.

Par le consail Phelipes, Bernabo de Pavie
Se parti folement, dont puis pierdi la vie;
A cinq cens hommes d'armes a se voie aquellie,
Et Phelipes le maine, qui pensa à folie.
En Pise sont entré un pau devant complie.
Là estoit Galiache à grant cevalerie,
Bien ot douse cens hommes, mais pau a de maisnie :
Yssist de la citet sans armure viestie,
Quant il ot de son oncle vraie nouvielle oïe,
Qui venoit à sen mant; mout en fist chière lie,
Mais en son cueur pensa mout très-grant trécerie.
Dedens une litière très-bien aparelie
Se fist porter li dus faisant chière marie,
Comme s'il fust levés d'une très-grant maladie;
Car de celui Phelipes sot toute la copie
Comment deviers son oncle ot la cose traitie.
Quant vient à l'aprochier, Galiache s'escrie :
« Hé! Biernabo, biaus oncles, la mierchit je vous prie,
» Se i a enviers vous rancune et vilonnie.
» Le pardon vous en prie, car pour vray vous afie,
» Ce fu par faus enort de gens de maise vie;
» Mais plus ne vous haray quant vos cors s'umilie
» A moy venir aidier viers le gent anemie;

» Les Florentins ont de ma tierre essillie. »
— « Biaux niés, dist Biernabo, or ne vous doutés mie;
» Grant guerre leur ferons ains l'année acomplie. »
— « Oncles, dist Galiache, de cuer vous en merchie.
» Puisque jà pais avons, ne les doute un aillie.
» Alons en la citet prendre herbergerie.
» Droit là nous aiserons et menrons chière lie,
» Et vos gens au vilaige prendront manandie,
» Car de mes gens est trop la grant citet emplie.
» Avoec vos gens en voel envoier la moitie.
» Se feront l'avan-garde avoec vostre partie. »
— « Sire, dist Bernabo, à vo plaisir m'otrie. »
Adont a au vilaige se grant gent envoïe;
S'entra avoec le duc en la citet jolie,
Mais onques il ne fist nul jour si grant folie;
Car, sitos c'au castiel ot pris se manandie,
En prison fu boutés et là pierdi la vie,
Et le duc de Melan ot sa tierre saisie,
Ses castiaux et ses villes mis tous en se partie;
Et se mist le traïtre en haute signourie,
Qui ot traït son mestre par se fausse boidie.
Pour çou dist un parler c'uns saiges notefie :
Qui soustient un laron, Escriture l'afie,
Il en reçoit enfin domaige et vilonnie.

Ensement Galéache qui fu dus de Melan,
Fist morir Bernabo par l'ennort et encant
De Phelipe de Masières le cuviert soudoiant,
Et à celui Phelipes fist puisedi tant
Que l'envoia en France pour estre conselant
A Loïs duc d'Orliens, et li ala priant,
Quant il venra à lui, que li soit enortant

215. *Un aillie*, une sauce à l'ail, locution proverbiale.
231. *Boidie*, fraude, trahison.
236. *Encant*, sortilége.

Tant qu'à la mort sen frère il se voist asentant:
Car grant désir avoit cis dus dont je vous cant,
Que se fille fust dame et couronne portant
Du roiaume de France, du païs déduisant.
Ce fu bien le diale qui s'en ala meslant,
Quant onques en tel gens on le vit aloiant;
Car, par le fol consail qu'il crut comme ygnorant,
Fu depuis mis à fin, sicomme orés avant,
Dont puisedi firent grant guerre si enfant;
S'en furent déshiereté maint noble combatant,
Mainte ville destruite, de coy maint païsant
Pierdirent leur avoir, s'en furent mendiant,
Ensique vous orés ens l'istore plaisant.

Signeur, or entendés pour Dieu et pour sen non,
Et je vous diray une noble cançon
De pitet, de miracle et de grant traïson.
De ce duc de Melan et de ce faus glouton
Phelipes de Masières dont j'ai fait mention,
Vous lairay à présent tant qu'il en iert saison.
Si vous vorai conter d'un duc de grant renon.
Il fu oncles du roi qui ot à non Charlon.
Il n'i ot plus saige homme en France le roion,
Ne plus preudome osi trouver ne poroit-on;
Car par le grant preudense que de lui tenoit-on,
Ot le roion de Franche en gouvernation;
Et si en fu enfin très-grant disension
Entre le duc d'Orliens et lui, bien le seut-on;
Car le duc d'Orliens le voloit sans parçon
Gouverner à par lui, avoir en vot le don:
S'en prist telle haïne envers le duc Phlipon
Qu'il mist enfin grant paine à sa destruction.
Signeur, ce duc Phelipe dont je fai mention,
Ot trois fieus et trois filles dont cascune ot baron.
Li ainsnée ot d'Ostrisse le duc de grant renon;

La seconde des filles que li dus engenra,
Au conte d'Ostrevant adont on la donna :
Fieux fu au duc Aubiert qui Hainau gouverna,
Holande et Basse-Frise et Ziélande tiénoit jà;
Et la tierce des filles noblement asena
Au conte de Savoie qui le pas estoupa
As Lombars puissedi, ainsi c'on vous dira;
Car, pour le duc grever, chieus Loïs les manda,
Mais li quens de Savoie passer ne les laissa.
Tout ensi li bons dus ses filles maria.
Encore avoit trois fieus. L'aisné on apiella
Jehan, et de celi nos livres se fera;
Car par le loiauté qui en son cors rengna,
Par maintes fois le roy de la grief mort sauva
Tant en fait de miracle, car Jhésus y ouvra,
Comme en fait de prouesse; car tousjours resoigna
A courouchier Jhésus, car se ne fust cela,
Bien fust venus à kief de quanques il enbracha,
S'euist estet vengiés de ses nuysans piècha;
Mais selonc Dieu et foy très-volentiers usa,
Nonostant maint biau fet en son tans à quief va,
Les Liégois desconfist et en camp les mata
Pour çou que leur signeur cascuns d'iaus refusa :
Ce fu Jehan de Baivière qui noblement rengna,
En Tret fu aségiés des Liégois par delà,
Mais li bons dus Jehans qui secourir l'ala,
XXX mil Liégois à un jour afina
Lui et le duc Guillaume qui Hainau gouverna
Et leur gent ensement qui bien s'i esprouva.
Or commence l'istore qui oïr le vora
De Jehan de Bourgongne, comment il régnera.
A son avénement fortune le douta,
Car en se jovenesse mout forment le greva
Quant par dedens Honguerie sus Sarasins ala
Avoec noble barnaige, cevaliers devint là

Et encontre Barzac combatre se quida;
Mais fortune parverse sa rène bestourna
Par trop jovène consail qui adont le hasta,
Siques de toute l'ost mout peti escapa,
Qui ne fu mors ou pris; mais Dieus tant y ouvra
Que Jehan de Bourgongne revint puis par deçà
C'euist estet damaiges, se demorés fust là.
Nonobstant maint bon prince ou païs demora
Et maint bon cevalier c'on ocist et tua.
Et là morut Couci par mal qui l'afina.
Osi fist Charles de Bar qui loiaument rengna,
Et le bon connestable que Phelipe on nomma,
Icieux fu conte d'Eu; mout bien s'i esprouva.
Et Guis de La Trémoulle onques n'i retourna,
Ne messires Guillames son frère qu'il ama.
Sire Henri d'Antoing son tems y afina.
Bien cinq cens cevaliers de non y demora
Et maint bon escuier; petit y repaira.
Cieus qui prisonniers furent, mena-on çà et là.
Parmi la grant Turquie pluiseurs on enmena
Pour labourer les tierres, mais chi on s'en taira.
De ce fait chi endroit pités fu qu'ensi ala.
De Jehan de Bourgongne huimais on vous dira,
Et de son père osi qui loiaument rengna.
Huimais orés les paines que cascuns endura
Pour sauver le roiaume et le roy qu'il ama
Et les nobles enfans que li rois engenra,
Qui en grant aventure furent, ne doutés jà,
D'estre mors et pierdus à un jour qui passa,
Ensi que je diray quant li poins en sera.

Signeur, or entendés cançon bien ordenée
Qui nouviellement a estet faite et rimée

311. *Barzac*, Bajaset.

Pour donner connisance et manière ordenée
Comment par convoitise et par folle pensée
Fu Franche en pluyseurs lieus mout désierte et gastée
D'aucuns dont deuyst estre soustenue et gardée
Encontre toute gens : c'est véritet prouvée.
Se leur sera le cose devant Dieu réprouvée,
Se d'iaus nest tempprement leur folie amendée.
Ychieux dus de Bourgongne, dont je fai devisée,
Ot encore deus fieux de sa noble espousée.
C'est Antones et Phelipes où bontés est entée.
Antonnes tint depuis de Braibant la contrée,
S'eut la fille du conte de Saint-Pol espousée,
Dont il ot trois enfans, ains qu'elle fust finée,
Mais o lui ne vesqui point le quatriesme année,
Puist reprist une dame de grant sanc engenrée,
Fille au roi des Rommains qui doit porter l'espée.
Et Jehan li ainsnés dont le gieste est fondée,
Ot le suer au bon duc de Holande la lée,
Dont puis ot un biau fil de grande renommée
Et trois bielles filles dont toute li ainsnée
A l'aisné fil du roy fu depuis afiée;
Mais point ne vesqui tant qu'il l'euist espousée,
Siqu'au secont apriès fu la dame donnée,
Qui depuis l'espousa ens l'église honnourée.
Et li fis au bon duc à le chière membrée
Ot la fille du roy à moullier espousée.
Bonne fu l'aliance de ces enfans trouvée,
Car France en fu depuis garandie et tensée
Par le bon duc Jehan à le loial pensée
Qui tousjours fu preudons tant comme il ot durée.
Pour son signeur aidier et sauver sa contrée,
Endura mainte peine et soir et matinée.
A la pleuve et au vent en fu mainte journée,
S'en jut enmi les cans aussi mainte viesprée,
Et fu en grant péril d'avoir vie finée

D'aucuns qui le voloient ocire à recelée,
S'en fu plus d'une fois la cose marcandée
Pour le traitier à mort, mais la viertus loée
L'en a toujours gardet par miracle ordenée:
Car le chars de lui est de grâce instituée
Pour estre campions de foi et de pensée,
Pour les mauvais punir : la cose est aprouvée.

Signeur, or entendés pour Dieu de paradis,
Et vous orés istore rimée bien à devis.
Ce fu en l'an de grâce, sicom dist li escris,
.M. ans avoec IIIc. et IIIIxx et X,
Que Loïs espousa la dame dont je dis,
La fille Galiache de Melan le païs.
Et deus ans en après en alla à Paris
Phelipes de Masières, qui de Dieu soit maudis.
Par ses faus sortiléges fu encantés Loïs,
Comme la vois en fu par trestout le païs.
Et pour secrètement parfaire leur devis
Ichieux traitres Phelipes, qui mout estoit soutis,
Se mist à Ciellestins et viesti leurs abis.
Là aloit bien souvent chieux dus dont je vous dis,
Sicomme pour oïr messe, puis aloit ou pourpris.
Du glout c'on dist Phelipes, là fu li consaus pris
En maçonnant la mort du roy de Saint-Denis.
Or avint par un jour, sicomme dist li escris,
Que cieux félons Phelipes, traïtres Antecris,
S'acompagna d'un moine qui mout estoit soutis
En fais de sortilèges qui est ars d'anemis
Et d'évocations dont il estoit apris.
Se prirent avoec iaus un cevalier de pris,
Un escuier osi et un varlès petit,
Et prist ichieus Phelipes l'espée de Loïs
Et un aniel osi qui d'or estoit massis;
Et li dus leur bailla volentiers, non envis,

Mais ne sai s'il savoit leur fais, ne leur avis
Qu'il en voloient faire, car point ne l'ai apris.

Segneur, quant cieux Phelipes fu saisis de l'espée
Et de l'aniel osi qui fu d'oevre dorée,
Entre lui et le moine et chieux de l'asamblée;
Pour parfaire leur cherme, firent la désevrée
Pour ce que l'ordenance qui estoit devisée,
Se devoit faire en lieu et en place secrée.
Vinrent tout selonc Marne viers une tour quarée
Que l'on dist de Mongai viers Laigni la Frumée.
Par dedens celle tour furent mainte journée,
Et le moine apostat dont je fai devisée
Fist invocation par oevre condamnée
Et diabolique de parolle inpugnée.
. . . . . .
Deus diables infernaus en figure muée
Et de stature d'omme par cause conjurée.
Se leur fist dédyer et consacrer l'espée
Et l'aniel ensement par oevre difamée.
Le cause pour coy fu, n'aray point devisée,
Ne les fais que depuis firent à réceler;
Car oevre de diable est si très-desguisée,
N'est point plaisans à estre as gens manifestée.
Nonpourquant fu enfin tellement contournée
Sus la piersonne au roy et si griefement tournée
Que se santet en fut mout forment bestournée,
Et une maladie li fu incorporée,
Dont ciertaine santé n'ot onques puis recouvrée.
Bien doit estre li âme de celui condampnée,
Qui prumier le trouva et par qui fu outrée.
Qui fait mal son signeur par mauvaise pensée,
Sainte Escriture dist en Légende Dorée
Que li âme ens la fin en doit estre dannée.

Segneur, de ce fait-ci lairai un pau ester;
Quant il en sera poins g'i vorai retourner,
Mais d'une autre aventure vous vorai recorder
Qui se fist à Paris, on ne le puet celer.
Sus fait d'esbatement, pour le peuple avuler,
Se commencha la cose qui pau fist à loer.
A l'ostel de Saint-Pol pour le fieste aloser
Tient li rois noble court. S'avient qu'apriès souper
(Li rois estoit mout jovènes, on ne trouvast son per),
Pluiseurs esbatemens on veut là estorer.
De tous esbatemens sans malisse trouver
Pluiseurs damosiaus vont entour lui asambler
Pour faire aucun esbat sicomme pour danser.
Là fu Loïs ses frères avoec maint baceler.
Li rois leur demanda : « Comment porons ouvrer
« Pour resjoïr les dames? or i volons viser
» Comment aucunement nous porons consoler. »
— « Monsegneur, dist Loïs, bien sarai deviser.
» J'ai bien neuf ou dix cotes qu'ai fait faire et ouvrer
» De toilles, et de lin bien menut floconner,
» Que qui les viestera, bien pora resambler,
» A un home sauvaige se poroit comparer,
» Viestés ent cascuns une pour vostre cors parer,
» Et puis alons ensamble une tresque mener.
» Il n'i ara celui qui nos puist raviser. »
— « Par foi, ce dist li rois, bien li voel acorder;
» Faites-nous vistement ces robes aporter. »
Dont les fist aler querre Loïs sans arester.
Le roy prumièrement en vot une endosser,
An conte de Joingny fist l'autre délivrer.
Aimart de Poitiers s'i vot abituer
Et li bastars de Fois n'i vot point reculler,
Et Hues de Jeusse qui mout fist à loer;
Et s'en y ot des autres qui s'en virent bruler.
Meismes li dus d'Orliens pour yaus à abuser

En prist une pour li et vot dedens entrer,
En faisant siqu'il deust o les autres juer;
Mais trop li fu estroite, comme il vot pourposer,
Pour tant le desviesti et s'en vot escuser
Que pour l'estroiteté ne poroit ens durer.
Adont prist une torse et vot devant aler.
Je ne sai se li dus y vot nul mal penser
Combien c'on vit le cose depuis à mal tourner.

Segneur, or entendés, et vous orés comment
Estoient ordenet trestout cil viestement.
De toille furent fet et couvers de ciment
Qui fu bien ensouffrés, et puis menuement
Y avoit lin semet asés déliement,
Sicomme par flocons fait furent ensement.
Cascuns en viesti une, fors Loïs seullement
Qui pour l'estroiteté s'escusa plainement
Et dist qu'il porteroit le torse gentement.
Adont porta la torse et va prumièrement,
Et li autre le siévent en cel abillement.
Tout jusques à le salle, n'i font ariestement,
Où dames et signeurs y avoit largement,
Et li bastars de Fois apiella vistement
Deux varlès qu'il avoit et leur dist ensement:
« Aprestés-moy, dist-il, un lincheul vistement
» Qui soit frès et moulliés trestout nouviellement.
» A l'entrée de l'uis le tenés simplement,
» Par quoy, se d'aventure li fus à moy se prent,
» Dedens m'envolepés tos et apiertement. »
— « Sire, font li varlet, nous ferons vo talent. »
Hélas! à ce fait-ci mirent trop longuement,
Car li bastars fu mors ains leur département,
Et pluiseurs autres osi: si vous diray comment.
Loïs qui celle torse porta prumièrement,
Osi tos qu'en le salle les vit tout en présent,

A danser commencha et tresquier liement.
Il escouy sa torse dessus un viestement,
Je croy qu'il n'i pensoit de mal mie grantment,
Mais li fus s'i esprit tos et isnellement;
L'un à l'autre se frotent par sen enortement.
Las! comme à grant dolour tourna l'esbatement!
Car li fus s'ataqua si fort par le ciment
Qu'on ne le pot esteindre ensi, ne autrement.
Quant sentirent le caure qui à leur car se prent,
A crier commenchièrent et plaindre hautement,
Et li bastars de Fois s'enfuy esraument
Où ses varlès quida trouver chiertainement,
Mais ne les trouva mie, dont li vient mallement,
Car droit là fu estains et mis à finement.
Li contes de Joingny y morut ensement;
Aymart de Poitiers n'en escapa noient,
Et Hugues de Jenesse y morut à tourment,
Et meismes li rois i euist pris finement,
Se ne fussent deus dames qui sorent plainement
Que ce fust li bons rois. Par un gartier d'argent
Qu'il portoit à se cauce, le connurent briefment.
Là commençoit li rois à crier hautement
Pour le caure du fu qu'il sentoit plainement;
Mais les dames le prirent et de leur viestement
De robes et de mantiaus fourés mout richement
L'envolepèrent si et par tel convenant
Que li fu n'ot point d'air, s'estindi esraument.
Ensi par ces deux dames ot li rois sauvement
Pour çou dist uns parlers, Escriture l'aprent:
« Mieux vaut amis en voie que uns deniers d'argent. »

Segneur, ces nobles dames dont je fai mention,
Par qui li rois de France ot salvation,
Ducoisse de Beri fu l'une, ce dist-on,
Et l'autre de Bourgongne, fame au duc Phelipon.

Par ces deus dames-ci ot li rois garison,
Mais tous les autres furent mis à destruction,
Fors uns tant seullement qui sans ariestison
Courut en la quisine quanques il pot de randon,
Et quant li maistres keus le vit en tel façon,
Tant jeta sur lui d'iaue à tout un caudron,
Et li varlès osi qui vindrent de randon
Tant li jetèrent d'iaue entour et environ,
Li uns à un platiel, li autres d'un louceron,
Que li fus estindi, n'i remest flamion.
De la mort le rescourent par ycelle façon.
Signeur, ce fait orrible dont je fay mention,
Avint par le consail, ensement dist-on,
Phelipes de Masières le traytour félon,
Tousjours en maçonant le mort du roy Charlon.
Par le salle de Saint-Pol i ot grant plorison.
Pour l'amour des vasaus que morir veoit-on,
I commença tel noisse et tel cri et tel son
Que par dedens Paris on en oy le ton.
Dont crièrent alarme entour et environ,
Et dient l'un à l'autre : « Armés-vous à bandon!
» On voet mourdrir no roy par fausse trayson. »
Adont s'esmut li ville par telle devision
Que pluiseurs en ala vers Saint-Pol à bandon.
Là firent si grant noisse et telle huyson
Que s'il euist tonnet, point oyt ne l'euist-on.
Il n'i ot laiens dame, pucielle, ne baron
Qui d'iaus n'eust paour et grande soupeçon.
Par foy il orent droit, car pour vray vous dist-on,
Que, se le roy meismes en sa propre façon
Ne se fust amonstrés à la colation
Dou quemun de Paris, tantos et sans pardon
Il estoient entrés en telle abusion

568. *A bandon*, à la hâte, sans retard.

Qu'il eussent mis à mort tous ciaus de la mason,
Et disoient en haut : « Ouvrés l'uis à bandon
» Et nous monstrés no roy pour veir s'il a se bien non
» Ou nous meterons tout à grant destruction. »
Adont vint as freniestres li bons rois de renon
Et dist : « Ma bone gent, n'ayés plus marison.
» Je sui sains et haitiés. Ralés ens vos masons.
» Il n'i a for que bien, mais nous vous en mierchions
» De la ciertaine amour, car bien veoir poons
» Que li ons puet connoistre ses amis au beson. »

« Segneur, ce dist li rois, de bon cuer vous mierchi
» De la grant deligensse et vraie amour norie
» Que j'apierçoy en vous. Se ne l'oubliray mie,
» Ançois m'en souvenra tous les jours de ma vie.
» Or vous prié-ge et requiers et sans faire estourmie
» Cascuns voist repairant dedens se mennandie,
» Car il n'i a que bien, mais une rièverie
» Cuidames ore faire : se tourna à folie.
» Des blechiés en y ot non pas par ouredie,
» Mais par malle aventure et par ovre anemie.
» Pour çou leva la noise ens le salle votie
» Mais, la mierchit de Dieu, la cose est rapaisie.
» Je n'ai mal, ne dolour, dont Jhésus en grasie
» Et vous entièrement, car, bien voi, vostre aye
» Me vauroit au besoing, car bien voi la copie.
» Ore vous retrayés tous en ycelle nuitie
» Bien et paisiblement : c'est ce que je vous prie. »
Quant li bourgois l'oïrent, s'en firent chière lie.
Quant il orent le roy qui ensi s'umelie,
Dont s'en sont repairiés, cascuns à se partie.
L'endemain par Paris fu la nouvielle oïe
De ceux qui furent ars par ycelle diablie,
Dont i ot grant murmure par le ville jolie.
Et dient l'un à l'autre tout bas à vois serie :

« Ay! bons rois de France, que vous faites folie
» De soustenir tans gens qui font telle diablie,
» Et qui pour vous mourdrir font telle sorcerie!
» Que ne fait-on justiche, douce vierge Marie!
» N'i devriés espargnier ne cousin, ne lingnie,
» Ne meismes vo frère, s'il estoit de tel vie. »

Ansi parmi Paris au tans dont je vos dis,
Murmuroient la gent, li grant et li petit;
Et un bien pau apriès, ce nous dist li escris,
Ala li rois à Gaufle, un castiel de haut pris,
O lui Loïs son frère et des autres marchis
Veïr la noble royne qui fu de lieu gentis.
Grant fieste fist du roy et l'apiella : « biau fis, »
Doucement l'acola et le baisa ou vis;
Si fist-elle son frère, mout les a conjoïs.
En salle les mena la dame dont je dis;
Là fist faire un diner qui mout fu bien furnis.
Apriès le Dieu mercier sont au diner asis,
Mais Loïs pour diner n'estoit mie famis.
Il a fait ensieller et cevaus et roncis
Et dist qu'il s'en iroit cachier ès lairis
Et ès bois qui là furent biaus et haus et fuellis;
Mais, ains qu'il y alast, fu ses chemins enpris
Par dedens la cuisinne où les mès sont rostis.
Il salua les keus qu'à jenous se sont mis.
Là avisa les mès, dont il seront siervis.
« Où est le plat du roy, signeur ? » ce dist Loïs.
— « Vés-le là », dist li uns qui fu li plus hastis.
Adont les souspesa li dus dont je vous dis
Et mennia les mès qui dedens furent mis;
Mais ne vous sai à dire s'il y fist mal ou pis.
Mais sitos que li plas fu à la table mis,

636. *Lairis*, champs en friche.

A la roine en est li uns des keus afuis
Et li a dit : « Madame, pour Dieu de paradis,
» Loïs duc d'Orliens a une pourre mis
» Dedens le plat du roy, ne sai pour quel avis;
» Ore ne le menga, mais bien sai que je vis
» Blanque pourre gieter, dont il estoit saisis. »
Quant la roine l'ot, ses cuers fu enbahis.
Elle dist au varlet : « Sus les yeux de ton vis
» N'en parolle jamais, se ce n'est mes otris. »
— « Dame, dist li varlès, nenil par Jhésus-Cris,
» Car outre vo commant yrai-ge mout envis. »

Quant la noble royne dont je fai parlement,
Entendit au varlet conter tel erement
Et vit la mauvaissetet à coy Loïs content,
Le bon roy regarda adont mout tenrement
Qui gaires ne visoit à cestui convenent;
Car adont ne visoit fors qu'à esbatement
Et à siévir jovenesse et vivre plaisanment.
Dont prist à soupirer la dame coiement
Et dist en soi-meismes : « Vrais Dieus du firmament,
» Voelliés garder ce roy qui est de jovène jouvent;
» Car il est bien tailliés de souffrir grant tourment
» S'il n'est mis en vo garde, quant si proçain parent
» Comme son frère est jà, qui à se mort content.
» Bien sai, de lui ne vient point le commencement,
» Car il a conbonneurs qui par enortement
» Li font faire telle cose. Pités est vraiaiement
» De mettre un tel enfant en tel abusement
» Pour destruire son sanc. Dieux, ne le souffrés noient! »
Ensique la roine fu en tel pensement,
Li nobles rois fist signe à son escuier gent
Qu'on li trençast des mès pour son respassement;
Mais la royne Blance fist roster en présent
Le plat devant le roy, et li dist simplement :

« Biaus fieux, de cest mès-chi ne goustés nullement. »
— « Porté-le à l'aumoine, » dist-elle incontinent;
Puis huqua un varlet, si li dist bellement :
« Va dire à l'aumonnier qu'il ne touque noient,
» Lui, ne autruy des mès, ançois tout quoiement
» On les enfueche en tierre bien et parfondement. »
Et chieux à l'aumoinier le dist sifaitement,
Mès l'aumoinier ot jà fait le maniement
Et touquiet à ces mès des dois tant seullement.
Une crouste de pain porta-il à son dent
Qu'il prist à celle main que touqua ensement,
Un pau en avala, mais ce ne fu grantment,
Dont fondi en un mont, tous li cuers li dément.
Lors par piés et par gambes fu portés vistement
Sus son lit, puis vesqui un mois tant seullement.
Hé Dieus! que la roine en eut le cuer dolent!
Mais au roy n'en osa fère nul parlement,
Et Loïs s'en revint droit à l'aviesprement.
Li rois li demande dont venoit ensement :
« Monsegneur, dist Loïs, de cachier vraiement. »
— « Que vous avés cachiet? mais n'avés pris noient. »

Segneur, apriès ces fais que droit-ci vos devis,
Droitement à Biauvais ne sai cinq jours ou six,
Ot li rois un tel mal qu'en soursaut li fu pris,
Qu'il crioit hautement : « Hélas, je suis ochis!
« Ostés-moi celle espée que mon frère m'a mis
» Trestout parmi le cors. Je suis par lui traïs. »
Mais ses gens li disoient : « Hé! nobles rois gentis,
» Apaisiés vostre cuer, car vostres frères Loïs
» Ne vous puet nul mal faire : point n'est en cest païs,
» Anchois est dehaitiés demorés à Paris
» Il ne vous feroit mal pour tout l'or de Brandis.

713. *Brandis*, Brindes, Brindusium. Locution proverbiale.

» C'est vos frères giermains et vos loiaus amis. »
— « Ce fait-il, dist li rois; par lui serai ocis,
» Car je sens sen espée couler parmi le pis. »

Segneur, cieux Loïs qui fu dus d'Oreliens,
Par Phelipes de Masières fu tos mis ès loyens
De mauvaisse convoitise qui destruist mout de gens,
Et faisoit dedens Franche tous ses commandemens,
De tailles et de débites ne lui espargnoit riens,
S'en acatoit contrées, tierres, rentes et cens
Et s'envoioit gens d'armes par milliers et par cens,
Sur les cans les tenoit, ne sai par quel asens,
Mais ne faisoient rien que pillier povres gens.
Cascuns les maudissoit et dehors et dedens,
Et cil qui leur faisoit faire teux eremens;
Si prioient à Dieu d'en avoir vengement.
Et d'autre part faisoit cieus Loïs grans despens.
Sur le trésor du roy com à ses commandemens
Prenoit et ravisoit, s'acatoit paremens
Chevaus et palefrois et biaus estoremens,
Dont li consaus du roy estoient mout dolens,
Sique par vrais acort il furent tout d'asens
De faire un gouverneur qui ainsi qu'uns régens
Garderoit le roiaume et tenroit jugemens.
Lors au duc de Bourgongne en fu fais li présens,
Dont li dus d'Oreliens en yssi priès dou sens.
Se jura Jhésus-Cris qui est omnipotens,
Qu'il le fera destruire, se il puet par nul sens.
Il y mist mout grant paine, si fist comme négligens.
Par ce fait commença et paine et contens
Dont puissedi avienut grans deuils et grans tourmens;
Envie et convoitisse qui art le cuer des gens,
Et hayne qui est poignans plus que serpens,
Mirent guerre et discorde entre deux haus parens.

Segneur, par ce fait-chi la guerre commencha,
Voire couviertement, car mie n'i pensa
Li bon duc de Bourgongne, car nul mal n'y chaça,
Que ses niés le haïst, garde ne s'en donna
De cî jusques à un jour qu'on vous recordera
Que Loïs d'Orliens à Ciéllestins ala,
A Phelipes de Masières tout le fait raconta
Comment le duc son oncle de Bourgongne delà
Est gouverneur de France, le pays gardera :
« Je n'i aray plus riens, qui ne s'avisera
» Comment à ce fait-chi remède on y metra. »
— « Sire, ce dist Phelipes, destruire le faura.
» Or vous dirai comment on en esploitera.
» Vous ferés une enbusque, que quant esbatre yra,
» De dix ou douse varlès où on marchandera
» De lui mettre à se fin; on les enbusquera.
» Il a une manière que quant as cans s'en va,
» A mout petit de gens tousjours se partira,
» Sitos qu'il est montés, piet n'i atendera.
» Et quant il va voler, trestout devant yra,
» Et s'il avenoit ore qu'il voler alast jà
» Et il fust desseullés, l'un des varlès saura,
» Qui ou cors le ferroit, li autres revenra,
» Ou deux ou trois ou quatre; ensi on l'ochira,
» Et puis dedens le Saine un batiel y ara
» Où cieux se meteront quant le fait fait sera.
» Trestout outre le Saine, li batiaus les menra :
» Ensi escaperont. Par ce on ne sara
» Qui ara mort vostre oncle. Ensement demorra
» Le gouverne en vo main, puis on avisera
» Pour le sourplus comment on en fera. »

Segneur, sifaitement fu ce fait ordenet.
Jusques à dix varlès furent tantos mandet,
Et aucun gentilhomme y furent ajoutet

A qui li dus Loïs révéla son secret,
Et tant leur a proumis qu'il furent acordet
De faire et obéir tout à se volentet,
Et le mort de son oncle li orent tout juret.
Mais il ne pleut à Dieu, le roi de magestet,
Qui vot sauver Phelippe, le bon duc honouret;
Car li uns de ces dix qui avoient juret
La mort dou noble duc qui tant ot de bontet,
Manda au noble duc comment ont marchandet
De lui à mort livrer, et avoit enbrievet
Les nons et les sournons sique s'en sot gardet.
En un petit briefvet lequel fu délivret
Au bon duc de Bourgongne, le baillan en secret,
Et quant li dus le tient et il vit la clartet
Dou marquiet qui fu fais, li sans li est mués.
Nonobstant par le sens dont il ot à plentet,
A nul home des siens n'en a samblant montret
Jusques à tant qu'il fu de sen diner levés,
A son hostel d'Artois qui bien fu estoffés.
Li dus ot ce briefvet en son puingnet boutet;
Et apriès le diner, sitos qu'il fu levés,
Ensi comme pour dormir en se cambre est entrés,
Et tantos le siévirent si home les plus privés.
Lors se desçainst li dus et s'est desboutenés.
De l'un de ses puignès, quant il fu desvolé,
Le briefvet li quéy, dont je vous ay parlé.
Dist un sien familiers qui bien l'ot avisé:
« Monsegneur, ce dist-il, ayés-vous ariesté.
» Vechi un escritiel de vo puignet volé. »
— « Segneur, ce dist Phelipes, or ayés regardé.
» Par dedens che briefvet vous y arés trouvé
» Les nons et les sournons de ceux qu'ont marchandé
» A biau neveu d'Orliens de mi avoir tué. »
Là en y ot aucuns qui le fait ont trouvé;
Mout s'en esmiervelièrent, mout s'en sont eshidé.

Ne say pas du sourplus comment le duc loé
Se venga des marcans, mais bien se fu gardé
De vuidier de Paris ensement esseulé;
Et on ne puet garder, ne yvier, ne estet,
Nul plus noble castiel, on le dist en secré,
Que son cors proprement, se vie et se santé.

Segneur, se tous les fais vous voloie conter
Qu'il avint à ce tans, trop vous poroie tenner;
Mais ce duc d'Orliens dont vous oés parler,
Fu dolans à son cuer qu'il ne pot aquiéver
Par fait de soutieuté che qu'il voloit penser,
S'avisa que de force il en voroit ouvrer.
Dont fist couviertement gens d'armes assambler;
Jusques en Lombardie fist messaiges aler
A ce duc de Melan dont j'ai volut parler,
Qui li ot fait sa fille à moullier espouser,
En quidant que royne le deuist ordener,
Et en pansant toudis que on peust afiner
Le plus preudoume roy sans malisse penser,
Qui fust en tout le monde deçà, ne delà mer,
Et avoecques tout çou cuidoient déshireter
Les bienveullans du roy qui le durent garder.
Quant le duc de Melan oy du fait parler
Et de la grant hayne que Loys dut porter
Enviers le duc son oncle qui mout fist à loer,
Bien deux mille Lombars fist chieux dus apriester
Pour venir dedens France le duc Loïs conforter
Et pour grever le duc de Bourgongne au cuer ber.
Dont se vorent Lombart fièrement arouter,
Dedens Savoie entrèrent, le païs vont fuster,
Les bonnes gens aloient pillier et desreuber;
Mais li contes qui ot la tierre à gouverner,
Fu de mout jovène eaige, pour voir le puis conter.
Il ot la fille au duc de Bourgongne au cuer ber;

Il fist clore le pas qu'il ne peussent passer,
Car Savoie est si forte que uns n'y puet entrer
S'il ne plaist bien au conte qui l'a à gouverner,
Pour les roches qui font la tierre avironner,
Et tout droit as passaiges a-on fait maçonner
Castiaus et bonnes villes pour le pas estouper.
Li Lombart y entrèrent, ne s'en seurent garder,
Mais n'en porent yssir, pour vrai le puis conter;
Car li quens de Savoie y fist sa gent aler,
Et là fist les Lombars si bien avironner
Que là leur convint rendre quanque il vorent reuber.
De toutes leurs armeures les firent desdosser;
Cevaus, or et argent tout leur font destourser.
S'il ont bons garnemens, on leur ala oster,
Et des plus grans fist-on plentet enprisonner
Que firent à finanches puissedi rançonner,
Et les povres mesçans qui n'orent que donner,
Sans argent et sans gages les laissièrent aler.
Parmi le Lonbardie les vorent desreuber,
S'en fist-on maint morir et à fourques mener.
Or puet li dus d'Orliens les Lombars awarder,
Car jamais n'oseront par Savoie passer.

Quant li dus d'Orliens a oy retraitier
Qu'on avoit fait ensi les Lombars riestier
Ou païs de Savoie, n'i ot que courouchier.
Il jura Jhésus-Cris, le père droiturier,
Qu'à fin les metera, qui qu'en doie groucier,
Mais li contes gentis ne le doute un denier,
Car tant qu'en son païs il se voelle herbregier
Et qu'il y ait assés à boire et à mengier,
Il n'i a homme vivant qui le puist damaigier.
Or vous lairai de lui, si vorai repairier

876. *Groucier*, murmurer.

Au bon duc de Bourgongne qui tant fist à prisier.
Quant il vit son neveut d'Orliens enforchier,
Lors pense qu'il tendoit à lui adamagier;
Se manda en Bourgongne et en Artois arier,
Et en Flandres osi maint noble soudoier.
A son mant sont alet maint noble cevalier
Flamens et Artisiens pour le bon duc aidier,
Meismes des Liégois o Jehan de Baivier.
Or vous dirai dou duc d'Orliens au vis fier,
Qui tous les jours pensoit et voloit soutillier
A son oncle grever pour lui adamaigier.
Dedens un fort castiel se vot amanaigier.
Jadis fu une porte qu'on a fait renforchier,
La porte Saint-Antone qu'ai oy retraitier;
Et li dus de Bourgongne s'i est alés logier
Tout droit à Esconflans asés priès du moustier.
Là avoit un hostel qui fu nobles et chier.
En ce lieu fu souvent pour lui solasier;
Se venoit à Paris osi esbanoier.
Il avoit fait ses gens parmi Paris logier,
Mais le duc d'Orliens ne se voloit bougier
Dou castiel Saint-Antone, là se faisoit gaitier,
Se ne fu une nuit dont vous m'orés nonchier,
Par un biel jour d'estet que fist caut et plenier
Que li dus de Bourgongne vot de Paris vuidier,
S'aloit à Esconflans la nuitie couchier.
Mout noblement le vorent si baron convoyer
Tout jusque à Esconflans, puis vorent repairier
En Paris la citet pour leurs cors aaisier.
Mais Loïs d'Orliens qui oy retraitier
Que ses oncles aloit à Esconflans logier,
Il fist tout coiement ses gens aparellier.
Chi dix, chi vingt, chi trente, les a fait cevauchier
Au lés d'enviers le Temple, bien sont demy myllier,
Puis vuida dou castiel et monta ou destrier

Et jura Jhésus-Cris le père droiturier
Qu'il yra un petit son oncle resvellier.

Segneur, che duc d'Orliens ne fist ariestison.
Ensi qu'à la viesprée est yssus du dongon
A cinq cens hommes d'armes armés sus l'aragon,
Viers Esconflans ala par mout fière façon,
Là où estoit logiés li bon dus bourgegnons.
Asis fu au souper en consolation,
Et les gens au bon duc dont nous chi vous parlons
Venoient à Paris pour recréation,
Mais quant virent de gens telle aparition
S'il en eurent paour, miervillier n'en doit-on;
Car bien sèvent que c'est d'Orliens le baron.
Qui les véist adont retourner de randon
Et broquier les cevaus et monstrer le talon,
Bien peuist dire au vrai : « Cil ont grant soupeçon. »
Li uns piert son capiel, li autres son capron,
Et li ceval trouvèrent à le fois un perron,
Si s'acopoient parmy tous plas à ventrelon,
Se viersoient en un mont li mestre et l'aragon;
Et de tel en y ot qui par escaufison,
Qui par courre jetoient leurs mestres ou sablon,
Et puis si s'en aloient à piet tout le troton.
Voire li dus d'Orliens n'en fist se rire non,
Point ne les vot cachier, ne il, ne si baron,
Ançois va ourdiant autour de le mason
Là où li dus estoit, c'on nomma Phelipon.
Pierres de La Trémoulle, uns escuiers de non,
(Point ne fu cevaliers à ycelle saison),
Fu à une freniestre apoiés, ce dist-on,
Voit contreval les cans venir de gens fuison
Armés et abilliés comme pour faire tençon;
D'autre part coisi gens venir de grant randon

949. *Coisi*, vit.

Les fuians qui akeurent en faisant hideux son.
Quant Pierres les coysi, se fu en soupeçon.
La trompette apiella qui Paris ot à non :
« Sonne, dist-il le trompe, car il en est saison;
» Nous averons asaut mierveleux et félon. »
Quant chieux ont entendut que Pierres va disant,
Il saizi sa trompette, se leva haut bondisant.
Bien l'entendi li duc de Bourgongne au cors franc,
Qui avoec ses deux fieus fu à table séant :
Ce fu Jehan et Antonnes, Jehans fu li plus grans.
Or vous dirai dou duc de Bourgongne tenant.
Quant la trompette oï, qui fort va grailiant,
Il demanda : « Que c'est? » Adonques li fuiant
Entrent en Esconflans et s'en vinrent devant
Le bon duc de Bourgongne, hautement escriant :
« Et pour Dieu, nobles dus, metés-vous à garant.
» Veci vos anemis qui fort se vont hastant,
» Pour vous livrer asaut; bien en font l'aparant.
» Vostres neveus d'Orliens est ou front tout devant. »
Et quant li dus l'entent, salis est en estant.
Tantos se fist armer, osi font si enfant :
Ce fu Jehan et Antoines qui depuis tint Breubant.
Antonnes a parlet hautement en oiant :
« Monsegneur, je vous prie, ou non Dieu le puissant,
» Faites armer vo gent et derière et devant,
» Et montons à ceval. Si alons hors yssant
» Contre ce duc d'Orliens qui nous va abetant;
» Et si le combatons ensamble maintenant.
» S'envoions au secours à Paris là devant
» A Jehan de Baivière. Tantos venra avant
» Avoecques ses Liégois qui sont fier et poisant;
» Et s'arons ce duc et tout ce remannant.
» Tant qu'il sera vivans, je vous jure et créant,

961. *Grailiant*, produisant un son aigu et clair. 976. *Abêtant*, tendant ses piéges.

» Ne me firai en lui jamais en mon vivant. »

Quant li dus de Bourgongne a son fil entendu
Antonne qui depuis tint de Breubant le treu,
Qui encore à che tans jovène d'aige fu,
Mout l'en seut bon gré et mout li ot pléu.
Se dist en luy meismes : « Par le vray cors Jhésu,
» Si tu vis longement, seras preux et menbru,
» Et warderas tes drois, bien m'en sui apercheu. »
Lors s'est li nobles dus armés et fier viestu,
Se gent a ordenée comme il li a pléu;
A deffense se mist, si archier sont venut,
Arbalestrier osi à maint quariel agu.
Li dus vint as freniestres de l'ostel où il fu,
Et veist les gens d'armes desus le pret hierbu,
Son neveu d'Orliens a mout bien reconneu
Qui faisoit le samblant qu'il l'avoit à salu.
« Amis, dist li Bourguegnons, biaus dous père Jhésu,
» Qu'a chieux hons enpensé, bien à Dieu séu,
» Qui ensi voet destruire par sen fol argu
» Et par très-fausse envie qu'il i a conceu.
» Or est-il de mon sanc estrait et descendus;
» Fieus fu du roy mon frère, cui Dieu face salu,
» Et si me het osi; las! pourcoy le fes-tu?
» Onques ne te mesfis valiant un festu. »
Ensi disoit li dus qui mout preudome fu.

Ensement que li dus as freniestres estoit
A l'ostel d'Esconflans où sa gent ordenoit
Pour le lieu à deffendre, car l'estour atendoit
Et l'asaut avoir ciertainement cuidoit,
Et li duc d'Orlyens le maison acostioit,
Ensi c'un quart de lieue plus priès que l'aproçoit,
Et tousjours la trompette se trompette sonnoit.
Pierres de La Trémoulle forment l'en engrieffoit,

Car sachiés de ciertain, point à séur n'estoit.
Osi ne sont li autre, miervillier ne s'en doit,
Car cils dus d'Orlyens mout grant samblant faisoit
D'asalir le mason, et le singne en monstroit;
Et trestous ses archiers devant luy arengoit
Et ses arbalestriers, ce qu'il en y avoit.
Et Antonnes li bers à son père disoit:
« Chiers sires, yssons là hors, car qui les asauroit
» Bien et hardiement, on les esbahiroit. »
Lors dist Jehans ses frères, qui ses ainsnés estoit:
« Taisiés, Antonnes frères, uns asaus n'i vauroit.
» De follement haster, ce seroit mal esploit;
» C'est pour pierdre la vie, se li cas avenoit,
» Car par estre trop caus, souvent on se déçoit:
» Jovènes consaus ne vaut riens en tel esploit. »
— « C'est vrai, » ce dist Antonnes, qui adont s'avisoit.
Lors li a dit: « Biau frères, de ce dire avés droit.
» Ailleurs que chi l'avés esprouvet par me foit. »

Ensi se sont ensanle li frère devisé,
Et li bons dus, leurs pères, les a bien escoutés.
De ce qu'Antonnes dist, en a ris à plenté;
Mais Jehans de Neviers ne s'en est point yrés,
Car il savoit bien de fait qu'il disoit véritet.
Or vous diray dou duc d'Orlyens la ducé.
Quant il ot là grant tans et venut et alé,
Jusques à mienuit, bien priès de l'ajourner,
En monstrant pluiseurs singnes, non mie d'amistet,
Tout court s'en détourna et s'est acheminés
Tout jusques à Paris, ne s'i est ariestés.
Ou castiel Saint-Antonne s'en est li dus rentrés
Et ses gens repairièrent où furent hostelet.
La nouvielle s'espant par Paris la cité,
Comment le duc d'Orlyens ot celle nuit ouvré.
Lors dist li uns à l'autre: « Par Dieu de magesté,

« S'il puet, il destruira le bon duc honouré,
» Phelipe de Bourgongne où tant a de loiautet. »

Segneur, yceste cosse longement demora.
En doute et en hayne cascuns d'aus se garda;
Mais li princes de France qui estoient droit là,
Se meslèrent de celle pais; on y traita
Tant c'uns acors fu pris et c'on les acorda.
Mais li dus de Bourgongne pour çou ne s'i fia,
Car onques nul bon fons puis ce jour n'i trouva.
Mais pau vesqui depuis, sicomme on vous dira;
Et apriès son trespas que du siècle fina,
La guerre et li débas forment recommença
A Jehan, le sien fil, qui poisaument rengna.
Car cis dus d'Orlyens tellement l'encarcha,
Pour tant qu'il vit le peuple qui à lui s'adonna;
Envie et convoitisse qui en son cuer rengna,
Li fist haïr ce duc qui nul mal n'i cacha,
De coy la guerre esmut qui se recommença.
Mais ce duc d'Orlyens mie tant ne pensa
A la hayne au duc, quoyqu'à lui le monstra,
Qu'il faisoit à autrui, car tousjours pourpensa
A destruire le roy, bien y pert et parra;
Mais en fin en morut, ensi c'on vous dira
Ens la bonne cançon, qui oïr le vora.

Segneur, on dist souvent par livres et par cans,
Par les bien entendus et les bons escoutans
A une fois oïr doit estre soufisans.
Combien que ceste cosse soit si aparisans
Et si manifestée as petis et à grans,
Des mauvais cuers faintis et des mauvais tirans
Qui vaurent exurper le roiaume des Frans
Et destruire le roy et tous ses atenans,
Comme fieus et fiévés et princes et tenans

Qui estoient au roy amis et bien vellans,
Chieus voloient destruire les pervers soudoians
Avoecques le roiaume et tous les abitans,
Et prehender ayans et estre posessans
Des castiaus et des villes et des cités poisans.
Li uns s'en faisoit rois, li autres lieustenans,
L'autre duc, l'autre conte, puis fu leurs ensians.
Mais par un droit miracle que Dieux y fu monstrans,
Tant que par le prouesce d'aucuns et bien pensans
Fu orguel et quidiers si reboutés as cans
Que li plus grant tournèrent le dos comme mescans,
Combien c'au pays firent damaiges mout très-grans.
Pau d'avoir y aquissent, et d'ounour mains dix tans;
Et là fu aprouvés uns ciertains parlers frans
Qui ès viers de la Bible est mout bien afréans,
Que le trace dou père poursievent les enfans.

Signeur, c'est verités, li fais est aprouvés :
Apriès la mort dou père les enfans sont prouvé
Par rieulle telle qu'il ont ens leur père trouvé;
Et afin que le fait ne me soit reprouvé,
Par le duc de Bourgongne point ne l'ay controuvé.
On apreuve l'exemple par bielle actorité.
Combien que je l'avois compris en mauvaisté,
Je le retourneray en parfaicte bonté;
Car le duc de Bourgongne dont je vous ai parlé,
C'on nomma Phelipon, ou tans qu'il ot rengné,
Garda tousjours son roy et son droit avoé
Contre ceux qu'il veoit de mal faire enorté.
Si en souffri depuis mainte dure griefté,
Et en maint grant péril fu sen cors obstiné;
Et pour ce fait venir à se moralité
De ce duc soufisant qui tant ot labouré,
C'au mieux qu'il pot, garda son ciertain avoé
Contre cheux qui avoient à se mort maçonné,

Quant chieus dus fu du siècle finis et trespassés,
Le duc Jehan son fil dont je vous ai parlé,
Le trace de son père sievy en vérité;
Car encontre une paine qu'il en ot enduré,
Li fieux en ot quarante de paine et dureté,
Et se fu en son tans tout le fait aprouvé
Et le cose esclarchie qui en grant obsecurté
Avoit esté repuse et en grant enorbes esté;
Et là fu le contraire de çou que j'ay parlé,
Dou noble duc Jehan qui par grant loyauté
Siévy le trache au père qui l'avoit engenré,
Et ausi le siévirent ciaus de l'autre costé,
Mais ce fu en mal faire et en grant mauvaisté;
Car on dist en proverbe qui bien est avéré :
C'on voit par les tiessons quels labeur a esté.

Segneur, apriès ces fais dont j'ai esté parlans,
Que li dus de Bourgongne, Phelipes li vaillans
Et li dus d'Orlyens se furent acordans,
Li nobles dus Phelipes dont j'ai estet parlans
Et Jehans de Baivière fu de Paris partans.
Phelipes li bon dus fu à Aras venans,
Avoec lui ses deux fieux Antonnes et Jehans;
Encore en y ot ung qui mout fu jovènes d'ans :
Phelipes ot à non, qui fu preux et vaillans.
Or avint en ce tierme dont je vous sui parlans,
C'on fist ung mariaige à Aras, en ce tans,
D'Antonne fil dou duc, qui tant fu soufisans,
Et de le fille au conte qui Saint-Pol fu tenans.
Et apriès ce mariaige, li nobles dus poisans
Traita tant la dame à qui estoit Breubans,
Que de celle ducée, qui mout est proufitans,
Fu mis en la saisine Antonnes qui fu grans,
Résiervé que la dame devoit estre posessans
D'aucunes des droitures pour joïr tout sen tans;

Et li dus de Bourgongne se fu d'Aras partans;
S'enmena ses deux fieux, Antoine et Jehans;
Et s'en vient en Breubant li nobles dus vaillans
Pour faire Antoine duc, nus ne le fu contrestans.
Mais tout droit à Brousielles, une ville mout plaisans,
Prist une maladie miervilleuse et pesans
Au rice duc Phelipe, dont ce fu pités grans;
En la ville de Hal là fina-il son tans.
Quant il dut trespasser, il manda ses enfans,
Voire les deus ainsnés, Jehans fu li plus grans,
Antonnes li secons qui mout fu avenans.
Apellés fu dou duc prumièrement Jehans.
« Biaus fieux, ce dist li dus, preux estes et saçans,
» Saige estes et avisés et tous biens concevans.
» Or voi bien et pierçoi que finés est mes tans
» Voire en ce monde-ci, et il en est bien tans.
» Or ai estet tousjours curieux et visans
» De garder le roiaume et la tierre des Frans.
» J'ai gardé loiaument le roy et ses enfans;
» Selonc le mien pooir leur ay esté garans,
» Car tout couviertement leur est aucuns nuisans
» Dont j'ai eut hayne pour estre soustenans
» Le droit et le raison du règne qui est grans;
» Et osi arés-vous, j'en sui fermes et créans.
» Si en sera en péril li roiaumes plaisans,
» Le roy et ses enfans qui tant sont soufisans,
» Se vous n'estes à çou briefment remédians.
» Vous avés bon mestier, je le vous jure et créant,
» D'avoir loial consail et de gens soufisans,
» Car mout arés à faire, ains qu'il passe dix ans.
» Or retenés ces poins, soiés ent avisans,
» Comment vous maintenrés encontre vos nuisans,
» Et n'atendés point tant c'on vous soit asalans,
» Car encontre viseux, malisieux en tous tans. »

« Biaus fieus, ce dist li dus, c'on nomma Phelipon,
» Aidiés vos bons amis et toudis au beson;
» Et cheux qui bien vous faict, rendés-leur la parçon.
» Contre vos anemis soiés durs et felons
» Et n'atendés point tant qu'ayés le horion.
» Et je vous chierque chi, sour vo dannation
» Et sus tout le salut et le sauvation
» De l'âme de vo cors pour vo rédemtion,
» Que vos metés vo cure et vo discrétion
» A warder le roiaume de toute présomtion
» Et le cose publique sans nulle variation,
» Et le roi vo segneur c'on apielle Carlon.
» Siervés, cremés, amés en vraie opinion
» Lui et tous ses enfans de génération;
» Gardés-les loiaument, car il en ont besong.
» Poisans serés asés pour warder leur coron,
» Et le vostre ensement ne tenra s'en vous non.
» Car pièça ne fu prinches de si très-haut renon,
» Ne qui eust de tierre autant en se parçon.
» Vous arés de Bourgongne la ducée en vo non,
» Et le contet de Flandres qui porte noir lion.
» Contes serés d'Artois qui marcist environ;
» De Rétiers et Neviers tenrés le région;
» De Carolois osi qui est de vo parçon.
» Palatin de Salins vous apiellera-on
» Et signeur de Malines et d'Anviers environ.
» Et se vous prie, biaus fieux, ayés avision
» De tenir vostre estat par raison et par point.
» Ayés bonne mainie et de gent d'eslision
» Et créés bon consail, c'est ce dont vous prion. »
Ensi disoit li dus cui Dieus face pardon,
Qui asés tos morut apriès celle saison.
Li cors fu enportés as Chartroux à Digon
Et là fu entierrés à grant pourcession;
Et la duchoise après ne vesqui se peu non.

Ainsy tous li païs dont j'ai fait mention,
Furent au duc Jehan, l'aisné fil, sans parchon,
Se ce ne fu Neviers. La tierre donna-on
Au mainsné des enfans, qui Phelipe ot à non.
Ychieux tint la contrée à ce tans en son non,
Et Jehans de Bourgongne, dont yci vous parlon,
Des tierres, des contrées, que nommé vous a-on,
Fist hommaige au bon roy, sicomme fu de raison.
Proismes fu et parens à lui, bien le savons;
Et se fu pers deux fois de France le royon,
Et fu doyens des pers, qui est, ce nous dist-on,
Une prérogative de très-noble afection.
Il n'i a ou roiaume telle domination
Apriès la divise du roiaume de non.
Mout tint li dus Jehans noble rengnation;
Encore ot enviers le roy autre obligation,
Car li ertier du roy que fil aisné claimon,
Qui fu dus de Giane, ainsi le nommoit-on,
Et dofin de Viane où il a maint dongon,
Jehens avoit espousée par conjonquetion,
L'aisnée fille au duc dont ge fai mention;
Et li fieux de ce duc, n'en ot se celui non,
Ot la fille espousée au bon roy de renon;
Che fu forte aliance et de noble parçon.

Signeur, apriès ces fais dont je vous sui parlant,
Que li dus de Bourgongne ot estet relevant
Ses tierres du bon roy à qui fu atenant,
A Paris se tenoit et aloit compagnant,
Et estoit diligens de faire le commant
Que son père à le mort li ala enjoingnant.
A son pooir aloit le roiaume gardant;
Se n'en voloit li rois souffrir, ne quant, ne tant,
Tailles, ne maletotes, ne quelque estat pesant,
Dont le commun l'amoit et aloit honourant;

Pour le bien c'on veoit de son cors aparant.
L'amoient et prisoient le prince soufisant;
Mais en celui tempore dont je vous sui contant,
S'esmut une hayne et ung content très-grant.
Or vous dirai la cose, comme je le sui entendant.
Ycieus dus d'Orlyens aloit fort contendant
D'avoir la dignitet du roiaume plaisant,
Sicomme la nouvielle le porta en avant.
Or ne pooit du tout i faire son commant,
Tant que le roy de France euist nesun enfant.
Tant fist et pourtraita et ala pourcaçant
C'on li dut amener le daufin soufisant
Droitement à Melun, et fist-on entendant
Qu'en ung pèlerinaige on l'iroit enmenant,
Pour garir d'un malaisse qu'il ot éut mout grant;
Et li dus de Bourgongne, ou tans dont je vous cant,
Fu par dedens Senlis; là aloit séjournant.

Segneur, par le moyen che duc dont je vous di,
Loïs frère du roy fist tant, je vous afi,
Que li dus de Giane, le noble enfant joli,
Fu jetés de Paris; et disoit-on ensi
Qu'en ung pèlerinaige dont il seroit gari,
Le voloit-on mener, car mout avoit langui
D'une grant maladie qui l'avoit afuebli.
L'enfant qui n'i pensoit nul mal, s'i consenti;
Mais, ains que de Paris se fussent départi
Cil qui mener le durent, uns varlès s'en parti.
La viesprée devant monta sus un roncin
Et s'en vint à Senlis; là trouva sans détry
Le bon duc de Bourgongne: se li dist à haut cry
Comment on enmenoit le dofin segneuri.
Quant li dus de Bourgongne ce parler entendi,
Il en fu mout dolans, s'en fu mout esbahis.
« Hé, vrais Dieus, dist li dus, pères qui onques ne menti,

» Voelliés garder l'enfant que point ne soit péris,
» Car on le va mener ès mains sen anemi,
» Et bien sai, s'il le tient, par lui sera traïs. »

Quant li dus de Bourgongne le parler escouta,
Tos et apiertement à se vois s'escria :
« A cevaux ! à cevaus ! bien ait qui me siévra. »
Quant ses cevaus fu prest, par deseure monta.
Il fu priès de minuit, quant il s'en désevra.
Sans atendre nul home, tantos esporonna,
Et ses gens le siévirent, li uns çà, li autres là.
Trestoute nuit ausi li bons dus cevauça;
Droit à solel levant dedens Paris entra;
Et puis deviers Corbuel quanqu'il pot randonna.
Le caroy ratainist où l'enfant on enmena,
Et li dus de Bourgongne, quant à iaus s'adressa,
Il vint droit à l'enfant et si le retourna.
Là ot un cevalier qui mout hant li cria :
« Sire dus, c'est mal fet, car on vous commanda
» Qu'en ung pèlerinaige l'amenissiés deçà,
» Qui est deviers Melun; ensi le vous rouva
» La roïne de France, siques on l'i menra. »
— « Non fera, dist li dus, par Dieu qui tout créa;
» N'onques jà, la roïne ne le vous commanda :
» Ce fu le duç d'Orlyens, bien sai comment il va. »
Lors au duc de Giane, li bons dus demanda :
— « Monsigneur, vous plaist-il d'aler en ce lieu là? »
— « Nennil, ce dist li enfès, remenés-moi deçà.
» Biaus oncles d'Orliens onques jour ne m'ama :
» Je sai bien, s'il me tient, que morir me fera. »

Ansi rescoust l'enfant li dus que je vous di,
Qui en grant aventure aloit, je vous afi;
Et li dus le mena droitement à Paris.
Mout y a quis d'onneur li nobles dus gentis

Pour la grant diligense que ses cors y ot mis.
Signeur, pour ce fait-chi fu durement haïs
De ce duc d'Orlyens, quant li fais li fu dis.
Il jura Jhésu-Crist, le roy de paradis,
Ançois seroit par lui et de ses mains meurdris
Que bien n'en soit vengiés ains deux ans acomplis,
Dont pour ce fait et autres ot tel haïne enpris
Qu'il a mandé gens d'armes par trestous ses païs
Pour destruire Jehan et faire encore pis,
Se il peust acomplir ce ou se fu compris.
Mais il ne pleut à Dieu, le roy de paradis,
Qui puis en prist vengance, car on list ens escris
Que celui qui mal cace, à le fois que le pis
En retourne sur lui, tant qu'il en a du pis.
Signeur or entendés, pour Dieu qui ne menti :
Ichis dus d'Orlyens si durement hay
Le bon duc de Bourgongne qu'il manda sans détry
Gens d'armes à tous lés; grantment en vient à li.
Tout autour de Melun ont le païs honny,
Mais le duc de Bourgongne ne fu point esbahis.
Quant il sot cel afaire. Il en manda osy
En Flandre et en Breubant; ses frères vint à luy,
Et Jehans de Baivières osi ne li faly.
Au mandement dou duc alèrent sans détry
Hainuier et Flament et Artesien osi,
Et maint noble Picart qui sont preu et hardi.
D'autre part Bourgegnon sont à lui obéy.
En Paris ot grant peuple à ce tans que je di,
Et fu en un aoust qu'il fist biel et sery
Que le duc d'Orlyens à Melun se quati ;
Et le duc de Bourgongne et son frère avoec li,
Et Antonnes et Jehans et Phelipes osi
Et Jehans de Baivières qui grans gens ot o li,
Estoient en Paris aprestés et garnis.
Tout entour de la ville fu li païs honnis,

Et entour de Melun fu-il tous desgarnis.
Les pauvres gens des villes s'en sont trestous fuis;
Ne leur demora riens, trestout leur fu ravi.
Le duc d'Orliens mandoit à ses gens autresi,
Et pour ce c'on n'i trouva de vitaille ung espi,
Lors li dus d'Orlyens de Melun se parti
Et s'en vint à Corbuel. Quant de Melun yssi,
Gens d'armes s'aroutèrent, qui vinrent apriès li,
Et quidoient trestous, y n'i avoit celui,
Qu'à Paris s'en venissent pour commenchier l'estry.
Du pont à Carenton la bone gent yssi;
Et vinrent à Paris, ce fu ung semedi.
Quant vinrent ens la ville, mout furent esbahy.
Quant li dus de Bourgongne sot cel afaire chi,
Tantos se fist armer et ses trompes bondir,
Et le duc de Breubant fist armer et fierviestir.
Si fist le roy Loïs et de Navare osi,
Et Jehans de Baivière et le duc de Bery.
Cascuns a s'ordenance vistement establi,
Et li dus de Breubant hors de Paris yssi
Par le consentement des princes que je dis;
S'en mena Bourgegnons et Flamens avoec li,
Picars et Artisiens : cascuns fu fiervestit.
Si bien les ordena li nobles dus gentis
Que ce fu à véoir biautés, je vous afi,
Car ordenet estoient pour commenchier estry
Et pour faire bataille, mais qu'il sacent à qui.

Signeur, à celui jour dont je fai mention;
Fu le duc de Bourgongne deseure Monfaucon.
Bourgegnons et Picars avoit en se parçon,
Prest pour livrer bataille, se il en fust besong;
Et en Paris estoient en noble establison
Archier, arbalestrier, gens d'armes à fuison.
Là estoit bien armés le bon duc bourgegnon

Et Jehan de Baivière et maint princhе de non,
Le fort roy de Navare et Berry et Bourbon.
Si fu li rois Loïs et li quens de Clermont
Et maint autre segneur de noble estrasion.
Ensi furent ce jour en grant abusion,
Et tant c'on leur vint dire et faire mention
Qu'à Corbuel fu logiés ens ou mestre dongon
Le rice duc d'Orlyens et se colation.
Dont font sonner retraise li princhе et li baron.
Cascuns à son hostel a fait repairyson.
Dedens Paris rentrèrent Flamenc et Bourgegnon;
Mès sachiés bien qu'à portes ot bonne garnison,
Et par les quarrefours entour et environ.
Ensi furent lonc tans en celle soupeçon;
Plus de .XL. jours dura le contençon;
Mais li princhе de France qui furent de grant non.
Firent tant et traitièrent de bout et de coron,
C'on les remist ensanle, et le pais en fist-on;
Mais ceste pais ychi ne dura se pau non,
Car le duc d'Orlyens avoit le cuer félon
Et metoit tousjours paine, cuer et avision
A grever son cousin qui tant estoit preudon :
Se depuis l'en mesvint, pau plaindre l'en doit-on.

Segneur, par le traitiet d'aucun princhе poisant
Fu traitie la pais qui pau ala durant,
De ces deux prinches roiaus qui tous furent d'un sanc,
Et les mist-on ensanle; mès li dus de Breubant
Onques n'i vot aler, car il n'amoit noiant
Ce riche duc d'Orlyens où tant avoit beubant.
De Paris se parti, congiet va demandant
Au riche duc son frère qui mout fu dolans,
Et Jehans de Baivières fu awecques li partans,
Cascuns en son pays s'en ala repairant.
Et li dus d'Orlyens traita viers le roy tant

Qu'en celle année meismes, dont je vous sui parlans,
On fist une grosse taille et fu-on travelant
Le peuple mallement, dont ce fu pités grans.
Et ce duc d'Orlyens qui mout fu convoitans
D'aquerre ce trésor c'on aloit requellant,
Se vanta qu'il yroit en Gascongne le grant,
Encontre les Englois qui furent malvellant
Ou roiaume de Franche pour lors, je vous créant.
Mais alyés estoit ens ou tans par avant
A Henri de Lenclastre, je le vous acréant.
Et Loïs dus d'Orlyens ala tant pourchaçant
Qu'il fist une asanblée et une armée grant,
Et ala en Gascogne à grant gent en menant,
Qu'il yra sur Englois et yra contraingnant.
Harpedanne mena, un capitaine grant,
Qui avoit desous lui cinq cens homes combatans,
Tant que de leur prouesce onques n'en seut voir tant.
Mais li dus d'Orlyens, ce dient li aquant,
Acata as Englois en droit argent contant
Deus ou trois forteresces et fu tout sec paiant,
Rout et Blaves, et là fu alouant
Le grant trésor de France, c'on ot estet taillant;
Et puis s'en retourna arrière, je vous créant;
Harpedanne et ses hommes il ne paia noiant,
Dont il ot tel descort qu'il se furent traiant
Du costet des Englois, et reconquissent esrant
Les dites forteresces c'ot estet acatant
Loïs dus d'Orlyens. Par ycel covenant
Fu l'avoir alouet que maint povre marçant,
Maint homme de mestier, maint povre labourant,
Orent payet dou leur, dont ce fu pités grant.

Segneur, en ce tempore que cheli dus Loïs

1444. Il faut, je pense, lire *Bourg*. Cf. Monstrelet, t. Ier, p. 153.

A estet en Gascongne, ensi que je vous dis,
Le bon duc de Bourgongne estoit dedens Paris
Et tenoit compagnie au roy de Saint-Denis.
Or avint à ce tans que uns consaus fu pris
C'on yroit à Calais et que siége y seroit mis.
Li bons dus de Bourgongne y fu adont commys
Et fu fais capitaine de trestout le païs
C'on dist de Picardie et y fu establis.
Se fist sien kievetain d'un cevalier gentis;
Le segneur de Saint-Gorge fu chieux que je vous dis.
Mout estoit vaillans hons, corageux et hardis,
Et le duc de Bourgongne qui cel ofisse ot pris,
Quant il pierçut qu'en France fu teux argens quellis,
Il vot et il requist, et fais l'en fu otris,
C'au proufit du roiaume fust aloués et mis;
Et dont par le consail des plus supilatis
Fu ordenés li dus, et fu à çou commis,
D'aler asir Calais qui mout a fait d'anuys
Et de mal au roiaume et à gens du païs.
Dieux, que li nobles dus fu de çou resjoïs!
Il fist son mandement, car on li eut proumis
C'on envoiroit argent du tout à son devis
Pour paier les grans frais qu'il avoit establis;
Et sur che fist li dus, qui de sens fut garnis,
Ung si noble aparail c'onques hons qui fust vis,
Ne vit telle ordenance, ne fait si bien compris.
Or fu ce grant défaute, par le cors Jhésus-Cris,
C'on ne li laissa faire le fait, com l'eut enpris;
Mais tousjours ont régnet Guennes et Aloris.

Ce fu en l'an de grasse le Père tout poisant
M. IIII^{c}. ans et VI. en poursiévant,
C'on dut asir Calais qui de maus a fait tant
Au royaume de Franche et au peulle devant.
Li bons dus de Bourgongne, Jehan au cuer sachant,

Estoit mout à son cuer baus et liés et joians
C'on l'eut fait capitainne; et fu-on prometant
C'on li envoieroit finnances autretant
Pour bien payer les frais, siqu'il est aséant.
Dont fist ung mandement si fier et si poisant
C'onques nus hons ne vit si très-biel aparant.
De tous costés venoient gens d'armes aplouvant,
D'archiers, d'arbalestriers en paremens plaisans.
Toutes les bonnes villes i furent envoiant
Besant et cars salées c'on i fu cariant.
Les bonnes gens de France estoient si joiant
Que de toutes pars furent vitailles aportant
Pour mener en celle ost c'on fu avelant.
Tout droit à Saint-Omer fu l'aparail mout grant.
Sus cars et sus carettes c'on ala asamblant,
Fist faire li bons dus ung bertesque poisant,
Pour se garder du trait et carier en avant.
Maint noble engien fist faire qui mout furent coustant.
Et veut-on tesmoigner, le vois en fu courant,
Que quant chieux de Calais seurent le convenant
De ce grant aparail c'on aloit ordenant
Pour icheulx asalir, mout en furent dolent;
Car pour l'eure n'avoient point garnison trop grant:
Et de vitaille osi eurent pou li auquant,
Dont telle paour eurent tout li plus soufisant
Que deviers Engletierre, parmi le mer bruiant,
En firent-il mener et fames et enfans
Et trestout leur trésor, or et argent luisant;
Car il savoient bien qu'il ne seroient durant
Et qu'il ne se poroient tenir ne tant, ne quant,
Contre si grant enfort qu'il véoient aparant.
Mais par povre consail et par envie grant
Fu tout contremandet, dont le duc fu dolant.
« Helas! ce dist li dus, vechi mesquief pesant.
» Teux est mout lonc de chi, qui ce fait valiasant,

» Car bien croy que li rois ne s'en melle noiant,
» Se n'est par fol consail c'on li va enortant.
» Guenelons vit encore, bien en voi l'aparant. »
Ensi disoit li dus que je vou voir contant.
Li sires de Saint-Gorge, qui fu preux et vaillans,
Par le très-grant aïr qui le fu sourmontant,
En brisa en trois pièches son espée trançant
En disant : « Maudis soient tous ciaus de Dieu le tout poisant,
» Trestous les traitours c'aujourd'uy sont vivant!
» C'est pités et damaiges c'on en sueffre tant. »

Segneur, en ce tempore que je fai mention,
C'on dut asir Calais, la date prendoit-on
Mille IIII^c. ans et VI., plus n'i contoit-on.
En l'an ensiévant, je croi, ou environ,
Fu le duc d'Orlyens à Paris, au peron,
Et si estoit osi li bons dus bourgegnons;
Et li rois fu malades, tel pitet ne vit-on.
Mout pau estoit haitiés en ycelle saison,
Et Loïs d'Orlyens tendoit à l'esguillon.
Pour venir au droit fait de son contention
Il s'acointa du pape qu'à ce tans tenoit-on,
Cardinnal de La Lune ensement l'apielloit-on.
Depuis fu desposés par figuration;
Se fist-on nouviel pape par élecquesion,
Ensi que je diray, quant il sera saison.
Ce pape de La Lune par se grant mesproison
Fist tout couviertement une mognition
A le requeste au duc qui Loïs ot à non,
Pour sentense jeter sus le bon roy de non
Et pour luy esfachier de sa régnation,
Lui et tous ses enfans de sa génération.
Se devoit en ce lieu rapieller, ce dist-on,
Ce Loïs d'Orlyens; et par audition
Devoit tenir de Franche la gubernation,

Et s'en voloit faire hoirs et plus que d'action.
C'estoit oevre de diable et de grant traïson,
Ensi qu'en la matère avant nous vos dirons.
Or fu-il nescessaire de avoir ung campion
Pour envoier encontre ceste variation
Qui estoit pratiqué pour desfaire vignon
Du droit de Dieu eslut de génération;
Et Dieux y pourvey de point et de saison
Par ung campion juste de son élecquesion,
Qui y mist grant remède; car ung jour, ce dist-on,
Droit là vient s'inclinier selonc me opinion.
Ens ou mois de novembre, xx. iii. jours cont-on,
Mille et IIII^{c}. ans de l'incarnation
Et puis VII. ensement, je croy ou environ,
Avint au duc d'Orlyens ung encontre félon.
Ainsi qu'il revenoit d'une noble maison,
Fu férus d'un mais vent ung si grant horion
C'asés tos n'ot en lui manière, ne raison.
Onques puis ne parla ne françois, ne breton.
Là y ot grant eufroi, quant on sot le façon.
Le prouvost de Paris o de gens grant foison
Sont montés à ceval, chevauchant de randon,
Pour trouver cheux qui orent braset telle façon,
Mais droit enmy leur voie trouvèrent à foison
De poingnans caudes-treppes plus poingnans qu'aguilons;
A ces chevaus enfièrent le piet et le talon;
Li cevaus du prouvos en ot tele portion
Qu'il quéy desous lui tous plas à ventre lons.

Segneur, ensi avint au jour que je vous di,
Car le duc d'Orlyens droitement à Paris
Fu si très-bien atains c'au premier cop asis
Li fu uns puins trenchiés. Encor li fist-on pis,
Car d'une grande hache fu fendus jusques ou pis.
Là commença très-grans doleurs et très-grans cris,

Quant on sot que ce fu d'Orlyens duc Loïs.
Tel cinq cens le plaignent, qui en sont resjoïs,
Et dient environ : « Vrais Dieus de paradis,
» Voilliés tous ceux garder qui en ce point l'ont mis.
» Onques milleur offence ne fu faite ou païs.
» Povres gens destruissoit, onques n'estoit asoufis.
» Tousjours voloit taillier les grans et les petis. »
On fist le cors lever, et puis fu enfuis;
Tout droit à Cellestins fu ses siervices dis.
Phelipes de Másières, quant sot qu'il fu finis,
Onques ne fu au cuer si dolans, ne maris.
Par foi il avoit droit se il fu amatis,
Car par tans en ara grans paines et anuis.
Or vous voray conter des haus prinches gentis,
Dou bon roy de Navare et du bon roy Loïs;
De Bourbon y fu li dus, et osi fu Berris
Et maint autre princhе estrais des fleurs de lis
Qui furent à consail pour savoir le devis
Par coy li dus d'Orlyens avoit estet ocis.
S'en avoient enjoinct le prouvos de Paris
Pour information raporter par escris
Sur ce fait-ci en droit, qui ne fu mie petis.
Ensi, comme il estoient en concitoire mis,
Le duc de Bourgongne qui bien estoit garnis
De gens et de cevaus, comme saiges et soutis,
Où qu'il voit les segneurs, s'escrie à haus cris :
« Segneur, ce dist li dus, or oyés mon avis.
» Or laissiés le penser, ostés vos cuers d'anuis;
» Pour ce fait à savoir, car je pour vray le fis,
» Par mon commandement a estet à mort mis
» Pour le bien du roiaume et pour eschiever le pis
» Et pour le sauvement du roi et de ses fis.
» Mais quant il sera tans, pour vrai le vous plevis,
» Je dirai les raisons, voiant grans et petis :
» Mais encor n'est point heure; pour tant adieu vous dis.

» Je m'en vois viseter de Flandres mon païs.
» Quant il plaira au roy, je seray revertis. »
Dont se part franquement, point ne fu esbahis.
Il monta à ceval; se vida de Paris.

Segneur, or entendés pour Dieu le tout poisant :
Li bons dus s'en parti, ensi que je vous cant,
Et li noble segneur, qui furent demorant,
Furent tous esbahis de son hardit semblant,
Que si hardiement fu le fait avoant,
Comment ne se mua de son coraige noiant
Et comment il parla de cuer saige et constant.
Sans flequir, ne muer, porta son fait avant.
Sans faindre, ne ploier, ne estre resoignant,
Se parti franquement, trestous leurs yeux véant.
Dist li dus de Berry qui parla tout devant :
« Signeur, oy avés ci-endroit maintenant
» Mon neveut de Bourgongne, qui bien va conaisant
» Et aveuc le fait que ci est aparant
» Sus mon neveu d'Orlyens, cui Dieus face garant.
» Or nous faut pourveir briefment o remennant.
» L'en lairons-nous aler sans poursiévir avant? »
Dist le duc de Bourbon : « Nenil, par Dieu le grant,
» Car s'il se pooit mettre en Flandres à garant,
» Nous ne l'arièmes jamais que trop n'alast coustant.
» Mais par celi Segneur qui ou chiel est manant,
» Gou y metrai ançois tout quanques j'ai vaillant,
» Que je n'aie venganche de lui, je ne sçai quant,
» De la mort mon neveu et mon apiertenant,
» Trestout le plus noble home et le plus soufissant
» Qui fust deçà la mer, ne arrière, ne avant.
» Je vous prie, segneur, alons nous avisant
» Comment sera siévis, je vous en sui priant. »
Adont fu apiellés uns cavaliers mout grant;
Mansars du Bos ot non, mout avoit le cuer franc.

Dist li dus de Berri : « Massars, venés avant.
» Prendés o vous cens homes c'on vous sera livrant.
» Si poursiévés che duc qui de ci va partant;
» Se le nous ramenés en ce palais livrant. »
Quant Mansars l'entendi, si se va avisant
En disant : « Mi segneur, je me vois escusant
» De ceste cose-chi : causse y a asés grant.
» Li dus est mes drois sires; le plus de mon vaillant
» Tieng de lui vraiement en hommaige faisant,
» Et de bouce et de mains m'y alai obligant.
» Pour tant n'ai mie causse de mi estre avançant
» De l'aler prendre as mains, ne estre retournans;
» Mais s'il en y a nul qu'il voelle aler devant,
» Je serai li deussimes, de cela je me vant. »
Quant li baron l'oïrent, se le vont regardant;
Teux y ot, qui l'en sorent de ce fait bon garant,
Et tel qui en avoit le cuer forment dolant.

Quant le duc de Bourgongne à la chière hardie
Se parti de Paris, je le vous chiertefie,
Sachiés qu'il avoit mout petite masnie.
Par l'acort des barons de France la garnie
Fu li dus poursiévis à grant chevallerie;
Mais il pooit bien estre cinq lieues lonc et demie
Avant que de Paris fesissent départie.
Se pierdirent leur paine, encore ne l'ont-il mie.
Il en y eut aucuns qu'en firent chière lie
De ce qu'escapés fu. Lors firent reviertie,
Et li dus de Bourgongne broça tant d'esquellie
Qu'il vient à Esclusiers la prumière nuitie.
Là y eut ung varlet qui fu de sa maisnie,
Qui devant fu venus, et ot, je vous afie,
Fait une hanonnée d'uès bien aparellie,
Dedens l'ostel où prist li dus herbergerie.
Et quant li dus y vint, il trouva sans détrie

Le fu à queminée et la table drecie ;
Et li varlès monta, qui ne l'atendi mie,
Et s'en vint à Bapaumes : là prist herbergerie.
Tout droit au point du jour, que l'aube est esclarie,
Entra dedens Bapaume li varlès, coi c'on die,
Et puis ala tout droit deviers la boucerie.
Le car d'un mouton a acatée et paye,
Et en pot et en rost en mist une partie ;
Puis à la cambre au duc gentement apourtie
Les tables fist drechier, et à diestre partie
A aparliet ung autel, et à ung priestre prie
Qu'il soit prest pour canter, tantos et sans détrie
Que li bons dus venroit, et il n'en fali mie.
Il dist toutes ses heures et se grant létanie,
Et li dus qui fu bons, vint là à pou de compagnie.
Non obstant de Bapaumes en yssi grant partie
D'archiers, d'arbalestriers et de la bourgesie.
Quant il sorent la cosse, comment fu pourtraitie
De la mort Loïs, mout font chière esbahie ;
Et li bons dus descent, qui Jhésu-Crist gracie
De ce qu'en son païs s'est trais à garandie.
Quant il vient en se cambre, il le treuve apourtie
Et le viande preste et le table drecie,
Et li fu prestement la messe commenchie ;
Dont dist à lui-meïsmes : « Douce Vierge Marie !
» Qui ensement me siert, il ne me het mie. »

Segneur, quant en Bapaumes li nobles dus entra,
Il treuva trestout prest, et li priestres fu là,
Qui, sitos qu'il le vit, sa casure afula
Et sen *confiteor* en l'eure commença ;
Et li dus de Bourgongne lés lui s'agenoulla,
Qui très-devotement le siervice escouta
Et dist : « Pères poisans, qui tout le mont créa,
» Loés soit tes très-dous nons de ce que suy deçà ;

» Car j'ai des anemis plentet au lés delà.
» Vrais Dieus, se j'ai meffait, ne t'en courèce jà,
» Si vray qu'à bone entente mes cors s'en apensa
» Pour sauver mon segneur, car bien sai de pièça
» Qu'il tendoit à se mort, bien i pert et parra. »
Ensi disoit li dus qui le messe escouta;
En faisant ses regrès, à Dieu miercit cria.
Quant la messe fu dite, li priestres le saina,
Puis s'asirent à table çou de gent qu'il y a.
Ce fu ung dimenche, mais le lundi vint là
Grant plentet de ses gens, cascuns s'i aloga.
De Lile et de Douay et d'Aras y ala
Arciers, arbalestriers; maint en y asanla.
Puis vint li dus à Lile et en Flandres ala;
Mais point n'i fu grantment, quant on li remanda
Qu'il fust à ung jour à Amiens, c'on nomma.
Pour savoir qu'il voet dire, maint prinche y auera,
Et tout à son voloir bon sauf-conduit auera
Pour aler et venir et pour demorer là.

Segneur, en ce tempore une saison apriés
Que li dus de Bourgongne fu à Amiens mandés
Parmy bon sauf-conduit qui li fu donnés,
Li bons dus y ala et des gens à grant plantet.
Il entra en Amiens, où il fu bien amés;
Là fu de par le roy qui de Franche est casés,
Li nobles rois Loïs, qui est de ses parentés,
Et le duc de Berry et des autres asés;
Et si ot avoecques aus évesques et abés.
Ens ou palais l'évesque estoient hostelés
Les segneurs que je dis, en grant solempnités;
Et li dus de Bourgongne avoit pris ses hostés
Droit en le Drapprie, fu ses cors hostelés
Avec ung noble bourgois et de grant parentés
Au jour du parlement qui fu institués,

S'est li dus de Bourgongne mout noblement parés.
Oyés du noble duc dont se fu avisés :
Il fist mander ung pointre, et il li fu amenés.
Lors fist deseure l'uis où il fu hostelés
Où ses armes estoient asises, de bien prés
Fist pourtraire ung rabot, qui bien fu pointurés,
Et puis ung fier de lance qui bien fu agus et amenrés;
Et puis fist ung rocet pourtraire à l'autre lés,
Qui senefie pais et amour et bonté;
Et le fier de la lance senefie obsecureté,
Et le rabot pour mettre à l'ounit de tous lés
Pour cheux qui prenderont o lui guerre mortés;
Au fier de la grant lance seront bien rencontrés.
Pour çou fu fais li fiers et li rabos aprés
Pour tout mettre à l'ouny, castiaus et frumetés
De tous ses aversaires, s'en riens sont amonstrés.
Mais qui prent le rocet, il y a asés amistés;
Pour çou le fist li dus c'on se soit avisés.
Qui guerrier vorra, il en est aprestés,
Et qui voet pais, il est à le pais aclinés.

Li dus de Bourgongne, où tant ot de vaillanche,
Fist droit à son hostel pointurer la samblanche
D'un rocet, d'un rabot et dou fier d'une lanche;
Et chela fist li dus faire en sénefianche
Que qui voet pais à lui, il en a désiranche;
Et qui vodra la guerre, il a bien d'espéranche
Que pour sen droit garder monstera sa poisanche.
Mout estoit saiges hons d'estat et de gouvernanche.
Apriès vint ou palais liement, sans beubanche;
Là treuva des segneurs en très-belle ordenanche.
Dou clergiet y avoit mout très-grant abondance.
Si fu li rois Loïs en très-belle contenanche,
Et le duc de Berry qui le barbe avoit blanche,
Et pluiseurs cevaliers de hautaine alianche.

Hé! Dieus, qu'à l'aprochier y ot grant humilianche!
Quant li dus entra ens, dont je fai devisanche,
Trestous se sont levés pour luy faire honouranche
Et vinrent contre luy parfait de varianche
Ains n'i ot de hayne monstrée nulle acointanche.
Dalés aus l'ont asis sans nulle desplaisanche,
Et puis s'asist cascuns selonc sen ordenanche.
Là y ot mainte raison baillie à grant sustanche
Du fait de la matère et de la ramenbranche
De ce duc d'Orlyens qui fu mors à outranche
Par le duc de Bourgongne qui ot fait conaisanche
Qu'il l'avoit fait ocire de ceux de sa tenanche,
Et monstra bien cause, voiant le roy de France,
Et trestout son consail et sa lingnée franche.
« Quant il plaira au roy, j'en dirai l'aparanche,
» Et feray pournonchier trestout de branche en branche. »

Dist li dus de Bourgongne qui parla hautement :
« Je di pardevant tous, bien et hardiement,
» C'uns prinches quels qu'il soit, amis, frères, cousins, parens,
» Qui maçonne la mort son segneur révérent,
» En fait de forcherie ou par enhierbement,
» De fait de sortiliége, ou par autre errement,
» Dont vous orés articles particulièrement,
» Et s'il est si poisans et si grans ensement
» C'on n'en ose justice faire soufisanment,
» Je di que chieux qui voient son fait si évident,
» Soient contes ou duc, prinches ou autres gens,
» Qui voient et pierçoivent trestout apiertement
» Le coraige de cel qui à le mort content
» De son ciertain signeur ou dou leur ensement,
» Il doivent en aus prendre voloir et hardement,
» Soit de le nuit ou du jour, tant par agaitement,
» Qu'il soit mors et ochis, puissedi qu'autrement
» On ne puet de lui prendre nesun punissement,

» Ne que justice n'ose exserser plainement;
» Et, se chieus qui son fait perchoit aucunement
» Et il le seufre en vie, je di qu'il se mesfait et mesprent;
» Et, se à son segneur en avient mallement,
» Du fait sera copables à tousjours laidement
» Et en sera punis au jour du jugement. »

Ansi que je vous di, li bons dus s'acusa,
Et dist que toutes fois que au bon roy plaira,
Pardevant tout le peuple qui oïr le vora,
Fera dépouplyer le fait ensi qu'il va,
Pour coy il consenti le fait et avisa
Que le duc d'Orlyens ocist et tua;
Et que ciertaine causse et juste i trouvera
Pour le salvation du bon roy qu'il ama;
Et dist qu'en tous ses fais article ne dira,
Qui ne soit aprouvé, et que bien le monstera.
Sus ce fait-chi li parlemens fina,
Et en conclusion la cose déclina
Sus la fourme et manière qu'à ung jour que on nomma,
Dut aler à Paris et sauf-conduit ara
Pour desclairier le fait, siqu'il apiertenra,
Par luy ou par autruy qu'il y commetera,
Qui ses sauvations de point en point dira
Selonc le calité que du fait monstera.
Li dus leur a promis qu'ensement le fera.
Lors se lièvent du siege; li parlemens fina.
Li bons dus de Bourgongne, sitos qu'il se leva,
Tout droit à son hostel revenir y quida;
As signeurs prist congié, mais on le rapella
Par traitiet amiable que entriaus feirent là.
Au diner le retinrent, et il s'i acorda.
Quant il vit que la cosse par tel partit ala,
Tout droit à son hostel de ses gens envoia,
Et leur fist à savoir que point n'i dinera;

Dont tout chil s'esjoït, qui le pais désira.
Mais uns proverbes dist, oï l'avés pièça :
« Toutes bouces qui rient, baisier ne veullent jà. »

Au parlement d'Amiens dont je vous voel parler,
Vit-on pluiseurs estas qui firent à noter;
Car le duc de Berri vot grant samblant monstrer
Au bon duc de Bourgongne et l'asist au diner;
Mais depuis le vot-on parfaitement grever,
Ensi que vous orés en l'istore conter.
Par delés le bon duc de Bourgongne au vis cler
Estoit le roy Loïs, pour luy plus honourer.
Si furent mout bien siervis, ne fait à demander;
Car qui est rices hons, asés puet dispenser.
Mout menoient grant joie li baron et li per,
Ains ne firent samblant de haïne monstrer;
Mais li dus de Bourgongne se vot toudis garder,
Car cui li lieppe tent, petit le fait plorer.
Toute jour vorent joie ensamble démener,
Et l'endemain osi vorent renouveler.
Le bon duc de Bourgongne, pour eux guerredonner
L'onnour que fait li orent, vot tantos aprester
Ung très-noble diner où les vot inviter.
Ensement vorent là li princhе demorer
En pais et en amour, puis vorent désevrer.
Les haus signeurs de France s'en vorent en aller
En la cit de Paris et au roy raconter
La response dou duc de Bourgogne au cuer ber :
Comment à ciertain jour dut venir remonstrer
Les causes et articles, et fera pourposer
Pour quoi il fist le duc d'Orlyens afinner.
Quant li rois l'entendi, mout le pot agréer,
Car en son cuer pooit asés considérer
La malisse parviers à quoi voloit penser
Ychis dus d'Orlyens, bien le peut esprouver.

Le noble roy de France se pot mout désirer
Qu'il peuist le bon duc avoec lui ajouster,
Car bien pierçoit l'amour qu'il li vot monstrer;
Et çou qu'il en a fait, c'estoit pour lui sauver.
Et pour çou voel ce duc à Moab comparer,
Qui du règne David vot l'espée porter;
Car quant il vit sen roi et son signeur sougibter
Par Absalon son fil, qu'il voloit exsurper
Le roiaume son père et l'en voloit bouter,
Tous les jovènes prinches voloit o lui ajouster,
Moab li connestables vot à ce contrester,
Et encontre Absalon vot sen cors exposer,
Pour David son segneur en estoit raporter,
Et remettre en son règne où devoit dominer.
Vot issir en bataille pour l'autre reculer,
Qui voloit du roiaume son père possesser,
Et fist en la citet le roy David demorer.
Mais David vaut au partir as tous commander
Que s'on puet sus son fil la bataille mater,
C'on garde de son cors ocire, ne grever,
Et qu'à lui prisonnier on le voelle ramener;
Mais le bon connestable, que Moab doi nommer,
Le commant son segneur vot adont trespasser
Pour le grant malisse qu'il vot considérer
Pour le roi Absalon, qui vot déshireter
Le roi David son père et son roiaume oster;
Et Dieux qui ne voloit telle ofense endurer,
Fist encontre Absalon la fortune tourner,
Tant que de la bataille le convint destourner.
En courant sur se mulle, le convint aborder
As branques d'un buison qui l'alèrent haper
Par ses crins, c'on pooit à fin or comparer.
Se vot s'i ackroquier, que là vot demorer.
Sen mulet s'enfui, quanqu'il pot randonner.
A celle heure vot iluec ariver

Moab li connestables, qui le va aviser,
Qui pendoit au buison; lors a trait le branc cler;
S'en prist le chief, là vot le commant trespasser
De David son segneur. Atant m'en voel passer,
Mais loiautés li fist obédience outrer.

Segneur, pour ce fait traire à moralitet,
Pour ce duc de Bourgongne ai ce fait raporté,
Qui pour sen roy sauver et se grant roiautet,
Sans avoir le congiet, ne sans estre avoé,
Prist le punition de la grant cruautet
C'on avoit sus sen roi ensement perpétré.
Mais Dieus ne le vot souffrir que le fait fust outré,
Ne qu'Absalon fust rois sus David son ainsné.
Se li tramist Moab dont il fu condampné.
Ce fu le noble duc dont je vous ai parlé,
Qui put estre à Moab à ce fait comparé,
Résiervé que li rois n'avoit point commandé
C'on euist le sien frère de le mort respité,
Par coy d'obédience ne fu point condempné;
Car, sans ce que li rois en fust point infourmés,
Fist paroutrer le fait, car bien ot enquesté
Que, se plus atendoit, trop aueroit cousté;
Car l'autre ne tendoit, sicomme fu aprouvé,
Que d'avoir sen segneur et sen roy déshierté,
Sicomme en pluiseurs lieux a esté bien prové,
Ensi que je dirai, qui m'ara escoutet.

Segneur, or escoutés pour Dieu de paradis;
A ma droite matère voel estre reviertis,
Du bon duc de Bourgongne qui d'Amiens s'est partis.
Apriès le parlement, que de vrai je vous dis,
Pris avoit ciertain jour de raler à Paris,
Pour monstrer les articles que il avoit proumis
Contre le duc d'Orlyens qui fu mors et ocis.

Il revint en Artois dont il tint le païs,
Et puis ala en Flandres où il ot mout d'amis,
Jusque à tant qu'il fu tans du jour qui estoit mis.
Adonques s'aparela li nobles dus gentis,
Qui grant gens asambla, pour ciertain le vous di.
Son frère de Breubant fu awec lui toudis;
A Paris s'en ala li nobles dus au cler vis,
Où il fu mout du peuple amés et conjoys.
Li bons dus de Giane qu'à se fille est maris,
Li fist fieste et honneur et le baisa ou vis.
Ne sai que vous feroit planté de lonc dis;
Droit au jour quy estoit par les princes commis,
Qu'il devoit raporter par briés et par escris
Les causes et les fais de coy li dus Loïs
Estoit traitiés à mort par aucuns ses sougis,
Et qu'il l'avoit fait faire, point ne s'en fu desdis;
Ains avooa le fait comme prinches gentis.
Segneur, à celi jour que li tiermes fu mis,
S'asambla mout de peuple de grans et de petis.
Tout prumiers i fu la roine, je le vous dis,
Et li dus de Giane qui estoit li siens fis,
Et le roy de Navare et le bon roi Loïs,
Et le duc de Bretaigne et chieux qui tient Berry,
Et le duc de Bourbon et mout d'autres marcis.
D'évesques et d'abés y avoit plus de dis,
Et l'universitet y estoit de Paris.
Mout y ot de grans clers saiges et bien apris;
Et li dus de Bourgongne estoit droit là asis
Lés le duc de Giane qui estoit ses biaus fis.
Là y ot ung grant clerc, qui mout estoit soutis,
Qui par le duc estoit en chaière commis
Pour lui justefiier de ce qu'il ot proumis:
Ce fu maistre Jehan Petit, ensi fu ses nons mis.
Quant il vit tant de peuple et de prinches gentis,
Je n'ai mie miervelles, se il fu esbahis

Veu les diviers cas qu'il ot à dire enpris
Touçant à tel afaire; mout en fu asouplis.
Nonpourquant par vigour a hardement repris,
Et tant qu'à sa piersone fut mout biel escondis,
Disant : « My segneur et mes dames de pris,
» Se je dis cose ychi dont doie estre repris,
» A me novissetet soit tournet et remis.
» Et obstant tout ce qu'arai en tierme mis,
» C'est ou non de mon mestre, mon signour de pris,
» Monsegneur de Bourgongne, par qui sui establis
» Pour desposer les fais qui ont estet commis
» De feu duc d'Orlyens, perpétrés et furnis.
» Or me doint Dieus tel grasse et li Sains-Espris,
» Que je ne die cosse dont je soie haïs.

Segneur, or entendés pour Dieu qui tout créa.
En forme de siermon sa cause pourposa
Mestre Jehan Petit, et droit là remonstra
Exsemples par figures, que très-bien desclara.
Par majeur et mineur le sien fait déclina,
Bielles auctorités adont y ligna;
Mais, à tout raporter, trop grant tennance y a.
Nonobstant la prumière on vous dira
De sa dite majeur, comment le figura.
Tant qu'est de la mineur, oy l'avés pièça,
Car au prumier du livre on le vous devisa,
Voire une grant partie; et l'autre on vous dira
De sadite majeur, comment le figura
Par rieulle d'ordenance, ensement qu'il ala.
Che maistre Jehan Petit par figure monstra
Comment Luciabiel le péquiet perpétra
D'orguel prumièrement et comment s'avança
Contre son Créatour, car bien rengnier cuida
Encontre Dieu et foi; mais tant s'enorguilla
Pour la grant légion d'angles qu'il asambla,

Qu'il se vot conparer à Dieu qui tout créa,
Et veut estre haus Dieus. Tant s'en avancha
Que sains Michieus l'arcangles son malisse avisa
Sans license de Dieu; ains ne li commanda.
Prist le blason de foy, à son col l'enbiercha,
L'espée de justice en se main empungna,
Pour sien Dieu souverain le bataille enchierqua.
O les IX légions d'angles qu'il ajousta,
Contre Luciabiel sains Michiel s'en ala;
De mort perpétuele l'ocist et condampna,
Lui et tout son coliége en infier il condampna.
Comme naige en jenvier, bien quinze jours dura,
Ne plouvoit que faus angles; la glore en nettoia
Sains Mychies qui de ce sans congiet s'avancha.
N'en fu mie punis, mais ançois Dieus li donna
Très-noble gueredon et sa glore doubla;
Vicaire des angles adont l'institua.
Osi mon dit segneur de Bourgongne de là,
Pour vengier le malisse et mort c'on pourcacha
Sus son segneur et roy, tant fist et pourcacha
Que de mort temporelle ycelui afinna.
S'il le fist sans congiet, pour çou ne doit-il jà
Avoir punition; ançois apiertenra
Qu'il ait grant gueredon de son roy qu'il ama,
Qui par sens et par forche se mort li destourna;
Car je dis que celui qui se piercevra
D'aucun qui son segneur en cuer macinera
Pour se mort avanchier, celui qui le sara,
Doit viser par quel tour destruire le porra;
N'en quelque manière c'à mort le metera,
Jà Dies de paradis maugret ne l'en sara,
Ne jà punition sus li n'en prendera.

Ce maistre Jehan Petit, ensi que je vous dis,
En se colation aléga maint biau dit

Pour le justefiance de son segneur de pris,
Et ot mainte figure dedens le Bible pris,
Revenans au pourpos qu'il ot à dire enpris,
Des rois, des contes et des dus et des clers benéis.
Quant sa majeur fu dite, la mineur a repris
Dont les fais par avant vous ont esté dis :
De Phelipe de Masières qui fist maint fies despis;
Comment par leur traitiet vorent mettre Loïs
En voie de mal faire, où se fu asentis,
Et des faus sortiléges c'on fist à Mongaïs,
Et des évocations et des ars d'anemis,
De l'anniel consacré et de l'espoi fourbis,
Et encore outre plus y ot-il asés pis
Que devant ne disoie, car chieus que je vos dis,
Qui eurent tous ces fais perpétrés et commis,
Prirent à Monfaucon ung pendut nouviau mis.
Coiement l'enportèrent par nuit dedens Paris,
A l'ostel de l'un d'iaus, et par ce fu renplis
Leur félons sortiliéges; car tout parmy le pis
Baselare et espée li orent ou cors mis,
Sicomme il leur estoit enjoint des anemis
Pour parfaire leur cierne; et par ses faus soutis
En fu li bons rois prumièrement si malmis
An pourpos de pluiseurs, ainsi en fu li dis.
Tes fais et pluiseurs autres furent en tierme mis
Et par espécial ung que mis en oublis,
Qui fu par la ducoisse d'Orlyens le païs,
La fille Galiache, qui fu fel et despis.
Ou gardin de Saint-Pol, où a biaus édefis,
Furent par ung biau jour entrés par grans délis
Segneurs, dames et pucielles et les enfans petis
Qui furent fieus de prinches, de dus et de marcis.
Le daufin y estoit, et si estoit li fis
De ce duc d'Orlyens; la norice l'a pris ;
Se povoit esbatre yluec à son devis.

Par le gardin aloit, qui fu vers et fuellis,
Et les autres se sont espars par les courtis
Qui sont larges et grans, mout y a biaus pansis.
La dame d'Orlyens qui mout ot biaus abis,
Tint une bielle pomme bien parée à devis,
Plus viermaille que rose, ne que viermaus samis.
Se pierçut ung enfant de cinq ans ou de sis
Qui regardoit la pomme, mout y prist grant délis.
La dame l'apiella, si li a dit : « Biaus fis,
» Or portés celle pomme tantos et sans détris
» Au daufin de Viane; et garde sus ton vis
» Qu'à autruy ne le bailles, fors au daufin gentis. »
— « Nenil, dame, » dist-il. Lors a le pomme pris.
A le voie se mist par les gardins de pris
Pour trouver le dofin; estoit forment hastis;
Mais droit par dalés se voie, par dalés ung palis
Encontra le norice, de çou devant vous dis,
Qui l'enfant d'Orlyens portoit par grant délis.
Segneur, or escoutés, pour Dieu de paradis,
Comment Dieus veut paier souvent ses anemis.
Tels quide autruy mesfaire, à le fois que le pis
Li retourne à folie; pour ceste le vous dis.

La dame d'Orlyens dont je vous voel parler,
Quida bien le daufin, qui mal n'i vot penser,
Par fait de sorcherie ocire et enhierber,
Sique pluiseurs le vorent et dire et pourposer
Et que par cuidance le pot-on aviser.
A l'enfant vot la pomme baillier et délivrer,
Et chil par sen commant se penoit dou trouver.
Droitement au daufin le quida présenter;
Mais la propre norice qui devoit alever
Le fil de la ducesse, vot l'enfant encontrer,
Qui la pomme portoit; lors le va regarder.
L'enfant qu'elle porta se commence à plorer

Pour avoir celle pomme, et celle sans parler
Vot à celui la pomme hors des mains oster,
Et li commença lors hautement à crier.
Mais celle l'eslongea, riens n'i vot aconter.
A son enfant ala la pomme délivrer,
A se bouque l'a mis, mout le pot désirer.
S'en a mors ung morsiel pour mieus asavourer;
Mais si tos qu'il en vot la sustanche avaler,
Tous fondi en ung mont, si commença à trambler.
La norice le voit, n'i ot qu'espoenter,
A crier commença et à lui démener.
L'enfant a mis à tierre, à qui veoit tourner
Les yeux dedens sa tieste, mout s'en pot esfraer;
Adont fist si grant friente c'on le pot escouter.
Les dames y avinrent; là se vont asambler.
La dame d'Orlyens y vint pour esgarder
Quel cose ce volt estre; lors ala aviser
Son fil qui là moroit et lés lui vit ester
La pomme qu'elle fist à l'enfant délivrer
Pour porter au daufin; bien le sot raviser.
Adont par grant destrèche se vot iluec paumer;
Et quant se releva et se vot raceurer,
Elle dist si très-haut c'on le pot escouter :
« É! Dieus! dist la ducoisse, com te dois bien douter!
» Qui mal fait en ce monde, on ne le te puet celer.
» Tu fais par quantité le mal contrepeser,
» Car tu grieuves celui qui autrui veut grever. »

Segneur, par son mineur che maistre Jehan Petit
Par devant tout le peuple, le grant et le petit,
En se colation que pour sen segneur fist,
Raporta ce fait-chi et pourposa et dist
Avoecques pluiseurs autres artiqueles qu'il y mist
Par infourmation et ciertain intendit
N'en pout que ballier carge, sans nesun contredit,

Mais par pluiseurs tesmoins à prouver le proumist,
Pour destruire Carle le roy, qui à ce tans estoit vis,
Se ce ne fust le duc de Bourgogne qui mist
Remède pour sauver son segneur du labit
C'on pensoit à lui faire de jour et de nuit.
Mais Dieus le campion de justice y tramist
Pour obvier encontre le fait que chieux commist,
Qui voloit déshierter le roy et son amit
Et qui y mist grant paine; mais uns provierbes dist:
« Que tant grate la chièvre que durement gist. »

Segneur, apriès ces fais que la colation
De maistres Jehans Petis ot pris conclusion,
Le noble duc Jehan dont j'ai fait mention,
Fu recheus en se justification,
Et le reçuit li roys en révération.
Osi furent li autre par démonstration;
Mais aucuns en y ot qui leur opinion
Ne desclairèrent mie en icelle saison;
Mais puissedi ouvrirent leur fausse opinion
Qui fu lonc tans repuse en leur condition;
Quoyqu'il fussent au roy de son estration,
Se mirent puis grant paine à se destruixtion,
En aquérir sa tierre et sa rengnation
Et lui et ses enfans de se génération,
Se ce n'euist estet de Dieu le campion
Qui de force et poisanche i mist audition
A l'aide de Dieu par le punition
Qu'il prist et prendera quant li venra à bon,
Ensi que je dirai ès viers de la cançon.
Li dus fu à Paris, dont ge fai mention,
As plus maistres consaus apiellés à bandon
Et desus tous les autres avoit audition.
Cou li rois se fioit en lui, c'estoit bien raisons,
Tant que tout son roiaume en gouvernation

Li bailla à garder, tout l'ot en abandon,
Dont li aucun en orent telle confusion
Qu'il en firent sur lui grant murmuration;
Et on dist ung parler en commune raison,
Que court envie de roy à se rengnation,
Et en couvent d'abé là prent se mantion.

Segneur, endementiers que li bons dus Jehans
Estoit avoec le roy et à Paris manans,
Murmuroient sus lui auques tous les plus grans;
Mais par coraige faint li monstroient biau samblant.
Nonpourquant en leurs cuers furent considérans
Tel cose qu'il ne furent point si tos démonstrans.
Ançois furent passés apriès plus de trois ans,
Ensi que je dirai quant il en sera tans.
Li dus fu à Paris et tant fu pourcaçans
Qu'il fist prendre et saisir et mettre à ses commans
Phelipes de Mazières, dont j'ai estet parlans,
Et se li fist connoistre et estre jehisans
Tous les fais à devis dont j'ai estet contans,
Devant pluiseurs barons et prinches soufisans,
Dont par ses siervices et pluiseurs de ses siergans
L'envoia en Artois, dont il fu posessans.
Droitement à Bapaumes, ung castiel qui est grans,
Fu enclos cieux Phelipes et fu prison tenans;
Mais il en escapa depuis par ses encans,
Dont li dus de Bourgongne en fu au cuer dolans.
Segneur, à ce tans dont je vous sui parlans
Ot à Liége grant guerre de bourgois et manans
Encontre leur signeur, qui ot à non Jehans.
En la ville de Tret fu asis à che tans
Des Liégois qui estoient contre lui malvellans.
A Jehan de Baivière fu chis fais anoians.
Or avoit envoiet ou roiaume des Frans
Ung gentil cevalier qu'en Hainau [fu] manans,

(Ce fu Jehan de Jumont, si le fut-on nommans),
Pour avoir le secours que mout fu atendans;
Car le duc de Bourgongne dont j'ai estet parlans,
Avoit mout de besongnes à faire pour le tans;
Et on dist ung parler que bien est afréans :
« Que sus toutes besongnes, soient petis ou grans,
» Doit-on entendre à siennes prumiers, qui est saçans. »

Segneur, à celi tans que Jehans de Baivier
Fu aségiés en Tret des Liégois qui sont fier,
Ot li dus de Bourgongne mout à besoignier,
Mais enfin vot se cose tellement apontier
Qu'il fist ung mandement mierveleus et fier.
Tout jusques en Savoie fist lettres envoier,
Et se vot ses grans os mener et avoier
Ens ou païs de Liége, pour Jehan dességier;
Car bien li ramembra qu'il vint jadis aidier
Sen père le bon duc, et puis deus ans arier,
A lui paraillement vint pour lui avanchier
Contre le duc d'Orlyens, dont j'ai volut noncier.
Pour tant vaut li bons dus toutes coses laissier
Pour lui resconforter : de ce faut le loier.
Le bien c'on fait aux bons, voit-on bien enploier,
Mais li mauvais ne voet son mauvais cuer ploier
En bien, ne en amour, pour son amit aidier.

Segneur, des fais de Liége en briés m'en passerai.
Il est en autres livres contenu, bien le sai;
Et pour tant ceste cose outre Meuse passeray
Et me droite matère devant li passeray,
Pour venir au droit fait de coi je commençay.
Entrues que li bons dus, de coi je vous parlai,
Fu ou païs de Liége qui est deçà Cambrai,
O le quens de Hainau qui mout eut le cuer vrai,
Et qu'il mirent Liégois en doleur et esmay,

La dame d'Orlyens s'aparut sans délay,
Tout droit en parlement, et fist ung grant hahay.
De la mort son segneur fist ung mout piteux lay
Et demanda justiche, et fist pour son asay
Procéder à l'encontre des fais que dit vous ay
De maistre Jehan Petit, dont devant vous parlay.
Et vot remonstrer ensi que je vous conteray.

La dame d'Orlyens, dont j'ai fait parlement,
A tout ses trois enfans s'en vint en parlement,
Et requist à segneurs droit et loy plainement
De la mort sen segneur, c'on ot desloiaument,
Ce dist-elle, mourdi mout très-vilainement.
Mais elle fist ançois pournonchier clèrement
Par ung abé qui fu de son tenement très-grandement;
En présence dou peuple fist faire ung prèchement
A tout le fait contraire dou grant pourposement,
Que le duc de Bourgongne, qui tant fu révérent,
Avoit fait par envis mourdrir mauvaissement
Ycel duc d'Orlyens, et c'onques pensement
Il n'ot, ne volentet de fayre nullement
Grevanche à son segneur, n'à son roy exselent.
Mais le peuple d'entour disoit tout bas : « Il ment,
» Car on a véu des exsemples grantment. »
Segneur, celi abé prêça si longement
Qu'il tint plus de trois heures droit là tout le convent.

Apriès ce que la dame ot fait dépuplier
Les pourpos et artiqles dont elle se vot aidier,
Pour le duc de Bourgongne grever et enpirer,
Et que son dit marit voloit justefier
Et escuser de ce dont on vit vérefier,
En parlement se traist, et là fist desclarier
Devant les présidens, par saige homme et mainier,
Maistre Jehan Cousinot qui fu avanparlier.

A celi vint la dame et li vot suplier
Qu'il vosist ses demandes droit là notefier;
Et cil li acorda, qui ne l'osa laissier.
Volentiers, s'il péust, s'en vosist délayer;
Mais faire li convint, se s'en vot aquitier.
Or oyés le demande qu'elle y vot alégier:
Trestout prumièrement voloit que prisonnier
Fust amenés au Louvre li dus sans délayer;
Sans caperon, et sans çainture s'iroit agenoullier
Devant ladite dame pour li merchit prier,
Et à son fil osi, l'aisné comme hieretier,
En présence des prinches que m'orés desclairier:
Le bon duc de Giane en sera le prumier,
Et la roïne osi que ne dois oublier,
Et le duc de Berry et de Bourbon le fier,
Et le duc de Bretaingne qui mout fist à prisier,
Le conte d'Alençon et maint autre princhier.
Là dist qu'il convenoit à ce duc retraitier,
S'enviers luy et son fil voloit de pais traitier,
Qu'à tort et maise causse avoit fait dévier
Le duc d'Orlyens, où se vot aloier,
Et que tout le pourpos qu'il ot fait retraitier,
Comme faus mençonnables le devoit révochier,
Et c'audit duc ne set riens de mal apliquier;
Ains le fist par envie morir et à destourbier.
Et tous ces fais paraus yroit dire et nonchier
Desus ung escafaut, ens ou palais plenier;
Pardevant tout le peuple l'iroit ratefier;
Et à Saint-Pol osi iroit ce fait nonchier
Sus ung autre escafaut, c'on iroit là drechier;
En présence du roy le renderoit arier.
Et apriès tous ces fais feroit démolyer
Trestoutes ses maisons, feroit abatre et trebuschier
Qu'il avoit en Paris, et une croix drechier
En cascune des places; et pour senefier

Toute celle ordenanche, feroit ataquier
Tabliaus où on feroit tous ces fais entaillier;
Mais li dus n'ot talent de tel cose otroier,
Ançois se fust laissiés par membres détrenchier.

Apriès fist sa demande, comme je dis, la dame,
Que li dus fust menés en estas desus dis
Droit ens le propre place où li dus ses maris
Avoit estet tués; là soit à genous mis,
A teste desnuée, tant que siervices dis.
Vegilles, commandasses soient en ce pourpris,
Et puis fache une croix entière sans détris,
Laquelle il baisera, ains qu'il s'en soit partis,
Et que la maison dont furent départis
Cieux par qui ychieux dus fu tués et ochis,
Fust abatue à tierre, et d'autres cinq ou sis,
Et en ce lieu soit faite une églisse à devis,
Qui soit colégial pour siervir Jhésus-Cris.
Si ara sis canonnes et capelains eslis,
Qui bien seront rentés et fondés à tous dis
De mille frans de rente pour yaus douse ou pour dis,
En cantant tous jours messe pour la mort de Loïs;
Et paraillement une sifaite que je dis
Fera en Orlyens : ainsi fu li devis.
Et d'autre part osi a la dame requis
De fonder deus capielles aus frais du duc gentis :
L'une soit faite à Rome, ainsi fu ses devis,
Et l'autre en Jhérusalem où Dieus fu mors et vis,
Cascune de cent livres de rente de parsis.
Puis demanda la dame pour les frais qu'elle a mis,
Que d'un milion d'or fust li dus asiervis
A lui restituer et les hoirs desus dis.

Ansi fist sa requeste la dame en parlement
Et requist que ce fait et cel acordement,

Li dus fust en prison tant et si longement
Que tous ces fais aroit acomplis plainement,
Et qu'à la dame aroit livret son paiement;
Et, ce fait acomplit, soit en esillement
Envoiés outre mer vingt ans entirement;
Et au bout de vingt ans, si fait repairement,
Cent lieues du roy, ne la dame ensement,
Ne les enfans osi de son concevement
Ne pora aprochier, il li plaist ensement;
Et voet ycelle dame que tout entirement
Ces fais soient mandés du roi principaument
A tous rois crestiens de ci en Occident,
Et par lettres patentes, en senefiement
De ciertaine mémore, à tous jours franquement.
Ensi fist ses demandes la dame à son talent.
Se li fu respondut de tous généraument
Que le fait leur baillast par escrit justement
De preudons de consail sus çou l'avisement;
Mais ledit Cousinet respondi hautement
Que d'infourmation n'i faloit nullement,
Car le duc de Bourgogne devant yaux en présent
Avoit aucune fois connut en parlement
Le fait et hors ossi : si soufist ensement;
Plus n'i faut de tesmoins, on le voit clèrement.
Dont dist li canchelier : « Vous parlés fallement.
» Volés-vous que ce fait soit jugiés caudement
» Sans infourmation, par vostre acusement?
» A ce que je connois de vostre entendement,
» Vous volés, sans partie, plaidier à vo talent
» Et avoir de vo cause sentense et jugement. »

Ansi vault celle cause en estat demorer.
Che Jehan Cousinet ne s'en vaut puis meller;
Mais la duchoisse vaut ses enfans amener
Viers le duc de Berry, et le vot tant enorter,

Et le duc de Bourbon, et son fil sans doubter,
Et Carle de Labret qui se vot acorder
Qu'il aideroit la dame à son fait procurer.
Et tant vorent l'afaire par force démener
C'on envoia au Liége le bon duc ajourner.
Le prouvost de Paris y vot meismes aler.
Jehan de Tionville se faisoit apieller;
A dix-sept cevaus vot la lettre porter.
Au Liége s'en alla, petit vaut ariester;
Mais il vaut si a point le noble duc trouver
Qu'il devoit aus Liégois en bataille asambler.
Là li vot de l'apiel la lettre démonstrer,
Et là de par le roy li ala commander
Qu'il venist à Paris, sans point s'ariester.
Li dus li proumist qu'il iroit sans tarder,
Mais qu'il peuist des Liégois à honneur rescaper,
Et puis dist au prouvost: « Faites vo gent armer;
» Se nous venrés aidier as horions donner.
» Puisque vous estes ci, il vous faut esprouver. »

Segneur, vosist ou non, li prouvos demora,
Celui de Tionville, ensement on l'apiella,
Entre luy et ses gens qu'avoec luy furent là,
Qui mout bien se prouvèrent; car quant il s'en rala
On vit bien les ensaignes que cascuns enporta.
Li uns fu navrés au brac, li autres sen cief benda.
Segneur, à celi jour que contet on vous a,
Eurent Liégois leur tour, maint en y afinna.
Au mont de la Tombielle, viers Tongres par deçà,
Plus de trente miliers ce jour en demora,
Ensi qu'en autres livres deviset on vous a.
Pour tant en ceste istore briés on s'en passera.
Le grant manbour de Liége ens l'estour dévia,
Henri de Pierewès ensi on l'apiella,
Et li vesques ses fis que Tiéri on nomma.

Le païs se rendi, quant l'estour défina;
Et le duc de Bourgongne tantos le délivra
A Jehan de Baivière qui l'en remiercia.
Apriès ces avenues li dus s'en désevra.
Pour revenir en France cascuns s'aparela;
Mais, ains qu'il s'en partist, par devant lui manda
Le prouvost de Paris que nommet on vous a.
Il li a dit: « Prouvos, ralés ent par delà,
» Et se m'escusés bien, car vos cors véut a
» L'essonne que j'ai éut; mais vostres cors dira
» Que j'irai à men jour, puisqu'asinet on l'a.
» Et si serai si fors, par Dieu qui tout créa,
» Que pour men droit garder, quant li poins en sera,
» Viers tous et contre tous qu'acuser me vora;
» Car selonc mon bon droit Jhésu-Crist m'aidera. »
Ensi disoit li dus au prouvos par delà.

Ansi disoit li dus de Bourgongne au cors gent,
Qui de son droit garder ne fu pas négligent.
Au prouvos de Paris a fait commandement
Qu'il s'en revoist arière, et dist qu'en parlement
Yra à chiertain jour bien et hardiement.
Dont parti li prouvos, si enmena sa gent
Qui estoient blechiés et navrés durement.
Tout jusques à Paris n'i fist ariestement.
Partout où il passa, fu regardés forment
Pour ses gens qui estoient bendés tellement,
Et dient l'un à l'autre: « Dont viennent celle gent?
» — Je ne sai, dist li tiers, mais par mon sierment
» Mal sont aparliés; il ont eut encontrement. »
Ensi dient aucun, mès je vous ai convent
Qu'à ces aumonnes faire ot priesse largement;
Mais teux vient en la priesse, qui n'en rala noient.
Or dirai dou prouvost qui fist repairement.
En Paris est entrés, à son hostel descent.

Celle nuit s'aisa et prist reposement,
Et lendemain matin se para noblement.
De l'ostel se parti, se vint au parlement
Et là fist se responsse bien et deuement,
Coument il ajourna le bon duc exsellent.
Puis vient deviers les princes dont j'ai fait parlement :
C'est Berry et Bourbon et Labret ensement,
Et le conte d'Alençon, et des autres ung grantment,
Qui furent asamblés trestous en ung mouvement
Pour oïr des nouvielles à ce commencement.

Segneur, or escoutés, pour Dieu qui tout créa,
Li prouvos de Paris les segneurs salua
Et puis de ses nouvielles tantos li recorda :
Comment il fu vers Liége et comment ajourna
Jehan duc de Bourgongne, et puis se li monstra
Le mandement du roi, mot à mot li nonça;
Puis leur dist l'escusanche qu'encontre pourposa,
Et que à li-meismes par forche commanda
Qu'il fust avoec luy tant que l'estour sera.
« Segneur, je y obéy, mes cors y demora.
» Entre moi et mes gens bien y pert et para,
» Car forment sont bleciés quanques il en y a.
» Nonobstant la victore en vint au lés deçà;
» Bien en sont trente miliers ocis de cieus à lés delà,
» Dont li dus de Bourgongne telle grâce aquisse a
» Dou peuple tout partout, que jamais ne faura. »
Quant li prinche l'oïrent, cascuns s'esmiervela.
Dist li dus de Bourbon : « Encore nous honnira;
» Car pour ce fait ychi tant s'enorguillera,
» Que, s'il puet en la fin, tous nous sourmontera. »
Dist li dus de Berry : « Par ma foi, non fera,
» Car, se puis, à l'encontre on y remédera. »
— « Segneur, dist li prouvost, encore pis y a.
» Il me dist qu'à Paris temprement venra,

» Si très-fors que ses drois bien gardés y sera;
» Et dist que se journée proprement gardera,
» Et s'on li met riens sus, bien s'en deffendera. »
— « Par foi, ce dist Berry, aviser convenra,
» Comment encontre luy maintenir on se pora.
» Li rois l'aime et le croit plus que nous tous deçà. »
— Dist li dus de Bourbon : « Je vous dirai c'on fera.
» Nous verons son secret, qui croire me vora.
» Or vous dirai comment on en esploitera. »

Dist li dus de Bourbon : « Nous manderons no gens.
» Se les ferons monter à ceval temprement,
» Et s'en menrons le roy par Saine coiement,
» Et la roïne osi et le daufin très-gent,
» Et leur ferons entendre à tous communaument
» Que nous alons sus Saine, pour nostre esbatement,
» Puis passons le rivière par delà vistement.
» Nous arons des cevaus ensiellés prestement;
» Si en yrons à Tours, qui à Touraine assent.
» Droit-là povons tenir et plais et parlemens.
» Se lairons par deçà regner à son talent
» Ycel duc de Bourgongne, savoir se nullement
» Voroit apréhender le roiaume exsellent.
» Adont arièmes-nous cause à son destruisement
» Et le ravir de France à tous jours plainement. »
Las! pour coy avisoient malisieusement
Ce traitiet sus le duc? ils n'en savoient noient.

Ensement par envie est à le fois pierdus
Mains preudomes loiaus, traïs et décéus.
A tort et sans raison li fais est bien séus.
Las! que leur mouvoit-il ensement à ces dus
Et aus contes osi, qui furent nobles et drus,
De faire cel estat qui par yaus fu conclus?
Dès lors monstrèrent-il leur coraige tout sus,

Dont li fais a estet puissedi aparus.
Segneur, à ce fait chi sont li autre asentus.
Armer firent leur gens, quant li jours fu venus
Du traitiet qui par yaux fu dis et despondus.
Mais teux s'i acorda qui puis en fu irascus,
Et qui mout volentiers en éuist fait refus:
Mais il loist obéir à ciaus qui sont le plus.

Segneur, à celi jour dont je fai mention,
Asamblèrent cil prinche de gens grant fuison,
Armés et abilliés comme pour faire tençon.
Devant les envoièrent sus Saine ou sablon,
Et le duc de Berri et le duc de Bourbon
Et Charle de Labret qu'à ce tans tenoit-on
Connestable de Franche, mal en fist se parçon;
Et le maistre d'ostel et le quens d'Alençon
Envoièrent devant la roïne de non
Et le daufin, son fil, le jovène danselon;
Et puis si amenèrent le noble roy Charlon
Par desus la rivière que Saine nommoit-on.
Lors le duc de Berry mist le roi à raison
Et li dist: « Monsegneur, entrés chi à bandon
» Par dedens ce batiel, biau déduit nous verrons. »
Et li rois respondi à mout douche raison:
« Raler voel à Saint-Pol, à ma douce mason. »
Lors fu mis maugret li par dedens le ponton.
Hé, Dieus! que li bons rois en ot grant màrison!
Ès vaissiaus sont entrés cevaliers et barons
Et tous chieus qui estoient de leur colation;
Et li autre en Paris firent repairison.
Là commencha la noisse, quant on sot le tençon
C'on enmenoit le roy ensi outre son bon.
Le quemun de Paris en ot grant marison.
Or enmainent le roy li prinche et li baron
Deviers Tours en Touraine, le noble mansion.

Ansi enmainent le roi li prinche et li marcis,
Et la royne osi et leur enfant Loïs;
Et li rois démenoit grans pleurs et grans cris
Et regretoit souvent le noble fleur de lis,
Son cousin de Bourgongne, où son cuer avoit mis.
« Hélas! disoit li rois, chiers cousins et amis,
» Jamais ne me verés, dont je sui mout maris.
» Je voi bien c'on me maine en estraingne païs.
» J'ai chi maint haut parent, mais je n'i ai nus amis.
» Or est vieuement menée la noble fleur de lis.
» Ains puis que Dieus de glore l'envoia à Clovis,
» Ne fu si fortunée selonc le mien avis.
» Ay! dus de Giane, or voi-ge bien, biaus fis,
» C'on cace à vous tolir de France le païs,
» Et mon cors à destruire; li fons en est tous pris.
» Helas! je ne voel mal à homme qui soit vis,
» Et on me fait souffrir tant de maus et d'anuis.
» Ens vo garde me mets, vrais rois de paradis! »
Ensi disoit li rois, c'on enmaine toudis.
Trois dus et quatre contes y ot, je vous plevis,
Et maint grant banerès et cevaliers gentis,
Et bien douze mille home armés et fierviestis.
Partout où il passoient, gastoient tout le païs.
Il n'i laissièrent buef, porc, vaque, ne brebis,
Ne ane, ne poulet, ne ossòn blanc, ne gris.
Si en estoient maudis de Dieu de paradis.
Deviers Tours en Touraine, là ont leur hostel pris.
Tant ont mené le roi par mons et par larris
Qu'il sont venus à Tours; là ont leur hostel pris
Les prinches et les dus, les contes, les marchis;
Et leurs gens aux vilaiges se sont logiés et mis
Pour le bon marquiet prendre, car il paioient envis.

Droit à Tours en Touraine en fu menés li rois,
Et la royne osi et leurs fieux sans délois.

Eh! Dieus! que li rois eut au cuer tant d'anois!
Combien que devant lui fist-on mout d'esbanois
De danser, de tresquier et de tous esbanois
C'on pooit apenser pour lui oster d'anois.
Je ne sai qu'il pensoient, mais m'en tairai ceste fois.
Se vous vorai conter dou duc de noble arois,
Qui de Bourgongne tient les nobles tierrois,
Et Flandres et Artois ot tout à ses otrois:
Dou Liége béneoit à très-nobles conrois,
Pour aler à Paris avoit fait ses arois;
Mais encore ne sot mie l'estat du noble rois.

Le bon duc de Bourgongne au gentil cuer s'atant.
Quant il revient du Liége, il s'ala pressant
Pour aler à Paris, mout en estoit engrant,
Et venoit par Douay, celle ville poisant.
Droit à l'Escut de Franche se fu li dus logant.
Le basse-court laissa, point n'i fu herbergant,
Pour ce que l'endemain cuidoit aler avant.
Mais celle nuitie vint droit là acourant,
Ung gentil messaigier qui venoit cevauçant.
De par chieux de Paris va le duc saluant,
Et li baille une lettre qu'il li fu aportant
Des bourgois de Paris qui li vont envoiant.
Li dus saisi le brief, si le va desploiant.
Le teneur en lisi qui va ciertefiant
Comment li grant segneur dont j'ai parlet devant,
Enmenoient le roy dou tout à leur commant,
Et la roïne osi avoecques son enfant.
Deviers Tours en Touraine s'en vont férant batant.
Dieus! que li nobles dus s'en fu esmiervelant
Quant il oï l'afaire! De Dieu s'en va sainant.
« E! vrais Dieus! che dist li dus, qui dedens Beleant,

2644. *Qui dedens Beléant.* La phrase est incomplète et inintelligible.

» Que voellent ces gens faire, à quoy vont-il pensant
» D'ensi mener leur roy, ne leur segneur poisant?
» Je me doute mout qu'enfin on ne le voisist traysant
» Lui et son ainsné fil, et qu'il vont contendant
» De faire ung nouviel roy du tout à leur commant.
» Mais par celi Segneur qui ou ciel est manant,
» Ançois esposeray mon cors et mon vaillant.
» De toutes les contrées que je vois gouvernant
» Venderay ou engageray dou tout ou si avant,
» Qu'il en viengnent à chief, à Dieu le suy voant.
» Élas! c'uns mauvais cuers en va tout déchevant!
» Quant la pomme est pourie, bien le dient auquant,
» A le fois s'en enpire trestous li remenans. »

Ansi disoit li dus tout forment souspirant,
Le noble roy de France durement regretant
Et le duc de Guiane qui se fille espousa.
L'endemain, au matin, li bons dus s'en ala
Droit à le basse-court l'ostel où atourna.
Il fist ses briés escrire et puis les saiela.
A Jehan de Baivière vistement envoia.
Quant il vit la teneur mout s'en esmiervella.
Adont s'est aprestés, ses gens à lui mena
Droitement viers Douay, où li dus demora,
Qui pour le roy aidier mout de coses visa.
Droit le nuit Saint-Martin, que son mantiel copa,
Vint Jehans de Baivière et en Douai entra.
Li dus ala encontre, puis le convoia.
Dedens le basse-court celle nuit se loga,
Et li dus de Breubant arriva l'endemain.
Mais li quens de Hainau par mesage manda
Qu'il ne pooit si tos venir au lés deçà
Et qu'il avoit besongne et li rajourna
Les princes droit à Lile et le jour leur lonja.
Là prendront consail comment on ovrera

De ces besoingnes-ci, cascuns l'acorda,
Et par ses mesaigiers maint haut baron manda.

Segneur, que vous feroie-je longe devision?
Li dus s'en vint à Lile en noble establison,
Et au jour général que préfiquiet ot-on,
I vinrent tout li prince, dont j'ai fait mention,
Et le consail de Flandres et d'Artois environ.
Là fu le parlement où ot mainte raison.
Et voloient aucuns, en leur colation,
Que le duc de Touraine qu'en Hainau gardoit-on,
Qui estoit fieus du roy mainsné, bien le savoit-on,
S'avoit le fille au conte de Hainau le baron.
Li aucun conselloient que l'enfant presist-on
Pour mener à Paris en revetation,
Comme le plus proçain de droite estrasion,
Qui fust pour l'eure en Franche, ne en leur nation,
Et que siége de roy tenir le feroit-on
Tant c'on raroit le roy et son fil de rens.
Quant li dus de Bourgongne oï le question,
Encontre respondi de poinct et de raison :
« Segneur, ce dist li dus, sauf vo corexsion,
» Avis m'est qu'à ce fait aroit devision;
» Car cil de delà y poroient mettre atergation
» Et nous mettre ens où teuxte de réproubation,
» Et acuser osi que par déception
» De voloir à no roy par variation
» Roster sa dignitet et sa domynation,
» Et faire nouviel roy par nostre élection
» Auerièmes contendu par folle entention.
» Véut çou qu'il nous ont en indination,
» Voroient pourposer sur nous traïson,
» Et on dist ung parler en commune raison :
» Qui voet tuer sen kien, sus le rage li met-on. »

Ensement li bons dus saigement respondi;
Il leur dist : « Biau segneur, mie ne vous desdi;
» Mais qui se hasteroit de faire ce fait-chy,
» Tantos pourpenseroient Bourbon et Berry
» Et voroient porter avant, je le vous afi,
» Que nous arièmes no roi et no segneur tray;
» Mais, s'il vous plaist, à yaux mous manderons ensi,
» Que le duc de Touraine nous y menrons pour li,
» Tenant le lieu du roy et de son frère osi.
» Et puis irons si fors à yaus, je vous afy,
» Que nous rarons le roy et le daufin osy,
» Et si le ramenrons, segneur, et par ensi
» Ne poront abeter sur vous, ne sur moy osi
» Cose qui puist tourner à blame, n'à anuy. »

Quant li noble baron ont le duc escoutet,
Mout volentiers se sont à sen dit acordet.
Là ot ung cevalier mout saige et bien aviset;
De lois et de coustumes estoit bien escolés.
Jehans de Nelle estoit par sen non apiellés,
Sires fu de Le Hain, mout oseus et boutet.
Gouverneur fu d'Artois ou tans dont j'ai parlé,
Puis fu-il canceliers fais et establis et institués,
Au bon duc de Guiane, le fil du roy ainsné.
Cieux s'est devant les prinches en son estant levés,
Et a parlet en haut, car bien fu escolés.
« Mi segneur, dist li bers, bien avés escouté
» Mon redoutet signeur, qui bien a pourposé
» Comment cieux fais poroit tourner à obscureté.
» Or a mon chier segneur en lui imaginé
» Qu'ait au lés delà à ces princes mandé,
» Qu'il aient dont au lés delà le roy et son fils amenet
» Ou palais à Paris en se grant magesté;
» Et s'il ne le font ensi, on auera amené
» En ce lieu l'autre fil du roy, qui est maisnés,

» Afin que le royaume ne soit wagant tournés,
» Sans segneur et sans hoir; ce seroit cruautet.
» Puis a mout de la grant enpire mené,
» Tant c'on rara le roy, ou bon gré ou mal gré.
» Or m'est ensi avis, se c'est vo volentet,
» Que nus milleur consail ne puet estre trouvé.
» Se vous voel suplier à tous, par volenté,
» Au non de mon segneur, que on se soit hastet
» De ce fait-ci en droit; car c'est nécessitet:
» On doit batre le fier, quant on l'a bien caufé. »

Dist le bon gouverneur: « Ne vous desplaise mie,
» Mes signeurs souverains, se de ce vous suplie.
» C'est de par mon signeur, qui voet que je le die.
» Vous savés que bons droit à bon mestier d'aïe.
» Faites aparlier vō gent et vo maisnie.
» S'en yrons à Paris à bielle cevaucie;
» Et là de vo consail monsterons la copie
» A ceus de parlement et le grant clergie.
» Qui fait seurment de riens, il ne folie.
» Quant leur colation sera de non oïe,
» Ou sourplus ouvrerons par sens, non par folie. »
— Par foi, vous dites bien, » respont le baronnie.
Segneur, ensement fu la cose apourtie.
Li segneur se partirent de la ville jolie.
Cascuns en son païs a fait le reviertie
Pour asambler leur gent et leur cevalerie;
Et les bons escuiers orent grant compagnie.
Trestoute leur besongne fu si bien apointie
Qu'il se mirent ensanble à noble chevauchie.
Ne sai que vous en fust la cançon eslongie.
Il vinrent à Paris à grant cevalerie
Hé, Dieux! que la gent commune fu au cuer resjoïe!
Quant li dus entra ens, o se grant ost banie,
Tous crièrent: Noël! contreval la cauchie.

Je croi se Jhésus-Cris, qui vint de mort à vie,
Fust iluec descendus de haute tronomie,
On euist point oït adont plus grande crierie.

Quant li dus de Bourgongne entra dedens Paris,
Trestout crièrent : Noël ! les grans et les petis,
Et dist li uns à l'autre : « Soions tous resjoïs ;
» Nous rauerons no roy et le daufin son fis.
» Ay ! dus de Bourgongne, nobles prinches gentis,
» Par foi, se te ne fusses, li rois seroit finis
» Et trestous li roiaumes permués et honnis.
» Helas ! or est nos rois vilainement traïs,
» Menés et eslongiés ensus de son païs.
» Nobles dus de Bourgongne, se de lui n'as mierchis,
» Le roy et son chier fil pierderons à toudis.
» É ! dus, va le requerre, puisque tu l'as enpris.
» Tantos le ramenras, car nus s'est si hardis
» Que jà encontre toi ose esmouver estris.
» Se ton poir leur monstres, tost seront racroupis. »
Ensi disoit li puelles ; bien il les a oïs
Li bons dus de Bourgongne, qui s'en est atenris.
Lors ne se tenist mie pour tout l'or de Brandis
Qu'adont ne larmiast des biaux yeux de son vis.
Li bons quens de Hainaut s'en est mout enbahis ;
Quant dou peuple coisi le maintien et l'avis.
Se dist à lui-meïsmes : « Vrais Dieus de paradis !
» Que ces gens sont denviers le roy loiaux et amis,
» Et que cascuns a grant fiance en ce prince gentis,
» Pour le bien qu'en lui voient et ont véut toudis.
» Bien doit estre li hons saiges sires de son païs,
» Quant il est de ses homes bien amés et siervis. »

Ansi disoit li quens qui Hainaut gouverna,
Holande et Ziélande et Ostrevans deçà ;
Et li dus de Bourgongne tout adiés cevauça,

Et li dus de Breubant à l'autre lés ala;
Et leurs gens les siévoient, dont grant plentet y a.
Li peuples de Paris pour iaus véir s'asambla,
Car onques plus bielles gens uns prinches ne mena.
Li bons dus de Bourgongne à son hostel ala,
Droit à l'ostel d'Artois, où mout de cambres a.
Là endroit descendi et pardedens entra;
Et li dus de Breubant osi le convoia.
Li bons quens de Hainau avoecques yaus ala,
Et maint nobles vassaus laiens se herbrega.
Celle nuit à grant joie cascuns d'iaus se loga,
Jusques à l'endemain, que li solaus leva,
Que li dus de Bourgongne se viesti et para.
Et li dus de Holande qui Hainau justiça
Et li dus de Breubant mout bien s'aparella.
On leur canta la messe, et cascuns l'escouta;
Et puis viers le palais cascuns d'iaus s'arouta.
Pour tenir parlement cascuns s'i asanla,
Évesques et abés, présidens y ot là;
Et de l'universitet osi grant plentet en y a.
Mout fu grant l'asamblée qui droit là s'asambla.

Signeur, à celi jour fu grande l'asamblée
Ou palais à Paris, où bielle fu l'entrée.
Là fu mainte raison et dite et devisée;
Sus l'article et le cause, que je vous ai contée,
D'aler querre le roy ot cascuns désirée,
Et voloient aucun, telle estoit leur pensée,
C'on i alast de force pou conquerre à l'espée.
Mais en la fin la cause fu autrement tournée,
Et en conclusion fu dite et acordée
Par le duc de Bourgongne à la chière membrée,
Qui avoit consienche et parfaite visée,
Telle que nulle guerre ne peust estre eslevée;
Car tous jours contendoit qu'il peust avoir trouvée

Que par voie amiable fust la cose ordenée,
Siques confusion de sanc n'en soit jetée.
Là fu la cose si apointie et notée,
De son sens et par lui la sentense jetée.
Or escoutés comment elle fu devisée.

Le gouverneur d'Artois la sentence jeta
Par le commant dou duc qui tout li devisa.
En estant s'est levés et devant tous parla,
Disant : « My chier segneur et deçà et delà,
» Monsegneur, que voechi, par son commant fait m'a
» Deviser l'ordenance comment on en tenra.
» Se ce vous samble bon, autrement ne sera,
» Pour esquiver disense, qui faire le pora
» Par amiable voie, que on y traitera,
» Tant que le noble roy et son fil on rara.
» Et s'on ne le puet faire, adont on prouvera
» Remède dou seurplus comment on en fera.
» Et vés-ychi la couse que prumiers se fera.
» Monsigneur de Bourgongne pour lui envoiera
» Le conte de Hainau en Touraine de là,
» Et osi monsegneur avoec li ballera
» De cascune contrée qu'il tient et auera
» Par hommes de consail que avoec lui menra,
» Et douze de Paris osi il enmenra,
» Tous les plus saiges hommes que trouver on pora.
» Par deviers les segneurs on les trametra,
» Et adont li uns d'iaus aus segneurs requerra
» De par mondit segneur li contes leur dira
» En présense de ceux où s'acompaingnera,
» C'on ramaingne le roy, siqu'il apiertenra
» Et le sien hieretier qu'apriès succédera,
» Et monstera les causes que bien faire sara.
» Et s'il en font refus, après on y pourvera,
» Que par force ou autrement s'on puet, on le rara. »

Quant cil l'ont entendut, cascuns s'i acorda
Et dient l'un à l'autre : « Noble raison chi a ;
» Benois soit qui prumiers ce consail avisa. »

Or se sont li baron plainement acordet
A le colation que vous ay recordé,
Et li dus de Bourgongne a ses gens aprestés.
Les plus saiges qu'il a à l'eslite trouvé.
Dou païs de Bourgongne en a douze mandé,
Et de Flandres ausi douze se sont bien ordené,
Et dou païs d'Artois autant a cantité
Et douze de Paris y sont osi alet,
Bien montés à ceval et noblement parés.
Et li dus de Holande, quens de Hainau noumés,
A mout nobles gens sont de Paris dessevret.
Congiet prist au bon duc et à tout le barné.
En noble et rice estat se sont acheminé.
Partout où qu'il passoient, ont paiet et contet
Si bien et largement qu'à pure volentet
Tel renomée aquissent partout où ont passé,
Que cascuns ot désir que soient retournet,
Et dient l'un à l'autre : « Jhésus de majestet,
» Voelle garder de mal ce prince redoutet
» Et se grande compaingnie à joie et à santet.
» Puissent-il retourner en cestui hieretet!
» Il ne resamble mie chieux qui ci ont esté,
» Car de paier denier n'orent ains volontet.
» Trestout çou qu'il trouvoient, avoient desreubé,
» Bues, vaques et moutons et avaines et blés.
» N'i demora poulet qui ne fust caponnés.
» Onques n'i ot paiet, ne contet, ne bonnet. »
Ensi disoit le peuple qui mout se fu loé
Du conte de Hainau et ciaus de son costé.
Or vous diray du conte qui si bien eut esré
Qu'à tout se grant route est dedens Tours entrés.

Aus princes qui là furent, fu dit et reconté.
Osi tos qu'il le seurent, sont encontre lui alé.
Mout li firent d'onnour, mais c'est sans amistet.
Si firent-il aus autres, mout les ont honourés;
Deviers le roy les ont mout liement menés,
Qui fu de leur venue mout forment confortet.
Li contes de Hainau l'a forment honouret
Osi firent li autre, cascuns l'a salué.
Li bons dus de Guiane les a biel fiestiés;
Osi fist la roïne qui leur fu au costet.
De leur nouvielles ont enquis et demandé
Et dou duc de Bourgongne, comment ot labouret
Encontre des Liégois, et il leur a contet
Bien et avenanment le fait qui ot estet.
Ensement ont ensanle longement devisé,
Et puis prirent congiet et s'en sont désevret.
A leur hosteux revinrent tant qu'il fu ajourné,
Que le duc de Berri dont je vous ay contet,
Asambla son coliége en ung lieu bien secret.
Là fu li nobles dus de Bretaigne fiévé
Et le duc de Bourbon, qui cloça d'un costet,
Le segneur de Labret qui point n'ot droit alé,
Li contes de Clermont, qui Jehans fu nommés,
Le conte d'Alençon et des autres grant plentet;
Et si fu Montagu qui depuis fu décolés,
Et Biernars d'Iermignac ne s'i est oubliés.
Mais le roy de Navare n'i ont point apiellet,
Car il ne se voloit traire de leur costet.
Quant tout furent ensanle venus et asanlés,
Li dus de Berry a prumièrement parlé.

Quant li dus de Berry ot se colation
Entour lui asamblée, il conta sa raison :
« Biau segneur, qui ci estes entour et environ,
» Je voi bien et conchoy en mon avision

» Que li quens de Hainau et cil segneur de non
» Sont ychi envoiés par le duc bourgegnon
» Et par cheus de Paris; j'en voi bien la façon.
» C'est pour ravoir le roy dedens sa région.
» Du tout avons falit à nostre intention.
» Or sont-il chi venus, sans fier et sans baston,
» Pour savoir se vorons acorder à leur bon;
» Et se nous n'acordons à leur pétition,
» Je sai bien que de force, ou nous vellons ou non,
» Revenront le roi querre en ceste nation.
» Acorder nous convient à leur colation,
» Et remener le roi et sen estrasion;
» Mais viser nous faut par quel naration
» Nous porons revenir à nostre opinion. »
Dist Biernars d'Erminac : « Par Dieu, ce fera mon,
» Segneur. — Je vous diray, dist le duc de Bourbon,
» Nous remenrons le roy, puisqu'il vous vient à bon.
» Puissedi c'autrement besoingnier ne poons;
» Puis prendons par loisir une colation,
» Comment de vo neveu prenderons vengison.
» Viser y convenra par soutive raison;
» Par force ou par engien, ou par grant traïson
» Doit-on de ses nuisans prendre punition,
» Puisedi c'autrement pourvéir n'i puet-on. »

Segneur, che consail vont li baron acordant;
Et li quens de Hainau qui tenoit Ostrevant,
Lui et se compagnie, dont je vous di devant,
A ces segneurs mandèrent, s'il leur vient à commant,
Volentiers leur yroient leur mesaige contant;
Et cil leur acordèrent, si les vont remandant
Qu'à l'ostel l'arcevesque l'iroient trouvant.
Li contes y ala, et li autre ensceuement,
En très-noble conroy; mout les vont regardant
Li gens de la citet, mout les vont honourant.

Ens la cour l'arcevesque vont li baron entrant,
Là trouvèrent les princes dont jou ai parlé tant,
Qui à très-grant onneur les alèrent recevant,
Et maint signe d'amour leur alèrent monstrant,
Par samblant et par signes; mais ce fu en faingnant.
Et c'est mout grant péris, ce dient li auquant,
De haïne couvierte en cuer d'omme si grant.
Lors li dus de Holande a parlet tout devant :
« Biau segneur, dist Guilaumes, ci nous va envoiant
» Li bons dus de Bourgongne, de France lieutenant.
» Le roiaume a trouvet, dont se va dolousant,
» Esgaret de segneur et de roy soufisant,
» Dont c'est mout très-grans prieux, siqu'il va soupirant;
» Et si s'en va li peuples trop durement plaignant,
» Et l'universités et bourgois et manans,
» Siques tout d'un acort, ont estet requérant
» Au bon duc de Bourgongne qu'il vosist faire tant
» Qu'il raient leur roy et leur duc soufisant,
» Par forche ou autrement; bien li seront aidant.
» Je vous fai à savoir que trestout sont engrant
» De chi venir à forche, desur vous acourant.
» Et saciés, s'il convient qu'il viengnent avant,
» Il ne déporteront le petit, ne le grant.
» Mais li dus de Bourgongne qui le cuer a saçant,
» De sa propre sience, il aproce de tant
» Pour escuser le mal et en fait ce, disant
» Que, par le volentet d'un haut consail poisant,
» A envoiet viers vous maint noble home sachant,
» Lesquels à se requeste ai estet conduisant:
» Douze prumièrement du roiaume plaisant,
» Et puis douze de Flandres, de Bruges et de Gant,
» Et douze de Bourgongne, et de ceux d'Artois autant.
» Pour vous plus honourer les va chi envoiant
» Afin qu'à leur requeste vous alés inclinant
» Par traitiet amable, non mie par beubant. »

Ansi le noble conte de Hainau l'a conté,
Ot bien et saigement son mesaige contet,
Et chil l'ont ensiévy qu'il avoit au costé.
Li prinche qui là furent, l'ont mout bien escouté.
Li dus de Berry a prumièrement parlé;
La response rendi pour çou qu'il fu ainsnés,
Car de trestous les autres fu du dire avoés.
En leur colation l'avoit toudis esté,
Sicomme je vous ay par avant recordé.
Or escoutés comment ot le vier retourné
Et comme bien soutievement ont leur fait coulouré.
« Sires contes, dist-il, vous soyés bien trouvés
» Et trestous ces segneurs qui chi sont arivés.
» J'ai miervelles de ce que vous m'avés raconté;
» Osi ont tout cil prince qui ci sont asamblés
» De ce que li quemun a sur nous murmuret,
» Que nous avons le roy mené outre son gré;
» Mais sachiés bien de vrai, n'i ayés jà pensé,
» Nous avons en nos cuers trestous considéré
» Par le consail des saiges apiellés médecins,
» Que li rois en Paris ne puet avoir santé.
» Par le consail des saiges nous fu amenistré.
» Que, s'en une autre marche pooit estre menés,
» Que si tos qu'il aroit pluiseurs ars transmués
» Il poroit tantos estre de santé recouvrés;
» Et il y aparut, bien l'avons esprouvé,
» Car puisqu'il vient deçà, n'ot nulle aversité.
» C'est tout li entente à coi avons pensé.
» Mais puisque pour lui est li peuples si tourblés,
» Delà le remenrons volentiers et de gret;
» Mais on a pour bien faire à le fois mauvais gret. »

Ansi se vot li dus de Berry escuser,
Et les autres ausi c'on voloit acuser.
Se dist au noble conte : « Ne volons refuser

» A ceste cose-chi, point n'i volons viser.
» Bien poés dedens France boinement retourner.
» Biau neveu de Bourgongne nous faites saluer;
» De ce que fait en a, l'en doit-on mout loer.
» Tousjours a esté près de son segnour warder.
» Dites-lui que briefment le ferons remener
» Le roy et la roïne et son fil au vis cler,
» Mon segneur de Guiane que mout devons amer. »
— « Sire, ce dist li quens, ce fait à créanter. »
Ensement se parti, congiet va demander,
Et tout li autre vont les prinches encliner;
Et chil les convoyèrent, mout les vont honourer.
A leurs hosteus repairent où vorent hosteler.
En celle nuit convint à grant joie souper.
L'endemain les asirent les prinches au diner;
Maint riche mès leur font et bon vin présenter.
Deux jours vorent apriès dedens Tours séjourner,
Et au troissime jour s'en vorent dessevrer.
Ne sai que vous voroie le cançon démener:
Viers le duc de Bourgongne se vorent retourner;
A Paris sont venut, là le vorent trouver.
Li contes li ala l'afaire recorder,
Comment à ces haus princes il vaut parlementer
Et comment deviers lui il se vorent escuser.
Quant li dus l'entendi, le cief prist à croler.
« Par foi, ce dist li dus, bien se sèvent sauver.
» A l'aronde les puis mout bien comparer,
» Car il sèvent trestous asés de bas voler. »

Segneur, pour abrégier les fais de no cançon,
A trestout recorder seroit mout grant tanson;
Mais le roy ramenèrent en la conclusion.
Et en ce tans morut, sicomme dist le cançon,
La dame d'Orlyens dont j'ai fait mention;

Et la fame son fil trespassa, ce dist-on.
Elle fu fille au roy c'on apelle Carelon;
Mariée ot estet à ung noble baron.
Qui fu rois d'Engletiere; Ricart avoit à non.
Et quant cis rois fu mors, se fist repairison,
Et cis dus d'Orlyens, dont parlet vous avon,
Fist puis tant qu'à son fil le ainsné le donna-on,
Dont la jovène roïne fist grande marison,
Et disoit que c'estoit contre droit et raison.
Ses cousins fu giermains de droite estrasion,
Et si estoit ses filleus, pour vrai le vous dist-on;
Mais du pape en avoient le dispensation.
Et nonobstant, la dame en ot confusion;
Et en courut la vois partout la région
Qu'elle en morut de duel et de grant contension.
Et apriès la ducoisse vesqui se pou non.
Elle prist à le mort vraie confiession.
Là ot tel repentanche et tel compasion
Que ses trois fieux manda devant lui en façon,
Sicomme la vois courut et c'on fist mention,
Et leur dist: « Mi enfans, je vous requier ung don.
» Se li dus de Bourgongne qui Jehans a à non,
» Vous requiert d'avoir pais, se li faites pardon
» Au dit de vos amis et d'aucun haut baron;
» Car je preng sus mon âme et me dampnation,
» Que la mort qu'il reçut ne fu point sans raison.
» Des maus c'on fait au monde prent Dieu punition
» En cest siècle ou en l'autre; c'est ciertaine leçon. »

Ansi celle ducoisse à son trespassement
Enjoinst à ses enfans et pria doucement

3085. Valentine de Milan, veuve de Louis d'Orléans, mourut à Blois le 4 décembre 1408. Isabelle de France, femme de son fils, la suivit dans la tombe le 13 septembre 1409. Notre chroniqueur place par erreur la mort de Valentine de Milan avant celle de sa belle-fille.

Qu'il vosissent faire pais et bon acordement
Au bon duc de Bourgongne, sans autre amendement:
Et il li acordèrent, ce dist-on, proprement.
Depuis firent-il pais, che saciés vraiement;
Mais elle ne dura mie trop longement,
Ains resmut par envie et par grant mautalent
La guerre miervilleuse qui puis cousta grantment,
Ensi que je diray asés proçainement.
La dame d'Oreliens prist adont définement.
Elle fu entierée mout biel et noblement;
Et le duc de Bourgongne pourcaça tellement
Par le moien dou duc de Holande au cors gent
Et dou quens de Namur qui mout fu révérent
Et d'autres grans segneurs et clers de parlement,
Que li prince de Franche dont j'ai fait parlement,
S'asentirent à pais; or ne sai nullement
Se ce fust de bon cuer, mais je vous ay convent
Que depuis envers lui esmurent tel content,
Encontre le royaume et le roy ensement,
Que, se Dieux n'y éust ovret visiblement,
Il eussent ochist roy et daufin et régent;
Car le païs de Franche mirent en tel tourment
Qu'il en fu pis apriès dix ans tout plainement.
Mais depuis leur mesvint si très-vilainement
Qu'à honte s'enfuirent vitupéreussement,
Et si eut de leurs gens ochis mout largement,
Pendus, noyés, tués, décolés laidement,
Et leurs castiaus saisis et tierres ensement,
Et sentense jetée pour leur condannement
Sur yaus par Sainte-Église et leur gens ensement,
Ensi que vous orés asés proçainement.

Segneur, or escoutés pour Dieu qui tout avanche.
De la pais qui se fist, vous diray l'ordenanche.
Il fu sentensiet par les barons de Franche

Que li dus de Bourgongne iroit en sa tenanche,
Et toutes les gens d'armes qui sont de s'alianche
Remenroit avoec lui et feroit désevrance;
Et le XXVIIIe de février, sans doutanche,
S'en revenra li dus à Cartres d'abondance.
Là trouvera le roy et la royne franche,
Et n'ara que six cens piersones d'ordenanche.
Jusques à cent gentis homes i ara par esmanche,
Et seront bien armés cascuns à se plaisanche,
Fors de harnas de gambes, de bacinès et de lanches.
Les enfans d'Orlyens venront par tel samblanche
Ensi acompagnés, ce fu la devisanche;
Mais li quens de Hainau ara en gouvrenanche
Quatre cens homes d'armes pour fait d'aséuranche,
Afin que s'il veoit par quelque mescance
L'une partie faire à l'autre nesune destourbanche,
Il aidera celui cui on fera nuysanche.
Ensi furent d'acort; se vinrent sans failanche
Au jour qui fu nommés, sans nulle varianche.

Segneur, à celi jour que je vous ai contet,
Y ot grant baronnie à Cartres la citet.
Le roy et la royne avoec leur fil aisné
Entrèrent ès l'églisse à grant solemnitet;
Et li rois de Navare y fu par vérité,
Et le bon roy Loïs qui en Ango fu nés,
Et le duc de Bourbon et Berri autretés,
Et pluiseurs autres prinches que point n'arai només.
Mais il ne furent point yaus, ne leur gens armés,
Fors li quens de Hainau et ciaus de son costé
Qui estoient commis à warder la citet,
Siqu'il n'i ait remans, ne nulle aversité.
Li portal du moustier furent très-bien gardé
De nobles cevaliers d'armes bien estofés,
Afin que nus n'i entre, s'on ne l'a commandé.

Si vint li nobles dus de Bourgongne fiévés.
Du conte de Namur fu ce jour adestrés;
Son frère de Breubant vint de l'autre costé.
Li dus devant le roy s'est en jenous jetés.
Là ot ung cevalier qui pour luy ot parlet,
Le segneur de Le Haing, Jean de Nelle nommé.
Gouverneur fu d'Artois, bien fu amanièrés;
Saiges et de biel langaige estoit endotrinés.
A jenous viers le roy s'est ychieus enclinés,
En disant: « Nobles rois, poisans et redoutés,
» Vés-ychi monsegneur de Bourgongne fiévés,
» Vostre bon sierviteur et vostre ami privé
» Qui se présente à vous et à vo volenté,
» Et suplie humblement que par vostre bonté
» Que de vo noble coraige ayés l'irour osté,
» Se vous l'avés viers lui en fais, ne en penser;
» Car il est tousjours prest et a tousjours esté
» D'obéir à tout ce c'auerés commandé. »

Quant cestui chevaliers ot finée sa raison,
Le bon duc de Bourgongne a parlet à bas son.
« Mon redoutet segneur et roy de grant renon,
» J'avoue çou qu'il dist, et nous vous en prion
» Qu'acorder il vous plaisse ceste distinction. »
Là estoit la royne et son jovène enfançon
Et des autres pluiseurs, asés et à fuison,
Qui avoient oy la récitation.
Se prièrent au roy que sa pétition
Voelle acorder au duc, et li rois à bandon
Li a dit: « Biaus cousins, pour vostre bon renon
» Et pour le bien que voi en vo condition
» Et le biel siervice que de vous espéron,
» La vostre requeste dou tout vous acordon. »
Li dus l'en mercia, puis se leva adon.
Ung petit s'eslonga et traist à ung coron;

Et li rois fist venir, sans point d'arestison,
Les enfans d'Orlyens devant lui en façon,
Et là par deviers iaus vinrent maint haut baron
Qui avoec le bon roi firent ajonction
Pour prier as enfans qu'il fesissent pardon
De la mort de leur père au bon duc bourguignon.
De par le duc y fu le bon duc berbenchon,
Et li quens de Hainau qui Guillaumes ot à non,
Et li quens de Namur qui mout estoit preudon,
Saiges et avisés et de très-bon renon.
Là traitièrent le fait par tel condition
Que li rois fist droit là revenir en façon
Le bon duc de Bourgongne sans nulle soupeçon.
Là fu Jehans de Nelle, de qui parlet avons,
Qui a dit dèrement par mout belle raison :
« Vous, monsegneur d'Orlyens et messegneurs de non
» Ses frères, qui chi est en bielle establison,
» Vechi mon chier segneur en présentation,
» Le bon duc de Bourgongne qui vous requiert en don
» Que trestoutes rancunes et esmutations
» Qu'avés enviers luy par quelque opinion,
» Il vous plaisse à oster; et en conclusion
» Il vous prie et requiert, par suplication,
» Que vous soiés ensamble ami et compagnon. »
Et li dus de Bourgongne respondi, ce savon :
« Biaus cousins, c'est pour mi qu'il fait la question. »
Mais li enfant à lui n'ont dit ne oui, ne non.

Li nobles rois de Franche apiela les enfans,
En disant : « Biaus neveus, soiés lui acordans
» Ce qu'il a requis, je vous en sui suplians. »
Adont l'un apriès l'autre li furent respondans :
« Monsegneur, bien le voel, bien sommes agréans;
» Ce qu'il vous plaist à faire, bien est apiertenans. »
Adont parla li rois et dist : « Je vous commans

» Et à vous, biaus cousins de Bourgongne tenans,
» Et à tous les parens qui sont apiertenans
» D'une partie et d'autre, ne se soyent mouvans
» Pour ce fait chi-endroit jamais en nesun tans;
» Ains voel que vous soyés amis et bien vellans
» Et que trestous mesfais vous soiés pardonnans,
» Excepté en ces coses, chieus qui par leur beubans
» Perpétrèrent le fait qui est tous aparans
» Sus la propre piersonne biau frère d'Orlyens. »

Ansi fu ceste pais là endroit devisée;
D'une partie et d'autre fu iluec devisée,
Et puis se dist li roys : « Il me plaist et agrée,
» Afin que celle pais en soit mieux confermée,
» Que mon neveu qui tient de Viertus la contrée,
» Ait la fille dou duc de Bourgongne espousée.
» De quatre mille livres sera-elle douée;
» De par le duc son père sera-elle arentée.
» Cent et cinquante mille de monnoie dorée
» A à mariaige par telle destinée
» Que des cinquante mille sera rente acatée,
» Dont la dame sera tout son vivant douée;
» Et des autres cent mille fera ensi qu'il li agrée
» Li maris, quant la dame li sera présentée. »
Ensi fu celle cosse là endroit devisée,
Et li dus respondi : « Bien me plaist et agrée. »
Osi font li enfant et toute l'asamblée.
Mais ce fu une pais de malisse fourée,
Car elle ne dura point le demie année.

Apriès celle pais faite, dont je vous suy contant,
Se départit li rois de Cartres là devant
Et revint à Paris à maint prinche vaillant;
Mais li enfant d'Orlyens alèrent repairant
En la contet de Blois, dont il sont possessant,

Qui avoient fait pais, mais ce fu pour noiant.
Or fu grant vitupère et cose malséant
Que tant de nobles princes s'en alèrent mellant.
Pour le pais confermer se furent consentant,
Et desus leurs séaus s'alèrent obligant
A tenir celle pais ferme tout lour vivant;
Mais depuis furent-il le contraire monstrant,
Non mie seulement au noble duc vaillant
C'on dist des Bourgegnons, où de bontet ot tant;
Mais encontre le roi se furent revelant,
Et par oèvre de fait monstrèrent le sanlant
D'apréhender à yaus le roiaume plaisant,
Dont laisse-magesté commisrent par beubant,
Qui est péquiet mortel; il n'en est nul plus grant.

Segneur, or escoutés pour Dieu, le fil Marie,
Et vous orés istore qui mout est segnorie :
Se doit estre des bons escoutée et oïe.
On parolle d'aler sur le gant paienie
Pour vengier la mort Dieu à l'espée fourbie;
Mais je ne sai vengance qui mieux soit enploïe
Que sus cheus qui contendent, par mal et par envie,
A destruire le roi et se grant progénie,
Véut qu'il sont estrait de son ancisserie.
Et encore outre plus il ne leur soufist mie
S'encontre Dieu et foi cascuns d'iaus se varie;
Car par yaus a estet Sainte-Église essilie,
Enforcie et reubée en plus d'une partie,
Et dame et pucielles d'onnour dessarpelies
Par fait de violence et de grant ragerie.
Et s'il ne l'ont fait, se l'ont fait leur maisnie;
Et puis qu'il les soutiennent, au mesfait ont partie.
Pour ce en est sentense desus iaus peuplye.
Li rois vint à Paris o sa grant baronnie.
Hé, Dieus! que li quemuns en monstra chière lie!

Pour le duc bourgegnon prièrent mainte fie.
Li rois tint à Saint-Pol sa court noble et jolie.
Li bons dus de Bourgongne li tenoit compagnie.
Plus s'i fioit li rois qu'en créature en vie
Dont aucun avoient à leurs cuers grant envie.
Segneur, à ycel tans dont je vous senefie,
Fu faite une ordonnance qui bien doit estre oïe,
De tous bons crestiens onourée et prisie.
De par le roy prumiers fu-elle commenchie
Et dou duc de Bourgongne qui y mist s'estudie,
Et dou roi de Navare et dou roy d'Italie,
Et de la faculté de le téologie,
O l'université qui fu en leur aïe;
Car le devision de l'églisse agensie,
Qui avoit par errour et par simonnie
Estet mout longement au siècle desvoïe,
Fu par ces nobles prinches vaillanment radrecie,
Tant que par vraie amour et par exscuse ounie
Furent trestout d'acort le roi et la clergie
Et les prinches vaillans dont je vous senefie,
C'on envoiroit clers par deviers Rommenie,
Et, par élecquesion de vois peupelye,
Feront ung ciertain pape qui ara le mestrie
De dominer au monde, sans mal et sans envie,
Pour le sisme effachier d'orguel et de boidie,
Dont la loi crestienne estoit trop aviellie.

Biau segneur, par l'acort du roy en véritet
Et dou duc de Guiane, qui fu son fil ainsné,
De Charle de Navare, qui fu rois couronnés,
Et dou bon roy Loïs, qui en Ango fu nés,
Et dou duc de Bourgongne et de l'université
Fu le sisme effaichiet, qui lonc tans ot duret
Par fausse simonnie et par aversitet;
Et pour oster du fait la grant perversitet

Fu par pluiseurs roiaumes ce fait manifestés
A ceux qui des païs orent la dignitet.
Le plus grant part des rois de la crestienetet
Se sont à ce fait-ci volentiers acordet;
Pour remettre l'Églisse en ciertaine unitet,
S'envoièrent des clers cascuns de leur costés,
Arcevesques, évesques avoecques maint abé.
Du roiaume de Franche en y ala plenté.
L'évesque de Cambrai, ung saige clerc letré,
Maistre Pierre d'Ailli fu par non apiellés,
Pour ung clerc noble et grant en science fondés,
Fu envoiés delà en grant fiableté,
Et l'évesque d'Aras, qui bien fu escolés,
Et de pratique osi fu bien acoustumés.
D'autres prélats osi i ala grant plenté,
De Franche, d'Alemaingne et de maint divers rené;
Et d'Engletiere osi y fu institué
Du noble arcevesquiet de Cantorbie né,
Et cil de Salsburi évesques fu nommé:
Il n'i ot plus saige home en nesun hiereté.
Que vous diroie-jou? Tous se sont asamblés
Ens le ville de Lucques, une noble cité.
Plus forte ville n'ot en tout par dedens Noronpré;
Doubles murs y avoit fortement maçonné.
Là s'est le grant clergiet de tous lés asamblés;
Car priès de là avoit ung fort roy couronné.
C'iert li rois Lanselot; cieux par se cruautet
Avoit lonc tans l'Églisse et les clers fourmenés.
Et par espécial tous ciaus de France nés
Haioit ce Lansselot; mout les ot pris en hét,
Car tous ceux qu'il tenoit, estoient desmenbré,
Ne que d'un euf poury n'en avoit pitet.

3370. Je corrige ces vers peu intelligibles d'après cette phrase de Monstrelet: « l'évesque de Salsebery, de la province de Cantorbie. » Ce fut l'un des principaux orateurs du concile de Pide.

Dieus doinst qu'en fin l'en soit ce fait rémunéré!

A le citet de Luques fu la colation
D'arcevesques, d'évesques, pour metre en union
L'Église qui avoit en griés division
Esté par mout lonc tans et par présomtion
D'orguel, de simonnie et de détraxsion.
Mais le sisme orguilleus de variation
Fu tant qu'à che costé mis à dextruysion,
Et des faus simatiques prirent pugnition;
Mais ce fu par sentense de condannation.
Apriès firent li clerc, par juste élecquesion,
Ung lieutenant de Dieu sans déception.
Fu pris et eslieus par congrégation,
Non pas par simonnie, ne par ambition,
Ne par grandeur osi de sa rengnation,
Mais pour se pauvretet et sa compasion.
Povres cordeliers et de povre estrasion;
De Gresse fu estrais et de la région;
Mais preudensse ot en luy tel domination
Et ciertaine sience et grant discrétion,
Qu'il fu eslieus à pape par figuration,
Et ot de Sainte-Église l'amenistration.
Nommés fu Alixsandres en exaletation.
Mains c'un an ne vesqui en tel audition.
Ce fu en l'an de grasse de l'incarnation
IIIIc et IX, ensi fet mention
La date de son rengne qui prist conclusion.

Segneur, quant cieus Sains-Pères fu fais et ordenés
Par vraie élecquesion, ensi que vous oés,
Non pas par sa richesse, ne pour prospérités,
Mais par vraie élecquesion, ensi que vous oés,

3406. Alexandre V fut élu le 26 juin 1409.

A tous rois crestiens en fu ly fais mandés.
La plus saine partie s'i sont tous acordés,
Fors li rois d'Aragon et d'Espaingne delés,
Pour celuy d'Avignon de la Lune dalés,
Qui estoient leurs parens et de leur païs nés.
Lonc tans fu à Marselles et à Genves d'après;
Mais quant il s'apierchut que li fais fu tournés
Si fort encontre li, il se fu destournés.
A Lusiebone ala, là fu pris ses hostés;
Mais au palais qui est à Avignon fondés,
Ont laissiet garnison et des vivres asés,
Par coy li nouviaus papes ne s'i fust hostelés,
Et li papes de Rome fu osi désistés.
Mais onques Alixsandres ne fust en Rome entrés.
A Boulongne-le-Crasse fu ses siéges levés;
Mais au bout de cel an morut, c'est vérités.
Jhésus-Cris ait de s'âme et merchis et pités,
Car, tant pau qu'il rengna, fu mout forment amés.
A son trespas y ot pluiseurs clers asamblés,
Cardinaus et évesques et priestres couronnés,
Et il li demandèrent, ains qu'il fust trespasés,
A qui donnoit se vois pour estre repeuplés
Le ponthifial siége où tant a dingnités;
Et là fu de par lui uns cardinaus noumés,
Qui estoit par son non Billetazart apiellés.
De la citet de Romme estoit noris et nés,
Et fu de noble sanc et de grant parentés.
Cieux avoit pour l'Église estet tous tans armés.
Mout estoit hardis hons, saiges et avisés.
Par le pape Alixsandre fu prumiers asinés
D'estre esléus à pape; et quant il fu finés
Cieus papes Alixsandres, l'autres fu esléus
Par vraie concordance de tous ces clers letrés,
Et le firent Saint-Père, et fu Jehans nommés.

3448. Balthazar, cardinal de Boulogne, fu élu pape le 17 mai 1410 et prit le nom de Jean XXIII.

Dieus doinst que par son règne soyons trestout sauvés!

Segneur, ce fu en l'an de Dieu de paradis
Qui souffry mort en croix pour sauver ses amis,
M. ans tous plainement, IIII^{c}. et puis X.,
Que li papes Jehans fu sacrés et beneis;
Mais du roi Lanselac fu souvent entrepris,
Et voulut par se force abassier le sien pris,
Quant à secours ala li nobles rois Loïs.
Cieux se parti de Franche et se laissa Paris;
Se vint aidier le pape et se li fu amis.
Là fu vicquetorieus contre ses anemis,
Et maugret Lanselac et trestous ses sougis
Le mena droit à Rome, et là fu establis
En siége magestal, ce nous dist li escris.
Or en lairai ester, si serai reviertis
Au bon duc de Bourgongne qui se fu départis
De Paris la citet; ou tans que je vous dis,
S'en aloit viseter sa tierre et son païs.
N'i ot princhе remès en la citet de Paris.
A ce tans n'i fu point Bourbons, ne Berris,
Ne li rois de Navare; il s'en estoit partis.
N'i avoit que le roy et le daufin son fis.
Si les ot en gouverne uns cevaliers soutis,
Maistres d'ostel du roy et de tout sen païs;
Montagut par son non estoit apiellés chis.
Si orgilleux estoit par son mauvais avis
Qu'il ne prisoit nul home, tant fust grans, ne petis,
Pour l'ofisse roial en coy il estoit mis
Par le duc d'Orlyens que cel tans fu finis.
Or voet-on tesmoygnier, ensi en vi le dis,
Que le duc d'Orlyens, ou tans qu'il estoit vis,
Ses secrès li disoit et trestous ses devis;
Que chis Montagus se fu bien asentis
A ses maçonemens, pour grever ses amis.

S'en fu puis aprouvés li fais, je vous plevis.
Dont Montagus en fu par justice pugnis;
Et on dist ung proverbe qui bien doit estre oïs:
Que le vieux péciés fait, ou en fais ou en dis,
Le nouvielle viergongne; cis mos est bien asis.

Segneur, par le moien de celuy Montagut,
Yceluy dus d'Orlyens, qui estoit mout agus
En malisses parviers, pour avoir déceu
Le roy, afin qu'il fust du règne hors férus;
Et yceluy Montagus avoit de toudis eu
Tous les juiaus du roy, bien en fu pourvéus,
Et toute la vaissielle de fin or esmoulu.
Or avoit une tour qui ens ou palais fu,
Où de toutes monnoies qui avoient couru
Avoit d'or et d'argent et de métal fondu,
Et de mainte relique y éust-on quéru,
Et pluiseurs juiaus d'or, mais tous estoit fondus.
On ne set qui l'enbla, mais il en fu mescru
Que au duc d'Orlyens il avoit tout rendu,
Fors cis qu'il-meïsmes en avoit recéu.

Par celi Montagu fu le bon roi de Franche
Menés et ordenés par itelle ordenance;
Ains ne li demora vaissielle, ne finance,
Lin, ne lange, ne nape, ne nulle pourvéance.
On leuoit tout le linge, ce fu povre ordenanche.
En vaissiele de bois siervoit-on sans beubance.
N'i avoit cevalier, n'escuier d'onnouranche,
Ne gens, ne essanson, tant éust de povanche,
Qui de gages avoir éust point connisance,
Ne robes, ne abit, ne nulle autre sustanche,
Fors de boire et mengier et bien enplir se panche.
Cras et nus les tenoit; n'ont autre délivrance.
Et au duc de Guiane qui estoit plains d'enfance,

Amenry son estat; n'avoit autre acointanche
Que des fieus Montagut, plus n'avoit d'aliance.
Le trésor du roiaume metoit en retenance
Et se l'apréhendoit du tout à se plaisance.
Et on dist ung parler, par droite ordenance,
Qu'en ung cuer convoiteus n'a point de soufisance.

Ansi che Montagut, dont je vous suy parlant,
Maintint l'estat du roy, sicomme fu aparant,
En petite ordenance et en povre samblant.
De robes, ne d'abis n'aloit point recangant.
Une robe d'estet aloit tousjours viestant,
Qui fu doublé de drap; mal aloit afréant.
Onques ne recanga trestout l'estet durant.
S'en ot une fourée l'ivier ensievant.
Trestoute la famille du roy s'aloit plaingnant
Qu'il n'avoient nus gages, ne robes, ne quant, ne tant.
Pluiseurs vont en derière de ce fait murmurant;
Meisme les pressidens en parlèrent séant,
Quant l'estat du roy virent si mescant,
Et c'on aloit ensi le trésor alouant.
Au bon duc de Bourgongne le mandèrent esrant
Et li prièrent mout qu'il venist avant;
Et au duc de Berri le vont osi mandant,
Et au duc de Bourbon et autres ne sai quans,
Et que li rois avoit gouverne trop pesant;
Mais en leur mandemens ne vont nuluy nommant.
Cil vinrent à Paris, pour vrai le vous créant;
Et li dus de Bourgongne ne s'i va oubliant,
Et li rois de Navare qui, ou tans dont je cant,
Se tenoit à Evreus, dont il fu possessant.
Tout vinrent à Paris cil prince soufissant
Et à ung parlement se furent asamblant.
Là ot ung président qui mis ces poins avant,
En disant: « Mi segneur, soiés moi escoutant.

» Il y a en Paris ung home mout poisant,
» Dont li peuples se va durement conplaignant,
» Et par espécial trestous, je vous créans,
» Les familliers du roy, trestous moyens, petis et grans;
» Car on prouvera bien et sera tiémoignant
» Qu'il a tout desrobé le bon roy soufisant.
» Et si chierquer ..... vora en esclingnant,
» On trouverat prouvet ce que je vois disant.
» Mais tant que de son non ne diray plus avant;
» Car ne sai s'il a chi ami, ne bienvellant.
» Mais de par tout le peuple je le vois acusant.
» Jugiés qu'est bon à faire, s'en alés ordenant
» Et de vos seremens vous alés aquitant
» C'au roy avés proumis, et je m'en tais atant.
» Convenir vous lairay de tout le remennant »

Quant li baron orrent celui qu'ainsi parla
Et qui tele raison par devant yaus conta,
L'un l'autre regardèrent, que nus mot ne sonna.
Tels y ot qui bien sorent pour coi on le nota,
Et tels y ot qui non samblant n'en monstra.
Adont parla li dus qui Flandres gouverna
Et Bourgongne et Artois; devant tous s'avança
Et a dit: « Biaus signeurs, oyés c'on vous dira.
» Ne vous desplaise à tous, ne deçà, ne delà,
» Se je m'avance ung pou, car juste cause y a.
» Je sui par deux fois pers de France par deçà;
» Et sui doiens des pers, serement en fis jà.
» Et pour tant vous enjoin-ge sus quanques vos carca
» De serement au roy où avenir ara,
» Que faites jugement tel qu'il apiertenra,
» Se ce fait est trouvet, quel cose on en fera. »
— « Il a désiervit mort! » cascuns d'iaus s'escria.
Là endroit fu jugiés; mais teux se mort juga,
Qui puis s'en repenti et forment se pena,

Qui le peuist vengier, ainssi c'on vous dira.

Segneur, or entendés, pour Dieu qui tout pourvoit,
Montagut fu jugiés de tel qui ne savoit
Celi pour qui fu dis cis mos, ou samblant n'en monstroit.
Au prouvos de Paris, qui pour le tans estoit,
C'est Pierres des Essars, ainsi on le clamoit.
Fu dit et commandet, tos on li enjoingnoit
Que infourmasion vraie se fesist orendroit,
Sus le causse et article que conté on li avoit;
Et li prouvos respont que volentiers le feroit.
Lors l'infourmation de ces bonnes preuves avoit,
Et puis en parlement se causse raportoit.
Et on li commanda qu'il en fesist l'esploit,
Et que celui fust pris et que ses fais le jugoit.
Lors fu pris Montagu, comme on le commandoit.
Mais sachiés c'au prouvos obéïr ne voloit,
Et l'apiela ribaut et mout le laidengoit.
Mais Jaques de Helli, qui pour le tans estoit
Des cevaliers du gait, vint à luy fort et roit.
Là fu pris et saisis, tant fist c'on le menoit
Par dedens Castelet; là fu à grant destroit
Et connut tout son fait et plus c'on ne voloit.
A mort fu condampnés, comme le cas s'i offroit.
Amenés fu ès Halles où mout de gens avoit,
Et sa confiession droit là on aportoit
Par devant tout le peuple; mais as seigneurs prioit
Que point ne fust leute devant lui là endroit,
Et que ce qui fu ens, pour vray ratefioit;
Et pour mieux aprouver qu'il moroit à bon droit,
Sen signe manuel de sa main escrisoit.
Segneur, en sa confiesse pluiseurs gens acusoit
Et meismes ses frères mie ne déportoit.
L'évesque de Paris l'un de ses frères estoit:
Arcevesques de Sens li autres se nommoit.

Uns roles en fu fais, qui grans et lons estoit;
Bien y parut que coupe cascuns d'iaus y avoit,
Car il se détournèrent quant il virent l'esploit,
Et Montagu fu mis au hourt qui fais estoit.
Là li copa la tieste adont maistre Jefroit.

Ansi fu Montagu mis à exécution;
Au bout d'une grant lance sa tieste li mist-on,
Et le cors fu pendus tout droit à Monfaucon.
Adont ot à Paris grant murmuration.
Aucuns barons y ot, qui eurent marison
De la mort Montagut, et très-grant soupeçon;
Car racuset en ot une grande parçon
Dont on ne voloit mie faire grant mention;
Mais de Paris widièrent dedens courte saison
Et prirent tous ensanle telle conclusion,
Qui depuis leur tourna à grant confusion.
Segneur, quant Montagut ot pris conclusion,
On vint à son hostel; par tout esclingna-on
Que des joyaux du roy trouva-on grant foison,
Vaissielle, hennas de fin or, sans laiton,
Or et argent en plate. Encore disoit-on
Qu'il en ot envoiet à Venisse grant foison;
Car d'aler y avoit grant intention.
Et li dus de Bourgongne apriès celle saison
Fu gouverneur de France fais par élexsion,
Et se remist le roy en grant possession,
Ens le grant court roiale en estat biel et bon,
Et délivra les gages et avoec maint biel don
A sierviteurs du roy, qui en eurent besong.
Onques n'i demora varlet, ne garcon,
Qui ne fust reviestus de robe et de caperon:
Tant prièrent pour le duc en grant dévotion.

3622. Montagu périt le 17 octobre 1409.

Li enfant Montagut et leur estrasion
Furent trestous banis de Franche le roion,
Et fu dit par sentense et par deffension
Que s'ensi avenoit que par rémission
Reuissent le roiaume, ne quelconque pardon,
Se ne poroient-il vingt lieues environ
Aprochier le bon roy en nulle région.

Ansi fu la sentense que je vous sui contant
Sus les oirs Montagut; et fames et enfans
Furent trestous banis de Franche là devant
Frères et cousins germains et li apiertenant.
Apriès ces cosses faites, li dus dont je vous cant,
Et le consail du roy alèrent ordenant
Nouviel maistre d'ostel d'un cevalier vaillant.
Ce fu Guicart le Daufin; ensi l'aloit-on nommant.
Preudons fu et loiaus, et ou tans de devant
Ot estet desposés Clingnès, cevaliers de Breubant,
Amiraus ot estet de la mer ensiévant;
Par le duc d'Orlyens, de coi j'ai parlet tant,
Avoit éut l'ofisse; mais pour vrai vous créant
Pour çou c'on vit en luy aucun mal aparant,
Qu'il ne plaisoit mie, on le fu déboutant,
Et mist-on en son lieu ung cevalier vaillant:
Jaques de Castelon le fu-on apiellant.
Sires fu de Danpiere, mout fu de noble sanc.
Cieux fu fais amiraus, bien y fu afréans,
Car il fu saiges hons, hardis et soufissans;
Et si estoit estrais de linaige si grant
Que aus roiaus atient et fu apiertenant
Au propre roi de France qui adont fu régnant;
Et li erbe c'on connoist, doit-on traire à garant.

Li quens de Castelon fu amiraus de mer;
Sires fu de Danpiere, forment se fist amer.

Or vous diray dou duc où point n'avoit d'amer.
Ce fu dou duc de Bourgongne, ainssi se fist noumer,
Que gouverneur de Franche se pooit renommer.
Il fist par bon consail tous les prinches sommer
Du roiaume de France que, sans plus ariester,
Qu'à ce Noël proçain se viengnent amonstrer
Au roy pour luy siervir; car il voet ordener
Et tenir cour ouvierte pour ses gens honourer.
Desus leur fiés à pierdre il leur fist commander.
Pour çou le fist li dus, dont je vous voel parler,
Et le consail de France qu'il voellent aviser
Liquels obéiront ou voront refuser.
Teulx y vint, qui n'osoit à ce fait contrester;
Mais pluiseurs en y eut, qui vorent rebeller.
L'un fu li jovène duc qui Orlyens dut garder.
Le conte de Zipgaut, chieux s'en vot déporter.
Quant ce vint au haut jour, dont je vous voel parler,
Li rois tint noble court; on le fist parer
De robe belle et bonne c'on avoit fait ouvrer,
A fin or et à pierles noblement façonnée.
Forment s'en cointioit et voloit regarder,
Car pièça ne se vit si bien abitué.
Segneur, dreçoir roial avoit-on fait peupler
De nobles vaissiaus d'or c'on y fist aporter
Trestout nouviellement; en vot-on retrouser
Ou trésor Montagu c'on avoit esfondré.
Une nef y trouvèrent, ce vot-on aprouver,
Qu'il avoit bien XX. ans c'on l'avoit destournet,
Et valoit tant d'avoir c'on ne le pot sommer.
La nef dou roi Phelipe vot-on aussi trouver
Avoec pluiseurs juiaus c'on en fist raporter.

O haut jour du Noël tint se court noble et large

3698. *Le conte de Zipgaut.* Ce nom n'est pas donné par Monstrelet.

Le bon roi soufisant de son noble barnaige;
Mais de deux en y ot, qui ont bien en coraige
Qu'encore li feront anoi et damaige.
Se n'en falirent mie, il parut bien à l'ouvraige,
Ensi que je dirai, combien c'un pau atarge.
Or escoutés, segneur, pour Dieu qui nous fist à s'imaige.
Quant li cours fu partie de ce noble manaige,
Li pluiseur s'en revont dedens leur hieretaige,
Berry, Bourbon, Clermont et autres dou vinaige
S'en ralèrent cascuns dedens leur tierre large;
Mais asés tos apriès reprirent tel ouvraige,
Dont il morut maint homme à duel et à hontaige.

Segneur, après le fieste qui fu faite à Paris,
Au jour de Noël en l'an IIII^c. et X.,
Que li rois tint court par le fait et l'avis
Dou duc des Bourgegnons et du consail soutis
Qui ot mandé les prinches de France le païs,
Sicomme on les ajourna ou palais à Paris;
Mais de çou ne donnèrent valisant ung parsis
Les enfants d'Orlyens, de quoi devant je dis.
Par ung jour asamblèrent plentet de leurs amis
Ens la contet de Blois; là fu parlemens pris.
Li dus de Berry vint au jour que je vous dis,
Et li dus de Bourbon et de Clermont son fils.
Li contes d'Alençon n'i fu point falis,
Ne li quens d'Ermignac qui de guerre est soutis.
Là furent asamblés, sicomme dist li escris
Et que li vois en fu par trestout le païs,
Pour faire ung mariaige et pour avoir l'avis
Pour prendre la vengance de la mort Loys.
Qui fu dus d'Orlyens; car l'aisné de ses fis
Dist, voiant tous les princes: « Segneur, par Jhésus-Cris,
» Quelle paix qui se fache, ne qui qui soie asentis,
» Je ne le tenray jà, ne en fais, ne en dis,

» Car li rois par contrainte m'y fist estre obéis
» Entre moy et mes frères qui encore sont petis;
» Mais à ceste pais-chi renonçons à toudis. »

Dist li dus d'Orlyens : « Biaus oncles de Berry,
» A celle pais tenir n'avons jà obéy,
» Et vous, dus de Bourbon et les autres osi;
» Ançois guerrirons-nous no mortel anemy. »
Dist li dus de Bourbon : « Atendés-vous, amy.
» Or verons-nous lesquels nous seront vrais amis;
» Car jà ne vous faurai, ne li miens fieus osi. »
Dist li cuens d'Alençon : « Je m'i oblige ensi. »
Dist Bernars d'Ermignac : « Je vous ay bien oy.
» Dus d'Orlyens, dist-il, asamblés sommes-ci
» Pour faire un mariaige de ma fille et de ti;
» Mais je proumets à Dieu qui onques ne menti,
» Se prendre le volés et que l'ayés plevi,
» A l'ayde des nobles prinches que je vois chy,
» Vous ferai roy de France ançois deux ans et demy,
» Et si serés vengié de vo mortel anemy
» Le duc des Bourgegnons qui vo père mourdri. »
Oy ce li dus d'Orlyens; de joie s'estendi;
Il acola Biernart qui de çou li menti,
Car il ne plot à Dieu qui pour nous en croix mort soufry,
Ensi que je diray, sans faire lonc détry.

Segneur, or entendés pour Dieu qui tout créa :
Chieux Biernars d'Ermignac telle cose pourpensa
Que mie à son voloir puisedi n'aquiéva.
C'euist estet damaiges, mais Jhésus y ouvra.
Segneur, à ces parolles que chy dit on vous a,
Vinrent deux prélats que devant on nomma.
L'arcevesque de Sens tout premier y entra,
L'évesque de Paris qu'avoecques li amena,
Les deux fieus Montagu qui mors estoit pièça.

Mout firent grant douleur, cascuns d'iaus souspira :
A ces prinches se plaingnent pour leur père c'on a
Mis à mort sans raison, sicomme disoient là.
Dist li dus de Berri : « On vous respondera :
» Nous somes chi d'accort que on le vengera.
» A biau neveu d'Orlyens jurer vous convenra
» Que tout en géneral l'un l'autre ne faura,
» Pour pierte, ne pour péril, jusques à tant qu'il mora.
» Nous trouverons asés qui nous reconfortera;
» Des aidans trouverons plus c'on ne cuidera.
» — Par Dieu, dient li autre, sermens s'en fera. »
Adont l'un apriès l'autre, cascuns d'iaus en jura
Que jusques à la mort l'un l'autre ne faura;
Mais il firent tel cose qui pau leur avança.
Tels cuide autruy grever, qui prumier s'en dieura.

Syfaitement, biau seigneur, firent leur serement
Qu'il ne fauront l'un l'autre jusques au finement
Et que de leur anemis prenderont vengement.
Le conte d'Iermignac s'en vanta en présent
Que le duc d'Orlyens fera roy et régent,
Mais qu'il prende sa fille en droit mariement.
Tous en furent d'acort, voire par tel convenent
Que le duc de Berry dut avoir plainement
Du roiaume de France le grant gouvernement,
Tant comme il vivera; il fu dit ensement.
Ensement partisoient à leur commandement
Les grues en volant et tailloient le vent.

Segneur, quan cis acors fu fais et ordenés,
Li dus de Berri dist : « Segneur, or entendés.
» Biaus neveus d'Orlyens, il faut que vous mandés
» Gens d'armes, capitaines où avoir le porés,

3796 *S'en dieura*, en fera son deuil. 3808. Cf. *le livre des trahisons*, p. 63.

» Et si les payés, siqu'en soient loés.
» Lis fais vous touque plus qu'il ne fait à nous d'asés;
» Mais nous vous aiderons volentiers et de grés,
» Et manderons nos gens avoecques vous de tous lés.
» Droit à Tours en Touraine là serons asanlés,
» Et là aviserons entre nous auquel lés
» Entamerons la guerre, puisqu'enprise l'avés.
» Quant nous serons à Tours tous ensamble aünés,
» Nous en avons consail, tos serons avisés. »
— « Sire, dient li autre, si soit que dit avés. »
Adont s'en départirent; cascuns va à son lés.
Gens d'armes s'asanlèrent belement en secrés.
Li enfant d'Orlyens ont soudoiers mandés;
Partout où il les sèvent, mout bien les ont loués.
De leur trésor y ont maint roiaus aloués,
Car leurs pères Loïs en ot aquis asés.
Sus grant pont à Paris, cela est vérités,
Firent vendre une pais c'on met à ces autés,
C'on portoit à baisier quant Dieus estoit célébrés.
Je croy que de plus bielle jamais parler n'orés.
D'or fu et de pierrie; et maint pierles frasés,
Rubis et diamans furent autour entés.
Trente-six mille frans de bons deniers contés
Fu celle vendue, et li argens portés
Aus enfans d'Orlyens, ainsi que vous oés;
Pour paier soudoiers furent tos aloués.

Li enfant d'Orlyens firent ung mandement,
Et les autres osi trestrout secrètement.
Droit à Tours en Touraine asanlèrent leur gent;
Mais li dus de Bourgonge en sot le convenent
Ne set à coi il pensent; mais bien et saigement
Manda parmi ses tierres gens d'armes largement,
Qui vinrent à Paris tost et yncontinent.
Oyés de ceus la malisse, comment

Cuidièrent décevoir le bon roy au cors gent.
A l'entrée d'aoust c'on messone fourment,
Escrivent unes lettres, tout par acordement,
Et se les saièlerent de leurs saiaus d'argent.
Berri tout le prumier le sien saiel i pent,
Et li dus d'Orlyens et Bourbon ensement,
Le conte d'Alançon et de Clermont briefment,
Et li quens d'Ermignac qui avoit grant talent
C'au bon duc de Bourgongne peuist faire tourment,
Car il avoit hay son père longement.
Si faisoit-il le fil du mort amèrement,
Tout pour une contée de coy le tenement
Ot ses pères fourfait dès anchienement:
Ce fu de Carolois la conté proprement.
Le conte d'Iermignac, quant ot pris finement;
Le fourfist en son tans, par son mauvais talent,
Car il devint Anglois et le fu longement,
Dont li bons rois de France s'ayra tellement,
Qu'à la dame d'Artois donna entirement
Celle noble contée, en récompensement
De Calais qui fu prise de celle engloisse gent;
Et pour celle contrée hay obsécurement
Chius Biernars d'Iermignac, dont je fai parlement,
Le duc des Bourgegnons qui tant fu révérent.
Osi fist-il le roi et le roiaume gent,
Comme depuis le monstra, si vous orés comment.

Pour Dieu, segneur, or entendés et pour son non.
Huimais porés oïr le grant destruision
Qui mut entre ces prinches et le duc bourgegnon.
Dont par celle disense s'éleva tele tenson
Que puis en furent mort maint hardit campion,
Mainte ville destruicte et arse mainte mason.
S'en fut destruite Hen et toute mise en carbon.
Et de Nelle ronpus les murs tout environ,

Ensi que je dirai, quant il en iert saison,
Et du pont de Saint-Clau où grant asaut fist-on;
Mais çou qui fu devant, prumiers dire doit-on.
A me droite matère ferai repairison,
De la lettre c'on fist par congrégation,
Laquelle il envoyèrent au riche roy Carlon
Pour couvrir leur malisse et leur colation.
Et disoit celle lettre : « A vous, rois de grant non,
» No souverain segneur en domination,
» Vous escrisons ainsi, nous Berry et Bourbon,
» Et le duc d'Orlyens et le quens de Clermont,
» Le conte d'Iermignac, le conte d'Alençon,
» A vous, considéré par nostre avision,
» Par piété qui nos muet en no condition,
» Que vostre noble estat va à pierdition
» Se n'iestes aournés de point, ne de raison,
» Comme il afiert à roy de si haute estrasion,
» Enpereur de son règne tenant en unyon
» De Dieu, sans nul moien et sans soubgestion,
» Et à qui, à refuige, de mainte région,
» Sont venus empereurs, rois et princes de non,
» Jusques les mescréans de le tierre Mahon.
» Or est bien grant défaute qu'en tel caitivison
» Vous estes maintenus, que princes, ne baron
» N'avés pour vous siervir, tout par le mention
» D'aucuns qui vous gouvernent en tel audition.
» S'avons fait foy ensamble et obligation
» Que jusques à le mort l'un l'autre ne faurons,
» Si sera vostres cors remis en exeletation
» D'estat noble et vaillant, tel qu'avoir le doit-on:
» Et de ceus par qui prenderons punition,
» C'est se cause y est trouvée de condempnation.
» Pour tant, men chier segneur, prendés advision
» D'oster çou qui vous nuit par furnication,
» Et rapiellés o vous ceux de vocation

» Dont prisiés et amés en révération
» Serés toute vo vie jusqu'en conclusion. »

Ansi fu ceste lettre escrite et ordenée;
Au roy fu envoïe, elle li fu portée.
Mais quant pardevant lui fu lieute et avisée
Et il ot la teneur en cuer ymaginée,
Sachiés ciertainement, n'en fist c'une risée
Et dist que son estat li plaist bien et agrée.
Onques autre response n'en fu de luy donnée,
Dont chil de là en orent la chière tourmentée.
Se jurèrent Jhésus, qui fist chiel et rousée,
Que le roy greveront ains le quatrième année,
Et le duc de Bourgongne, à qui que désagrée.
Par toutes bonnes villes de France l'alosée
Fu par yaus la copie de la lettre monstrée,
En supliant à ceux où la garde est donnée,
Qu'il soient leurs aidans du cuer et de pensée
Pour mettre le bon roy en ordenanche rieullée
Et obvier encontre leur mauvaise pensée
De ceux qui le menoient du tout à leur tiestée.
Par toutes bonnes villes fu la cose mandée;
Mais il n'en y ot nulle qui s'i soit acordée,
Fors celles qui enclosses sont en leur contrée.
Dont cascuns d'iaux en ot la chière tourmentée
Et dient que la cose leur sera reprouvée.
Droit à Tours en Touraine firent leur asanlée.
Gens d'armes y venoient à tout glayes et espée,
Amer de Sallebruce y vint la tieste armée,
Et Hucfalie ausi, d'Allemaingne la lée,
Et pluesieurs capitaingnes qui vindrent à saudées.
Et li dus de Bourgongne, à le chière membrée,
Refist ung mandement de gens bien ordonnée;

3944. *Hucfalie.* Il faut peut-être lire Westphalie.

Car encontre viseux doit-on, ceste cose est esprouvée,
Aviser soutievement de malisse apensée.

Segneur, des deux costés dont ge fai parlement,
D'une partie et d'autre firent leur mandement
Trestout de par le roy; se ne seut-on comment,
Ne auquel on se doie traire plus justement.
Li rois avoec lui n'ot amy, ne parent,
Fors le duc de Bourgnogne et son frère ensement,
Et le quens de Saint-Pol qui fu fès ensement
De Paris capitaine trestout nouviellement.
Segneur, en ce tempore c'on wagoit ensement,
Que cieus delà faisoient asamblement,
Et si ne savoient ne pour coy, ne comment,
Au lés par deviers Cartres se mirent une gent
Sicomme gens de compaingne et bringans proprement,
Qui nulle retenue n'avoient à présent,
Pilloient et reuboient, ne leur caloit comment,
Paisans et pélerins desreuboient souvent.
Mout estoient garenis de gaiges et d'argent,
Tant que plaintes en vinrent au roy aucunement.
Lors fu mandés li contes à qui Saint-Pol apent;
Et on li commanda d'aler apiertement
Celle gent castier qui faisoient ensement.
Li contes y alla armés joliement,
Avoec luy cinq cens lances de son estorement,
Et Guilaumes le Gois y ala noblement,
Et maint noble bouchier en son conduissement.
Et li quens de Saint-Pol cevauça à sa gent.
Dalés une rivière trouva leur logement.
Bien estoient sept cens en cel estorement,
Que deçà le rivière, que delà ensement,
Et tous les jours croissoient par moutepliement.
Maisse hierbe volentiers croist, ce dist-on communément.

Segneur, ycelle gent dont je vous voel parler,
Tousjours de jour en jour prissent à fuisonner.
S'on les éust laissiés plus longement durer,
Une grande compaigne peuissent asanler;
Mais li quens de Saint-Pol les vint si revider
Qu'il en fist bien trois cens de mall mort finner.
S'en noia bien deus cens à l'iaue trespasser,
Et s'en firent bien cens osi enprisonner.
S'orent les capitaines qu'il vorent ramener
Avoecques leurs prisonniers en Paris hosteler;
Puis les fist-on trestous dans Castelet bouter,
Et puis furent jugiés à pendre et à trainer.
On fist les capitaines à Monfaucon mener
Et des autres pluisieurs avoec yaus encrocher,
Et tout le remennant dedens Saine jeter:
S'il ne puent tout boire, là les convient finer.

Segneur, apriès ces coses dont ge fai mantion,
S'esforcièrent forment cieux de l'autre parçon.
De Tours se deslogièrent en ycelle saison
C'on messonne les blés, en aoust, ce dist-on,
Et s'en vinrent à Cartres à grant colation
De gens mout bien armés, pour commenchier tençon.
On leur fruma les portes, quant on en vit tel fuison;
Mais le duc de Berry et le duc de Bourbon,
Et les enfans d'Orliens et le quens de Clermont,
Le conte d'Iermignac, le conte d'Alençon
Droit à le maistre-porte sont venus à bandon,
Et firent asanler droit au mestre ponton,
Les segneurs qui avoient en gouvernation
La grant citet de Cartres, de par le roy Charlon;
Et il y sont venus à leur commandison.
Lors li dus de Berri commença la raison :
« Oyés, beaus signeur, çou que nous vous diron.
» Ci poés voir de France la plus noble parçon,

» Trestous parens au roy et de s'estrasion,
» Oncles, parens, cousins giermains, bien le set-on,
» Qui pour le roy aidier à son loial besong,
» Sommes tout asamblés en grant dévotion
» De lui faire siervice, son talent et son bon,
» Et de son estat mettre en révération.
» Qui lonc tans a estet en grant caitivision
» Par aucuns qui le mainent à leur devision.
» Se nous sommes conjoins par obligation
» Que par nous sera remis en noble condition
» Et de ce faire avons du roy commission.
» Se m'esmiervelle pour coy metés audition
» Que vous montrés à avoir viers le roy sans raison,
» Quant à ses parens faites tel rebellion.
» Mais par celi Segnour qui soufri passion,
» Se vous n'ouvrés les portes, sans nulle arestison,
» Nous vous réputerons trestous de trayson
» Et à le cour du roy nous vous apielleron. »

Tant parla fièrement Jehans dus de Berry
A ciaus de la citet, ainsi que je vous di,
Que portes et postis tantos on leur ouvry,
Et il entrèrent ens; s'en furent resjoïs.
Cascuns dedens la ville se loga selonc li.
A la court de l'évesque fu Bourbon et Berry
Et le duc d'Orliens et les autres osy.
Ensi furent à Cartres tout li plus enriqui,
Et sus le plat païs qui tous fu agasti,
Se logièrent les autres, qui tout orent ravi,
Brebis, vaques, moutons, poules et oisons osi.
Il n'i a demoret qui vaille ung paresis.
Et li rois leur demanda pour coy furent ensi,
Ne pour coy en sa tierre viennent par tel parti;
Et fist commandement qu'il s'en soient parti,
Sus à confisquier leurs tierres dont il furent parti;

Mais à ce mandement ne sont point obéy,
Ains se partirent de Cartres aprestés et garnis,
En aproçant Paris jusqu'au Mont-le-Héri,
Dont cieus de Paris furent en grant sousi.

Deviers Mont-le-Herri li grant ost se loga,
Que li duc de Berry avoec luy amena,
Et li dus d'Orlyens qui mal se consella;
Si fu cieus de Bourbon, qui depuis pau rengna,
Et li quens de Clermont qui son cors engenra
Fu en celle asanlée; mais depuis li cousta :
Le contée de Clermont en pierdi pour cela.
Li contes d'Alençon avoecques yaus fu là,
Et li quens d'Ermignac qui son cors en jura
Que le duc d'Orlyens encore roy fera
Du roiaume de Franche et le couronnera.
Segneur, trestous cil princhе que nommet en vous a,
Aprochièrent Paris à grant ost par delà.
Li peuples de Paris forment s'en esmaia;
Mais li dus de Bourgongne ses gens bien ordela
Et fist faire grant monstre des gens qui furent là.
Picars et Brebençons et Flamens y ala;
Mais uns débas s'esmut entres les gens de deçà.
Qui mout euist cousté, sicomme on me conta,
Quant li dus de Breubant y vint, qui l'apaisa.
Ychieus débas, dont je vous suy contant,
S'esmut contre Picars et aucuns de Breubant.
Au lés deviers Saint-Denis aloient fouraigant
Et prendisent logis; mais il en y vint tant
C'ascuns varlès picars, voire en leur droit gardant,
As Breubençons se prirent, voire je ne sai quans.
Li doy segneur à qui il estoient siervans,
De l'un costet et d'autre, i vinrent acourant.
Cascuns d'aus vot porter sa maisnie en avant.
L'un à l'autre se prirent, mais je vous acréant,

Le cevalier picart à celi de Breubant
Donna tel horion, qu'ains puis en son vivant
Il ne menga morsiel, ains fu là demorant.
De coy li Breubeçon furent si très-dolant
Que hors de Saint-Denis où il furent logant,
Issirent bien cinq cens et s'alèrent rengant
Encontre les Picars; il en fu mout dolans.
On li conta l'afaire, mais tout incontinant
Envoia à Paris ung cevalier courant
Au duc des Breubençons qu'il venist avant
Pour apaisier ses gens, ou trop yroit pierdant.
Et quant li dus le sot, tantos ala montant.
A ses gens est venus, si leur va escriant :
« Et que volés-vous faire, fole gent mescréant?
» Vo volés bien partir les grues en volant,
« Qui encontre Picars vous alés hastisant.
» Ce ne sont mie gent où on se voist juant.
» C'est tout enporte-pièche çou qu'il vont labourant.
» Pour Dieu, retrayés-vous, je vous en suy priant;
» Car, s'à yaus vous prenés, je vous jure et créant,
» Il n'i déporteront le petit, ne le grant;
» Et d'autre part osi vous vées aparant
» C'asés priés de chy sont logiés nos nuisans.
» Si tos qu'il le saront, ils venront avant.
» Si en porièmes estre en péril si très-grant,
» Que jamais recouvret ne seroit vo vivant. »

Li bons dus de Breubant a tant dit à sa gent
Et tant les aparla biel et courtoisement,
Qu'à Saint-Denis rentrèrent à son commandement.
Li quens de Saint-Pol rapaisa ensement
Les Picars qui estoient en très-grant talent
D'ocire Breubançons, se par leur hardement
Il les fusent venus asalir nullement;
Mais la douce parolle fraint grant yre souvent.

Par les parlers du conte de Saint-Pol au cors gent,
S'en repairièrent tous et bien et doucement,
Et parfirent leur monstre et biel estorement.
Et li dus de Breubant retourna vistement
A Paris, au consail, où fu prumièrement.
Segneur, à ce consail dont je fai parlement,
Furent trestout d'acort et prince et président
C'on en envoieroit tos et incontinent
Aus segneurs qui venoient avant mout durement,
Savoir à quel pourpos venoient à tant de gent.
Pourvéus de gens d'armes à tel enforcement;
Et pour ce traitiet faire yra prumièrement
La royne de Franche en biel aournement,
Le conte de Saint-Pol avoec lui noblement,
Et aucuns saiges hommes segneurs de parlement
Pour trouver aucun tour de droit repairement;
Et tout çou qu'il feroit par cause loiaument,
Volentiers le feront li autre bonement.
Segneur, comme il fu dit, fu fait ciertainement.
La royne se mist en estat révérent.
Dedens ung cariot ouvret d'or et d'argent,
Se parti de Paris et des autres grantment.
Le conte de Saint-Pol l'ot en conduissement,
Et maint homme notable et saige durement,
Qui s'en vont viers les princes, pour faire parlement.

Segneur, que vous iroie-ge le cançon alongant?
La royne de France et le conte vaillant
Et tous chieux du consail s'i esploitièrent tant
Qu'il trouvèrent les princes, dont j'ai estet parlant,
Qui contre la roïne vinrent tantos avant.
Mout honourablement le furent recevant,
Les segneurs et les dames vont forment honourant,
Et jusques à leurs logis les furent convoiant.
Droit là les bienviengnèrent, en monstrant biel sanlant.

La royne parla devant tous en oiant
Et leur dist : « Biau segneur, chi nous va envoiant
» Tout prumiers mon segneur le bon roy soufisant,
» Et biaus fils de Guiane qu'encore est jovène enfant,
» Biaus cousins de Bourgongne et celui de Breubant,
» Et trestout le consail qui tant est noble et gent,
» Pour savoir deviers vous que vous alés quérant,
» Et pourcoi vous venés à enfort si très-grant
» Si très-priès de Paris : mout s'en vont miervellant.
» Or nous dites quel cose vous alés demandant,
» Et nous yrons delà au consail repartant. »
Dist li dus de Berry qui parla tout devant :
« Madame, de ce fait vous irai respondant,
» S'il plest à ces segneurs qui ci sont démonstrant.
» Si diray les articles qui nous vont pourmouvant;
» Et il m'avoueront trestout en confortant,
» Se c'est leur plaisir, et je leur en suy priant. »
Et chil dirent : « Oïl, nobles dus soufisant,
» Car vous estes nos mestres et tous nos mieux vaillant.

Quant li dus de Berry fu des siens avoés,
Il dist à la royne : « Madame, or entendés
» Et vous tous, biaus signeurs, et par moy vous orés
» Pour coy en tel estat nous sommes ci asanlés.
» Nous sommes ci-endroit tout dou sanc roial nés,
» Oncles, cousins du roy qui nous a déboutés
» Et escachiés de lui, pour ce qu'est enortés
» D'aucuns dont il sera en la fin déshieretés,
» Se Dieus n'i met remède; et nous en vérités
» Nous sommes tous ensamble mout très-bien infourmés
» Comment li roiaumes est povrement gouvernés.
» S'est li estas du roy tenus en grant vieutés,
» Car li dus de Bourgongne en fait ses volentés.
» Il le gouvierne à par luy et fait du tout ses grés.
» Li rois ne croit nuluy fors lui, vous le savés.

» Il n'y a princhе en Franche, qui plus soit apiellés
» As consaus, fors que lui : c'est de Franche la clés.
» Nous n'i poons plus estre oïs, ne escoutés.
» Se sui-ge du bon roy oncles tous li ainsnés;
» Se vechi les enfans de son frère, vous le savés,
» Qui li sont plus proçain que chieus duc n'est d'asés.
» Se fu par lui leurs pères meurdris et afinés,
» Et se n'en est li fais nulement amendés,
» Coy que pais s'en fesist; ce fu outre ses grés.
» Faire li fist par force li bons rois couronnés;
» Mais onques puis n'i furent huquiés, ne apiellés
» A la court, ne du roy chiertenus, ne amés.
» S'en ont grant duel au cuer, pour ciertain le créés,
» Et osi avons-nous. Sachiés d'autre costés
» Que nous véons ce duc, qui si haut est montés,
» Qui est de douce France maistres et avoés;
» Et nous sommes trestous au desous ravalés.
» Se nous sommes ensamble d'aliance tournés,
» Dont mais jusques à mort n'en serons destournés.
» Si sera li estas du bon roy repeuplés,
» Qui est pour le présent tenus en tel vieutés,
» Qu'il n'i a princhе nul avoecques le roi remés,
» Par ce duc de Bourgongne de qui est gouvernés
» Li roiaumes de France; bien en fait à ses grés.
» Mais par celuy Segneur qui de vierge fu nés,
» Remède y meterons, qui qui en soit yrés,
» Et yrons à Paris ou bon grés ou maugrés;
» Par forche ou autrement serons dedens entrés
» Pour démonstrer au roy les grans parverssités
» Dont ses rengnes et lui sont en grant perverssités;
» S'en sera pardeviers lui descouviers nos pensers. »

Segneur, en tel manière ychieux dus de Berry
A le noble royne de France respondi,
Et au quens de Saint-Pol et aus autres osi;

Et la royne dist : « Biaus oncles, ge vous di,
» Sauf vostre révérense, que il n'est mie ensy
» Que monsegneur le roy ait vo cors enhay,
» Ne biau neveu d'Orlyens, ne les autres ausi;
» Ançois est mout dolans, pour vrai le vous afi,
» Que si très-longement vous eslongiés de li.
» Et tant qu'est au bon duc de Bourgongne gentis,
» Il plaist très-bien au roy l'estat qu'il a par li,
» Car mout est le trésor du bon roy dégarny,
» Par aucuns qui s'en sont depièça le mieux parti.
» Se vaut mieus tendre ung pau que rompre tout parmi,
» Et d'autre part li dus l'a loiaument siervi;
» Se l'aime pour le bien qu'il a véut en li.
» Mais sachiés que pour ce ne vous a point hay;
» Et s'il vous plaist, ciers oncles, venés parler à li
» Vous et tous ces segneurs. Se laissiés vos gens ci.
» Là serés bien d'acort, si plest Dieu et je vi,
» Se remède i puis mettre et ces autres osi. »
— « Dame, ce dist li dus, je vous aciertefi
» Et vous di plainement que ces segneurs, ne my
» N'enterons en Paris, ne de may, ne d'avri,
» Tant que cis dus y soit; non, se ce n'est par tel si
» Que nous yrons de force, autrement ne le di,
» Et prenderons vengance de ce duc sans mierchy
» Par justice et par droit : penset l'avons ensi.
» Nous le tenons trestous pour mortel anemy;
» Car à tort et sans cause fist tuer nostre amy.
» Se li rois n'en fait droit, nous le ferons pour li. »

La royne de France fu au cuer esbahie,
Quant elle oy le duc qui tel parler deslie;
Et li quens de Saint-Pol n'en fist pas chière lie,
Ne le consail de France avoec qui il s'alie.
Là parlèrent ensamble jusques à la nuitie,
Et firent tant enfin d'une et d'autre partie

Que leur conclusion fu faite et adrecie,
Que si plaisoit au roy et à le baronnie
Et au duc de Bourgongne et à cheux de sa lingnie,
La cose fu droit là tellement apointie
Que cascuns s'en yroit en estraingne partie,
Et le duc de Bourgongne feroit la départie
Et s'en iroit en Flandres ou deviers Picardie,
Et li duc de Breubant dedens sa segnourie,
Sans entrer en Paris en année et demie;
Et seroit de deux pars la trève fiancie,
Ne li uns, ne li autres ne feroit aatie
De venir en Paris, par nesune estudie;
Et par les trois estas seroit Franche nourie
Et très-bien gouvernée, sans mal et sans envie,
De ces prochainnes Pasques jusques à l'autre acomplie
Qui sera ens l'année dont le date est prissie,
L'an IIII^c. et XII.; mais n'atenderont mie
Que ces tiermes venist chieux de l'autre partie,
Ançois fu de par yaus la guerre conmenchie,
Qui puisedi cousta à maint homme la vie.
S'en reçurent en fin domaige et vilonnie;
Car qui le puison brasse, on l'a dit mainte fie,
Il en doit en la fin bien boire sa partie.

Segneur, que vous yroi-ge alongant le cançon ?
Ceste cose acordèrent ensanle li baron,
Ens ou cas qu'il plairoit au roi de Mont-Laon
Et au duc de Bourgongne et se colation.
Sus ce point la roïne fist d'iaus départison.
Li contes de Saint-Pol et li autres à bandon
Prirent congiet aus prinches et font repairison
Tout jusques à Paris, n'i font ariestison.
A l'encontre leur vint le bon duc bourgegnon
Et le duc de Breubant qui Antoinnes ot à non,
Et le quens de Namur qui mout estoit preudon.

A l'encontrée y ot grant révération.
Le bon duc de Bourgongne qui d'onnour sot foison,
A conduist la royne jusques à se maison,
Et là trouva le roy sen nobille baron;
Et tous les présidens de Paris à bandon,
Estoient atendus pour oïr la raison.

Quant le noble roïne fu ou palais entrée,
Des grans et des petis fu parfont enclinée.
Osi furent li autre qui sont ens l'asanlée;
Et la dame leur a la raison pourposée,
Qui dou duc de Berry ot estet déposée,
Ensi que vous l'avés oïe et escoutée.
Et outre plus ausi y avoit ajoustée
Une cause qui fu d'yaus en tierme getée,
Laquele au deviser jou avoie oubliée;
Car du duc de Berry fu dite et devisée
C'avoec le duc Jehan feroit la désevrée
Li prouvos de Paris, car ensi leur agrée,
Et que sa prouvostet li seroit du tout ostée.
Pour la mort Montagut fu la cose ordenée;
Et dient qu'à grant tort ot la tieste copée,
Et pour tant li sera sen ofisse privée.
La roïne ot la cose bien et biel racontée
Et toute l'ordenanche que j'ai devant contée,
Ne sai que vous seroit la cançon démenée.
Pour apaisier haïne et yre foursenée,
Et pour tenir en pais la tierre et la contrée,
Le roy s'i acorda, et cil de l'asamblée;
Et li dus de Bourgongne n'en fist point reculée,
Ançois dist que la cose li plaist bien et agrée.
L'endemain au matin fu la cose mandée,
La cose par delà et très-bien conformée,
D'une partie et d'autre escrite et saielée.
Mais ançois qu'il passast une demie année,

Fu ce devant derière la cose retournée.
Ansi que je vous di, fu faite l'ordenance
Des barons et des prinches du roiaume de Franche.
Ce fu en l'an de grasse de Dieu qui tout avanche,
Mile IIIIc ans et X, à me samblanche,
Que le duc de Berri et cil de s'aliance
Repairièrent cascuns en la soie tenance;
Mais bien vous sai à dire que on vit l'aparanche
Que gens d'armes ne firent point d'iaus désevranche.
Desus le plat païs prirent leur gouvernanche,
De ci jusque au tierme que je ferai ramenbrance.
Le bon duc de Bourgongne ne mist en oubliance;
Pour tenir convenent et ciertaine créanche,
Se parti de Paris en bielle contenance;
Mais ançois prist congiet au noble roi de Franche
Et au duc de Guiane qui ot grant desplaisance,
De çou qui l'eslongoit, comment qu'il fust en enfance.
Si avoit-il jà en luy raison et connisanche.

Segneur, grant duel menèrent en la citet de Paris,
Quant le duc de Bourgongne dut estre départis;
Le roy prumièrement et le daufin son fis,
Et le noble consail mout en furent maris:
Osi fu le quemun, trestout grans et petis.
Hé, Dieus! que grant duel fist et grans pleurs et grans cris
Sa fille, la ducoise de Guiane au cler vis!
Ses pères le baisa en ung fois ou sis
Disant: « Ma chière dame et fille, adieu vous dis. »
Entre ses bras se paume la ducoisse de pris;
Et quant elle parla, se s'escrie à haus cris:
« Ha! mon segneur et pères, dist la dame de pris,
» Bien doivent de moy estre à tousjours mais haïs
» Cheux que par qui il convient que vous soiés départis,
» Si lonc tierme durant, sans estre reviertis;
» Car c'est par fausse envie qu'il ont sur vous enpris. »

— « Ma fille, dist li dus, par Dieu de paradis,
» Je m'en vois pour bien faire et pour eschiéver le pis;
» Mais je croy, voelle ou non, ains qu'il soit des mois dis,
» Me faura revenir pour warder le païs. »

Ansi dist li bons dus que vous avés oy.
Or sachiés de ciertain que mie n'en menti,
Car ançois que li ans fust du tout acompli,
Le convint retourner, ou en très-mauvais parti
Euist estet li rois et le roiaume osi,
Ensi que je dirai, mais que m'ayés oy.
Or vous vorai conter dou noble duc gentis
Qui gouvernoit Bourgongne. De Paris se parti,
Et li dus de Breubant, sen frère, avoec li.
Le prouvost de Paris ne mist point en oubli.
C'est Pierres des Essars, uns cevaliers gentis :
Li dus li fist grant bien, ce sachiés, puissedi.
En Flandres le mena où il le prouvey,
Puis vint mannoir à Aras chils Pierres que je dis;
Mais il rot son offisse ains ung an aconpli,
Ensi que je dirai, se vous m'avés oy.

Segneur, or entendés, pour Dieu le tout poisant.
Désoremais enforce le fait de no roumant,
Et les fais merveleux qui en seront si grans,
C'on ne l'euist creu nulement par avant,
Et tout par grant envie qui maint cuer fait dolant.
Vous avés bien oy conter pardevant
De l'acort qui fu fais et qu'il s'iroient partant,
D'une partie et d'autre s'iroient désevrant.
Se demoroit la cose en estat jusque à tant.
Dedens Pasques proçaines as autres en siévant,
Ne devoient mouvoir pour nulle riens vivant;
Mais chieus dou lés de delà n'atendirent point tant,
Ains tinrent leurs gens d'armes trestout l'ivier durant.

Viers Cartres et viers Blois s'aloient gouvernant.
Li contes d'Iermignac les aloit conduisant,
Et pour çou les nommoient li petit et li grant :
Trestous Hierminagois les aloit-on nommant.
Ensi furent là droit jusques à l'estet venant,
Que le duc de Berry, de coi j'ai parlet tant,
Asanla tous les prinches qui le vont confortant;
Et à un jour nommé vinrent, je vous créant.
Tout droit à Orlyens, furent parlementant,
Et là furent d'acort en leur traitiet faisant,
Que cascuns manderoit en son païs avant
Trestoutes les gens d'armes dont seroient finnant,
Siques à ceste fois faut estre besoingnant,
Et leur fais procurer, ou jamais en leur vivant
Que jamais n'i poront parvenir. Ensi le vont disant,
Car entreux que li fiers est tous caus et ardans,
Doit-on forgier desus, pour faire son commant.

Dist li dus de Berry : « Segneur, or entendés.
» Il convient que cascuns ait ses gens asanlés.
» Nous avons gens à soudées à tous lés;
» Il gaingnent et despendent, et s'est li païs gastés.
» Or les faut enploier; pour çou vous ay mandés.
» Quel acort qu'aions fait, nous n'en tenrons deux dés.
» Se vos diray coument en ce besoingnerés.
» L'un des saiaus de Franches avons, c'est vérités.
» Ung mandement ferons qui sera saielés,
» Qui sera contenans que li rois les a mandés
» Que nobles et non nobles tous soient aprestés
» Pour venir deviers nous, bien armés et montés,
» A vo commandement, pour faire tous vos grés.
» Puis en ferons ung autre qui iert manifestés
» En Flandres, en Artois, en Picardie apriés,
» Qu'il ne soit hons vivans, si hardis, ne si osés,
» Dont li dus de Bourgongne soit aidiés, ne confortés;

» Et puis ferons passer deux mille hommes armés
» Au lés par delà Saine; bien les aray menés
» Droitement par Melun, bien i saray entrer.
» Et quant il seront outre de la Sainne passés.
» Il yront à Couchy et à Cauny dalés,
» Et droit à Pierrefons où il a bons fossés.
» Les castiaus garniront de vivres à tous lés
» Et à Hen ensement où a murs maçonnés.
» S'i meteront gens d'armes dont li païs sera gardés,
» Afin que Picars, ne Flamens de nul lés
» Viengnent deviers Paris; et entrues vous ferés
» Une grande semonse de gens que vous avés,
» Puis yrons deviers Paris, tels est bien mes pensers:
» Se nous poiens estre dedens Paris entrés,
» Du roiaume ferièmes tout à no volentés. »

Dist li quens d'Iermignac : « Mout gentement parlés.
» Or vous diray de coi je me suy avisés.
» Mandons en Engletierre, sus nos briés saielés,
» Au rice roy Henri salus et amistés,
» Et à ses quatre fils qu'il a engenrés,
» En priant qu'il nous ayent de secours visetés,
» Par si que, se nos fais pooit estre achiévés,
» Il raueroit Pontieu qui jà leur fu ostés,
» Et li uns de ses fieus seroit ahieretés
» De la tierre de Flandres, il en aroit les clés
» Si tos que li pays iert de nous conquestés.
» S'en vouroit Engletierre à tous jours mieux d'asés,
» S'il pooit ensi estre. Apiertement verés
» Que nostres fais seroit de tous poins achiévés.
» Là où forche n'a lieu, oy dire l'avés,
» Il faut aucunement ouvrer de soutieuté. »

Par le consail du conte d'Iermygnac que je di,
Sont trestout li prinche là endroit consenti

Que droit en Engletierre, où maint le roy Henry,
Envoiront messaiges pour porter leurs escris,
Afin que li Englois leur voellent estre aidis.
Lors fu faite la lettre et trestous li devis,
Sicomme l'Erminagois l'avoit mis en avis.
Quant la lettre fu faite et li traitiers escris,
Jehans, dus de Berry, y ot son saiel mis,
Et li dus d'Orlyens qui n'i est alentis;
Mais li dus de Bourbon s'estoit d'iaus départis,
Et se gisoit malades par dedens son païs,
Et tant qu'il en morut; ne fu puis gaires vis.
Li quens de Clermont s'en ala à Paris
Pour relever du roy ses castiaus et ses fis.
Ung pau delés le roy se fu au seoir mis,
Mais au plus tos qu'il pot, si s'en fu départis,
Et s'en vint à Clermont qui siet en Beauvoisis.
Là asanla gens d'armes, ne sai ou cinq cens ou sis;
S'en garni son castiel, pour vray le vous plevis.
Au roy fu recordé, s'en fu mout enbahis.
Se li manda pourquoy il s'estoit aatis
De gens d'armes tenir ensi en ce païs;
Et, s'il haioit nulluy ou s'il estoit haïs,
Bien en feroit l'acort, se le voir l'en est dis;
Et il li remanda qu'il n'estoit nus hons vis
Qu'il éuist en haïne, mais voloirs li fu pris
De gens d'armes tenir et que bien en estoit poestis,
Et que c'est pour le roi aidier à son devis.
S'il en estoit besoing, au mains est-il garnis.
Ensi se fu li contes de Clermont escondis,
Mais il n'avoit talent de dire son avis.
Toutes les bouches qui rient, ne baissent point toudis.

Segneur, or entendés, pour Dieu qui fist la mer,
Du conte Clermont vous lairai chi ester,
Qui fu dus de Bourbon au tans dont je voel parler.

Quant il en sera poins, g'i vorai retourner.
Du fort duc de Berry je vous vorai conter
Et dou duc d'Orelyens, c'on fist Carle nommer.
Du conte d'Alençon et Labret, sans douter,
Et Bernart d'Ermignac qui les vot enorter
D'aler en Engletierre alianche porter.
La lettre fu escrite, puis le vont saieler:
Et le duc de Berry vot adont apieler
Ung sierviteur qu'il ot, qui bien savoit parler.
Lonc tans l'avoit siervi, se le vot mout amer.
On le nommoit Caizin, net de Serainviler.
Ung vilaige c'on puet en Cambrésis trouver.
« Caizin, dist li dus, il t'en convient aler
» Par dedens Engletierre ceste lettre porter.
» Tu y sès bien le voie, je le say sans douter.
» Car pluiseurs fois y as pour moy volut aler.
» Le sire roy Henry nous feras saluer,
» Et avoecques le lettre li voras démonstrer
» No fait et nostre estat, bien li sarés conter,
» Et li di qu'il li plaisse à luy ramembrer
» De ce que li ai fait: ge n'en quiers plus parler.
» Tu sès mout bien pour quoy voel me raison noter. »
— » Mon segneur, dist Caizin, il n'en faut jà douter;
» Bien say sus quel estat feray mon dit gloser.
» A ung sourt ne faut point deux messes escouter. »

Chieus de Serainviller qui ot à non Caizin,
Se parti d'Orlyens ung joeudi au matin,
En biel estat de noble, avoec luy maint mesquin:
Ce sanle à son estat ung conte palatin.
Il enporta la lettre escrite en parquemin.
Par Gascongne cevauche et par le Limosin,

4499. *Seranvillers*, village à deux lieues de Cambray.

4516. *Mesquin*, *meschin*, serviteur.

Tant qu'il vient à Bourdiaus : il n'i prist onques fin.
S'entra en ung vaissiel pour passer le marin,
Tant fist qu'il arriva asés priès d'un gardin,
Au païs d'Engletierre, où croist mains aube-espin.
Sitost qu'il ot prist tierre, il monta sus le ronchin.
Varlès et escuiers qui li furent vosin,
Mena avoec luy, mout avoit bel train.
Au lés deviers Windesore s'en va tout le cemin.
Là fu li roy Henri, qui tient le chief enclin,
Pour une maladie qui le mist à déclin ;
Car de mézelerie ot tout le cors à fin.

Au lés viers Windesore s'en va le messaigier
Que le duc de Berry avoit fait envoier,
Et le duc d'Orlyens qui tient grant hieretier,
Le conte d'Alençon et Labret au vis fier,
Et Biernars d'Iermignac qui fist à resoignier ;
Et Caizins et se gent vorent tant cevauchier
Qu'il viennent droit au pont du castiel adrechier.
Il orent sauf-conduit, on leur en fist baillier ;
De Bourdiaus la citet leur fist-on otroier.
Caizins entre ou castiel où ot maint cevalier.
Osi tos qu'il le virent, il le vont fiestier,
Car mieux le connissoient qu'il ne font ung denier.
Des nouvielles demandent, et il leur va nonchier,
Puis leur a dit : « Segneur, j'aroie bon mestier
» Que je péusse au roy parler et desrainier. »
Adont li respondi un vaillant esquier
Qui ot non Carmien, et mout fist à prisier.
Chieux servoit la roïne d'Engletierre au cors chier,
Qui fu mère au duc de Bretaingne au vis fier
Et suer au roy qui ot Navare à justichier.
Chieus a dit à Caizin : « Je vois sans détryer
» Parler à la royne, savoir son désirier,
» Se vous porés au roy vo raison pournonchier.

» Elle est dalés le roy; tost vorai repairier. »
— « Alés, ce dist Caizins, Dieus vous puist avanchier! »
Adont vient ens la cambre Carmien sans targier.
La royne trouva qui à ung cevalier
Juoit devant le roy au ju de l'eschier.
Carmien devant le roy se va ajenoullier;
Tout bas li recorda le fait du mesaigier
Que le duc de Berry ot là fait envoier,
Et dist qu'il voet au roy ung petit derainier.
Quant la royne l'ot, si prist à soutillier
Que c'estoit pour le duc de Bourgongne enpirier,
Qui ses cousins giermains estoit, au vrai jugier.
Se dist à lui-meismes, s'elle puet esploitier,
Que le roy ne laira jà à eux aloier
Pour grever le roiaume et sen bon cousin chier,
Et Dieux le voet mout bien de se grasse avoier;
Car, s'elle n'eust estet, on voet ciertefyer
Que France euist estet en périlleux dangier;
Mais le traitiet veut rompre et vot si bien besoingnier
C'on fist tout le contraire de ce c'on vot traitier.
Pour ce dist uns proverbes c'on doit actorisier :
C'on voit son amy, quant vient au besoingnier.

Quant la noble royne oy parler cheluy
Que le duc d'Orlyens et le duc de Berry,
Le conte d'Alençon et d'Iermignac osy,
Envoie en mesaige au riche roy Henry,
Sachiés ciertainement, petit s'en resjoui,
Car bien avoit nouvielles escoutet et oy
Que le duc de Bourgongne avoient fort hay;
Et ce fu ses cousins giermains, je vous afy.
Ensiques la roïne fu là en grant sousi,
Evous le secont fils du roy que je vous di.
On l'apielloit Thumas, se fu contes d'Erbi.
Ou païs d'Engletierre n'ot plus joieux de li.

Ens le cambre est entrés, s'amenoit avoec luy
Caizin qui fu mesaigiers pour le duc de Berry.
Cieus Thumas vint au roy; d'un jenoul se fléqui
Et li a dit: « Chiers sires, je vous amaine chi
» Le messaige au duc segneur de Berry:
» C'est de Serainviller Caizin. Je vous afi,
» Pièça l'avés véu. Chiers pères, le vechy. »
Lors vint avant Caizins qui plus n'i atendi,
Et si s'ajenoulla devant le roy Henry et dist:
« ..... Celi Dieu qui onques ne menti,
» Gart le roy d'Engletierre et mon signeur osi,
» Et tous cheux qui li sont et seront bon amit.
» Chiers sires, à vous m'envoie et salue par my
» De Berri li bons dus prumiers, et avoec li
» Le riche dus d'Orlyens, à qui on a mourdry
» Son père et mis à mort, et il s'en plaint osi;
» Et osi fait de Bourbon li nobles dus gentis,
» Qui est quens de Clermont; ses pères est finis.
» Li contes d'Alençon est de leur bende osi
» Et Biernars d'Iermignac qui est bien vostre amy,
» Et Charles de Labret. Trestous cheux que je di,
» Vous requièrent venganche et justiche autresi
» Le bon duc d'Orliens qui mout vous eut chiéry.
» Il fu vos conpains d'armes, ne l'aiés mis en oubli;
» Mais li aidiés à vengier au riche branc fourbi,
» Par les conditions que vous orés droit chi. »

« Nobles rois d'Engletierre, ayés en retenanche
» Comment par bonne amour euistes aliance
» Au bon duc d'Orlyens, où tant ot de vaillanche,
» Qui a estet mourdris et ochis à outranche
» Par le duc de Bourgongne et par se connisanche,
» Dont les hoirs d'Orlyens, qu'encore sont en Franche,
» Vous voellent suplyer qu'il en aient vengance;
» Car on ne leur voet faire raison par ceux de Franche,

» Ne aconplir justiche, sicomme est d'acoustumanche.
» S'envoient à refuige viers vous, rois d'onouranche.
» Afin que les voelliés, bien en avés le poisanche.
» Viseter en ce cas, pour mettre en ordenanche
» Justiche et véritet, sans nulle varianche.
» Et s'il puent par vous mener leur fait à outranche.
» A tousjours mais seront en vostre obéyssanche,
» Et vo feront ravoir Poitiers en vo tenanche.
» Et l'un de vos fieux où est mieux vostre plaisanche,
» Feront avoir de Flandres toute la tenance.
» Se vous prie li dus de Berry, sans doutance,
» Qu'à ce voelliés briefment ouvrer de prouvéanche;
» Et si considérés et ayés ramenbranche
» Comment il ne fu onques en li vostre nuisance,
» Ains a estet tousjours prest de vous faire aidanche,
» Et encore sera tant qu'il ara soustenanche.
» Et pour tant qu'en ce fait ayés ferme créance,
» Vechi la lettre escrite en très-belle ordenanche.
» De leurs propres saiaus y est la connisanche. »
Lors li tendi le brief et deviers lui s'avanche,
Et puis le desploia pour veoir l'aparanche.
Par ung sien capelain qui fu né à Coustanche,
Fist lire la teneur toute de branche en branche.

Quant li rois d'Engletiere, qui Henris fu nommés,
A oïe le lettre et entent les parlers
Que Caizins li avoit mot à mot racontés,
Il li a respondut: « Caizin, or entendés.
» Sachiés que je me suy mout très-bien ramembrés
» Que le duc de Berry m'a fet par ses bontés
» Mainte très-grant courtoisie, dont je li sai bon grés:
» Et ai estet par lui divierses fois visetés
» Et moy et mes païs, je m'i connois asés.

4629. Lisez : Ponthieu.

» Mais il set proprement que je sui atrieuwés
» Encontre les François par mes briés saielés,
» Et li dus de Bourgongne i est encorporés,
» Siques durant les trièwes ne m'en puis estre meslés
» De ce fait; mais que li tiermes des trièwes fust passés,
» J'en prenderay consail et en seray avisés;
» Et saciés que briefment la response en arés.
» Mais, tant qu'est à présent, bien raler en poés.
» Dedens l'aoust venant vraie nouvielle arés
» De faire ou dou lessier, se mes consaus est tés. »
— « Sire, ce dist Caizins, Dieus vous en sace grés! »
Dont prist congiet à lui, de lui fu enclinés,
Et li rois d'Engletiere li ot biaus dons donnés,
Et le fist au diner siervir à volentés.
Et la noble royne, dont vous oy avés,
Qui ot bien tous ces mos oïs et escoutés,
Se taist et ne dist mot, ains les tient en secrés.
En se cambre s'en vint où fu prest li diners.
Par ung sien secrétaire fu tos ung briés fourmés,
Où ces fais fist escrire, bien furent enprientés;
Et disoit celle lettre : « Chiers cousins, entendés.
» Prendés aucun consail et bien tos vous hastés
» Encontre ces fais-chi que vous ay enbriesvés,
» Et faites alianches à nous, se vous volés,
» Ançois que cis soit as autres acordés;
» Car il seroit mout fort, s'Englois sont de leur lés;
» S'en poroit mes cousins li rois estre grevés,
» Et li nobles roiaumes enpiriés et gastés,
» Dont ce seroit damaiges et très-grande pités.
» Et bien sai de ciertain, mes cors est infourmés,
» Qu'en France a pau de prinches qui ne soient tournés
» Pour estre de leur bende; j'en say tous les secrés.
» Se vous prie, chiers cousins, que vous y avisés,
» Et je seray pour vous chi endroit à ce lés,
» Car le bon roi mon frère, de Navare fiévés,

» Me mande bien souvent par ses briés saielés
» Que vous soyés de moy viers le roy confortés,
» Afin qu'à vos nuisans ne se soit enclinés;
» Car il set de ciertain que vous serés grevés.
» Se vous fai à savoir que vous soiés hastés,
» Entrues qu'avés loisir, car gaires ne l'arés. »

Ansi fu celle lettre et faite et ordenée,
Et la très-noble royne l'a très-bien saielée,
Puis manda Carmien, se li a délivrée
Et li dist: « Amis, vo voie soit hastée.
» Entrés en ung vaissiel, si tos que vient marée.
» S'arivés à l'Esclusse en Flandres la loée,
» Puis soit par vous à Gant ceste lettre portée
» Au bon duc de Bourgongne qui tient ceste contrée.
» Li bailliés sans monstrer à créature née,
» Fors à lui proprement ne l'ayés delivrée. »
— « Nenil, dame, dist-il, par le Vierge loée. »
Adonques apresta Carmien sa journée.
De Windesore yssi coiement à celée;
Samblant fist qu'il alast juer en une prée;
Mais il s'est adrechiés deviers la mer salée.
Droit là a une nef toute preste trouvée,
Qui viers Flandres avoit marcandise menée.
Là est entrés dedens, s'ont leur voille levée,
Et li vens y féry par tele destinée
Qu'il vinrent à l'Esclusse droit à le matinée.

Ansi droit à l'Esclusse cis vaissiaus ariva.
Carmien yssi hors et le maistre paia,
Puis monta à ceval et à Bruges ala.
Il demanda dou duc, et on li raconta
Qu'il estoit à Aras; Carmien y ala.
Ne sai que vous diroie: tellement esploita,
Au bon duc de Bourgonge se lettre délivra:

Et li dus le saisi, qui tos le desploya.
Le teneur en lisi, dont mout se mervella.
La dame d'Engletiere mout forment en pria.
Segneur, apriès ce fait, li bons dus envoia
Deviers le roy de France et le consail delà.
Uns gentis cevaliers pour le duc y ala;
Mais sachiés que grans tans depuis n'en retourna.
Pour çou dist-on souvent: que on set bien quant on va,
Mais on ne puet savoir quant on retournera.

Segneur, chis cevaliers dont yci je vous di,
Qui ala en mesaige pour le duc segnoury,
Estoit mout vaillans hons; sires fu de Croy.
Li bons dus l'envoia deviers le roi gentis
Pour savoir de ce fait, comment, ne par quel si
On poroit as Englès traitier aucun parti;
Et li manda le fait comment li dus de Berry
Et les hoirs d'Orlyens et les autres osi
Se veullent alyer pour avoir tout houni.
Se li manda comment la dame au cuer genti,
Royne d'Engletierre, l'avoit mandé à li,
Et li bons cevaliers n'i a fait nul détry.
Il ala à Paris, et ses gens avoec li,
Et parla au bon roy et sen brief li tendi,
Que li dus li envoie et au consail osi.
Li rois vit la teneur, forment s'en esbahi.
Il dist au cevalier qu'il vit d'encoste li:
» Vous en yrés, dist-il, à Bourges en Berry:
» Se porterés ce brief. » Adonques s'en parti
Pour aler deviers Bourges; s'en fu en mal party,
Car il fu espiés, je le vous certefi.

Le segneur de Croy, dont yci vous oés,
Fu en celi voiaige saisis et atrapés
Des gens au duc d'Orlyens et si en fu menés

Tout droit à Orlyens, à mout grande vieutés;
Et dist-on c'on li fist souffrir mainte griefté.
Li dus d'Orlyens voloit que ses chiés fu copés;
Mais au duc de Berry en fu li cas contés,
Qui estoit à ce tans à Bourges amasés,
Avoecques la ducoisse à qui fu espousés,
Qui mout estoit dolans que ses sires loés
Voloit grever le duc de Bourgongne fiévés;
Car il fu ses cousins et tout d'un parentés,
Et osi fu Croy qui estoit atrapés.
Quant elle sot qu'ainssi estoit enprisonnés
Et fu en l'aventure d'estre à la mort livrés,
Elle fist tant au duc, dont ses cors fu amés,
Que Croy fu à Bourges prisonniers amenés
Et à le noble dame en garde délivrés,
Dont le duc d'Orlyens fu dolans et yrés;
Mais li dus de Berry li ot par briés mandés
Que, s'il ne l'envoioit, jamais en ses aés
Il ne seroit de luy aidiés, ne confortés.
Se n'osa à ce fait point estre refusés.
Ensement fu Croy de la mort escapés
Par la noble ducoise, où mout ot de biautés.
Mieus vaut amis en voie, oy dire l'avés,
Que deniers en coroie, ne nulle richetés.

Segneur, apriès ces fais dont je fai mention,
Le roy et ses consaus prirent colation,
Et le consail osi dou bon duc bourgegnon.
Combien qu'il n'y fust mie en sa propre façon,
S'avoit-il ..... des amis grant foison,
Le segneur d'Olehaing qui Jehans ot à non,
Qui estoit fais nouviaus cevaliers, ce dist-on,
Au bon duc de Guiane qui fu biel dansillon,
Et des autres segneurs y avoit grant foison.
Là firent ung traitiet, par telle devision

Que cascuns acorda afin qu'il seroit bon
En soufissant au duc qui tant a de renon;
Et furent tout d'acort qu'envoyer fera-on
Par dedens Engletierre ung mesaigier de non,
Pour ralongier les trieuves sept ans ou environ;
Et ouveront les pors pour mener à bandon
Par dedens Engletierre blés pour leur garnison;
Et encore outre plus à Henry mande-t-on
Que, s'il veult faire à yaus d'alianche le don,
Il seroient ensamble amy et compagnon,
Par si c'uns mariaiges en feroit le parçon,
De l'ainsné fil Henry, qui fu bel dansillon,
A le fille dou duc de Bourgongne à bandon.
Le consail en fu pris, et le lettre en fist-on.
Li rois le saiela, sans point d'ariestison,
Et li dus de Guiane; puis en ung cargnon
Fist à ung cevauceur livrer de randon.
Au bon duc de Bourgongne le porta sans tenson,
Qui mout en fu joieux, quant il vit le fachon.
Son saiel y posa pour confirmation,
Et puis à Carmyen, dont j'ai fait mention,
Bailla ycelle lettre, sans point d'ariestison,
Et li pria qu'il fache de là repairison
Et baille au roy Henry qui tient la région,
Et à la noble dame, à quy il fu baron,
Celle lettre en leur mains pour savoir le façon.

Carmyen s'en parti, qui n'y fist demorée.
Si enporta la lettre qui bien fu saielée.
Tant chevauça qu'il vint à la mer salée.
Carmyen entra lors dedens la mer salée;
Jusques en Engletierre n'i a mais c'une journée.
Et quant il vint à tierre, s'a se voie hastée
Au lés viers Windesore où ot grant asanlée;
Car tous li grans consaus d'Engletierre le lée

Furent là arivés, c'est vérités prouvée,
Et de par le conmun fu grant gent asanlée;
Bourgois et eschevins mout furent grant marée;
D'évesques et d'abés furent grant asanlée;
Et là fu devant eux la requeste monstrée,
Qui dou duc de Berry ot estet demandée
Et dou duc d'Orlyens. A chieux de l'asanlée
La teneur en fu dite et toute devisée;
De ceus qui furent là, fu mout bien escoutée.
Lors y ot grant murmure, quant elle fu finée.
Li uns voent que la cose soit à yaus acordée,
Et li autres y a diférense monstrée;
Mais en conclusion fu si fort démenée
Que la communautet voloit, sans demorée,
Et le roy proprement asés bien s'i agrée,
Que de celle requeste soit la cose acceptée,
Mais la cevallerie orent autre pensée.
Meismes les fieux du roy chieux fais leur désagrée,
Car la noble royne du pays couronnée
Leur avoit pardevant la cose remonstrée
Comment les hoirs d'Orlyens et chieux de leur menée
Avoient à grant tort celle guerre eslevée;
Car, se leurs pères estoit mors par espée,
Ce fu pour ses mesfais et par malle pensée
Que la cose en fu justement aprouvée;
Et, nonobstant tout che, paix en fu confrumée
Par yaux et par les prinches, de leur main saiellée.
S'en seroit Engletiere et le gent difamée,
S'il aidoient chieux qui ont folle pensée;
Et se di que blastenge est plus tos eslevée
Que loenge ne soit, c'est bien cose avérée.

Par l'infourmation de la noble royne,
Quy d'Engletierre avoit la tierre en saisine,
Ne voloient li noble avoir le car encline

A aidier le partie qui avoient hayne
Au bon duc de Bourgongne, qui fu de noble oryne.
Tout disoient ensanle : « Nous ne sommes point dine
» C'on fesist alianche à yaus par nesun sinne,
» Quant contre leur saiel et encontre leur signe
» Et foy et sierement est leur pensée encline. »
Et si avoit entr'eux grant bruit et grant hayne;
Ly uns veult, ly autres non; mais dont à ce tiermyne
Arriva Carmien ens le salle marbrine.

Carmyen est entrés ens le salle plaisant,
Où trestous li consaus d'Engletierre le grant
Furent tout asamblés pour le fait dont je cant.
Là y avoit d'évesques et d'arcevesques tant,
D'abés et d'autres clers à couronne portant,
Que ne le vous diroit créature vivant.
Carmyen ront la priesse, se va tout outrepassant,
Tant que devant le roy se va ajenoullant,
Et dist : « Chieus Jhésus-Crist qui va ou chiel manant,
» Il gart le roy d'Engletierre le grant,
» Et tous ses quatre fieux, et la royne ensieuvant
» Et le noble barnaige qui chy est aparant.
» Sire, je vieng de Franche et d'Artois ensieuwant;
» Mais li dus de Bourgongne se va recommandant
» A vous très-humblement, et puis en poursievant
» A le noble royne où est apiertenant,
» Et à vos quatre fieux et au barnaige grant.
» Et à ce que j'oïs, il seroit mout engrant
» D'estre alyés à vous; mout le va désirant,
» Car bien est infourmés que tout si malvoellant
» Contendent que soiés de leur lés assentant.
» Je vous prie et requiers, pour aler droit avant,
» Que bien vous infourmés de leur fait paravant
» Et à quel loiautet il vont contendant
» De mener gherre à luy; mout s'en va myervellant

» Se ne voellent point estre au roy obéisant,
» Ne tenir ce qu'il orent à Cartres convenant,
» Que desus leurs saiaus alèrent confermant
» Le pais à ce bon duc; ains vont comme tirant
» Encontre leur proumesse. Se vous mande pour tant
» Que sus ce vous alés vostre afaire menant;
» Car mal apiertenroyt à roy si soufisant
» D'aidier à soustenir destorsion si grant
» Qu'il voellent entreprendre; encore va-on disant
» Que, pour le roy destruire, se vont fort avançant. »

« Sire, dist li mesaiges, que che soit vérités
» De che que je vous di, li fais est aprouvés;
» Et veés yci la lettre que li bons dus loés
» Me bailla en se main; bien veoir le poés.
» Le grant sayel du roy et du daufin apriés
» Et le sayel dou duc y sont encorporés.
» Bons rois, faite le lire; et vous y trouverés
» Ce que je vous ay dit et encore plus asés.
» Mout grant hónneur vous fait li rois couronnés
» Et le noble barnaige de Franche. En vérités
» Je croy chiertainement, plus d'onneur acquerrés
» A aydier le roiaume et traire de leur lés,
» Que ne ferés à estre avoecques ces parjurés. »
Dont li bailla la lettre qu'il n'y est ariestés;
Et li rois en a tous les saiaus avisés.
Au vesque de Nycolle fu li briés délivrés.
Che fu son propre frère, tout d'un père engenrés.
Ichieux le list en haut; de tous fu escoutés.
Et disoit celle lettre : « Salus et amistés
» Mande au roy d'Engletierre li rois de Franche nés,
» Et li dus de Guianne qui est ses fieux aisnés,

4916. *Nycolle*, Lincoln. L'évêque de Lincoln était Henri de Beaufort, fils légitimé de Jean, duc de Lancastre.

» Et li dus de Bourgongne et trestous li barnés
» Qui est avoec le roy, dont il est confortés,
» Et vous prient, bons rois, que ne vous consentés
» En nesune alianche, point d'onneur n'y arés,
» Viers les hoirs d'Orlyens, ne chieus de leurs costés;
» Car leurs sieremens est encontre nous fausés,
» Et se sont enforchiés et enforcent adés
» De destruire no règne, et tiennent gens armés
» Parmi nostre roiaume, sus les cans, à tous lés,
» Outre nostre desfense, dont il font grant vieutés.
» Pour chou nous vous prions que vous vos ajoustés
» Avoecques nous pour le droit, afin qu'il soit gardés,
» Et que trièves sept ans enviers nous acordés;
» Et nous les vous donrons osy, à l'autre lés,
» Et entr'eus, s'il plest Dieu, nous serons avisés
» D'aucun traitiet à faire par voie d'amystés,
» Par quelconques alianches ou par afinités.
» Et dès cest present tierme en est jà uns trouvés,
» Et tant que d'alianche, se faire le devés,
» Vous et vostres barnaiges et vos consaus loés.
» Vos cousins de Bourgongne, où tant a loiautés,
» A fille à marier, jovène est ses aés,
» Et vous avés ausi quatre fieus d'autre lés.
» S'il vous plaisoit que l'un fust à celle asenés
» Par les conditions et les fais pourposés
» Quy de nos deux consaus seront institués,
» En ce traitiet faisant, vous nous envoyerés
» Ung secours de vo gens, dont serons visetés
» Contre nos aversaires, s'il nous ont ocupés;
» Et, se vous guerriés à aultruy chi-aprés,
» Nous serons près pour faire la paraille bontés.
» L'une amour requiert l'autre, quant c'est nécessités. »

Ensi disoit li briés qui fu lieus en présent,
Voiant tout le consail qui fu au parlement.

Là dist li uns à l'autre : « Par le mien sierment,
» Vechi plaisant langaige et fait de saige gent. »
Adont parla li rois Henris tout prumièrement
Et dist : « Segneur baron, vous oés clèrement
» Que de deux costés sommes requis humblement,
» Pour avoir nostre ayde et nostre avanchement.
» Or ne poons aydier les uns aucunement,
» Que ne façons as autres très-grant encombrement.
» Dont il faut aviser entre nous bonnement
» Auquel lés nous ferons nostre aloiement.
» S'avisons entre nous du fait le convenent. »
— « Sire, dist uns prélas qui mout fu révérent,
» Il convient jour d'absense pour prendre advysement,
» Car c'est uns hautains cas qui touque grandement.
» Si fait bon aviser, car uns saiges m'aprent
» Que du trop haster et ouvrer caudement,
» N'ara fin, ne moyen, ne bon commenchement,
» Ne jà n'ara bone œuvre sus mauvais fondement. »

Quant chieus prélas que je dis, ot sa parolle finée,
Li rois les asina à chiertaine journée,
Et qu'à Londres sera la raison pourposée.
Adont fu celle cosse de cascun avoée.
Atant s'en départirent et fissent desévrée;
Mais la noble royne qui estoit infourmée
De la lettre qui fu par delà aportée
Et la noble requeste qui y fu enbriefvée,
Mout en fu au cuer lie et forment s'est penée
D'infourmer les barons par soutive pensée,
Afin que ceste cosse peust estre acordée;
Et meismes au roy disoit soir et matinée
Qu'il fesist l'alianche, qui li estoit rouvée,
De l'aisné de ses fieux à le fille maisnée
Au bon duc de Bourgongne, Jehan chière membrée,
En disant : « Monsegneur, n'i metés jà visée

» D'aidier à cheux qui voellent à tort faire mellée,
» Car trop vous poroit estre la cose reprouvée
» D'empereurs, de roys et de le gent letrée;
» Et uns rois doit porter de justiche l'espée
» Pour garder Sainte-Église, qu'elle ne soit foullée,
» Et pour aidier le droit de cuer et de pensée
» Et destruire le tort par forche de mellée.
» Là se doit-on exposer, s'ayde est demandée
» A luy de ses besoins ou de quelque contrée. »

« Sire, che dist la dame, je vous achiertefie
» C'uns rois noble et poisant, tel que je vous voy chi,
» Doit avoir joie au cuer, quant on li mande ainssy
» D'ayde, pour aidier le droit, je vous afy,
» Et y doit tantos coure, et fust son anemy
» A qui on fesist tort, nobles rois, puissedi,
» Qui s'umeliroit ensement deviers luy,
» C'est honneurs qu'il li porte et révérense osi.
» Dont se doit encliner, s'il n'a le cuer fali;
» Quant chieux s'umelie tant, il tient grant bien de li.
» Et d'autre part, chiers sires, il vous souviengne osy
» Que quant de cest roiaume fu vostre cors banis,
» Qu'alastes à refuige viers le roy segnoury,
» Qui amiablement et bien vous requelly
» Et maintint vostre estat, ce sai-ge bien de fy,
» Là jurastes votre foy que jamais contre luy
» Vous ne seriés armés. Bons rois, il fu ensi.
» Tenés vos convenens, pour Dieu, je vous en pry,
» Et aidiés à sauver le roiaume joli
» Et le duc de Bourgongne, mon cousin et amy,
» Le prince plus preudome qui soit jusques à Brandis;
» Car pour le loiautet, dont il est garenis,
» Est souvent en péril et en mout grant anuy. »
Tant siermonna la dame au noble roy Henry
Que tout à son voloir droit là le convierti.

Segneur, de ce fait-chy lairay ung pau ester;
Quant il en sera poins, g'i voray retourner,
Et des Hermygnagois voray ung pau parler,
Et dou duc de Berry vorai osi conter,
Qui avoit deux mille hommes fait mout bien ordener
Et pluiseurs capitaines à qui les fist livrer.
Amé de Sallebruche y fu, au brief parler,
Et si fu Hucfalye qui le cuer ot amer,
Et le segneur d'Amboise qui mout fist à douter.
Le segneur des Bosquiaus ne s'i vot oublier,
Et de Gascongne osy maint capitaine ber.
Si fu Mansars du Bos qui s'i vot ajouster.
Avoec ces capitaines, qui font à redouter,
Y ot pluiseurs Bretons; et se les vot mener
Uns nobles cevaliers que je say bien nommer.
Guillaume Botilier se faisoit-il nommer;
Puis fu pris à Saint-Clou, sicomme orés conter.

Segneur, cis capitaines, que chi vous ay nommés,
Ot li dus de Berry entour ly asamblés,
Et se leur dist: « Segneur, enviers moy entendés.
» Entre vos gens et vous bien armés et montés,
» Droitement à Melun seray prumiers entrés,
» A tout ung pau de gent, qui bien seront armés;
» Mais c'ert tout à couviert, sus les abis parés.
» Tout petit à petit biellement nous siévés,
» Et mes gens seront tous à le porte ariestés,
» Tant qu'il en seront mestre; et bien avant venrés.
» Quant serés à Melun, trestout outre passés
» A Couchi: as cans trestous là vous esparderés.
» Garnyssiés les castiaus qui là sont dévolés.
» De toute la vitaille que trouver vous porés,
» Et vous tenés droit là jusques à tant que verés
» Que le duc de Bourgongne iert de nous desfiés.
» Les desfianches faites, ens ou païs entrés.

» Hommes, femmes, enfans en riens n'i déportés;
» Vilaiges et houmiaus ardés et enbrasés.
» De cheux de Boullenois serés-vous confortés.
» De par ma dame ausy serés contés et avoés.
» S'avoir poés Bapaume, mout bien esploiterés.
» Jusques as portes d'Aras seurement yrés;
» Cheux d'Aras et de Douay mout bien resvellerés.
» Jà li dus de Bourgongne ne sera si ossés
» Qu'il viengne encontre vous, je le say de vérités,
» Non, s'il n'est des Flamens aidiés et confortés.
» Et, se Flamens venoient, retraire vous poés
» Ens la ville de Hen; vous en avés les clés.
» Il y a forte ville, vous en avés les clés.
» Il n'i convient el mais que bien le pourvéés;
» Et, se besoins vous croist, tantos le nous mandés,
» Et vous serés de nous aidiés et visetés. »

Ensi disoit li dus de Berry sans talent;
Mais de che qu'il pensoit, ala bien autrement,
Ensi que je dirai asés prochainement.
Or oyés de ce duc; il asembla se gent,
Dont il estoit siervis tousjours ouniement;
Et puis les fist armer trestous couviertement
Par desous leurs abis, qu'il n'i parut noient.
Et puis d'enviers Melun sa droite voie prent;
Et gens d'armes le siévent avironnéement.
Li dus vient à Melun, avoecques luy sa gent;
N'avoit que se meisnie entour luy proprement;
Mais les gens d'armes furent en un esconsement
Et vinrent à Melun tos et incontinent.
La rivière passèrent par le pont droitement;
Et li dus de Berry fu droit là en présent,
Tant qu'il furent passés dou tout à leur talent.

5071. *El*, autre chose.

Ensi fist lors chis dus ses gens d'armes passer.
Toute jour ne finèrent jusques au bel jour cler;
Mais onques ens Melun ne vorent séjourner,
Ensement à Melun vont Saine trespaser.
Et quant il furent outre, li dus vot retourner,
A Orlyens ala, et là vot raconter
Comment il ot volut besoingnier et ouvrer.
Les enfans d'Oreliens en vont joie mener,
Et li quens d'Ierminac en vot sa tieste jurer
Que le duc de Bourgoingne feroit à mort livrer.
Ensi voloit cis contes, sans rabattre, conter,
Mais on dist bien souvent en un commun parler
Que de chou c'uns fols pense, puet asés demorer.

Segneur, or escoutés pour Dieu de paradis:
Huymais voray conter les guerres et les estris
Qui avinrent en France asés priès de Paris;
Mais ançois vous diray, puisque je l'ai enpris,
Des gens d'armes qui furent de Biausse départis,
Que li dus amena, à qui estoit Berris.
Ses gens ot fait passer du tout à son devis
La Saine, par Melun, ensement que je dis.
Adonques s'espandirent contreval le païs
Et prirent à fourer bues, vaques et brebis.
En leur voie ne laissent que vaille deux parsis.
Jusques à Oise s'en vinrent, tout fourant le païs;
Se passèrent Biaumont et trestout le païs;
A Soisons, à Cauny sont enbatus et mis.
Se firent là pourvéanche du tout à leur devis;
Mais desus tous les autres fu pourvéus Couchis.
Là ot un cevalier qui fu de Cambrésis:
Robiers Dane ot à non, fu de lieu gentis.
Chieus estoit gouverneur de tous ces édifis.
A Pierefons estoit osi li lieus bien garenis.
Le segneur de Bosquiaus fu du garder commis,

Mais depuis le rendi au roi de Saint-Denis;
Mais ce fu maugret luy, sicomme dist li escris.
Les autres capitaines dont j'ai fait le devis,
Quant trestous les castiaus furent bien establis,
Il s'en vinrent à Hen; là se sont frapés et mis,
Et à Nelle ensement où Somme ceurt toudis.

Segneur, en l'an de grasse de l'Incarnation
Mille et IIII^{c} et XI, ou environ,
Que les Hierminagois, ensi les nommoit-on,
Vinrent logier à Hen, et en celle saison
Fu dedens Biauvoisis li contes de Clermont,
Qui pour le tans fu duc du païs de Bourbon.
Il avoit de gens d'armes mout très-grande foyson.
Ung cevalier avoit avoec luy, ce dist-on,
Binet de l'Esprineusse: ensement le nommoit-on.
Che Binet que je dis, par se grant folison,
Quant il aloit fourer pour avoir garnison,
Les bonnes gens prenoit et les metoit à rençon,
Passans et pèlerins desreuboit à fuison;
Mais puis le compéra, car par se mesproison
Ot la tieste copée, sicomme dist le cançon:
On doit à tel siervice donner tel gueredon.

Segneur, or entendés, pour Dieu le tout poisant:
Quant li dus de Bourgongne se fu apiercevant
Que les Hierminagois furent venus avant,
Adonques s'apensa que péril seroit grans,
S'il prenoient Bapaume; lors y fu envoiant
Le segneur de Helly Jaques le soufissant,
Le segneur de Ronc et maint segneur poisant;
Et manda saudoiers et derière et devant.
Prumerains manda son frère de Breubant,
Que cils li amenast nobles gens bien aidans.
Li dus fist grant semonse, mais pour vray vous créant

Que cheus dou lés delà, par malisse caçant,
Firent ung mandement qu'il furent saielant
Comme du sayel du roy; et aloient mandant,
De par le roy de Franche, qu'il ne soit nus si grant
Qui voist au mandement dou duc dont ge vous cant,
Sus à pierdre se tieste et quanque il a vaillant.
Par toutes bonnes villes du roiaume poisant
Fu chis fais peupliés; mais je vous acréans
Que pour çou ne laissièrent qu'il ne vinrent avant
Tous cheux qui au duc furent amy et bienvoellant.
Bien dient que li rois de ce ne set noiant.
Li dus fist sa semonse, ses gens va asamblant.
Or avoit-il mandet ou tans dont je vous cant,
Deux nobles capitaines qui de gens orent tant,
Qu'à bien quatorze cens les aloit-on nombrant.
Fierebourc ot à non li uns, je vous créant,
Et li autre Biernardon; mais par fol ensiant
S'acompagna avoec Fierebourc le vaillant.
Saine et Oise passèrent et venoient avant;
Mais droit enviers le Castiel en Cambrésis saiant,
Quant les rivières orent passées à leur commant,
Biernardon retourna; Fierebourc va laissant.
A huit cens bacinès se fu de luy partant
Et aux Herminagois il s'ala aloiant;
Dont puis se repenti et se tint pour dolant,
Ensi que je diray apriès en poursieuvant.

Segneur, chis Biernardon, par ses grans mauvaissetés,
Quant il ot les passaiges de France trespassés
Et qu'il furent ensamble en Cambrésis entrés,
Entre lui et Fierebourc, qui mout bien s'est portés,
Biernardon l'apiella et li dist en secrés:
« Fierebourc, dist le fel, je vous dirai vérités.
» Se croire me volés, ains que l'ans fust passés,
» Je vous feroie avoir si grans prospérités

» Qu'à tous les jours du monde en seriés honnourés. »
— « Dites, dist Fierebourc, bien serés escoutés. »
— « Par foy, dist Biernardon, il m'est pris volontés
» D'aidier aux Hierminas: g'en ay marcandet
» As enfans d'Orlyens, car il le m'ont mandé,
» Et li dus de Berry est mes drois avoés.
» Se ne li fauray jamais jour de mon aé,
» Et Carles d'Orlyens a mout bien enpensé
» Qu'encore sera rois de Franche couronnés.
» Se pora ses amis mettre en mout haut degré,
» Et chiaus qui li aront ayde présenté.
» Si vous prie, chers compains, que soiés retournés
» De le bende des autres; myeux en serés loés
» Qu'à ce duc de Bourgongne. Il a tout aloué
» Sen meuble, sen trésor; il a tout amyné;
» Et si sai bien de vray, g'en suy tous escolés,
» Que tout sont contre lui de France li barné.
» Pour tant vous vauroit mieus estre à l'autre costé;
» Car li hons est soutis et mout bien avisés,
» Qui se tient des plus fors, quant il a bien avisé. »
Segneur, quant Fierebourc entendi Biernardon
Qui li prioit d'aidier chiaux de l'autre coron
Et qu'il vosist laissier le bon duc bourgegnon,
Onques mais en sa vie n'ot plus grant maryson.
Il roille les yeux, se froncist le grenon.
S'il éust des gens d'armes o telle portion
Que Biernadons avoit, jà n'euyst raençon,
Mais n'o que sis cens hommes en se possession;
Et l'autre en ot huit cens : c'est trop forte parçon.
Adont li respondi par grant ayrison :
« Par Dieu, dist Fierebourc, vous n'estes point preudon,
» Que chi me requérés d'un fait de trayson.
» Jà venons nous o mant dou bon duc bourgegnon,
» Et par sen sauf-conduit et en son propre non,
» Avons-nous les passaiges passés tout à no bon;

» Et puis se li volés retourner le talon
» Et aidier ses nuysans : ce seroit mesproisons.
» Jà ne m'iert reprouvet de telle desraison. »
— « Je ne say, dist Bernardon, que vous ferés ou non;
» Mais je m'en vois à Hen : là vous atenderon.
» Faites venir vo duc; bien le receveron. »
Adont s'en départi et ses gens environ
Bien huit cens bachinès, toute gens d'eslichon.
Quant Fierebourc vit çou, mout en ot grant marison.

Mout estoit Fierebourc dolans et ayrés,
Quant il vit Biernardon adont s'en est alés
Entre luy et ses homs viers cheux de l'autre lés
De là s'en départi, se s'est achemynés;
Tout droit deviers Aras fu ses chemins tournés,
Et tout droit à Croyelles ot ses gens hostelés;
Et en Artois estoient gens d'armes através,
Picars et autre gens, trestous d'un païs nés,
Dont li païs en fu laidement défoulés.
Onques n'i demora ne avaines, ne blés,
Ne vaches, ne pourciaus, que tout ne fussent baconnés.
A privée maisnie est Fierrebourc alés
A Aras, où li dus ot ses gens hostelés.
Aler devoit en Flandres, ses consaus estoit tés,
Pour savoir s'il seroit des Flamens visetés.
Et Fierebourc s'est à luy esrant amonstrés
Et s'est mout humblement à luy représentés;
Et li dus de Bourgongne le rechut en bon grés
Et li ot pour ses gaiges maint florin délivrés.

Fierebourc fu dou duc recheus liement,
Et li dus viers Bapaumes l'envoia en présent;
Puis se parti d'Aras li dus chiertainement
Et s'en ala à Lile. Mais je vous ay convent
Que là, de par le roi, li vint ung mandement.

Li marissiaus de France Boucicaus proprement
L'aporta et li dist et fist commandement
Qu'il gardast son païs bien et soufissanment;
Mais en tant que de guerre ne s'avanchast noient,
Ne de mener gens d'armes en Franche nullement,
Et qu'à cheus de delà l'iroit dire ensement.
Et li dus respondi adont mout humblement
Que d'obéir au roy avoit cuer et talent
Et que jà maugret li n'esmouveroit content;
Mais s'on l'asaut, il a cause s'il se deffent.
A Bouchicaut donna à diner liement
Et l'asist dalés luy mout honourablement.
L'endemain Bouchicaus de là fist département.
Congiet prist au bon duc, si s'en parti briefment
Et ala droit à Hen faire commandement
Et que, de par le roy, ne se bougent noient,
Ne ne facent port d'armes ensi, ne autrement.
Mais chil li respondirent à leur vois clèrement,
Qu'il n'estoient au roy ensi, ne autrement,
Ne n'i obéiront par nesun convenent,
S'il ne leur est mandet des signeurs proprement,
Qui les ont envoiés droit là. Sifaitement
Bouchicaus s'en parti quant il vi l'errement.
Droit à Dreux s'en ala, là trouva le convent
Des enfans d'Orelyens et des autres grantment;
Mais le duc de Berry ot fait repairement
Au pays de Berry, et leur ot en convenant
Qu'il leur amenroit des gens si largement
Qu'il venroient au desus de leur entendement;
Mais sachiés qu'au venir il mist trop longement.

Segneur, chis Bouchicaus qui marissiaus estoit
Dou roiaume de France, droit à Dreux s'en venoit.
Les enfans d'Orlyens et li Ermynac trouvoit,
Et Carle de Labret qui du talon cloçoit.

Celuy de Richemont osi point n'i faloit;
Frère estoit au duc qui Bretaingne tenoit;
Et s'en y ot mout d'autres, qui tous les nommeroit.
A paines pour le tans nessun prinche n'estoit,
Qui ne fust de leu bende. Pour che cascuns portoit
Une bende de drap, de traviers le metoit.
Qui ne portoit leur bende, point de leur gens n'estoit.
Bouciquaus vint à yaus, si les saluoit;
Le mandement du roy trestout leur devisoit,
Et de la guerre enprendre mout bien leur deffendoit,
Sus à estre anemis au roy qui lors estoit;
Mais c'est che que cascuns d'iaus le plus désiroit.
A Bouciquaut répondent qu'il n'en feront que droit,
Et que ce fu pour bien ce que cascuns faisoit;
Autre responsse n'ot, adont s'en départoit.

Segneur, apriès ces fais que vous ai desclairiés,
Charles, dus d'Orelyens, fist lors escrire briés.
Par le pays de Franche en a maint envoiés,
En Bourgongne, en Campaingne, en bours et en plaissiers,
En Normendie, en Bretaingne ne sont point oubliés,
Et as dus et as contes et à mains cevaliers,
En supliant qu'à eux se fussent aloiés,
A le fin que leurs pères peust estre vengiés.
Pluiseurs se sont à eux de ce faire oblégiés
Et proprement que d'iaus il seront aidiés.
Apriès ces coses faites, se furent conselliés
C'au duc de Bourgongne iert uns hiraus envoiés,
Dont en leur non sera d'iaux défyés.
De ce furent d'acort; s'en fu escris un briés
Où de ces desfiances estoit mis li traitiés.
Mainte parole obscure y ot, bien le sachiés,
En despitant le duc qui doit estre prisiés;
Et on dist ung parler qui bien est adrechiés:
« Qui voet le quien destruire, c'est uns provierbes briés,

» On li met sus qu'il est diervés ou esragiés. »

Segneur, or entendés pour le digne souffrance.
Li hiraus se parti de Drues sans ariestance
Et ot tant cevauchiet par le pays de Franche
Qu'à Bapaume trouva de gens grant prouvéance
Pour garder le passaige; telle est leur espérance.
Il demanda dou duc où il prist sa résidanche,
Et on li dist qu'à Douay en ara connisanche.
L'endemain i ala li hiraus sans doutanche,
Quar sept lieuues n'i ot; et tant se voie avance
Qu'à Douay est entrés, la ville d'ounouranche.
A ung hostel ala, sans faire détrianche;
Là se para et mist en mout bielle ordenance.
Il portoit ung fremail et ung escut de France
A quatre labiaus d'argent. Par cheste connisanche
Connoist-on d'Orlyens les armes, sans doutance.

Li hiraus d'Orlyens est à la court venus
En très-belle ordenanche; et là estoit li dus
Qui de Bourgongne et de Flandres maintenoit les tréus.
Se fu sire d'Anviers et palatins tenus,
Et si sires de Malinnes où bien estoit conneus.
Ens le basse court est li hiraus descendus.
Mout i fu regardés des grans et des menus.
Dont dist li uns à l'autre, si tos qu'il fu véus :
« Jà tos arons nouvielles, par Dieu qui fu vendus. »
Adont fu li hiraus tantos menés là sus
En le cambre où li dus fu avoec ses drus.
Li hiraus s'ajenoulle et li fist bel salus,
Et dist : « Chis Jhésus-Crist qui en croix fu pendus,
» Gart le duc d'Orelyens par qui suy ci venus,
» Et mes segneurs ses frères et tous ses esleus;
» Et vous, très-nobles prinches, je prie au roy Jhésus
» Qu'il voelle par sa grasse faire telles viertus

» Qu'en pais et en bonne amour soyés enfin conçus
» Ensamble bonnement par bonne acort tout sus,
» Et haine et disecorde soit boutée en sus.

« Sire, dus de Bourgongne, il faut que je le die.
» Mes segneurs d'Orelyens et cheus de se partie
» Vous mandent deffiance. Cascuns d'iaus vous deffie
» Pour la mort de leur père qui par vous fu traitie;
» Dient qu'il vous feront damaige et vilonnie,
» Et vés ychi la lettre qu'il m'ont recargie,
» Où la deffianche est. » Et dont li a baillie,
Et li dus l'a esrant ouvierte et desploïe.
Tout en haut le fist lire, que cascuns l'eust oïe.
Là disoit celle lettre qui fu dépeuplye :
« Nous, Carles de Blois et d'Orlyens sans partie,
» De Biaumont et segneur de Couchy la garnie,
» Phelipe, conte osy de Viertus la jolie,
» Jehan, conte d'Angoulême, tous trois par compaignie
» Frères, mandent à toy, Jehan sans courtoisie,
» Qui te dist de Bourgongne dus de la segnourie,
» Que pour l'orible mourdre perpetré par envie
» Par toi et ton commant et par gent afaitie
» Et retée de tes fais et par œuvre anemye
» Sus la propre piersone qui fu de grant lignie,
» No très-redoutet père, par malisse afaitie,
» Le fesis mettre à mort; et pour tant te deffie,
» Et my frère ensement, et pour ciertain t'afie
» Que toute no poisanche y sera employe
» Et pour toi porter damaige et dou cors vilonnie.
» Et à çou apiellons Dieu en nostre aye. »
Ensement fu la lettre notée et esclarcie.

Quant le duc de Bourgongne oy la deffiance
Fondée en grant orguel et en grant outrecuidanche,
O hiraut fist donner biel don à se plaisance,

Si biel qu'il le prist en mout grant soufissanche.
Puis fist li dus escrire, sans nulle détriance,
Response sus ce fait, par très-fière ordenanche,
Et disoit ens la lettre : « Jehan, duc de poisanche
» Du païs de Bourgongne, la tierre d'ounouranche,
» Quens de Flandres et d'Artois, de Bourgongne la franque,
» Palatin de Salins et d'Anviers d'abondanche,
» De Malinnes segneur, et deus fois pers de France,
» A toy, Charles prumiers, qui est plains d'innoranche,
» Qui te dist dus d'Orlyens et de celle tenance,
» A toy, Phelipes osi, qui de Viertu as tenanche,
» A toy qui te dis contes d'Angoulesme la blanque :
» J'ai rechut nagaires lettre de deffianche,
» Laquelle avés fait faire par grant outrequidance.
» Se volons que cascuns en sache la sustanche,
» Que pour faire abassier l'orible machinanche
» Et très-grant mauvaissetet, traïson et beubance
» Qui estoit conspirée, par orible espéranche,
» Par feu Loïs vo père, par mourdre et décevanche,
» Sus la propre piersone du noble roy de Franche,
» Mon segneur et le vostre, dont par le connisanche
» Qui à moy s'aparut, j'en fis prendre venganche;
» Et le félon traïtre fis morir à vieutanche,
» Qui son segneur voloit destruire à grant deshonnouranche
» Pour avoir son royaume en le soie gouvernanche;
» Et nous, qui au bon roy sommes par alianche
» Parens, cousins, soubgès et avons convenanche
» A li garder son rengne et sa maisnie franque,
» Ne deviens pas soufrir viers luy tel destourbanche,
» Dont pour nous aquiter de foy et de réanche,
» Que viers mon dit segneur ay pour aséuranche.
» En fis ce que preudons doit par droite ordenance;
» S'en apielle à tesmoing par juste fianche
» Et trestous les preudomes du roiaume de Franche. »

Quant la lettre fu faite, li dus l'a saiélée.
A l'un de ses hiraus l'a tantos délivrée,
Et se li commanda que soit à yaux portée;
Et chieux li otroia de cuer et de pensée.
De Douay se parti à une matinée,
Tant cevaucha qu'il vient à la quarte journée
Ens la ville de Drues, qui bien estoit frumée,
Où les enfans d'Orlyens furent à noble armée.
La lettre de response leur a tos délivrée.
Quant la teneur en fu de par yaus avisée,
Il n'en tinrent nul conte, tantos fu descirée;
Et par despit mandèrent tantos, sans demorée,
A leur gent par dechà, qui estoit amassée
A Hen et à Chauny et en celle contrée
A Couchi et à Le Fère, que guerre soit menée
Ens la tierre dou duc : il leur plest et agrée.
Quant il seurent le fait, s'ont leur gent aprestée.
Jusques à l'iaue de Somme n'i ont fait ariestée,
Et souvent viers Bapaumes vinrent mainte journée,
Et jusques à Longeval pour pillier la contrée.
Le segneur de Helli qui tant ot renommée,
Et le segneur de Ronc qui bien fiert de l'espée,
Chieux furent capitaines et gardoient l'entrée,
Afin que s'il venissent le Somme trespassée,
Et Fierebourc fu prest à mains d'une lieuée,
Qui tousjours estoit prest pour commenchier mellée.

Segneur, à ycel tans dont je vous sui parlant,
Furent par dedens Hen maint capitainne grant :
Amer de Sallebrouce et Clingnès de Breubant
Et le segneur d'Anboisse qui depuis fu mesquant,
Guillaume Batillier, ung Breton bretonnant,
Sire Mansars du Bos qui puis fu repentant,
Quant onques y entra en jour de son vivant,
Et pluiseurs cevaliers y ot, je vous créant;

Et si estoit Bourdons, dont j'ai parlet devant.
A deux mille homes d'armes furent là séjournant.
Depuis y vint li contes d'Alençon le poisant,
A cinq cens homes d'armes à ses despens paiant.
Li contes de Clermont en y tramist autant;
Puis s'en ala à Drues où furent li enfant
Qui mandoient grant peulle et derière et devant.
Segneur, en ce tempore, ce nos dist li roumans,
I avoit en Bourgongne une guerre mout grant
Du conte de Neviers, frère au duc poisant,
Et le duc de Loraine qui le fu confortant,
A l'encontre du conte de Tonnoire au cuer grant.
Au castiel de Tonnoire le furent asiégant.
Mout longement le tinrent, et enfin firent tant
Que toute li ardirent sa contrée poisant.
Il ysy dou castiel, o luy maint combatant;
S'en laissa pour warder sen castiel soufisant.
Desus ses anemis s'en vint esporonnant.
Là y ot ung estour miervilleus et pesant;
Li dus de Lorraine s'i fu bien esprouvant,
Et ausi fu li contes de Neviers au cuer franc,
Et fu fais cevaliers, je le vous acréant;
Car par dedens l'estour se fu mout bien portant.
Ne say de la bataille dire le convenant.
Li contes de Tonnoire de ses gens pierdi tant
Que fuir l'en convint, ne say où, à garant.
On dist qu'on li fist voie, mais je ne le say noiant,
Car il ot là endroit aucun apiertenant;
Mais il n'en rala mie en son castiel plaisant,
Car le pas li tolirent, dont il fut mout dolant.

Dou conte de Neviers vous lairay chi ester;
Quant il sera tans, jou y vorai retourner.
Mais tout prumiers voray l'istore deviser,
Comment on fist Hen destruire et le fist-on tout gaster.

Mais ce fu grant défaute c'on ne pust atraper
Cheux qui estoient ens, c'on en laissa aler.
Or vous diray comment se vorent ordener.
Les Hierminas de Hen partout vorent fourer;
Jusques à Saint-Quentin ne pot riens demorer,
Ne jusques à Piérone, c'on faisoit bien frumer.
Souvent jusques as portes vorent gens desrober,
Et Cluingnès de Breubant vot une fois aler
Au lés par deviers Roie : tant ala procurer
Que li prouvos de Roie li fist tout defrumer
Les portes et les pons et les laisa entrer,
Dont puissedy se vit mallement déshiereter,
Et se fist-on ses gens dedens Flandres mener
Et aucuns des bourgois; mais puis n'oy parler
Qu'il peuissent de çà à nul jour retourner.
Cluingnès de Breubant fist toute Roie fuster,
Cou qu'il pot de vivres ne avoir, ne trouver,
Faisoit par dedens Hen vistement amener.
Ensi sur le païs se vorent gouverner.
Bien souvent deviers Bapaumes venoient palleter.
Mais il n'osèrent point le Somme trespaser;
Car quant cil de Bapaumes ooient recorder
Qu'il venoient priès d'iaus, pour yaus soupediter,
A Aras, à Douay le faisoient mander.
Si faisoit-on tantos des gens d'armes aler,
Archiers, arbalestriers, pour yaus resconforter.
Mais chil orent espies; on leur venoit conter;
Tantos s'en retournoient, qu'il en ooient parler.
Ensi par pluseurs fois fissent no gent pener
Et par nuit et par jour les vorent viseter;
Mais Helly et les siens les fissent reposer,
Et Fierebourc osi, qui bien s'y sot porter;
Car en la saison y vot grant honnour aquester.
Pour chou dient li saige et voellent raporter
Que bonne renommée fait preudome loer.

Segneur, en che tempore que je vous voy cántant,
Fu li dus de Bourgongne en le ville de Gant.
Tous li consaus de Flandres s'i ala asanlant
Par le requeste au duc quy là les fu mandant.
Tout droit à le Biloque furent tout li plus grant,
Et le quemun osi s'i ala ajoustant.
Cieus de Bruges et d'Ipre, de Poupringe et du Frant,
Et chieus de Tenremonde, de Berges ensiévant.
Tous sont là aryvés et venus à son mant.
Adont parla li dus hautement, en oiant :
« Segneur flamenc, dist-il, soiés moy escoutant.
» Je suy mout apriessés de guerre maintenant
» Encontre pluiseurs prinches; mais, pour vray vous créant,
» Il en y a pluiseurs qui sont mi mal voellant,
» Qui m'ont jusques à ore monstret mout biel samblant;
» Et je ne voy nesun qui me soit confortant.
» Je n'en ay nul pour mi; se ne say en avant
» Où me dois fier pour avoir bon garant.
» Se de vous n'ai ayde, je me tieng à mescant.
» Je ne say à quy mays seroie recouvrant,
» S'à gens d'estraingnes tierres ne me vois aloiant.
» Se vous prie, pour Dieu, alés vous avysant :
» Je n'ay plus de refuige, se vous m'alés falant.
» Je ne sai mais à quy je me voise fiant.
» Tout li princhе de Franche me vont le dos tournant,
» Fors mon segneur le roy et le duc son enfant;
» Mais asés ont à faire, pour vray le vous créant,
» Car mout bien s'apierçoivent c'on va fort contendant
» D'iaus bouter en l'anglet et encore plus avant,
» Et moy tout le prumier : cascuns y va tendant,
» Et tout par fausse envie et convoitisse ardant.
» On ne sème autre cose en Franche maintenant. »

Segneur, quant li Flamenc ont le duc escotet,
Sachiés que li pluiseurs en eurent grant pitet.

Mout très-bien s'apierçurent qu'il disoit véritet
Et que par convoitisse ert Franche en obscuretet;
Car trestous les plus grans furent si avulé
Par proumesses, pardons, qu'il se sont encliné,
Voirre la plus grant part et li plus haut vané,
Qui de leur roy destruire avoient volenté,
Se Jhesus de sa grasse n'y euyst ouvré,
Qui au duc de Bourgongne donna tel poestet,
Que de grasse et viertus fu si enlumynés
Que chieux qui bien cuidoient avoir le mont monté
Et que fortune avoit mis en si haut degré
Au desus de se reue, ne s'en faloit plentet,
Mais par la grant preudesse du duc dont j'ay parlé
Et le grasse de Dieu dont il fu insepirés,
Furent à ung seul cop si très-bas ravalet
Qu'il les convint fuir à honte et à vieutet,
Et orent-il pierte que jamais n'ert recouvré
Par nessun homme en jour de leur aé;
Car on dist bien souvent : « Qui chace fausseté,
» Il ne li puet venir garison, ne bontet. »

Segneur, par se requeste fist tant li dus gentis,
Que Flamens li proumissent à prendre jour d'avis
De respondre à ce fait, dedens cinq jours ou sis,
Et que tout le consail et l'ayde et l'avis
Qu'il porent inpiétrer, feront à ses plaisirs :
« Segneurs, ce dist li dus, j'en di cinq cens mierchis,
» Car vous veés le besoing qui en soursaut m'est pris.»
Adont s'est de le halle li bons dus départis.
A son hostel revint, là où estoit ses fils,
Qui tient de Carolois le tierre et le païs.
Iluec l'ot amené li nobles dus gentis,
Afin que les Flamens se fussent asentis
De ly baillier ayde contre ses anemis;
Et li siens fieus en plaiges leur demoroit toudis,

Jusques à tant que leur gens seroient reviertis,
Car il sot bien de vray, pour ciertain le vous dis,
Que autrement n'aroit nul home qui soit vis.
Ne say que vous feroie de court plait lonc devis.
Flamenc furent ensanle ung jour qui estoit dis,
Et furent tout d'acort grans, moiens et petis,
Qu'il aideroient le duc, ainssi li ont proumis,
De tout l'effort de Flandres, de seize hommes les sis,
Et tout à leur despens, voire par tel devis
Que d'aucuns siervitudes seroient afranquis.
Je ne say que ce fu, ne point ne l'ay apris.

Ensement s'acordèrent Flamenc à celi jour
Au bon duc de Bourgongne, qui tant ot de valour,
Qu'encontre ses nuysans il li feront secours,
Et missent ciertain terme d'envoier sans demour
Le grant effort de Flandres en très-jolit atour,
Pour aidier le bon duc à warder son honnour
Et à ses anemys faire guerre et estour,
Par si c'auscuns siervaiges leur quitoit sans clamour;
Et avoec ce leur doit li bons dus de valour
Son fil laissier en gaige, tant qu'il feront retour,
Et il en penseront comme de leur segnour.
Li dus leur acorda de bon cuer, sans faux tour,
Qui de celle proumesse ot joie et grant baudour;
Mais il ora nouvielles par tans d'autre labour.

Segneur, apriès ces fais dont je vous suy parlant,
Li dus se départi de le ville de Gant.
Congiet prist aux bourgois, au petit et au grant,
Et à sen fil ausy qu'il ala acolant,
Et li a dit: « Biaus fieus, à Dieu je vous commant.
» Pryés à Dieu pour moy, car je vous acréant
» Que mais n'ariesteray de ci jusques à tant
» Que de par moy seront guerroyet mi nuysant.

» J'aime mieus à morir qu'à languir plus avant.
» A ce cop veray jà qui seront my bien voellant. »
Quant li enfès l'oy si, va tenrement plorant;
Au départir ala son chier père baisant.
Et li dus se parti et si esploita tant
Qu'il revint à Douay. Là ala atendant,
Che dist-il, ses Flamens; mais je vous acréant
Qu'il ne les ara mie, ensi qu'il va pensant.
Se vous diray pour coy et par quel convenant.
Par toute la contrée la nouvielle s'espant
Que les grans os de Flandres durent venir avant,
Et qu'il viennent en Franche et feront de maus tant
Qu'il voront recouvrer le damaige pesant
C'on leur a fait en Flandres depuis cens ans en avant.
Li pluiseur les aloient forment redoutant;
Chil de l'autre partie sorent leur convenant:
Les enfans d'Orlyens et tout leur confortant,
Dont il en furent mout courouciés et dolant.
Se il les redoutoient, point n'en suy miervillant.
Bien sèvent qu'il n'iront nul home déportant,
Se ce vient à bataille, tant soit riche, ne grant;
Car nule raençon ne leur seront garant:
Dont se consellièrent d'ouvrer au remennant.
Là y ot deux prélas dont j'ai parlet devant:
L'archevesque de Sens y ala desposant;
L'évesque de Paris qui en fesist autant.
Chil orent estet frère Montagut le tirant,
Qui par sa convoitisse fu la mort rechevant.
Segneur, par le consail de cheux dont je vous cant,
On fist ung mandement c'on ala saielant
D'un saiel contrefait, trestout de tel sanlant
D'un saiel de France, de façon et de grant.
Segneur, chieus mandemens si aloit contenant
Que li rois des François mandoit à chiaus de Gant,
De Bruges, de Poupringe, de cheus d'Ipre et dou Franc,

De cheus de Tenremonde et d'autres ensiévant,
Veue la proumesse qu'il orent convenant
L'an IIII. XX. et II. et IIIc ans avant :
Ce fu à Rosebeque où il pierdirent tant.
Il proumirent au roy que jamais en leur vivant
Par desus le roiaume n'iroient en prédant,
Ne feroient port d'armes, pour aler damaigant
Le roy, ne son roiaume : teux fu leur convenant,
Ens ou cas que François n'iroient commençant
A grever leur païs, ne iaus en poursiévant.
Se leur mande li rois, sur pierdre leur vaillant
Et à estre anemis à eux et mal vellant,
Que hors de leur pays ne voissent départant
Pour segneur, ne pour mestre, ne pour homme vivant.
Celle lettre fu faite et envoïe à Gant
Par ung siergent au roy, qu'il furent ordenant,
Car comme roy aloient leur estat démenant,
Et toutes leurs semonses et mandement poisant
Firent de par le roy, je le vous acréant.
Et osi faisoit li dus de Bourgongne au cuer frant,
Dont li peuples de France aloit mout variant :
Ne seurent desquels estre li petit, ne li grant.
On ne fu onques mais peuple si abusant,
C'on fist par ceste lettre, dont je vous suy contant.

Segneurs, chis mandemens, qui contrefais estoit,
Par toutes bonnes villes on le dépeuplioit,
Et li pooirs de Flandres adont se pareloit
Pour aidier son segneur qu'à Douay atendoit.
Flamens furent tout prest, et on les banissoit
XL jours de Flandres : faire le convenoit,
Puisque cest ost banie, ensi faire on le doit.
Dieux! que noble caroy on y apareloit
A mener les prouvéances et ce qu'il y faloit;
Mais ainssi que partir cascuns d'iaus se devoit,

Chis mandemens leur vint, qui tous les abusoit.
Se n'osèrent partir; cascuns s'en repairoit,
Car encontre le roy, dirent, comment qu'il soit,
Ne désobéiront jà par nesun endroit
Pour segneur, ne pour dame; il y ont mis leur foit.
Ensi pour ceste cause nus d'aus aler n'osoit;
Mais ne savoient mie le ju c'on leur faisoit.

Flamens qui furent prest pour siervir leur segnour,
Pour cestui mandement furent en grant errour;
Car encontre le roy, ne encontre s'onnour
Ne voloient aler, ne commenchier folour.
Jà ce dient, n'iront encontre la tenour
Du mandement du roy, qui fu fais par favour;
Pour ce se retardèrent, dont li dus de valour
Qui à Douay estoit en mout grande ferour
De che qu'il ne venoient, mout en ot grant dolour.
En Flandres les manda par unc sien siervitour;
Mais on li dist qu'il se pourquerre aillours
Et que par yaux n'ara amisté, ne douçour,
Puisqu'il ne plaist au roy qui de Franche est enperour;
Car il leur a mandé par ciertain procurour,
Que, se de leur païs issent pour nul labour
Pour entrer ou roiaume, comme faus traytour,
Les vora réprouver parjurs et menteours.

Ensement li Flament se vorent escuser
Au mesaigier dou duc, et li vorent monstrer
Le propre mandement c'on ot fait saieler
D'un saiel contrefait, qui pooit resanler
Au grant saiel du roy, pour Flamens abuser;
Et afin que li dus ne les voelle acuser
De nulle trayson, qu'il voellent reculer,
Yceluy mandement, dont j'ai volut parler,
Par le propre mesaige firent adont porter.

Et chieux s'en départi, qui le vot aporter
Au duc, et se li vot l'afaire recorder.
Et quant li dus le sot, il n'i ot qu'effraer.
Le mandement parlieut, bien le sot deviser
Et vot bien le saiel environ remirer;
Mais riens n'i sot que dire. Lors ne sot que penser.
Jaqueville apiella et se li vot livrer,
Le mandement li baille, et li va commander
C'au propre cors du roy il le voelle monstrer,
Ne à home qu'à luy il ne le voelle délivrer;
Et, se li suplie qu'il se voelle aviser
Que du païs de Flandres puist ses Flamens jeter,
Afin qu'il puist encontre ses anemis résister,
Qui tous les jours s'efforcent de lui vitupérer,
Et le noble roiaume font osi déshierter
Et les villes du roy pillier et desrober.
Et Jaqueville ala sus le ceval monter;
Avoec ung cevauceur, il s'ala s'i haster.
De leurs anemis vorent les voies destourner.
Bien sorent les adresces et les chemins tourner.
Ne sai que vous voroie le cançon démener :
Il vinrent à Paris ung jour apriès diner;
A l'ostel de Saint-Pol vorent le roy trouver.
Jaqueville se vot à deus jenous jeter;
Comme il afiert à tel home, le set bien saluer,
De par le duc qui dut Bourgongne gouverner,
Et li vot son mesaige plainement reconter;
Et puis se li ala le mandement monstrer.
Li bons roys le fist lire, sans point ne l'ariester.
Mout forment s'esmiervelle, quant l'oy deviser.
Dont fist isnellement son cancelier mander,
Qui se faisoit Renaut de Corbie apieller.
Chieux vient deviers le roy, et li ala monstrer
Le mandement que je di, puis li va demander
Pour coy il l'avoit fait escrire et sayeler;

Mais il dist c'onques jour il ne le vot penser.
De ce si disoit vray, et bien puis aprouver;
Car plus loial preudome ne poroit-on trouver.

Segneur, ychieus Renaus de Corbie, au cors gent,
Qui estoit canceliers de Franche au tans présent,
S'escusa bien au roy et fist grant sierement
C'onques ne saiela le lettre nullement;
Et avoecques tout che il n'y ot escrivant
Qui seuist de quel main fust escrite ensement.
Adont fist li rois faire ung autre mandement
Et le fist saieler devant ly en présent;
Et son petit sinet y estoit proprement,
Et y estoit contenut : « Nous mandons plainement.
» Nous, Charle, roy de Franche, à tous généraument
» Sougès de no roiaume, nobles et autres gens,
» Qui voellent no proufit et nostre avancement,
» Que sans ariester soient tout prest et déligent
» Pour siervir le duc de Bourgongne au cors gent,
» A l'encontre de ciaus, qui frauduleusement
» Destruissent no royaume et font enpeschement.
» Quenques lettres et briés mandés prumièrement
» Jusques à ce jourd'uy rapellons plainement,
» Et ne sont de valeur ensi, ne autrement. »
Segneur, ycelle lettre devisoit ensement,
Et fu dépeuplie partout généraument
Par totes bonnes villes, dont tout conmunaument
Avoient joie au cuer chieux qui parfaitement
Amoient loyauté et raison ensement.
Au bon duc de Bourgongne, qui à Douay atent,
Envoia li rois une paraillement
Par le ber Jaquevile, dont je fai parlement,
Dont li dus fist grant joie pour cel noble présent.

Li dus ot mout grant joie, quant la lettre avisa.

Que li rois li envoie, et osi li manda
Que l'autre mandement onques il n'envoia.
Adont li nobles dus son œuvre aparela,
Et dist que il-meismes en Flandres s'en yra
Pour monstrer celle lettre à Flament qui sont là;
Car n'osoient issir, ne venir par deçà.
Li dus monte à ceval, o se gent s'arouta;
Droit à Gant est alés où Flamens assambla.
Li grans consaus de Flandres là endroit s'aüna,
Quant seurent la venue que leurs sires fu là.
Quant furent venus, li dus les salua,
Et chil l'ont enclinet : cascuns le bienvegna.
Adont li nobles dus le lettre leur bailla,
Que li rois proprement à lui envoiet a.
Voiant trestout le peuple, uns cevaliers conta
Trestout de point en point ensement qu'elle va,
Et que trestous mandemens autres que cestui là
Par avant envoiés li rois les renya,
Et les respielloit tous quenques il en y a.
Dont menèrent grant joie Flamens à ce point-là.
By sent Jan juroient qu'en Franche n'y ara
Castiel, ne fortresce qui soit à cheus delà,
Qui ne soit abatue. Jà tour n'i demorra.
Il commenchièrent bien, ensi c'on vous dira,
Mais tant que du parfaire, mye on ne leur laissa.

Quant la lettre fu lite et le briés escoutés
Des Flamens, il en furent mout joiaus à tous lés,
Et li consaus de Flandres s'est mout biel escusés
Au duc de çou qu'il fu de secours refusés;
Car pour le mandement ne s'estoient osés
Avanchier plus avant, pour tenir loiautés,
Mais li dus respondi qu'il leur en sot bon grés.

5821. *By sent Jan,* par saint Jean. On lit : *Bi Got* dans le *Livre des trahisons.*

Adonques fu entr'iaux li traitiés acordés,
C'on li envoiera des gens d'armes asés
Et que de li siervir sont Flamens aprestés.
Devant Douay seront ains les huit jours passés.
Li dus les en miercia, puis s'en est désevrés;
A Douay s'en revint, où il ot asanlés
Plentet de gentis homes, richement estoffés.
Li bons dus de Breubant y estoit arivés;
. . . . . .
Si fu uns cevaliers de mout lontain renés,
Qui fu neveux au roy de Portingal nommés.
Chieux se fu à ce jour au bon duc présentés,
Et Mathieus de Fois qui mout fu bien montés,
Qui du conte de Fois ot estet engenrés.
Jehans, cevaliers de Gistielle, y vint bien adoubés,
Qui mout très-bielles gens ot o luy amenés,
Tous montés à ceval et richement armés,
Dou bon païs de Flandres où il ot estet nés.
Segneur, dedens Douay ot grans gens asamblés
Au droit jour que je di, venus et arivés;
Mais ains qu'il fu sis jours, en y ot plus asés,
Car Flamens pour venir estoient aroutés,
Chieux de Gant tout prumiers. Leurs caroys fu nombrés
A quatorze cens cars, qui vivres ont menés,
Engiens et armures et tentes et trés.
Si avoit ribaudequins sus caryos menés,
Et au devant estoient les piques acérés;
Et ostevens desus, qui les orent gardés.
De trais et de canons, par grant soutivetés,
S'enclooient leur ost, quant seront amasés
En plache ou en bruière ou en cans ou en prés.
Onques vous ne veistes gens si bien ordenés.
A cascun car y ot dis homes ordenés.

5860. *Ostevens*, auvent, couverture destinée à préserver de la pluie.

Par dissaines estoient mout bien institués.
Toutes les autres villes estoient ensi aprés.
Ensi l'un comme l'autre fu leur fais aquiévés,
Et chieux dou Franc osi furent ensi aprés.
Et de cascune ville, sachiés en vérytés,
Y ot hommes de loy, eschevins apiellés,
Afin, s'aucuns Flamens fust en riens desrieulés,
Qu'il fust selon le cas corigiés et blamés.
Chieus de Gant conduysoit uns jovènes bacelers,
Qui Jehans de Melun se fu par non clamés.
Du bon segneur d'Antoing ot estet engenrés,
Qui à ce tans estoit de nouviel trespassés.
Castelains fu de Gant li enfès naturés;
Siques à mener Flamens estoit .....
..... Onques, puis que Dieus fu nés,
Ne vit-on plus bielle ost, ne si bien ordenés,
Tant que de gent de piet : pau en y ot de montés.
Enviers Douay s'en sont tous aquemynés.

Les grans os des Flamens, dont g'ai fait mention,
S'en vont enviers Douay au bon duc bourgegnon.
Or vous dirai un pau de la condition
Qu'acordé leur avoit li bons dus bourgegnons.
En la voie durant et non plus, ce dist-on,
Doivent à tous consaus estre à colation
Cascune bonne ville, yaus huit ou environ;
Et s'aucuns de leur gens faisoient outre raison,
Yaux-meismes en devoient prendre punytion;
Et à toutes les plaches où logis fera-on,
Avec yaus doit li dus estre ens ou moion;
Et se leur acorda à leur départison,
Sicomme il vorent dire, que s'il y a tençon,
Ne bonne ville prisse, à forche, sans rençon,

5894. *Ou moion*, au milieu.

Toute le prumerainne doit estre en leur parchon,
Et tant que du pillaige ert en leur abandon.
Ensi esploitièrent et par telle raison :
Bien y parut à Hem ; car, quant prise l'ot-on,
Il en furent tout mestre, ou on vosist ou non,
Ensique vous orés ens la bonne canchon.

Or s'esmurent Flamens de Flandres la garnie ;
Deviers Douay s'en vont au duc de grant lignie,
Chieus de Gant tout prumiers, à bielle compagnie.
Bien furent trente mille trestous d'une partie
De la ville de Gant et de le castelerie.
Leurs carois duroit bien trois lieues et demie.
Ains ne vesistes gens si bien aparellie,
Ne si belle ordenanche, ne si bien apointie.
Le banière de Gant y estoit desploïe,
A un lion d'argent couronnet par mestrie
Sus la noire campaingne, je vous aciertefie ;
S'avoit un gartier d'or qu'entour le col li lie.
La banière de Flandres y fu d'autre partie.
S'avoit cascuns d'iaus pour connisanche ounie
Un croix pardevant blanque, comme noif negie,
Et par derière osi l'ot le plus grant partie.
Ou milieu de la croix y ot, d'uevre jolie,
Un noir lion ranpant qui Flandres senefie.
Segneur, en cel estat ont leur voie aquellie.
Il passèrent Tournay et puis apriès Orchies.
Tant se sont esploitiet c'un lundi à complie
Vinrent devant Douay ; en une praierie
Au lés deviers Waziers ont pris herbergerie.
En pau de tans y ot mainte tente drechie.
Mennestres y cornoient par grant mélodie.
Si ot maint trompette qui hautement bondie.
Dou quemun de Douay issi grant partie
Pour veoir leur estat. Mout faisoient chière lie.

Et tout çou qu'il prendoient, paioient sans boidie,
En tant que de l'aler; mais ge ne vos dis mie
Se au retourner leur fali courtoisie.

Ensement se logièrent devant Douay ès prés.
Cil de Gant et chil d'Ipres se logièrent apriés;
Et l'endemain matin, quant solaus fu levés,
Vint li dus de Bourgongne, mout richement parés,
Avoec maint chevalier de ses mieux privés.
Chieus de Gant se sont lors au duc représentés;
Ausi firent chil d'Ipre : d'iaus tous fu enclinés.
Li bons dus les a bien douchement remierchiés.
Tout contreval leur ost en est li dus alés.
Là firent-il leur monstre : plus belle ne verés.
Trestous, comme sains Jorges, estoient blans armés.
Mout estoit au veoir grande nobilités.
En mout belle ordenance s'estoient amonstrés;
Car onques ne veistes gens si bien ordenés.
Quant la monstre fu faite, li dus est retournés;
A Douay s'en revint où il fu hostelés,
Et li Flament de Gant ralèrent à leur trés.
Jusques au venredy furent là demorés,
Et puis se deslogièrent et s'en sont alés
A l'Escluse, à deus lieuettes prés;
Et le semmedi vinrent viers Lambres à eslés.
Chil du Franc et de Bruges et de Poupringe aprés
Viers Douai se logièrent; bien s'i sont amasés.
Et en celle nuytie, c'est fine vérités,
Au lés deviers Vitry, où il y a mout biaus prés,
Par dalés le rivière, viers Biach asés prés,
S'en vinrent ciaus de Bruges; là se sont hostelés.
Segneur, che semmedy, pour chiertain le creés,
Vint au duc de Bourgongne uns priestres couronnés.

5960. Le nom de Biach se retrouve dans Aubencheul-au-Bac entre Douay et Cambray.

Je ne say si fu priestres, mais ses abis fu tés
C'uns priestres doit avoir. Au duc s'est amonstrés;
Mais quant vint devant li, il fu si effraés
Qu'il ne seut que dire, priès quéy paumés.
Mais li dus s'escria : « Cest homme me rostés.
» Il ne pense nul bien, sachiés de ses secrés. »
Adont fu espluquiés cis priestres de tous lés.
Là fu uns grans ponchons en son pourpoint trouvés,
Qui estoit grans et lons, trençans et afilés.
Adont fu ychieux priestres moult fort examynés
Et mis à question et très-fort jehinés,
Et dist-on qu'il convint de propre volentés
Qu'il s'estoit pour argent as autres acordés
D'ocire le bon duc et pierchier les costés
De che ponchon agut qui bien fu amenrés.
Uns cevaliers li dist : « Estoit grans cruautés
» Que te faisoit penser li diables mortés;
» Car, se mon segneur fust de par toy afinés,
» De tout l'or de che monde tu ne fusses tensés,
» Que de grief mort ne fust li tiens cors lapidés. »
Mais il dist qu'il en fust bien et biel escapés
Et que de çou estoit trestous aséurés;
Et, se au pis venir il y fust demorés
Et qu'il éust estet à mort exécutés,
Il dist que Dieux éust eut de s'ame pités;
Car pluiseurs gens en fussent de la mort respités,
Qui en seront encore, ce dist, mors et finés :
Autrement ne se fu chis priestres escusés.
Il fu mys en prison, et uns bouriaus mandés
Pour luy couper la tieste; mais li consaus fu tés
Qu'il seroit en prison si longement wardés
Qu'en parlement seroit à Paris menés;
Et là par parlement seroit condampnés;

5971. *Ponchons*, poignard.

Car aucunes piersonnes disoient en secrés,
Et en courut la vois adont de tous costés,
Que combien que de priestre eust les abis portés,
Se fu-il cevaliers et de noble sanc nés.
Je ne say c'on en fist, s'il fu mors ou tués,
Ne plus avant par moy n'en sarés.

Segneur, à l'endemain dont je vous suy parlant,
Vinrent chil de Malines en biel estat et grant,
Qui deviers les Maladyaus se furent amasant.
Bien quatre cens bourgois se venoyent tout devant,
Bien montés à ceval, bien armés par samblant.
Ce sanbloient drois angles, tant estoient reluysant.
Et chil de piet osi estoient mout parant;
Du chief jusques au piet estoient armés à commant.
Ces armures aloient au soleil reluisant,
Car li jours fu mout biaus, si fist caut et boulant.
Li bons dus de Bourgongne et cheli de Breubant,
Sire Jehans de Gistielle et Mathieus l'enfant,
Fil au conte de Fois, Jaqueville ensiévant,
Et mesire Lourdins, uns cevaliers vaillans,
Et chis de Bétencourt, Morelès au cuer franc,
Et pluiseurs cevaliers qui furent sus le camp,
Pour veir cheus de Malines qui se vont amonstrant,
Au bon duc de Bourgongne se furent présentant;
Et li dus les ala mout biel remierchiant.
Mout forment les prisoient li cevalier vaillant.
Quant le monstre fu faite, de là se vont partant,
Congiet prirent au duc, se le vont enclinant.
Viers Oisy se vont chelle nuit herbergant;
Mout orent biel conroy qui s'en aloit devant;
Et li dus de Bourgongne s'en ala retournant.
A Douay s'en ala; pau y fu séjournant,
Car le mardy apriès fu de Douay partant.
A l'Escluse en ala avoecques cheus de Gant,

Et se manda à Aras c'on li fust envoyant
Les engiens que on avoit envoyet par avant
De Saint-Omer le ville, où il ont estet tant.
LX et XV cars y ot, je vous créant,
Trestous cargiés d'engiens qui furent fort et grant,
De quevilles, de canons, de maint trebus poisant,
De targes, de pavais, d'esquielles volans,
De lances pour pouir et de haces autant.
Si ot un bricolle c'uns cars va cariant,
Voire, sans plus le boiste; mais je vous di que quant
On asist castiel ou citet soufisant,
On puet ens celle boiste, quant elle est en estant,
Metre quiens o carongnes ou ordures puant;
Plus c'uns cars n'en menroit, y va-on entassant,
Et puis au descliquier gette çou si avant,
C'on ara aségiet trestout va destendant,
Siqu'on n'y puet durer de punaisie grant.
Que vous yroie-jou le cançon proulongant?
De quanques il afiert et derière et devant,
Pour asir forteresces et aler craventant
Tours, castiaus, bieffrois, tout y fu-on trouvant;
Et si ot trois bonbardes dont l'une estoit si grant
Et jetoit un pieron si oryble et pesant
Qu'il n'est tour tant forte, qu'il ne voist trébuscant.

Segneur, tous ces engiens dont je vous ai parlé.
Qui furent à Aras au jour que je vous ay,
Avoient estet fais et ainsi ordenés
Pour aler à Calais asir la frumeté.
Or fu le fait ronpu par grant desloiautet;
Mais de çou me tairai, si vous aray conté
Dou duc qui ces engiens ot en Aras mandés;
Et on li amena, quant il l'ot commandet,
Au lés viers Marquion, où il fu hostelés.
Là li vinrent gens d'armes, qui se sont aroutés;

Entour luy se sont li Flamenc amassé;
Et les vivres venoient adont de tous costés.
De Cambray en y vint à mout grant plenté,
Tant que li nobles dus leur en séut bon gré.
A luy et à se gent fu tout abandonné,
Et les pons et les portes ouviertes et avalés
Pour yssir et entrer, tout à leur volenté.

Segneur, deviers Cambray ot li dus atendu.
Ses gens ont sus les cans maint tref tendu,
Mais au quatriesme jour furent tous destendus.
Les trompettes sonnèrent, qui menèrent grant hu.
Cascuns se desloga de la place là y fu.
Flamens par ordenanche se sont tous esméus,
Cascuns en se dizaine s'est par ordène tenu.
Li caroy vont devant, qui ont grant plache tenu,
Car li dus de Bourgongne s'est mout biel contenus.
Banière desploïe, a se gent esméu
Au lés par deviers Hem, qui puis fu misse en fu.
Là peuyssiés veoir maint bacinet agu,
Tant ensengne de soie, tant confanon pendu,
Tant pegnon o rabot et tant fier esmoulu.
D'arciers, d'arbalestriers fu pourpris li palu;
Ces armures luisoient osy clères que fu.
Ces nobles cevaliers cevauçoient par viertu.
Li sires de Helli en l'avan-garde fu,
Jaqueville et Lourdins, uns cevaliers menbru,
Et chil de Betecourt, Morelet le corsu,
Et si fu Fierebourc qui mout puis leur valu.
Les Picars avoec iaus se sont toudis tenu,
Et Flamens les siévoient à force et à viertu.
Ains puis que Jhésus fu en vierge descendu,
On ne vit plus bielle ost, ne si bien maintenu.

Or s'en va le bon duc de Bourgongne le grant

Au lés pardeviers Hem où furent li nuysant.
Amet de Sallebrec, un cevalier mout grant,
Le conte d'Alenchon que je doi nommer devant,
Estoient venus delà en yaus aconfortant,
Et Guilaume Batelier, un breton bretonnant.
Si fu Mansars dou Bos, qui depuis fu mescans.
Li contes de Clermont y ala envoiant
Sen marisiel Binet, qui puissedi fist tant
Qu'il en rechut la mort, sicomme diray avant.
Segneur, par dedens Hem ot maint cevalier franc.
Il y fu Robiers Dane, qui fu de noble sanc,
Li sires de Bosquiaux et Cluignès de Breubant;
Et si estoit Bourdons, ce dient li aquant,
Et pluiseurs cevaliers de Gascongne le grant.
Maint cevalier à gages y ot, je vous créant,
Dou roiaume et d'ailleurs. Là furent atendant
Le bon duc de Bourgongne qui les fu aproçant.
Bien seurent que Flament venoient fort avant,
Mais il ne les prisoient le monte d'un gant;
Car si outrecuidiées estoient, par beubant,
Que le ville de Hem cuidoient tenir tant
Que leur segneur venissent, qui se vont avanchant.
C'est le duc d'Orelyens, ses frères ensiévant,
Le conte de Clermont qui, ou tans dont je cant,
Se dist dus de Bourbon et en fu posessant;
Car ses pères fu mors ou tans dont je vous cant.
Avoec les enfans furent maint cevalier poisant.
Le conte d'Ierminac y fu, je vous créant,
Qui, voiant tous, s'ala mout hautement vantant
Que de Flamens feroit un esparsin si grant,
Qu'on en saroit parler deus cens ans chà avant,
Et dist c'uns de ses hommes contre quatre de Gant
Feroit bataille à yaus, si le vont acordant.
Segneur, trestous ces prinches si furent avalant
Et de secoure Hem se furent avanchant;

Mais il ne vinrent mie. ce sachiés, si avant.
Et tout pour deux prélas que j'ai nommés devant:
Les frères Montagut, qui par leur fol enchant
Leur firent enbrachier . . . . . .
Qui jamais descargiés n'en seront en leur vivant.
Se leur ert réprouvet cens ans chà en avant:
Car chieus qui trop haut monte, on le trouve lisant,
Il quiet trop durement, quant il va reviersant.

Segneur, des Orlyenois vous lairai chi ester.
De cheus de Hem vous voel chi-endroit recorder.
Leurs espies leur viennent l'afaire recorder.
Que le duc de Bourgongne se penoit de haster
Pour venir devant Hem et pour yaus atraper.
Et se faisoit tel peuple de Flandres amener
Conques on n'en vit tant de Flandres désevrer:
Mais chil n'en firent conte, pau le vorent douter.
Non pour quant au consail se vorent asanler.
Amet de Salebreuce a enpris à parler.
« Segneur, che dist Amet, il nous faut aviser
» Comment nous nos porons de ce fait ordener.
» Nous avons grant plentet de gens à gouverner.
» A Hem a trop grant peuple, pour longement durer,
» De femmes et d'enfans qui ne font que plorer,
» Et gens du plat pays, qui s'i viennent bouter,
» Qui s'ont mis dedens Hem pour leur avoir sauver.
» Et, se chis dus voloit chi endroit séjourner,
» Et nos segneurs ne viennent pour nous resconforter,
» On veroit ceste ville en brief tans afamer.
» Et, se Flamens faisoient aucuns pons carpenter
» Et puis dechà l'iaue se venissent amaser
» L'une part de leur ost pour nous avironer,
» Par ensi ne poriens nuls vivres recouvrer,
» Et se ne nous poriens de nesun lés sauver,
» Car, s'il faisoient deux siéges, ne porièmes escaper. »

Dist Clingnès de Breubant : « Il y convient aviser.
» Ains que li besoingne viengne, se doit-on aprester.
» Li soris qui ne set que par un trau passer,
» Se voit à son consseie souvent atraper. »

« Segneur, che dist Clingnès, nous somes chi la fleur
» De toute la poisanche, et partie grigneur
» Qui puist estre véue pour aidier no segneur.
» Se pierdut nous avoient, pau aroient vigeur.
» Nous sommes leur estaque et leur postiel maigeur
» Pour soustenir leur forche et warder leur honneur.
» Se pierdus nous avoient, jamais n'aroient eur.
» Fuir les convenroit à honte et à doleur.
» Se les tenroit chis dus en doute et en cremeur:
» Ce seroit grans damaiges, par Dieu le Créateur,
» Se morir convenoit gens de si grant valeur.
» Pour chou ay aviset chi-endroit la teneur
» Conment nos maintenrons, s'il vous plaist, mi segneur

« Segneur, che dist Cluygnès, s'il vous vient à conmant,
» Chaiens ne demorra ne femme, ne enfans,
» Ne voel homme de aige, ne nesun païsant,
» Fors cheux qui au besoing nous poroient estre aidant.
» Le conte d'Alenchon qui est nos mieux vaillans,
» Et vous, messires Amet de Sallebruece, avant
» Vous en yrés à Nielle qui est ychi devant.
» A cinq cens hommes d'armes serés Nielle gardant.
» Aus vilaiges d'entour envoierés de gens tant,
» Qui quelleront les vivres, pors, vaches ensiévant
» Et brebis et moutons et quanqu'il yront trouvant.
» S'envoyés tout chaiens pour estre gouvernant;
» Et jou yrai à Roie où j'en ferai autant.
» Et ces autres segneurs yront chi séjournant,
» Qui garderont la ville avoecques maint siergant.
» S'il ont besoing de nous, tos nous yront mandant.

» Endementiers venront nos souveurain avant,
» Qui amainnent biel ost, j'en say le convenant. »
Au consail de Clingnet se furent acordant.
Le conte d'Alençon se fu de là départant,
Et Amet de Sallebruece avoec maint combatant;
A Nielle se logièrent, le pays vont fustant.
Les vivres qu'il trouvèrent vont à Hem envoiant,
Et Cluignès vient à Roie, là se fu herbregant
Car le prouvost de Roie, sicomme j'ai dit devant,
Li avoit délivrée la ville à son commant.
Ses gens y ot laissiet, le pays vont fustant;
Jusques à Mondidier ne laissent riens devant
De coi on peuist vivre, trestout en vont portant.
Carmigny et Lihons, Karbouniers avant,
Trestous ychieus vilaiges alèrent desreubant.
Or en lairay ester, si vous yrai contant
Dou bon duc de Bourgongne et dou duc de Breubant
Qui Flamens amenoient, dont il en y ot tant
Que couviert en estoient li puy et li pendant.
Par mout bielle ordenance aloient ceminant,
Et les gens de cheval firent un pont devant;
Tout parmy Aruaisse se furent espardant.
En leur voie trouvèrent un castiel biel et grant,
C'on nommoit Honnecourt, mout y ot lieu plaisant.
Au duc de Berry fu; il l'aloit gouvernant
A cause de la dame qu'il ala espousant.
Cil du castiel se furent au bon duc obligant,
Le castiel et le lieu missent à son commant;
Et li dus leur rendi par ytel convenant
Qu'il le tenront de luy jusques à son commant.
Pour l'amour de la dame n'i mesfont ne quant, ne tant;
Ains laissa le castiel et cevauça avant.
Ne sai que vous yroie la canchon alongant.
Tant chevauça li dus o son ost qui fu grant,
C'un maredi vient à Hem, droit là se fu logant.

Or fu pardevant Hem venus et arivés
Li bons dus de Bourgongne, qui fist tendre ses trés;
Et chil Flament se sont entour luy aroutés.
A l'aprochier y fu mout grans bruis démenés
De trompes, d'insturmens, dont il y ot asés.
Là veissiés lever ces tentes à tous lés.
Par dalés les Flamens s'est li dus hostelés,
Et li dus de Breubant si estoit asés priés.
Li sires de Gistielles, qui Jehans fu nommés,
Et Mathieus de Fois, uns damoisiaus loés,
Fieux au conte de Fois fu chieus dont vous oés,
Et pluiseurs cevaliers de nobles parentés.
Si fu uns damoisiaus, jovènes fu ses aés,
Qui chieux de Gant avoit et conduis et menés.
Castelains fu de Gant, Jehans estoit nommés.
C'est Jehans de Melun, ensi fu apiellés,
Fieus au segneur d'Antoing qui estoit trespassés.
Grandes furent les os qui là sont asanlés;
Et quant cil de dedens virent de gens telle plentés,
Mout furent esbahis, sachiés en vérités.
Dont dist li uns à l'autre : « Vechi grant cruautés. »
Ains mais n'orent véut ens jours de leurs aés
Onques mais tant de peuple . . . . . asamblés. »
Trestous sont as crestiaus venus et arivés.
Leurs canons ont cargiés, leurs trés fu aprestés.
Il ont de couvertoirs et de lincheux hourdés
Les murs et les crestiaus par grant soutievetés,
Afin c'on ne les puist veoir de nus costés;
Et puis ont de leurs canons descliquiés et jetés.
Mais nos gentis Picars et Breubenchons asés
Les vinrent asalir tout jusques à fosés.
De traire et de lanchier furent bien asprestés.
LX archiers englois ot li dus amenés,
Qui estoient à gages, bien s'i furent portés.
Et li os se logoit; ces trés orent levés,

Et entour l'ost estoit li carois aroutés.
Bien mile cars . . . ., ce dist l'autorités,
I avoit en celle ost dont vous dire m'oés,
Sans cheux qui ont les vivres là endroit amenés :
Jamais nulle telle ost à nul jour ne verés.

Segneur, pardevant Hem fu grande l'asanblée.
Flamenc et Breubençon menoient grant huée;
Picars et Artisiens furent à la mellée
Et firent escarmuces à la ville frumée.
Cil archier y traioient forment à le vollée,
Et de petis canons ont grant noise menée.
Et chil dedens osi ont deffense monstrée
De pierres, de caillíaus, mainte flecque barbée ;
Et endementiers fist le grant asanblée.
Là peuissiés veoir mainte tente levée,
Maint tref, maint pavelon, mainte ocube bordée.
Cascune bone ville de Flandres la peuplée
Prist place devant Hem, ensi qu'il li agrée.
Ce sambloit une cités qui droit là fust fondée,
Qui ot proprement plus d'une grande lieuée.
Toute nuit, toute jour s'est li os hostelée.
Cascuns a se partie toute nuit bien gardée.
L'endemain, au matin, quant l'aube fu crevée,
Y ot grant escarmuche par le ville monstrée.
Uns cevaliers gascons yssi par se ponée,
O lui quatre cens hommes, cascuns la tieste armée,
Vient courre sus nos gens, dont fu grande l'asamblée;
Mais ne fist tele folie onques en sa durée.
Ses chevaus fu ochis, et sa gens fu tuée.
Il cria raenchon, mais n'i vali riens née,
Car des Flamens y vint une grande tropelée.
Là fu si dehecquiés de haches et d'espées,
Comme cars au masiel fu ses cors décopés.
Segneur, pardevant Hem fu grande l'asamblée.

Hierminagois estoient ens le ville frumée,
Qui mout très-bien l'avoient garnie et aprestée.
N'y avoit c'une porte qui ne fust entiérée.
Pour le trait des engiens ont le cose ordenée.
Mout sont hardie gent et très-bien esprouvée,
Ne le duc de Bourgongne ne prisoient riens née.
A cheus qui avaloient, dirent mainte geulée;
Mourdriers les apielloient celle gent diffamée,
Et disoient en haut : « Fole gent inpugnée,
» Nous quidiés-vous avoir tout à vo desirée?
» Nous ne vous doutons pas une pomme parée.
» Entre vous, Flamengaille, humeurs de purée,
» Alés mengier vo bure desous vo cheminée,
» Ens le tierre de Flandres, qui bien est atempprée;
» Car en ce pays-chi n'arés point de durée.
» Vous en fonderés tous, se le caure est levée. »

Ensement chieus de Hem ravalèrent Flamens,
Dont il orent les cuers courouchiés et dolens.
Bi sent Yan juroient, c'estoit leurs sieremens,
Que dedens quatre jours feroient tes insturmens
Et si très priés dou mur leveront leurs engiens,
Et leur envoieront, che dient, tels présens,
Dont il laisseront leurs félons parlemens.
Li sires de Hely qui tant fu réverens,
Se départi de l'ost, avoecques li grans gens.
Environ Hem s'avallent en biaus insturmens,
Au lés pardeviers l'iaue, pour veir par quel asens
On poroit pour le mieus asalir cheus de dedens.
Là firent escarmuches Picars et Artisiens;
De traire et de lanchier font leur esbatemens.
Toute jour y dura l'asaut et le contens.

Segneur, pardevant Hem, celle ville de non,
Fu le siége mout grant à ycelle saison :

Che fu apriès aoust, que messonet ot-on,
Mais en pluyseus païs fist-on povres messons,
Pour les guerres qui furent et les tribulations.
Maint censier y pierdirent toute leur garnison.
Or vous lairay un pau dou bon duc bourgegnon
Qui fist lever engiens et maint diviers canons.
Si ot une bonbarde, qui Grielle avoit à non;
Mais plus grant ouvreture avoit, ce vos dist-on,
C'uns coques de herrens n'avoit par nesun coron;
Et jetoit une pierre si très-grosse environ
Qu'il n'est tour, ne castiel, ne crestiel, tant fust bon,
Qui se peuist tenir contre, ne avoir garison;
Puis fist à cheus de Hem si grande soupechon
Que fuir les convienoit, ou vosissent ou non,
Ensiques je diray, quant il en est saison.
Mais du siége de Hem un petit vous lairon.
Se diray d'Engletierre; trop atendut avons
Des Englois qui avoient pris leur colation
En droit jour de consail, pour leur condition
Des artiqueles dont j'ai fait la promission,
Pour savoir auquel lés, par bone avision,
Des parties aversses prenderont conjonction :
Ou à cheus d'Orelyens ou au duc bourgegnon.
Mais pour le mouvement et le pétition
De la noble royne et par se mention,
Furent trestous d'acort, ens le conclusion,
C'au bon duc de Bourgongne ert leur afection,
Par chiertaine alianche et obligation;
Et sus che fait eslirent, par droite élection,
Deus mout saiges prélats par révération,
Lesquels venront en Franche faire infourmation
De celuy mariaige, dont j'ai fait mention,
Pour savoir et entendre sus quel posession
Iert la dame asinée, et quelle portion
On li voroit donner ens le conclusion.

Dieus! comme grant joie en ot la royne de non,
Quant vit qu'à ce costet se traioit le coron!

Or furent tout d'acort li Englois que je dis,
Qu'il aideront le duc de Bourgongne gentils.
Deus mile archiers manda li riches rois Henris.
Au conte d'Arondel, qui fu biaus et faitis,
Fu baillie la chierge, pour ciertain vous plevis.
A deus mile hommes d'armes s'est de Londres partis,
Si ot deus mile archiers de traire amennevis;
Mais les prélas prumiers partirent du pays.
Li uns fu apiellés évesques de Saint-Devis;
Li autres fu un docteurs de lettre bien apris.
En biel estat se sont de Londres départis.
Gens d'armes et archiers orent à leur devis,
Et se les conduisoit uns barons de haut pris:
Contes de Painbroc fu chieus que je vous dis.
Entresi jusques à Douvres n'ont ariestement pris.
Là entrèrent en mer, ens vaissiaus se sont mis,
A Calais arivèrent, là ont les hosteux pris.
Et li quens d'Arondiel s'est mout très-bien pourquis
De la plus bielle gent qui fust ens ou païs,
Cevaliers, esquiers et hommes de grant pris.
Lui troissime de contes jovènes, preus et hardis,
Partirent d'Engletierre; mais ains fu congiés pris
Au roy et à la dame à qui il fu maris,
Et au prinche ensement qui au roy estoit fils.
Chieus dist au noble conte, quant il dut estre partis:
« Biaus cousins d'Arondiel, entendés à mes dis.
» Saluës-moi le duc de Bourgongne au cler vis.
» Car g'ai tant de ses fais et de ses biens oïs
» Et de la grant preudesse que Dieus a en lui mis,
» Que je l'aime de cuer, par Dieu de paradis,
» Et s'ai grant désirier que de ses anemis
» Il puist avoir venganche. Si vous prie, dous amis,

» Aidiés-luy de bon cuer, et vous et vos soubgis,
» Et wardés qu'il ne soit viergondés, ne traïs
» Par vous, ne par vos gens; vous en seriés repris.
» Et, se besoins vous est de secours, tant vous dis.
» Faite-le nous mander par brief et par escris,
» Et je proumet à Dieu, le roy de paradis,
» Que g'iray moy-meismes armés et fierviestis,
» Et caceray de Franche tous les anemis,
» Tant que François diront que je suy leurs amys. »

Ensi disoit li prinches au conte d'Arondiel
Qui avoit le cors grasieus et mout ysniel.
Il acolla le prince parmy le hatriel,
Douchement le baisa, puis broqua le moriel.
Li contes de Ken le sieut, un jovène damoysiel;
Si fu li marisiaus de Londres le castiel.
A deus mille homes d'armes, tous montés bien et biel.
Et bien deus mille archiers, auques tous jovenchiel,
Se partirent de Londres où il a maint hostel.
A la mer sont venus où il a mout grant russiel.
Là sont entrés trestous par dedens maint vaissiel;
Osi tos vont par mer qu'en l'air volle l'oisiel.
A Calais arivèrent par un jour solemnel.
Là peuissiés oïr son de maint ménestrel,
De tromppes, de nacaires et maint moienel;
Au descendre des nés menèrent grant reviel.

Segneur, dedens Calais fu grande la mélodie;
De pluiseurs insturmens i fu la vois oïe;
Au descendre des nés fu moult belle la vie.
Le conte d'Arondiel et se cevallerie
Entrèrent en Calais; là fu leur manandie.
Les deus prélas segneur adont n'i furent mye,

6429. *Moienel*, petit cor de chasse, selon Roquefort.

Ne chieus de Panebroc qui les conduist et guie.
A Saint-Omer ont pris leur herbergerie;
D'aler droit à Aras orent leur estudie;
Leur besongne apointièrent pour faire départie.
Or vous lairay chi d'iaus un pau, à cheste fie;
Se diray d'Arondiel, de se connestablie,
Qui furent en Calais à grande reverie.
De là ne partiront, s'aront nouvielle oïe
Dou bon duc de Bourgongne à la chière hardie,
Et saront auquel lés iert leur voie aquellie,
A la fin que leur paine y soit mieus enploïe.
Or vous diray dou duc et de sa baronnie
Qui furent devant Hem, comme j'ay dit autre fie.
Li dus ot fait derchier ses engiens par mestrie,
Et se fu le grant Grielle trestoute aparelie,
Et le poure dedens et le pierre cargie;
Et s'en y ont deus autres menres, je vous afie,
Ensi comme d'un tierc, cascune édifye
Pour jeter ens la ville, mais que li dus le die.
Li dus y fist aler de sa cevalerie
Pour voir s'il se renderont à se commandie.
Jaques cheus de Helly y ala sans détrie,
Et Jaqueville osi, Lourdins n'i fali mie.
Leurs caperons balient afin c'on ne traisist mie;
Et chil les aséurent, quant la cose ont coisie.
Li sires de Helli hautement leur escrie:
« Faites, dist-il, venir droit-chi la baronnie.
» A yaux volons parler; mais qu'il ne vous anuye,
» Car nous ne leur dirons fors que toute courtoysie. »

Quant chil de Hem oïrent le segneur de Helly,
Jaqueville et Lourdin et les autres osy,
Leurs capitaines mandent qu'il viengnent sans détry.
Li grans sires d'Anboisse y vient, je vous afy;
Si vient Hues Falisse, uns cevaliers hardis,

Le segneur de Bosquiaus et Robiers Dane osi;
Si vient Mansars du Bos, à qui puis mesquéy;
Et si estoit Bourdons, à ce que dire oy,
Guilaume Batillier, qui à Saint-Clo se rendy,
Et pluiseurs cevaliers trop plus que je ne dis.
Chieus vinrent as crestiaus; Jaques de Helly
Leur a dit: « Biaus segneurs, à vous m'envoie chy
» Li bons dus de Bourgongne, mon segneur et amy.
» Vous mande par nous que vous vos rendés à ly,
» Et il ara consaus de vous prendre à mierchy.
» Se vous ne vos rendés, je vous achiertefie,
» Tous li ors que onques fu, ne vous aroit gary;
» Car, s'on vous prent par forche, mort serés et péry.
» Se vous vient mieus à rendre que morir sans détry.
» Rendés-vous au bon duc, pour Dieu qui ne menty.
» Pour vous li priront li baron segnoury.
» Morir ne vous lairiens pour tout l'or de Brandy,
» Non se prière y puet valoir par nul party. »
— « Rendés-vos surement, dist Lourdins à haut cry,
» Il vous dist véritet, n'en soiés esbahis.
» Vous arés viers le duc pour vous maint bon amy. »

Quant chil de là oïrent sire Lourdin parler
Et Jaque de Heilly qui cuidoit procurer
Afin que se rendissent, sans horions doner,
Il leur ont respondut sans point de l'ariester,
En disant: « Biau segneur, bien en poés raler,
» Et dites à vo duc qu'il fache remener
» Ses Flamens dedens Flandres. Trop se poroient taner
» Ains qu'il puissent chaiens à leur voloir entrer,
» Car un pau de soleil les poroit escauder.
» Il sont tout fait de buere, il ne poroient durer.
» Li diables les fait si avant chevigner;
» Osi tos qu'il n'orent plus leur vaches muler,
» Il s'en retourneront, quanques il poront troter. »

— « Segneur, dist Jaqueville, ne les voelliés blamer.
» Flamenc sont bonne gent, bien le voellent monstrer;
» Et qui leur lairoit bien faire trestout leur penser,
» Nuit, ne jour n'oseriés dormir, ne reposer.
» Et, se vous fai savoir, jà ne le chiet cheler,
» Que, se vous et vo ville ne venés délivrer
» Et metés ens la main dou bon duc qui n'a per,
» Vous verés la poisanche qu'il vous voront monstrer.
» Et les autres osy verés s'i esprouver
» Qu'il ne vous souvenra de Flamens ravaler.
» Faites ent vo plaisir, je n'en quiers plus parler. »
Dont broça le ceval, s'en vot retourner.

Jaqueville de là se parti esranment,
Et Lourdins et Heilli; mais à leur partement
Dirent à cheus dedens : « Ayés advysement
» De vous rendre au bon duc, car je vous ay en convent
» Que chaiens ne porés séjourner longement;
» Car ains demain à ceste heure arés tel présent
» Que de Flamens gaber ne vous prendra talent. »
Dist li sires d'Amboisse : « Je ne les doute noient.
» Dis des nostres prenderoient la bataille à yaus cent.
» Se dites à vo duc, à vo repairement,
» Qu'il se fache aaisier et tenir caudement,
» Car il puet bien atendre. Nous li avons convent
» Qu'il ne nous ara miés à son commandement;
» Car nous avons chaiens vins et cars et froumens
» Pour jusques un an vivre; et se viennent no gent
» Qui feront des Flamens grant esparfaillement.
» Mal yssirent de Flandres pour venir ensement,
» Car jamais d'un millier ne s'en ira un cent,
» S'il atendent bataille qu'il aront tempprement;
» Mais nous savons de vray qu'il n'atendront noient. »

Ansi dirent à Hem li cevalier baron,

Et dient qu'il ne doutent Flamenc, ne Bourgegnon.
Et les trois capitaines firent repairyson
Au bon duc de Bourgongne, contèrent la fachon
Qu'il ne se renderont pour nulle intention.
Et li dus en jura le cors saint Lazaron
Qu'il leur envoiera briefment un tel peron
Que vuidier les faura, ou il voellent ou non.
Celle nuit demora, tant que le jour vit-on.
Droit par un venredi, sicomme dist le cançon,
Fist li bons dus jeter ses engiens de randon
Pierres et mangonniaus, avoecques maint canon.
Mais sitos que pierres à murs envoioit-on
Et elle estoit chéue, li traytor glouton
Faisoient grant huée et maugrasieus ton,
Et prendoient drapiaus, ou de leur caperon
S'en torchoient les murs où chaioit le perron.
Ce fu senefianche qu'asés en jetast-on,
Et qui ne pooit mesfaire le monte d'un bouton.
Et quant li dus vit che, mout en ot marison.
Il jura Jhésu-Crist qui souffry pasion
Que de Grielle vora veoir l'establison.
Dont commanda que tos le fu y boutast-on,
Car de veoir l'afaire ot grant dévotion.

Le maistre canonnier, qui fu de Saint-Omer,
A fait Grielle tantos enviers le porte tourner,
Que li Hierminagois orent fait entierrer,
Afin que nuls n'i peust venir, ne aler;
Et li maistres va Grielle le mieus qu'il puet ordener.
D'un fuysil ala ens tantos le fu bouter;
Le poure s'aluma, qui prist à bousoufler.
Mais le boiste fu haute, se fist la pierre aler
Tout par desus la vile, sans le mur adeser.
Chis cous là fu pierdus, mais pour le retourner
Le voet courchier li mestres et le voet ravaler.

Le boiste fist plus bas un petit ravaler,
Puis ala viers le queue, prest pour le fu bouter.
Segneur, or escoutés miervelles raconter :
Onques de tel miervelles n'oïstes à parler.

Le maistre canonier, quant ot Grielle quierquie.
Il boute le fu ens, qui le poure maistrie;
Et le pierre s'en va par si grant esquellie,
Que che sanloit effoudres qui du chiel se deslie.
Mais jusques à la porte, sachiés, n'ala mie
Non tant que de volée, ançois fist tel bondie,
A une des jumielles de le porte naye
Ala si fort hurter, et par telle estudie,
Que le mur trespiercha d'une et d'autre partie.
Deus traus fist à la tour, priesque est trebusquie:
Et vient caïr la pierre pardesus le cauchie
Au lés, dedens la ville où ot grant compagnie.
Là fist encore un bont, pour vray le vous afie;
Ains que fust ariestée, n'à tierre apaisie,
Tua bien huit piersonnes et s'en navra grant partie
De bont et de troudiel, ains que fust acoisie.
Quant chieus de Hem le virent, ne leur agréa mie.
Cascuns pour le grandeur se saine et bénéie,
Et dist li uns à l'autre : « Douce Vierge Marie,
» Comment puet tele pierre estre chi envoye?
» C'est par fait de diable et par œvre anemie,
» Qui ensi set jeter. Li cors Dieu le maudie! »

Quant chil de Hem coisirent celle pierre envoier,
Qui de leur tour ot fait les deus parois parchier,
S'ot fait morir huit homes et pluiseurs mehagnier,
Adont les véissiés par le ville esmaier.
Il n'y ot là si grant qu'il n'en convenist fronquier;
Et reclamoient Dieu, le père droiturier.
Li uns à l'autre dist : « Vechi grant encombrier.

» Nous ne poons en chieus logement herbregier,
» Car de sifès présens nous n'avons nul mestier. »
Dist li sires d'Amboise : « Je ne say que cuydier;
» Il n'est tour, ne castiel, églisse, ne moustier,
» Qui mais nous puist tenser, s'on nous fait aségier,
» Puisqu'on nous veut ainsi juer de tel mestier.
» Ou diable fust tournés le fèvre, ne l'ouvrier,
» Qui forga tel vaissiel que pour çou herbregier.
» Che ne fut pas hons, ançois fu diables d'infier.
» Il nous faut aviser que nous puissons widier. »
Dont dist chieus de Bosquiaus : « Bien vous sai consellier.
» Faisons de l'os venir chi aucun cevalier,
» Et mandons à che duc qui nous voet guerroier,
» Que huymais à demain voelle trièves baillier.
» Se prendons consail du rendre ou dou laissier
» Ou de livrer bataille as cans dessus l'erbier.
» Se les trièves avons, prendons un mesaigier
» Qui s'en voist droit à Nielle ce fait-chi nonchier
» Au conte d'Alenchon et à Amet le fier,
» Cheluy de Sallebruce qui tant fait à prisier.
» Se venront chy endroit pour nous consellier.
» A Clingnet de Breubant ferons-nous envoier
» Qu'il se voelle de Roie vistement deslogier.
Et dient li baron : « Che fait à otroier. »
Lors vinrent as crestiaus tous ensanle apoier;
Et virent sus les cans venir et aprochier
Quatre vasaus armés, montés sus les destriers :
Li uns estoit Helly Jaques, au cuer fier,
Et mesires Lourdins, Jaqueville le fier,
Et chieus de Betecourt, Morelet le guerrier.
Tout environ de Hem aloient esbanoier.
Chil les firent mander par un simple escuier,
Et chil i est alés sans point de l'atargier.
La porte regardèrent que Grielle a fait parchier.
Dont prirent chieus de Hem ces segneurs à moquier.

« Comment va? dist Helli. Bien devés merchier
» Le bon duc de Bourgongne qui vous fait envoier
» Des blanduriaus parés pour vous arefroidier.
» Vous en arés asés, ne vous devés esmaier.
» Se vous ne vos rendés au bon duc prisonnier,
» Il n'i ara ens vo ville tour, ne mur, ne cloquier,
» Que tout ne fachent à tierre desus vous trebuschier.
» De grief mort vous fera trestous condefyer. »
Dont dist chieus de Biauvais: « Nus de nous n'a mestier
» D'avoir tels blanduriaus, trop font à resoingnier. »

Che dist chieus de Bosquiaus: « Segneur, nous vo prions
» Que vous voelliés aler au duc des Bourgegnons,
» Requérir de par nous que les trièves ayons
» Jusques à demain mydi; se nous conselleron.
» Du rendre ou laissier nous nos adviserons,
» Ou dou livrer bataille, car enpenset l'avons. »
— « Par foi, che dist Lourdins, se ferés que bricons,
» Car durer ne poriés nient plus c'uns coulons
» Feroit contre un ostoir ou contre un faucons.
» Ains vous loe qu'au duc rendés vos cors prisons
» Du tout à son voloir, et nous li requerrons
» Que puissiés escaper en paiant vos raenchons;
» Et puis par bon acort une pais pourtrayterons
» Entre nos grans segneurs, s'aviser le poons.
» C'est pités qu'ensi est entr'iaus disensions. »
Dist le segneur d'Anboise: « Point ne nous renderons,
» Se ce n'est en bataille que le pieur ayons;
» Mais de trièves avoir mout forment désirons,
» Pour nous aconsellier comment ouvrer porons. »
— « Segneur, che dist Helli, no pooir en ferons. »
Dont partirent de là, broquant à esporons.

Li quatre cevalier sont esrant retournés,

6656. *Bricons*, homme méprisable.

Qui aus Hermynagois eurent parlementet.
Il ont tant esploitiet qu'il sont venus au trés,
Où le bon duc estoit logiés et amassés,
Et si baron osy dont il y ot plantet.
Ses frères de Breubant li fu à son costé,
Et Jehans de Gistielle; chil doy l'ont acosté.
Lors ont les capitaines l'afaire raconté:
Coument chieus de Hem avoient trièves demandé:
Et li dus sen consail a vistement mandé.
Chieus de Flandres y sont venus et asamlés,
Car de cascune ville, ainsi fu ordené,
Devoient estre trois ou quatre au consail apiellé.
Quant le consail du duc fu droit là asanlés,
Les quatre capitaines ont le fait recordet,
Que de trièves avoir eurent grant volentet
Chieus qui furent ens Hem, pour avoir avisé
S'au duc se renderont ou se par leur barné
Li livreront bataille : ainsi l'ont enpensé.
« Segneur, ce dist li dus, or en dites vo gret,
» S'il âueront les trièves qu'il ont demandé. »
Là en y ot aucuns qui s'i sont acordé,
Et aucuns qui à ce avoient argué
Et disoient au duc c'on euist avisé et ordené
Pour faire des pons pour passer l'iaue, et delà sus le pré
Voroient envoier des Flamens grant plenté,
Afin que chieus dedens ne fussent escapé.
Se les asauroit-on lors de tous costés,
Par ainsi poront estre laidement atrapé.
Ensement fu au duc à celle heure loé;
Mais uns autres li dist: « Chiers sires redouté,
» En ce fait-chi ne voi que bien et vérité.
» Mais il est tart hui; mais li jours vaut que passés.
» Bien poés acorder de pure volenté
» Les trèves qu'il demandent, pour yaus estre avisés,
» Jusques à demain à nonne ou à midi sonné.

» Espoir qu'il se rendront sans avoir cop donné.
» Ce seroit le milleur, selonc le mien penser,
» Que de faire bataille, ne nul estour mortés.
» Et sitos que le tierme des trièves sont passés,
» S'il ne se sont rendus et mis à vostre gré,
» Lors ferés faire pons, ensi qu'il est devisé.
» Se seront en deus lieus asalis et biersés;
» Se n'en ayés jamais mierci, ne pités. »
— « Segneur, ce dist li dus, je vous ai bien escouté.
» Se ce vous samble bon, che fait iert acordé.
» Je ne suy c'uns seus hons de nature créés,
» Se Dieus m'a desus vous segnourie donné,
» Tant que vous estes tous mi bon amy privé,
» Et se m'avés proumys et foy et loiauté;
» Et je me fie en vous et en vostre bonté.
» Se vous prie en amour et en bonne unyté
» Que vous me conselliés, par vraie carité,
» Si bien et loiaument que vous en sache gré,
» Et qu'il ne soit che à vous, ne à vos hoirs reprouvé,
» Que je soie par vous de consail esgarés. »

Ensi disoit li dus asés piteusement.
Les trèves acorda par l'acort de se gent;
Mais ne savoit mie le faus advisement
Que chil de Hem avoient pourposet ensement.
En ycelle nuitie, dont je fai parlement,
Toute la nuit durant, carpentèrent no gent
Pour drechier la bricolle, un engien exselent.
Une boiste y avoit faite par tel convent
Que, quant on veut grever une ville forment,
On enplist celle boiste, qui tient mout largement
D'ordures, de carongnes, de matère de gent,
Et puis, au desclichier, tout chil abillement
Est jetés en la ville; si put si ordement
Que nus ne puet entour durer nesunement,

Siques pour la drechier, s'ensonnient forment
Et carpentènt si fort que le tourbissement
Ooient dedens Hem et le carpentement.
Lors cuidièrent adont trestout communaument
C'on carpentast des pons, pour passer asprement
Le rivière de Somme, qui là endroit descent.
Dont dist li uns à l'autre : « Il nous va mallement.
» Nous serons atrapés, se bien hastivement
» Ne metons remède de no département. »
Dont prirent un messaige tos et hastivement;
S'envoièrent à Nielle dire le convenent
Au conte d'Alenchon qui là fu en présent.
Amer de Sallebruce y estoit ensement.
L'endemain au matin, droit à l'ajournement,
Se partirent de Nielle en biel estorement.
Amer de Salebruce aloit prumièrement;
Son estandart ot fait desvoleper au vent,
Fait de blanc et de noir, ouvret jolivement.
Bien furent cinq cens lanches en leur gouvernement.
Par delà la rivière chevaucent asprement
Au lés par deviers Hem; bien les virent no gent.
Il sont entrés en Hem à leur commandement,
Mais il n'i ariestèrent mie trop longement,
Qu'il en yssirent hors trestout communaument.

Quant li quens d'Alençon, entre li et Amer
Cheluy de Sallebruece qui le cuer ot amer,
Furent entrés en Hem, pour vray vous puis conter,
On leur ala tantos l'afaire raconter
Coument toute la nuit ont oït carpenter
Par dedens l'ost dou duc; vorent espérer
Que che soit pons c'on fait pour l'iaue trespaser.
Dist li quens d'Alençon : « Trop poons ariester;
» Fuions-nous ent de chi, car nous n'avons qu'ester.
» Se nous atendons tant c'on les laisse passer,

» Tous l'avoirs de cest monde ne nous poroit sauver.
» Alons deviers Cauny dedens les bos bouter.
» Là nous garderons-nous, ne nous sarons tourner;
» Puis yrons ès castiaus qu'avons à gouverner,
» Couchy et Pierrefons; là nous porons sauver. »
A ce consail se vorent tous ensanble acorder.
A chevaus et à brides s'en vaut cascuns aler.
Mout ot laiens d'avoir, mais ne l'en porent porter,
Se ce n'est or monaé qu'il vorent enborser;
Onques n'orent losir d'autre cose tourser.
Par les rues chevaucent, le pont vont trespaser;
Plus de deus heures mirent à le porte passer.
Nos gens dou lés deçà les voient cheminer,
Mais à yaus ne pooient pour la rivière aler;
De che se porent mout no gent arguer.
Au bon duc de Bourgongne le sont alet conter;
Et quant il sot l'afaire, en lui n'ot qu'aïrer.
« Hé, Dieus! che dist li dus, pères c'on doit amer,
» M'ont ainsi volut chil laron escaper!
» Mais par celi Segneur qui fist et ciel et tierre et mer,
» Tant qu'à ce prumier fait ne le puis amender;
» Mais autre fois voray mieus men coron garder. »

Or sont Hierminagois hors de Hem enfoy
Et prirent leur chemin au lés deviers Cauny.
Ès bois se sont boutés qu'il ne fussent siévy,
Et nos gens dedens Hem sont entrés sans détry.
Tout prumiers y entra li sires de Helly.
Pour garder l'abéie, son pavillon y tendi,
Afin c'on n'y meffache valisant un parsis;
Et Picars en wagaige sont chà et là fuy.
Grant avoir y trouvèrent, mais je vous chiertefy
Que teux y prist se part, qui depuis le pierdi,
Car Flamens y entroient mallement estourdy.
Bi sent Yan juroient: « N'i ara si hardy

» Qui porte du pilaige valisant un parsis, »
Et que li nobles dus leur avoit fait l'otry
Que la prumière ville c'on aroit asaly,
Il leur abandounoit du tout à leur plaisir.
Si entrèrent en Hem, en démenant grant cry;
Tous cheus qu'il encontroient, s'il estoient garny
De quel cose que che fust, il estoient desgarny.
Ne laissent enporter qui vaille un paresis.
Pluiseurs viers l'abéie se sont à l'eure vierty;
Mais il y ont trouvet le segneur de Helly
Bien monté à cheval et se gent avoec luy;
Pour garder l'abéie les y avoit estably.
Un prisonnier avoit, qui mout estoit gentis,
Qu'il trouva dedens Hem; point ne s'en fu partis.
Il l'ot pris à raenchon, se fu d'encoste luy;
Mais tant de ces Flamens droit là s'enbaty
Que, maugret qu'il en eust, ont l'abéie saisi.
Sen prisonnier ochirent, et se l'ont asaly
Pour çou que l'abéie encontre yaus deffendy,
Et fu en grant péril d'iestre mors et ochis.

Segneur, par dedens Hem sont Flamenc entrés,
Et dedens l'abéie toute le vont fuster.
Encensoir, ne calisse n'i laissièrent ester,
Ne cors saint, ne relique, chierge, ne candeler,
Aournement d'église : trestout vorent tourser.
Encore pour pis faire, ch'ay oït raconter,
Y ot aucuns qui vorent laiens le fu bouter.
Je ne sai se ce furent Flamens à brief parler,
Picars ou Breubenchons; mais pour vray puis conter
C'on péuist ens la ville mout de pillars trouver,
Car cascuns se penoit de tolir et d'embler.
L'un l'autre destoursoient et voloient enbler.
Li plus fors au plus fleuve vot son pillaige roster.
Mais Flamens n'en laissoient nulle riens roster,

Et Picars encontre iaus ne pooient durer.
Adont il leur pot forment anoier et peser,
Car trop furent Flamenc, n'i péuissent durer;
Et non pour quant les Picars se vorent asanler
Et crièrent alarme pour eux espoenter:
Dont quidièrent Flamenc c'on les vosist tuer.
Adont les véissiés des loges avaler,
Des cambres, des soliers, où il vorent entrer,
Grans fardiaus à leurs cous, qu'il vorent jeter,
Et puis ces cauchies fort courir et troter,
Et venir à le porte pour les cans retrouver;
Mais tel priesse y avoit à le porte passer,
Qu'il en convint pluiseurs desus les murs monter.
Qui adont les véist contreval drideler
Et dedens les fossés salir et troudeler,
Il sanlle c'on les chache pour yaus à mort livrer.
Flamens par dedens Hem n'osèrent demorer,
Quant oïrent alarme si faitement crier.
Par les crestiaus se laissent ens ès fossés avaler.
Quant il vinrent sus les cans, il se vont rasanler
Et en bielle bataille rengier et ordener,
Et ne laissent Picars ne venir, ne aler,
Qu'il ne voissent esrant espluquier et taster;
Et, s'il a riens de bon, tout li veullent oster.
Et li fus en la ville se prist à lever :
Qui véist ces maisons ardoir et alumer,
Et le noble abéie esprendre et enbraser,
Et ces fames fuir et ces enfans troter
Et yssir hors de Hem sans riens à enporter,
D'une grande pitet li peuist ramenbrer.
Li dus des Bourgegnons en prist à sopirer
Et jura Jhésu-Crist, qui fist et chiel et mer,
Que s'il tenoit celi qui le fu vot bouter,
De tel mort le feroit morir et afiner
Que tousjours en poroit renommée durer.

Ensi fu Hem prisse, n'i ot que recouvrer.
Onques dedens la ville n'osèrent nul demorer.
Les moines de l'abéie se vorent hosteler;
Tout droit à Saint-Quentin s'alèrent amaser,
Et maint bon marçant qui n'ont riens qu'à louer.
Ches bourgois qui soloient ces grans estas porter
Des rentes qu'il avoient à Hem à gouverner,
S'il n'orent bons amis, il les convint truander.
Chieus qui seurent mestier, s'en alèrent labourer.
Ensi par leur segneur eurent ces fais à porter.
Pour che dist uns proverbes, que j'ai oït conter :
« Que qui siert à bon mestre, il doit bien proufiter;
» Mais de siervir félon, ne puet nus amender. »

Segneur, ensi fu Hem gastée et essilie,
Et li ost s'est de là vistement dességie.
Pour aler à Chauny orent pris estudie.
Se furent mis à voie une grande partie;
Mais le cose fu en brief tout autrement cangie.
Viers Nielle retournèrent trestout à une fie.
Droit là fu autour mainte tentte drechie;
Mais enviers le duc s'est la ville humillie,
Et rendirent au duc et leur cors et leur vie,
Et s'escusèrent fort que de leur gret ne fu mie,
Que layens se logièrent sen avierse partie.
A mierchit les rechut li bons dus celle fie;
Mais de leurs murs leur fist abatre grant partie.
Pluiseurs dedens le ville ont pris herbergerie,
Mais li dus fist deffendre; uns siergans lors li crie :
« Que nus dedens la ville ne meffache, ne die
» Aus bourgois manans aucune vilonnie,
» Ne ne prende dou leur une seulle abeugie,
» Se che n'est la vitaille pour monnoie forgie. »
Je ne sai s'il le tinrent, ne je n'en respong mie.

Segneur, pardevant Nielle fu li dus longement,
Dont il anoia mout à le Flamenge gent.
A taner se commencent, se vous diray comment,
Que des Picars estoient hays mout durement
Et par espésial des nobles proprement,
Pour çou qu'il vorent estre maistres entirement.
Ens la ville de Hem oï à gens comment
Sy forment les haïrent Picars et toute gent,
Que quant il eslongent de leur ost, bien souvent
Pour aler fouraigier ensi ou autrement,
On les faisoit aler à la fois contrevent
Et les en moquoit-on, par ytel convenent
Puis que trouvés estoient sept ou huit seullement,
Que plus n'osoient aler fouraigier bonnement,
S'il n'estoient ensanle quatre-vingt ou cent.
Et qui est à saudées, on dist communaument :
« Il doit cremir le fu, s'il a bon ensient. »

Segneur, de ces Flamens lairay un pou ester
Et des Hierminagois vous voray raconter,
Qui partirent de Hem, comme j'ai volut raconter.
Au lés deviers Cauny se vont ès bos bouter.
Li pluiseurs dedens Chauny quidièrent bien entrer;
Mais il clorent les portes, se font les pons lever,
Se n'y laissent homme venir, ne aler;
Car il quidoient bien, au vrai considérer,
Que li dus les siévist et vosist amener
Les Flamens qui tant furent c'on ne séut nombrer.
Mais quant seurent dou duc qu'il se vot ariester
Aux cans, pardehors Nielle, Dieu prirent à loer.
A luy se vinrent rendre et les clés délivrer,
Et li dus les rechut, si les vaut commander
Qu'il voelle leur ville de par le roy garder
Et n'i laissent nesun Hierminagois entrer;
Et, se il les y laissent, bien se puet vanter

Que leur ville fera ardoir et enbraser,
Leurs fammes et leurs enfans et yaus à mort livrer.
Et li li vont che fait bonnement acorder,
Et puis dedens leur ville se vaurent retourner.
Au commun de la ville vont l'afaire conter,
Et cascuns s'i ala bonement acorder;
Et li dus de Bourgongne, dont j'ay volut parler,
Ot consail qu'il yroient à Clermont hosteler,
Et feroient le castiel abatre et revierser.
Les nouvielles en vont les espies conter
A cheus qui le castiel avoient à warder,
Que li quens de Clermont y ot fait hosteler.
Bien estoient deux cens, c'ay oït raconter,
En garnyson là dedens, pour le pas contrester.
Mais sitos qu'il oïrent l'afaire raconter,
Que li dus de Bourgongne les venroit viseter,
Il laissent le castiel, se s'en vorent brouer,
Car trop cremoient Grielle, bien en oïrent parler
Conment par devant Hem vot de ses jus juer:
Se ne l'osoient atendre, car trop fist à douter.

Dou castiel de Clermont, qui tant ot de renon,
Se départirent tous, saudoiers et piétons
Qui estoient laiens remès en garnison.
Li bourgois de la ville et de la norechon
Furent pour cestuy fait en mout grant soupechon.
Li pluiseurs de la ville firent départison;
A Amiens, à Biauvais en ala grant fuison;
Leur trésor, leur avoir mirent à garyson.
Et li dus de Bourgongne, dont j'ai fait mention.
Se départi de Nielle o sen establison,
Et s'en vint droit à Roie, une ville de non,
Où Cluygnès de Breubant ot estet grant fuyson;

6966. *Si s'en vont brouer*, ils poursuivent leur marche.

Mais partis s'en estoit quant il seut le façon
Que de Hem s'en estoient partit si compagnon;
A Couchy s'en ala où il ot fort dongon.
Et li enfant d'Orliens venoient à bandon,
Biernars d'Iermynac et Loïs dit Bourdon
Et pluiseurs cevaliers et prinches de grant non.
Le Saine orent passée, ne sai par quel coron;
Mais quant li rois de Franche en oy mention,
Qu'il firent telle armée parmy sa région
Et que leur gens faisoient telle desrésion,
Pilloient et reuboient églises et maisons
Et violoient fames et pucielles de non
Et se metoient les hommes à grande raenchon,
Mout en desplot au roy, pour vray li vous dist-on.
Par hiraus leur manda et fist desfensyson
Que hors de son roiaume widassent à bandon,
Ou il les feroit tous banir de son royon;
Mais il n'en firent mie conte d'un bouton.
Et dient que pour luy, ne pour tout son renon,
Il ne feront riens, forque tout à leur bon,
Puisqu'il ne leur fait justiche, ne raison
De celuy qui leur père myst à destruision.
Ensi celle response au roy raporta-on,
Dont li rois ot au cuer si grande marison
Qu'il envoia saisir la tierre de Biaumont
Li prouvos de Paris, qui Pierres ot à non :
Ce fu chieus des Essars, dont j'ai fait mention,
Par qui Montagut fu mis à esécution.
Si en fu eslongiés de Paris grant fuyson
Par le traitiet des prinches, que par devant dist-on.
Mais quant li nobles prinches vit leur condition,
Qu'il avoient enfraint celle commandison,
Le prouvos renvoia, ou il vosisent ou non,

6994. *Desrésion*, tort, dommage.

Et exsersa l'offise, comme loial et preudon;
Ensi par bon siervice aquist bon guerredon.

Chieus Pierres des Essars, dont ychi vous devis,
Fu, au tans que je dis, drois prouvos de Paris;
Mais sachiés de ciertain, quant il y fu remis,
Dedens huit jours apriès qu'il y fu restablis
Fist une grant justiche, dont je dirai le devis.
Il ot un cevalier par dedens Biauvoisis;
Au conte de Clermont estoit chieus que je dis;
Binet de l'Espineuse fu nommés chis.
Li troisième de frères se fu de Hen partis,
Quant elle fu destruite et c'on s'en fu fuis.
Au lés deviers Pontoise desroboit le païs.
Les païsans prenoit, mout leur fist de despris;
S'en menoit prisonniers ne say ou cinq ou sis.
Droit au pont de Pontoise, qui est fors et massis,
Trouva un marcheant qui mout estoit enrichis.
Marchans de cevaus estoit chieus que je dis;
S'en menoit mout de biaus et de blans et de gris,
Du bon duc de Guiane avoit les sauf-conduis;
Car il li amenoit des biaus destriers de pris,
Mais par che Binet fu tantos loiés et pris,
Et ot pour revenir le sien chemin enpris.
S'en mainne les chevaus qu'il quide avoir conquis;
Mais tout droit à Pontoise en est levés li cris.
Li baillieus de Pontoise en ot les fais oïs;
Adont s'aparella et jura Jhésus-Cris
Qu'apriès Binet ira, qui les chevaus ot pris.
Soixante conpagnons bien armés à devis
Enmena avoec luy li baillieus dont je dis;
Après Binet s'en-va, chevauchant à hatis.

Li baillieus de Pontoise chevauche asprement
Apriès celui Binet, dont je fai parlement;

Qui ne se donnoit garde c'on le sévist ensement;
Car il ne cuidoit mie en yaus tel hardement.
A un passaige vient et iluecques descent
A un mout grant hostel entre luy et sa gent.
Tans fu dou dyner; il en avoit talent.
On fist mettre la table tos et apiertement.
A un maistre postiel qu'en le mason s'estent
Loia ses prisonniers mout bien et fermement.
Le marchant de chevaus ploroit mout tenrement
Et disoit: « Mère Dieu, dame du fiermament,
» Or ai-ge tout pierdut à ce commencement!
» Avoecques les Picars et le Flamenge gent
» Ai estet mainte fois et séjournet grantment,
» Et se ne m'ont ostet un denier seullement,
» Las! et quant je quidai chi estre à sauvement,
» J'ai estet atrapés malisieusement.
» Hé! bons dus de Guiane, or voi bien clèrement
» Que je ne vous tenrai mie vo convenent.
» Biaus cevaus vous menoie pour vo réparement;
» Mais à ce que je voi, ne les arés noient. »
Ensi que le marchant se démena forment,
Furent li autre à table, mengant joieussement,
Et buvoient bon vin; mais je vous ay convent,
Par tans l'acateront dolereussement.

Bynet de l'Espinasse et ses frères osi,
Dont il i avoit là deus séant d'encoste luy,
Dinoient ens un vilaige, à un ostel jolit;
Et à un grant postiel qui estoit droit enmy,
Furent leur prisonnier loyet, mout esbahis.
Atant est le baillieu de coy devant vous dis,
Qui ou vilaige entra et ses gens avoec ly.
Uns des homes Binet mout très-bien le coisi.
Adont à chel hostel s'en est tost afui.
« Hé! monsegneur, dist-il, partés vous dont de chy.

» Fuions ent en ce bos; car, par me foi, vechi
» Le baillieu de Pontoise et d'autres gens o luy,
» Une mout grant armée; nous serons tous honnis. »
Quant Binet et ses frères ont le parolle oy,
De la table se lieuvent mout forment esbahy.
Leurs prisonniers laissièrent et leurs cevaus osi;
Tout parmy les gardins s'en sont o bos fuy,
Qui estoient priès de là, grant et vers et fuelly;
Et leur gent chà et là s'en vont, n'i a cheluy.
Li baillieus de Pontoise mout très-bien le coisi.
Lors broqua apriès yaus, et ses gens avoec luy.
Il entra ens ou bois, qu'il n'y a fait détry;
Se ratainrent Binet et ses frères osi;
Mais leur gent s'enfuirent, par ce furent gary.
Binet tira l'espée, quant le baillieu quoisy.
Mais uns siergans au roy li vint par le party,
Qui d'un biec de faucon qui fu cler et bruny,
L'euist esciervelet, quant il cria à haut cry :
« Ribaus, que ferés-vous? Avisés bien à quy
» Vous vos volés chi mettre. » Et chieus li respondi :
« Si vous ne vos rendés au roy, je vous afi
» Que vous serés jà tos de ce baston siervis. »
Adont dist li baillieux : « Rendés-vous sans détry
» Au noble roy de Franche, ou vous morés droit chy. »
Dont respondi Binès : « Et je me renc à ly. »
Adonques s'est rendus, et ses frères osy.

Ainsi fu pris Binès, si frere, jaux trois,
Dou baillieu de Pontoise qui estoit biaus et drois.
As osteus les amainnent où estoit leurs avoirs,
Et leurs chevaus osi et trestout leur harnois;
Si sont les prisonniers qui mout furent destrois.
On les fist delivrer, dont il ont grant dégois.
Li marchans de cevaus ne fu plus liés des mois.
Au baillieu de Pontoise a monstré ses poois

Et le conduit qu'il ot dou duc de Guanois;
Et li baillieus li dist: « Avoecques nous venrois;
» Tout jusques à Paris vous conduirons, c'est drois.
» Ces prisonniers menrons, si les vera li rois. »
Lors fist à prisonniers fort loyer mains et dois,
Et puis les fist monter, non pas sus pallefrois,
Mais sus ronchins trotiers, qui sont magres et frois.
Mout fu dolans Binès, quant il se vit en tel plois;
Adont vosist bien estre ou païs des Grigois.

Binès de l'Espineusse fu là pris et loiés,
Et si frère osi, qui n'ont pas les cuers liés.
Pardesous les cevaus leur loièrent les piés;
Et puis fu leurs pillaiges desus un car cargiés
Et menés à Pontoise; droit là fu envoiés.
Quant li prisonnier furent très-bien apparelliés,
Au lés par deviers Paris les ot-on envoiés.
Li marchans de cevaus s'i est aconpagniés
Tout jusques à Paris, ne s'i sont détriés.
Ou Castelet les mirent, droit-là les ont laissiés;
Puis alèrent au roy; les fais li ont nonchiés,
Et au duc de Guiane, qui s'en est renvoisiés.
Au prouvos commanda c'on leur copast les chiés.
Mais puisedi fu li bons dus conselliés,
Et par l'acort du roy qui de luy estoit chiés,
Fu Binès mis à mort, et les autres laissiés.
Je ne say c'on en fist, mais pour vrai le sachiés,
Que quant Binès se vit ensi à mort traitiés,
Qu'il jehist mout de coses dont il fu arainiés,
Et encusa plentet de nobles cevaliers
Et des Hierminagois et de leurs aloiés.
Dou duc de Berri recorda les traitiers:
Comment aus Orlienois s'estoit acompagniés,
Et estoit leur consaus et fais et apointiés
Que li ainsnés fils d'Orelyens seroit de Franche chiés

Et le feroient roy, ensi fu conselliés,
Et que li rois seroit de son pays chachés,
Et li dus de Guiane du roiame eslongiés;
Et li dus de Berry, à qui li rois est niés,
En seroit gouverneur et maistres ofisyers
Tout son tierme du tant qu'il ert devyés;
Et on donroit grans tierres aus dus et aus princhiers
Qui estoient des leur et de leurs alyés :
Li uns tenroit Bourgongne, et li autres Flandres en fiés;
Li tiers aroit Artois, li quars aroit Poitiers,
Et Biernars d'Ierminac seroit d'Orelyens chiés.
Ensi fu par Binet séus tous chieus traitiés.

Ansi que je vous di, chieus Binès racusa
Tout le consail des prinches, dont contet on vous a;
Et quant il ot ce dit, la tieste on li copa
Ès halles de Paris; mout grant peuple y ala;
Et au bout d'une lanche la tieste on estequa;
Dalés le Montagut on l'asist et planta.
Segneur, apriès ces fais nostres rois commanda
C'on mist jus Vincestre qui fu bien priès de là,
La plus bielle maison c'onques nus regarda.
Priès de Paris estoit séans à ce tans-là.
Li dus l'avoit fait faire, qui Berry gouverna.
Le commun de Paris vistement y ala
A haques et à maques; maint pic on y porta,
Pelles, havès, louces et grans cros c'on forga.
Là ot grant cliquetis; cascuns desmaçonna;
Les murs furent brisiés, la porte on reviersa.
Cambres, loges et salles trestout on craventa.
Nus ne créroit le plonc que on y enporta.
Toute fu desvuidie, et riens n'i demora.
Apriès ce fait-chi cascuns s'en retourna.
Le conte de Saint-Pol, qui grant pooir ot jà.
Cieus estoit capitaine, le ville gouverna,

Le prouvos des marchans qui à ce tans régna.
Ces deus ont en gouvierne le peuple qui est là.
Le mestre des bouchiers osi on y ajousta;
Chieus ot quatre biaus fieus, qu'en se famme engenra :
Li ainsnés ot non Guillames qui poisamment rengna.
Car cest Gillame Le Gois, ainsi on le nomma.
Puisedi par son sens le grant citet sauva
Contre les Hierminas, ensi c'on vous dira.
De grant linaige furent, Les Gois on les clama.
Segneur, par le consail de cheus que dit-on a,
Fu faite une ordenanche c'on vous recordera.

Par le consail du conte de Saint-Pol au cors chier,
Du prouvos des marcans et du mestre bouchier
Thumas c'on dist Le Gois, et ses fis qu'il ot chier,
Firent une ordenance parmi Paris crier :
Que cascuns voist à se warde, quant il sera mestier.
Et pour cou que Paris est grande, o vrai jugier,
En quatre pars alèrent leur besoingne apointier
Et quatre capitanes vorent édifier
Pour le peuple conduire et yaus ensegnier
A warder la citet et leur roi droiturier
Et le duc de Guianne, qui est sen hieretier.
Ensement s'ordenèrent pour le ville gaitier.
Or vous vorai un pau de leur estat laissier,
Et dou duc de Bourgongne vous vorai déclairier,
Qui fu venus à Roie une nuit herbregier,
Voire desus les cans en se tente logier.
L'endemain s'en parti li dus à l'esclarier.
A tout sen grant ost passèrent Mondidier,
Mais bien priès de la ville se vorent herbregier;
En une bielle plache vont leur tentes drechier,
Dalés une rivière sourdans sus le gravier.
Mout fu bielle la plache où se vaurent logier.
Bien quidièrent aler pour Clermont asegier,

Mais nouvielles leur vinrent, qu'il leur convint laissier;
Car au duc de Bourgongne vient un mesaigier,
De par cheus d'Orelyens, qui l'ont fait deffier,
Et li conta comment il le vorent manechier
Et qu'il sont à Merlot, un grant vilaige fier.
A Saint-Leu-des-Chierens en a plus d'un millier,
Et jusques au Montataire dure bien sans quidier,
Et sont bien trente mille dont cascuns a coursier;
Et s'atendent le duc de Berry au vis fier,
Qui à quatre mille homes leur doit venir aidier.
Ensi disoit li mès, dont je vous voel plaidier:
« Que dedens XV. jours voront sans détryer
» A vous livrer bataille, il l'ont fait fianchier. »
— « Amis, ce dist li dus, bien le voel otroyer,
» Car de livrer bataille ay très-grant désirier.
» Viengnent, quant il voront, bataille commenchier;
» Il poront chi trouver asés à batillier. »

Segneur, si faitement li bons dus respondi,
Et le mesaige esrant de l'ost se départy;
A Merelot s'en revint où ses segneurs a coisy.
La response dou duc leur conta et gehy,
Et leur dist: « Mi segneur, je vous aciertefy
» C'onques en men vivant, tant de peulle ne vi.
» Plus sont de deus cens mille vo mortel anemy.
» Se toute vostre gent, qui est venue chi,
» Estoient car bien cuite ou bon rosty,
» A un seul diner n'en seroient asoufy. »
Quant Biernars d'Iermynac le mesaige entendi,
De courous et d'aïr tous li sans li frémy.
Il rouelle les yeux et la chière fronchy.
D'un baston qu'il tenoit, le mesaigier en féry,
Par si grant mautalent sus le front l'ataindy,
Que un oeuel li creva, tant ot-il de par ly.
« Fieus à putain, dist-il, de Dieu soiés maudis.

» Je sai tout de ciertain que vous avés menti;
» Car point n'a tant de gent que tu me contes chy.
» Je croy mon ensiant que nous avés tray;
» Et li dus de Bourgongne t'a fait dire cechy
» Par les dons qu'il t'a donnet et fait otry. »
Adonques de requief le baston ahierdy
Et le vot referir, mais chieus tos s'en fuy,
Ensement en paines de çou qu'il ot siervi.

Segneur, or entendés, pour Dieu le tout poisant.
A ycelle parolle que je vous suy contant,
Ariva là endroit Clingnès, cieus de Breubant,
Et le segneur d'Amboisse et Huefalie avant,
Le conte d'Alençon, Amer le combatant,
Guillaume Batillier, les autres en siévant,
Qui partirent de Hem ens ou tans dont ge cant.
A l'aprochier y fu la révérense grant :
Il nombrèrent leur pierte, dont mout furent dolant.
Les enfans d'Orelyens menèrent duel mout grant
Pour Hem qui fu destruit, mout le vont regretant;
Et s'ont pierdu Chauni, plus n'i aront garant.
Encore pierdirent plus ains l'année passant,
Ensi que je diray avant ens no roumant.
A ycelle parolle qu'il se vont dolousant,
Evous un mesaigier, qui là vient acourant.
Par devant les trois freres se vat ajenoullant
Et leur dist : « Mi segneur, pierte vous sourt très-grant.
» Li contes de Neviers, frères au duc vaillant,
» Et le duc de Loraine, avoec maint combatant,
» Ont dou tout desconfit le vostre apiertenant,
» Le conte de Tonnoirre; il n'a plus rien vaillant.
» Son païs ont gastet, tout y va périsant;
» Et vo noble conté, de Rougemont le grant,
» Ont arsse et essilie; et encore plus avant
» La contée de Viertus est en mais convenant.

» Jusques à Moieniel n'a mason en estant;
» S'est Viertus essilie, il n'i a riens vivant :
» Trestous s'en sont fuis, hommes, fammes et enfans.
» Cis contes de Neviers va forment rengnant;
» Il vient aidier son frère à grant arière-bant. »
Quant li enfant d'Orelyens vont celuy escoutant,
Il furent courouchiet asés plus que devant.

Li enfant d'Orelyens furent au cuer maris,
Quant la nouvielle oïrent, osi sont leurs amis.
« Elas! dist li dus d'Orelyens, comme grant folie fis,
» Quant onques en ma vie celle guerre entrepris!
» Encore me dist li cuers que j'en seray honnis,
» Et mes frères osi à grant povretet mis.
» Hé! contes d'Ierminac, par vous je l'entrepris
» Et par le duc mon oncle à qui atient Berris!
» Or voi bien et pierçoy que j'en serai chaitis.
» — Taisiés-vous, dist Biernars de l'iermignac païs;
» Par ceste moie barbe qui me pent à mon vis,
» Encore vous feray, s'il plest Dieu et je vis,
» Roi couronner de France et segneur de Paris.
» Vous-faut-il démenter pour un pau de païs?
» Jà estes vous de Franche trestous li plus gentis.
» S'avés en Lonbardie mout de bons amys,
» Et s'avés des contés encore cinq ou sis.
» Avés-vous dont paour que ne soyés apovris?
» Vous estes chi endroit à vo besoing siervis
» Des plus nobles qui soient des fleurs de lis,
» Et s'avés des gens d'armes preus et amennevis,
» Des nobles capitaines : onques milleurs ne vis.
» La fleur de vo roiaume avés en vo pourpris.
» Ne vous esbahissiés pour un pau de quétis.
» De celle Flamengaille ne donne deus espis.
» Par celi Dieu de glore qui maint en paradis,
» N'en voroie que deus des miens encontre dis.

» Quant il voient leur sanc, tous ont les cuers falis.
» — Par foy, ce dist Bourdins, tous ciertains est vos dis.
» Nobles dus d'Orelyens, ne soyés esbahis.
» Alons hardiement contre vos enemis.
» Se che vient en bataille, tos seront desconfis.
» Je me reng au dili, se cis dus n'i est pris,
» Par quy vos pères fu sifaitement mourdris.
» Se vous demande un don, que fais m'en soit otris,
» Que de luy justichier soit li miens cor proumis.
» — Sire, ce dist Bourdins, par les sains bénéis,
» Je prenderoie un buef cras et massis et gros,
» Se le feroie fendre trestout parmy le pis,
» Le coraille osteroie: en ce lieu seroit mis
» Ychieus dus tous en vie, encousus et viestis;
» Et puis à un grant fu de carbon bien espris,
» Seroit de gros ribaus tournés en rost tous vis. »
Dist li dus d'Orelyens : « Et je vous ay proumis
» Qu'il vous sera livrés, sitos qu'il sera pris. »

Ensi se fu Bourdons à celi jour vantés
De le mort au bon duc. C'euist estet pités;
Mais Dieus en tous estas, si l'ot tousjours gardé.
Depuis fu à Bourdon che parler reprouvé
Du bon duc de Bourgongne, à qui il fu conté,
Quant Estampes fu prise et Bourdons atrapés.
Li dus li reproça, sicom g'irai conter.
Or vous lairay chi d'iaus, si vous irai retourner
Au bon duc de Bourgonge, qui estoit en un pré
Logiés sus Mondidier, en un mout riche tré,
Et atendoit bataille : mout l'avoit désiré;
Mais il sera par tans courouchiés et yrés,
Onques mais ne fu si, puis le jour qu'il fu nés,
Se ne fu en Hongerie, quant il fu atrapés.

7325. *Au dili*, au diable?

Or vous diray pour coy, se je suy escoutés.
Flamens estoient si parfaitement tanés
D'i estre à ce jour; car il orent esté
Douse jours là endroit. S'est li tiermes passés,
Ensy que il disoient, qui estoit acordé
Qu'il devoient siervir le bon duc honouré,
Et on les tenoit là sans avoir enblavé.
S'en orent l'un à l'autre coiement murmuré,
Et à leur capitaines ont dit et créanté
Que plus n'ariesteroient en cestui hiéreté,
Ains s'en retourneroient en Flandres la conté.
Lors ont les capitaines au duc parlementé,
Un lundi au matin, apriès solaul levé,
Et li ont dit: « Chiers sires, Flamens sont destravés.
» On les tient à séjour, ne l'ont acoustumet,
» Et se dient ensi que le tierme est passés
» Que li consaus de Flandres vous avoit acordé.
» Flandres est à grant frait au païs acousté,
» Car au frait du païs sont chi, par vérité.
» Si en paie cascuns selonc sa cantité,
» Osi bien cil qui sont chi pour vous pené
» Que chil qui sont tous cois ou pays demoré;
» Mais encore le frait presissent bien en gré,
» S'on les enploiast osi d'autre costé.
» Bons dus, nous deviens estre au consail apiellés,
» Et de cascune ville yaus quatre institués;
» Mais depuis Hem en avons estet disseparé
» Et par vos gentis homes qui nous ont pris en let.
» Si vous prions, bons dus, congiés nous soit donnés,
» Car de chi demorer n'avons plus volenté. »

Quant li bons dus oy des Flamens la raison,
Qu'il s'en voloient raler, mout en ot marison.
Un petit s'enclina, se main à sen menton,
Et dist: « Biaus sires Dieus, vechi grant mesproison.

» Je me doute forment de mortel trayson.
» Se ces Flames me laissent, je suis en grant soupechon,
» Car mes enemis sont deçà à ce coron,
» Et je n'aroie mie contre yaus bonne parchon;
» Car je n'ay de gens d'armes ci se bien pau non;
» Pour atendre bataille ce seroit folison.
» Or ne sai mais en qui avoir fienche ou non.
» Onques mais telle guerre, ce croi-ge, ne vit on.
» Frères, parens, cousins et voisins à bandon
» Sont chi l'un contre l'autre; c'est grans desrisions.
» Vrais Dieus, voelliés me aidier à men loial besong,
» Car ne me sai à qui retraire, se ce n'est à vous non. »

Ensi disoit li dus qui au cuer fu dolans,
Quant il ot les Flamens qui furent désirans
De retourner en Flandres et le laissier aus cans
Priès de ses anemis qui mout furent engrans
De sen nom abassier, qui mout ert haus et grans.
Adonques respondi li dus qui fu dolans :
« Segneur, ce dist li dus, ces mos sont desplaisans,
» Que vous volés partir et dites qu'il est tans.
» Or vous fai la requeste et vous suy suplians
» Que trois jours seullement soiés chi séjournans,
» Tout jusques à joeudi, que solaus iert levans,
» Car j'ateng la bataille encontre mes nuisans;
» Et je proumec à Dieu qui ès chieus est manans,
» S'entre chi et ce jour ne soyés combatans,
» Nous courons desur yaus où il sont abitans.
» Ce sera trop grans hontes et reprouviers tous tans,
» Se nous vidons la place pour estre retournans.
» On nous réputera comme couars mescans;
» Car, se vous en aliés, ne seray demorans.
» Faites-moi ce plaisir, et je vous acréang,
» Baillier vous feray du noble roy des Frans
» Que par tout le roiame vous serés tous jours frans,

» Et du païs de Flandres osi trestous marçans,
» Sans winaige paier, ne yssue en nul tans. »
« — Sire, respondent cil, bien sommes consentans
» Que jusques à ce jour nous soions demorans;
» Mais qu'à che fait soient les autres consentans. »
« — Or en alés savoir, dist li dus avenans;
» Se me soiés tantos leur voloir respondans.
» Chi vous atenderay, avoecques mes siervans. »

Sire, les capitaines aus Flamens retournèrent.
Tout l'estat du bon duc vistement leur contèrent,
Et toutes les franquises osi li devisèrent;
Ensi qu'il leur ont dist, mout bien le recordèrent.
Chil de Bruges et d'Ipre ce consail acordèrent,
Cil de Gant et dou Franc un pau s'i oposèrent;
Et non pour quant le plus o fait se confermèrent.
Par conséquent enfin la requeste acordèrent
Au noble duc vaillant; mais depuis l'en faussèrent,
Par aucuns qui de ce forment se descordèrent;
Car on veut pourposer que la nuit leur contèrent
Aucuns, qui leur alée mout forment désirèrent,
Que, se bataille y a, ainsi leur afrumèrent,
Pour le cause qu'à Hem si faitement ouvrèrent,
On les ocira tous. De ce s'espoentèrent
Siques, droit à mienuit, leurs tentes reviersèrent;
Chieus de Gant tout prumiers adont se deslogièrent.

Tout droit à mienuit se délogent Flamenc.
Le tronpète sonnoit pour leur deslogement;
Trés et tentes trousèrent et leurs abillemens
Sus cars et sus carettes, qui là furent par cens.
On le vient dire au duc qui mout en fu dolens.
En haste se leva et prist ses paremens,
Et li dus de Breubant, qui mout fu révérens,
Et d'autres cevaliers qui furent leurs parens;

S'en vinrent à Flamens, qui comme hors dou sens
Braioient et crioient et font grans mouvemens.
Et li dus leur a dit : « Que vous faut, bonnes gens?
» Qui vous muet maintenant à faire tel contens?
» Où alés si en hastes? C'est mauvais ensiens.
» Vous ne m'avés c'un pau tenus mes convenens. »

Li bons dus de Bourgongne a Flamens apiellés
Et s'est mout hunblement devant yaus desfulés;
Et li dus de Breubant fu du cief desnués.
Sen capiel en se main, les a haut salués.
Pour çou que du langaige fu mieus acoustumés
Que n'iert li dus ses frères, s'en a pris les parlers.
« Segneur, ce dist li dus, grant honte nous ferés.
» Nous atendens bataille, à joeudi l'auerés.
» Or sera-che grans hontes, se le jour n'atendés;
» A tous les jours du monde reprouvier en arés.
» Et las! que trois jours n'i a, bien atendre poés.
» Se nous avons vitore, tousjours mieus en vaurés;
» S'en sera vos pooirs à tous jours redoutés,
» Et vos nobles païs en sera renommés.
» Se vés ychi mon signeur, mon frère en vérités,
» Qui est vos drois segneurs, et bien vous le savés.
» Vous li avés proumis vos fois et loiautés;
» Par moi vous fait requeste que convens li tenés.
» Il vous proumet sur Dieu, qui en croix fu penés,
» Que du bon roy de France les escris auerés,
» C'ou roiaume de France jamais ne paierés
» Traviers, ne maletautes, ançois tous frans serés.
» Je vous prie que l'ounour du roiaume gardés
» Contre cieus par qui est si mallement grevés.
» Au roi le proumesistes, un jour qui est passés;
» Et c'est le fait du roy qui chi vous a asanlés
» Encontre ceus qui sont contre luy rebellés
» Et par qui ses commans a estet refusés.

» Pour Dieu, prennés consail et se vous avisés;
» Faites plaisir au roi; et ausi le ferés
» A vo loial segneur, où faire le devés. »
Jà se fussent Flamenc à ce fait acordés,
Quant li aucun se sont hautement escriés :
« Ralons nous ent en Flandres, trop sommes demorés. »
Lors escrient : « Flandres! » adont de tous costés,
Et prirent à tourser pavillons et trés.
Quant li dus de Breubant a ces fais avisés,
Au diable d'infier les a tous commandés.

Segneur, par une pomme, si tos qu'elle est pourie
Ens ou mylieu des autres, je vous aciertefie,
N'i a celle des autres qui n'en soit entequie;
Et puis de l'une en l'autre va celle maladie,
Tant que, s'on n'y prent garde, cascune en est blechie.
Ensi à cheus de Flandres avint à celle fie.
Maint preudome y avoit et plain de bonne vie,
Qui leur segneur amoient loiaument sans partie,
Et fussent demorés tous à se commandie,
Se ne fussent aucuns, qui voloir n'orent mie
De faire ce plaisir au duc, je vous afie;
Et y faut obéir à le plus grant partie.
Quant li dus a véut qu'il feront départie,
Prier leur envoia c'un pau facent détrie,
Tant que toute sen ost peust estre deslogie
Siques avoec yaus yra; et cascuns s'i otrie.
Li dus fist ses engiens tourser sans détrie
Et les mist tout devant, c'on ne les pierdist mie.
Tentes, trés fist abatre; mout fist chière marie.
Souvent réclama Dieu et la vierge Marie.
« E! vrais Dieus! dist li dus, vechi grant vilounie.
» Temprement nous siévra nostre aviersse partie.
» Ay! tierre d'Artois, vous serés essilie;
» Ne vous poray tenser, se de Dieu n'ai aye. »

Ensement disoit li dus qui se fu complaingnant,
Quant vit partir Flamens de Bruges et de Gant.
D'Audenarde et de Berges, de Poupringes et dou Franc,
D'Ipre, de Tenremonde; tous se vont départant,
Et li dus propprement ne demora noiant.
Mout regreta Paris et le roy tout devant.
« Hé! bons rois, dist li dus, mout me va anoiant
» Qu'il m'en faut départir ensement qu'en fuiant.
» Bien cuiday nettoier vo roiaume poisant
» De cheus qui par leur forche le vont ainsi gastant.
» Las! j'avoie Flamens amenés chi devant
» En si bielle ordenanche, c'onques nus honsvivans
» Ne vit de gens de piet si noble ost, ne si poisant,
» Si bien aharnesquiet, d'ordenanche si grant,
» D'engiens et de bonbardes, de trebus ensiévant;
» Et se monstroient bien le chière et le sanblant
» De conquerre la tierre jusques à Romme le grant.
» Et se croy vraiement, teux est mon ensient,
» Que, se je les euisse toudis menés avant,
» A moy se fust rendus trestous li remennans,
» Villes, castiaus, cités que tiennent mi nuysant,
» Trop les ay fait joquier, se m'en vois pierchevans.
» Mais il faut par consail ouvrer; et non pour quant,
» Se jamais en tel cas je puis voir l'aparant,
» J'ouveray dèmenses, sans parler plus avant. »
Ensement disoit li dus, dont ge vous suy parlant,
Et il n'en fali mie, sicomme diray avant.
Bien parut à Saint-Clo, je le vous acréant;
Car sans prendre consail à nul home vivant,
Ala ses anemis tellement reboutant
Qu'il leur en sera pis, tout leur rengne durant.

Or se parti li dus de dalés Mondidier,
Pour çou que les Flamens le vorent eslongier;
Et il n'avoit point gens pour estour commenchier

Contre les Hiermignas où n'ot que eslechier
Quant on leur vient l'afaire raconter et nonchier,
Que Flamens s'en revont en leur païs arier,
Et meïsmes li dus s'est volus deslogier
Et s'en va avoec aux en leur païs arier.
Dist li dus d'Orelyens : « Pensés du cevauchier,
» Et faites vos banières vistement desployer.
» S'irons apriès Flamens c'auques porons broquier;
» Bien les ratainderons, car ce ne sont que trotier.
» Nous en turons autant que nous sarons manechier,
» Et Jehan de Bourgonge arons ens no dangier.
» Se le fera Bourdons rostir sus le brasier.
» En Artois n'i ara églisse, ne moustier,
» Que je ne fache tout abatre et trebusquier;
» Et les bourgeois d'Aras feray tous vis escorchier,
» Et cheux de Douay osi, se je les puis baillier.
» De toutes bonnes villes n'en voray nus espargnier.
» Osi siers les feray, par Dieu le droiturier,
» Ou plus que n'est bastons à queue de sommier;
» Et, se je puis en Flandres entrer, ne aprochier,
» En tout le plat païs feray le fu lanchier,
» Et toutes bonnes villes que poray mestrier;
» Et puis ferai Bourgongne ardoir et essillier,
» Et le conte de Neviers feray haut balanchier,
» Et le duc de Breubant feray à mort traitier. »
Dist li quens d'Iermygnac : « Bien vous sai consillier.
» Comment venrés à chief de tout vo désirier?
» Se men consail volés croire, sans atargier,
» Vous ferés bien tout ce que je vous oc desrainier,
» Et encore plus asés porés-vous enbrachier.
» Laissiés aler Flamens en leur païs arier.
» Pau poés proufiter à teux gens encauchier;
» Et, se ceux de ceval vos voient avanchier,
» Il passeront le Somme, se vous faura joquier.
» Espoir que ne s'en vont que pour nous adayer,

» Afin que nous puissons de droit chi desfeuquier;
» Et puis retourneront pour nous à rachachier,
» Ou pour nous à enclore du tout en leur dangier;
» Et encontre viseus on se doit soutellier,
» Par coy d'aucun malisse on les puist conquyer:
» On doit son anemy en tous cas adamagier. »

Dist Biernars d'Iermignac: « Sire dus, entendés,
» Et vos frères tous deus, et les autres aprés,
» Mes segneurs qui chi estes trestous d'une parentés.
» Uns très-nobles consaus est de moy avisés,
» Que je vous dirai chi, s'entendre le volés,
» Et par qui tous nos fais seront à fin menés,
» Que nous avons pièça entre nous pourposés. »
Dist li dus de Bourbon: « Or le nous devisés. »
— « Volentiers, dist Biernars; or pais, se m'escoutés.
» Nous poons bien aler tout à nos volentés
» Tout jusques à Paris; nous en avons les clés.
» Alons nous ent au Louvre, à Gonnesse apriés,
» Et en tous ces vilaiges nous en soions amasés.
» Se soient les passaiges par nos gens bien wardés,
» Afin que nus ne soit dedens Paris entrés
» Pour porter lettres, ne briés, ne dire nos secrés.
» Et puis se soit par nous uns briés bien ordenés,
» Où il ait escrit tout çou que vous orés:
» Aux bourgois de Paris, salus et amistés.
» Nous li dus d'Orelyens et de Bourbon aprés,
» Le conte d'Alençon, Charle de La Bret nés,
» Et Biernars d'Iermignac qui est contes clamés,
» Au prouvos des marchans et aus bourgois aprés,
» Mandons à tous salus, comme nos bons amés,
» Et nous vous faisons savoir que Dieus vous a amés,
» Car nous avons Flamens hors de Franche boutés,
» Dont li païs estoit mout mallement menés;
» Car toutes bonnes villes où estoient entrés,

» Pilloient et roboient, riens n'i avoit remés;
» Dou duc des Bourgegnons leur fu abandonnés.
» Meïsmes de Paris, s'il y fuissent entrés,
» Leur estoit li pillaiges de par luy acordés.
» Se s'en estoient tous l'un à l'autre vantés,
» Que vous seriés par yaus pilliés et desrobés,
» Et à leur retourner seroit li fus boutés
» Tout parmi le roiaume, environ de tous lés,
» Pour les damaiges grans, dont on leur fist asés,
» Le pierte et le mesquief ou tans qui est passés,
» Et qu'ensement se furent de ches fais avisés;
» Mais le mierchit de Dieu, qui en croix fu penés,
» Vous en estes par nous de ce fait escapés;
» Car desous Mondidier, en ces larges prés,
» Fu la bataille enprisse de nous en vérités.
» Là en demora bien vingt mille de tués;
» Les autres s'enfuirent et leurs sires apriés.
» De ci jusques en Flandres fu siévys de bien priés.
» Li païs est trop fors, point n'i fumes entrés;
» Mais point ne resanlames les traytours mortés;
» Car tout parmy Artois fuymes à tous costés,
» C'onques par nus de nous ne fu li fus boutés,
» Car nous avons éut des bonnes gens pités,
» Qui n'eurent coupes au fait, s'en furent déportés. »
« Ensi sera chieus briés fais et ordenés,
» Et encore autre cose que vous entenderés;
» Car tel cose diray, se croire me volés,
» Dont nous aurons Paris tout à no volentés. »

Dist li contes d'Iermignac : « Entendés ma raison.
» Avoec ces coses dites aux bourgois, manderons
» Que nous leur volons estre et amy et compagnon,
» Et avons mis pour yaus nos cors en abandon
» Et pour warder le roy et le grant région;
» Car nous savièmes bien dou duc l'opinyon

» Qu'il ne tendoit à el en se condition,
» Que d'amener Flamens en ceste nation
» Pour pillier le roiaume, entour et environ,
» Du trésor du roiaume, et d'intention
» D'alyer aux Englois pour condamnation
» Du roy et du roiaume; et pour ceste ocoison
» Volons warder Paris de toute cuisesion,
» Et iaus et leur avoir comme loial et bon;
» Et que nous nos doutons que le duc bourgegnon
» Ne reviègne par tans, o luy d'Englois foison;
» Car à Calais en a une grande parçon,
» Ce me dist une espie qui a veut le façon.
» Le contes d'Arondiel y est, ce nous dist-on.
» Ne say où se tenront, ne à com fait coron;
» Et pourtant aux bourgois de Paris prieron
» Qu'il nous ovrent les portes; et s'entrer y poons,
» Des amis en la ville à plentet nous avons
» Tant que nous serons maistre à no devision.
» Là porons aquiéver nostre colation
» Et faire roy en France à no devision.
» Nous somes chi ou endroit la plus saine parchon.
» — Par foy, dient li prinche, vostre consail est bon;
» C'est la voie milleur que trouver y puist-on. »

Ly contes d'Iermignac ot sa raison contée,
Cascuns des barons l'a volentiers escoutée.
Tous s'i sont acordés, sans nulle demorée.
Li vesques de Paris a le lettre ditée;
Frères fu Montagut qui la vie ot finée;
Mais de sen évesquiet li fu la croce ostée,
Et à son frère osi qui fu ens l'asanlée;
Arcevesques de Sens ot estet mainte année.
Par ces deus fu la lettre escrite et devisée,
Et puis de cinq saiaus fu très-bien saielée:
Dou duc d'Orelyens à qui prumiers la cose agrée,

Et dou duc de Bourbon, à la chière menbrée,
De Carle de Labret, qui seut porter l'espée
De le connestablie de Franche l'onourée.
Chieus y a son saiel ataquiet la journée,
Et le quens d'Alenchon qui tenoit grant contrée.
Si fist cieus d'Iermignac qui se cop a jurée
Que Charles d'Orlyens sera rois celle année,
De ce ne menti mie, la tieste ot couronnée
Tout droit à Saint-Denis; mais ce fu par ponée.
Il fu rois sans roiaume; onques n'en tient denrée;
Sa poisanche li fu en pau d'eure rostée.

Segneur, or entendés, pour Dieu de paradis.
Quant la lettre fu faite et trestous le devis,
Et que les cinq saiaus y sont plaquiés et mis,
Il ont pris un mesaige pour porter les escris;
Et se li ont enjoint qu'il s'en voist à Paris,
Aux prouvos des marçans et aus bourgois de pris
Soit baillie la lettre, et d'autres ne l'ait pris,
Et chieus s'est départis, qui bien leur a proumis;
Et li segneur se sont de ce lieu départis.
Leur ost ont aroutée en aproçant Paris,
Mais garnisons laissièrent ens leurs castiaus massis,
Celi de Pierefons, et si estoit Couchis.
Mais pour noient les ont sifaitement garnis,
Car trestous les pierdirent, ains qu'il fust des mois sis.
Leur ost ont aroutée et ont leur cemin pris;
Se s'en vont herbregier o Louvre en Paresis,
Et à ces gros vilaiges qui sont delà Senlis.
Or en lairay un pau, se seray reviertis
Au bon duc de Bourgongne, car talens m'en est pris.

Signeur, chi vous lairay des Hiermignas ester;
Quant il en sera tans g'i voray retourner.
Dou bon duc de Bourgongne vous voray recorder,

Qui s'en vint à Piérone pour Flamens ramener,
Mais Fierebourc laissa à Roie pour warder,
Et à Nielle ensement vaut des gens ordener,
A Mondidier osy pour les pas contrester;
Car il ot enpensé de briefment retourner.
On le vit à Piérone l'affaire recorder
Du conte d'Arondiel, qui s'est fais armer.
A Calais ot grant gent pour lui aconforter,
Et si ot deus prélats qu'à luy vorent parler.
A Aras sont venus, là le voellent avarder.
D'autre part li vient-on nouvielles raconter,
Comment ses anemis pensoient de haster
Pour aler à Paris la ville conquester.
« Hé, Dieus! ce dist li dus, voelliés Paris warder,
» Que les faus traiteurs ne puissent ens entrer,
» Car le bon roy feroient et son fil désierter
» Et faire nouviel roy pour trestout agraper.
» Vrais Dieus, ne le voelliés souffrir, ne endurer.
» Jà vossis-tu la tierre de Franche tant amer
» Que le roy Cloevis vausis faire crestiener;
» Et puis par saint Rémy tu le fesis sacrer;
» La sainte ampole fesis du chiel avaler,
» Dont on sacra le roy qui tant fist à douter.
» La fleur, l'escut de lis pour le règne warder
» Li fesis par l'angle çà desus aporter,
» Et le sainte oryflambe pour la tierre honourer:
» Puis le vosis, biaus Dieus, aidier et conforter
» A l'encontre des Sennes, qui le vorent grever,
» Et d'un encontre sis le convint asanler.
» Mais par vo grasse, sire, fesistes contourner
» Li viquetore viers luy, et ses nuisans mater.
» Depuis en pluiseurs cas avés volut sauver
» Le noble roiaume et de péril warder.
» Sire, sicomme c'est voirs, si voelliés escouter
» D'un péqueur, et tant la prière manyfester,

» Que vostre sainte grasse c'on ne puet espérer
» Et vostre sainte myséricorde que nus ne puet espérer,
» Voelliés estendre en France pour le pays tenser
» Des félons aversares qui le vont ocuper
» Et qui voellent leur roi et leur segneur fouler.
» Vrais Dieus, de ce péril le voelliés jeter,
» Et le sien fil osi par vo grasse sauver,
» Afin qu'il puist ou règne apriès lui succéder. »

Ainssi fist sa priere le noble duc vaillant,
Puis fist deus briés escrire tos et incontinent,
Dont li uns adrechoit au bon roy soufisant,
Li autres aus bourgois de la ville en sieuvant,
Et devisa le brief, dont je vous suy parlant,
C'on ait nulle paour, s'il s'en va retournant,
Et que Flamens ne veullent aler plus avant;
Pour tant delà le Somme les va reconvoiant,
Mais briefment retournera à enpire mout grant;
Que encontre ses nuisans, qui là sont mal vellant,
Calengera le règne, qui li sont apréhendant.
Ensement ces deus lettres aloient devissant,
Et puis les séela de son séel luisant,
Et dist au mesagier qui les yra portant,
Que l'une en délivrast au noble roy vaillant,
Et l'autre à un bourgois qu'il li ala nommant :
C'est Guillaume Le Gois, qui mout fu avenant,
Fil au maistre bouchier, sicomme j'ai dit devant.
Mout amoient le duc, et bien fu aparant.
Le mesaigier s'en part, les lettres va portant,
Et canga son abit, se s'en va desguisant.
Il se mist en abit comme un païsant,
Que les Hierminagois ne le vossent ariêstant;
Et de nuit et de jour se va mout esploitant.
Mais de luy vous lairay, si vous iray contant
De l'autre mesaigier dont j'ai parlet devant,

Que le duc d'Orelyens ot estet envoiant.
Tant avoit esploitiet qu'apriès solail levant
Entra dedens Paris dou tout à sen commant.
Au prouvos des marçans ala sen brief monstrant,
Qui en lieut la teneur tos et incontinant.
Lors fu mout esbahis, quant il oy le mant.
Des bourgois de Paris va plantet asamblant
Et des marchans osi qu'à luy sont aclinant.
Là fu Tumas Le Gois, un bouchier soufisant,
Et Guillaume Le Gois et maint homme vaillant.
On a lieute la lettre, dont mout furent dolant
Trestous chieus qui amoient le bon duc soufisant,
Et par espésial les Gois, dont je vous cant.

Le bon Tumas Le Gois et si enfant osy,
Quant il oïrent la lettre, mout en furent mary
Pour le duc de Bourgongne, qu'il quident desconfy.
« Segneur, dist le prouvos, vous avés bien oy
» Ycelle lettre lire : pour Dieu avisés-y
» Quel cosse on en fera, se le die selonc ly. »
Dist Guillaume le Gois, qu'au parler s'enhardy :
« Il faut monstrer au roy ycelle lettre-chy. »
— « Comment, dist li prouvos, point ne s'adrèce à ly.
» Ne pensés-vous qu'au roy envoieront osi?
» Elle adrèche au commun, et pour tant le vous di
» Que demain au matin, ains l'eure de midy,
» L'irons depeupelier, se bon vous samble ensy,
» Par devant le commun, se l'aueront oy,
» En le plache de Grève; se fera, che vous di,
» Se che vous samble bon; segneur, avisés-y. »
Dont respondent li autre tout entour : « Je l'otri. »
Mais Guillaumes Le Gois en fu tout asoupli.
D'une part traist son père, se li dist sans détry :
« Sires pères, dist-il, je vous aciertefy,
» Li cuers ne me dist point ciertes qu'il soit ensy,

» Ne que li nobles dus au gent cors segnoury
» Soit ensi reboutés, ne se gent mal bailly;
» Et, se les Orlyenois viennent jusques à chy,
» Et qu'il entrent çaiens, c'on s'i soit asenty,
» On nous trencera les tiestes, jà n'i arons mierchy,
» Pour çou que enviers le duc sommes toudis fléqui,
» Pour droiture garder et le roiaume osy. »
— « Et comment, dist li pères, en aroit-on chevy? »
— « Et je le vous diray, » Gillaumes respondi.

« Sire, ce dist Gillaumes, je vous diray comment,
» Nous ferons de ce fait bien diligantment.
» Nous avons un quartier, ens no gouvernement,
» De la noble citet, et s'avons maint parent.
» Nos nous ferons armer bien et richement
» Trestous à le couviert desous nos viestemens;
» Et trestous cil des no le feront paraillement.
» Puis les infourmerons trestous secrètement
» Que s'il nous voient faire aucun esmouvement,
» Et que l'autre commun se voelle aucunement
» Acorder à laissier hierminagoisse gent
» Entrer dedens la ville, que par nul ensient
» Ne soient avoec yaus, ensi, ne autrement,
» Pour prendre le débat; car je vous ay convent,
» La forche en sera nostre, par che que nullement
» Ne seront pour nous curieus celle autre gent;
» Et s'il y esmouvoit aucun touaillement
» Et fortune tournast pour nous mauvaissement,
» S'ai-ge plus chier morir, se Dieus le me consent,
» Gardant droit et raison, en armes plainement,
» Que morir par justiche ainssi honteussement;
» Car je say bien de vray et tout parfaitement
» Que s'il entrent chaiens à leur commandement,
» Qu'il seront trestous maistres de Paris proprement.
» Car des amys y ont asés couviertement,

» Qui tos se tourneront ens leur confortement.
» Se poroient bien prendre uns crueus vengement
» Contre chiaus qui ont régné contre iaus aucunement.
» Il ne tendent à el, bien voy le convenent,
» C'à destruire le roy et son fil ensement,
» Et puis feroient roi dou tout à leur talent;
» Ensi aconpliroient leur voloir plainement. »
— « Par foy, ce dist li pères, vostres cors point ne ment.
» Or faites ceste cose par bon advisement.
» Vous estes saiges hons, plains de bon avisement.
» Se vous en lairay bien convenir plainement. »

Segneur, ychieus Guillames dont ge vous ai parlé,
Fu preudome, loal et plains de grant bonté
Pour droiture garder et dire vérité;
Et se fu de sen cors hardis et redouté.
Osi fist-il sen père, où onques n'ot fauseté.
Or oyés de Guillaume comment il ot ouvré.
Celle nuit a à tous ses amis mandé,
Et à tous connestables desous iaus ordené,
Que l'endemain, en Grève, soient trestous armé
Par desous leurs abis, et leur gent otreté
Pour savoir c'on ara et fait et ordené;
Et chil ont bonement son voloir acordé.
Celle nuit se passa, tant qu'il fu ajourné.
Tous se sont pourvéus, ceus c'on avoit mandé,
Et le commun en Grève s'est tantos asanlé,
Car par connestablies lor ot-on asiné.
Et Guillaumes le Gois fu par matin levés
Et s'est mout rycement d'armeures adoubés;
Et ousi fist son père et son frère caressé;
Et de leurs bons amis y avoit grant plentet,
Car il furent estrais de mout grant parenté.
Des bourgois de Paris furent tout li mieus né.
Sicomme de leur hostel se furent désevré

Pour aler deviers Grève, où ot grant cantité
De gens et de quemun, mais gaires n'ont alé,
Quant il ont le message de Bourgongne encontré.

Segneur, or escoutés, pour Dieu de Paradis.
Ensement que les Gois se furent départis
De l'hostel, pour aler là où seroit li cris,
Encontrèrent le mes que leur avoit tramis
Le bon duc de Bourgongne, à qui furent amys.
Quant le mes les pierchut, mout en fu resjoïs.
De Dieu le salua, le roy de paradis,
De par le duc de Bourgongne au fier vis.
Quant Gillames le Gois a ces parlers oïs,
Le messaige acolla et le baissa ou vis,
Et li a dit en haut : « De Dieu sois-tu béneis.
« Amis, di quelles nouvelles? est li dus desconfis?
» On nous done à entendre, mais je n'en suis point fis
» Qu'il a eut bataille contre ses anemis,
» Et que de ses Flamens y a vingt mille ochis,
» Et que jusques en Flandres est reculés et mis. »
— « A! sire, çou est mençongne, ce respondi chis.
» Onques ne l'aperceurent à bien des lieues dis;
» Mais Flamenc n'ont volut plus estre en ce païs,
» Ains s'en revont en Flandres, et li bons dus gentis
» Les a outre le Somme reconvoyés et mis.
» Se vous mande par moy, ne soiés esbahis,
» Car par tans revenra de gens mout bien garnis.
» D'Engletiere li est uns grans pooirs tramys,
» Le conte d'Arondiel et deus mille fiervestis,
» Et bien deus mille archiers qui feront grans despis
» Aus faus Hiermynagois, qui tant sont maleis.
» Ychel sont trestous prest pour venir à Paris,
» Et afin que je soie mieux creu de cel devis,
» Vechy du bon duc les briés et les escris. »
Dont li tendi la lettre, et Guillames l'a pris;

Le séel en brisa en cinq pièces ou en sis.

Chieus Guillaumes Le Gois a le letre saisie;
De grant joie qu'il ot, l'a bien sept fois baisie,
Et puis dist à son père et chieus de sa lingnie :
« Il nous faut aviser par comfaite partie
» Ferons de celle lettre qui nous est envoïe. »
— « Biaus fis, ce dist Tumas, visés-y, je vous en prie;
» Vous estes nos consaus, cascuns à vous s'alie. »
— « Pères, che dist Guillames, vous plaist-il que j'en die?
» Point ne sera la lettre maintenant desploïe;
» Mais devant le quemun sera dépeupelye.
» Quant l'autre sera lieute, dont hier vint la copie,
» Je monteray amont, voiant la baronnie;
» Par devant tout le peuple l'auerai pournonchie;
» Ensi sera par ceste li autre desmentie. »
Dont dist Tumas Le Gois : « Biaus fieus, je m'i otrie.
» Plains estes de vif sens et de bonne estudie.
» Que pleuist à Jhésus-Cris, le fil sainte Marie,
» Que tous cheus du roiaume fussent de telle vie,
» Qu'il amassent autant raison et courtoisie
» Et leur ciertain segneur, sans nulle vilonnie! »

Guillaumes prist la lettre, sans point de l'atargier;
Forment grasia Dieu, le père droiturier.
Mout riche don donna et biel au mesaigier;
Et chil mout humblement l'en vaut remierchier,
Et leur dist : « My segneur, il me faut repairier.
« Droit à le court du roy en voy unes baillier,
» Parailles de celles-chi, pour le roy reslechier. »
— « Or va, ce dist Guillames, Dieus te puist avanchier! »
Dont s'en part li mesaiges et vot tant esploitier,
Droit à l'ostel Saint-Pol va se voie adrechier,
Au bon roy présenta la lettre sans targier,
Et les Gois s'en alèrent leur chemin adrechier

En Grève, où il y ot des gens plus d'un millier.
Le prouvos des marchans et maint offisier
Estoient à freniestres; là firent prononchier
La lettre aus Hiermynas c'on leur fist envoier
De langaige doré, pour le peulle aplaguier,
Ensi que la teneur avés oy nonchier.
Quant la lettre fu lieute, le prouvos sans targier
Les conmença un peu iluec à prechier,
En disant : « Biau segneur, entendés mon quidier;
» De deus voyes le mieudre vous convient adrechier.
» C'est pités que l'un l'autre convient si essilier.
» Le bon duc de Bourgongne nous.... eu mestier,
» Et nous a fait maint bien et voulut solasier
» Et gouverner le règne de loial cuer entier.
» Or n'a plu à Dieu de son fait avanchier.
» Tant que de vous le faut un petit eslongier;
» Il a pierdut ses gens, se l'en doit anoyer.
» Dieus en autre manière li doint recouvrier!
» Or avés chi oy la lettre desclarier
» Comment ces segneurs chy nous viennent aprochier
» Et comment pour nostre honneur se voellent travillier
» Pour aidier à garder, et le roy tout premier
» Et le bien du roiaume voroient avanchier,
» Et ne se sont point tant travilliet pour vous mangier
» Qu'il ont fait pour warder le règne d'essilier,
» Que Flamens en pourpos avoient par quidier;
» Car forment s'en vantoient, bien vorent commenchier.
» Il firent Hem et Nielle ardoir et essillier,
» Et pensoient des autres ensement apointier.
» Mais ces prinches voians ont volut obvier
» Par leur forche encontre yaux, pour leur pris abassier,
» Et se vous ont voulut jeter d'un mout grant dangier,
» Ensi que par leur lettres nous font dépupelier;
» Car enpensé avoient de tout amestrier
» Et de vous desrober et le vostre pillier,

» Et d'outre plus osi du roaume essillier.
» Pour tant de leur aide vous a eut bon mestier.
» Or vous voellent ainsy par grasse suplier
» Cil princhе soufisant qui mout font à prisier.
» Considérant ce fait qui est pour nous aidier
» Et pour vous garder contre tous aversier,
» Qu'il se puissent o vous chaens aconpaignier
» Pour garder avoec vous le bon roy droiturier
» Et son noble roiaume et sen biel hieretier,
» Afin qu'en vos ne viengne le païs calengier.
» Et puisque ne poons avoir nul recouvrier
» Au bon duc de Bourgongne, il nous faut soutillier
» Conment nous no porons de ce fait esploitier;
» Car nous n'avons à qui nous puisons alyer.
» Et se ceste requeste nous ne volons otrier
» Aux prinches desus dis, qui nous font envoyer,
» Il se poront à nous tellement courouchier
» Qu'il nous poront mettre çaiens en grant dangier
» Et gaster le païs et le ville aségier;
» Mais, s'on ne les laist en Paris herbregier,
» Ils nous poroient faire un pesant encombrier.
» Or respondés sus ce le vostre désirier,
» Car ge m'en tais atant, je n'en quide plus plaidier. »

Quant chil de Paris oent le prouvos des marçans,
Et oent la lettre, mout en furent dolans
Pour l'amour du bon duc, car bien furent cuidans
Que ce fust vérités qu'il eust pierdut son tans
Et qu'ainsi desconfis ait estet sus les cans.
Mout en sont desconfis plusieurs et li auquans;
Adont ni ot celui qui ne fust mus et taisans.
Tous se sont enbrunquiés, sans estre mot sonnans.
Onques n'i respondi nus hons petis, ne grans,
Forsques Guillaumes Le Gois qui fu amont montant.
A le freniestre vint, là se fu amonstrans;

Mais desus le cauchie furent ses bien voellans
Armés à le couvierte de leurs armes luysans.
Et Guillaumes parla, oiant petis et grans.
« Sire prouvos, dist-il, ne vous soit desplaisans,
» Se pour tout le quemun je me suis avançans;
» Car sans aveu le fai, ainsi c'uns ynorans.
» Mais g'i say une cose que vous seray monstrans;
» Car cil qui set le bien, s'il ne le set pournonçans,
» C'est trésors enfouis, qui pau est pourfitans. »

Segneur, ycheux Guillaumes a hautement parlé
Par devant tout le peuple, point ne fu effraés,
Anchois dist hautement à caperon rosté :
« Segneur, ce dist Guillames, bien avés escouté
» Le prouvos des marçans qui vous a démonstré
» Mout bien et saigement ce qu'il a devisé;
» Et pense qu'il le dist par mout grant loiautet,
» En quidant que la lettre qu'il vous a pourposé,
» Nous a donnet entendre trestacte vérité.
» Or sommes-nous ychi en Paris esseullé;
» N'i a princhе ou roiaume dont soiés confortés,
» Fors le quens de Saint-Pol, cui Dieus croisse bonté,
» Qui nous aide à garder le roy et la cité.
» Le bon duc de Bourgongne a par lonc tans gardé
» Le roy et le roiaume et très-bien ordené.
» Or sont ychi venut chil princhе redouté,
» Qui sont du sanc roial et de droit parenté
» Au bon roi nostre sire; s'ont requis et mandé
» Qu'on les voelle chaiens o nous estre hostelés,
» Et qu'enviers nous ne vellent que chiertaine amisté.
» S'ensi estoit qu'il dient, par Dieu de magesté,
» Et qu'il ne nous vausissent que débonaireté,
» Il afresist mout bien qu'il y fussent entré,
» Et s'en serièmes d'iaus très-noblement parés;
» Mais nous ne savons mie leur cuer, ne leur penser

» Ne qu'il pensent à faire, ne le leur volenté.
» S'il estoient chaiens, du tout à leur bon gré,
» De nous tous n'aroit cheli, tant fust osés,
» Qui puist encontre iaus riens avoir dévéé.
» Se metroient gens dedens ceste citet,
» Dont nous porièmes bien estre en la fin grevés,
» Et le roy proprement et le sien fil ainsné.
» Véu avés conment le roy leur a mandé,
» Ne say trois fois ou quatre, enjoint et commandé
» Que parmy sen roiaume n'euissent amené
» Gens d'armes nullement; mais tout outre son gré,
» Il ont désobéy et n'ont riens aconté
» A nul commandement que le roy ait mandé;
» Anchois ont sen commant toutes fois trespassé.
» Or s'en sont maintenant de ce fait advisé
» Pour nous à décevoir, par fait de soutieuté,
» Afin qu'à leur voloir soient chaiens entré;
» Mais mandent par leurs briés qu'il ont saielé,
» Que le duc de Bourgongne ont du tout jus jetet
» Et racachiet en Flandres et ses Flamens tués;
» Et je say du contraire toute la véritet.
» Et afin que n'en soie pour menteur réputé,
» Entre nous qui chi estes chi-en droit asanlé,
» Vous monstreray de coy, sans avoir ariesté. »
Adont ataint la lettre qu'en se manche ot bouté;
Au prouvos et aux autres a le saiel moustré.
Mout bien le reconnurent, quant il l'ont advisé.
Adont tout le commun a tos le chief levé,
Et dient li uns à l'autre : « Or aions escouté;
» Nous orons des nouvielles jà tos d'autre costé. »

Chieus Guillames Le Gois, dont je vous fai devis,
A trait hors de sa manche les briés et les escris
Qui dou duc de Bourgongne li ont estet proumis,
Et a dit hautement, voiant grans et petis :

« Biau segneur, ceste lettre vient du bon duc gentis,
» Le segneur de Bourgongne qui tant est segnouris;
» Et afin que n'en soie de nulluy desmentis,
» Li rois a le paraille, car ciertes je le vis
» Tenir au mesaigier, quant yceste je pris.
» Or ne l'ay point ouvierte, car trop fuisse repris,
» Devant que le séel fuist de vous coisis.
» Je le vous monsterai à l'oeul, tout sans estre demis,
» Or le vous lirai ychi, se c'est li vos otris.
» — Oïl, oïl, oïl, » dist cascuns à haus cris.
Adont le desploia Gillames li gentis;
Et puis a lieut tout haut la lettre et le devis.
Ceste lettre disoit: « Salus à nos amis,
» Nous Jehans de Bourgone, au gret de Jhésu-Cris
» Dus et contes clamés, deus fois pers eslis
» Du roiaume de Franche et de la fleur de lis,
» Nous nous recommandons à tous ceux de Paris,
» Et par espésial aux bourgois Les Gois dis,
» Et nous prions que point ne soiés enbahis,
» Se sommes retournés, point ne sommes fuis;
» Car encore n'avons point véut nos anemis;
» Mais Flamenc vout point plus estre en cest païs.
» Or vous fasons savoir que serons reviertis
» A mout très-grant effort, ains qu'il soit des jours dis;
» Car le roi d'Engiletierre nous a dechà tramis
» Grant fuison de gens d'armes, preux et amennevis,
» Et deus milliers d'archiers, avoecques nos sougis.
» Temprement les menrons pour warder le païs.
» Se vous suplie à tous, ou non de Jhésu-Cris,
» Que vous wardés le roy et le daufin son fils,
» Et la chitet osi, pour ciertain vous le dis;
» Il en a bien mestier, selonc le mien avis. »
Ensi disoit la lettre; et quant li briés fu lis,
Tous li peuples d'entour fu si très-resjoïs
Qu'il crioient Noël, qanqu'il pooient à haus cris.

En Paris ot grant joie, quant il ont escouté
Le fait que le bon duc de Bourgongne ot mandé.
Adonc ont de toutes pars cryet Noël.
Au noble roy de France fu le fait recordé
De ces Hermynagois, qui orent controuvé,
Qui avoient le duc ensement rebouté,
Et vingt mille Flamens ocis et finnés;
Se voloient entrer dedens celle citet.
Et quant li rois l'entent, tout ot le sanc mué.
« Biaus sires Dieus, dist-il, qui me fesistes né
» Que j'ay et verai plentet d'aversités,
» Quant chil qui m'ont proumis hommaige et fiauté
» Et quy m'ont bien trente ans tenut pour avoé,
» Me veullent débouter de men grant dignyté;
» Car tout çou qu'il font, j'en voy bien le secré,
» C'est pour moy dévouter de men grant roiauté
» Et faire nouviel roy tout à leur volenté.
» Or ne sai princhе nul ens la crestieneté,
» Fors sans plus men cousin de Bourgongne fiévé,
» Et ses frères apriès et Saint-Pol le menbré,
» Qui ne m'aient ensanle trestous le dos tourné.
» Hé! frères d'Orelyens, mar fustes onques nés!
» Par vo grant convoitise fu vos cors afinés;
» Car par mauvais enort fustes desnaturés.
» Hé! faus parviers maisses, de coraige mués,
» Et tant que tous vos cuers s'i estoit adonné,
» Pour mon cors à destruire par vo grant cruauté.
» Helas! et si estièmes tout d'un sant engenré.
» Se vous amoie plus que homme de mère né.
» Bien pert que fol enort vous ont desnaturé,
» Quant celuy destruissiés qui tant vous avoit amé!
» Car, se Dieus ne m'euist campion ordené
» Pour obvier encontre vo malisse prouvé,
» J'euisse estet par vous du règne desposés;
» Mais Dieus, qui tousjours a le roiaume gardé,

» Tramist un campion de droit et de pité,
» Qui la vostre désierte paia par quantité;
» Et pour tant veul qu'il soit desoremais apiellé
» Le campion de Franche pour warder l'iéreté. »

Ainsi disoit li rois, qui tenrement plora.
Aux bourgois de Paris incontinent manda
C'on gardast bien la ville et quanques dedens a;
Et on le fist, ainsy qu'il le commanda.
Les chaines aprestèrent, siques on les tendera
Partout les quarfours, quant besoins en sera,
Mais traïtres y ot ens la ville de là,
Que puis firent grans broques, que de fier en forga,
Pour bouter ens es mailles des caines qui sont là;
Et si avoit noques de coy on les fruma,
Afin, s'il fust besoins, c'on ne s'en aidast jà.
Mais depuis fu seue celle traïson-là,
Ensi que je diray, quant li poins en sera.
Quant Hierminagois seurent comment la cose ala
Et seurent que les portes on ne leur ouvera,
Dont prirent à fourer et à pillier chà et là.
En aproçant Paris, cascuns s'avancha;
A la Gonesse vinrent; là endroit se loga
Le fier duc d'Orelyens et les frères qu'il a
Et le duc de Bourbon qui Clermont gouverna;
Mais asés temprement, je croy, le perdera;
Et Biernars d'Iermignac au Bourget s'en ala,
Le conte d'Alençon avoecques luy mena;
Et Charles de Labret à Danmartin ala.
Dont par tout le païs la vitaille carcha
Pour envoier en l'ost, forment s'en avancha
Pour les vivres quérir, où on les trouvera.
Or vous lairay chi d'iaus, tant que li poins en sera.
Du conte de Neviers mes cors vous parlera,
Qui venoit à Paris; belle gent amena;

Dolans fu de sen frère, quant on li recorda
Que Flamens l'ont laissiet, forment l'en anoya;
Lors maudist les Flamens et qui les engenra.

Le conte de Neviers, frère au bon duc vaillant,
Qui tenoit de Bourgongne la tierre et le pendant
Et Flandres et Artois, une tierre plaisant,
S'en venoit viers Paris, mout forment cevauçant.
Le conte de Tonnoire ot desconfit devant,
A l'ayde dou duc de Lorraine le grant.
Destruit ont Rougemont et trestot l'apendant;
Et Amer de Viry, qui fu leur confortant,
Ala ardoir Neviers et le fu destruissant;
Mais au duc de Loraine vint un mes acourant,
Qui li dist qu'en sa tierre sont entrés si avant.
Adont en fu li dus courouchiés et dolans,
Car grant désir avoit de chevauchier avant
Encontre Hierminagois, qui de maus firent tant
Ou roiaume de Franche, sicomme fu aparant;
Mais raler l'en convint tantos, fréant, bastant;
Et li quens de Neviers fu Paris approchant
A noble compagnie de gens mout bien andans,
Qui furent bourgegnon, qui furent combatant,
Quinse cens bacinès, tant les fu-on esmant.
Sire Jehans de Chalons y vint, je vous créant,
Li sires de Saint-Jorge, qui le cors ot poisant,
Le segneur d'Espaigny, qui le cors ot saçant,
Le baron de Vergy, qui à prisier fist tant
Et plusieurs cevaliers et escuiers vaillans.
Le conte de Neviers les alla amenant;
A Paris fu la gent grant joie démenant.
Le bon duc de Guiane les ala au devant,
Et le quens de Saint-Pol et maint baron vaillant,
Et des bourgois osi, qui mout furent joiant,
A bielle compagnie, et des gens d'armes tant

Que maugret Hiermygnas, l'amenèrent avant
Ens la chitet de Paris; là les vont herbregant.
Grant joie en démenèrent li petit et li grant.

Le conte de Neviers fut mout bien rechéus
En Paris la chitet, des grans et des menus;
Li rois li fist grant chiere et osi fist li dus.
Un pau apriès che tans leur est droit là venus
Le conte de Poytiers, richement pourvéus
De gens bien estoffés, armés et fier vestus;
Maugré les Hiermygnas s'est laiens enbatus.
Là firent ordenanche en Paris toute sus;
Pour warder les passages orent gens esléus.
Au pont à Charenton fu mis et retenus
Uns nobles chevaliers pour warder les tréus;
Et au pont de Saint-Clo, qui estoit bien en sus,
Fu Antonnes de Croy pour garder pourvéus,
Mais une garde y mit, qui puis par faus abus
Le garda maisement; car par luy fu vendus
Aus faus Hiermygnasgois. Se s'en tint pour chamus.
Car depuis à Saint-Clo fu pris et retenus.
S'eut la tieste copée, et encore au sourplus
Fu mis en quatre pièches, et les quartiers pendus
Aux portes de Paris; là les ot-on véus.
Pour che fait bien faire, chils parlers est séus;
Car li bien faire vaint, et li mos est vainchus.

Segneur, or entendés, pour Dieu de paradis.
Aux castiaus et à villes, tout environ Paris,
Mist-on des chapitaines pour garder le païs,
A Corbeul, à Melun; et droit à Saint-Denis
Fu Jehans de Chalons à le garder commys,
A cinq cens hommes d'armes; mais pour vray vous plevis
Qu'il n'i ot' point estet des jours jusques à sis,
Quant des Hiermygnagois fu forment asalis.

Or dist-on que laiens furent vivres falis;
Mais aucuns veullent dire, ensi en va li cris,
Que l'abé ot les vivres tous repus et quatis
Par dedens l'abéie en loges et en paufis,
Afin que Bourgegnons n'en fussent point partis,
Dont chils de Chalons fu dolans et abaubis;
Et ses gens li disoient clèrement à haus cris :
« É! chiers sires, font-il, ralons ent à Paris.
» Nous morons chi de fain et s'en serons péris. »
— « Taisiés-vous, dist Jehans, ce seroit grans péris :
» Se tenir nous poons encore cinq jours ou sis,
» Le bon duc de Bourgongne venra en ces païs;
» Et osi d'autre part veés en ches lairis
» Tous ces Hiermygnagois, environ ces païs;
» Sur le mont de Monmartre, ont-il leurs hosteux pris.
» Et sont à Le Capielle osi leur logis pris.
» Les velà en bataille aprestis et garnis :
» N'en porièmes escaper, que n'en fuissièmes ochis. »
Voir se disoit Jehans, car pour ciertain vous dis
Que des Hiermygnasgois fu tous peuplés li païs.
Par dedens Le Capielle, qui est priès de Paris,
S'en amasa plentet, et firent un trenquis.
Au lès, deviers Paris, firent un bretesquis
Pour desfendre le pas contre les anemis;
Et au mont de Monmartre ala, je vous plevis,
Le conte d'Iermignac aveuques ses sougis.
Entre luy et Bourdon orent le mont pourpris;
Et le duc d'Orelyens et ses frères petis
Et le duc de Bourbon jurent à Saint-Denis
A toutes leur gens d'armes, et jurent Jhésu-Cris,
S'on ne leur rent la ville du tout à leur devis,
Par forche le prenderont, s'i sera li fus mis.
S'arderont l'abéie, jà n'en aront respis
Ne moines, ne abés, ne cors sains bénéis.

Ensi se sont vantés li enfant d'Orlyennois,
Et osi en jura li dus de Bourbonnois
Et li quens d'Iermygnac qui là vient à esplois,
Et Karle de Labret, qui ne fu pas bien drois;
Li contes d'Alenchon y vint à biau conrois.
Tout autour Saint-Denis furent Hiermygnagois,
Dont Jehans de Chalons n'avoit jeus, ne dégois;
Car de là n'istera chevaliers, ne bourgois,
S'il ne volle ensement que oisiel volle o bois.
« Dieux, dist Jehans de Chalons, dous pères bénéois,
» Me convenra-il rendre comme couvars renoiois!
» Élas! or ai-ge éut en mon tans si grant vois,
» Mais fort sera droit-chi amenris mes pooirs,
» Se je rens ceste ville à ces Hiermygnagois.
» Jamais n'aray honnour en mason, ne en bois;
» Se ne seray à court de prinches, ne de roys.
» Or n'i a-il que vivre; s'est pour nous grans effrois;
» Car, par cely Segneur qui moru en la croix,
» S'à mengier euyssièmes, n'i entrassent des mois. »

Ansi disoit Jehans, li sires de Calons,
Qui fu sires d'Orenges ou tans dont nous parlons.
Et le duc de Bourbon qui l'escrie à haus tons :
« Jehan, cor nous rendés, se serés nos prisons.
» Or nous rendés le ville, car ravoir le volons;
» Et, se ne le rendés, savés que nous ferons?
» Tantos et apiertement trestous vous asaurons.
» Se par forche on vous prent, trestous vous penderons,
» Et moisnes et abés, et la ville arderons;
» Et dedens Saint-Denis ne demorra mason
» Que toute ne soit arse et mise en gros carbons;
» Ne femmes, ne enfans nous n'y déporterons.
» Mais se vous le nous rendés, jà riens nous n'i ferons,
» Fors que tant seullement nous nos y logerons.
» Se nous y prendons riens, très-bien le paierons.

» Prendés vos viestemens, grant amour vos ferons.
» A vous et à vo gens vo rençons quiterons,
» Et bien et sauvement raler vous en lairons
» Par les conditions que nous recorderons,
» Que ne soiés armés, ne vous, ne vos barons,
» Encontre nous; seullement, c'est nostre intention,
» Jusques au jour de Noël le tierme meterons.
» — Sire, dient si homme, je loe que nos nous rendons.
» Chaiens n'avons que vivre; tenir ne nous porons.
» Morir nous convenra, se nous ne nous acordons.
» A si très-bon marquiet jamais n'escaperons. »

Sire, Jehans de Chalons fu au cuer mout dolans,
Quant il oy se gent qui li vont supliant
Qu'à cheus se voelle rendre, qui le vont semonnant,
Et li abés osy leur fu mout tangonnant,
Car d'iaus avoir laiens estoit mout désirans,
Et estoit de leur bende li abés tout quoy taisant;
Car on veut tesmoygnier, se le dient aquant,
Que par sen faus atret les fist venir avant;
Et on vit par exsemple mout très-bien l'aparant,
Car si tos qu'en la ville furent mis à garant,
Il délivra l'abéie du tout à leur commant
Et ensengna les vivres qu'il muça par devant.
Ne sai que je vous yroie le canchon proulongant.
A Jehan de Calons ala tant siermonnant,
Et dist tant de parolles et de noir et de blanc,
Que de rendre la ville il se fu acordant
Par les conditions, qui sont dites devant:
Qu'entre li et ses gens s'en yront à garant,
Mais il ne s'armeront contre yaux, ne tant, ne quant,
Pour yaux grever en riens, de si jusques à tant
Que Noël iert passés. Pris fu le convenant
D'une part et d'autre, le furent lors jurant;
Puis ouvrirent les portes, n'i furent ariestant,

Et les Hiermygnagois i furent entrant.
Li dus d'Orelyens y entra, et si frère devant;
Et tout li autre prinche en furent joiant.
Et Jehans de Calons s'en parti mout dolans.
Entre li et sa gent s'en alèrent esrant,
Tout droit deviers Bourgongne s'en vont cemipant.

Sire, Jehans de Calons, dont ychi vous oés,
Se parti mout dolans, au cuer fu mout yrés;
Et Hiermynagois sont ens Saint-Denis entrés.
Tout contreval la ville ont pourpris les hostés;
Et li dus d'Orelyens est à l'abéie alés,
Entre luy et ses frères et les autres barnés.
Li abés les y fist mettre et les ot honnourés.
Oyés dou trésorier dont il s'est advisés.
Quant il vit qu'en l'abéie seroient hostelés,
Il saisist les reliques, dont il li ot asés,
Et le digne oriflambe qui giète grant claretés,
Et l'un des claus de coy Jhesus-Cris fu claués.
Tout jeta ens un put qui là estoit dalés;
Il estoit mis à secq, il n'y ot yaue, ne gués.
Lonc tans avoit estet d'une pierre estoupés,
Et chis le descouvry par forche et poestés;
Ens jeta les reliques pour estre à sauvetés,
Et puis le recouvry, et par ses soutieutés
Mist des pierres desus et des cailliaus plentés,
Afin que li pétruis ne fust point advisés.
Nus n'en seut riens que luy, car mout estoit secrés,
Et Hiermygnagois ont tous les lieus fustés.
Li contes de Clermont, qui fu dus appellés,
Et Biernars d'Iermignac et des autres aprés,
Droit à le trésorrie en sont tantos alés,
Où les juiaus quidoient mout bien avoir trouvés;
Mais sachiés qu'il estoient autre part destournés.
Il n'y trouvèrent riens, s'en furent mout yrés,

Le trésorier mandèrent, et il leur fu menés.
Adonques fu li moisnes ahiers de tous costés.
« Or chà, moisnes, font-il, ensegnier nous devés
» Les juiaus de chaiens : où sont il enfrumés?
» Se ne les nous ensegniés, mout chier le comperés.
» — Par ma foy, mes segneurs, dist li moisnes secrés,
» Je ne say où il sont, nient plus que vous savés.
» Je croy que Bourgnegnons si les ont enportés.
» Il n'a chieus lieu qu'il n'ait estet fustés,
» Et de la trésorrie ont les huis esfondrés.
» A che que puis veoir, il n'y a riens remés;
» Tout en ont-il portet, dont c'est grande pités. »
Dist Biernars d'Iermygnac : « Gloutons, vous en mentés.
» Bien savés où il sont, mais le vray nous en dirés. »
Là fu tantos saisis et batus et frapés.
Là fu-il mout bien loyés et forment jehinés,
Mais pour nulle destresche, ne pour nulle grieftés
N'ensegna les juyaus; de Dieu fu inspirés.

Segneur, or entendés, pour Dieu et pour sen non.
Par Bernart d'Iermygnac, par Jehans de Bourbon,
Par Charle de Labret, par Jehan d'Alenchon
Fu li bons moisnes mis à dure question.
Mout le firent souffrir de persécution,
Mais onques n'en vot dire, ne faire mention
Où les juiaus estoient par nulle entention,
Ançois porta tout outre se ferme opinion,
Et tant qu'il le laissièrent aler par tanison.
Chà et là vont traçant ..... par le mason.
. . . . . .
. . . . . .

8438. Il y a ici une lacune que nous ferons disparaître en citant ce passage du *Livre des trahisons :* Dont cherchèrent tant l'église, les chambres et le dortoir qu'ils trouvèrent ung moult beau coffre.

Quatre sierures y ot, trestoutes de laiton,
Où il fu ataquiés à un mout grant peron.
Bendes y ot de fier entour et environ,
Osi grosses c'uns bras est parmy le mongnon.
Trois sierures y ot de mout très-grant renon;
Toutes furent d'argent, pour vray ce dist-on.
Adont quydièrent bien, quant virent le façon,
Que fussent les juyaux dont je fay mention;
Se mandèrent les fèvres de la ville à bandon.

Ly contes d'Ermygnac et de Bourbon li dus,
Le conte d'Alenchon et Labret li menbrus
Ont les fèvres mandés, et il y sont venus
A tout leurs gros martiaux et de leurs piaux vestus.
Dist Biernars d'Iermignac : « Or tos, se ferés sus
» Ce coffre chi-endroit; faites qu'il soit rompus. »
Quant il virent le coffre, s'en furent espierdus;
Il quidièrent que ce fussent les juyaux esléus
Et les dignes reliques dou glorieux Jhésus.
Se respondent aux prinches : « Nous n'en ferons plus.
» Se nous devièmes avoir les membres desrompus,
» Car ce sont sains juyaux qui laiens sont repus;
» Nous ne sommes pas dignes que les aions véus. »
Et quant li prinches virent qu'il en feirent refus,
Leurs martiaux leur tolirent, si les en ont batus.
Le contes de Bourbon, qui de Clermont fu dus,
A saisi le martiel, au coffre s'en est venus;
Et Biernars d'Iermignac, qui mout fu yrascus,
A tout un grant martiel y est tos acourus.
Entre lui et le duc y ont tant de cos férus
Que li coffres fu tous brisiés et desrompus.

Li dus de Bourbenois, qui Clermont dut garder,
Et Biernars d'Iermignac ne vorent awarder.
Le coffre ont débrisiet, qui mout reluisoit cler.

Mout de nobles juyaus alèrent ens trouver,
Couronnes et afiquès et capiaus pour parer,
Chaintures de fin or, à perles d'outre mer,
Saphirs et diamans, fremaux c'on doit amer,
Car je croi que plus biaus ne peuist-on trouver :
Che furent à la roine, se les faisoit là garder;
Mais je croy c'on ne pot mie tout retrouver.
Une couronne y ot, qui mout fist à loer;
Le conte d'Iermygnac le vot en air lever
Et au duc d'Orelyens le vot aporter.
« Frans dus, che dist Biernars, je vous vieng couronner
» Du roiaume de Franche, pour mon dit aquiter.
» Combien que n'ayés mie la tierre à gouverner,
» Se vous veul-je droit-chi de ma foy créanter;
» Devant trestous ces prinches, que chy veés ester,
» Vous jure et vous proumet, quanques on puet jurer,
» Qu'anchois que jamais doie en mon païs raler,
» Je vous ferai à Rains comme droit roy sacrer,
» Ou despit de tous cheus qui vous voroient grever;
» Et au jour de Noël c'on doit célébrer
» Vous feray court ouvierte tenir et ordener
» Ou Palais à Paris, qui qu'en doie grouller. »
Dont li va la couronne desus son chief poser;
Adont prirent Noël tout ensanle à crier.

Ensement ot Biernars d'Iermygnac couronné
Charles dus d'Oreliens, mais tos fu desposé.
Là ot cascuns ofisse selonc luy demandé;
Les tierres demandoient, et il leur ot donnet.
Nulle riens n'escondist, tout leur ot acordé;
Mais de çou furent-il maisement advisé
Qu'il ne prenderoient lettres pour avoir seuretet,
Car des dons ne rechurent mie d'avoir grant plenté;
Et leurs gens aux hosteus ont chierquiet et fusté
S'il trouveroient argent ou or fin monnaé

Ou aucune vaissielle; il ont tout amassé.
Les nouvielles espandent à Paris la cité
Que Jehans de Chalons est en Bourgongne alés;
S'a rendut Saint-Denis le bon bourc honnouré.
Hierminagois sont ens tout à leur volenté;
S'ont leur duc d'Orelyens là dedens couronné.
Adont un escuier s'en est au roy alés,
Et s'est pardevant luy à deus jenous jetés,
Et li a dit: « Chiers sires, vechi grant cruautet.
» Li dus d'Orelyens est à Saint-Denis entrés.
» Le conte de Chalons a Saint-Denis livré;
» Mais on dist vraiement que ce fu par l'abé
» Qui laiens leur avoit les vivres destourné.
» N'i a remés joiel qu'il n'en aient emblé,
» Ne cors saint, ne reliques, que tout n'aient enporté,
» Et le vostre oriflambe ont à leur volenté.
» Et de vostre couronne ont-il jà couronné
» Vostre duc d'Orelyens, et si ont enpensé
» De le mener à Rains, droit-là l'aront sacré;
» Et est bien leur entente que serés desposés,
» Et vos fils de Guiaine sera déshieretés.
» Il ont donnet les villes, castiaus et freumetés;
» Ducés et contés ont à leur volenté. »
Et quant li rois l'oy, si a Dieu réclamé;
Du grant courouc qu'il ot, est presques paumés.
D'autre part se tourna siqu'il n'a mot sonné.
A se capielle vint, si s'est dedens entrés.
Par devant une ymaige c'on ot d'or couronné,
De le Vierge Marie, s'est en jenous jetés,
Et dist une orison par mout grande pité.

Le noble roy de France dist lors piteussement:
« Glorieus Dieus, dist-il, qui tout le firmament
» Fesis et compassas par ten commandement
» Le chiel et les estoilles et leur cours plainement,

» Le lune et le solail pour luire clèrement;
» Et pour donner au monde ciertain gouviernement,
» Les sinnes compassas et donnas mouvement
» Dedens leur saudiaque, bien ordenéement,
» Cascuns selonc son ordène sont asis gentement
» Puis fesis sept planettes qui donent sentement
» Du fait d'astronomie, fin et commenchement,
» Par qui ton grant pooir est connus plainement.
» Apriès furent par toy créé quatre élément:
» Tierre, fu, vent et yauve, dont ségurement
» Biestes, poissons, oyssiaus fesis à ton talent,
» Arbres, hierbes et fruit qui grant sustance rent;
» Puis créas du limon de la tierre proprement
» Un home à ta figure, bien et parfaitement.
» De sen propre costet li créas justement
» Femme pour sen plaisir; et le mis noblement
» En paradis tieriestre, le haut lieu exselent.
» Tous les fruis leur mesis à leur commandement,
» Fors un tout seul pumier; mais par enortement
» Et le tentation de l'infiernal sierpent,
» En fist Ève à Adan mengier mal deuement.
» Là endroit perpétra le péchiet plainement
» De désobeyssanche, dont à duel mallement
» Mesis luy et se lingnie cinq mile ans vraiement,
» Tant que pités vous prist, vrais pères sapient,
» C'une vierge estoras née virginallement,
» Ou tu t'encorporas neuf mois entirement;
» Mais plus de deus mille ans devant l'avénement
» Estoit prophetisié par vray expirement
» Des preudomes prophètes du tans anchienement.
» Le prophete Ysaïe dist tout prumièrement
» Que che seroit li arche de la foy justement,
» Qui menroit à droit port, sans nul variement,
» Chieux qui en vraie foi useroient leur jouvent;
» Et Jérémies dist à sen tans proprement,

» Que che seroit la vergue de raverdissement
» Qui porteroit le fruit de nostre sauvement.
» Daniel le nomma le buisson qui resplent;
» C'est li buissons ardant qui nulle ardeur ne sent,
» Et l'esquielle Jacob qui de tierre au chiel comprent,
» Dont les trois angles vit venir visiblement,
» Et puis en un les vit muer égallement.
» Vrais Dieux, par pluiseurs poins fu le cors exselent
» De le haute Virgine figurés plainement.
» Toutes ches profétics et des autres grantment
» Vinrent à vo naissanche en avertissement;
» Puis rengnastes au monde bien et parfaitement,
» En prechant no foy par divin sentement.
» Trente-deus ans rengnastes au monde purement.
» Se vous vendi Judas trente deniers d'argent.
» Juis vous achetèrent et mirent à tourment.
» En croix fustes drechiés et cloés fermement.
» Ton esperit rendesis au père omenipotent,
» Qui en infier alas pour délivrer ta gent,
» Adam et Ève et Jacob et des autres grantment.
» Le cors par quarante heures jut ou monument;
» Mais au tierc jour fesistes saint resusitement,
» Et montastes ès chieus o haut jour exselent
» C'on dist l'Asension, vostre mère présent,
» Et vos beneois apostles qui en grief pensement
» Demorèrent chà jus, et vo mère ensement;
» Mais droit à Pentecouste, pour leur confortement,
» En guise d'un coulon, envoias proprement
» Pour yaus enlumyner le Saint-Esperit gent,
» En sanblanche de fu qui luist et qui resplent.
» Là furent confortet de grasse tellement
» Qu'il ne doutoient mort, ne paine, ne tourment.
» Au monde s'espandirent pour no foy justement.
» Or te requiers, vrais Dieus, de cuer dévotement,
» Ou non de ce confort dont confortas ta gent

» Et te mère Marie, qui glorieusement
» Te porta et nory très-virginallement,
» Que veulliés conforter mon cors prumièrement,
» Et le rengne de Franche c'on destruist ensement:
» Et de chieus qui le veullent ocuper teilement
» Veulliés prendre venganche, ou non du jugement
» Que de Lussiabel fesis parfaitement,
» Qui desus toy voloit rengner principaument.
» Lui et se lingnie fis trebuschier asprement
» Ès abimmes d'infier, là sont sans finement.
» Sire, sicomme c'est vray, se veulliés ensement
» Confondre et trebuschier en dolereux tourment
» Chieus qui veullent à tort exsurper faussement
» Che roiaume nobille, et encontre sierement
» Aler par grant erreur. Vrais pères qui ne ment,
» Veulliés qu'il soit ainsi. » Adont li rois s'estent;
Le tierre ala baisier en plorant tenrement.

Ensi li rois de Franche sen orison fina,
Et je croy bien que Dieus humblemen l'escouta;
Car en petit de tierme tel miracle monstra,
Dont il leur mesquéy, ensi c'on vous dira;
Car un tel campion au bon roy envoia,
Qui le digne roiaume garandi et tensa,
A l'ayde de Dieu qui prumiers y ouvra,
Et sen vrai campion de grasse enlumina,
Tant que ses anemis du règne déchacha
Et de mort temporelle pluiseurs en afina,
Ensi que je dirai quant li poins en sera.
Huimais vorai conter comment la cose ala
De l'asaut de Saint-Clo, où Jhésus laboura.
Bien y parut; car de cheus de dechà
N'en morut point dis, mais de cheus de delà
Plus de quatorze cens ou camp en demora,
Sans cheus qui se noyèrent; pluiseurs on en y trouva,

Ensi que je diray, qui oïr me vora.
Bone cançon diray, qui oïr me vora;
Dou bon duc de Bourgongne huimais on vous dira,
Comment vint à Paris où le roy conforta.
Le conte d'Arondiel avoecques lui amena,
Qui quatre mille Englois desous luy gouverna.
Que gens d'armes, qu'archiers, mout belles gens y a.
A Aras fu venus là où le duc trouva,
Qui biel et noblement le conte fiestia,
Et pour l'amour de luy court ouvierte ordena,
Et fist un biel diner qui grandement cousta.

Le bon duc de Bourgongne, qui tant fist à prisier,
Pour le quens d'Arondiel noblement fiestier,
Vaut tenir court ouvierte, un dimenche au mengier,
Ens le ville d'Aras c'on doit actorisier.
A table sont asis li duc et li princhier;
Deus prélas y avoit, qu'avoit fait envoyer
Rois Henris d'Engletierre, pour le cose traitier
D'aucunes aliances, dont voray retraitier
Chi-apriès ens no livre. Mais, pour plus abrisier,
Vous diray de l'escot du bon duc au vis fier,
Qui avoit fait se court paver et resvoisier
De draps de haute liche, c'on fist ilecques drechier.
L'istore des Liégois y fist-on pourtraitier,
Pourtraite et figurée, qui cousta maint denier.
Onques n'ot estet tendue en cambre, n'en solier.
Là fu comment il vaurent bouter et encauchier
Leur droit segneur de Liége, c'est Jehan de Baivier.
Dedens Tret le cachièrent et vorent aségier;
Là le tinrent lonctans en piéreleus dangier;
Et puis y fu comment li dus le vint aidier,
Et li quens de Hainau et maint autre princhier,
Qui contre les Liégois se vinrent asaier.
Au mont de la Tombelle en morut maint millier;

Et puis y veoit-on comment Jehans de Baivier
Vint le duc de Bourgongne de cuer remiercier,
Comment on rendi Liége et Tongres tout prumier;
Des tiestes c'on copa, des gens c'on fist noyer,
Tout fu compris ou drap qui fu d'ouvraige chier.
Li contes d'Arondiel l'esgarda volentiers.
Quant le diner fu fais, esvous un mesaigier
Qui pardevant les princes s'en vint ajenoullier.
Le bon duc de Bourgongne salua tout prumier
De par le roy de France, qui forment l'avoit chier,
Et de par les bourgois et les gens de mestier
Qui sont dedens Paris en mout très-grant dangier;
Car les Hierminagois les ont fait aségier
Et ont pris Saint-Denis, le clostre et le moustier.
Le conte d'Iermignac s'est volut herbregier
Sus le mont de Montmartre; et Bourdon, au vis fier,
Par dedens le moustier s'est volut herbregier,
Qui tous les jours nos viennent courant sus le destrier
Aux portes de Paris, pour nos gens engagnier.
Et pour ce fait-ychy en mieux vérefier,
Li en bailla le mès uns briés sans atargier.
Li bons dus l'épistre lieut et le vot revertier;
Tout l'afaire trouva, dont n'i ot qu'esmaier,
Car les bourgois li prient, et le roy tout prumier,
Qu'il pense de venir et de fort esploitier;
Car c'est nécessités. Il ne puet plus joquier,
Ou il faura le roy hors de Paris widier,
Car il ne se set en qui en nul estat fier.
Quant li dus l'entendi, se prist à larmoier.
« Vrais Dieus, ce dist li dus, veulliés le roy aidier,
» Et sen noble roiaume c'on tent à essillier.
» Or sont bien fausse gent, qui sans luy desfyer
» Le sont alés grever et de guerre aprochier;
» Et s'est leur droit segneur, il ne le puent noier.
» Convoitisse parviersse leur a fait encargier

» Tel cose que, s'il plaist Dieu, il leur faura laissier. »

Ensi disoit li dus qui forment souspira;
Au conte d'Arondiel tout le fait recorda.
Mais li contes li dist : « Ne vous esmaiés jà.
» Des mousses d'Engletierre on leur envoiera,
» Qui si les poinderont que leur car leur cuira.
» Pensons de l'espioitier, haster nous convenra
» Pour le roy secourir, qui grant mestier en a;
» Car par celi Segneur qui le monde créa,
» Ce pour coy sui venus, mes cors faire vora;
» Car mon segneur le prinche au partir me pria
» Que de cuer vous aidasse; mon cors li fiança,
» Et je n'en fauray mie, quant besoins en sera. »
Quant li bons dus l'oy, forment l'en en miercia.
Le hiraut d'Engletierre devant lui regarda;
Adont le reviesti et robe li donna
D'une grant houpelande; deus cens livres cousta.
Li hiraus mont parfont le bon duc enclina;
Et les autres hiraus et monnestreurs paia
Le noble duc gentil tant que cascuns cria :
« Largèce au riche duc, qui tout sourmontera! »
Et le quens d'Arondiel reviesti et para
Le roy d'armes d'Artois d'une robe qu'il a;
Et chil l'en remiercha, qui point ne le refusa.
Apriès vont à consail li segneur qui sont là,
De ces besoingnes-chi, comment on en fera.
Ne sai de leur consail comment il en ala,
Mais tous les deus prélas dont parlet on vous a,
S'en partirent joians; cascuns d'iaus s'en rala;
Et le duc de Bourgongne d'Aras se désevra.
Un venredi matin cascuns se desloga;
Mais li bons dus si temppre hors d'Aras s'en sevra,

8715. *Mousses,* gueules de chien, d'après Roquefort.

Dou grant voloir qu'il ot d'en raler par delà,
Que prinche, ne baron avoecques luy ne mena.
Ne n'y atendi homs; fièrement chevauça;
Ne fu que li septiesme quant le porte passa,
Mais ses gens le siévirent tantos, ne doutés jà.

Or s'en va li bons dus fièrement chevauçant
Au lés deviers Bapaumes et à Piéronne devant.
Là atendera se gent et son arière-ban;
Et droitement à prime fu d'Aras départant
Le conte d'Arondiel à solempnitet grant,
A trompes, à nachaires et insturmens plaisans.
Ches gens d'armes s'aloient entour luy aroutant,
A lanches et à glaves; mainte hace trençant
Portoient li Englois qui mout furent parant.
Tout au cler sont armet pluiseurs et li auquant;
Onques plus bielle gent ne vit home vivant.
On ne veoit que lanches et haiaumes luisans
Parmi le grant marquiet et le petit avant;
Che soloient drois angles en leurs armes partant.
Là peuissiés veoir maint penon ventelant,
Banières desploïes, et maint lupart rampant,
Et autres différenses i ot, je vous créant.
Tout ensi hors d'Aras s'en furent départant,
Et siévirent le duc qui s'en aloit devant
Droitement à Piéronne, où il fu atendant
Lá grant chevalerie qui venoit avant.

Or se sont esméus les os dont je vous dis,
De Picars et d'Englès pour aler à Paris;
Mais n'i entrèrent mie si tos à leur devis,
Car tout environ furent logiés leurs anemys.
Li dus d'Orelyens fu logiés dedens Paris,
Et li dus de Bourbon se fu logiés et mis
Au Bourgiel-la-Roïne, là wardoit le païs.

A la Gonesse estoit d'Alenchon li marchis;
Et Biernars d'Iermignac, qui mout estoit soutis,
Estoit desous Montmartre; se veoit en Paris
Et aler et venir les grans et les petis;
Et droit à La Capielle orent pris leur logis
Aucuns Hiermignagois et fait un bretesquis.
Un moulin y avoit bien priès de là asis.
Droit-là en vint pluiseurs. Un jour qu'il orent pris
Un home de Paris et mis en leurs mierchis,
Au moulin l'amenèrent; pour faire plus de despis
A cheus de la citet, ataquiet l'ont et mis
A unes des barlettes, ensi c'un crucefis;
Puis tournèrent le moulin au vent, ensiques par estris,
Et, se l'on desclauet; li vens s'i est asis.
Là le firent tourner atout cel que je dis
Plus de trois grandes eures; là fu mors et finis.

Segneur, ensi ouvrèrent li traytour félon,
Dont chil de Paris orent très-grant mariçon.
L'endemain au matin, sicomme dist le cançon,
Yssirent de Paris carpentier et maçon
Et gens d'autres mestiers asés et à fuison.
Le moulin abatirent, le comble et le molon,
Afin qu'Erminagois n'i facent mansion.
Un petit apriès, sicomme lisant trouvons,
Ychieus de Bornonville, qui Enguerant ot non,
Issi o trente lanches de gens de bon renon;
Car dou mont de Montmartre avala, ce dist-on,
Une enbusque de gens asés et à fuison,
Et vinrent ès marès prendre abitation,
Pour veir se de Paris ysteroit nus ou non.
Enguerans s'en pierchut, se vint de grant randon
Et fist quatre coureurs aler tout le troton
Savoir quel gent ce sont et s'il sont foison.
Segneur, endementiers que li coureur s'en vont,

Jus du mont de Monmartre s'en descendi Bourdon.
Bien connut Enguerant à sen tourniquel bon;
Et sauf-conduit fu mandés à luy par un garchon.
Enguerans l'acorda, et Bourdons sans tenchon
Parla lonctans à lui; mais je ne sai les raisons;
Mais quant Enguerans fist de luy départison,
L'enbusque des marès, dont j'ai fait mention,
Vinrent sus les marès. Là y ot grant tençon
Et mout fière bataille et grande caplison.
Bien furent deus contre un ceus de l'autre parçon;
Mais Engerans ne les prisse le monte d'un bouton.
Là y ot un bastart qui de Gigne ot seurnon;
Il estoit chevaliers à doret espéron :
Maistres fu de l'embusque dont ychi vous parlon.
Encontre Enguerant vient, à sen col le blason,
Et le lance baissie où il ot un penon;
Et Enguerans ly vint, s'a brochiet l'aragon.
A l'aprochier se donnent cascuns fier horion.
Li bastars fist de se lanche lors plus d'un tronchon,
Et Enguerans l'atainst deseure le menton
Tout parmi le visière du bacinet réont;
Si très fort l'asena et de telle façon,
Que bouches, ne lanières n'i vallent un bouton.
Le bacinet li fist voler sur le sablon;
Li tieste li remest nue, dont chieus fu en soupchon;
Et Enguerans a trait l'espée à sen gieron.
Jà l'euist pourfendut jusques ou gavion,
Quant chis s'est escriés : « Je me reng vo prisson. »
Dont le prist Enguerans adont à raenchon.
Evous son esquier broquant à esporon,
Qui le quida rescoure par se posession;
Mais il fu asalis entour et environ,

8821. On lit : le batard de Jargeau dans le *Livre des trahisons.*

8836. *Gavion*, gorge.

Et fu pris prisonniers, ou il vosist ou non;
Et quant li autre virent celle confusion,
Il tournèrent les pointes et monstrèrent le talon;
Par deviers le montaingne broquièrent de randon.

Celui de Bornonville, Enguerans au cuer fier,
Vaut par dedens Paris o se gent repairier;
Et le bastart de Gigne remena prisonnier;
En Castelet fu mis aveuc son esquier.
Cascuns vot Enguerant mout loer et prisier.
Segneur, dedens Paris, au véritet jugier,
I avoit mout de peuple, pour vrai le puis jugier;
Mais on ne les laissoit à leur volenté widier.
Pour çou c'on ne se sot adont en qui fier.
Pluiseurs en y avoit, che veut-on tesmoygnier,
Qui mout très-volentiers se veusissent ploier
A le bende des autres, pour eux à avanchier,
Et mout bien y parut, car on ot fait forgier
Broquès de fier c'on fist à caines ataquier;
Tout droit dedens les mailles les alèrent fiquier
Et frumer à noques, siques, s'il fust mestiers,
Nos gens ne se peussent de leurs chaines aidier,
Et icest fist mout de peulle de Paris esmaïer;
Et les Hierminagois vinrent coure et lanchier
Trestout jusques as portes, pour François engagnier.
Par dedens Le Capielle avoit un cevalier,
Qui tous les jours venoit desus un blanc destrier
Courir jusques as bailles, et voloit escrier :
« Issiés, fausse mierdaille; ne vous osés bougier.
» Nous ferons vostre roy hors de Paris widier,
» Qui ne nous a volut vengier dou faus mourderier
» Qui fist le duc d'Orelyens à martire jugier.
» Point n'est dingnes d'avoir roiaume à justichier,
» Puisqu'il ne veut justiche faire sans varier;
» Mais nous avons fait roy trestout à no désirier,

» Qui fera les mauvais dèsoremais castier. »

Ensi li cevaliers par sen fol ensient
S'en venoit tous les jours continuelement
Courir jusques as portes en criant hautement,
Et disoit mos cuizans fondés obsécurement,
Tant c'un jour acourut as portes radement,
En disant ses gros mos, par son fol ensient.
Aux bailles y avoit des conpagnons grantment.
Quant ils virent que cils les tarie ensement,
Ne say quans se partirent bel et coyement;
Et par une autre porte s'en vont secrètement;
En costiant les murs vinrent couviertement,
Li uns chà, li autres là; l'enclosent tellement,
Qu'il ne pot escaper; car je vous ai convent,
Son cheval li navrèrent par ytel convenent
Qu'il le convient quéïr. Adont dist : « Je me renc. »
Mais che ne li vali un denier seullement,
Car il fu ocis et livrés à tourment,
Et là fu déhaiquiés comme laingne c'on pourfent.
Ensi par sen parler rechut che paiement.

Ensi li cevaliers fu mors et afinnés
Pour ses parlers quisans, dont mal fu avisés;
Et chil Hermynagois vinrent sur les fossés
Et couroient aux portes et par cans et par prés;
Se traioient as murs viretons enpenés,
Et on les retraioit ausi de l'autre lés.
Ensement tous les jours s'estoient démenés
Mais de cheus de Paris sont souvent reboutés
Tout jusques à Monmartre, à Le Capelle aprés:
Et ausi bien souvent de cheux de l'autre lés
Furent cheus de Paris cachiés jusqu'à fossés.
Che sambloit jus de bares, quant il est ordenés.
Un jour hors de Paris fu partis et sevrés

Sire Amer de Viry, qui tant fu redoutés,
O luy ne say quans hommes de ses gens bien armés.
Tout droit viers le moulin se sont achemynés.
Ne say quans Hiermynas ont droit-là trouvés,
Qui furent de mais vent droit-là encontrés;
Car il les ont ochis, s'en y ot d'atrapés.
Li grans Hanequins fu prumiers amenés;
Le prumier sommelier estoit, c'est vérités,
Au fort duc de Bourbon qui Jehan fu nommés.
Par celuy sommelier sot-on mout de secrés
De l'aviersse partie et de leurs volentés;
Et s'en furent pluiseurs traïtres racusés,
Dont li fais en fu puissedy très-bien esprouvés,
Ensy qu'en le cancon ychi-apriès orés.

Segneur, dedens Paris ot mout de bonne gent
De la communauté et marchans ensement,
Qui estoient engrans de livrer à tourment
Les faus Hermynagois dont j'ai fait parlement;
Et par espésial bouchiers prumyèrement
Et les marchans de grain qui orent grant talent
C'on issist en bataille sus y aus communaument.
Et le quartier des halles, je vous ay en convent,
S'en acquitèrent bien à chely tans présent.
Si firent heaumier, car tout ouniement
Furent toudis en armes bien aviséement,
Et les nobles bourgois estoient mout dolent
Que le duc ne venoit, à quy Bourgongne apent;;
Et se li envoièrent lettres de mandement,
Bien huit perres de lettres en huit jours seulement;
Mais n'en adrèçoit nulle à luy ciertainement,
Car mesaigier n'y pot aler sy simplement
Que ne soit ou chemin retenus vraiement;
Et li dus dont je cant, fu, à che tans présent,
Venus sous Mondidier, en un bois qui resplent.

Là ot plus de huit jours pris son herbergement,
Car ne pot aviser passaige nullement,
Qui en Paris le peust mener séurement.
Il envoia coureurs pour savoir l'eurement
Par où poroit passer; mais je vous ay convent,
Car chieus qui revenoient, li dient hautement,
Que tout entour Paris advironnéement
Furent Hermynagois; et se sont tant de gent
Qu'il n'est hons qui le peuist croire nésunement.
De ces mos s'esbahirent pluiseurs chiertainement,
Et disoient aucuns et menut et souvent :
« Chiers sires, avisés-vous d'aler plus longement;
» Che seroit uns péris et grans encombremens.
» Encontre eux n'auerons viquetore nullement,
» Car sachiés qu'il ont en leur gouvernement
» Les milleurs capitaines de desous le fiermament :
» Amer de Salebruce trestout prumièrement,
» Et le segneur d'Anboisse qui d'autres vaut un cent.
» Cheluy de Huefalie qui ne se faint noyent,
» Guillaume Bastillier et Gautier au cors gent,
» Et Bourdons qui set plus de guerre et de content
» Que trestous cheus qui sont au rengne d'Ochident,
» (Si est le chevalier qui se combat souvent,)
» Le segneur de Fontaine, Harpedaine ensiévant,
» Sire Mansars du Bos qui contre vous mesprent,
» Et Clingnès de Breubant qui volentiers prent,
» Et Biernars d'Iermygnac, qui mye ne se rent;
» Et chevaliers gascons y a mout largement,
» Qui sont bons capitaines, je le vous ay convent;
» Et si ont bonne gens en leur gouvernement.
» Il sèvent plus de guerre que jongleur d'insturment.
» Se plus alés avant, vous ouvrés follement.
» Mieux vauroit vo païs garder séurement
» Et mettre garnisons ès castiaus plainement,
» En cités et en fortresces, par bon advisement.

» Li ons qui trop se haste de faire son talent.
» Il se treuve à le fois déchéus laidement. »

Ensi dient aucun au bon duc bourgegnon.
Qui ne pensoient mal, ne nulle trayson.
Ains le dient pour bien, à bonne intension:
Car le vois si aloit parmy la région
Que l'aviersse partie estoient tel foyson
C'on n'en savoit le nombre, tant en y contoit-on.
N'en ay mye miervelle, s'il en ot soupechon,
Car en son ost n'avoit le bon duc bourgegnon
Point huit mille homes d'armes; che fu pau par raison
Encontre trente mille, tant en espéroit-on
Ens en l'autre partie. Mais pour vray vous disons
Qu'il ne furent point tant qu'adont les nombra-on.
Quant li dus ot se gent conter telle raison,
Il en ot à son cuer dolour et marison,
Mais peu en fist samblant, ains respont à bas son.
« Biau segneur, dist li duc, nous vous responderons.
» S'ensement retournés sans donner horion,
» Ne sans avoir bataille, ne atendre tenchon,
» Qu'en diront li Englois dont chi a tel foison,
» Qui ont nos anemis estet longue saison?
» Et le roy d'Engleterre par révération
» Les a ychi tramis par bone afecquetion,
» Pour nous aidier de cuer, sans variation,
» A warder le roiaume de persécution.
» Or sommes en my voie et à plus priès coron;
» Pour tant de retourner ne nous seroit pas bon,
» Ains tel honte n'avient à prinche, n'à baron.
» Se diroient Englois dedens leur région:
» Veslà Picars qui ont le huée et le non
» Qu'il sont les plus hardis de toute nation:
» Mais il s'en retournèrent quant virent le beson.
» Nonpourquant je voel bien ouvrer d'avision

» Et faire par consail; car che n'est mie bon
» D'ouvrer trop caudement, sans rime et sans raison,
» Car maise haste engenre souvent perdition.
» Segneur, che dist li dus, savés que nous ferons?
» Le conte d'Arondiel droit-ichy manderons.
» A une lieue priès de chy le trouverons
» Avoecques les Englois, qui sont fiers que lions.
» Il fait no avant-garde; chà venir le ferons.
» Tout le nostre consail nous li recorderons,
» Et par très-bonne voie nous li remonsterons;
» Et il l'ira conter à ses plus haus barons.
» A che qu'il voront faire, nous nos acorderons,
» Afin, se blame y a, qu'à par nous ne l'aïons.
» — Par foy, dient si home, bien nous y acordons. »
Adonques fu mandés li nobles danselons,
Qui fu quens d'Arondiel et sires d'Anticons.
Si tos qu'il sot le mant dou duc des Bourgegnons.
Il y vient plus asprement que uns esmérillons.
Au logis du bon duc, où fu ses pavillons,
S'est entrés li bons contes; là vinrent les barons
A l'encontre de luy, par révération.
Devant le noble duc fist inclination;
Li dus l'asist lés luy, puis li dist ses raisons :
« Frans contes d'Arondiel, oyés que nous dirons.
» Nous vous avons mandé pour avoir questions
» De vous et de vos gens; car, comme nous entendons,
» Nos anemis ont pris passaiges et pons
» Et sont entour Paris par milliers et par mons.
» Se ne say par quel tour entrer nous y puissons,
» Se ne n'est par bataille; et, se les combatons,
» Il sont plus fors que nous, c'est çou que nous visons.
» Et, se Dieus voloit jà que desconfis fuissons,
» Che que jà il ne veulle, de cuer nous l'en prions,
» Englois poroient dire dedens leurs mansions
» Que vendeus vos arièmes par fait de traïsons.

» Che seroit la reproche que nos en auerions.
» Se n'iray plus avant jusques à tant que nous sarons
» Le volentet des vostres, quels sera leurs respons.
» Se vous prie, frans contes, que sachiés leurs façons
» Et toutes leurs pensées et leurs conditions;
» Et sus çou qu'il diront, nous en ordonerons. »

Quant li dus de Bourgongne ot son parler finé,
Li contes d'Arondiel est tantos retournés.
S'a tous ses capitaines incontinent mandés,
Et il y sont venus; lors leurs a recordé
Trestout l'ordenanche que li ot remonstré
Le bon duc de Bourgongne; tout leur a raconté,
Et leur prie pour Dieu et par vraie amisté
Que cascuns de ses gens sache le volenté,
Afin que l'endemain l'ait au duc reporté;
Et chil li acordèrent volentiers et de gré.
Celle nuit ont leur gens mout fort amonnesté,
Mais tous ingaus les trouvent d'un fait et d'un penser;
Et furent sur un fait tout ensanle frumé.
Au conte d'Arondiel fu leur fait reporté,
Et toute la response li ont bien endité.
Lors monta en ceval, quant solaus fu levés.
Aveuques lui alèrent si homme plus privés,
Jusques en l'ost dou duc, ne s'i est ariestés.
Li dus fu en son tref, si ot le messe escouté.
Environ luy estoient li baron asamblé,
Que d'oïr le response orent grant volenté.
Li aucun ont forment le retour désiré:
Mais li bon cevalier hardi et esprouvé
En avaient tel duel qu'à poy qu'il ne sont diervé,
Et maudient tous cheus qui ce fait ont loé;
Car à tous jours leur fust ycel fait reprouvé,
Et en grant aventure cuyst le roy esté,
Et le sien fil osi et le grant roiauté.

Li noble cevalier en ont mout murmuré,
Et li bon saudoier et escuier plenté.
A tant esvous le conte dedens le tente entré,
Qui le duc de Bourgongne a parfont encliné.
De Dieu le salua, le roi de magesté,
Et puis parla en haut, qui bien fu escoutés.
Or oyés la response, comment il l'ot conté.

« Nobles dus de Bourgongne, dist li contes gentis,
» A tous les capitaines, sans briés et sans escris,
» Ay remonstré le fait qui de vous me fu dis;
» Et il l'ont d'autre part nonchiet à leurs sougis.
» Tous se sont acordés, les grans et les petits,
» Et conclut en un fait et acordé et mis.
» Veut et considéré qu'il sont tramis
» Du bon roy d'Engletierre, à qui il sont amis,
» Qui, pour vous à aidier et warder le païs
» Du roiaume de France contre les anemis,
» Les a chi envoiés o moy, pour ytant je vous dis
» Que tous sommes d'acort, grans, moyens et petits,
» Que jamais en la mer ne nous serons remis,
» Pour morir ens la place, s'arons véut Paris,
» Trestous en général, se n'en seront falis. »
Et quant li dus l'entent, de grant joie en a ris.
Adont dist : « Je proumès au père Jhésus-Cris;
» Mouvés quant vous plaira, de moy serés siévis.
» A che besoing verrai liquel sont mes amis. »

Quant li dus de Bourgongne le bon conte entendi,
Ses bras li mist au col, forment le conjoy;
Et toutes ses gens crient vistement à haus cris :
« Bons dus, ne t'esbahis, nous irons avoec ti;
» Pour morir ens la plache, ne t'auerons fali. »
Adont à l'endemain s'en sont tous départis;
Enviers la Normendie ont le chemin pris,

Pour çou que les passaiges estoient tous saisis
Des faus Hermynagois à quy puis mesquéy.
Tant ala li bons dus et les Englois osi
Qu'il vinrent à Pontoise, là se sont rafresquy.
Lonctans y fu li dus, ains qu'il se fust partis;
Se vous diray pour quoy et pour comfait estrif.
Droit au pont de Saint-Clo, qui sus Saine est bastis,
Avoit de par le roy des gens, je vous afi,
Qui gardoient le pont. Ou tans que je vous dis,
En estoit capitaine uns cevaliers hardis;
C'est Antonnes de Cran. S'avoit laissiet pour ly
Droit-là un lieutenant, et il s'en fu vierty
Aux besongnes du roy, à qui fu bien amy;
Mais le sien lieutenant, pour l'eure que je di,
Avoit fame bastarde, qui de grant sans yssy.
A Charle de Labret, à che que dire oy,
Fu cousine prochaine, siques pour che fait-chy
Chieus Charlles de Labret a traitiet à cely,
Qui le pont de Saint-Clo li livra et vendi;
Mais sachiés que che fu maise vente pour ly,
Car depuis par justiche en fu griefment punis;
Car le tieste et les membres et le vie en pierdi,
Et fu esquartelés, et le cors en pendy.
De tel vente doit-on estre payet ensy.

Segneur, chieus qui vendi de Saint-Clo le ponciel,
Colinet de Puiseus ot non en son apiel.
Hierminagois en eurent grant joie et grant reviel,
Et le duc d'Orelyens qui estoit jovenciel,
Par le consail des prinches qui sont de son hostel,
Envoia à che pont pour warder le ruissiel,
Qu'il ne voist par ce lés ne barge, ne vaissiel,
Qu'en Paris puist mener de vitaille un morsiel.
Et jura Jhésus-Cris et le cors saint Marsiel
Paris afamera, ains qu'il soit le Noël.

Au pont de Saint-Clo furent maint cevalier ysnel.
Toute la fleur de lis y prirent leur ostel.
Plus de quatre mille homes, tous jovène damoisiel,
Cevaliers, escuiers, plus fiers que lionciel
Se logent à Saint-Clo; et il feirent bien et biel
Barières de grans canes et de maint gros tonniel;
Au lés deviers Paris fiquièrent maint estel;
Les rues y frumèrent osi bien c'un castiel;
Mais tout ne leur vali le monte d'un fusiel,
Car le plus grant partie y laissièrent le piel.

Segneur, cieux de Saint-Clo se sont fortefiés
Contre cheus de Paris; mais trop se sont fyés,
Car ens la fin en furent mallement cunquiés.
Par le duc de Bourgongne en furent si castyés
Que les plus grans en furent à mort condefiés,
Et s'en y eut pluiseurs dedens Saine noiés,
Et pluiseurs qui en furent pris et loiés.
Mout furent les gens à Paris en grant mesquiés,
Quant seurent de Saint-Clo les fais et les traitiés
Et c'on leur ot vendut; fais en fu li marquiés.
Si grant duel en avoient, priès qu'il ne sont esragiés.
Volentiers s'en fuissent, s'on les euist laissiés,
Afin que Hiermygnacois en fuissent deslogiés;
Mais mout ot en Paris de traitres logiés,
Qui tous coy taisans furent aus autres aloyés.
Osi tos qu'il virent les loiaus eslongiés,
Ils se peuissent estre tantos fortefiés,
Et ouviertes les portes et les pons abassiés,
Au lés deviers Saint-Denis, et en Paris laissiés
Entrer Hiermignagois. On doutoit ces mesquiés;
Et li ons qui se doute, se doit estre gaitiés,
Non pas clore l'estable, quant cevaus est widiés.

Quant le bon roy de Franche oï le parlement

Que Saint-Clo est vendue et livrée ensement,
É! Dieus! qu'il en mena grant duel et grant tourment!
Et osi fist ses fieus, qui est jovène jouvent,
Le bon duc de Guiane, qui réclama souvent
Dieu et la dingne Vierge du mageur fiermament.
« É! vrais Dieus glorieux! dist l'enfant doucement,
» Ne voelliés consentir que celle folle gent
» Puissent de leur entente faire l'aquiévement,
» Qui par parviers malisse et fol entendement
» Veullent déshiereter vitupéreusement
» Mon chier segneur et père, le bon roy exselent,
» Qui en ce siècle a tant de grief et de tourment.
» Et mon cors qui doit apriès lui entirement
» Soucesder ou roiaume apriès sen finement.
» Elas! mout tempre querrent mon déshiertement,
» Et s'ont fait à mon père et foy et sierement.
» Bien trente ans l'on tenut à segneur plainement,
» Et ore le déboutent et cacent laidement;
» Et se dist-on qu'il ont fait roy nouviellement
» De no cousin d'Orelyens; c'est grans abusemens,
» Et œuvre de diable, qui à leur fait s'asent.
» É! pers de Bourgongne, trop atens longement!
» Se bien tos ne t'avanches, je voi bien clèrement,
» Tu pierderas la ville et ton fis ensement:
» Jà bientos seront mis en grant essillement.
» Las! je quidoie mettre ta fille hautement
» Et couronner en France très-honourablement.
» Mais par leus ravisans et crueux durement,
» Suy en esre de pierdre le dingne sacrement,
» Dont li roy sont enoins à leur avénement,
» Se Dieus n'i met sa grasse asés prochainement. »
Ensi le noble enfant disoit piteusement.
En faisant ses reclains, ploroit mout tenrement;
Et le bon roy de France fist faire un mandement
Qu'il fist par son roiaume peupelier hautement

En disant : « A tous cheus de nostre tenement,
» Qui aiment nostre honneur et nostre avancement,
» Mandons et suplions très-amoureussement
» Que tantos soient prest, sans nul ariestement,
» Pour nous aidier tos et hastivement
» Encontre nos anemis, qui sans defliement
» Sont en nostre roiaume avanchiés tellement
» Qu'il ont pris Saint-Denis et l'abéie ensement,
» Et le pont de Saint-Clo qui sus Saine s'estent,
» Et pris nostre oryflambe à leur commandement,
» Et la nostre couronne tolue faussement,
» Aveuques pluiseurs cors sains, autres reliques granment
» Et ont de faire roy un fol entendement,
» Dont c'est uns très-grans oreurs de penser seullement.
» Se n'avons princhе nul en no confortement,
» Fors le duc de Bourgongne, no cousin proprement,
» Et son frère le conte de Neviers au cors gent,
» Et le quens de Saint-Pol qui no siert loiaument.
» Or sommes en péril et le rengne ensement,
» Se de Dieu et de vous n'avons aydement. »

Ensi disoit la lettre qui estoit envoye
Par toutes bonnes villes, lieute et peupelye,
Et par les quarfours la trompette bondie,
Afin c'on voist aydier le roi à ost banie.
A prochaine saison éuist très-grant aye,
Mais il n'en furent maistre, je vous aciertefie.
Je vous diray pour coy, drois est que je le die.
Dieus y fist tel miracle qui bien doit estre oïe.
Le campion de foy y tramist celle partie,
Qui obvia encontre le malisse traitie
Par le bouce de cheux où foy estoit falie;
Et celuy campion où foi estoit laissie,
Fu le duc de Bourgongne, dont j'ai dit autre fie,
Qui estoit à Pontoise o l'engloise maisnie;

Ne l'en laissent partir sa gent, ne sa lingnie
Pour la voie qui fu de tous lés enpeschie.
Or escoutés segneur, pour Dieu le fil Marie,
Comment o monde rengne traïsons et envie.
Les félons souduiteurs, par leur encanterie,
Dus Charles d'Orelyens et se grant progénye
Avoient encantet par fait de diablelie,
Par proumesses, par dons, par fait de trecerie,
Un très-félon Normant, comme ont fait autre fie,
Qui leur proumyst sus Dieu et sus sainte Marie,
Qu'il ochiroit le duc et toute sa lingnie.
Il ala à Pontoise un dimence à complie,
Et se monstra au duc en le salle votie,
Un coutiel en se manche à l'alemielle forgie
Trainçans, longe et estroite, à le pointe afaitie,
Et vint devant le duc; mais je vous ciertefie,
Quant le duc regarda en se fisonommye,
Sens pierdi et avis et manière adrechie;
Et ot là diverssement se couleur cangie.
Quant li dus l'apierchut, tous li sans li fourmie;
Bien voit que sur luy pensse aucune trecerie.
Adont le fist saisir bien tos par se maisnie.

Li dus fist le Normant tantos prendre et saisir,
Et le fist espluquier et tantos desviestir.
On trouva le coutiel dont il le quidoit férir.
Chieux fu examynés, et il ala jehir
Son fait entirement, onques n'en vot mentir.
Dont commanda li dus c'on le fesist morir.
On fist un escafaut ou marquiet establir;
Là ot le quief copet, et le cors vot quéir.
On l'aporta as cans après pour enfouir,
Et le dus se démente, comme jà porés oïr:
« É! vrais Dieus! ce dist li dus, je te doy bien siervir
» Et de cuer aourer et à toi obéir,

» Car par pluyseurs fois tu m'as fait garantir.
» Chelle gens d'Orelyens sont plains de fol espir,
» Ne visent à nul bien, fors à autruy traïr.
» Il ont par quinte fois usé à moy mourdrir,
» Mais, la miercit de Dieu, il n'i ont peut avenir. »

Ensi disoit li dus que contet on vous a.
Dont jura Jhésus-Cris qui le monde créa,
C'anchois qu'il soit trois jours, de là se partira
Et yra à Paris et ses gens i menra;
S'il treuve ses nuisans, à iaus se combatra.
Li nobles dus gentis se besoingne apresta;
Droit au tierc jour le partir commanda.
Les trompettes sonnèrent, cascuns se desloya;
Le conte d'Arondiel l'avan-garde mena.
Au dehors de Pontoise cascuns d'iaus se ordena,
Afin qu'il soient prest, s'aucun estour y a.
Apriès les Picars vont; cascuns s'aparella.
Banière desploïe, li bons dus cevaucha.
Ses trompettes sonnoient, grant noisse on démena.
Les archiers sont devant, dont plentet en y a,
A deux paires de rens et de chà et de là.
Penons et estandars on y desvollepa.
Tout ensi viers Paris li bons dus s'en ala.
Les nouvielles viers Paris en vont par delà
Que li bons dus venoit, qui bielle ost amena.
Li peuples dedens mout s'en resléecha,
Car mout le désiroient; de che ne doutés jà.
Et dist li uns à l'autre : « Puis que li dus vient chà,
» Des faus Hermignagois mout bien nous vengera.
» Que benois soit li pères qui son cors engenra,
» Car onques plus preudons au monde ne rengna. »

Ansi dient Franchois qui mout furent joiant
Pour le duc de Bourgongne qui fort venoit avant.

On le vint dire au roy et au duc son enfant,
Qui en orent tel joie, je le vous acréant,
Onques n'orent plus grande au jour de leur vivant.
Jhésus-Crist et sa mère en vont remierciant.
Le conte de Neviers en ot joie mout grant;
Le conte de Pointièvre en va Dieu aourant,
Et li quens de Saint Pol se fu aparellant,
Qui de Paris estoit capitaine rennant.
Le peuple fist armer; bien se vont adoubant
Pour aler au devant du riche duc poisant;
Et trestout li segneur dont j'ai parlet devant,
Le bon duc de Guiane et Neviers le vaillant
Qui fu frères au duc de Bourgongne le grant,
Et le quens de Pointièvre, qui ot pris son enfant,
Montèrent, à ceval et leurs gens ensiévant;
Armés comme sains Jorges, vont de Paris yssant.
Archiers, arbalestriers et maint bourgois plaisant
S'en vont desus les cans à deux lés aségant;
Ches trompettes sonnoient et maint cors d'olifant.
Et quant Hiermygnagois vont l'afaire advisant,
L'asaut quident avoir; si se vont avisant,
Et se sont ordenés tos et incontinant.
Sus le mont de Montmartre se tiennent li aquant,
Et à Le Capielle osi, et droitement ou camp
Là où li Lendis siet, en y ot maint parant.
A cheus de Saint-Denis vont l'afaire mandant
Et qu'il soient tout prest, s'on les va asalant.
Adonque s'adoubèrent d'Orelyens li enfant;
Et li dus de Bourbon se va aparellant.
Le conte d'Alenchon qui le cuer ot inorant,
Et Labret, qui ne va mie bien droit avant;
Et Biernars d'Ermygnac qui trop s'ala vantant,
Fu pardesus Montmartre, armés sus le bauçant.
Entre luy et Bourdon aloient regardant
Que François veullent faire, mout s'en vont esmaiant.

De Paris sont yssus li duc et li princhier,
Bourgois et li marchant et li gent de mestier,
Bien armés pour combatre; si leur en est mestier.
Tout devant furent mis archier, arbalestrier;
A deux rens tout devant se vorent arengier.
Et les prinches cevaucent pour le duc fiestier,
Qui forment cevauçoit pour le roy fiestier.
En très-belle ordenanche vot li dus cevauchier;
Le conte d'Arondiel le vot acompagnier,
Et le grant capitaine de Calais au cuer fier,
Le marisiel de Londres et maint autre guerrier.
Trestoutes leurs banières ont fait desploïer;
Ces armes reluissoient et cil bacinet d'achier
Et li fier de ces glaves; che sanloient bos plenier.
Chil ceval hanissoient et font braidyer.
De trompes, d'insturmens y oïssiés noisier.
Chil de Paris osi firent tel mestier.
Hiermignagois les oyent, mout les pot anoyer.
Lors seurent bien de vray, et sans point varier,
Que le duc de Bourgongne vient à Paris logier,
Mais ne se bougièrent pour le pas calengier;
Et les prinches roiaus se vont entre-aprochier.
Le daufin de Viane vaut le duc enbrachier,
Et li bons dus le vaut acoler et baisier;
Et puis baisa son frère de Neviers, au cors chier.
Le conte de Pointièvre vaut osi festier,
Cevaliers et barons, et li maistre bouchier;
Et Tumas Li Gois ala li bons dus vengier,
Et Guillame son fil qu'il ama et tint chier,
Et jure Jhésus-Cris, le père droiturier,
Que de leur bon sierviche leur rengne bon loyer;
Et cil l'ont enclinet, se le vont merchier.
En cel estat le vont en Paris convoyer,
Maugret leurs anemis, ains n'en vorent bougier.
La véissiés le peuple de Paris esléechier,

Qui enviers le duc orent amour et désirier,
Qui de veoir le duc orent grant désirier.
Pour li veoir à plain vorent à cans widier,
Et là prirent Noël hautement à crier.
Il n'i avoit machon, couvreur, ne carpentier,
Tiserant, ne foulon, caucheteur, ne drapier,
Armoier, ne orfèvre, cabareteur, boulengier,
Ne femme, ne enfant qui, pour iaus resvoisier,
Qui ne commenchent Noël hautement à hauquier.

A l'entrer en Paris ot grant noisse et grant son
De joie et de solas pour le duc bourgegnon.
Se Dieus y fust venus, qui soufry pasion,
N'i éuist plus grant joie, ne plus grant consolation,
Qu'il ot à ce jour dont je fay mention.
Deviers Saint-Pol le mainnent par révération.
Le daufin l'adiestra, qui fu biel dansillon;
Son frère de Neviers fu de l'autre coron.
Les prinches descendirent droit delés le peron.
Ens le cambre du roy sont entrés li baron;
Adont pardevant luy sont mis à jenelon.
Le bon duc de Bourgongne fist inclination,
Et li rois l'en drèça en baissant le menton,
Et li dist: « Biaus cousins, dessiervi vous a-on.
» Ore est bien France mise en grant destruixsion
» Par cheux qui sont estrais de mon estrasion
» Et qui me doivent foi et obligation;
» Et il me veullent mettre en tel soubgestion
» Et moy tolir ma tierre et me grant région;
» Dont je me plaing à Dieu qui souffry pasion,
» Et à vous, biau cousins, en requiers vengison,
» Car vous estes de Franche le maistre campion
» Et le mestre postiel pour soustenir raison,
» L'estaque de justiche et de droit l'estançon,
» Et l'espée de foy, de droiture et raison,

» Pour obvier encontre le folle opinion
» Des faus mauvais traitres, qui par leur mesproison
» Veulent apréhender à yaus ma région
» Et veullent exurper de Franche le non.
» Je vous prie qu'il en aient de che punytion.
» Et Dieus vous aidera, telle est m'opinion;
» Car qui se veut aidier, Dieus li aide au besong,
» Puisque c'est sus sen droit, sans variation. »

Quant li dus oy le roy si saigement parler,
Il en ot à son cuer de liesce grantment.
Il li a respondut mout amiablement:
« Mon redoutet segneur, je suy vostre parent
» Et se suy vos hons lieges, et à che je me reng.
» Se vous doy bien amer et siervir loiaument,
» Car je voy bien qu'en moy vous fiés forment;
» Et plus que je ne vaille, vingt fois, voire bien cent,
» Me portés par vo grasse d'onneur abondanment;
» Et je prie à Celi qui fist le fiermament,
» Qu'il me doinst, par se grasse, de siervir temprement
» L'onneur que me portés; et je vous ay en convent
» Qu'enploier y voray cuer et cors et entendement
» Pour obvier encontre le parviers sentement
» De chieus qui ont viers vous fausé leur sierement
» Et vous tendent à mettre en désacroissement,
» Et vo noble hieretier, qui chi est en présent. »
Lors l'acolla li rois et baisa doucement.
Le conte d'Arondiel rechut très-humblement
Et li proumist grant bien, ains son département.
Là furent à consail asés et longement,
Et puis prirent congiés, se font département.
Jusques à l'ostel d'Artois ne font ariestement.
Là se loga li dus, c'est de son tenement.
Mais sachiés que li dus, ains l'anuitement,
Ala veoir sa fille, la ducoisse au cors gent,

La fame du daufin, à qui Guiane apent.
Dieus, qu'elle en fist grant joie à ce commencement!
Et osi fist la fille du roy proprement,
La fame de son fil de Carolois le gent.
Le bon duc acolèrent en plorant tenrement,
Et il les conforta mout amiablement;
Puis s'en rala li dus dedens son logement.
En Paris séjourna, mais il aloit souvent
Viseter le bon roy et son fil excelent
Et veir la bielle fille qu'il amoit loiaument.

Ensi fu à Paris li bons dus séjournans
A maint hardit vasal, qui le furent siervans;
Et si furent Englois qui mout furent dolans
C'on ne les laist yssir pour estre conquérans
Sus les Hiermynagois qui furent sus les cans;
Et estoient souvent jusques à murs acourans,
Mais on les reboutoit souvent, je vous acréans.
Le consail au bon roy i fu un jour asamblans.
Là y avoit évesques et abés noirs et blans;
Ches caperons fourés i furent abondans;
Et si estoit li dus de Guiane tenans,
Et li dus de Bourgongne et de ses atenans.
Là orent consail s'on seroit hors issans.
A l'endemain matin iront sus leur nuisans
Assalir Saint-Denis, que furent convoitans.
A Paris fu nonchiet aus petis et aus grans
Que l'endemain seroient en armes aprestans.
Le peuple de Paris en estoit mout joians,
Et osi furent Englois; et ces archiers tirans
Furent prest l'endemain. Quant solaus fu levans,
Li peuples s'apresta, trestous petis et grans;
Mais en chelle nuitie, pour vray le vous créans,
Seurent Hiermignagois tous les secrès des Frans.

En Paris furent prest bourgois et cevalier
Et Picars et Englois et trestous li archier,
Pour aler sus les cans bataille commenchier,
Pour aler encontre Hierminagois que point n'avoient chier.
O samblant qu'il monstroient, ont plus grant désirier
D'aler combatre à yaus, qu'à boire et à mangier,
Mais au consail se vorent li baron raloyer
Pour savoir auquel lés poroient mieux besoingnier :
Ou d'aler à Saint-Clo pour le pont gagnier,
Ou droit à Saint-Denis pour le ville calengier.
A ce vorent li aucun forment varyer;
Et tant vorent droit-là le cose prolongier
Qu'il fu priès de complie ains c'on se peust de là bougier;
Et là vint uns évesques qui trestout vot brisier,
Et s'en r'ala cascuns, sans riens à besoingnier,
Dont au duc de Bourgongne n'ot que courouchier.
Du consail se parti, priès qu'il ne vot marvoier,
Et jura Jhésus-Cris, le père droiturier,
Que jamais à consail ne vora apoyer,
S'en ara fait souhait, sans luy aconsellier
A autruy fors à luy; se s'en vot bien aquitier,
Ensi que vous orés ou livre retraitier.

Li bons dus de Bourgongne s'est du consail partis,
Dolans et courouchiés, ans ne fu plus maris.
Viers sen ostel d'Artois est li dus reviertis,
Et li peuples des halles s'escrioit à haus cris :
« N'isterons-nous point hors, frans nobles dus gentis?
» Ore se puent mout bien vanter nos anemis
» Que nous sommes chaiens tous recréus falis.
» Il puent mout bien aler du tout à leur devis. »
— « Riens n'en puis, dist li dus; maris en suy au cuer
» Hier soir auc consail n'estièmes que nous sis;
» Mais li autre ont séu et nos fais et nos dis.
» Ne nous savons en qui fier, pour vray le vous plevis;

» Car pour yaux a chaiens asés de leurs amis.
» Tels monstre biau samblant, qui les nuyroit envis.
» Jà ne seront de nous nullement desconfis,
» Se ce n'est par miracle de Dieu de paradis.
» Et on dist un parler qui bien est avéris :
» Que chieus vaint bien aisé, que on soustient toudis. »

Ensi disoit li dus qui au cuer ot tristrour.
A son hostel d'Artois fist adont sen retour,
Et li Englois en très-jolit atour estoient
Gens d'armes et archiers; et quant virent l'atour,
Plus de cinq cens en jurent leur Créatour
Que jamais ne seront ostet li leur atour,
S'aront ces Hiermignas fait bataille et estour.
Maugret toutes les gardes issirent sans demour;
Des portes de Paris yssirent à forche et à vigour.
Droit enviers Le Capielle ont-il enpris leur tour.
Là sont Hierminagois amasés li pluisour,
Quatre grosses capitaines et leur gens de valour.
Quant virent les Englois venir en tel atour,
Tantos sont abilliés qu'il n'i ont pris séjour.
Vinrent à leurs barières qu'il n'i ont fait retour,
Et Englois leur viennent à tout leurs ars d'aubourc.
Jà tos orés asaut, onques n'oïstes grignour.

A Le Capielle sont Englois arivés,
Et les Hiermynagois furent à l'autre lés,
Qui eurent fait barières où il se sont wardés,
Dont les chemins estoient pourpris et estoupés,
Siques dedens la rue on ne pooit estre entrés,
Se ce n'est par les vingnes qui sont de deus costés.
Là estoient gens d'armes, qui les pas ont wardés;
Et du mont de Montmartre en avala plentés
Pour aidier La Capielle, qu'il n'y soient entrés.
Là commenchent à traire Englois de tous costés;

Et li Iermignagois traient de l'autre lés,
Mais che qu'il ont de trait, fu tantos aloués.
De frenestres et d'huis se furent bien wardés;
Et cheus de Paris se furent mout très-bien avisés :
Mout volentiers yssisent, mais il fu commandé
Que nus hons n'isse hors, ne ne soit si osés.
Aucuns des gouverneurs furent mout ayrés
Qu'Englois furent yssus. Se fu d'iaus apiellés
Ychieus de Bornonville, qu'Enguerans fu nommés.
« Enguerant, dient chil, faites, si en alés
» A ces Englois droit-là; et si leur commandés,
» De par le roy de Franche, qu'il soient retournés,
» Car par eux paroit estre uns maus caudiaus brassés. »
Et Engerans respont : « Si soit que vous commandés. »
Lors monta ou ceval, mais bien fu adoubés.
Luy dixiesme se part mout ricement armés.
Il trespasa le porte et le pont par delés.
Aux Englois s'en ala, qui furent escaufés,
De lanchier et de traire se furent mout penés.
Enguerans leur escrie : « Biau segneur, entendés.
» De par le roy de Franche vous est-il commandés
» Que vous retournés tous et en Paris rentrés,
» Et se laissiés l'asaut; li fais vous est mandés
» Des généraux de Franche; or en faites vos grés. »
Et chil li respondirent : « Bien raler en poés,
» Car par celuy Segneur, quy de vierge fu nés,
» Ne pour roy, ne pour roc, nous n'en serons ralés,
» Si sera chis pasaiges conquis et aquiévés,
» Ne plus n'i logeront les ribaus foursenés. »
— « Comment, dist Enguerans, esse dont vos pensers
» De prendre le barrière et le ville en aprés?
— « Oïl, » dient Englois, telle est no volentés.
— « Et je proumets, dist-il, à Dieu qui fu penés,
» Que jamais en Paris ne seray retournés,
» Tant que je vous veray dedens la ville entrés. »

Enguerans en jura le cors de Jhésus-Cris,
Que jamais en sa vie ne renteroit en Paris,
Si aroit Le Capielle et le ville conquis.
Dont commença li estours et li fiers estequis;
Et ces Hiermygnagois jetaient de calliaus bis,
Mais Englois les traioient, c'est che qui leur faisoit pis;
Forment les ont navrés ès fourchielles et ès pis;
Dou trait en on pluizeurs afolés et ochis,
Et li autre s'en prendent as barières toudis.
Par entre les jontures orent ces lanches mis,
Et les pousent arière; plus en ont mal mys.
Enguerans, qui estoit de la guerre soutis,
Prist cent homes de trait, en deus les a partis.
A cascun lés des vingnes en a cinquante mis.
Là commenchent à traire, voire par tel devis
Que ces Hiermynagois qui estoient commis
A warder les passaiges des vingnes que je dis,
Si tos qu'il ont les fiers de ces flecques sentis
Et il voient leurs gens afolés et malmis,
Plus n'osèrent atendre, anchois s'en sont fuis,
Quanques il porent rifler, au lés viers Saint-Denis;
Et Enguerans entre eus, s'a les pasaiges pris.
Lors aceurent Englois armés et fiervestis;
Et quant Hiermygnagois les ont derière coisis,
Il laissent leurs barières, se s'en sont départis.
Ensi orent Englois les barières conquis,
Et ont bien quatre cens d'Iermygnagois ochis;
Et de leurs capitainnes y ot un ou deux pris.

Par le sens d'Enguerant sont li Englois entrés
Par dedens Le Capielle; et si ont conquestet
La ville et les barières, et s'ont ochis et tué
Plus de quatre cens hommes; li autre en sont alés
Par dedens Saint-Denis, pour estre à sauveté;
Ains puis à Le Capielle ne furent hostelés.

Et li Englois ont tout par le ville fusté;
Vaches, cevaus, harnas, asés y ont trouvé.
Mout fu grans li avoirs qu'il y ont conquestet;
Puis s'en sont à Paris tout ansanle retourné.
Enguerans les conduist, qui mout ot de bonté.
A Paris en ot-on les nouvielles conté
Comment Englois se sont par Enguerant porté,
Tant qu'il ont Le Capiele pris à leur volonté.
S'ont les Hiermignagois malement atrapés,
Tant que bien quatre cens en sont mort et finé,
Et plusieurs prisonniers en a-on ramenés.
Se n'y a c'un Englois en son camp demoré,
Et un qui estoit pris, c'on en ot enmené.
Chil de Paris en ont tel joie démené
C'osi tos qu'Enguerans fu en Paris rentrés,
A haute vois crièrent trestout : « Noé! Noé! »
Et Englois à grant joie ont la nuit reposé.
Mais en ce lieu font deul chil de l'autre costé;
Quant chil d'Orelyens sorent comment il est alé,
Grant deul en démenèrent, priès qu'il n'en sont diervé,
Mais encore aront pis, ains tierc jour passé.
Se vous diray pour coy, se je sui escouté.
Segneur, en ce tempore que l'assaut ot esté
Tout droit à Le Capielle, sicomme vous ai conté,
Clignès, chis de Breubant, dont on a tant parlé,
Estoit à Pierrefons. Là avoit amassé
Grant caroy de vitaille c'on avoit desrobé
Par tout le Biauvoisis; riens n'i ot demoré.
Pour venir à leur ost s'estoient arouté
Bien cinq cens bacinès, à tant furent nombré.
Les quatre cens s'en sont trestout devant alé;
Pour faire l'avan-garde, furent bien apresté.
Chevaliers de Gascongne y avoit grant plenté
Et d'escuiers osi, d'armes bien estoffés,
Et uns frans cevaliers de Picardie né:

Car cel jour y fu pris et en prison mené.
Guilaumes de Saveuse fu par non apiellé.
Chil aveuc les Gascons se fu aqueminés,
Et le caroy les sieut biellement et souef.
A tout cent hommes d'armes ot les vivres menés;
Et Cluignès de Breubant fu derière arouté.
Par les bos de Senlis s'en sont achemyné;
Mais à Senlis estoit li baillieux aprestés.
C'est Troullart de Maucreux, ainsi fu-il nommés.
Baillieus fu de Senlis ou tans dont j'ai parlé.
Or savoit cis bailus toute la vérité
De Cluignet, qui avoit les vivres amené;
Mais des gens qu'il menoit, ne savoit la quantité,
Ne quel nombre il estoient, ce fu grant folleté,
Combien qu'il en vînt bien; car il ot asamblé
Sept-et-vingt bacinès qu'aveuc luy ot mené,
Et plus de quatre cens hommes bien adoubé,
Et se les desconfient; cil fais est aprouvés.

Troullars, chis de Maucrues, le baillieu de Senlis,
Avec un capitaine qui fu preux et hardis,
Du Pont-Sainte-Massensce wardoit les yédefis.
Chis fu venus à li, car li fais li fu dis.
A sept vingt hommes d'armes sont de Senlis partis,
Et de gens de piet y ot cinq cens ou sis,
Qui derière les siévent; mais ne leur vaut deus espris,
Car ains qu'il y venissent, fu li estris falis.
Chil de ceval se sont dedens les bos mis.
Tout droit, selonc les haies, se sont repus et quatis
Pour atendre Hiermygnas, qui avançoient toudis;
Mais les Hiermygnas eurent des coureurs jusques à dis,
Qui mout bien ont nos gens pierchus et coysis,
Voire cheus de ceval; car pour ciertain vous dis
Que cheus de piet n'avoient gaires passet Paris.
Les coureurs à leurs maistres sont briefment reviertis;

L'afaire leur contèrent, dont mout furent esbahis.
Mais rehaitiés se sont et forment resjoïs.
Quant seurent qu'il n'estoient que sept-vingt fierviestis,
N'en fisent que moquier, se chevaucent toudis.
Deus cevaliers gascons se sont tout devant mis,
Et disent qu'il yront jouster au plus hardis,
Pour l'amour de leurs dames, cinq lanches ou sis;
Mais il leur venist mieux qu'il fussent endormis.
Ly chevalier gascong vont fort esporonnant,
Les lanches en leurs poins; s'orent escus luisans.
Le caroy ont laissiet, se s'en ceurent devant.
Li autre les siévent fièrement cevauchant;
Et chil doy que je di, venoient tout cantant.
Quant vinrent hors du bos, si se vont escriant :
« Avant, segneur, font-il; n'i-a il nul si vaillant
» Qui pour l'amour sa dame se voist chy esprouvant
» De quatre cos de lanche ou de cinq en joustant? »
Quant Troullars les entent, Jhésus-Cris va jurant
Qu'à l'un des cevaliers s'ira aventurant;
Et dist le capitaine : « Et j'en feray autant
» A l'autre cevalier; je le vous acréang. »
Dont prirent cascuns le lanche et broquièrent avant:
Et chil vinrent contre yaus, fièrement randonnant.
Mais tout doi ont falit, dont il furent mescant,
Car cheus de no partie les vont si asenant
Que li uns fu navrés, tant c'on en vit le sanc,
Et se quéy à tierre, puis n'ala relevant;
Et li autres fu pris, car il ala reviersant,
Et nos gens l'asalirent et derière et devant.
Tantos rendi l'espée, il ne pot en avant.
Vesvous Hierminagois dou bos hors désevrant;
Mais no gentil vassal se rengent au devant;
Le chemin ont enclos par ytel convenant
Qu'escaper ne pooient sans estre combatant,
Non s'il ne retournoient as esporons brochant.

Là commencha l'estours miervillous et grans;
Cascuns crie s'enseigne, grant bruit vont démenant;
Mais Hiermynagois vont l'un l'autre destraingnant.
L'assaut eurent prumiers chil qui furent devant.
Le chemin fu estrois : se ne porent avant
Chil qui furent derière, pour estre confortant,
Ne aidier à leur gent, c'on va fort biersellant.
La véissiés tumber de ces Hiermignas tant
Que li vif vont les mors mallement défoulant.

Segneur, ycheli jour furent Hiermygnagois
Asalit fièrement à l'entrée d'un bois.
No gent ne furent mye plus de sept-vingt François,
Et les autres estoient encore un plus de trois;
Mais ou chemin estoient tellement à destrois,
Que chil qui estoient derière, tant éussent lons espois,
Ne puevent avenir à nos gens celle fois.
Et nos gens les castient à leur brans viennois,
Et crioient en haus : « Vive li nobles rois,
» Et le duc de Bourgongne et le dofin courtois;
» Et il confonde cheus qui vont encontre drois.
» Tous y morés à honte, Hiermignas maleois;
» Bien vous poés vanter, vechy vo darain mois. »
Adont les abatoient ensi qu'ierbe en bois.
Bien deus cens en ocirent à le tierre tous frois;
S'en prirent bien quarant dont orent les avoirs.
Guillames de Saveuse y fu pris à cele fois,
A Troullart se rendi qui tos et sans délois
L'envoia à Senlis, par dedens les bieffrois;
Et les autres s'en fuient esrant, sans nul délois,
Et nos gens les encacent tout outre les carois.
Mais Hiermignas s'en fuient ou bois à grans esplois.
Cluignès, chieus de Breubant, amenoit ses conrois,
A cent lances les sieut, mout menoit grant dégois;
Mais si tos qu'il oy de cheus de devant la vois,

A Pierrefons retournèrent où les murs sont bien drois.
Là dedens sont enclos et se tiennent tous cois.

Cluignès, chieus de Breubant, rentra en Pierrefons,
Et li autre se muchent en haies et en buisons;
Et nos gentis François, de coy parlet avons,
Saisirent le caroy, cascuns fu caretons;
Mais ainschois qu'il revenissent, là où fu le tençons,
Furent tous despoulliés les mors par les piétons
Qui venoient derière, paysans et piétons.
Il ne leur demoroit plates, ne auquetons,
Hauvettes, bacinès, bracelès, ne wanbizons;
Trestous nus demoroient as cans sus les wasons.
Et quant chieux de cheval en virent les façons,
Mout en furent dolant, s'en firent grant marison.
Les vilains maudisoient de Dieu et de ses nons.
Se tenus les euyssent, pour ciertain vous disons,
Il leur euissent donnet mout de horyons;
Mais il avoient jà tous tournés les talons.
Forment les mennechièrent, mais ne vaut deus boutons:
« Segneurs, ce dist Troullars, de çou nous apaisons;
» Quelliet avons les roses, et il ont les boutons. »

Segneur, à che jour furent Hiermignagois mescans.
Leur vitaille pierdirent, et Cluygnet de Breubant
Rentra en Pierrefons, quant il vit l'aparant.
Se morut de ses gens bien deus cens combatans;
Et quant à Saint-Denis le seurent li enfant,
Charles d'Orelyens et si frère en siévant,
Et le duc de Bourbon et li autre avant,
Onques mais ens leur vies ne furent si dolant.
Or voient bien pour vray qu'il n'y aront garant;
Car leur vitaille aloit forment amenrisant.
Lors trouvèrent à consail que tout yroient toursant
Leur conqueste, leur avoir, pour carier avant,

S'il voient qu'il ne puissent là estre demorant;
Car le duc de Bourbon aloient atendant,
Mais pour noient l'atendent, car il ne venra noiant,
Anchois aront éu un encombrier pesant.
Onques mais ens leur vies n'en eurent nul si grant.
Segneur, quant il mesvient à quelque homme vivant,
Tousjours de mal en pis li vient en poursiévant;
Ausi fist-il à cheus dont je vous suy parlant.
Se vous diray comment, or soiés escoutant.
Dou bon duc de Bourgongne vous seray recordant,
Qui fu dedens Paris courouciés et dolans
De che c'on aloit point Hierminas assallant,
Car le consail de Franche ne le voloit noiant
Pour les prieux miervilleux qui furent aparant.
Se ne s'ose enhardir le bon duc soufisant
De se volentet faire, car il se va doutant
Que s'il en mesvenoit, que par aucun convenant
C'on le reprouveroit tous jours de son vivant.
Non obstant à ce faire va mout estudiant,
Et tant que plain valoir li ala abandonnant
Qu'il fera son voloir, sans aler reculant.
Segneur, or escoutés, pour Dieu le royamant.
Le plus cruel asaut ores d'ore en avant,
C'onques mais oïssiés en jour de vo vyvant,
C'est l'asaut de Saint-Clo, qui fu miervilleus et grans,
Où Hiermignagois furent matés et recréans.

Segneur, che fu en l'an de l'Incarnation
Mille aveuc quatre cens et onze ou environ,
Huit jours dedens novembre, en escrit le treuve-on,
Tout droit par un dimenche que mydi sonnoit-on,
A l'eure dou diner, que le duc bourguegnon
A fait clore les portes de Paris à bandon,
Siques entrer, ne yssir adont n'i peuist-on,
Qui à cheux de delà péuist faire mention

De cose c'on fesist en celle mansion.
Ensi, jusques au soir, les portes frumie-on,
Ne seurent pour coy ch'est, chevalier, ne baron,
Ne le gent de la ville en eurent soupeçon;
Mais droit à la viesprée a fait commandison
Li dus, de par le roy, que tout homme de non,
Bourgois et autres gens, entour et environ,
Soient trestout armés selonc leur portion,
Et prest pour yssir hors, quant il li venra à bon,
Et on le fist ensi à se devision.
De çou eurent grant joie li hardi compagnon
Et li bon cevalier; et tes y ot que non,
Qui euissent plus chier à warder leur mason.

Segneur, droit à douze heures en la nuit commanda
Le bon duc de Bourgongne, dont parlet on vous a,
Que cascuns le siévist où aler l'on vora.
Li contes de Neviers o luy s'acompagna;
Le conte d'Arondiel mie n'en reculla,
Le conte de la Marche osi qui estoit là;
Le conte de Pontièvre mie ne leur fausa.
Li contes de Saint-Pol aveucques yaus ala;
Li contes de Waudemont et chils de Quen y va.
A grant cevalerie li dus s'achemina;
Par le porte Saint-Jaque de la Saine en ala.
Mout grant peuple le sieut, de ce ne doutés jà;
Mais par dedens Paris grant garnison laissa
Pour la ville warder; de çou bien s'apensa.
Au lés deviers Saint-Clo se grant gent amena;
Pour eschiever le mont tout entour tourna,
Tant que plus de sis lieues chelle nuit chevauça.
A neuf heures du jour asés priès s'ariva;
Là atendi se gent, cascuns si vint droit là.
Or acoutés comment adont les ordena:
Onques plus saiges prinches au monde ne rengna.

Le duc de Bourgongne fu saiges et senés.
Il a toutes ses gens entour luy asanlés,
Les contes et les prinches et les autres aprés :
Le conte de Neviers qui li atient bien priés,
Et li quens d'Arondiel li fu de l'autre lés.
Et si fu Boucicaus, li marisiaus loés,
Et Bornonville osi, qui Enguerans fu nommés.
Li sires de Saint-Gorge i estoit bien montés,
Et Gicars li Dofins qui fu maistres d'ostel,
Et Jaques de Helli et des autres asés.
Li dus a ses barons entour lui regardés.
Lors les a en trois mons mis et institués.
Son marissiés apielle et dist : « Vous en yrés
» Au lés viers Saint-Denis, l'iaue vous paserés
» Outre ce nouviel pont; là-endroit garderés
» Que nos nuisans ne soient deçà l'iaue passés.
» De sept cens hommes d'armes acompagniés serés,
» Et quatre cens de trait bien vous despenderés.
» Jehans de Nuefcastiel aveucques vous menrés,
» Le seigneur de Bourgel, Jehans de Rappeirés
» Et le viquens de Bar que vous ychi veés,
» Et Gui de La Trémoulle qui est jovènes d'aés. »
Et dist li marisiaus : « Sicomme vous commandés. »
Dont li furent esrant sept cens hommes livrés,
Et quatre cens archiers. Lors s'en est désevrés
Aveuc les cevaliers dont vous oy avés.
Bien firent leur devoir, ensi que vous orés.

Le bon duc de Bourgongne va se gent ordenant
Mout grasieussement et par biel convenant,
Pour aler à Saint-Clo qui fu un pau avant.
Jehans, chis de Gistielle, en ala apiellant,
Et le bon sénescal de Hainau au cuer franc,
Le segneur de Brimeu, Jehan Philippe avant,
Et Jan Portier, englés, et de Rohais Rolant.

« Segneur, se dist li dus, vous en yrés devant
» Pour asalir Saint-Clo, et nous vous irons siévant,
» Cinq cens hommes armés, hardis et combatans.
» Et quatre cens archiers qui bien iront traiant.
» Alés hardiement, ne soiés recullant.
» A la première rue alés fort asalant.
» Or veray aujourduy liquel seront vaillant
» Et qui aiment le roy et le duc son enfant;
» Et, se besoins vous croist, ge vous seray aidans,
» Asalés fièrement, n'alés riens espargnant.
» Chieus qui bien le fera, je vous acréant,
» Il ara m'amour, tant que je seray vivant. »

Le bon duc de Bourgongne ne se vot ariester.
Le segneur de Helli ala tos apieller,
Et le segneur de Ronc c'on ne pot trop loer.
Quatre cens hommes d'armes leur ala délivrer,
Et puis deux cens arciers qui bien seurent tirer.
Si leur a dit : « Segneur, or en voelliés aler
» A le seconde rue; pensés de bien ouvrer.
» Se par vostre prouesce poiés aconquester
» Ches barières droit-là, mout vous poroie amer. »
— « Sire, che dist Helli, n'i veulliés plus penser.
» Je n'aie jà bielle amie, se je n'i puis entrer. »
Adont s'en départirent, se pensent de l'aler,
Et li duc de Bourgongne en apielle Amer
Le segneur de Viri, qui mout fist à douter;
Et Bouchicaut osy vot o lui ajouster;
Et d'Offremont le conte c'on fist de Quen nommer,
Qui là estoit venut d'Engletiere sus mer
A cinq cens homes d'armes, le pria dou haster
A celle tierche rue, et leur fist délivrer
Deus cens hommes de tret pour l'asaut eslever.
Or se pèvent mout bien Hermignagois vanter
C'onques jour de leur vie n'eurent tant à porter

Qu'il orent, ains c'on vist le solail esconser.

Apriès ces trois batailles qui s'en vont asprement.
A fait li nobles dus aprester vistement
Mille homes de Paris, tout à piet plainement,
Armés de haubregons bien joliement,
Gantelès, capelinnes, bracelès ensement.
S'avoient des blans jaques, che fu leur viestemens.
Che jour s'i enployèrent bien et soufissanment;
Si fissent li bouchier qui mout sont bonne gent,
Et des bourgois plentet et marçans ensement.
Li maistres des bouchiers les conduist plainnement,
Et Guillames Le Gois son fil o le cors gent.
Li dus leur fist livrer à leur commencement
Cinq cens homes de trait et des varlès granment,
Et par entre les rues les fist aler briefment
Par derière les vingnes, sique en un movement
Enteront ens la ville, s'il pèvent nullement;
Et li dus enmena trestoute l'autre gent
Desus une montaingne; là pèvent voir clèrement
Trestoute l'ordenanche et tout le caplement,
Afin, s'il est besoing, qu'il aient confortement;
Et ausi se les autres yssent aucunement
Tous hors de Saint-Denis, que tos et caudement
Il soient recheus bien et hardiement.
Mout fu saiges li dus et plains de bon ensient;
Et Jhésus li aida che jour si grandement
Qu'il en sera parlet cinquante ans plainement.

Quant chil de Saint-Clo virent de toutes pars venir
Gens d'armes viers le pont, pour eux à envaïr,
A tous leur capitaines ont fait le fet sentir.
Li grans sires d'Anboise en fu lie sans mentir;
Guillame Batillier en fu un autre sans falir,
Et Jaques de Sedan qui mout fist à cremir.

Si fu Mansars du Bos, c'on fist depuis morir.
Trois cevaliers gascons y vot-on establir;
Chil wardoient le pont c'on ot volut traïr.
Trestous ces capitaines que vous m'oés jehir,
Quant virent nos gens d'armes si en soursaut venir
Pour prendre les trois rues, près pour eux asalir,
Sachiés ciertainement qu'en eux n'ot qu'esbahir.
Dont dient l'un à l'autre : « Ch'est chi au pis venir. »
— « Segneur, che dist Mansars, il nous faut pourvéir.
» A Saint-Denis nous faut mander, sans alentir,
» Que nos segneurs viengnent vistement secourir. »
Dont il font un varlet apiertement courir,
Mais trop tart y venront pour eux à garandir;
Car anchois qu'il y viennent, en faura maint morir,
Ensi que vous orés en l'istore jehir.
Huymais porés oïr fier estour maintenir.

Segneur, or entendés, pour Dieu le droiturier.
Droit au pont de Saint-Clau vont l'estour commenchier;
Cheus qui warder le durent, s'en vont aparelier.
Il estoient armés si bien qu'à souhaidier.
Si vinrent ès barières pour le pas calengier,
Et firent espringalles et gros canons drechier,
Qu'il firent sus no gens descliquier;
Mais Jhésus les warda che jour de mehagnier.
Ches archiers d'Engletierre s'i vorent enploier;
Plus drut vollent sajettes que les naiges en jenvier,
Et se traient si roit, en véritet jugier,
Que quant une des flèches ataint un chevalier,
Elle piercha tout outre se pièche d'achier,
L'aubiert et l'auqueton, et le fait convoyer
Jusques à l'autre paroit et tout outre pierchier,
Tant c'on voit par derière le fier trenchant d'achier.
Che cremoient forment baron et escuyer.
Che jour en y ot mort plus d'un demy-myllier;

Plus doutoient le trait que le diable d'infier.
De freniestres et d'uis se veullent là targier;
Mais il y ot laiens maint bon arbalestrier
Qui furent de Gascongne, pour vray le puis jugier,
Et des bidaus osi qui de dars sèvent lanchier;
Et les arbalestriers, dont je vous veul plaidier,
Avoient arsbalestres dont les ars sont d'achier,
Qui aloient si roit, bruiant comme tempier,
Que tout çou qu'il ataingnent, font tout outrepierchier.
Se Dieus n'euist en garde les nostres qu'il ot chier,
Il euissent che jour le pant acatet chier.

Segneur, or entendés, pour la Vierge loée;
A l'asaut de Saint-Clo fu grande la mellée.
Les trompes y sonnoient tout haut à le volée;
Archier, arbalestrier faisoient grant huée.
Ces sajettes voloient plus drut que la grelée
Qui des nues descent par desus la ramée.
Chil de dedens en rechurent une piesme saudée;
Et gens d'armes venoient à chière esclufrée.
Sire Jehans de Gistielle et chieus de sen armée
Ens la première rue entrèrent à la volée.
Jusques à la barière vinrent lanche entesée.
Li uns porte une hace, et li autre une plomée
Ou une cuingnyette ou gisarme ou espée.
Là y ot de ces tonnes mainte ciercle copée.
Li pluiseur i montoient, et puis sans demorée
Main à main se combatent, en faisant grant meslée;
Et il leur jetoient pierres et cailiaus à volée,
Mais tant estoient leur chars par vigeur escauffée,
Qu'il ne contoient à riens, tant faisoient chière redoutée.
Sire Jehans de Ghistielle a s'ensègne criée;
Si fist li sénescaus de Hainau la contrée,
Et les autres osy qui sont de leur armée.
La péuissiés véoir toute ensaigne levée.

Li gentieux marisiaux à le chière membrée,
C'on nommoit Boucichaut, fist en se rue entrée;
Et Amer de Viry et chil de s'asanlée
A leur barière ont tos leur bataille mènée.
De haces et de pafus fièrent de randonnée
Parmi ces grandes tonnes, que de tierre ont comblée;
Les bailles détrenchièrent, mout firent grant huée.
Le grant segneur d'Anboisse si avoit amenée
Se gent, et fu par luy celle ruée wardée;
Mais si bien le warda, c'est vérités prouvée,
C'onques puis n'en yssi pour vent, ne pour orée;
Se ne li fu mestier de paier bien-alée.

Bouchicaus et Amer, segneur de Viry,
A l'assaut de Saint-Clo, pour ciertain vous afi,
Se portèrent mout bien, et tout li autre osy.
Sire Jehan de Guistelle se monstra bien hardy;
Osi fist li sénescaus de Haynau le gentil,
Et les bons Hainuyers qu'il ot aveucques ly.
La prumière barière mirent en tel party
De haches et de maques, que la baille rompi,
Et entrèrent dedens; mais je vous aciertefy
Qu'en leur autre barière sont cil dedens fuy;
Car à cascune rue, dont je vous parle chy,
Y ot double barière; s'en furent esbahy
Nostre gent, quant il ont tel afaire coysi.
Lors as autres barières ont très-fort asaly.
Or vous voray conter du segneur de Helly,
Et de celui de Ronc et des Englois osy,
Et de cheus de Paris; trop les mets en oubli.
Bouchiers et autres gens s'i esprouvèrent sy,
Encontre Hiermynagois s'en vont par tel party,
Quant ces haies trouèrent et ces vingnes osi,
Il sanle qu'il n'acontent à leurs vies un espy.
Bien souvent reboutoient leur mortel anemy

Tout jusques ens ès rues; là se sont requelly.
Mais no gent les ocient, pau en eurent mierchy.
Tout droit enmy ces vingnes les avoient flastry;
Chi deus, chi trois, chy quatre gisent mort estourdy.
Le commun de Paris che jour mout y valy;
Meïsmes les archiers, quant le trait fu faly,
Couroient à l'assaut et estoient saisy
De petites hachettes; cascuns bien se vendy.
A ces barières vinrent là où on asaly;
Ches bailles dehaiquièrent et ces tonnes osy.
Picars s'i esploitièrent osi par tel party
Que quy veist comment s'estoient envay,
Il desist: « Velà gens coraigeux et hardi. »
Et chil de dedens jettoient pierres par tel parti
Que ce sanloit effoudres qui dou chiel descendi.
Là fu Mansars du Bos qui crioit à haus crys:
« Avant, mes bonnes gens, soiés amennevis.
» Deffendés ces barières, car tantos séront chy
» Nos segneurs d'Orelyens et les autres osy,
» Par qui nous serons tous secourus et garis. »
Ensy disoit Mansars; mais pour vray vous afy
Qu'il ne vinrent point ainsy à tans pour ly.

Sire, Mansars dou Bos, à le hardie chière,
Fist bien et vaillantment deffendre la barière,
Et crioit à nos gens: « Retraiés-vous arière,
» Car jà n'i enterés en nesune manière. »
Lors leur fist envoïer après iaus mainte pierre.
Tant leur en fist envoier et devant et derière
Qu'il en ont effondret maint bacinet et visière.
Helly s'i esprouva de volentet entière,
Et li sires de Ronc y tient mout bien estière,
Et tout li autre osi; n'i a cel qui bien n'y fière.
Là ot un escuier qui de volentet fière
Entra dedens les bailles, pensant cheux de derière

Le deuissent siévir; mais à grant hibondière
Les reboutent si outre cheus dedens la barière,
Dont l'escuier convient laissier et le terrière.

Segneur, chest escuier par sen hardit coraige
Entra dedens les bailles; mais de che fist grant outraige.
Il estoit nés d'Artois, c'est Robiers de Paiaige;
Ensi fu-il nommés ou tans de son eaige.
Quant il se vit tout seul entre le gent sauvaige,
Jhésus-Crist reclama qui nos fist à s'imaige.
L'espée tient ou poing. Espris de fort coraige,
Fiert un Hiermynagois qui point n'avoit de targe;
Un tel treu li a fait tout parmy le visaige
Qu'à tierre l'abati; li sans lou quiet à vaige;
Mais uns Gascons y vient, qui d'une espée large
Li donna ou hatriel un tel grant desquiraige,
Que par dalès le bare quéy sans arestaige.
Là-endroit fu ochis, dont che fu grans damages.

Segneur, or entendés, pour Dieu de paradis.
Dechà le pont Saint-Clo, au lés deviers Paris,
Au prendre les barières fu mout grans li estris.
Là se portèrent bien li baron de pris.
Li sires de Guistielle y aquit mout grant pris;
Osi fist le sénescal de Hainau le païs
Aveuc ses Hannuiers qui sont preux et hardis;
Et-li bons Bouchicaus, marisiaus au fier vis.
Dieus! que bien s'i prouva Amer, chieus de Viris!
A le tierche barière estoit li bons Hellis,
Et li sires de Ronc qui point n'estoit faintis.
La véissiés Picars mout forment esboulis
Lanchier, férir, geter, carpenter à devis,
Dehequier ces barières; mout y avoit grans cris,
Et par entre les bailles avoit grans estequis.
L'un à l'autre poussoient de lanches par avis

Par delés les barières, où gisoit maint ochis;
Et chil Englès traioient ens la ville toudis.
Maint Hiermignas y ot de ces flesques mal baillis,
Des mousques d'Engletiere, qui leur font maint despis.
Li uns les ot ou brac, li autres ens ou vis,
Li autres ès costés, en poitrine ou en pis.
Tes en ot qui en ot ens ou cors cinq ou sis.
Onques plus fiers asaus, je croy, ne vous fu dis.
Par desus la montaigne les a li dus coisis;
Adont en loa Dieu, le roy de paradis,
Quant il vit au bien faire ses gens si entremis.
Ne say que vous feroie de court plait lonc devis.
Les prumières barières des trois rues ont pris,
Et li bons dus leur a un estandart tramis,
L'estandart de pointure et trois cens fierviestis,
Et des archiers nouviaus, frès et amennevis.
Or vous voray conter comment chil de Paris
Entrèrent ens la ville par haies et par courtis.
Onques mieux ne se portèrent Oliviers, ne Landris,
Ogiers de Danemarche, Extor, ne Margris,
Que firent à chelle heure trestous li blans viestis;
Car de Paris i furent gros varlès et massis,
Et des bourgois osy et dou peuple gentis,
Et les nobles barons, qui sus les anemis
Frapoient de ces haches ensement qu'estourdis,
(Qui ens leurs mains quéoit, de la mort estoit fis,)
Encontre Hiermignagois, qui là estoient commis
Pour warder les passaiges; mais pour vray vous plevis
Qu'il leur venist mieux à estre trestous à Saint-Denis.

Segneur, deviers les vingnes, à Saint-Clo, cheli jour,
Firent chieus de Paris à Saint-Clo un miervilleux estour
Contre les Hierminagois, qu'adont eurent leur tour.
De haces, de martiaux, de bons brans de coulour,
De plommées, d'espieus leur firent tele amour

Qu'à reculer se prirent Hiermygnas par paour,
Par les vingnes où gist pluiseurs mors par dolour;
Et li navret s'en fuient en menant grant tristrour.
Et chil Englois traioient apriès par tel vigour,
Qui jusques as penons leur entrèrent che jour.
Là crioient: « Monjoie! » no gentil vavasour
Et dient: « Vous morés comme faus traytour,
» Qu'ensi volés destruire vo roy et vo segnour.
» Droit-chi comme carongnes demorés sur l'ierbour.
» Que soiés mis en tierre, jà n'arés tant d'onnour,
» Car vous valés trop pis que gens Sarasinnour. »
Là frapoient sur yaus de si très-grant randour,
Qu'il les vont mehagnant; mout leur font de dolour.
Tout jusques ens la ville les cachent par tel tour
Que jusques ès barieres s'en vinrent li pluisour.
Là-endroit renforça la noise et le hidour.

Quant chil de Paris furent dedens Saint-Clo entré,
Tout droit en ce mouvement avoient conquesté
Les secondes barières chil de l'autre costé,
Car les Hiermygnagois furent tout destravé,
Quant virent que François sont ens la ville entré
Par desus les barières fu l'estandart levé
Que le duc leur tramyst, qui là l'ot advisé.
Adont en loa Dieu le roy de magesté;
Car bien set qu'il avoient les barières passé.
Et nos gens en Saint-Clo sont de tous lés entré,
Et huyoient en haut; ces trompes ont sonnet.
Picars, François y ont grant noise démené.
Ces Englois y traient, bien s'i sont esprouvé;
De haces, de martiaus, ont Hiermignas biersés.
Là peuissiés veoir grande mortalité.
La fu li quens de Quen, Offermont fu nommé,
Qui estoit d'Engletierre; mout fu escluffrés;
Maint Hiermygnagois ot celi jour afolé.

Osi fist Helli et Ronc, pau les ont déporté;
Et Picars les siévoient, qui bien s'y sont porté.
Mout orent Hiermygnasgois fort tans à che costé.
Le noble marissial, Bouchicaut apiellé,
Se porta vaillantment, et osi fist Amé,
Le segneur de Viry, de quoy j'ai devant parlé.
L'espée tient ou poing, maint en a craventé.
Le grant segneur d'Anboisse vit mout forment apressé,
De Picars et d'Englois en tour avironné;
Se orent de li prendre mout grande volenté,
Pour çou que il le virent si noblement armé;
Mais il estoit du tret mout malement navré.
Amer ichieus de Viry est à luy asanlé.
De l'espée li a tel horion donné
Desus sen bacinnet, que tout l'a estouné.
A tierre reviersa, puis ne fu relevé,
Car il estoit du tret si mallement biersé
Que li cuers li faly, droit là est déviés;
Là fu en cele plache depuis tous mors tués.
Là péuissiés véoir mout grande mortalité
Et grant ochision d'Iermignas sans pité,
Chevaliers, escuiers, morir à grant vieuté.
Guillame Batillier, un cevalier douté,
Qui estoit de Bretengne, quant il ot avisé
Le grant ochision, Jhésus a reclamé.
Uns gros varlès Picars l'a tellement hasté,
Que d'une grande hache l'ot si fort atasté
Desus son bacinet, que tout l'a esfondré;
Amont desus le chief, l'a malement navré.
Là le prist, veulle ou non, et se l'en ot mené
Tout droit parmy les vingnes; mais on li a osté
D'Englois qu'il encontra, mout en fu aïrés;
Et on dist un parler qui bien est avérés :
Le plus fort vaint le fuevele, et forche paist le pré.

Segneur, à celi jour fu grant la desconfiture
A Saint-Clo droitement; là y ot grant murmure.
Hiermignagois y orent une journée dure.
On les tue et mehaingne, comme bieste en pasture.
Là fu Mansars du Bos qui point ne s'aséure.
Quant il vit que sus eux retourna l'aventure,
Jhésus-Crist reclama, qui de la vierge pure
Volt naistre purement sus caste couvreture;
Puis souffri mort en croix pour nous rendre peuture.
« Ay! vrais Dieus, dist-il, qui fourmas créature,
» A qui tu donnas sens, volentet et mesure
» De rengner en che monde par bonne noureture;
» Vrais Dieus, le prumier homme as fourmet à ta figure:
» Désobéy à toy par vanité obsecure,
» Ten commant trespassa, dont puis souffri laidure.
» Et j'ay désobéy par ycelle estature
» Encontre men segneur, qui m'amoit d'amour pure.
» Se voy bien et conçoy, par veritet séure,
» Qu'il m'en convenra souffrir painne et male aventure.
» Et la mort si m'esquiet, j'en voy l'enclosure.
» Je te prie, vrais Dieus, dous pères de nature,
» Que ainsçois que mes cors muire à si grande laidure,
» Que j'aie par ta grasse connisanche séure
» De jehir mes mesfais, par repentanche pure,
» Par coy mon esperit, sans souffrir paine obsecure,
» Puist en la fin avoir glore qui tous tans dure. »

Sire Mansars du Bos fist à Dieu orison,
Et Englois et Picars l'asallent à bandon.
Uns cevaliers picars de sen estrasion
Le contendoit à prendre, pour enmener prison;
Mais Englès furent trop, n'i pot avoir foyson.
Et osi avoit-il mieux se dévotion
De lui rendre as Englois, pour ce que par rençon
Cuidoit bien escaper, s'il l'ont à leur coron.

Uns escuiers englois, qui estoit de grant non,
L'apriessa tellement qu'il se rendi prison.
L'Englois le créanta et osta sen baston,
Et enmena Mansart sans point d'ariestison,
A l'aïde qu'il ot de cheus de sa parchon.
Depuisedi en ot mout grande raençon
Dou peuple de Paris, ensique nous diron,
Car il orent plus chier à lui tenir prison
Que che qu'en Engletierre ainsi le menast-on;
Puis li firent coper le chief sous le menton.
Se fu mout grant damaiges qu'il sen afecsion
Tourna à cheus de delà, par fole opinyon,
Car mout vaillans estoit et de très-bon renon;
Mais cheus qui escaucine encontre l'esguillon,
Il se point doublement, dont il a quisenchon.

Segneur, Mansars du Bos fu pris, comme je vous di,
Droitement à Saint-Clo, qui est delés Paris.
Guillames Batilliers y fu ensement pris,
Et des autres pluiseurs; s'en y ot mout d'ochis,
Et li autre s'en sont chà et là enfuis.
Li uns s'enfuit par les vingnes et li autres par les courtis;
Mais en courant apriès, là ot grant espautris.
Ces cevaliers gascons, qui furent desconfis,
Quant virent qu'il n'aroient ne secours, ne miercis,
Jusques au pont reculèrent; là fu grans li estris.
Cascuns pour luy sauver fu droit là reviertis.
Desus le pont montèrent; mais pour ciertain vous dis
Que tel priesse i avoit, tel dolour et tel cris
Et tel recullement et si grant boutéis,
Qu'il en noia ens l'iaue plus de trois cens et dis.
L'un sur l'autre montoient tout ensi que brebis,
Et nos gens par derière les avoient ochis.
Et quant cil qui estoient par desus le pont mis,
Virent nos gens venir par leur soutil avis,

Il ont levet par force tantos le pont-levis;
Dont véissiés en l'iaue Hiermignagois salis :
Qui toute ne le pot boire, jamais n'escapa vis.
Pour les armes ne porent noer à leur devis.
Je croy que puis le tans que Dieu fu en croix mys,
On ne vit tel asaut, pour vray le vous plevis,
Qu'il y ot à Saint-Clau le jour que je vous dis.

Droit au pont de Saint-Clo, là vont recommenchier
L'asaut et le mellée et l'estour fort et fier.
Pluiseurs Hiermignagois y véissiés noier.
Li aucun reculèrent par dedens le moustier;
Mais Englois et Picars s'i vorent asaïer.
Là péuissiés véoir de lances estequier,
Effondrer ces verières et ces huis défroussier.
Là ot manit fort asaut, qui mout fist à resoingnier.
Laiens fu le traïtre dont je vous di prumier,
Qui ot vendut Saint-Clo à le gent l'aversier.
Colinnet de Puiseus ot non au vray jugier.
Il fu montés en haut ès vautes du cloquier;
Mais ce ne li valut le monte d'un denier,
Car uns varlès picars, fort et rade et légier,
C'on nommoit Capelet, hardi homme et légier,
Il estoit nés de Lile, chis se vot avanchier,
Dedens l'églisse entra, se monta ou planquier.
Tant fist qu'il ramena ce Colin prisonnier.
Véut l'ot autre fois, bien le sot rencerchier.
Chieus se rendi à luy, se li vaut suplier
Qu'il péuist escaper, pour raenson païer.
Mais Capelet jura le Père droiturier
C'au duc le rendera, sans point de l'atargier,
Car il set de ciertain, bien l'en vora païer.
Et il n'en fali mie, si en ot bon loïer.
Puis fist-on le traïtre à Paris justichier.
On li copa la tieste, ce fu li prumier fait;

Et en quatre quartiers le fist-on détrenchier,
Et à cascune porte en mist-on un quartier.
Ensi doit-on traïtres se desierte païer.

Segneur, dedens Saint-Clo, ensi que je vous di,
Furent Hiermynasgois tous tués et ocis
Et envoiés dedens l'iaue, et navrés et maumis,
Voire cheus qui avoient droit là pris leurs logis.
Petit en escapa, qui ne fuissent à fin mis,
Se ne furent aucuns cevaliers de pris
Qui estoient Gascons, aveuques leurs sougis.
Se furent à garant pardesus le pont mis.
Les autres furent tous matés et desconfis;
Et nous dist le matère où chis livres fu pris,
Qu'il en morut droit-là plus de sept cent et sis,
Chevaliers, escuiers, sans les varlès petis;
S'en y ot bien cinq cens dedens l'iaue flastris.
Là furent ces hosteux et fustés et esquis;
Ces grans malles toursoient pardesus ces roncis.
Bahus, bouges, harnois, armures et abis,
Cevaus et palefrois, grant esquier ont conquis.
Les mors qui là estoient, furent tos desviestis;
Osi nus demoroient c'uns pelés paresis.
Là gisoient par tierre, nul n'en ont enfouis.
Quant li dus seut le fait, mout en fu resjoïs.
Jhésus-Cris grasia, le roy de paradis,
Et le bon marisial de coy devant vous dis,
Et le viesquens de Bar, qui fu de sanc gentis,
Et autres cevaliers et sept cens fierviestis
Que li dus de Bourgongne avoit au pont tramys,
Qui tous neux estoit fais au lés viers Saint-Denis.
Sus vaissiaus fu fondés; mais chieus que je dis,
Wardèrent là le pas, comme preus et hardis,
Contre cheus de la ville qui estoient garenis.
Les enfans d'Oreliens, les dus et les marcis,

Avoient ensamble leurs gens et leurs sougis.
Se furent à ceval trestous montés et mis
Pour aler secourir à Saint-Clo leurs amis,
Mais ou tans de l'avent venront, je vous plevis.

De Saint-Denis issirent d'Oreliens li enfant,
Et le duc de Bourbon, qui mout s'ala quidant,
Le conte d'Alençon et Labret en sievant,
Et Biernars d'Iermignac qui tos les va sievant.
Amer de Salebruce n'i fu mie falant;
O les autres ala, mais je vous acréant
Que quant li marissal de Bourgongne au cuer franc
Et les bons cevaliers qui le vont compagnant,
Ont quoisit l'issue et qu'il en y ot tant,
Il repassèrent l'iaue, mais le pont vont brisant.
Grant part en despechièrent, puis s'en vont retournant,
Et revinrent au duc; se li vont recordant
De cheux de Saint-Denis qui venoient avant.
Bien les coisi li dus; se se fu avalant
De desus la montaingne, dont il fist que vaillant,
Car il mist piet à tierre, se se va ordenant
Ses batailles mout bien et les fu arengant
Tout contreval le rue. Ses archiers mist devant,
Qui commenchent à traire, quant virent apierchevant
Les félons Hiermignas, qui fort vont cevauçant.
Li dus va ses batailles mout bien aparellant
Pour iaus à rechevoir, se l'iaue vont passant;
Et fist tost despouiller se banière plus grant,
Et sonner ses trompettes qui furent bondisant.
Et quant chieus de delà quoisirent l'aparant
Et séurent de leurs gens qui tous sont mors gissans,
Il n'osèrent passer, ains furent recullant;
Mais il laissent au pont une garnison grant
Pour warder le passaige, qui les voist siévant;
Et pour leurs gens furent courouchiés et dolans.

Forment les regretoient, mais ce fu pour noiant.
Qui est mors, il est mors; il n'a plus riens vaillant.

Quant li dus d'Oreliens et celi de Bourbon,
Et li quens d'Iermignac et Jehans d'Alençon,
Et Carles de Labret qui cloca dou talon,
Pierçurent à Saint-Clo le grant destruision
De leurs gens, qui sont mors en tel disension,
Mout menèrent grant duel et orent soupechon,
Tant que de grant paour firent repairison;
Mais au pont de Saint-Clo lassièrent garenison.
A Saint-Denis entrèrent en grant confusion,
Et nos gens les huioient, comme se ce fussent mouton.
Tout jusques à viespres fu le duc bourgegnon
Atendant sus les cans en noble establison;
Mais ains ne s'avancha cevaliers, ne baron,
Qui de livrer bataille euist dévotion,
Ançois à Saint-Denis rentrèrent à bandon.
Là-endroit se quatisent, ensement que coulon
Font ens leur coulombier, quant voient le faucon.
Et puis quant il fu nuys, apriès solail escons,
Retourna li bons dus et se colation,
Et revient à Paris, et o luy si baron.
Droitement à telle heure qu'il wida, ce dist-on,
Rentra dedens la ville à noble establison.
A douze eures en la nuit estoit ou environ,
Dont y ot en Paris grant consolation
Pour la noble journée dont Dieus leur ot fait don;
Et chil de Saint-Denis n'avoient se duel non,
Car il avoient fait grande pierdition
Des milleurs de leur ost, trestout à esliçon.
Adont par des espois prirent colation
De raler à leur lieu et en leur mansion;
Car, puisqu'il leur mesquiet, bien voient le façon.

De là plus demorer ne leur sambla pas bon,
Se ne leur vient vitaille, ne nulle garison.
Tout avoient toursés devant ens la saison,
Mais point n'orent loisir, che vos dist le cançon,
De mener aveuc iaus ne cars, ne careton,
Ne juiaus, ne avoir, ne nule garnison,
Ançois soudainement, à coite d'esporon,
S'en alèrent par nuit tout li plus haut baron,
Sans dire : « Siévés-nous, car nous nos en alons. »

Segneur, ce fu en l'an de Dieu de magesté
Mille et avec iiii. c. et xi. en vérité,
VI. jours droit en novembre, furent bien retourné
Les faus Hiermignagois, dont ge vous ai parlé.
Droitement à Saint-Clo furent-il rencontré.
Plus de quatorze cens en y ot demoré,
Pris, tués et ochis et en Saine effondrés,
Dont li hoirs d'Oreliens furent si aïré
Que avecques leurs barons qui leur furent privé,
Ens l'autre nuit apriès s'en fuirent désevré,
Car il orent paour, c'est fine vérité,
Que de cheus de Paris ne fussent revidés.
Les mestres se partirent sans avoir mot sonné;
Mais joiel, ne trésor il n'en on porté.
Leurs carois estoit là sus le marquiet trousé,
Cargiés d'or et d'argent qu'il orent desreubé,
Et de vaiselement, de maint hennap frosé.
On y trouva un car qui estoit atelé,
Tout carquiet de blans doublès c'on avoit monnaé.
Si ot un autre car carquiet en vérité
De hernas, de juiaus qu'il avoient enblé.
Ce trouvèrent François, quant furent ens entré.
Maint bahut, mainte malle orent laiens trouvé,
Et maint ceval osi; car si furent hasté

Les faus Hierminasgois, dont je vous ay parlé,
Que, quant leurs segneurs virent si très en haste alé,
Cuidèrent que François viengnent de Paris la cité.
Se n'orent point loisir d'iestre à ceval monté,
Ne de mettre les brides, ne d'avoir ensiellé;
Ains en yssi à piet celle nuit grant plenté.
Li grant maistre orent jà le Saine trespasé
Droit au pont de Saint-Clo, et se sont arouté
Par desus leurs cevaus qu'il ont fort tangonné;
En alant enviers Dreux ont fort esporonné.
Et chieux de Salebruece, que on apielloit Amer,
Aveucques Huefalie et d'Alemans plenté
S'en vont deviers Loraine, de courir abriévé.
Hiermignagois s'en vont; mout furent destravé,
Car au passer le Saine ont l'un l'autre apriessé,
Tant que par dedens l'iaue en noia grant plenté.
Li aucun au nuef pont ont leur voie tourné,
Qui ne savoient mie que de l'autre costé
Fust ronpus, ne brisiés; se furent sus montés,
Dont bien cinq cens en furent dedens l'iaue esfondrés.

Vaisent Hiermignagois mallement desconfis;
Deviers le Normendie s'en sont pluiseurs fuis.
Or fu che grant défaute qu'il ne furent siévis,
Car le plus grant partie en fussent mors ou pris.
Sitos que ces nouvielles seurent chieus de Paris,
Tout li plus en loèrent Jhésus de paradis,
Et li dus de Bourgongne en fut mout resjoïs.
Adont fist envoïer par dedens Saint-Denis.
Helli et Bouchicaut furent à che commis;
Aveuc maint sodoier y vinrent à estris.
Mout fu grans li avoirs qu'il y orent conquis.
Les carois trouvèrent, de coy devant vous dis,
Cargiés d'or et d'avoir et de juiaus et de hennas massis.

Tant qu'est de ce trésor, il fu au roy aquis.
S'en païa sodoiers qui estoient resjoïs.
Li rois mena grant joie, quant li fais l'en fu dis.
Hiermignagois s'en fuient hors de cestuy païs
Pour çou c'on les avoit à Saint-Clo rafresquis.
Adont li fu li fais racontés et dis trestous
Comment Englois les orent biersés et amenris.
« Hé, Dieus! ce dist li rois, pères de paradis,
» Qui vit onques tel cose venir en ce païs,
» Qu'ayde me convient querre à mes anemis
» Contre ceus qui deuissent estre bien mes amis? »

Segneur, apriès cest tierme dont je fai mention,
Des faus Hiermignagois grant justice fist-on.
On en copa les tiestes par exsécution.
Se fu le traytour mis à destruission,
Qui ot vendut Saint-Clo, ains n'y ot garyson.
Il fu escairtelés et pendus à bandon;
A cascune des portes un quartier en mist-on.
Et cheus qui furent mors, gisoient ou sabelon
Sans eux à enfouir; et de l'autre parçon
Sus cheus qui furent vif, sentense jeta-on.
Escumeniés furent par maintes régions;
Puis asist-on Estampes, et là fu pris Bourdons.
Se fu menés en Flandres, et maint autre baron;
Et au quens de Saint-Pol rendi-on Pierrefons.
Puis fu devant Couci une longue saison,
Mais enfin se rendi et maint castiel de non.
Bonnes villes et autres a traist à se parçon
Le noble roy de Franche, sicomme fu raison.
S'en furent dessaisi si anemy félon,
Et encore aront pis, s'il plaist à Dieu et à son non;
Mais pour ce tans présent finerons no cançon
Jusques à tant que matère arons pour le cruçon.

Dieux doinst que che puist estre à le salvation
Du roi et du roiaume et du duc bourgegnon
Et de tous cheux qui ont loial opinion!
Amen. Que Dieus l'otroit par se rédemsion!

Fin.

LE PASTORALET.

Chi commenche le Pastoralet, ou quel Bucarius faintement par pastourrie descrist la division des Franchois et la désolation du roialme de France. Et qui légièrement vorra entendre ceste fiction, sy voie la briève exposition qui est après la fin du livre. Et sachent tous qui cest présent livre verront, qu'il est fais principalement à l'onneur et loenge de très-noble et très-exellent prinche Jehan duc de Bourgongne, conte de Flandres et d'Artois, qui en son tamps fu moult preux et vaillans, et tant loialment ama le roy Charle Sisime, le roialme et le bien de la chose publique qu'en la fin en morut comme il appert ou livre qui s'ensieut, dont primièrement dist le prologhe en ceste manière :

A tel escrivain tels escris :
Humbles sui et pour ce j'escris
Humblement en matière basse.
Sy me doinst Diex tamps et espasse
De mon propos à fin mener.
Je me vorroie moult pener
De bien dire, se je sçavoie,
Et de trouver couverte voie
Sans apertement révéler
Les fais de quoy je voel parler,
Qui bien sont digne de mémore :
Sy m'estoet laissier droite histore

Et tourner aux fables couvertes
Où seront dittes et ouvertes
Les paix, les gherres et les tours
Des bergières et des pastours
Qui sont de haulte extraction.
Jà en orrés la fiction
Qui à bon droit les loiaux loe
Et les fauls desloiaux desloe,
Pour exemple c'on doibt fuir
Le mal et le bien ensuir;
Mais, s'en ce traittié nouvelet,
C'on nomme le Pastoralet,
Ne dy bien et bien ne m'emploie.
Je pry humblement et me ploie
Que là où j'ay mal sermonné,
Pour Dieu tout me soit pardonné;
Car plus sage de moy s'amuse,
Et, se pour estrangier ma muse,
Je parle des diex des païens,
Sy sont les pastours crestiens
Et moy. Comment que le fachons,
Or est tamps que nous commenchons
Au traittié pour brief raconter,
Et laissons le prologhe ester.

S'ensieut le primier chapitre qui contient la jojeuseté c'on faisoit à Paris et ailleurs en tamps de paix.

Talent me prist dès mon enfance,
D'aler veoir la contenance
Par la grand région gaulloise
Des pastouriaux sur la failloise,

40. *Failloise, faloise*, hauteurs couvertes de mousse, falaises.

Sur les champs et sur les aunois
Qui là gardoient antenois,
Aignaux, moutons et berbiettes
Et les pluisours boucs et chievrettes.
Sy me mis tantost à la voie;
Mais en cheminant pas n'avoie,
Diex le scet, ne soussy, n'esmay,
Car il estoit le mois de may,
Que toute nature s'esjoie.
Lors m'en alay faisant grant joie
Tout parmy plaines, monts et vauls,
Sans point redoubter les travauls,
Et passay marès et riescages
Broelles, bruières et boscages
Où vy verdoier la flechière,
Le joly jonc, l'erbe chière
Et le plaisant rosel marage;
Mais, ainsy faisant mon voiage,
Par mainte fois tant escoutay
Dechà, delà où me boutay,
Que bien oy que sans gabois
Sur tous aultres liex le hault bois
Qui sist en la roial contrée
Droit enmy, non pas à l'entrée,
Estoit proisiés et renommés
D'estre vers, foellis et ramés,
Plaisans, herbus et floretés
Et plains de grans jolivetés,
Et qu'en ce hault bois se tenoit,
Où grant léèce démenoit,
Sans faire plainte, ne plourrie,
La droite flour de pastourrie.

42. *Antenois*, chevreaux.
55. *Riescages*, terres incultes.
54. *Broelles*, *breil*, *breul*, buissons.

Pour ce se fist tant aproisier
Le bois où croissent ly noisier,
Ly chesne et ly haistre joly ;
Et chascuns lors parloit de ly
Et en disoit droites merveilles
Et teles c'oncques les pareilles
En nul raconte, ne devis,
N'avoie oy à mon advis.

Quant j'entendy la renommée
Du hault bois de la place amée
Et qu'en tout le roial pourpris
N'avoit lieu de sy très-hault pris,
Tart me fu que le bois véisse.
Lors, sans ce que délay féisse,
M'en sui au joli bois venus
Où l'en célébroit à Vénus
En lui offrant beaux roussignols
Bien chantans, jolis et mignos;
Et pour l'amour de la déesse,
Vaurrent les pluisours par léesse
Dessus l'erbette caroler,
Saillir, treper et flajoler,
Chanter, corner, lirer, muser
Et espringhier sans refuser,
Et mener tel glay et tel bruit
Que le bois en résonne et bruit
Par sy hault retentissement
C'onques mais écho telement
Ne respondy à toutes voix,
N'à tous sons, com en ce hault bois.

Pour miex tout oïr et véoir,
Sans moy à l'entrée séoir,
Tant trespassay praiaux et landes

Et arbres portans nois et glandes
Et petis vergiers clos de sois
Qu'en ung lieu entre deux houssois.
Soubs ung pouplier d'odour bien saine,
Auprès d'une clère fontaine,
Trouvay, tant y fuy ententis,
Les pastours roiaux et gentils,
Dont je ne fui pas poy joïeux,
Mais en mon coer non anoieux
Me loay de bonne fortune,
Que je ne croy pas qu'au fort une
Tele ou pareille compaignie
De bergiers, ne miex ensaignie,
Plus jolie, miex jupelée
Fust tant comme la terre est lée.

Nuls hom ne porroit exprimer,
Ne bon réthorique rimer
La noblèce que je trouvay,
Tout ainsy qu'illoec arrivay;
Car en ce gracieux destour
Estoit le noble et hault pastour
Florentin, maistre du pourpris.
Et la chose dont plus le pris,
C'est que j'oy qu'il fu nommé
Partout le pastour bien amé;
Car il estoit douls et rians,
Beaux parliers et humilians,
Ne nuls, se ne fust par envie,
Ne le héist jour de sa vie;
Et, pour parler de sa beaulté,
J'ose bien dire, pour briefté,
Que nature tout à devis

107. *Sois*, haies. 127. *Florentin*, Charles VI.

Le fourma de corps et de vis,
Et lui donna force et valour
Et fine coulour sans palour,
Syque par raison ne dut mie
Tels pastours estre sans amie :
Sy ne fut-il; car Belligère,
La très-amoureuse bergière,
Qui là dansoit sur l'herbe drue,
Estoit par convenant sa drue,
Laquelle, s'en sui souvenans,
Estoit jolie et avenans,
Mais n'avoit à quart, n'à demi,
Sy grant beaulté que son ami;
Car elle estoit basse et brunette,
Mais touse n'y ot tant jonette,
Plaine de sy grand gaieté,
Ne de sy grand joliveté,
Sy amoureuse, ne sy lie
Que ceste bergière jolie.
Tant en fist et tant y pensoit
Que plaisamment récompensoit
La deffaulte de sa beaulté,
Syqu'au fort rien que loiaulté
Ne lui failloit, et sans amer,
Amer ce que debvoit amer;
Car elle estoit gente et plaisans,
Mais en ce fu moult desplaisans
Que vers son ami se faussa.
Florentin amie fausse a,
Tout soit-il beaux, gens et adrois.
Vénus, ce qui ne fu pas drois,
Vulcan gherpy et Mars ama,
Et assés fu qui l'en blama,

143. *Belligère*, Isabeau de Bavière. 152. *Touse*, femme.

Quoyque Vulcan fust lais et vils
Et Mars fust plus esmanevis.
Qui dont loera Belligère
D'estre en coer sy fole et légère
Que de frauder, ne décepvoir
Son ami pour plus lait avoir?
Et s'il fust plus beaux, ne doit mie
Ainsy changier ami amie;
Car c'est blame et desléaulté.
Femme, pour vertus, ne beaulté,
N'aura honnour, tant soit jolie,
S'elle fait de son corps folie;
Ne bien faire, dire ou penser,
Ne l'en poeent récompenser
Qu'elle soit en honnour remise.
Miex vaurroit jusqu'à la chemise
Tout perdre à femme que s'onnour :
Rien n'a, qui vit à déshonnour.

Illoec entre les esbatans
Tristifer tristièce portans
Estoit, et tout fust-il jolis,
Trop bien sambloit mérancolis;
Car il avoit ung pensement
Malvais, qui lui faisoit tourment,
Qui lui faisoit au coer destresse
Syqu'en apparoit la tristresse.
Ung pensement malvais avoit
D'amer ce qu'amer ne debvoit :
D'amer, amer. Ne debvoit mie
Amer de son ami l'amie.
Las! il l'amoit; il l'amoit, las!
Qu'au dire preng poy de soulas,

190. *Tristifer*, le duc Louis d'Orléans.

Et que volentiers m'en téusse
Se par droit taire m'en déusse!
Mais tant sert à ceste matière
Que, se je voel faire oevre entière.
En siévant la commune fame,
Il m'estoet dire le diffame
Des foles amours Tristifer
Qui le coer a plus dur que fer
Et de desraison tout noirchy,
Quand en soy pense ce que chy
Après diray, quand tamps sera.
Blasmés soit, qui blasme fera.

Au pouplier flairant et foelly
Estoit Léonet : c'est celly
Que je ne dois pas oublier,
Ains voel et vorray publier
Ses meurs et dire sa bonté.
Tant est plains de grant loialté,
De hardement et de hault pris,
Que n'a son pareil ou pourpris.
Trop est cremus et redoublés,
Car il est, se vous m'escoutés,
Débonaires à ses amis
Et fiers contre ses anemis.
Au besoing à coer de lyon.
Il ne poet que n'y oublion
A dire toute sa bonté;
Quand à parler de sa beaulté,
Il est moult gens et bien fourmés,
Bruns et barbus et bien amés.
De s'amie qui rest plaisans.
De Lupal ne seray taisans,

216. *Léonet*, Jean sans Peur, duc de Bourgogne. 234. *Lupal*, Bernard d'Armagnac.

Qui avoit illoec son repaire.
A Léonet est tout contraire
De meurs; car couars est et fauls.
En lui a assés de deffauls.
Il a condition lupine,
Car il est tout plains de rapine
Comme fu jadis Lychaon,
Et Pompal ressamble au paon,
Qui vait illoec faisant la roe
De son jupel, et vire et roe
Dechà, delà, moult grossement,
Et se comtoie cointement,
Plus que nul paistre que l'en sache;
Et Tristifer à soy le sache
Pour en faire son messagier
D'amours, dont bien se voelt chergier;
Car à Tristifer voelt complaire,
A qui qu'il en doie desplaire,
Pour le bien qu'il attent de ly
Et qu'il le face plus joly
De gans et de nouveau chapel
Et lui racroisse son tropel.
Ainsi art tous de convoitise
Pompal pour furnir sa cointise,
Qui jamais ne sera furnie.
Enfers et la pute honnie,
Le fu qui apète flamer,
Le parfont gouffre de la mer
Et coer d'avers dont je dy fy,
Ne sont nulle fois assouffy.

Ces paistres et aultres pluisours
Qui de grans tropiaux sont duisours,

242. *Pompal*, Clignet de Brabant.

Moiens et petis bergerons,
Dont chà en après conterons,
Et mainte gaie bergièrette
Trouvay au pouplier sus l'erbette,
Qui là chantent, dansent et balent,
Saillent, trèpent, rient et galent
Et demainent tel esbanoy
Que point du pareil parler n'oy.
La feste y est grans et plainière,
Puis d'une, puis d'aultre manière.
Grans est la joie oultrement,
Et très-plaisant l'esbatement.
Sur toute rien moult m'abelly
Que Tristifer coler joly
De fin achier, bien brunoiant,
Ala à ce point ottroiant,
Ne sçay quele chose pensoit,
A Maret qui le miex dansoit;
Et Maret de coer enterin,
Pour le beau coler acherin
Qui ert pointus com il convint,
Comme courtoise, plus de vingt
Mercis au pastourel rendy;
Et puis la belle dont je dy,
Pensans qu'en donnant l'en acquiert,
C'une bonté l'aultre requiert,
A Tristifer a redonné
Ung chapelet tout boutonné,
Dont il l'enclina bassement
Et remercia doulcement.

Droit à celly point la carole
Renforcha où Pompal carole,

284. L'auteur ne nous a pas appris le nom de cette dame.

Lupal, Léonet, Belligière
Et Tristifer et sa bergière
Et Florentin le hault pastour
Et tant d'aultres que par nul tour
Ne les puis nommer, ne le sçay.
Lors en les regardant pensay
Que sy très-haulte bergerie
Ne fu mais en herbergerie,
N'en champ trouvée, ne véue.
Et se j'ay grant léèce eue,
Ce ne fait pas à demander;
Car où hault bois, sans descorder,
Les pastouriaux gais et volages
En lor flajols, chansons boscages,
Pour resvillier l'esbatement,
Disoient moult sauvagement,
Et jouoient le pirdouy
Tant doulcement que qui l'oy,
Tout fust lors en mérancolie,
Tost refu sa pensée lye,
Nes ly foucq qui auprès paissoient,
Pour les sons escouter cessoient,
Et la fontaine s'arrestoit.
Quant il me membre que c'estoit,
Mon coer encore s'en resjoie,
Et m'est advis que celle joie
Voy que je vy sy volentiers,
Quand en dansant par les sentiers,
Ainsy que pour gage d'amours,
Ly bergieret plain de bons mours,
Aus bergièrettes panetières
Donnoient belles et entières;
Et celles tant s'abandonnoient
Qu'à ces pastouriaux redonnoient
Botes, boistes et aleniers

Qui valoient mains beaux deniers;
Et les douls yex s'entrefaisoient
Par contenances qui plaisoient,
Et s'entr'estraindoient les dois
Tout doulc, non pas en boufardois;
Et que plus fu, souvent avint
A dix ou à douze ou à vingt
Que l'en les baisoit en la face.
J'ay paour que je ne m'efface
A trop parler : sy m'en tairay,
Fors que je dy bien et diray
C'oncques plus joieuse assemblée
Ne fu en appert, n'à emblée;
Car chansons nouvelles disoient
Et adès de danser frisoient,
Sans nulle aultre chose songier,
A moins tolt dormir et mengier.

Quand je vy cest esbatement
Si grand, sy bel parfaitement,
Tant me plut que pour dire voir
Millour tamps ne vausisse avoir;
Car c'estoit un droit paradis,
Se cest déduit durast toudis;
Mais non, car sicomme la mer
Voit-l'en par tempeste escumer,
Après ce qu'el a esté quoie,
Vit-l'en ceste joyeuse joie
En la fin, et cest esbanoy
Retourner en doel et anoy.
Après cler tamps vient la nuée.
Joie mondaine est tost muée;
Plaisance souvent petit dure,
Et la retournée en est dure.
Bien le scèvent certainement

Cil qui vivent mondainement.
Ne fault aultres tesmoings trouver,
Car bien sont deux pour le prouver.

Ainsy que j'ay dessus conté,
Ont grant pièce au pouplier festé;
Mais, sicomme l'en dist à plain,
Toudis ne plaist par joly plain.
Uns coers nouveleté désire;
C'est ce qui fist, bien le puis dire,
La pastourrie départir
Du pouplier, et lors, sans mentir,
Aler séoir en reposant
Au mayolier vert et plaisant,
Où la belle fontaine sourt,
Qui parmy le joly val court,
Où les flourettes espanies
Soelent les plaisans compaignies
De soef odour encenser.
Lors Tristifer vault son penser
Par Pompal mander à sa mie
Qui Belligère n'estoit mie,
Mais Maret la touse mignote.
Tristifer mie ne s'assote
De seule amie, car toudis
En a, ce dist-l'en, noef ou dix
Ou plus, syc'on n'en scet le conte.
Mais Belligère tout sourmonte,
Et plus est-il de s'amour point,
Quoyque la belle n'en scet point,
Fors par regars qui sans cesser
La font à Tristifer penser:
Il pense à elle, et elle à ly.
Et s'a ami sy très-joly,
Avoec qui soubs le mey donoie;

Mais forment ly poise et anoie
Qu'elle n'ose aler sans truffer
Donoier avoec Tristifer,
Et Tristifer en telle manière
Désire estre avoec Belligière.
Assés y est; car coer et yex
Ly envoie qu'il ne poet miex
Pour le présent; mais quant porra,
La belle ses douls mos orra.
Lors auront ambdoy lor plesir
Et tout plainement lor désir;
Mais moult de gens de lor plaisance
Auront grief dolour et nuisance,
Et plus de cent lamenteront
Pour le mal qu'il en porteront.
Ainchois que la fable remaigne
Je ne sçay où Berte, ne Maigne
Trouveront jusqu'à l'acorer
Les larmes qu'il faudra plorer,
Quand les très-grans meschiés verront
Qui par Tristifer avenront
Et par sa fole deverie
Dont il a jà sans menterie
Le coer durement trespensé;
Mais nuls au may n'y a pensé,
Qu'assés avoient aultre affaire.
Entriaux estoient paire à paire
Au vert may séans et logiés
En l'ombre de ses jolis giés,
Faisans chansons et virelais,
Motès et tout genre de lais,
Balades et petis rondiaux;
Mais Florentin, le grignour d'iaux
Pour plus les rimes ensaulcier
Dist lors, non pas sans eslecier :

« Une chainturelle de laine,
« Belle pour une chastelaine
» Aiant très-gracieux ami
» Et longhe trois tours et demi,
» Donray à celli qui fera
» Rondel où le plus loera
» Sa mie; car lors en présent
» Lui en sera fait le présent
» Par Belligière la courtoise; »
Dont chascuns le mercie et proise;
Et pour miex faire et estre quois,
S'en entrent seulet en requois
Ly pastourel; mais les bergières
Qui sont avenans et légières,
Sont remèses au mayolier,
Sus l'erbette à maint violier,
Où le tamps passent et emploient,
Tandis que les pastours rimoient,
En faisant de flours chapelès
Dont les vers cercles Apellès
Entailloit très-soubtivement;
Puis venoient hastivement
Bétris et Floure de Perselles
Et pluisours aultres pastourelles
Les chapiaux sy très-indoians
Présenter à ces rimoians,
Adfin que chascuns prende cure
De gaignier la belle chainture
Pour en sa miote doer.
En tels dons ne voy que loer;
Car, qui en voelt dire le voir,
Elles donnoient pour ravoir,
Mais loial amour, sans vendue,
Doibt par amour estre rendue.

Entre toutes les chapelans
Par dessoubs le may récélans,
Une en y ot qui par cointise
Fist chapelès sans convoitise
Que l'en lui deust remérir,
Fors par plus amer et chérir,
Dont je l'oy loer maint jour
Ou bois où je fui à séjour
Longtamps pour la grant pastourie
Regarder sans doel, ne plourrie,
Mais joïeuse com dit vous ay.
Tant y fui, tant m'y eslusay,
Tant y gaitay bien ententis
Que puis m'en suis moult repentis;
Car oiseux mon tamps y passay,
Dont maintenant mains vail et sçay.
Miex vault, quant tamps est, besongnier,
Qu'oyseux à délices songnier.
Le tamps s'en va tost et se passe,
Et plus ne revient, ne repasse;
Dont qui ne prent soing de son fait,
Tost vient à fin et n'a rien fait.

Quand ly rondel furent rimés,
Ly pastourel du bois ramé
S'ont rassamblé au joly fage
Où Belligère qui fu sage
De rime, sist pour en jugier,
Laquele, sans plus prolongier,
Pria trois fois son ami chier
De l'esbatement commenchier.
Lors cils qu'il ot, dont fu jolis,
Son jupeau paint à flours de lis,
Pour complaire à sa Belligère,
Son dit prononcha de voix clère

Joïeusement et en la ghise
Que chy s'en ensieut la devise :

« La très-belle beauté ma mie
» Ne diroit pas uns aultres Tulles ;
» Sens et valour n'abaissent mie
» La très-belle beaulté ma mie.
» Elle est de grant doucheur garnie,
» Et sy n'est pas des plus entulles
» La très-belle beaulté ma mie
» Ne diroit pas uns aultres Tulles. »

Florentin comme vous oés
Dist son dit, dont moult fu loés.
Belligère meismement,
Qui là séoit pour jugement,
L'en loa trop plus que nul paistre,
Ne bregière qui fust au haistre,
Quoyque chascun bien le looit ;
Mais le hault pastour qui ooit
Son los, dont n'avoit pas tristour,
Dist à Léonet : « A ce tour
» T'estoet ton rondiau prononcier ;
» Sy le vault à tant commencier. »

— « Ma mie est Hester et Hélaine,
» Et Héro et Pénélope,
» Et de Vergy la chastelaine ;
» Ma mie est Hester et Hélaine,
» Car humble est et belle et certaine
» Et chaste et célans son secré.
» Ma mie est Hester et Hélaine,
» Et Héro et Pénélope. »

512. *Entulle*, ridicule, extravagante.

Léonet le bergier de pris
A tant bien fait qu'avoir le pris
Debvera, qui ly fera droit,
Assés le voit-l'en chy endroit,
Par sa rime qui tant est bonne,
Et miex par sa belle couronne.
Car Silvanus qui des forés
Est grand diex, vint très-bien parés
D'une robe de foelles vers;
Ly mieudres cousturiers d'Anvers
N'en sceut une tele faire.
Par dessus y ot mainte paire
De flours dont fu estincelée
La cote de coulours merlée,
Lyquels couronna de loirier
Léonet, puis vault repairier
Amont ou bois par une lande
Atout sa belle houpelande;
Mais com grans en fust la devise
Et que chascun Léonet prise,
Fors Tristifer qui ot envie
Sur lui tous les jours de sa vie,
Auques tost fu dit à Pompal :
« Dy ton rondel, et puis Lupal. »
Et cils le dist tost et poursieut
Par la manière qui s' ensieut :

— « Pymalion a m'amie entaillie
» Et Phébus l'a freschement coulourée;
» Zéphirus lui a grant doulchour baillie.
» Pymalion a m'amie entaillie,
» Paris d'amours l'a duite et consillie,
» Et Orpheus a sa voix acordée.
» Pymalion a m'amie entaillie
» Et Phébus l'a freschement coulourée. »

Or a Pompal dit son motet,
Dont lors sa tousette ung saultet
Fist soubs le may lés la fontaine,
Et de remercier se paine,
Comme courtoise et bien aprise,
Son Pompal que durement prise.
Puis dist Lupal : « Mon dit diray. »
Ainsy le dist que le liray.

— « M'amie est belle, blanche et bloie,
» Courtoise et coulourée à point,
» Et doulce, débonaire et quoie.
» M'amie est belle, blanche et bloie
» Et plaisans et plaine de joie;
» De biens deffault en ly n'a point.
» Ma mie est belle, blanche et bloie,
» Courtoise et coulourée à point. »

Quant Lupal ot finé son dit,
A tous samble qu'il a bien dit.
S'en dist Margot de Lobelet :
« Tels rime et fait bien le varlet,
» Qui ne saroit faire ung rondel
» Sy gracieux. » — « Non, » dist Blondel,
L'ami de la belle Belaine.
Lors Tristifer se mist en paine.
C'on face paix pour l'escouter,
Car il voelt son dit raconter
Baudement sans point ressongnier
Qu'il ne doie le pris gaignier,
Tant que tele cognoist, y soit.
Or oiés comment il disoit :

« Plus plaisant bergière n'a pas
» De Colette, de Rains à Roye.

» Son corps est tailliés à compas
» Miex que dire je ne porroie;
» Car el est parmy la corroie
» Gresle, par les rains large et plaine,
» Haulte à point, et s'à tousjours joie :
» C'est des aultres la souveraine.

» Soubs son chainse de canevas
» Sa char plus que la noif blanchoie.
» Délis dois a et longs les bras,
» Dont miex en musette notoie.
» Douls regart a la simple et coie;
» Cler chante comme une seraine.
» Bien scet houler en la saulchoie :
» C'est des aultres la souveraine.

» Moutons saigne vers l'oel sans gas
» Et tache aignaux de noire croie;
» Trop bien sonne un cor hault et bas,
» Et ung aubespin duist et ploie.
» Elle tist ung fronteau de soie
» Et très-bien lache ung chaint de laine,
» Et ung mastin au pain envoie :
» C'est des aultres la souveraine.

» Pastours, changier pas ne vorroie
» Pour Berte, Bétris et Belaine
» Celle à qui sui et qui est moie :
» C'est des aultres la souveraine. »

Quant Tristifer ot baladé,
Belligère a lors regardé,
Qui lui donna espoir et signe

607. *Chainse*, chemise.

D'avoir la chainturelle fine.
Puis demanda se tous ont dit
Ly joly rondel et ly dit;
Et Florentin lui respondy
Que sy. Lors ont cil cor bondy
Haultement au may verdoiant.
Lors dist Belligière en oiant:
« Recarolés, bergier de pris,
» Car donner voel le riche pris
» Et le joïel bel et bien fait
» A celly qui le miex a fait
» Et ditté de mieudre saveur. »
Non fera, qu'il y a faveur
Qui fera la fole mesprendre.
Qui droit voelt jugier, doit aprendre
A eschiver et contredire
Amour, pitié, hayne et ire;
Car ces choses principalment
Pervertissent tout jugement.
Belligière en est pervertie,
Car par amours et par sotie
Donne le beau pris orendroit
A Tristifer qui n'y a droit;
Car nuls ne le debvoit avoir,
Tant loast sa mie pour voir,
S'il ne gaignoit par rondel,
Car oncques ne fu parlé d'el.
Quand Florentin le publia,
Je croy que celle l'oublia,
Tant est en coer d'amours malade:
Car Tristifer l'a par balade.
Ainsy a-il proffit et los
Contre raison, bien dire l'os.

656. *D'el*, d'autre chose.

Ainsy est-il or en maint lieu.
Cil qui trespassent la loy Dieu
Par les commandemens brisiés,
Sont entre les fols plus prisiés;
Car, quoiqu'il vivent à desloy
Et qu'il facent nouvelle loy
D'oublier Dieu com négligent,
Pour lor or et pour lor argent
Et pour les terriens délis
Qu'il ont pour le millour eslis,
Et qu'il n'aient à lor voisin
Amour, nes qu'à ung Sarrasin,
Au mains sy grand qu'il ne vorroient
Avoir du sien quanqu'il porroient
Et trestout attraire à lor corde
Sans pitié, ne miséricorde
Et ne chacent aval, n'amont,
Fors tousjours accroistre lor mont,
Et ne lor chault aulcunement
Dont il lor viègne, ne comment,
Certes, puisqu'il sont bien moeblé,
Posé qu'il l'éussent emblé,
Les fols diront, je le say bien,
Qu'il seront sage et gent de bien,
Vaillant et de bonne gouverne;
Mais cils qui ainsy se gouverne
Et met son coer en vanité,
Ne doibt pas selonc vérité
Avoir renom par tel affaire,
Mais par cremir Dieu et bien faire,
Sans issir en nulle saison
Des termes de droit et raison.
Cils seuls doibt avoir los et pris,
Ou le juge seroit repris
D'avoir fait sentence légère

Par faveur, comme Belligère.
Qui le pris à celly livra,
Qui des aultres le pis ouvra,
En tant qu'il excéda les termes
Du cry, qui doibvent estre fermes
Que l'en doibt à celly quasser
Son dit, qui les voelt trespasser,
Tout face-il rime bonne et belle;
Et le pécheur vers Dieu rebelle
Pour ce, s'il est soubtils de vivre,
Doibt le blamer tout à délivre
Et justement rédarguer
Sans sy folement arguer.
Que de dire et concluire en somme :
« Cestui est riche, dont proidomme. »
Qui ainsy dist, trop mal parla.
Fortune ne vait pas par là,
Ne regarde pas à qui donne
Ses biens, car souvent abandonne
Aux malvais richesce à plenté
Et les bons laisse en povreté
Où elle fait contrairement.
Pour ce, selon bon jugement
L'en doibt loer, selonc les mours
Ou blamer, non par amours
Ou aultrement selonc fortune.
Jà jugier de personne aulcune,
S'il nous loist jugier, ce que non,
Fors pour ensaulcier bon renom
Et les oians entalenter
D'euls à tout bien faire aprester,
Ou pour corrigier par reprendre
Les malvais de tel mal emprendre
Ou du laissier pour avoir pris,
S'il estoit par folour empris.

Bon se fait, sicomme je pens,
Chastoier à aultrui despens.

Or est bien Tristifer celly
Qui du beau pris se fait joly
Et s'en esgaie durement;
Et la cause principalment
Qui plus l'eslèce maintenant,
C'est pour ce qu'il lui fu venant
Des belles mains, qu'il ne het mie:
C'est de Belligère s'amie,
Qui, pour ce qu'elle l'atoucha,
Cent fois le chaint à sa bouche a
Mis et baisiet par amourettes,
Com l'en soelt faire ces flourettes,
Quand sont fresches et bien olans.
De rien n'est Tristifer dolans,
Ains danse et fort sault et ressault
Et souvent redouble le sault,
En menant bregière avenant.
Moult se renforcent maintenant
Les sons en haultes turlurettes,
Et Diex scet que ces bergièrettes
Se poursaillent de grans fachons.
Ces robins et ces robechons
A danser ne se faindent pas
Devant toutes plus que le pas.
Trois des plus belles à la tresche
Dansèrent lors sur l'erbe fresche,
Lesquelles Léonet menoit,
A qui sy très-bel avenoit
Que nuls ne le puist miex faire;
Mais quant Tristifer vit l'affaire,
Il n'en fu pas poy envieux,
Et Pompal saultes gracieux

Faisoit en doublant le gringot
Avoec Masse, Maigne et Margot.
Tant rechéoit bien à son point
Que de miex dansant n'avoit point,
Fors Léonet, en tout l'esbat.
Et la bregière se resbat
Moult très-gentement et sautèle,
Qui ot donné par grant cautèle
Le pris, comme bien l'en verra,
A cellui qui lui redonra,
Dont si grant mauls venront qu'enfin
Gastés en sera le champ fin,
Et la pasture du pourpris,
Et maint bergier de mort sourpris.

Ne sçay qu'iroie plus tardant,
Ne de la joie recordant
C'on fait en l'ombre du vert may.
Tous et toutes, sans point d'esmay,
Grant déduit et grant feste font
En riant du coer en parfont;
Mais en la parfin en plorront
Qui jà tenir ne s'en porront,
Quant il verront une journée
Fortune contr'iaux retournée,
Qui lor jouera de ses jeux,
Et lor esbanois oultrageux
Et que font en fole plaisance
Retournera en desplaisance
Qu'elle en est duitte et coustumière.
Ceste joie courte et prumière
Muera en longhe tristrèce,
Et mettera en grant destrèce
Les pastouriaux soudainement
Par son soudain destournement,

Et lor fera bien à sçavoir
Que nuls ne doibt fiance avoir
En sa roe qui tourne et glace,
Non plus qu'en ung petit de glace;
A lor despens l'aprenderont,
Quant le cop sur yaux prenderont,
Et lor bon tamps sera passés.
Il ne lor souffist pas assés
De caroler après prangière,
Mais tousjours devant et derrière,
Sans penser des tropiaux conduire,
Voelent solacier et déduire.
Il n'ont nul aultre pensement
Que de mener esbatement,
Mais tel chose ne poet durer.
Diex ne poet toujours endurer,
Ains voelt punir le meffaisant,
Souventefois tout quoy taisant.
Tout quoy taisant, ne se taist mie.
Par saint Pol et par Jhérémie
Et par les aultres escripvains
Dist bien que ne soïons pas vains,
Mais voellons nous tous esprouver
A bien faire pour nous sauver;
Et gardons comment nous ferons,
Car enfin conte renderons
De nostre vie et demorance.
N'i poons prétendre ignorance,
Ne nous par ce point excuser,
Bien nous porriens abuser.
Diex ne nous voelt pas espier,
Ne férir sans nous escrier.
Tousjours le pécheur rédargue
Et en conscience l'argue,
Ainsy comme par grant instance,

En l'attendant à pénitance;
Mais quant voit son coer endurchy
En mal, et ne se voelt de chy
Partir, ne laissier sa folie,
Lors ly change en mérancolie
La léèce qu'il a éue,
Et lui esclarcit sa véue,
Syqu'il perchoit, mais c'est à tart,
En quoy deffault, en quoy retart
Son bien qui tant lui poet descroistre.
Lors primes voelt Dieu recognoistre,
Quant se voit en adversité;
Mais, quant fu en prospérité,
Mis ot Dieu du tout en oubly.
Ainsy ont le coer ennubly
Et muchiet par mondains délis
Les paistres mignos et jolis;
Et les plus grans, qui est dommage,
Ne perchoivent pas lor oultrage,
Car pas ne le voelent aprendre,
Ne nuls ne les ose reprendre,
Ne remonstrer lor deffaillance,
Qu'il ne perde lor bienvoellance;
Mais Cils qui ne poet rien cremir
Et devant qui tout doibt frémir,
Les reprendera par raison,
Et punira quelque saison
Et les mettera à malaise
Longhement pour ung petit d'aise.
Poy vault le ris, dont depuis fault
Plorer toujours sans nul deffault;
Mais moult doibvent estre prisées
Les larmes tournans en risées.
Se les pastouriaux ou poupris
Ploraissent, comme bien apris,

Lor meffais et au bien tournaissent,
En la fin joie démenaissent
Et preissent ung tel plesir
Qui passast tout humain désir;
Mais pour ce que trop s'esjoïssent
Et en fol abandon joïssent
Des fauls biens terriens et vains,
Et sont dommageux et grevains
Aux pastis communs par lor pas,
Plorront-il, ne demourra pas,
Et seront mené à dolour
Et réprimé de lor folour
Par mortalité et par gherre
Et par faulte de biens en terre,
Et lor folies comparront,
Puisque laissier ne les vorront.

Quoy qu'il soit, ne quoy qu'il aviengne,
Nuls à poy n'est, à qui souviengne
Au mayolier fors de mener
Oultréement sans refrener
Son coer en dissolution :
S' en chiéent en pollution,
Et de vices chascun s'ordoie,
Et pour bien démener lor joie
N'ont pas de place meschoisy,
Ains ont soubranchiet et saisy
Joly haistre pour donoier
Et bien plaisant pour umbroier,
Car il est ramés et frondis
Et en verdour presque toudis.
Nuls tels fages ne fu plentés
Aillours en bois, tant fust hantés.
Pour sa grand beaulté les oisaux,
Ainsy que par mons et quoisaux,

S' y assamblent et par douls sons
Y chantent diverses chansons.
Les fées y font lor convent
Et y dansent par nuit souvent,
Et li satirel plaidoiant
S'appèrent au may verdoiant.
Assés y a aultre beaulté,
Mais je m'en passe pour briefté.

Se les pastouriaux ont bel umbre
Au joly may soef et sombre,
Autressy d'emprès en la plaine
Court et sourt la doulce fontaine :
Mais celle où ly beaux Narchisus
Se mira et morut dessus
Quant son umbre ama par folie,
Oncques ne fu, n'est si jolie
Que ceste, je vous ay convent.
C'est la fontaine de Jouvent
Où les amans soelent venir
Baignier pour euls rajovenir;
Mais, s'elle samble précieuse,
Plus est que belle, périlleuse;
Car quoy que s'y baignent et noent
Les pluisours et du bain se loent,
En la fin tout y enviellissent
Et lor sens tant y avillissent
Qu'il y rassotent vraiement,
Et tant maint des bergiers briefment
S'y noient, comme fol bricon.
S'à la fontaine d'Élychon
Où les noef muses de science
Habitent et ont audience

933. *Bricon,* homme dépourvu de sens et d'honneur.

Et où la déesse Pallas
Prent souventefois ses soulas,
S'alaissent rafreschir souvent,
Miex en vausist tout le convent;
Mais il n'ont de science cure,
Et à paine nuls d'yaux ne cure
Fors de délis en soy embatre.
Pour ce vont ly bergier esbatre
A la fontaine soubs le may.
Bon tamps ont chy avril et may,
Bon tamps, voire, mais il faurra
Plus tost que chascuns ne vorra.
Je voy que jà fort diminue
La joie qu'il ont maintenue
Au may en may que tout verdoie;
Ne sçay que plus dire j'en doie.
La carole remaint à tant,
Ne plus n'y a pastour chantant,
Ne pastoure; mais, s'il sont quoy,
Bien orrés comment et pour quoy,
S'il vous y plaist l'oreille tendre
Et pour oublier tamps entendre.

S'ensieut le second chapitre qui contient la hantise qu'avoit le duc d'Orliens avoec la royne.

Devers le soir que palissoit
L'air, et le beau soleil issoit
Du bois qui devenoit umbrage,
Léonet, comme bon et sage,
Considérant et pourvéu
Et d'un bon esperit méu,
Dit lors une telle raison :
« Il n'est pas en tout tamps saison

» De tenir pipes à foles
» Et de souffler en flajoles.
» Il estoet une fois oignier
» Berbis, et aultre fois saignier,
» Or les en pasture mener,
» Bien garder et puis ramener;
» Car il appartient au mestier,
» Voire qui voelt bien esploitier
» Et de son foucq rendre bon conte.
» Biens porriens dont avoir honte
» Que tant avons au may tardé;
» Car ly foucq sont huy mal gardé
» Et par les champs vont vaghement.
» Raler y fault sans tardement,
» Ou ly loup partout frapera,
» Et les plus grasses mengera,
» Qui sera à nostre grant charge. »
Lors se partirent de la marge
De la fontaine ly pastour
Qui haultement à lor retour
Sonnèrent buisines et cors;
Et les amans, par tels recors,
Pour prendre gracieux congiet,
Ont rimé et rotuengiet :
« Adieu, amis! » — « Adieu, amie! » —
— « Adieu, Robin! » — « Adieu, Maret! » —
— « Pense à moy! » — « Ne m'oublie mie! » —
— « Adieu, amis! » — Adieu, amie! —
— « Tu auras ceste chalemie. » —
— « Et tu cest coler pour touret.
— » Adieu, amis! — Adieu, amie! —
— » Adieu, Robin! — Adieu, Maret! »
Puis en riant à dame Fois

990. *Rotuengiet*, chanté.

Dist Floquet : « Adieu trop de fois! »
Et dame Fois sur son hocquet
Dist quatre fois : « Adieu, Floquet! »

Ainsy se partent, syqu'il samble,
Liement ly pastour d'ensamble;
Mais tel y a qui miex vausist
Demourer, et ne lui chausist
Se son foucq alast desvoiant,
Mais qu'il fust sa mie voiant,
Qui lui feist une risée :
C'est Tristifer qui sa pensée
Met en amours et tant en cure
Que de son beau tropel n'a cure;
Et Belligère d'aultre part
Envis du mayolier départ.
Elle s'en va moult lentement,
En retournant couvertement
Son vis, pour Tristifer véoir,
Qui la sivoit sans resséoir
Pour miex choisir où elle iroit.
Chascun d'euls l'aultre désiroit,
A tenir en son abandon.
Bien poet Tristifer en droit don
Requerre l'amour de sa mie;
Car de l'avoir ne faurra mie.
Tant a fait par douls regarder,
Qu'elle ne s'en porroit garder,
Tant a en lui son coer fichiet
Qu'il n'en poet estre deffichiet,
N'elle ne s'en met pas en paine,
Mais sans plus de l'amer se paine,
Et lui a tout abandonné
Son coer et sans parler donné.

Tant poursieut Tristifer à l'oel
S'amie qui passoit le broel,
Qu'il l'a veu toute seulette
Séoir par dessoubs la caurrette
Droit au soel de son herbegage.
Lors l'amant fol et non pas sage,
Quand voit la bregière arester
Son oirre prist fort à haster,
Tant qu'illoec vint sans demourée.
N'est pas dolente, n'esplourée
La belle, quant son ami tient,
Mais très-liement se contient
Et ly a dit en déduisant :
« Jà le soleil cler et luisant
» Qui toute nature console,
» Est départis de ceste sole
» Et entre les mers enfremés,
» Dont brunoie cils bois ramés,
» Et jà issent fors de lor cages
» Pour errer les bestes sauvages
» Quérans partout pastel et proie :
» C'est ce pour quoy du coer te proie
» Que, sans en péril cheminer,
» Tu te voelles chy recliner,
» Jusques à tant que retournés
» Soit le soleil et adjournés
» Et que les chans du bois orras;
» Lors séurs aler t'en porras. »

Conseil qui plaist, est tost créus,
Dont les plusours sont décéus;
Car miex vault au péril muser
Que tost pour plaisir abuser.

1040. *Son oirre*, sa marche.

Tristifer oncques ne diffère
Au fol conseil de Belligère,
Ains l'acorde tous rebrachiés
De là demourer, ce sçachiés;
Mais, ains que passe la nuitie,
Sera tele choise esploitie :
Tant seront d'amours eschaudés
Que Florentin sera fraudés.

Ha! Tristifer, que voels-tu faire?
Hom desloiaux en ton affaire,
Qui te moet? où es-tu venus?
Tu ne cognois pas bien Vénus.
Vénus est de tel entreprise
Que rien fors son voloir ne prise
Et le content à achever,
Combien que ce doie grever,
Dont maint mal se sont ensuy.
Par Vénus fu ars et bruy
Le riche chastel d'Ilion.
Elle a mis à destruction
Mainte ville et mainte cité,
Dont c'est dommages et pité.
Elle a faite mainte gherre dure
Et fera se ly siècles dure.
Elle fait mariages rompre
Et les pucelotes corrumpre
Et foi faillir entre parens.
En toi est la chose apparens
Que bonne foy y est faillie,
Quant suir voels soubs la foellie
Receléement en destour
La pastoure du hault pastour
Qui est ton frères, où chargiés
Fus dès que tu fus soubs agiés

Et que ta nourrice alaitoies.
Trop fais mal et trop aviltoies
Ceux que tu dois plus honnourer.
Et toy voels-tu déshonnourer
Et ton los de tous poins deffaire?
Ha! Tristifer, que voels-tu faire?

Quant Tristifer se voit la nuit
Demouré, rien n'est qui l'anuit,
Car il est où il voloit estre.
Je croy qu'en paradis terrestre
Ne vaulsist pas estre portés.
Moult est lies et reconfortés
De ce qu'il a lieu et loisir
De dire et faire son plaisir.
Sy prent à la doulce à parler,
Et par ung gracieux parler
Ly dist ainsy que chy saurés :
« Belle, je sui pour vous navrés
» Au coer, syque prochainement
» Morray, se n'ay alégement;
» Car quant je voy vostre facture
» Que tant bien a fourmé nature
» Et ordené c'on ne poet miex,
» Et puis quant je voy de mes yex
» Que sy très-jolie bregière
» N'est ou pourpris, n'à qui affière
» Sy bel, ne chainse, ne chainture,
» Ne chapeau de gris sans tainture,
» Ne qui sache sy bien le tour
» D'aler et de faire retour
» Parmy ung champ tout pasturant,
» Ardent désir vient acourant
» Pour m'assaillir et entamer
» Mon povre coer jusqu'au pamer

» Du dart pesant de longhe attente,
» Syqu'il n'est médicin à tente,
» N'aultrement, ce vous puis jurer,
» Fors vous qui puist mes mauls curer.
» Sy vous supply par amistié
» Que de l'ongement de pitié,
» Tel que d'amours soit tout confit,
» Ains que la mort m'ait desconfit,
» Mon dolent coer qui est maris,
» Soit par vous enoings et garis;
» Car gaires ne vous coustera
» Et à moy tous les biens fera.
» Chascuns doit prendre grant plaisir
» D'aultrui aidier sans soy nuisir,
» Quant vray amour fait travillier
» Ami et pour ami villier. »

Tristifer ainsy supploia
Belligère, et s'y emploia
De tout son sens et sa poissance,
Quoy qu'assés eust cognoissance
Que par douls regars sans clamour
Donné lui ot celle s'amour,
Dès qu'au vert pouplier flajoloit;
Mais ainsi faire le voloit,
Sachans qu'aulcunes femmes soelent
Escondire ce qu'e bien voelent
Donner, pour agait ou pour honte;
Et, quoy que son fait ainsy conte
Tristifer, la belle erramment
Respont : « Mon coer entièrement
» Vous doing, car amours qui tout vaint,
» A fine force m'y convaint
» Que ne puis aler du contraire,
» Ne ne voel pour vous vray retraire,

» Car à mon gré sui adrecie. »
Dont Tristifer sy l'a mercie
Tant que ne s'en poet apaisier,
Puis l'a requise d'un baisier
Qui pas ne lui fu escondis.
Courtois sont en fais et en dis
Ces deux amans très-avenans;
Car la belle qui fu tenans
Ung chapelet bien floreté,
A son amy l'a présenté,
Et son amy lui représente
De coer liet en l'eure présente,
Syqu'il ne soit de rien repris,
La chainture qu'il ot au pris.
Qui voelt son amour fuisonner,
Ne prende don sans redonner.

Le pastourel, la pastourelle,
Du chapel, de la chainturelle
Plus de cent fois s'entremercient
Et de fine joie sourrient
Doucettement et par mesure,
En disant par droite apresure
L'un à l'aultre mos affréans,
Douls et courtois et attréans;
Car fine amour qui les esprent,
Adès à parler les aprent.

Ces deux amans qui se cointoient,
Ainsy au soir s'entr'acointoient,
Et après lor acointement,
Il dansèrent moult cointement,
Comme légier et non pesant
Le hauvrelecq en marmousant
Sans plus à l'acort des chansons,

Qui cure n'orent d'aultres sons,
Ne d'instrumens illoec delés,
Ains chantoient motès merlés,
Dont s'il vous plaist, ung en oiés,
Qui celle nuit fu rimoiés.

« Bergière jolie,
» Menons chière lie
» En ce bois ramé. »

— « Mon ami, j'en prie,
» Car la gaie vie
» Ay tousjours amé. »

— « En ce tamps d'esté,
» Par joïeuseté
» Voel rire et chanter. »

— « C'est bien ma santé
» Et ma volenté
» De souvent fester. »

— « L'en doibt bien loer
» Qui se scet joer
» Envoiséement. »

— « Il vaut miex danser
» Qu'en triste penser
» Manoir longhement. »

— « Qui vit tristement,
» N'y poet bonnement
» Trouver nulle avance. »

— « Anoy fait tourment

» Au corps, et briefment
» A l'âme grevance. »

— « Vivons en plaisance;
» Tout d'une acordance
» Chantons et dansons. »

— « C'est mon espérance,
» Sans nulle esmaiance,
» De faire chansons. »

— « Ly beaux robechons,
» Ne tous ses soichons,
» N'ont pas sy bon tamps. »

— « Non, que nous avons;
» Orendroit trouvons
» Amours esbatans. »

Com je vous cont, bel s'esbanoient
Ly amant la nuit, et donoient,
Chantent et dansent baudement,
Sans oncques dormir nullement.
O! que bon tamps ont! La nuitie
Ne féissent jà départie,
Tant furent à leur joie enclin;
Mais la nuit s'en vait à déclin,
Et le beau jour vient, qui esclaire :
Chou les fera mettre au repaire.

Ha! que forment les amans grièvе
La nuit qui tant lor samble brièvе!
Bien vausissent ou lieu récent
Et bel que la nuit durast cent;
Mais quand la gent d'amer soigneuse

Perchoivent l'estoile journeuse
Qui en Orient amenoit
Le beau soleil qui revenoit
Pour les terres renluminer
Et pour tost la nuit redonner
Aux antipodes souterrins,
Plus c'oncques lointains pèlerins,
Ne ploura au laissier sa place,
Plus pleurent et moullent lor face
De chauldes larmes ruisselans,
Car bien voient que recélans
Ne seront plus pour lors ensamble.
Dont Tristifer dist, qui tout tramble
Et qui par souspirs son parler
Entrerompt que ne poet parler :
« Belle, car de la place umbreuse
» Se départ la nuit ténébreuse,
» Et le jour vient pour esclairier
» Vostre congiet et repairier. »
Lors celle à qui le coer frémi,
Baise et acole son ami;
Mais tant le destraint son grant doel,
Parler ne poet, ne plorer doel.
Tant a ploré, que plus n'y a
Larme; car tout traist et tira
L'umeur de son coer l'adjourner.
O le dur, le dur retourner!
S'amours a la nuit esleciés
Les amans, plus les a bleciés
Au point du matinet au double.
Souvent en amours y a trouble,
Désespoir ou désir ardant
Qui ung coer art, en attendant
Par trop le hault don de merchy,
Ou paour y a comme chy

D'apercevance, qui tout gaste.
Or l'amant pas tant ne se haste
De partir, que pour reconfort
Il ne die : « Ma douce, au fort,
» Face pluie, tempeste ou vent,
» Je vous venray véoir souvent,
» Et revéoir et tart et tempre. »
Dont celle son grant doel atempre.
Le bien futur bien espéré
A le mal présent modéré,
Et le bien présent se modère
Par le mal futur ou misère.
C'est ce qui gart de trop blecier
Ung coer, et de trop eslecier;
C'est ce qui le parler rendy
A la bregière, dont je dy,
Siqu'elle dist en ce beau lieu :
« Adieu, plus de cent fois adieu! »
Mais tantost fin du partement,
Et venray au racontement
Des merveilles que sans attente
Trouva Tristifer en sa sente.

S'ensieut le tierc chapitre qui contient la continuation des amours du duc d'Orliens et de la royne.

Au matinet que les champs fument
Et que les vapeurs se deffrument.
Des bas liex et montent amont,
Et que le beau cler jour semont
Les oisillons à gargouner,
Vault lors Tristifer retourner
D'avoec Belligère s'amie,
Dont il forment pleure et larmie:

Mais pour ses larmes essuer
De son jupel et remuer
Aulcunement son doel en joie,
Dessoubs ung pin enmy sa voie
Dessus l'erbe fresche s'assist.
Ly pins, qui à veoir lui sist,
Estoit plantés entre grans undes,
Et s'estoit vers foelles et frondes,
Et dessoubs les branches ramages
Chantoient les Nimphes eauages
Et caroloient en rondèce
Coiettement et sans rudèce
Au pin. Le printamps de sa robe
Avoit les clers ruisseaux sans lobe
Couvers, qui par ressonnement
Descendoient très-roidement
Des hauls tertres en la valée.
Tant fu illoec à recélée
Tristifer assis en gisant,
Que sur la rive florissant
D'un ruisseau l'une des Napées
Qui de flours paroit ses poupées,
Lui dist com à son escolier :
« Ha! mar veis au mayolier
» Belligère et la convoitas;
» Fols fus quant d'elle t'acointas.
» Mar feis giste et reposée
» Avoec elle la nuit passée.
» Mar y chantas et carolas.
» Pourquoy preis-tu le solas
» D'amie qui a aultre ami?
» Pourquoy le feis-tu ainsi?
» Cellui désire l'escremie,

1344. *Mar,* à la male heure, pour ton malheur.

» Qui aime d'un aultre l'amie.
» Reva sonner tes instrumens,
» En tes pastis amans amens,
» Et laisse, je le te commant,
» Amours amées en amant
» De droit ami par aliance.
» Met Belligère en oubliance
» Et à Florentin le relais :
» Pour elle, n'est-il pas trop lais,
» Qu'en tout le pourpris n'a pastour
» Plus bel, ne de plus gent atour,
» Ne miex digne d'amie avoir.
» Tu es félons, fols et fauls voir.
» Et de tele chose entreprendre
» Fais à blamer et à reprendre.
» Je voy les jones, les jonettes
» Amer, en qui par amourettes
» Deux coers sans plus nature a une,
» Mais tu ne te tiengs pas à une,
» Ains en voels ruser plus de trois.
» Tu ne doubtes pas les destrois
» D'Atropos qui partout t'espie.
» Pense à ton fait, et je t'en prie.
» Et tantost et incontinent
» Soies chastes et continent,
» Ou, se ce non, après tes festes,
» A Cerberus qui a trois testes.
» Pour ta char toute dévourer.
» Seras livrés, sans demourer. »

A tant la Napée se taist
Et d'illoec arrière se traist,
Car bien voit que son parler pert.
Cils folie tout en appert,
Qui s'enforce et met sa science

De trop parler sans audience.
Tristifer n'y entendy point,
Car amours trop au coer li point,
Syqu'il sambla miex mors que vis,
Tant fu en pensée ravis.

A chief de pièce à soy revint,
Et aulcunement lui souvint
Des paroles de la Napée.
Sy s'escria à voix effrée :
« Je ne sçay se je dors ou veille;
» Mais j'ay oy moult grant merveille,
» Dont encore sui en esmay.
» Repris fu de ce que j'amay
» La bergièrette gracieuse,
» Belle à mon gré, gente et joïeuse;
» Mais l'en y pert bien son franchois.
» Je vorroie morir, ainchois
» Que la gherpir promis ly ay.
» Mon coer au sien joings et liay,
» Quant j'esgarday qu'à mon devis,
» En la page de son cler vis,
» En général pour toutes sommes,
» Est le droit paradis des hommes.
» Ceste bergière en vérité
» Est la déesse de beaulté;
» Sy n'en puis, ne voel esloignier.
» Laisse chascuns son corrigier.
» Apollo, Palas, Pan, Palès
» N'y gaigneroient deux balès ;
» Car qui plus d'amer me reprent,
» Et plus mon coer d'amer esprent. »

Tristifer, comme j'ay conté,
Ensieut sans plus sa volenté.

Qui son coer croit, souvent folie,
Et chier compère sa folie.
Volentés en nulle saison
Ne doibt chevaucier sus raison;
Mais raison pour homme ensaulcier
Doibt sur volenté chevaucier,
Et à la mienne volenté,
De Tristifer fust exenté
Son fol voloir qui mal le maine,
Et raisons fust de sa demaine
Adfin de l'errant ravoier
Et le garder de desvoier.

Or voi-je bien que plus n'a cure
Tristifer d'aler en pasture
Mener son foucq, com il soloit,
Quand par les pastis flajoloit.
Amours qui fait en non chaloir
Mettre le bien pour mains valoir,
Lui a ceste folie apris,
Dont il doibt bien estre repris.
Sy fu-il jà par la Napée:
C'est par raison qui atemprée
Est et sage, mais la reprise
N'y vault rien, ne rien ne la prise.
Nagaires lui fu bien noté
Qu'il faisoit très-grant foleté
D'aimer de Florentin l'amie;
Mais tant est amours arramie
En son coer, que croire n'y vault,
Dont assés mains vaurra et vault.
Le malvais enfant, pour débatre
Ou tencier, ne craint jusqu'au batre;
Et Tristifer, plus qu'enfanchon,
Ne craint reprise, ne tenchon;

Mais, quant tout aura esbatu,
Après tencier sera batu.

Tristifer en nesung bien n'oevre,
Ainchois s'ocoustume en male oevre;
Mais très-grant péril sans doubtance
Y a en male acoustumance.
Jà ne se pert, qui n'y soubteille,
Car c'est uns viés mors en bouteille
Qui gaste moust ou vin paré.
La Napée son bon claré
D'ensaignemens a espandu
En Tristifer : s'y l'a perdu,
Car tant fu ens mal agousté
Que les bons mos s'y sont gasté.

Du pin ploiant menu foelly
Après ung poy se part celly
Tristifer et va droit à l'ourme
Où fu Pompal, et tost l'infourme
De l'occoison de ses demours,
Et pas ne ly taist ses amours;
Car tant s'y est volu lier
Qu'il ne les porroit oublier;
Et, posé qu'il feist taisance
De son penser, la desplaisance
Qu'il ot au coer pour son repaire,
Parust en son pale viaire.
Quoyque le coer joie ou doel face,
Assés se monstre par la face :
Car tristes ne poet pas léèce
Bien faindre, ne joïeux tristrèce.

Tristifer à Pompal raconte,
Comme j'ay dit et fait grant conte,

De celle au chainse déliet ;
Puis a dit et s'est escriet :
« Ha! bon tamps, qu'es-tu devenus?
» Tu t'es o moy la nuit tenus ;
» Mais au jour pas ne t'ay trouvé.
» Pour Tristifer est jour devé.
» Pleust à Dieu que départie
» Feist ly jours, et la nuitie
» Revenist, et je fuisse ou lieu
» Où m'amie est; pleust à Dieu!
» Quand je ramembre sa bonté,
» Sa très-grant et belle beaulté,
» Son corps faitic et son crin bloy,
» Mors sui ou pis, se ne la voy.
» Se ne la voy, rien ne me plaît,
» Fors d'elle tenir conte et plait.
» En rementevant son hault pris
» De ses amours sui entrepris
» Et y pense quel part que soie.
» Elle a de moy, qui bien vault soie,
» De laine chainturelle fine;
» Et j'ay, dont plus mon coer s'affine,
» Chapelet qu'elle m'a donné,
» D'un vert englentier boutonné. »

« Se Diex vous gart, compains, m'avés,
» Dist Pompal, dit ce que sçavés. »
— « Certes non, respont Tristifer;
» Car, après le tamps Lucifer,
» M'avint mervilleuse aventure
» Qui me sambla grevaine et dure.
» Au pin où j'estoie tous seuls,
» Fui moult destrois et angoisseus;

1492. *Devé,* plein de tristesse.

» Car à moy pensant en tristesse,
» Sourvint ne sçay quele déesse,
» Qui me blama par mainte voie
» De ce que bon amour servoie;
» Mais elle a bien son plait perdu,
» Car petit y ay entendu,
» Ains porroit-l'en que moy retraire
» De celle qui me soelt attraire
» Par baissier et par embrachier,
» User une langhe d'achier. »

Là où ainsy ont plais tenus,
Ly bergieret esvous venus
Qui vient et de loing les advise;
Mais, quant bien entent la devise
Du bergier joint et espinciet,
En ung panier menu cliciet,
Qui fu fais d'un ploiant osier
Et merlés de rains de rosier,
Qu'en l'air portoient quatre fées,
Lui tramist fleurs et ginofrées,
Lesqueles ly furent disans :
« O Tristifer, pastour plaisans,
» Vénus chincq cens salus te mande
» Et l'amie à toy recommande
» Et t'envoie ce beau panier,
» Qui n'a coer avers, ne lavier,
» Mais large vers ses familliers.
» Plains est de roses à milliers,
» Dont tu poes pour plus grant baudour
» Tout plainement sentir l'odour;
» Et, se ly jolis paniers fust
» De fin or et non pas de fust,
» Puisque tu as nouvelle amie,
» Sy ne le plaindist-elle mie;

» Et, s'en ce te fait petit don,
» Grant te fist, quant en abandon,
» Plaisans amie te donna,
» Ne pour ce de toy nul don a.
» Paris le noble enfant de Troye
» Qui donna jadis en grant joie
» La pomme où l'or fin étincelle
» A Vénus com à la plus belle
» Des trois déesses qui à ly
» Vinrent com à juge joly,
» Conquist depuis à très-grant paine
» Par l'otroy de Vénus Hélaine;
» Mais tu n'as pas plus que Pallas
» Ou Juno loé pour soulas
» Vénus qui par voie légière
» T'a fait conquerre Belligière,
» Sans en avoir pomme, ne nois,
» N'oncques à Pan ung antenois
» N'en sacrefias pour l'avoir.
» Moult a Vénus fait pour toi, voir :
» Ce ne doibs, ne poes ignorer;
» Mais, quant tant te voit demorer
» Loing de celle qui pour toi pleure,
» Trop te prie que sans demeure
» Tournes vers t'amie ou destour,
» Ou morte sera sans retour,
» Ainsy espoir que fu Philis
» Qui aux rainsaux vers et foellis,
» Par trop son Démophon attendre,
» Se vault de sa chainture pendre. »

A tant se sont esvanuies
Les fées et d'illoec fuies;
Et Tristifer, quant fu laissiés,
Tantost s'en court tout eslaissiés

A la semonce de Vénus
Vers s'amie, mais bien venus
Sera, qui tant est desirés,
Et Diex scet qu'il n'est pas irés,
Mais bien nouvelette chanson
S'en va tout chantant à hault son,
Qu'il avoit, par ung soir bruiant
Et bel, rimoiet en riant,
Sur ung tertre où il se tenoit
Qui par les crignons ressonnoit.
Oyés maishuy pour déliter
La chansonnette réciter :

« Bien me doy loer d'Amours,
» Car par sa doulche merchy
» Sui de plaisance enrichi
» Tous les jours.
» Je n'ay plus soing, ne soussy,
» Plains, ne plours.

» J'ay choisy bergière,
» Qui chapeau de may
» Me fait par manière;
» Dieu, bon gré l'en sçay.

» Et me fait de deux coulours
» Gans, qui sont entreparty,
» Syqu'il n'y a, bien le dy,
» Jusqu'à Tours
» Bergier qui ait autressy
» Gens atours.

» Et par lie chière
» La belle au coer gay
» Me fait panetière

» De foelles de glay.

» Et souvent en coellant flours,
» M'appelle son douls ami,
» Et nous deux, ce tamps joly,
» En destours
» Dansons le tribalery
» De beaux tours. »

Tout ainsy chantant d'un douls chant,
Va Tristifer sy approchant
Du lieu où sont ses amourettes,
Que par entre deux ces foellettes
Il voit séant celle qu'il aime,
Soubs un arbre chargiet de raime,
Dont se resjoïe; mais la belle
Qui ne le voit pas, ne revelle,
Ne ne rit, ains s'escrie et pleure
Pour son ami qui trop demeure;
Et cils pour oïr son huchier,
Se vault ou vert bois embuschier,
Mais bien s'en porra repentir.
En criant fait le bois tentir
Belligère disans ainsy :
« Or voy-je bien que mon amy,
» Lasse moy, lasse moy dolente,
» Or voy-je bien que trop s'alente.
» Il fait, il fait trop long demour.
» Chapeau lui donnay et m'amour,
» Et devers moy fait trayson.
» Oncques Médée pour Jason
» N'endura sy triste tristrèce
» Comme moy; je muir à destrèce
» Pour celly dont tant me souvient,
» Qui devers moy ne va, ne vient.

» Assés puis et plaindre et doloir
» Quant il m'a mise en non chaloir,
» Et du tout faussé sa promesse.
» Ha! qu'ay-je dit? La grant noblesse
» De mon amy, le bien, le sens,
» Et plus, comme je sçay et sens,
» Le hault sang dont est descendus,
» Feront qu'il me sera rendus
» Sans souffrir que mentir me doie. »
Or se démente, puis s'esjoie
Belligère soubs l'olivier
En louenges ou reprouvier;
Et, sicomme la chante-pleure,
Une heure chante, l'aultre pleure.
Ainsy Amours son coer varie:
Or la blandist, puis la tarie.
Tant tient la bergière en son las
Que, pour ung petit de soulas
Recouvrer, ung lay rimoïa;
Mais en fin plus fort larmoïa;
Qui plus ramentoit sa mésaise
A par soy, et plus se mésaise,
Et du taire voy abuser.
Mal s'allège par accuser,
Qui grant doel a à soustenir.
Loing de gens ne se doibt tenir
En lieu trop absens ou retrait;
Car maint s'en sont à la mort trait.
Se Belligère sa dolour
Qui lui fait palir la colour,
Accusast en sa priveté,
Miex lui en fust à sa santé;
Mais rien n'en fait, ainchois lamente
Ou bois seulette et se démente
Et plorablement et en cris;

Je l'ay dist que chy est escris :

« Ai my! lassette, que feray?
» Ai my! lassette, que diray?
» Bien croy que porter ne porray
» Les mauls d'amer, ains en morray.

» Souvent dient aulcun amant
» Par désespoir en hault clamant :
» Amours, à droit te vois blamant,
» De doel vas mon coer enflammant.

» Les aultres redient à part :
» Amours de ses biens me départ;
» Par son très-gracieux départ
» M'en adonne la mieudre part.

» Les ungs dont se loent d'Amours;
» Les aultres font de lui clamours.
» Quant à moy de ses malvais mours
» Me complains et de ses remours.

» Car plus ne voy mon bel amy;
» C'est par amours, lassette, ai my!
» Plus ne le voy dont j'ay gémy;
» Plus n'ay ne bon jour, ne demi.

» Mon las coer dedens moy sautèle
» Comme feroit au vent la tèle.
» Mon sang frémist fort et batèle;
» Lasse, par amours sui-je tèle.

» Mar vy le joly tamps de may
» Qui mist mon coer en tel esmay
» Pour mon ami que trop amay,

» Quant le choisy dessoubs le may.

» Sans lui, sans lui ne puis avoir
» Joie, ne bien, pour nul avoir;
» Amans bien le poés sçavoir,
» Qui vers Amours faittes debvoir.

» Chanter d'oiselès sur la branche,
» M'est ungs lais cris en averbranche,
» Se je ne voy la ramenbranche
» De mon ami sans enconbranche.

» Vert bois ramu, pré verdoiant
» Que je sui tout l'esté voiant,
» Me sont durement anoiant
» Quant illoec me vois umbroiant.

» Hault sapin sus clère fontaine,
» Voix de pucelle bien haultaine
» Et de lays uné quarantaine
» Me sont dolour, j'en sui certaine.

» Beaux chapeaux parés de flourettes
» Fais par très-fines amourettes,
» Flajols, fretiaux et turlurettes
» Adès me font paines durettes.

» Je ne sçay que plus vous diroie;
» Se tout le monde remiroie,
» Jà nul plaisir n'y sentiroie
» S'à mon ami ne me tiroie.

» Il fait mon plour en ris changier,
» En hauls délis mon dur dangier.
» De moy fait tous mauls estrangier.

» Quant je le voy sans atargier,

» En léèce sont mes dolours,
» En vermeil ma morte colours
» En sapience mes folours,
» Et mes faiblèces en valours.

» Par lui veoir sui fors d'anoy,
» De frès palus en vert aunoy,
» De grant couroux en esbanoy.
» Oncques sans lui bien nul tamp n'oy.

» Lasse, je muir pour son demour;
» La mort me destraint sans cremour.
» Je puis bien dire en ma clamour,
» Que je muir pour loial amour.

» A la mort voel faire mon lay;
» A mon ami sans nul délay,
» En lieu de joly virelay,
» Doing cest lay, car pour ly fait l'ay. »

Sans plus dire, la bergièrette
Chiet pasmée droit sus l'erbette
Que tous ly est ly coers faillis.
Tristifer est avant saillis
Et court à l'olive ramée
Où s'amie gisoit pamée;
S'esbashis fu, n'en demandés:
« Las, dist-il, quant je fui mandés
» Par Vénus, pourquoy sans délay
» Ne ving à vous, sans vostre lay
» Escouter, ne sans esprouver
» La plus loyal c'on puist trouver?
» Pourquoy ne ving, las, quant tamps fu?

» Pourquoy ne ving? Tart vient au fu,
» Qui souffle, quant il est estains.
» Las! son cler vis par moy est tains
» Et noircis et descouloures,
» Et ses crins blois sont descorés
» Et tous espars sans las de soie,
» Dont c'est drois que Piramus soie
» Qui au mourier fu sy tourbé
» Qu'il s'occist pour l'amour Tisbé,
» Que bien cuida estre mengie
» Quant la ghimple trouva rougie
» De sang, dont la beste dentée
» L'avoit trestoute ensanglantée.
» J'ay miex de ly mort déservie:
» Par moy a-elle perdu vie,
» Par moy qui prolongay ma voie. »
Lors l'amant qui près se marvoie,
En souspirant, le mort ymage
Baise cent fois ou bois ramage;
Et son doel, quant la troeve froide
Com marbre et com pierre roide,
Renforce, car fort ses poings tort,
Et dist: « Las, ceste n'ot point tort
» Quant elle dist en sa clamour:
» Lasse, je muir pour son demour.
» Ha! m'amie, vous disiés vray.
» A ce point folement ouvray
» Qu'à vous plus tost c'un esprivier
» Ne ving par dessoubs l'olivier.
» Pourquoy tarday? hélas! ai mi!
» Pourquoy quant la belle gémi
» Pour mon demour sy tendrement?
» Je déusse parfondement
» Plorer, quant m'amie ploroit,
» Et morir, quant elle moroit.

» De mort ne seray jà quittés.
» Belle, se ne resuscités.
» Parlés à moy, se vous poés,
» Qui chy sy complaindre m'oés.
» Parlés, amie, à vostre ami. »
Mais mot ne dist, et cils frémi
Et perdi sang et soustenance,
Qui mais ne scet quel contenance,
Fors que coelly de la rousée
Sur l'erbe, dont a arousee
La face qui fu noircissans.
Lors ung poy ly revint li sangs
Et se reprist à coulourer.
Tost porra laissier son plourer
Tristifer, et des yex fort rire;
Car Belligère se respire.

A chief de pièce, la bergière
Qui près ot esté mise en bière,
Revint de la grant pamison;
Et quant elle ot sens et raison,
En piés se drèce la pucelle.
Foible fu sy qu'elle chancelle,
Mais Tristifer doucettement
L'embracha pour soustènement
En la baisant en la bouchette,
Et droit à ce point la doucette
Reparla com dire le doy,
Et lors se confortent ambdoy.
Ambdoy entr'oublient lor deuls,
Et jà se rient fort tous deux;
Ne pert que mal aient éu.
Plus avant ne se sont téu
De rechanter en carolant,
Et pas n'ont esté sy dolant

Que plus ne soient resjoy:
Ce scèvent qui les ont oy,
Car tout cuidaissent-il seuls estre,
Sy le sorent pluisours en l'estre.
Ly muchiés est bien décéus,
Pas ne voit, mais il est véus,
Sy n'a de soy céler poissance
Qu'enfin tout vient à cognoissance,
Et qui mal feroit en ung puis,
Sy seroit-il scéus depuis.

Bien muchiés selonc lor advis,
Font les amans d'amours devis,
Mais jà d'euls et de lor carole
Court parmy le bois la parole.
Vilonnie est tantost montée
Et plus tost c'onnour racontée.
Les pluisours dient en requoy:
« Bien avons matière de quoy
» Estre tristes et en soussy,
» Puisque Belligère a choisy
» Tristifer et fait son amant. »
Et quiconques l'en voist blamant
De gherpir son beau Florentin,
Car mauls en venra et hustin,
Plus que par les amours Hélaine;
Car ceste chose est plus vilaine,
Qui bien en sçaroit la fachon.
S'en venra plus grant cuisenchon,
Sur nous povres et patiens
C'oncques ne fist sur les Troyens,
Ou tamps Priant qui mors en fu,
Et sa grant cité mise en fu.

Là où ly paistre ainsy disoient

Et foles amours desprisoient,
Au mains les sages et soutils,
Esvous que ly amans faitis
D'avoec s'amie fist repaire;
Mais pour recaroler à paire
Et que sans la belle véoir
Durer ne pooit, ne séoir,
N'y ot oncques plus séjourné;
Errant est vers elle tourné,
Ainsy chantant à celly point :

« Amours de son dart me point
» Et repoint
» Par tel point
» Que n'ay point
» De bien, se ne voy m'amie;
» Car sy lie,
» Ne jolie
» Ne sçay mie
Sy belle, ne sy à point.

Or reva dont les sauls jolis
Ly bergiers, où sont ses délis;
Car de nulle aultre rien n'a cure.
Il est de la secte d'Épycure
Qui plus fu brut que nul torel,
Quant juga délit corporel
Estre seul bien et souverain
Sans prisier l'âme ung viés lorain.
Tristifer, quoyque l'âme oublie,
Pense du corps, et vers s'amie,
Pour ce qu'il y est bien venu,
Va et vient souvent et menu;
Mais orendroit se taist la rime,
Et retourne à l'esmay grandissime

Des bergiers pour les amours dittes
Et chà en arrière descriptes.

S'ensieut le quart chapitre qui contient la révélation et murmure des amours du duc d'Orliens et de la royne et les maléfices d'icelly duc.

Chy dist la rime que ly paistre
Qui aux champs vont lor berbis paistre
Et ceux du bois meismement
Plus c'oncques mais lor parlement
Tiennent des jolis amoureux,
Dolent et soussient pour eux;
Car bien ont-il la cognoissance
Que d'abatre n'aront poissance
Ceste rumeur par quelque tour.
Paroles volent sans retour.
Du céler est néant par m'âme.
Jà scet, tel y a, le diffame,
Qui trop se cuideroit meffaire
De la chose à Florentin taire.
Sy va devers ly et ly conte,
Ainsy que chy orés ou conte :

« Plus avant ne vous puis céler,
» Car tout vrais amis révéler
» Doibt, pour y estre pourvéant,
» A son amy son messéant,
» Que selonc le commun parler
» Tristifer va seuls caroler
» Avoec Belligère en destour;
» Mais certes, s'il fust tel pastour
» Qu'il amast honnour et héist
» Honte, pour rien ne le feist,
» Considéré que Lucina,

» Dont vous issistes, l'amena,
» Et Belligère, sans mentir,
» Ne s'y déust pas consentir,
» Car elle n'y a point d'onnour,
» Et vous y avés deshonnour.
» Sy aiés donc à pensement
» D'y pourveoir aulcunement
» Pour abaissier la vilonnie :
» Trop demeure ors qui ne se nie. »

Florentin, quant il entendy
Cest bergier, tantost respondy :
« Se Marion laisse Robin
» Pour amer Gobert ou Gobin,
» Lors doibt Robin, ny Varion,
» Laissier pour Maret Marion.
» Puisque Belligère me laisse,
» Plus ne seray tenus en laisse,
» Que ne voise véoir Rogière. »
A ceste response légière
Voit bien celly qui fu présens,
Que le hault pastour son bon sens
Changa et mist fors du lien,
Quant il au parc Saint-Julien
Affubla le chapeau charmé,
Et tantost qu'il en fu armé
Courut comme par desverie
Et tua de sa bergerie
Deux ou trois qu'il aconsui;
Et, s'il eust longhès fui,
Plus grans mauls en fust avenus,
Mais tantost fu pris et tenus.
Mais oncques puis cest mal eur

1958. *Au parc Saint-Julien*, au Mans.

Ne fu estable, ne séur.
Trop mal fist, qui l'empoisonna,
Et, se tel poison ly donna
Son frère, frère n'estoit mie,
Mais anemis, dont je frémie
Quant m'en souvient, et autressy
En est le bergier en soussy,
A qui il a fait le respons
Que chy vous ay dit et espons;
Et s'aulcuns en ont marement,
C'est bien drois, car tout clèrement
Voit-l'en par ce maulvais example
Que le roial pourpris bien ample
Qui encor est vers à tous lés,
Sera laidement défoulés
Syqu'il séchera presque tous.
Les loups ravissans et estous,
Non pas les loups tant seulement
Mais les pastours principalment
Qui le debveroient garder,
Y nuiront sans gaires tarder;
Et sy me doubt, à l'abergier,
Qu'en fin ly estrange bergier,
Pour l'erbe du pourpris brouster,
N'y viègnent lor tropeaux bouter,
En déchassant de Florentin
Le tropel o maint fier mastin,
Par mervilleuse démenée.
O! qu'à male heure fu donnée
La poison qui le sens changa,
Dont le pourpris mains vaurra jà;
Car maint mal y avenra voir
Par deffaulte de non sçavoir
Du hault bergier et maint oultrage.
Hélas! c'est grant doel et dommage

Que l'en ne l'a laissiet régner,
Et son pourpris bien gouverner
Com il avoit jà commenciet.
Helas! l'en l'a désavanciet
Et fait ainsy com insensible.
Il m'est près autant impossible
Soubs chief enfermé de main saine,
Comme de trouver fu en Saine.
Cest pourpris, par faulte de chief,
Déclinera, las, quel meschief!
Las! quel meschief, quant sy sourpris
Sera de tous mauls le pourpris,
Qui or est tant plaisant et bel
Qu'il y a maint ramu obel
Dessus les joncs en praieries
Pour bien maintenir drueries.
Maint pré y a, jardins et clos;
Mainte cavane et parc bien clos,
Et maint fort toit de bonne ghise,
Et encore, dont plus le prise,
Cérès y fait habundamment
Croistre le soile et le fourment.
Palès y fait l'erbe venir
Pour le beau bestail soustenir,
Et Bachus y fait la vignette
Flourir de bien soef flourette
Et porter fruit moult délitant.
Briefment d'aultres biens a chi tant
C'on ne vous porroit tout descrire.
Sy m'en tais pour aultre rien dire.

Si tost c'oncques fu advertis
Florentin parmi les pastis,

2014. *Le pourpris,* la France.

Tant trace que Léonet troeve
Et lui a dit après la troeve
Entre plusours aultres paroles :
« Se je vois mener aux caroles
» Bétris en faisant les douls yex,
» Belligère n'en fait pas dielx.
» Quel doel dont pour elle feray,
» Ne combien tristes en seray? »

Lors Léonet a respondu :
« Le plus triste est plus confondu.
» Sages est qui poet son anoy
» Passer ainsy qu'en esbanoy;
» Mais nientmains, qui se voit frauder,
» Qui poet, vise de l'amender. »
Dist Florentin : « Quant bien m'apense,
» Je voy que tels me fait offense,
» Qui me déust faire bonté.
» Pour ce te pry par amisté
» Que tant faces, je t'y aveue,
» Que cils qui m'a de cote bleue
» Armé et fait monstrer au doy,
» Soit occis, car pas ne ly doy
» Foy porter, puisqu'il m'a tray. »
Quant Léonet ainsy l'oy
Parler, il respont : « Je feray
» Vostre voloir et gaiteray
» Tant que je voie plus à plain
» Les amours en puy ou en plain.
» Je vorroie, sicom Argus,
» Avoir cent yex bons et agus,
» Affin que par clère véance
» Féisse mieudre pourvéance. »

Tout ainsy et plus longhement

Tiennent cil doy lor parlement
Des amans qui tant mal s'apairent,
Puis s'entrelaissent et repairent
Tout pensis, chascuns en sa place;
Et Tristifer danse et solace
D'amoureuse affection.
S'il sceust la conclusion
De Léonet et Florentin,
N'eust joie, soir, ne matin,
Ne féist ainsy ses menées
Par le bois à grans alenées
En troublant cestui et cellui.
Jà tous poy se loent de lui;
Et Léonet meismement
S'en complaint en soy durement
Et dist que Tristifer n'a mie
A Florentin osté s'amie,
Attendue sa convoitise,
Qu'il ne voelle avoir la maistrise
Du pourpris et des habitans.
Vray disoit, car en celly tamps
Son très-inique pensement
Se démonstra évidamment
Plus c'oncques mais; car son malice
Et son désirier plain de vice
Par faintise céler cuida
L'autrier, quant ung temple fonda
Où hault bois pour les diex prier
Où il aloit sacrefier
Plusours fois chascune journée;
Mais la chose est trop retournée,
Car par faintise, n'aultrement,
Ne fait plus nul bien, fors tourment,

2094. Il s'agit ici du cloître des Célestins.

Tort, triboul et désavenant,
Comme chy orrés maintenant.

Tristifer dont ly très-despis
Ses fais mue de mal en pis,
Car jà dist-l'en en complaignant
C'un poy se voit d'amours faignant,
Et entrelaisse son office
De faire au dieu Pan sacrefice
Et est de grever ententis
Tous les bergiers grans et petis,
Et aux pastours les plaisans
Est-il mainte injure faisans,
Et aux berbis noires et blanches
Ne fait pas mains mais les samblances.

En espécial et briefment
Conteray non pas liement
De Tristifer qui fait dommage,
Aux pastours prent pain et frommage,
Pommes très-belles et entières
Et nois dedens lor panetières,
Aux pastoures chainses, chaintures
Et aleniers à pourtraittures,
Et flajols dont soelent noter,
Voelt à force prendre et oster,
Dont jà cessent les chansonnettes;
Et aux moutons prent les sonnettes,
Des portières trait tout le lait,
Qui talent n'a que riens y lait,
Dont les aignaux amèrement
Braient familleux durement;
Et, que plus est, à fine force
Mainte berbis tond et escorce
Quatre fois l'an, dont j'ay esmay

Qu'attendre ne poet le chault may;
Tant sont rèses et près tondues
Que toutes en sont confundues,
Morilleuses et sans profit.
Ly bon pastour sont desconfit
Et les touses Berte et Belaine;
Car lor bestes n'ont point de laine,
Ne sçaront mais de quoy draper.
Tout voelt Tristifer agraper
Et avoec gaster l'erbe drue,
A quoy jà se consent sa drue,
Car de fait les berbis défoule;
Et Tristifer de sa grant houle
Menace s'il est qui regrouche.
En lui a mainte aultre reprouche
Comme de mentir et moquier
Et flater, dont parler ne quier;
Car durement anoieroit
L'escoutant, qui tout conteroit.

Or estoet-il qu'encore die,
Ainsy comme par tragédie,
Se ma matière fust des rois,
De Tristifer les grans desrois;
Car il content moult qu'en brief tarmes
Florentin par sors et par charmes
Et par droit art d'enchantement
Soit mis à son définement,
Et de destruire pense adès
Les jones Florentinidès
Par périlleux destempremens
De venins, d'empoisonnemens
En pommes et en douls buvrages.

2162. *Les jones Florentinidès*, les enfants de Charles VI.

O! les lais et morteux ouvrages!
O! le cruel apensement!
Toujours quiert la mort faussement,
En chaulde ardour de grans profis,
De Florentin et de ses fils,
Syque tantost après lor fin
Porter puist le chapeau d'or fin.
Tristifer par grant convoitise
Tant se desnature et desghise
Qu'il fait à son frère dolour,
Dont il pert manière et colour,
Qui ot clère face et flourée,
Et maine vie enlangourée;
Mais, pour ce qu'il ne pert la vie,
Tristifer en a tel envie
Qu'entre tous mauls le fol hardy
En la fin a ung soir faindy,
Par trop malicieusement
Ung bien nouvel esbatement;
Car ou manoir de Florentin,
Où les bergiers font grant tintin
En turlurettes et en cors,
Fu par ly pris uns tels acors
Qu'il se vorront sy desghiser
Que nuls ne les sache adviser,
Ne cognoistre par quelque tour.
Lors se mirent en ung destour
Douze bergiers qui se vestirent
D'abis estrois et qui fort tirent
Sans estre par devant ouvers.
D'estoupes furent tous couvers,
Harpoïes et ensouffrées,
Puis saillent comme gens effrées,
Ainsy que j'ay dit acesmés,
Tenans beaux flambeaux alumés

En la carole pour danser.
Tantost le desloïal penser
De Tristifer chy aperra
A cellui qui goute verra;
Car au point qu'il y vit son bel,
Vers Florentin trait son flambel,
Tout par manière d'escremie,
Et samble qu'il n'y pense mie;
Mais lors toutefois par sa coulpe,
Tost se prist ly fus à l'estoupe,
Et Florentin fu alumés,
Qui lors fust ars et enfumés,
Quant les plusours y sont courus,
Par qui fu tantost secourus;
Car les touses aux chainses longs
Soubs elles jambes et talons,
Lui coevrent avoec corps et chief;
Mais il avient lors grant meschief,
Car des desghisés qui acourre
Vaurrent pour Florentin rescourre
Comme lor seignour et ami,
Tout criant « ahors! » et « ai mi! »
Sans eulx nullement alentir,
Car bons sangs ne poet pas mentir,
Furent les trois ars et estains;
Mais Tristifer oncques atains
Ne fu du fu, bien s'en garda,
Car de loing l'effroi regarda,
Faisans samblant tout par aïr
De soy plus que nuls esbahir.
Le coupable souvent s'excuse
Primiers, par quoy son fait accuse.

Cest esbanoy joyeux et bel

Se départy par grant cembel,
Par murmure et esmaiement.
Tele touse y vint gaiement,
Qui, quant son ami voit morant,
S'en départ tendrement plorant,
Et nuls, s'il ne fust sans pitié,
N'eust de plours ses yex quittié,
A veoir cas sy pitoiable.
L'oïr dire en est anoiable,
Ne sçay comment hom tel meffait
A jamais ne pensé, ne fait.

Quant cest meffait et aultres mains
Qui estoient bien inhumains,
Sont cogneu, chascuns s'en tourbe,
Fors ceux qui furent de la tourbe
De Tristifer, comme Pompal
Et le très-mal voellant Lupal.
Cest doy lui donnoient conseil
Du beau pourpris mettre à esceil;
Adès avoec lui se tenoient
Et de tout ravir l'aprenoient
Dechà, delà, par fine force;
Le pié tiennent, et il escorce.
Ha! tant les croit qu'il s'en ahonte
Et qu'il passe son tamps à honte,
Comme convoiteux et divers.
En lui est trop changiés ly vers,
Car pour en le vray sermonner
Tout prent, et il soloit donner.
Ne donna-il à la tousette
Qui le miex dansa sus l'erbette
Au may, quant g'y vauls adrechier

2234. *Cembel,* trouble, confusion.

Au premier, ung coler d'achier?
Et maintenant les touses robe,
Dont pleure Maret, Maigne et Robe.
Et jà les bergiers deux et deux
S'assamblent recontans les deulx,
Forment tristes et esplorés,
Qu'il comment parmy la forés.

Entre les aultres, doy pastour
Qui estoient en ung destour,
De Tristifer font parlement
En arguant diversement;
Et certes, se lor argumens
Sont divers et lor jugemens,
Ce fait la distance des ans.
Ly ungs fu jones et plesans,
Qui Élesis fu appellés;
Ly aultres fu viex et pelés,
Qui Palintus avoit à nom.
Ambdoy furent de grant renom
Et grans foucqs orent à conduire.
Oyés maishuy, pour vous réduire
A bien, que ces pastours disoient
Et comment il se devisoient.
Élesis sautèle et esbat,
Et Palintus sa coulpe bat
Et dist non pas sans soupirer :
« Las, je soloie remirer
» Ou bois la jolie verdure,
» Et or s'amortist sans froidure;
» Car Tristifer l'esrace et coelle,
» Et des chesnes abat la foelle,

2272. *Qu'il comment*, qu'ils souffrent.
2281. *Élesis*, le duc Jean d'Alençon.
2285. *Palintus*, le comte Waleran de Saint-Pol.

» Et prent entre pins et espines
» Les flours flairans, fresches et fines.
» Mais ung tamps encore venra
» Que cest Tristifer décherra
» Par mort qui ly vorra tolir
» Ses forces et tout abolir;
» Mais je croy qu'il ne pense pas
» Passer par ce périlleux pas.
» Qui penseroit à la termine
» De celle qui tout atermine
» Et rend aux aultres les chateux,
» Jamais ne seroit convoiteux,
» Je dy, et more qui vorra,
» Qui plus a, plus dolent morra,
» Car chascuns poet et doibt sçavoir
» Qu'au morir fault laissier l'avoir,
» Qui est paine et péril très-grans
» A ceux qui sont d'acquerre engrans,
» Car il porroient retarder
» Lor salut, par trop regarder
» Et penser aux biens temporeulx,
» Quant tant en voient entor eulx.
» Je loaisse les bien moeblés,
» S'avoirs ne peust estre emblés
» Et se l'en le peust porter
» En la mort pour soy déporter
» Et pour acheter à sainct Pierre
» Lieu en paradis loing de pierre
» Et loing de portes et de mur;
» Mais tout l'or qui est à Namur,
» Voire à Florence et à Pavie,
» Fault laissier au laissier la vie,
» Que l'âme ne s'en poet aidier,
» Ne ly corps, ce sçay sans cuidier,
» S'en portoit tout l'argent d'Anvers,

» Ne s'en rachèteroit aux vers
» Que mengiés ne soit tous pouris
» De ceux qui de ly sont nouris.
» Fols est donc, qui trop s'aventure
» D'acquerre, oultre vivre et vesture.
» Jà ne prisera bonne hystore
» L'acquérant chose transitore
» Oultre ce qui lui en convient.
» Forment me merveille dont vient
» A Tristifer que tout acroche
» A baston, à crocq et à croche,
» Et que Belligère soubmet,
» Mais justice bien lui promet
» Que mors en sera et honnis :
» Nuls mauls ne demeure impunis.

» Tant fait, Tristifer, dont me plains
» En destours, en tertres et plains,
» Tant fait et tu et aultres tés,
» Que ly pourpris sera gastés;
» Tant faittes, qui tout vorroit dire,
» Que c'est assés pour morir d'ire.
» Tu-meismes es, bien le voy,
» Plains de cuidier et de desvoy;
» Mais regarde que tu feras :
» Souvièngne-toy que tu morras. »

Palintus ainsy proposa
Mais Élesis y opposa
Et dist : « Tout desplaît à viellèce.
» Palintus, oncques en jonèce
» Ne lui souvient qu'il s'abusast.
» Je croy bien, qui bien t'advisast,
» Quant tu fus enfès de ving ans,
» Que tu estoies à ce tamps

» Gais et jolis et amoureux,
» Qui or es las et langoureux
» Et trop plus mal chains c'une garbe. »
A ces mos le prent par la barbe
Et dist : « Quant le grenon aray
» Ainsy chenu, dévos seray,
» Et plorray ma malvaise vie.
» Quant à ore, je n'ay envie
» Que d'esbatre et de solachier. »
Lors Palintus qui trop l'a chier,
Redist et de plorer ne fine :
« N'aime pas trop ta coulour fine.
» Les flourettes enmy la prée
» S'amatissent à la vesprée,
» Et, que pis est, par pluie ou vent
» Devant le vespre bien souvent.
» Jonèce, force, ne beaulté
» N'ont contre la mort séureté,
» Ains les gaite par la crevache,
» Et aussy tost moert veau que vache.
» Sy ne poes pas faire vantance
» D'avoir à cent ans repentance.
» Fay-le bien quant tu as loisir,
» Car l'en ne poet le tamps choisir.
» Laisse amours ; ce n'est que folie,
» Duretés et mérancolie.
» Bien le sçay, qui sy t'en chastoie ;
» Faulte fis pareille à la toie.
» Jadis amay, dont il m'est pis
» Qu'estre férus ou front de pis.
» Par moy déceu preng chastoy
» Ou, se ce non, c'est mal pour toy.
» Qui d'amer ensieut les flours,
» Pour ung plaisir a cent dolours. »

Ainsy et trop plus sermonna
Palintus qui conseil donna
A Élesis, com il debvoit,
Car plus de bien de ly sçavoit.
Qui scet le bien, Diex ne l'en quitte,
Se du démonstrer ne s'acquitte;
Mais tant fu Élesis tenus
Comme Tristifer par Vénus
Et tant en ses las enlachiés,
Qu'il n'en poet pas estre sachiés :
Pour quoy Palintus se tira
A part, et illoec souspira
De plus en plus pour le folage
Du pastourel au coer volage,
Et maintefois le fait hideux
De Tristifer ly croist ses deuls,
Et tant qu'en la fin en fust mors
S'il ne se fust en soy remors,
En disant : « Quant bien me pourpense,
» Mon tamps en folie dispense,
» Quant des permissions divines
» Soit des mors à faces souvines
» Ou de quelconque troublement
» Je preng sy grant esmaiement;
» Car sçavoir doib, qui sui fais hom,
» Que nuls mauls n'avient sans raison.
» Sy m'en passe comme contens
» Et à Dieu du tout m'en attens,
» Qui scet et du mal et du bien
» Disposer justement et bien,
» Et en qui seul mon espérance
» Mès et metteray pour plaisance
» Avoir et consolation
» Sans faulte ou diminution. »

Palintus n'a plus souspiré,
Mais comme par grâce inspiré
Et plains de bonne volenté,
A oubliet la dolenté
Du fauls monde, et est ravie
Son âme ès ciex en plaine vie;
Car Dieu en coer voit et contemple,
Et Diex fait de son coer son temple,
Car net le troeve et reblanchi;
Mais de Palintus lairay chi
Et des aultres qui se complaignent
De Tristifer, qui ne s'en faignent,
Et diray, sans aultres alonges
Au propos, visions et songes

S'ensieut le quint chapitre qui contient la mort du duc d'Orliens.

Comme la chose folement
Se menast, et grant parlement
Fust de Tristifer à sa honte,
Sicom oy avés ou conte
Qui de tous poins y abréga,
Léonet une nuit songa
Que Tristifer le hocq doré
Du hault pastour très-honoré
Prenoit et baisoit Belligière,
Et gastoit l'erbette et l'orgière,
Et briefment tout le pasturage.
Lors Léonet de fier corage
Leva sa grant houle acérée,
Et en féry sans demourée
Tristifer ung cop sy pesant
Qu'à terre l'abat, mort gésant,
Dont sy très-fort s'esmervilla

Que lors en soursault s'esvilla;
Mais il se rendort sans targier
Et tost se reprent à songier.
Lors en songant lui fu advis,
Que les pastours ont à devis
Bon tamps sans estre plus irés,
Quant Tristifer est expirés,
Qui vault tout le pourpris troubler.
Dès or s'y porront rassambler,
Ce lui sambla, pour feste faire,
Ly pastourel de noble affaire,
Dont, tant que ly songes dura,
Oncques grevance n'endura,
Ains dormi sy joyeusement.
Que plus ne péust nullement.

Léonet droit au point du jour
Que l'aloë sans nul séjour
Cler chante en voletant en l'air,
A fait de son sompne repair;
Mais quant il fu bien esvilliés,
Esjoïs s'est et mervilliés
De ses songes qu'il ramentoit.
Ou primier grant dolour sentoit,
Tristour, tourment et desconfort,
Mais le second l'eslèce fort.
Sy dist « Je ne puis percevoir
» Dormans ou non c'on puist avoir
» Bon tamps tant que Tristifer vive. »
A tant s'en va, qui plus n'estrive,
Au temple Mars sacrefier,
Et tant se vault en lui fier,
Que lui requist lors de sçavoir
S'il a songiet mensonge ou voir,
Et en après lui vault rouver

S'il porra le songe achiéver.
Mars qui est le dieu de bataille
Et qui aime grans cops de taille
A ce point que n'y séjourna,
A Léonet respons donna
Et dist : « Bien saches que tes songes
» Sont vray sans quelconques mensonges,
» Car comme tu songas en l'eure,
» Avenront, s'en toy ne demeure ;
» Ce que non, car tu es hardis
» Puisque tu es Léonet dis.
» Sy t'en va tantost assaillir
» Tristifer qui vient sans faillir
» D'avoec la belle au coer joly,
» Et certes tu feras celly,
» Puisque de grant coer y courras,
» Qui victorieus demourras.
» Fortune les hardis ayde
» Et aux couars tolt son aide.
» Ou se tu aler n'y voels pas,
» Fay y aler plus que le pas,
» Car, s'il est mors, vivre porras ;
» Mais, s'il est vis, tu y morras.
» Sy preng conseil de cest affaire :
» Fay ly, fay ce qu'il te voelt faire. »

Quant Léonet oït ces respons,
Plus ne s'est ou temple repons,
Ains se départ et tost envoie
Ung de ses bergiers en la voie,
Par où Tristifer souvent va,
Et illoec icellui trouva
Qui droit au plain soir revenoit
De veoir celle qu'il tenoit
En ses las par amours subjette.

Le bergier sur ly ses yex jette,
Voit que c'est ce qu'il espia
Et tantost à mort l'escria.
Mais Tristifer qui attendoit,
Comme celly qui bien cuidoit
Que nuls ne l'osast approuchier
Pour ly meffaire, n'atouchier,
Dist : « Garde bien que tu feras.
» C'est Tristifer, n'en doubteras. »
— « Tristifer, fait-il, demandoie. »
A tant cils qui plus n'y plaidoie,
Tent en hault sa houlé de fer
Et en a féru Tristifer
Tel cop que le chief ly parti
Et ou palus mort l'abati.
L'autrier en songant sans morir
Fu occis ; mais or sans garir
Et sans estre médicinés
Est en villant mors et finés.

Qui voelt, sache, qui ne le scet,
Qu'en l'an mil quatre cens et sept
De l'incarnation de Crist,
Tristifer, com ma main descrist,
Fu mis à son définement ;
Mais là courent hastivement
Les plusours aux cris et effrois,
Et cellui troevent qui gist frois.
Par tout fu tost ly fais scéus,
Dont le bois fu fort commeus,
Et tout le pourpris grant et lé.
De ceste mort fu moult parlé
Et près et loing en mainte ghise.
Moult diverse en fu la devise.
Les aulcuns vont le fait loant,

Les aultres le vont desloant.
Ly fol bergier qui le pastour
Voient mort ou braieux destour,
Dient : « Qui le beau cop féry,
» Dont Tristifer sy tost péry,
» Ait au miex férant le joel. »
Et de joie crient : « Noël! »
Mais à ce point ly plus sené
N'ont pas léèce démené,
Ains, quant ly fais lor fu nonchiés,
Pensis dient et embronchiés :
« Certes, quoyque cest pastorel
» Ait grevé Maret et Morel,
» Et gasté les beaux pasturages
» Et les herbes par les boscages,
» Et fait maint mal à son devis,
» Miex venist qu'encore fust vis;
» Car pour sa mort gherre et débas,
» En lieu de festes et d'esbas,
» Venra entre bergiers de pris,
» Dont en fin cils povres pourpris
» Qui jadis fu plaisans à droit,
» Pis aura qu'il n'a orendroit,
» Dont ce sera bien grant dommage. »
Vray disoient ly pastour sage,
Car ainsy qu'il l'ont maintenu,
Est en la fin tout avenu,
Sicomme chy le trouverés,
Quant avant léu auerés
Et verrés c'oncques pire mors
Ne fu depuis que prist le mors
Adam en la pomme interditte,
Quoyque n'en puist pas estre ditte
Toute l'hystore pour briefté
Et pour la grandime pité.

Qui qui pleure, ne n'ait encombre
Pour celly qui frois gist en l'ombre,
Bien est à croire que s'amie
Belligère ne s'y faint mie,
Ains toute seule sus la mente
Pour Tristifer plaint et lamente
Et ou bois se couche en la saille,
Et samble que li coers lui saille
Du ventre sans arrestement,
Tant souspire profondément,
Et détort tristement ses poings.
Amours ly démonstre par poins
Que souvent ses servans honnist,
Car chy la tourmente et punist
Sy très-fièrement qu'à merveille.
Or et aultre fois la traveille;
Sy s'en complaint piteusement
Quand parler poet, et bassement
A dit dolente et esplourée :
« Pourquoy sans ami demourée
» Sui? pourquoy sans ami, lassette?
» Dès or seray triste et seulette.
» Amours que vous ay-je meffait,
» Qui ainsi me grevés de fait
» En batant de dure escorgie?
» Mar fu la grant houle forgie.
» Lasse, lasse, trop sui dolente;
» Mors plus que vie m'atalente.
» Où est la mort qui trop mesprent
» Qu'avoec mon ami ne me prent
» S'elle a en le prendre mespris?
» Trop plus m'esprent quant ne m'a pris.
» O mors qui mors tels mors que mors
» En seront tous, or te remors
» De moy, et me vieng enterrer

» O mon ami sans différer.
» Abrége, mort, par ta rigour
» A Belligère sa langour,
» Sa langour très-dure et amère.
» Pourquoy nasquis oncques de mère,
» Pour estre par amours menée
» A sy dolente destinée,
» Que langhir yver et esté?
» Miex me fust non avoir esté
» Qu'ainsy fuisse despariée.
» Trop malement sui variée.
» L'autrier à mon ami chantay;
» Or, sans lui, perdu mon chant ay,
» Car nuls, de ce m'ose vanter,
» Ne m'orra plus nul jour chanter,
» Ains plorray sans pause, ne terme,
» Tant qu'en moy aura seule larme;
» Car oublier je ne porroie.
» Comment donc tous jours ne plorroie
» Que moy qui sui toute esseulée,
» Fui et baisie et acolée
» De mon amy quant il vivoit. »
Ainsi Belligère estrivoit,
Et faisoit plaintes et clamours
En blamant la mort et Amours,
Tant que nuls en destours, n'en plains
N'oy gaires plus piteux plains.
Nientmains toutefois tost aprés
Vit-l'en Belligère en vers prés,
Soubs les mays qu'estés fist foellir,
Caroler, esbatre et saillir.
Nuls n'est tant jolis, ne dorés,
Qui ne soit assés tost plorés,
Puis que la mort prendre le voelt:
Qu'à l'oel ne voit, au coer ne doelt.

Le très-grant doel pris en parfont
Qu'illoec Pompal et Lupal font
Pour la mort de lor chier ami,
Ne puis dire à quart, n'à demi.
Tant font plainte désordonnée
Qu'il samble que de la journée
Ne doient jà vis eschaper,
Et tout lor compaignon et per
Autressy ne se faindent pas
A plorer pour celly trespas,
Ains fort pleurent en souspirant
Et fort soupirent en plourant.
Qui pert son bon ami, pour voir
Plus pert qu'à perdre son avoir.

Comme j'ay dit, par les bruières
Pleurent les bergiers et bergières,
Au mains les plusours pour la cause
Touchie; mais tantost font pause,
Fors Belligère qui encore
N'oublie son doel qui l'acore;
Et entr'iaux voelent enquérir
Qui vault le paistre à mort férir,
Mais chascuns en voiant le fait
Jure que ce n'a-il pas fait;
Et Léonet, non pas pour crainte
De soy, ne mais que pour l'enfrainte
De paix qui tolt l'esbanoïer,
Vault devant tous le fait noïer,
Adfin que par ly rien n'empire.
Il ne loist mie toudis dire
Quanque l'en scet, et trestout voir
N'affiert huy, ny hier, à sçavoir.

Li bergier qui Tristifer ont

Amé, encore tant feront
Que ce qui estoit bon célé,
Sera ouvert et révélé,
Mais jà bien ne lor en prendra;
Car du sçavoir mal avendra
Sur les malvais et sur les bons.
Ly paisibles a les rebons
Et soeffre tourment et labite
Quant entre les félons habite.
Uns hom, c'on nommoit Antiame,
Ot grosses mousches en sa pame
Dont l'une sans plus le mordy.
Lors tantost le poing estraindy,
Et pour la mousche qui le mort,
Toutes les aultres met à mort.
Ainsy tels qui pas n'en porra,
La mort Tristifer comparra,
En souffrant mort, mal et moleste.
Jà, pour faire millour enqueste
Qui féry le cop très-mortel,
Dient que ce fu tel ou tel,
Et à maint qui n'y vault jurer,
Sy font très-grant angoise endurer
Par soupechon, qui n'est pas chose
Tousjours juste, bien dire l'ose.

Quant Léonet, qui frans estoit,
Regarda que l'en molestoit
Ainsy à tort Ghy et Gontier,
Sy s'escria en ung sentier
Par pitié et par desplaisir,
Et dist que plus ne pot taisir
Ung mot qui fu bien escouté:
« Seignour, seignour, ch'ay jou esté.
» Aultres n'en soit plus empechiés;

» Par moy fu-il à mort blechiés.
» Je le célay premièrement
» Pour le miex; mais quant fièrement
» Voy les non coupables traittier,
» Du dire me doi acquittier,
» Et en prenant sur moy la cherge,
» Batus voel estre de ma verge.
» Miex vorroie estre dépièchiés,
» Qu'en moy fust uns sy lais péchiés,
» Que veoir par milliers ou cens
» Pour moy morir les innocens.»

Quant Pompal et Lupal oïrent
Léonet, contre lui s'aïrent
Et s'apensent taisiblement
Qu'il en prenderont vengement;
Mais Léonet, qui pas n'estoit
Enfant, en soy très-bien sentoit
C'on est aulcune fois hays
Pour bien. Lors, que ne fust trays,
Du bois se party comme sages
Et retourna en ses herbages,
Non pas seuls, mais o grant compaigne.
Pour reposer en la champaigne,
Chascuns, pour avoir bon éur,
Doibt quérir place et lieu séur
Et eslongier ses anemis.
Léonet s'en est entremis,
Sachans pour ce n'y demoura:
Qui mau voisin a, mau jour a.

Or se tient Léonet tout quoy
En ses pastis, où en requoy
Bien regarde que l'en fera
Et qui vers lui se mouvera,

Adfin qu'il puist sans ademis
Résister à ses anemis,
Car de ce faire grant coer a.
Las! je ne sçay que ce sera.
Trop va le cas en empirant,
Dont je larmoie en souspirant.
Malvais n'y commence la mele,
Car des houles mainte alumele
Seront rompues par bataille.
Jà la chose très-bien s'entaille,
Car les bergiers sont divisés
Entr'iaux comme mal advisés;
Mais, las! ceste division
Sera toute destruction
Du pourpris qui est délitans.
Or est finés tous ly bons tamps;
Or fault toute joïeuseté,
Puisque gherre par fièreté
Vorra ichi pour anoïer
Ses clères armes desploïer.

De Léonet est avérés
L'un songe, mais l'aultre querés,
Ainsy que l'amant de l'amie
Songe qu'il l'a, et ne l'a mie.
Au primier songe ne respont
Le secont, qui bien les espont;
Car le primier tout vray trouvay,
Com chà arrière le prouvay;
Mais le second n'estoit que fable,
Tout plain de bourdes et truffable,
Com chà avant le conteray.
Léonet, com je monstreray,
En fu malement déceu.
S'il ot en Macrobe léu

Le songe vray et autentique
Du bon roy Scypion d'Affrique,
Ou s'il ot en autres histoires
Léu les visions notoires
C'on tient vraies par mainte place
Et de Joseph et d'Andromace,
Doibt-il pour ce croire que songes
Soient trestous vrais sans mensonges?
Qui en orroit Cathon conter,
Il dist c'on n'y doibt rien conter.
Las! pourquoy dont y contoit-il?
Que ne créoit l'acteur soubtil
Plus tost qu'en son songe fiance
Avoir, ne qu'en fole créance
En faire quelque sacrefice,
Com pour avoir ung hault office.
Ne sçay pourquoy à Mars aloit
Quérir conseil, n'à lui parloit
De ce. Vénus à la fillette
Dist: « Va o ton amy seulette.
» Miex vorroit perdre le parler
» Que la retenir d'y aler. »
Et Mars, qui trop aime discorde,
Annonceroit, feroit concorde!
Qui loial conseil voelt trouver,
Loïal consillier doibt rouver,
Et véoir se par voie aulcune
En lui a faveur, ne rancune
Qui soit contraire aulcunement
A loial et bon jugement,
Puis par délibération
D'avis et modération
Y donner sa judicative,
Sans croire sentence hastive.
Cils n'est pas sages à devis,

Qui sur conseil n'a son advis.
Léonet oncques n'advisa
Sur ce que Mars lui devisa,
Mais le crut du tout fermement;
De légier croit, qui petit ment.
Ha! s'il éust en son repos
Entour son chief posé tripos
Qui est espèce de lorier
Plus précieux que nul porier,
Car vray fait songier, non pas fables,
En ce cas ne fust décevables.
Las! ai my! las! que ne l'avoit!
Las! maintenant son deffault voit,
Mais c'est à tart. Las! maintenant
Voit que rancune entr'iaux tenant
Vont ly paistre et plus estrivant
Que quant Tristifer ert vivant.
Or est dolens sans aultre attente,
Quant fraudés est de son attente.
Bien cuidoit faire, mais mal fist;
Mais à tant dire m'en souffist
Quant à présent; car venir voel
A la gherre, dont trop me doel,
Et raconter, ainsy qu'en larmes,
Comment jà chascuns court aux armes.

S'ensieut le VI^e^ chapitre qui contient l'esmouvement de la gherre, à cause de la mort du duc d'Orliens.

Ou joly printamps qu'aux labours
Ne doibt estre nes ungs rebours,
Mais doibt-l'en fouir et planter,
Vignes taillier, arbres enter,
Lors quant repoint l'erbe menue

Et les oiseaux à sa venue
Perchans divers et inégauls
Rechantent cler par ces vers gaus
Sur la caurette et sur l'espine,
Dont fort retentist la gaudine;
Lors en la saison des flourettes,
Les bergiers, en lieu d'amourettes,
A quoy le beau tamps les coers trait,
Ont entr'iaux hayne contrait,
Et quant déussent chapeaux faire,
L'un l'aultre voelent entrefaire.

Tournée est en plours ma citole,
Dont triste sera ma parole,
Car je ne sui pas Palintus;
Par fortune sui débatus,
Avoec les lies aux ris courans
Et avoec les tristes plourans.
Sy ne fui oncques tant joïeux
Pour rien, qu'ore sui anoïeux,
Car tout le pourpris voy frémir
Et commencier à escremir,
Au mains ainsy que par assay.
Pompal et Lupal que bien sçay
Et le jone paistre Elesis
Et aultres bergiers plus de six,
Menacent cellui qui a mis
A mort le pastour qui amis
Et compains lor fu en sa vie;
Et comme plain de frénésie
Par les champs courent et tombissent,
Houles enmanchent et fourbissent

2893. Le duc Jean d'Alençon était en effet fort jeune. Né en 1385, il n'avait que vingt-deux ans lors du meurtre du duc d'Orléans.

Qui clères au soleil resplendent,
Hocqs ferrés, ars et bastons prendent;
Et Florentin, non obstant tout,
Sa houle prent et fait l'estout,
Et par Lupal qui le conseille
A son col com tinel à seille
La met et porte fièrement.
Léonet ama chièrement,
Mais Lupal, bien le puis véir,
Lui fait par ses bourdes héir,
Quoyc'on ne se doibt informer
Trop tost pour héir ou amer;
Et Pompal mains n'en refait mie,
Car tandis que Lupal larmie,
Pompal, com compains pains à blanc,
Flate Florentin, et fait planc
De Léonet pour le chergier.
Il attraient le hault bergier
De lor part, adfin d'avoir port.
Sachons que nul qui houle port,
N'osera contre le hault paistre
Gherroïer, car sur tous est maistre.
Qui régimbe contre aghillon,
Bien se poet blecier le talon,
Et qui se prent à son plus fort,
Souvent pert la luitte à l'effort.

Éolus qui est diex des vens,
Rapaise, ce vous ay convens
Le soufflement froit et félon
De Boréas et d'Aquilon.
Neptunus, le dieu de la mer,
Dont pas ne se fait à blamer
Par sa verge l'onde chastoie;
Et Florentin pas ne maistroie

A ghise de bien seignourant
Ceux qui sont soubs lui demourant;
Mais lui qui est maistres et chiés,
Tant s'abaisse, dont c'est meschiés,
Qu'il tient de Lupal la partie,
Dont, ainchois que soit départie
La danse qui est commenchie,
Aura le pourpris tel haschie
C'on dira sans mémoire escripte :
« Vechy, las! les désers d'Égipte. »

Les sages qui firent lor plainte
En la mort Tristifer sans fainte,
Doubtans la gherre, jà la voient;
Et ceux qui grant plaisir avoient,
Quant il le virent à mort mis
Afin c'uns aultres fust remis
En son lieu pour miex gouverner,
Ne s'en scèvent quel pris donner,
Car la chose voient tournée
Au pis et très-mal gouvernée;
Et je croy, quant bien y regarde,
De nouveau pastour pire garde.
Tristifer quatre fois l'année
Prist les laines à grant manée,
Dont mainte berbis fist morfondre;
Mais douze fois les voelent tondre,
En elles escorsant lor plisses
Pompal, Lupal et lor complices,
Pour avoir jupeaux et chapeaux :
S'en moerent de froit les tropeaux
En tramblant tout au long du jour;
Et maint pastourel à séjour
Sont déchaciet et desrobé
Et de bien faire destourbé

Par Lupal et par Lupalois.
Bien samblent fort de toutes loys,
Et jà par oevres inhumaines
Aux plus simples font plus de paines;
Et à lor amis proprement
Qu'aidier déussent, font tourment,
Et y voellent gherre lever
Pour les plus asprement grever,
Et jà courent houles tendues
Par les champs à grans estendues.

Quant Léonet qui à sa garde,
Comme l'en doit, veille et regarde,
Car fols est et souvent péris
Qui pas ne doubte les périls,
Voit ces grans houles flamoïer
En l'air pour son corps gherroïer,
Talent n'a qu'il se voist muchier,
Ains fait ses bons amis huchier
Pour avoir conseil et confort,
Qui à ly viennent au plus fort,
Prest de faire tout son voloir,
Sans desdire, ne desvoloir,
Pour mal qu'il en voisent souffrant.
Ainsy se vont cent fois offrant;
Ainsy se mettent plainement
Trestout en son commandement.

Léonet ne mescognoist mie
Le bien de la gent tant amie.
Sy les prent à remercier,
Et puis dist: « Je vous voel prier
» Qui assés savés mon affaire

2969. *Lupalois*, les Armagnacs. 2996. Il s'agit ici de la Flandre.

» Que me dittes que j'ay à faire;
» Car je feray ce que dirés,
» Qui qui en soit lies ou irés. »

A tant tinrent ung parlement
Léonois moult estroitement
Pour miex véoir comment feront
Et comment miex achiéveront.
Qui par conseil ses fais démaine,
A honnour ist de la sepmaine.
Entr'iaux, car divers sont, diverses
Sentences bonnes et perverses
Rendent illoec diversement:
Chascun a son entendement.
Dont pour briefté me voel passer,
Sans moy, ne les oians lasser.
Mais je ne me doi mie taire
D'un pastourel de noble affaire
Qui disoit illoec devant tous
Courtoisement, sans estre estous:
« Seignour, voelliés oïr mes dis;
» Pardon requier, se je mesdis;
» Je voy, dont tout mon soulas fine,
» Que cest pourpris vait en ruine
» Où nous avons l'erbe soye.
» Jà y est l'arbroie ploye
» Et n'y demourra gland, ne nois,
» Se ne faisons nous Léonois
» Que Lupalois qui l'ont traciet,
» En soient en haste enchaciet.
» Or dont tost defors les boutons
» Que plus ne gastent les boutons.
» Pastours doibt son champ sans tarder

3004. *Léonois*, les Bourguignons, les partisans du duc de Bourgogne.

» Au fer de la houle garder. »

A cest acort s'acordent maint;
Nientmains pas ainsy ne remaint,
Car uns bergiers en piés se drèce
Et dist : « Florentin mon coer blèce
» Et mon hocq abaisse et retient,
» Quant avoec Lupalois se tient,
» Car du grant pourpris seignourist;
» Et bien sçay qu'en déshonnour ist
» Et pert sa cause, tout soit belle,
» Qui contre son seignour rebelle,
» Car tantost use à l'approchier
» Sires de plonc homme d'achier.
» Pour doubte de tel usement
» Ne faisons nul résistement :
» C'est mon conseil, n'y voy millour. »
Uns aultres en muant coulour
Dist : « Ne sçay se blamés seray,
» Mais, comment que soit, je diray
» Que Lupalois par qui mengier
» N'osent jà berbis, ne bergier
» Après lor foucqs ens champs houler,
» Soient mort sans dissimuler,
» Et Florentin, j'en prie assés,
» Soit de son pourpris expulsés;
» Car en lui véons le deffault
» Par quoy l'erbette ens champs deffault;
» Et qui folement se gouverne,
» Doibt-il d'aultrui avoir gouverne.
» Je dy grans choses et ensui
» Vérité, quoyque petis sui,
» Ne jà n'en diray fors que voir,
» S'en debvoie mort rechevoir;
» Et qui ainsy ne le fera,

» L'en verra bien que ce sera. »
Ly tiers dist : « Miex vault par science
» User ses jours en pascience
» Que faire quelque vilonnie. »
Et ly quars ceste pas ne nie,
Mais bien dist que ce n'est pas blame
De perdre malvais, et ne blame
Qui dépose boutant sachant
Le gourverneour non sachant
De gouvernement, et l'en sache
Pour aultre qui plus vaille et sache.

Ainsy argüent longhement,
Mais toutefois finablement
Entr'iaux ont conclut de targier
Tout pour l'amour du hault bergier,
Car bien dient grant et menour
Que ce ne seroit pas honnour
De jà porter baston ferré
Contre le paistre au hocq doré.
Sy se sont atant tout retrait
En ung parc pour véoir à trait
Des Lupalois cayettement
Le maintieng et déménement.
Cil qui jadis furent ami,
Sont orendroit fort anemi.
Tantost, se Florentin ne fust,
Monstre fust aux bastons de fust
Par bataille très-fièrement,
Tant s'entrehéent durement.

Ha! Diex! que je doi bien gémir
Quant tout à plain voy et remir
Que Lupalois et Léonois,
Pour gherroier, leur antenois

Délaissent, sans estre jaloux
Du bien garder, mengier à loups.
Dès or seront l'erbe trachans
Ly foucq sans garde par les champs.
Dès que je fui Bucarius
Nommés, ne fu pires ly us
De bergerie qu'il est ore,
Et chascun jour empire encore,
Syque tantost rien ne vaurra.
Pastourrie, ce croy, faurra,
Car, pour vous vray dire, à ce tour
Jà deviennent loup ly pastour;
Et les plusours pillent la proie
D'un dent agu qui fort asproie,
Et trop sont tenans les bergères,
Dont les profitans lanigères,
Ce sont les bestes portans laine,
Soeffrent et souffriront grief paine
Qui est chose desconvenable,
Laide, dommageuse et dampnable;
Car bons pastours doibt trop amer
Son foucq, quant il poet atramer
Son jupelet, soit blans ou bis,
De la laine de ses berbis,
Et encores aultres biens prendre:
Qui ce ne fait, est à reprendre,
Et l'oeille, quant bien gardée,
Est partoût sans estre lardée
Du loup qui tout quiert dévourer,
Bien doibt son paistre enamoûrer;
Mais je qui y sui regardans,
En voy poy de sy bien gardans.
Dommages est quant ont Lupal.
Léonet, se ne fust Lupal,
Bien gardast, mais ne le fait mie.

Il fist jadis faire escremie
Sus Tristifer, cuidans bien faire.
Dont ore met tout son affaire,
Quoyqu'en doie son foucq trambler,
En hardis bergiers assambler
Pour garder de Lupal son corps,
Dont l'en orra trompes et cors
D'ore mais sonner par les os.
Ha! tans mauls que je ne les os
Nommer, avenront sans faintise
Par l'enhort dame Convoitise,
Qui ne fine de consillier
A fausseté faire et pillier.

Lupal à la langhe légère
Dist maintefois à Belligère
Que son amy qui mors gisoit,
Vengier vorra comment que soit,
Et champion à elle s'offre;
Mais combien qu'il face tel offre
Et qui tourt illoec la querelle
Devant celle qui se querelle
Et complaint de la fourfaitture,
Ce n'est fors que par couverture
Pour miex son malice céler;
Car qui en voelt au vray parler,
Rien ne l'y fait la gherre emprendre
Fors convoitise de tout prendre
Lui et les siens; je les voy teulx.
Ne sont mie poy convoiteux;
Bien le monstrent et monstreront,
Car dedens brief tamps pis feront
C'oncques mais de quoy ceste rime
Et de Belligère nous rime.
Sy escoutés mais huy que dit
Et vous orrés bien piteux dit.

S'ensieut le VII^e^ chapitre qui contient l'alée du roy avoec les Ermignas, et comment le duc de Bourgongne le ratraist à Paris, et la paix qui fu faitte entr'iaux.

Or dist la rime en procédant
Que Lupalois ne vont tardant
Qu'au conseil de la bergièrette
Qui se tient despite et fièrette
Pour le chaint à deux claux fremant
Que donné ly ot son amant,
Ne voisent Florentin menant
Fors du bois par désavenant.
Mar donnast ly bergiers le chaint
A la bergière qui le chaint;
Car quant le voit, lors ly souvient
De Tristifer, dont ly convient
Son doel par plours renouveler.
C'est ce qui le fait revéler
Vers Léonet, au mains en tant
Qu'aux Lupalois va enhortant
Que sans délay destruis soit cils
Par qui fu Tristifer occis;
Et pour ceste mort avanchier,
Florentin ont volu sachier
Fors de son bois et au loing traire.
Dieu gart Léonet de contraire,
Car, se Lupal le poet baillir,
Sans perte n'en porra saillir.

Adès le bien des bons se monstre.
Léonet sans redoubter monstre
Qui est chose desnaturée,
Mervillable et aventurée,
Ne péril qui ung coer varie

Comme les danses de farie
Ou aultre dangier quel que soit,
Quant voit Florentin qui laissoit
Ses berbis au hault bois sans garde,
A ses bergiers dist, qui n'y tarde :
« Seignour, pour l'amour de celly
» Qui m'a tant amé et je ly,
» Ne jà ne herray, quoy qui soit,
» Mon coer de dolour sanghissoit
» Nagaires quant je vy et voy
» Que Lupal l'a mis en desvoy
» Et sus bien lontaine fallise
» L'a mené, syque nuls ne lise
» Ou chante de lui par honnour.
» Il pourchace sa déshonnour
» Et le dommage de ses champs.
» Las! le hault bois en lieu de chans
» Dolentement souspire et pleure
» Pour Florentin qui loing demeure
» Et qui oublie son tropel,
» Dont ly loups prendera la pel,
» La char et le sang sans resoing;
» Mais quant je voy le droit besoing
» Et sçay miex c'oncques à ce tour
» Que tost périst foucq sans pastour,
» Je vous prie, gens de vaillance,
» Que pour supplir la deffaillance
» Du hault bergier aulcunement
» Qui est duis, bien veés comment,
» Alons son tropel rassambler
» Adfin qu'il laisse le trambler
» Et que loups ne l'ose assaillir. »
A tant vaurrent en piés saillir,
Prest d'obéir, les Léonois
Qui en lor cors font grans sonnois

Et au hault bois s'en vont et moeuvent.
Quant là vinrent, le tropel troeuvent
De Florentin tout esgaré.
Bien sambloit c'on eust haré
Le chien dedens de toutes pars,
Tant estoit tramblans et espars;
Mais Léonois ont les berbis
Rassamblé enmy les herbis.
Sy rebroustent quittes et franches
L'erbette et l'arbre vert les branches.

Léonet, quant il a véu
Ou bois le vert foelloy chéu
Par maint lieu oultrageusement,
A Florentin hastivement
Envoïa ung bon messagier
Qui lui dist à part sans targier :
« Tu es paistres de noble pris
» Et es maistres de cest pourpris
» Et du bois où tes antenois
» Gardas coellans pommes et nois.
» Sy me merveil comment tu poes
» Pour cest broellet enclos de peux
» Où tu te siès oiseusement,
» Laissier ton foucq noiseusement
» Ou bois seul, où pas ne pasture,
» Tes berbis par male aventure
» Gagent l'erbe vert et les plantes
» Et sont après ton corps balantes
» Et tant reveoir te désirent
» Que chascun jour fort en empirent;
» Et jà se Leonet chéries
» Ne les eust, fuissent péries;
» Mais la grant amour qu'à toy a,
» Au bois vers ton foucq l'envoïa,

» Et garde en cel lieu dangereux
» Pour toy ton bestail dolereux,
» Du matin jusqu'après complie.
» Sy est cils qui trop te supplie
» Par moy, que volles retourner
» A ton bois, sans pas ramener
» Bergier qui foule tes praiaux,
» Quar est Lupal très-desloiaux
» Quant toy qui es de hault lignage
» Maistroie et tient com en servage,
» Et t'oste dont l'en t'aime tant,
» Pour toy estre entre ceux mettant
» Qui toy et nous font poy valoir,
» Quoyque de moy ne poet chaloir;
» Mais dommages est de Sorel,
» De Hurtaut, Robin et Morel
» Et de toute la bergerie
» Qui par Lupal sera périe,
» Et faurra ton foucq mendier,
» Se tost n'y voels remédier. »

Quant Florentins oit la demande
Que Léonet lui fait et demande,
Tant ly est ly coers atenris
Que de pitié lait tous ses ris,
Et respondy cils qui gémi :
« Au besoing cognoist-on l'ami.
» Léonet, comme je voy bien,
» Aime mon honnour et mon bien,
» Quant pour faire à mon foucq secours
» Au bois est venus tout le cours.
» Se de moy ne fust plus piteux,
» Par loups crueux et despiteux
» Mes bestes trouvaisse estranglées
» Et en grans ronsois enanglées,

» Et à paines ly foucq barbu
» N'alaissent sus le mont herbu,
» Se ne fust sa très-bonne aïde.
» La grant richoise du roy Mide
» Qui tout en or muoit par touche,
» Jà ne fust vallable la bouche,
» Ne les mains de loïal amy,
» Non pas du monde le demy,
» Dont millour fait amis acquerre
» Que nulle chevance conquerre. »

Ainsy Florentin sagement
Parla, et puis dist haultement :
« Au bois me vois, car il est tamps;
» Mais Lupalois fauls et mentans
» Gardés adès que n'y venés,
» Et cest commandement tenés
» Estroitement jusqu'au rappel
» Sur paine d'y laissier la pel. »

A tant se part le hault pastour
D'illoec et fait au bois retour,
Dont Lupalois, ce puis-je dire,
Se tenoient très-bien de rire;
Mais à ce point tout esperdu
Dirent : « Nous avons tout perdu
» Puisqu'ainsy est que le hault paistre
» Plus n'aurons pour seignour et maistre,
» Et du hault bois sommes bany,
» Où sçavons tant hault et bas ny,
» Las! plus n'y bouterons les mains. »
Lors plourèrent maintes et mains
Veans chascun à son entente

3315. *Au bois*, à Paris.

Qu'il ont perdu le jeu d'attente.
Plus ne sont fier, mais à merchi,
Puisque Florentin n'est pas chi;
Mais quant il y fu, sans jengler.
Plus furent hardy de sengler.
Louveau seul de poy se chavist,
Mais o sa mère tout ravist.

Le hault bergier, sans séjournées,
A tant erré par ses journées
Qu'au bois où tant fu désirés
Est venus, dont ne fu irés
Tous ly mondes qui là estoit;
Mais liement chascuns festoit.
Grans fu ly soulas et la joie
C'on va menant dessoubs l'arbroie.
Grant fu le bruit et le tintin
A la venue Florentin;
Nes son tropel laissa le paistre
Pour acourre devers le paistre
Qui du pain donné lui avoit,
Tantost que le cognoist et voit.
Qui fait amour à beste brute,
Vers le faisant d'amours est mute,
Et hom qui des biens Dieu est gras,
Est trop malvais s'il est ingras,
Et ne l'en mercie et souvient
En tous les liex où va ou vient.
Quant du mal à loer l'avons,
Du bien bien le loer debvons.
En Dieu loer nul trop n'y a,
Car il nous fist et nous via
Et glore nous a apresté :
Loée soit sa majesté!

Comme j'ay dit, ou bois s'esjoient
Tous, et lor Florentin conjoient;
Mais, s'ainsy est qu'il m'en souviègne,
Léonet sur tous le bien viègne
Et lui enquiert de sa santé,
Et cils dist : « Je sui enchanté;
» Car, se l'affaire cognéusse
» Des bons Lupalois, jà n'éusse
» Pour lor bourdes et flateries
» Dégherpy ces landes chéries,
» Mais déceu m'ont par lor sornes.
» Jusques la lune aura trois cornes,
» Ne seront Lupalois loïal,
» Car par lor malvais envial
» Mon beau foucq, se n'eust esté
» Ta garde, fust tout tempesté,
» Comme tu sçavoir me feis
» Lors quant ma deffaulte veis,
» Dont, beaux amis, à ceste fois
» Je te remercy mille fois
» Et me repens de ma folour.
» Florentin, bergier de valour,
» N'est pas d'omme qui ne mesprent;
» Mais, en mesprenant, l'en aprent
» A se garder de mespresure.
» Garde-toy dont par apresure,
» Toi qui Lupal très-fauls trouvas,
» Comment aultrefois y revas
» Pour nulle chose qu'il te die.
» L'oiselet, pour la mélodie
» De la flehute, se fait prendre;
» Mais ly hom sages doit apprendre
» Qu'il se gart par toutes doctrines
» De jà léchier miel sur espines
» En créant bourdes et merveilles :

» A beau parler closes oreilles. »

Léonet ainsy reconforte
Florentin par amistié forte.
Ainsy le conseille et aprent,
Mais fols après conseil mesprent.
Je croy qu'encor ung tamps venra
Qu'à Florentin n'en souvenra;
Car, quoyqu'il die mos notables,
En ses fais n'est sages, ne stables.
Tels de sages parlers recoevre,
Qui fols se démonstre par oevre,
Mais petit vault tel recouvrier :
A l'oevre cognoist-on l'ouvrier ;
Florentin s'y fait bien cognoistre,
Et Léonet pour plus acroistre
La léèce du hault pastour,
Dist en fin en faisant retour
Devers sa personne chérie :
« Pour plus ensaulcier bergerie
» Qui pour ta venue révèle,
» Faire t'estoet rime nouvele »
Dist Florentin : « Et je l'acorde. »
Lors la fist com je la recorde.

« En ce joly mois de may
» Se renouvèlent amours,
» Dont les plusours en esmay
» Font bien piteuses clamours
» Pour alégier les dolours.
» Et le soussy,
» Qu'ardant désir de mercy
» Qui trop longhement demeure,
» Fait à celly
» Qui attent l'eure.

» J'en sui ainsy
» Dont mon coer pleure. »

Quant Florentins ot dit sa rime,
Léonet ot joie grandime
Et le loa d'avoir bien fait;
Et lors tous les bergiers de fait
Et les bergières sans arreste
Recarolèrent à grant feste,
Qui plus de rien ne se doloient;
Et le bon tamps qu'avoir soloient,
Recommencèrent maintenant,
Et ung petit en ung tenant
Illoec sus-l'erboy qui fu vers,
Les esbanois furent divers;
Car chascuns selonc s'apresure
Jouoit d'instrumens par mesure,
L'un d'un cor, l'aultre en chalemie.
Bien parut, qui ot belle amie.
Robin souffloit en sa musette,
Et une gaie camusette
Refaisoit ung douls mirely
En chantant à gringot poly,
Dont à son coer avoit encombre
Marion qui séoit en l'ombre
D'un pin pelé, gros, long et droit.
Ce n'est pas sans plus orendroit
Qu'envie court, mais a courut
Et courra c'oncques ne morut.

Com j'ay conté, bel se démainent
Les bergiers qui les touses mainent
A la danse mignotement,
Mais poy dura l'esbatement;
Car quant Lupalois ont sentu

Que Léonois ont esbatu
O Florentin et solachiet,
Tantost ont lor chapeaux lachiet
Et lor grans houles au col mis,
Et vers le bois sans ademis
S'en vont encontre la deffense
Du hault bergier qui ot offense,
Et tant qu'enfin tout abrivé
De mal faire, sont arrivé
Sy près du hault bois que joignant;
Mais de haie de houx poignant
Estoit le hault bois bien fremés.
Sy sont defors aux champs remés
A ung lés du bois près du piège
Et fièrement y ont mis siège,
Pour entrer dedens attendans;
Mais s'il y fussent au tant dans
Que ly renars pendy à meures,
Jà les frèses verdes, ne meures
Dedens le hault bois ne preissent
Pour assault, ne rien qu'il feissent.
N'est pas péril que nuls l'enforce,
Car trop y a dedens grant force,
Et trop y a bonne closure;
Mais Lupalois à desmesure,
Comme très-estous et hastis,
Environ gastent les pastis,
Dont la place trop enlaidist,
Et le bois jà s'en desverdist.

Quant ce voient ly grant bergier
Du bois, sans nes ung atargier,
A Léonet vont requérant
Qu'il voist ichy la paix quérant;
Mais quant il voit comment tout va,

Il respont, dont bien se prouva
Et dont chascuns le loeroit,
Que tout son pooir en feroit;
Car, tout fust Léonet hardis,
Aux armes voelt estre tardis
Et hastis à la paix trouver,
Dont preu le puis dire et prouver;
Car proèce, qui bien l'entent,
A paix; non à gherre content;
Et, se proèce maine gherre,
Sy n'est-ce fors que pour paix querre,
Là où ne la porroit trouver
Par douchour, ne par beau rouver
Ou pour aulcune aultre occoison
Fondée sus très-grant raison;
Car aultrement, bien le vois-tu,
Ne seroit proèce vertu,
Mais vice plain d'iniquité,
Que l'en appelle cruaulté.
Ne sçay que j'en diroie, mais
Proèce doibt ramener paix
En ostant des fiers les remours,
Soit par force, soit par amours;
Mais qui scet à paix revenir
Sans force, l'en le doibt tenir
A plus preu et à plus vaillant
Qu'Ector le hardy batillant,
Et en doibt-l'en bien faire histore;
Car il n'est sy belle victore
Que sans occire, n'essillier,
Ses anemis reconsillier
Et ramener à amisté
Par douchour et par charité.

Léonet dont, pour tout bien faire,

Dist à Florentin sans plus taire :
« Se mon bergier l'aultrier frapa
» Celly qui tout prist et hapa
» Et qui de vostres lies trésors
» Osta la belle aux cheveux sors,
» Pardon en requier et m'en poise,
» Et pour plus d'or que je ne poise.
» S'à faire fust cestui meffais,
» Pour certain jamais ne fust fais ;
» Mais, Florentin, bien estes fis
» Qu'à vostre adveu la chose fis
» Pour vostre honnour, bien et plaisance,
» Ensur que par ceste faisance
» Cuiday faire pour alégier
» Au commun bien commun vengier,
» Mais fraudés fui de mon entente,
» Car pour ung meschief en a trente.
» Las! pourquoy bien ne regardoie
» La fin et pourquoy n'y tardoie?
» Emprendre trop hastivement
» Fait achever chétivement. »

Qu'en feroie plus mention?
Tant fist le pastour au lyon
Par ung parler bien aorné
Que trestout ly fu pardonné,
Et qu'entre lui et sa partie
Adverse fu la paix traittie ;
Mais l'acort fu lors confremé
Par tel sy que du bois fremé
Isteront Léonois briefment,
Et chascuns sans alongement
Retournera, et Lupalois
Coiement en ses herbelois,
Et l'un à l'autre ne nuiront,

N'au bois sans congiet ne riront.
Or chascuns jure et sa foy baille
Qu'en tout ce n'y aura pas faille.

Après cestui confermement
Font ly bergier département
Et se retournent en lor champs.
Léonois font notes et chans
En alant le chemin plaisant;
Mais Lupalois s'en vont taisant
Plus reboutés que cas cornus
Pour ce qu'il ne sont pas venus
A chief de lor intention;
Car plus fu lor affection
De fouler ou bois la pasture
Qu'en lor champs. Se par aventure
Avant la paix ou bois entraissent,
Je croy que tout y craventaissent
Et pillaissent tous les bosquois
Et meismement les plus quois.
Mais mercy à la forte haie,
Car par elle Lupal délaie
Le gherroïer par grant oultrage,
Quant trouver n'y poet avantage,
Et Diex scet que, se miex péust,
Jà trèves, ne paix n'y éust;
Mais quant il vit bien qu'il perdoit
Son tamps, et que ne ly rendoit
Le bois de nois une denrée,
Il a fait une paix fourrée,
Dont traïson fu peletière;
Mais n'y demoura pel entière

3587. *La forte haie,* les remparts qui entouraient Paris.

3596. Cf. ce que Jean Jouvenel dit de la *paix fourrée* du 9 mars 1409.

Qui ne fust rompue et ouverte
Et la malvaistié descouverte,
Comme en ce chapitre siévant
Seray tristement poursiévant
En monstrant sans alongement
De ceste paix le rompement.

S'ensieut le VIII^e^ chapitre qui contient comment les Ermignas rompirent la paix et recommencha la gherre plus forte que devant.

Environ my-may que le rengne
De printamps fault, et estés rengne,
Qui donne roses largement
En son joïeux avènement,
Dont maint amant se font joly,
Et le soleil cler et joly
Par le voloir de Dieu le Père
Jà fort se haulce en son espère
Et par degrés Cancer approche
Lors Lupalois, qui est reproche,
Contre lor promesses alèrent
Par le pourpris et défoulèrent
L'erbe entour maint vert buissonnet,
Et vers le pré de Léonet
Plus fièrement que nuls lupars
Entrèrent dedens tois et pars;
Mais cil des pars ars en seront,
Ou demourront, ne que feront.
A male heure ont Lupalois fraitte
La paix par fors seremens faitte;
Car par ce tout mal avenra,
Et tels n'est nés, qui en verra

3618. *Le pré de Léonet*, l'Artois.

Sus ses enfans la pestilence
Plus grevant que mal d'épilence.
Las! se la paix fust bien tenue,
Tantost fust l'erbe revenue
Qui estoit foulée et tracie
Mais pas ne sera redrecie,
Car Lupalois l'en garderont.
Tous biens par eulx retarderont.
Ha! Lupalois, quant paix mettés
En descort et la foy mentés,
A toudis mais serés blamé,
Et créu ne serés, n'amé.
Nuls ne se fie en la gent, nuls
Dont les promis sont mal tenus.
Qui s'y fie, fols s'y fia,
Car certes rien de bon n'y a.
Lupalois encor mentiront :
Fol seront dont qui s'y firont.
Cils qui de mentir s'acoustume,
Ne poet oublier sa coustume;
Qui est en sy grant déshonnour
Que menteurs n'aura jà honnour,
Et qui a déchupt, tout pour voir,
Encore vorra décepvoir.
Huy fauls, plus fauls demain sera,
Ne ses fauls tours ne laissera.
C'est ce pour quoy plus ne se fie
Berbis en loup, mais s'en deffie;
Car jouer ly vault d'un fauls tour,
Ainsy sermonnans en destour :

« Soer, doulce soer, ma robe grise
» Démonstre sans aultre devise

3628. *Épilense*, épilepsie.

» Que ma cointance est moult séure,
» Et chascuns bien s'y asséure,
» Fors la berbis qui y varie,
» Dont je me mau paie et tarie;
» Car en moy n'a nul mal véu,
» Mais tout bien là où j'ay péu.
» Souventefois l'ay deffendue
» Qu'elle fust mengie et perdue.
» Sy me merveille durement
» Que pour estre séurement
» Paissans le pré et le porel,
» De moy ne fait son pastorel;
» Car nuls, ne Gobert, ne Gaultier,
» Ne scet miex de moy le mestier,
» Syque, se venir t'en voloies
» Avoec moy, miex que ne soloies
» Porroies en bonne pasture
» Dès or prendre ta nourreture.
» Sy le fay pour ton bien acroistre
— » Ton nom vorroie avant cognoistre
» Dist celle; car, se tu avoies
» Nom Ysengrin, jamais tes voies
» N'iroie pour quelconque dit;
» Car ma commère m'a bien dit
» Que souvent cils malvais gloutons
» Estrangle berbis et moutons. »
Lors respont ly loups doulcement :
« De ce ne doubte nullement.
» Pères sui ton ami Bélin;
» De laine a cote, et moy de lin.
» Ramet ay nom passé trente ans. »
Alors la berbis mal sentans
S'est au sermon sy adoulcie
Que du fauls loup s'est approucie,
Qui tantost haper la cuida;

Mais du lieu la berbis wida,
Qui grant paour ot de morir,
Et le gaigna par bien corir.
Sy a dit quant fu eschapée :
« Jamais ne seray atrapée
» Par beau plait, ne par simple cote.
» Soubs miel a pastel d'escharbote.
» Tels sont simples et samblent sains,
» Qui mucent serpens en lor sains ;
» Mais, pour le venin eslongier,
» Bon ce fait arrière logier. »

Pour tant fis chy cest incident
Que, tout me soient grief ly dent
A parler de la paix fausser,
Sy ne m'en puis-je point passer,
Ne taire de ceux qui el font
Qu'il ne dient. Dont de doel font
Léonet qui aime le bien
Du pourpris, com l'en verra bien ;
Car quant il voit la malvaisté
Des Lupalois, et que gasté
Est le pré par eux à l'orière,
Tantost, o grant gent, forte et fière,
L'un des pars nuisans assiéga ;
Mais ne vous en mentiray jà,
Les Lupalois qui laiens sont,
Par nuit coiettement s'en vont
C'oncques n'y ot ung cor sonné,
Et ont le parc abandonné.

Quant Léonois sont aventé
Qu'il sont pour raverdir planté,

3717. *L'un des pars.* Il s'agit ici de la ville de Ham.

De fin aïr sont plus espris
Que n'est louve quant l'en a pris
En vielle forest par reveaux
A force de chiens ses louveaux.
Sy entrent ou parc en tel ire
Que nuls ne le vous sçaroit dire.
Trop bien samblent droit adversier;
Devant euls vaurrent tout froissier
Et tout ravir quanqu'illoec fu,
Et puis bouter ou parc le fu
Pour tout mettre à destruisement.
Ce fu ung cruel vengement
Que Léonois ont du parc pris
Pour ce qu'il ot vers yaux mespris,
Et tel punition y mirent
Adfin que les aultres s'y mirent.

Les Lupalois qui par les pars
Près de cestui furent espars,
Tantost que sorent l'aventure,
Sy s'en partent grant aleure,
Qui n'ont talent du siége attendre;
Et tous les pars se viennent rendre
A Léonet qui sy en a
Pitié, que tout lor pardonna,
Fors d'un des pars, pour miex mestrir.
Fist les cloies ou champ flestrir,
Mais oncques dedens toit n'ardy,
Et n'y ot bergier sy hardy
Qui une berbis osast tondre,
Ne toison en male repondre.
A bon eur ont encontré,
Léonet, bien lor a montré;
Car pas ne fu-il convoiteux,
Ne cruel, mais large et piteux.

Éureux est huy et demain,
Qui chiet, quant chiet en bonne main.

Tout ce fait comme vous oés,
Léonet, ly pastours loés.
Endroit soy se va adviser
Qu'il est bon qu'il voist deviser
Au hault bergier en son boscage
Des Lupalois le grant oultrage;
Mais, adfin qu'il ne puist mesprendre,
Congiet en fait requerre et prendre,
Puis à son chemin a coelly
Vers le bois aucques deffoelly,
Atout une grant bergerie
Bien jupelée et bien jolie;
Mais le soleil jà déclinant
A son vespre, l'ost cheminant,
Pour la nuitie reposer,
Se vault lés ung rochoy poser,
Mais il n'y ont pas bien dormi;
Car près d'iaux sont lor anemi,
Comme lors par grant amisté
Lor fu nonciet et rapporté,
En disant: « Lupalois cent mille
» Viennent pour tuer Marc et Mile.
» Sy prenés de vous bonne garde:
» Bien se troeve, qui bien se garde. »

Quant Léonet chou entendy,
A soy garder paine rendy,
Et pour à Lupal contrester
Vault ses batailles aprester,
Ainsy que très-bien l'ot apris,
Jà piècha defors le pourpris;
Mais tantost, ne sçay dont ce vint,

Des Léonois bien deux fois vingt
Milliers, d'illoecques se partirent
Et de Léonet se retirent
C'oncques n'y pot remède mettre
Pour beau parler, ne pour promettre,
Ne pour quelconque rien qu'il face,
Nes pour moullier de plours sa face,
Qu'il ne revoisent par atine
Au lieu que la belle Flandrine
Ou tamps du fort roy Charlemaine
Tint premièrement en demaine.

Gens rudes et mal ensaignies
Deffont les bonnes compaignies;
Car, par le destroy des partans,
Tous les Léonois en brief tamps
Se retournèrent du rochier,
Mais pour doubte du reprochier
Aux plusours forment en pesa.
O! que sur tous s'en dolousa
Léonet en ses bons pratois,
Et, s'il fussent ung contre trois
Ou contre quatre, tout pour voir
Miex amaissent bataille avoir
Que virer, ne faire aultrement;
Mais sy poy sont que nullement
Jà ne porroit par bien férir
Ung seul d'iaux de la mort garir.
Nientmains se voloit retourner
Léonet et s'abandonner
Tousjours com homs plain d'engaigne
A la bataille, perte ou gaigne;
Car il tenoit en sa pensée

3800. La Flandre. Il s'agit ici de la retraite des Flamands lors de l'expédition de Montdidier en 1411.

Qui moult fu triste et offensée,
Que tout homme preu et vaillant
Voelt miex morir en batillant
Pour honnour avoir à délivre
Qu'en fuiant à déshonnour vivre.
Honnour qui est à droit fondée,
Vault miex que d'argent grant undée,
Et y devroit courre la gent
Plus tost que s'il plouvoit argent
Ou or qui fust bien fins et nés.
Com il fist ou giron Danés
Quant Jupiter sy la déchupt
Par l'or que la belle rechupt.

Aux Lupalois vint la nouvelle
Que Léonet lieu renouvelle.
Sy en commenchent à trambler,
Cuidans que sur yaux assambler
Voisent Léonois et saillir
Pour les matter et mal baillir;
Mais pooir n'ont d'euls faire encombre.
Bien s'espoentent de lor umbre,
Et tant qu'en la fine se tournent,
Et n'ont pas talent qu'il retournent,
Ains fuient sans arrester
Tant que piés peussent troter,
Quant aultres nouvelles oïrent
Dont en arrestant s'esjoïrent;
Car pour vray lor fu révélé
Que Léonois s'en sont ralé
En lor pastis, vausist ou non
Le bergier du plus grant renom.

Qui lors véist monstrer corage
Aux Lupalois et dire rage,

Et les éust ung poy devant
Véus fuir le pié levant,
De dire ne se fust tenus :
« Lièvres sont lyons devenus. »
Diex scet, quant ainsy seuls se virent,
Comment il brandissent et virent
Et ne demandent fors merlée
En escriant à la volée :
« Viègne sur nous, qui est hardis. »
Et là font veux, disans toudis
Qu'il iront au bois soubs les fages,
Dont il m'est vis que c'est oultrages ;
Car lor convent ne tiennent mie.
Atant dont s'est l'ost estourmie,
Et s'en va vers le bois tirant.
Lors Lupalois comme tirant
Sont entré par malvais délis
Ou jardinet des flours de lis ;
Mais l'erbe y feront amortir
Et les flours à terre flestrir.

Ou parc du pont qui siet delés
Le bois, sont plusours hostelés
Des Lupalois sans force aulcune,
Qui tost monstrèrent la rancune
En défoulant les beaux herbois
Qu'il ont encontre ceux du bois ;
Car, puis qu'il n'y porent entrer,
Tous ceux qu'il poèvent rencontrer,
Le compèrent vilainement.
A ceux du bois font maint tourment.
Car auprès d'illoec en bussons

3874. *Le jardinet des flours de lys*, Saint-Denis.

3877. *Le parc du pont*, Saint-Cloud. Cette ville fut livrée aux Orléanais par Colinet de Puiseux.

S'embussoient à démussons;
Et quant Florentinois issoient
Du hault bois, qui garder pensoient
Les pasturages à l'entour,
Lupalois tantost par fauls tour
Sur eux sailloient des embuches,
Et là y avoit grans trébuches
De bergiers et grant féreis
Et de houles dur chapleis.
Souvent y ot merlée fière.
Qui est férus, fait qu'il refière
Son anemi sans délaiance.
Chascuns de toute sa poissance
Y amaine de hault en bas
Grans cops à la force des bras.
Illoec de houle bien taillant
Vont ly ungs sur l'aultre maillant,
Mais les bosquois tant ne savoient
Faire, que du pis n'en avoient.
Lupalois leur font grant hontage,
Quérans sur eux lor avantage;
Car sans délay qu'il sont issus,
Fièrement lor vont courir sus.
Tant font Lupalois jour et nuit
Contre tout droit, qui qu'il anuit.
Que le bois et place hantée
Devenra forest mal plantée,
Toute gaste, toute déserte.
Péchiet fait, qui tel bois déserte,
Car dechà le mont de Syon
N'a plus doulce habitation
Pour les bergiers, ne pour les bestes,
Et Lupalois y font molestes

3905. *Les bosquois*, les Parisiens.

Et en abatent flours et frondes,
Dont larmes du coer à grans undes
Espans par mes yex proprement
En grief et dur estraignement.
Qui cest grant oultrage verroit,
Durs seroit coers qui ne plorroit,
Durs, voire plus durs que char d'asne.
Se la haulte forest d'Ardane
Où soelent li pinchon chanter,
Se vausist au vent desplanter
C'un seul arbre n'y demourast,
Jà mon coer pour ce ne plourast;
Mais quant je voy le hault boscage
Qui devient gast com ung riescage
Et où les tours de pastourrie
Se perdent, se j'en fay plourrie,
Rendans de larmes maint millier,
Nuls ne s'en doibt esmervillier.

Lupalois, comme je vous dy,
Ont jà trop le hault bois laidy,
Et encore ne cessent pas;
Environ font tours, sauls et pas
Et ont d'y entrer désirier
Pour le plus encor empirier.
Chascuns nuit et jour s'en enforce,
Mais quant voient que n'y vault force
Et que d'y entrer est noïens,
Il pourchassent par fauls moïens
Comment ou hault bois entrer puissent :
Ne lor chausist mais qu'il y fuissent;
Car enfin Tristiféridès
Va vers la haie tout adès

3951. *Tristiféridès*, le jeune duc Charles d'Orléans.

Esbatant en une flehute
Et à la fois d'un cor tuhute
Pour miex faindre en soy bienvoellance,
Et dist : « Bergier de grant vaillance,
» Pour muses, ne pipes doucettes
» Pour mouffles, ne belles forcettes,
» Se ce que je bien sçay saviés
» Et qui est uns cas non pas viés,
» Fors du bois plus ne chanteroie,
» Mais o vous dedens noteroie. »
Lors cil lui enquièrent du cas,
Et respont com advocas :
« C'est vaine chose que de l'omme;
» Huy vit, et demain mort l'assomme.
» Or siet, or chiet; or fait, or fault;
» Et qui jà n'est mors, morir fault.
» Mais Léonet en est bien quittes.
» Trop désiroit ly bons hermites
» Manoir ou bois, mais Diex scet, Diex,
» Qu'il y faisoit. Il en fust miex
» Aux bosquois s'il fust mors piècha;
» Et qui tel chose vous noncha,
» Ne doibt pas trouver le ghichet
» Fremé à barre, n'à bauchet. »

Lors cil qui ont cest paistre oy,
Furent durement esbahy
Et se saignent à grant merveille.
Chascuns par le bois se merveille,
Et meismement qui le croient,
Et jà voellent et s'y ottroient
Que le beau guichet bien serré
Soit tost ouvert et desserré;
Et sy fust-il, com dit l'en a,
Quant aventure y amena

Ung bergier qui le fait rompy,
Dont Lupalois sont acroupy.

Là où ainsy s'esmervilloit
Le bois et à cest doel villoit,
Esvous pastour o gens courtoises
Venant des marches léonoises,
Qui de ceux du bois fu véus
Et d'aucques loing apercéus;
Et cils qui à mal ne prétent,
Par la sente à la forest tent.
Quant là vint, tost ont deffremé
Le guichet du bois desramé.
Là troève les pastours plourans,
Mais pour y estre secourans,
Trop enquiert dont ce doel lor vient.
« Par raison plorer nous convient,
» Ce dient-il, car de nouvel,
» Dont nous perdons joie et revel,
» Nous fu faitte segnefiance
» Que le pastour en qui fiance
» Éumes d'estre confortés,
» Est mors et en terre portés.
» Sy demourrons desconsilliet
» Et en péril d'estre essilliet
» Sans jamais recouvrer léèce. »
Lors le pastourel de noblèce
A merveilles plus que devant
Les regarde, la main levant,
Dont il fait croix grans et petites,
Disans : « Seignour, et que me dittes?
» Malement estes enchanté.
» Léonet en millour santé
» Ne fu certes, com il est ore,
» Passés sept ans et plus encore.

» En son pré siet jouste la voie
» Et par devers vous chy m'envoie,
» Et prochain secours vous promet
» Cils qui en oubly ne vous met. »

Quant les bosquois l'ont entendu
Au dieu Pan ont grâces rendu
Et ont, ces nouvelles oyes,
Pour chanter lor voix desployes.
S'il ont mené grant marison,
Plus sont liet sans comparison;
Mais, pour lor joie renforcier,
A Léonet ont fait noncier
Par ung bergier viste et courant
Que jà plus ne soit demourant
Qu'au bois où s'amortist la foelle
Et l'erbe, sa voie n'acoelle;
Car sans lui en nulle manière
N'ont, ce dient, joie plainière.

Quant Léonet qui fu songneux
De secourir aux besongneux
Et de garder à son pooir
Le joly bois sans décheoir,
Sot des bosquois la volenté
Et comment ils ont tempesté
Pour les tempestans rebouter
Et les bosquois d'anoy jetter,
S'il oncques poet par nulle ghise,
Tantost par très-hardie emprise
Au bois s'en va, comme dira
La rime qui après ira,
Laquele aulcunement son titre
Raconte en cest siévant chapitre.

S'ensieut le IX^e^ chapitre qui contient la très-grosse armée que fist le duc de Bourgongne pour aler devers le roy à Paris.

Chi dist la rime apertement
Que Léonet très-grandement
A compaignies au bois reva;
Mais par ung soir ung champ trouva
Herbu, où la grant bergerie
S'aloga en la praierie
Dessus ung ruissel descendant
D'une fontenelle sourdant
Au pié d'une roche perreuse,
Dont l'eaue n'estoit pas terreuse,
Mais tant clère que rien du monde.
L'erbe entour soy arouse et monde,
Et en son cours ung bruit grandisme
Fait en résonnant en abisme,
Qu'aux pastours plaist à escouter;
Et, pour plus à plain déliter,
Ou ruissel à la lune plaine
Regardent tournoïer l'araine
Et les caillelès qui sont nès,
Et ces beaux petis poissonnès
Plus délyés assés que dois
Moult très-gentement sus le dois
Véoient pour plus solacier
En noant l'un l'aultre chacier,
Dont ly bergier qui là gaitèrent,
Celle nuit moult se délitèrent.

Mais au matin, quant l'aube appert,
Nouveau messagier bien appert
Devers Léonet vint, qui dist :
« Maint Lupalois son hocq brandist

» Et fait assay pour miex férir;
» De rien ne vous voelent chérir.
» Mais euls qui seulet ne sont mie,
» Se vantent de faire escremie
» Sur vous mervilleuse et mortèle,
» Disant que la bataille ert tèle
» Que, sans estre jà recouvrés.
» Les Léonois seront navrés,
» Les navrés mors, les mors faillis. »
Lors est uns Léonois saillis
Avant, corageux et corsus,
Et dist à Léonet : « Or sus!
» Garde n'avons d'estre frapés.
» Ly menaciés est eschapés;
» Ly menassans bien se honnist,
» Car son adversaire munist.
» Miex ly fust de taire songnier,
» Poy parler et bien besongnier. »
Dist Léonet : « Or nous poons
» Bien adviser sur ce qu'oons.
» Sy est bon qu'au conseil venés
» Entre vous, vaillans et senés,
» Pour veoir comment, n'en quel ghise
» Miex achièverons nostre emprise.
» Bien commencier, miex moïenner
» N'est pas los sans très-bien finer.
» Toute notoire en est la proève,
» Car la fin les fais monstre et proève. »

Les plusours dont à part se traient,
Et entr'iaux dient et retraient
Lor advis couart et osé
Sur le fait devant proposé.
L'un l'un et l'aultre l'aultre dirent,
Divers divers consauls rendirent,

Combien que tous Léonois soient.
Les primiers ainsy proposoient :
« Miex vault tousjours hardis aler
» Avant que couars reculer;
» Car dire poons en appert
» Que hardis gaigne où couars pert.
» Alons dont avant vistement
» Et assaillons hardiement,
» Et comme non espoenté
» Monstrons très-bonne volenté.
» Nos anemis esbahirons
» Puisqu'en haste sur yaux irons,
» Et par fièrement assaillir
» Lor ferons tous les coers faillir
» Mais, s'il nous voient rebourser,
» Sur nous se vorront aourser,
» Plus fiers que senglers hériciés. »
Les secons dient tous dreciés,
Sans faire long plait, ne recort :
« Nous nous tenons de vostre acort. »
Mais les tiers en bas ont parlé,
Disans : « Jà ne sera célé
» Que hardièce ne soit bonne;
» Mais fols est qui trop s'abandonne
» D'assaillir, car fort assaillant
» Poet trouver plus fort et vaillant.
» Nuls n'est sages, ne bons hansaires,
» Qui ne doubte ses adversaires.
» Bien debvons Lupalois doubter,
» Non nous com fols en yaux bouter
» Pour nous tous faire mehaignier.
» Perdre y poons et non gaignier,
» Considéré d'euls le grant nombre.
» Le plus au mains fait tost encombre;
» Plusours mastins ung loup estranglent

» Et l'ours en sa duière enanglent.
» Sy vault miex que le cor cornons
» Et tost en nos champs retournons
» Pour là manoir séurement. »
Les aultres dirent promptement :
« De sage sens et de fol vient
» Folie, car il le convient,
» Et de couart couars parlers.
» Tel plait n'affiert à bachelers,
» Qui chy fu de vous proposés,
» Ne sçay comment penser l'osés.
» Houle ne debveriés porter
» Au col, quant volés enhorter
» A Léonet très-grant diffame,
» Recréandise, mal et blame.
» S'il vous croit, plus honnour n'aura
» Jamais nul jour tant que vivra,
» Mais partout sera réprouvés.
» Où avés tels consauls trouvés?
» Bons vassaus pour honnour acquerre
» Ne doibt doubter péril, ne gherre,
» Mais au besoing pour los avoir
» Sans paour doibt mort recepvoir. »

Quant Léonois ont en tel ghise
Parlé, que ly contes devise,
Léonet pour oster la doubte
De tel que bien voit qui la doubte,
Pense, puis dist son pensement :
« Oyés trestout communément,
» Car je diray chose raisnable,
» Honneste à tous et profitable.
» L'en doibt, qui trop ne voelt mesprendre,
» De deux voies la millour prendre.
» Or nous qui deux chemins trouvons.

» L'un avant, l'aultre arrière avons,
» C'est d'aler combatre ou fuir,
» Véons lequel debvons suir.
» Se nous alons à la bataille,
» Tost porrons par grans cops de taille
» Les Lupalois au dessoubs mettre;
» Car poy s'en scèvent entremettre.
» Tant sui-je lor fais cognoissant,
» Qu'à l'ayde du Tout-Poissant,
» Jà volentiers ung champ feroie,
» Et bien emprendre l'oseroie
» Contre quatre d'iaux les millours,
» Et s'y n'ay pas les grans valours
» En moy que vous aultres avés,
» Dont petit doubter les debvés.
» Or vausist Diex que la querele
» Fust au miex traiant la merele
» D'iaux quatre et de moy. Lies seroie,
» La gherre à mon los fineroie
» Par grans cops, non pas par fuir.
» Fuir me poet au nés puir.
» Se nous fuions, les gens diront
» Que les Léonois s'en fuiront,
» Tramblant par paour des limaces
» Ou aultres samlables grimaces.
» Hélas! pensés quel déshonnour
» Aurons ichy, grant et menour,
» Et oultre plus le fier dommage.
» Lupalois nostre pasturage
» Venront gaster, et arderont
» Les tois, et tous nous pilleront,
» Et nous feront mainte laidure,
» Qui sera à véoir très-dure;
» Et, que vous feroie long conte,
» Plus de mauls que je ne raconte,

» Poés penser en ceste fuite;
» Mais en la bataille et la luite
» Où Diex le droit au droit donra,
» Qui hardiement le querra,
» Ne doubte pas desconfiture,
» Mais g'y espoir bonne aventure;
» Car Diex rent selonc la déserte,
» Aux uns gaing et aux aultres perte.
» Nostre droit, que sçavés, acquiert
» Gaing, et le tort des aultres quiert
» Perte, dont l'estour gaignerons,
» Et puis qu'à mort tout metterons,
» Pensons l'onnour de la victore
» Que l'en dira à nostre glore
» Partout et pardurablement,
» Et le profit qui loialment
» Vault miex que d'argent une poulle,
» Que nous aurons en la despoulle
» Après l'estour, que bien avoir
» Debverons, se faisons debvoir;
» Et, que plus est, pensés comment
» Le pourpris qui est en tourment
» Et tous défoulés et traciés,
» Sera par ce fait solaciés.
» Que volés? Honnour et avance
» A en l'estour, mais grant grevance
» A en la fuite, et déshonnour.
» Jamais nul jour n'aurons honnour
» Se nous fuirons. Dont, attendues
» Les bonnes raisons chy rendues,
» Laissons le chemin de fuitaille
» Et tenons celly de bataille;
» Car c'est des deux la mieudre voie;
» Et se voel bien que chascuns oye
» Que tous ceux qui bien le feront,

» A Léonet amis seront,
» Sans ce que rien l'amour dessamble. »
Lors respondirent tous ensamble :
« O toy morrons et viverons,
» Et tel fin que feras, ferons. »

Tant parla Léonet et fist
Que nuls mais ne se desconfist ;
Mais lors ly recréant bergier
Par ses dis valurent Ogier,
Et en plain champ tout apresté
De bataille sont arresté,
Et au son des cors tentissans
Est chascuns de sa tente issans.
La houle en main ou au col mise
Et bons jupeaux sur la chemise
Et de grans chapeaux afeutrés.
De poy ne seront pas oultrés,
Ne du champ chaciet à desroy,
Cil qui sont en sy bon conroy.

Ainsi Léonois qui entendent
A lor fait, Lupalois attendent ;
Mais assés y poeent attendre,
Car les Lupalois d'illoec tendre
N'ont certes nulle volenté.
Il sont sans plus entalenté
Que chascuns d'euls l'erbe défoule
Et gherroie bergier sans houle.
Là sont-il vaillans et hardis,
Mais aillours sont acouardis.
Couars sont aux cops comme sage,
Mais il sont hardy au pillage.

Ou champ sus le ruisseau qui court,

N'ont pas esté ung terme court
Léonois. et oncques assauls
N'orent, mais là les légiers sauls
Les grans bergiers du bois venoient,
Qui durement se complaignoient
Des Lupalois, non pas sans cause,
A Léonet, qui lors sans pause
Respondoit, com je soy depuis :
« Secourray vous, se j'oncques puis,
» Et pour ce fis ceste assamblée
» Que vous véés chy assamblée. »

Quant les bosquois ces mos ooient,
Moult mercioient et looient
Léonet, et pour reconfort
Au bois raloient au plus fort,
Et disoient en ceste ghise :
« Oyés, seignour, nostre devise.
» Cellui qui à nostre deffense
» Et à nostre bien adès pense,
» Nous vient secourre à grant effort.
» Sy prenons en nous reconfort,
» Car par ly dedens termes cours
» Aurons tel et sy bon secours
» Que nous nous verrons délivrés
» De Lupal qui nous a navrés;
» Et en pastourage rirons
» A paix, comme nous désirons. »
Lors cil s'en rient, qui les oient,
Car miex sont que penser n'osoient.
Triste penser se renouvelle
En joie par lie nouvelle.

Léonet le loial, le vray,
Le hardy plus que ne prouvay,

Le bon, le franc et le nobly,
Ne met pas le bois en oubly;
Car partie de ses pastours
Qui pour faire plus fors estours
Ne sont pas de mères normandes,
Ains sambloit c'une des jaiandes
Les eust sans mal enfantés,
Tramist vers le bois qui plantés
Fu, pour estouper les sentiers,
De houx, d'espines, d'englentiers
Et de groisilliers tout au tour;
Et illoec comme bon pastour,
Le bois gardent dont il s'alosent,
Syque Lupalois saillir n'osent,
Du parc du pont pour les bosquois
Grever à l'issir des requois,
Com il ont jà fait longhement.
Biens et mauls tout prent finement.

Assés tost Léonet sui
Ceux qui furent devant fui,
Et tant qu'en brief vint où estoient
Ses bergiers qui pas ne tristoient
Quant voient lui et sa compaigne,
Ains font tel bruit que la champaigne
De la joie qu'il vont menant,
En vait trestoute résonnant.
Pour ce sont sy liet quant le voient,
Que de ly entendu n'avoient,
Qu'illoec sy tost les rataindist.
Vrais amis plus fait et mains dist.

Cest paistre n'ont pas, ce me samble,

4326. *Jaiandes*, géantes.

4335. *Du parc du pont*, de Saint-Cloud.

Esté bien longhement ensamble,
Quant au bois, dont pas loin n'estèrent,
D'aler entr'iaux bien se hastèrent;
Mais au devant des Léonois
Viennent les bons Florentinois
Qui à Léonet font grant feste,
Et avoec ly qui chante et feste,
S'en vont tout chantant et festant
Au bois, où le désirent tant
Les bosquois, et là, ce vous dy,
Entrent à heure de midy;
Mais à lor encontre premier
Ou bois n'ot chesne, ne pommier,
N'aultre arbre, tant éust hault fust,
Qui de bergiers chergiés ne fust,
Ne contreval l'erbe ens prunois,
Qui Léonet et Léonois
Regardoient en flehutant,
En trompant et en tuhutant
A grant joie pour lor venue,
Syqu'aux estoiles sus la nue
Frapoit ly sons très-haultement,
Et sambloit que le firmament
Par les cris et le hault corner
Deust fendre à fort résonner.
Souvent, qui ne s'y vont faignant,
Crient: « Léonet bien vignant! »
Crient: « Noël! », crient: « Montjoie! »
Chascuns à merveille s'esjoie.
Bien y parut à lor manière:
Chascun maine joie plainière
Sans avoir ung relais de plainte,
Disans en hault sans faire fainte:
« Léonet d'amer ne fine or
» Le chapeau luisant de fin or

» Et Florentin et ses flourettes;
» Aillours n'a mis ses amourettes. »

Tandis qu'ainsy la mélodie
Fist parmy le bois rebondie,
Léonet au grant temple ala,
Puis tantost, luy party de là,
Florentin qui l'attent adès
Et le beau Florentinidès
Ala veoir, qui sont soubs toit;
Mais Florentin qui s'esbatoit,
Quant l'a véu, moult s'eslecha
Et par fine amour l'enbracha,
Et tant en fait que ne porroie
Dire, quant dire le vorroie,
Sans vous trop longhement tenir,
L'amour que lui monstre au venir.
Pour lui chante et voelt sauteler:
Bon amour ne se poet céler.

Florentin, Florentinidés,
Et aultres miex que Cloadés
Ou Amphion le bon chanteur
Firent dis, mais de nul ditteur,
Fors d'un seul, les dis escrit n'ay.
D'un lay seulement me penay
Chy mettre, que tout à loisir
Je poy pour le mieudre choisir,
De tous ceux qui furent chantés
Pour Léonet; or l'escoutés :

« Nuls, pour tant qu'il sache ditter,
» Ne doibt taire, mais raconter
» De Léonet; car, sans vanter,
» L'en ne poet de mieudre chanter.

» Pour plus dont ensaulcier son pris,
» Ce petit qu'ay de rime apris,
» Y voel emploïer, et repris
» Ne doi estre se je le pris.

» Mais j'appelle au commencement
» Nostre dieu Pan, car nullement
» Sans lui par beau racontement
» Ne puis avoir ensaulcement.

» Léonet, se vous m'escoutés,
» Est bien dis ly pastours doubtés,
» Car il est sy vaillans et tés
» Qu'il a les nuisans reboutés.

» Lupalois soloient venir
» Au bois grant gherre maintenir,
» Désirans nous avilenir,
» A force prendre et retenir.

» Or nous est venus à secours
» Les grans sauls et le hastif cours.
» Las! nous estions en décours
» Sans à nul bien avoir recours.

» Mais par lui recouvrons plaisance
» Et par sa bonne pourvéance;
» Il ne met pas en oubliance
» Ses bons amis sur ma fiance.

» Il garde le pourpris roïal
» Et en est le fort apoïal,
» Et, foy que je doi mon noïal,
» Il est sur tous aultres loïal.

» Bien a monstré sa loiaulté
» Vers Florentin par chièreté,
» Et tousjours la communaulté
» Garde selonc sa poesté.

» Pour miex faire s'est récélés
» Une fois, aultre révélés.
» Or est arrière reculés,
» Et puis s'en est avant alés.

» Ces choses et aultres a fait
» Par grant bonté, qui tout son fait
» A conduit et encore fait
» Et fera tousjours sans fourfait.

» Dont je cuit que le grant Homer
» Ne scéust pas les biens nommer,
» Dont l'en poet Léonet amer;
» Sy en lais à tant le rimer. »

Li pastourel, après le lay,
N'ont pas fait refus, ne délay
Qu'il ne sonnent ces instrumens
Par bien douls et hauls sonnemens;
Mais chy s'en taist la rime et tourne
A Lupal qui maint bien destourne,
Et aux Lupalois qui gherroient
Les bergiers, dont les champs desroient,
Où tant ot jadis bons pastis;
S'en demeurent tous infertils.

S'ensieut le X^e^ chapitre qui contient les escarmuces faittes devant Paris, la prise de Saint-Clau, la fuite des Ermignas, de Saint-Denis, la prise d'Estampes, le siége de Bourges et la paix.

Or dist ly contes tous rimés
Que les Lupalois enflamés
D'ire qui est la soer envie,
Quant sorent la joyeuse vie
Qu'ou bois bergier viel et jonet
Font pour l'amour de Léonet,
Que tant tiennent pour lor ami,
A poy qu'il ne crièvent parmi,
Sy s'apensent que tant feront
Que les sons ou bois cesseront;
Car droit à heure de prangière
Lupalois par course légière
Defors le guichet du jardin
Alèrent Noque et Enlardin
Et Gobert sy escarmucier
Qu'à poy sçavoient remucier
A tamps ou bois, quoyque lontains
N'en fuissent, sans estre ratains;
Mais au secours monstrent le dent
Bergier de la mer d'Occident,
D'une isle, dont les dy Lislois;
Et reboutoient Lupalois,
Quant lor compaignon des embusches
Saillent, qui en font grans trébusches
De houles dont fort ont frapé,
Et le chemin lor ont copé
Syqu'au bois retourner ne porent;

4493. *Les Lislois*, les Anglais qui, en 1411, vinrent sous les ordres du comte d'Arondel au secours des Bourguignons.

Mais quant le fait virent et sorent
Les Lislois, com fier et estout,
Sans paour mettent tout pour tout;
Sans perte ne seront gaigniet,
Ne sans mehaignier mehaigniet.
Tost fuissent maistre de l'estour
S'il fuissent pastour à pastour;
Mais contre ung bosquois y ot dix
Lupalois. Se furent lardis,
Et tant que tout mort ou pris fuissent,
Se lor compaignon n'y apluissent
Druement, pour les revengier,
Dont Lupalois sont en dangier;
Car tant sont de houles bersés
Qu'il sont à la terre versés,
Et croy que tous fuissent tués
Et pris, se du champ remués
Ne se fuissent et mis en fuie.
La bataille trop lor annuie;
Sy s'en fuit et sauve qui poet;
Mais abatus reluitier voelt,
Car, puis ceste desconfiture,
Lupalois gastans la pasture
Entour le bois se rassamblèrent
Et souvent les bosquois troublèrent.

Mais Bellagus, à chief de pièce,
Du bois que la gherre dépièce
Issy très-bien acompaigniés
De bergiers duis et ensaigniés
En estour et en escremie;
Mais c'est cils qui ne se faint mie
Sy tost que Lupalois trouva,

4525. *Bellagus*, Enguerrand de Bournonville.

Car sa grant houle y esprouva,
Férans de mervilleux randon
Sur Lupalois tout à bandon.
Qui il féry, ne lui faloit
Médicin, car l'âme en aloit.
Tant fu Bellagus mervilleux
C'oncques loup, tant fust familleux,
Ne chassa berbis devant lui
A la loy que chassoit cellui
Lupalois parmy l'erbe tendre;
N'est sy fort qui l'osast attendre,
Et qui le regardast adès,
Déist c'oncques Cléomadès
N'y fist oevre, tant fiert et maille.
Nuls vers ly ne vault une maille.
Lui et les paistres de sa part
Se combatent comme lupart;
Mais Lupalois en grans querèles
Au jardinet lors lassés d'èles
Batent, cil qui le poeent faire,
Et s'y rassamblent pour refaire.

Lupal s'aïre malement,
Quant scet cestui reboutement.
Sy fait au parc du pont marchier
Nouveaux bergiers pour renforchier
Et pour plus nuire à la forés;
Mais Léonet n'est demorés
Que du bois ne saille à ce tour
Par le commant du hault pastour;
Et près du parc s'ala logier,
Acompaigniés de maint bergier.
Ou parc en aura, bien l'orrés,
Grant fournée de mal arrés;
Car Bellagus par le commant

De Léonet hastivemant
Ala droit au parc sur le floève
Et Lupalois au guichet troève.
Sy n'est pour paour revirés,
Mais lui et les siens aïrés
Et entalentés de combatre,
Pour Lupalois à terre abatre
Furent très-hastis et engrans
De férir sur yaux cops très-grans.
Bien le font, qui nuls n'y rebourse,
Ainsi s'aïrent com sur ourse
Lyons, ou senglers sus braques.
Grans cops de houles, de hacques
Fièrent en icelle bataille
Syc'on en oy la cliquaille
De bien loing, ce vous puis retraire.
Moult s'entreportent grant contraire
D'anbedeux pars et s'entrenuisent,
Mais Lupalois jà amenuisent
Et afoiblient durement,
Et plus ne poeent nullement
Soustenir le mortel assault
Des Léonois qui sont vassault
Et qui les ont à fine forche
Reboutés ou parc par le porche;
Et après eux, malgré lor dens,
Sont Léonois entré dedens,
Qui les ont tous pris ou noïés
Ou de houles à mort plaiés.
Ainsy sont Lupalois honny
Et des mauls qu'il ont fait puny,
N'iront plus le bois gherroïer:
A tel service, tel loïer.
N'iront plus auprès du boscage
Pour y conquester toit, ne cage,

Au mains cil qui sont à mort mis :
Com plus de mors, mains d'ennemis.

Les Léonois fors en estour
Du parc se partent et retour
Font au hault bois non anoïeux.
Qui gaigne, tousjours est joïeux.
Ou bois rentrent très-hault chantans,
Gais, envoisiés et esbatans;
Et ceux du bois ne sont pas mains,
Mais en hault ont tendu les mains,
Disans par consolation :
« O tu, Pan qui par fiction
» Es composés d'humble matère
» Et qui par mervilleux mistère
» As cornes aux rais ressamblans
» Du soleil et aux deux bous blans
» De la lune qui est cornue,
» Ou pis as une peau sornue
» Et entrepainte miex que voiles
» Pour segnefier les estoiles;
» La face as plus rouge que blanche,
» Du haultain air à la samblanche;
» En ta main destre as ung hocq court
» Pour desnoter le tamps qui court,
» Une flehute à la senestre
» A sept traux sans aultre fenestre,
» Pour l'armonie des planètes
» Monstrer miex sonnans que sonnettes.
» Tu qui par bas es tout hochus
» Pour les arbres drois et crochus,
» Segnefier, et loups et lièvres,
» Et as ens piés ongles et chièvres
» Qui démonstrent la fermeté
» De la terre et la dureté,

» Syque partant tout représentes,
» Dont tu es dis Pan, sans attentes
» Nous te loons, c'est bien droiture.
» Donné nous as bonne aventure;
» Et plus ne serons irascus,
» Car nos anemis sont vaincus. »

Léonet qui le bon voloir
Voit des bosquois, ne poet voloir
Que nuls qui gaste frèse ou meure,
Ait auprès du bois sa demeure;
Car droit au soir celle journée
Qu'au bois orent fait retournée
Les Léonois du parc gaigniet,
Il dist : « Bien sommes engaigniet
» Que Lupalois ou jardinet
» Sont, mais pas ne sui Léonet,
» Fils de Léo au chien lyon,
» Se ne mès à destruction
» Trestous ceux que là trouveray.
» Pour illoec aler mouveray
» Demain au point que l'aloette
» Tout en chantant en l'air volette.
» Ou espoir plus matin encor.
» Sy soiés prest au son du cor,
» Tantost que jà sonner l'orrés;
» Car jamais faire ne porrés
» Plus grant plaisir au hault bergier
» N'à moy, que d'y tost abergier. »

Ceste chose secrètement
Fu conclute à l'avesprement,
Et Léonois à l'eure ditte

4649. *Ou jardinet*, à Saint-Denis.

S'en alaissent sans contreditte,
Et Lupalois à mort meissent
Que dedens le jardin preissent,
Sans en ung tout seul respiter;
Mais tantost et sans arrester,
Ainsy que secrès se descoèvrent,
Que poy en sont qui bien les coèvrent,
Bien ont scéu ou jardinet
La menasse de Léonet
Et qu'en eux grever met sa cure.
Pour quoy celle nuit très-obscure,
Eux recordans les grans misères
Et mors de lor soichons et frères
Qu'ou parc du pont furent péris,
Pour eschiéver iceux périls
S'en fuirent vilainement,
Et sus le floève isnelement
Qui parmy le bois adès court,
Firent ung pont non mie court
De cordes, et par là passoient
Sy très à destroy qu'il chéoient
En l'eaue; mais qui pot tout boire,
Noïés ne fu, c'est chose voire.
Les aultres rompoient les bras
En chéant des tertres en bas,
Et maint, par trop prendre de paine,
Se mettoient sy fors d'alaine,
Aïans trop grant chault toutevoies,
Qu'il demouroient entre voies.
A ce point plus valoient piés
Aux Lupalois que clers espiés.
Lor bastons laissent par la sente;
Houles n'y furent pas en vente;

4678. *Soichons*, amis, compagnons.

Tout ne valoit une chastaigne.
Ainsy que lièvres en montaigne
Devant les levriers fuit, fuioient
Ceux après qui nul ne suioient.
Sy n'ont garde d'estre rataint,
Cil qui de grant paour sont taint;
Car il fuient tout devant eux
Par les larris frois et venteux,
Que nuls nulle part ne séjourne.
D'ichaux lais et aux aultres tourne.

Ou bois, ains que fust adjourné,
Ont Léonois ung cor corné
Haultement pour eux assambler
Et pour au jardinet ambler;
Mais au point qu'il durent aux champs
Issir, ungs bergiers fu nonchans
A Léonet que Lupalois
Sont fui non pas en Valois
Mais à Valence ou par delà.
Dont Bellagus ainsy parla :
» Les Lupalois souvent font esme
» Et samblant de tuer quaresme;
» Mais uns limachons plains d'aïr
» Les feroit bien trestous fuir. »

Lors maint se prirent à sourrire
De cest gabois, mais n'en vault rire
Bellagus, car trop malement
Est anoïés, quant quittement
Sont les Lupalois eschapés,
Que tous n'ont esté atrapés,
Et en pensant parfondement,
En soy se blamoit durement
Qu'il n'ot villiet celle nuitie

Pour miex sçavoir la départie,
Syque fuir ne s'en péussent
Lupalois, que perte n'éussent
Plus grant assés qu'il n'ont éu;
Car, tout en y ait maint chéu
En l'eaue, trop plus les grevast
Com il cuidoit s'il les trouvast,
Sy féist-il et fust seulès,
Car preux estoit com Achillès.

Se Bellagus laisse le rire
Pour les fuians, je puis bien dire
Que Léonet n'en chante pas,
Mais tous iriés plus que le pas
Tant les poursieut soir et matin,
Ly et le bon fils Florentin,
Qu'enfin par ung jour après nonne,
En tamps que Flora ses flours donne,
A ung très-fort toit arrivèrent
Où les fuians muchiés trouvèrent;
Mais Léonet trop fièrement
Lor escria sans tardement :
» Se tantost ne rendés le fort,
» Tout y morrés, et faible et fort. »
Lors, en s'escriant, fort lancha
Au mur, et l'assault commencha,
Lui-meismes trestous primiers,
Com il en estoit coustumiers;
Mais quant virent les Léonois
Qu'Olivier, n'Ogier le Danoys,
N'orent oncques ung tel corage
Que Léonet, lors fol et sage

4749. *Trop fort toit.* Il s'agit ici de la ville d'Étampes, dont le dauphin et le duc de Bourgogne s'emparèrent dans les premiers jours de décembre 1411.

Tantost le toit avironnèrent
Et cors et buisines sonnèrent.
Et de toutes parts assaillirent;
Encontre les parois saillirent,
En jettant, maistres et vallès,
De fondes et ars aux galès
Parmy le toit : sy l'abatirent.
Mais quant cil du fort toit sentirent
Que durer ne poeent longtamps,
Du rendre furent consentans;
Et Léonois entrent dedens,
Qui gaires n'y sont résidens,
Mais tost s'en partent pour aler
Aillours esbatre et flajoler.
Par le pourpris vont chà et là.
Quant ivers vint et il gela
Et la noif fu esparse à terre,
Les Léonois vaurrent lors querre
Pour le froit quoy et bon abril,
Et, coustast aignel ou cabril,
Sy sont pour le miex retourné
Au bois, où il ont séjourné
Soubs toit et non pas par la place,
Tant que dura la froide glace,
Et s'y esbatent gentement
Tout l'yver au quoy chauldement.

Mais quant revint le tamps pasquour.
Ouquel nature sans lasquour
Renouvèle ces arbrissaux
De foelles vers et rainsaux,
Où le roussignol chante hault
Et chiet pasmés, que poy s'en fault,
Sus l'erbe par trop fort garrir,
Vault lors tant son coer atenrir

Léonet pour Rousse et Ramet
Qu'aux champs o ses gens se remet;
Et Florentin s'est o luy mis
Pour gherroïer les anemis
Du chapeau d'or; mais, au mouvoir,
Y oïst-l'en par estouvoir,
Pour les bergiers acheminer,
Plus de soixante cors sonner,
Qui firent les ciex retentir
Et par samblant par my partir.

Ou parc s'en vont, ne lor fu paine,
Où les moutons ont grosse laine,
Mais tant sont que toute la terre
En fu couverte, bien en serre,
Et qui vit la grant ost ensamble
N'y a sy hardy qui n'en tramble,
Syqu'en la voie ly pastour
Se vont rendant sans point d'estour;
Mais sy tost qu'au parc sont venu
Cil de l'ost, il y ont tenu
Et mis le siége et ajousté
Par hardement et fièreté,
Mais tant fu fors et bien cloyés
Et de grans croches estayés
Que moult les y faurra ester
Pour le très-fort parc conquester,
Et toutefois tant y seront
Qu'encore le parc prenderont.
Qui continue et bien besongne,
Achiéver poelt haulte besongne.

Oncques à la porte d'enfer

1807. Ce parc est la ville de Bourges, dont le siége commença au mois de juin 1412.

Ne fist Hercules de son fer
Plus fors assauls, com au parc font
Léonois, et tant qu'en parfont
Les cloies du fort parc abatent.
Souvent assaillent et combatent;
Dont cil du parc tant s'esbahissent
Que defors bien estre vausissent,
Où nuls ne les fust empeschans.
Moult désirent la clef des champs,
Car trop sont ou parc court tenus;
Et encor y est sourvenus
Ung bon gherrier, à tout grant force,
Qui le siége très-fort renforce,
Dont ceux du parc font autel feste
Que fait du loup la blanche beste,
Car il voient trop clèrement
Lor meschief et empirement,
Syque mais ne scèvent quel tour
Briefment, tant sont las de l'estour,
Tant matté et tant esperdu
Que par traittié se sont rendu
Soubs forme de paix en disant,
Le jour et le lieu eslisant
Pour parvenir, com ont empris,
A la paix final du pourpris.

Que vous diroie? Le jour vint.
Sy sont assamblés plus de vingt
Droit en l'ombre du buisonnet.
Là fu Florentin, Léonet,
Élesis, Florentinidès,
Lupal et Tristiféridès

4839. Louis d'Anjou, roi de Sicile.

4856-58. C'est-à-dire Charles VI, Jean sans Peur, le duc d'Alençon, le dauphin, Bernard d'Armagnac et le duc Charles d'Orléans. La paix fut conclue au mois de juillet 1412.

Et maint aultre que pas ne nomme.
Grans en fu ly nombres en somme.

Droit au point que parler convint,
Le maistre du parc dont l'en vint,
Qui fu pastours de grant eage.
Dist lors briefment à loy de sage :
« Choses petites en paix croissent,
» Et les grans en gherre descroissent,
» Sicomme tous bien le sçavés,
» Pour quoy je dy que vous debvés
» Dégherpir discordant discorde
» Et suir concordant concorde;
» Sy le faittes pour valoir miex. »
Et cil respondent : « Sur nos diex
» Tous ensamble la paix jurons,
» Car aultre rien ne désirons. »

Or est la gherre en paix venue;
Ne sçay se bien sera tenue,
Mais je n'y ay pas grant fiance.
Toutefois par bonne acordance
Font entr'iaux le département
Et se retournent liement,
Chascuns vers ses champs et son toit.
Florentin au repair chantoit
Et Léonet ne plouroit pas.
Ambdoy au bois plus que le pas
Sont revenu lirant, musant,
Et partout ne vont refusant
Ly bergier de démener joie.
Chascuns par le pourpris s'esjoie
Pour la paix et reprent sa pipe.

4862. *Le maistre du parc,* le duc de Berry.

Robins tout au long du jour pipe
Ainsy comme par grant confort,
Et Marion danse au plus fort
Atout son chaperon de pers,
Ne lor souvient de lor depers.
Les tousettes bien atournées
S'esbatent en tubes cornées
Par champs, par villes et par bours,
Et ont flehutes et tambours
Et ces clochettes de laiton
Aux dois, qui ne sont pas lait ton,
Mais oncques papegay, n'oisel
Ne menèrent sy douls noisel.
Diex ! qu'estoit-ce de les oïr !
Encore m'en puis resjoïr,
Car toutefois que m'en recorde,
Il m'est advis que j'oy la corde
D'une rebelle dont juoit
Belon, et entre-deux huoit
Et escrioit : « Bon tamps ! bon tamps ! »
Pour reslècier les esbatans;
Et encore bien me souvient,
Dont souvent rire me convient,
Que Gaultier, sy bien qu'il voloit,
D'un double flajol flajoloit.
Sorel jouoit d'un gros bedon
Dont s'amie lui ot fait don,
Et Gontier rejouoit sans faille
D'un chalimeau de Cornuaille.
Ainsy chascuns et hault et bas
Fait les notes et ses esbas.
Qui miex le fait, c'est ly millours;
Mais je m'en tais : sy tourne aillours.

4894. *Depers*, dommage.

4907. *Rebelle*, pour *rebèbe* ou *rebec*, espèce de violon.

S'ensieut le XI^e^ chapitre qui contient comment le duc de Bourgongne se party de la chasse pour doubte de traïson et retourna en son pays d'Artois, puis se mist sus à grant armée pour raler devers le roy, mais il ne pot entrer en Paris, et lors à son retour mist garnison en plusours bonnes villes.

Puisque les gestes voel descrire
Des pastours, il est tamps de dire
Que Lupalois sont retourné
Au bois, où il ont hault corné;
Mais tels se fait le bien chantant
Qui en mal machine entre tant.
Dont la paix de nouvel jurée
Resera de courte durée,
Sicom aultrefois a esté.
Cil du bois ont illoec festé,
Contre coer et en soupechon,
Mais point n'en pert à la fachon;
Car il s'esbatent par samblant
Liement, et vont redoublant
La note et les sauls gaiement
Pour couvrir lor esmaiement.
Tels siffle ou chante ou s'esbanoie,
A qui maintefois il anoie.

Ainsy dont se jouent ou bois,
Mais tost fault la danse ens herbois;
Car Léonet, le bon bergier,
Vit lors Lupalois desrengier
En rompant les belles caroles.
Sy a dit à bien briés paroles :
« Qui les fourmens ne purgeroit,
» L'erbe le blé suffoqueroit,
» Et qui les malvais n'ostera,

» Des bons le bien se gastera.
» Ostons donc ceste chétivaille
» Adfin que la feste miex vaille. »

A tant Léonois les rompans
L'esbatement sont agrapans,
Et à ce point sans mesprison
Les ont mis en bonne prison.
Qui droit et raison lor feroit,
Nuls d'euls des mois n'en isteroit;
Mais justice ne poet régner,
Car force la voelt esregner
Tristiféridès à poissance,
Sy tost qu'il en ot cognoissance,
Oncques heure n'y arresta,
De prison les prisons jetta;
Mais samblant n'en font Léonois
D'y conter une fausse nois.
Qui voelt vivre en paix sans mésaise,
Oie, voie et de tout se taise.

Quant sachiet furent ly prison,
Comme j'ay dit, de la prison,
Chascuns reprent son chantement
Et renforce l'esbatement
Ou hault bois soubs maint sapinet;
Mais Florentin et Léonet
Fors du bois issent par matin
A tout maint grant et fort mastin,
Et s'en vont, qui nuls n'y délaie,
Chacier senglers en une haie,
Ciers et aultres bestes sauvages.
Les Lupalois aux fauls corages
Vont o les aultres à la chace,
Faignans par defors à la face

Du gentil Léonet amer;
Mais, s'il fust noïés en la mer,
Dont Diex le gart, et de tous mauls,
N'y contaissent pas deux oès mauls,
Mais liet fuissent et ne cessaissent
Tant que Nepton en encensaissent.
Tels me rit, qui ne m'aime mie;
Ne cognois mais amant, n'amie.
Lupal par parler est amis,
Mais par penser est anemis.
S'il poet par fait le monstrera,
Mais, se Dieu plaist, jà ne porra.

En l'espinoy et en la haie
Maint mastin en chassant abaie;
De chiens n'oy mais sy grant glay,
Et ly bergier qui en sont gay,
Harent les chiens qui fort glatissent,
Et cornent quant les bestes issent
Des ronsois vers les champs alans;
Après courent ces grans alans
Et sy asprement s'y emploient
Que les ciers ataindent et ploient
Et les ramainent et racoellent
Vers la haie, voellent, non voellent,
Et en aterrent des plus grans,
Tant sont-il de chacier engrans.
Plaisirs fu de veoir les cours
Qu'il font, illoec longs n'ont pas cours,
Et, une chose que je pris,
Tant y ont chaciet qu'il ont pris
Après long cours enmy la plaine
De bestes plus d'une douzaine.

Quant midis fu, lor chiens enlaissent

Ly bergier, et la chasse laissent,
Et soubs raimeaux vers et foellis
Se sont ensamble recoellis
Pour faire en l'ombre la disnée,
Car bien chaulde estoit la journée;
Et dessus tous à cest mengier
Se tenoit lies le hault bergier
Adès parlans de ceste chace;
Et, adfin que plus se solace,
Aulcun ou raimel aorné
Ont l'assiète et les mès corné
En faisant en pipes mignotes
A chascun mès nouvelles notes;
Et à lor mengier vont parlant
Sur toute rien d'un noir alant
Qui cest jour pot seuls estrangler
Trois ciers, deux dains et ung sengler.

Léonet dedens sa foellie
Où l'erbe fu par tas coellie
Pour seoir sy très-molement,
Fist grant bruit et flajolement;
Mais ou millour point de sa joie
Ainsy c'on a amis par voie
Que nuls n'en porroit trop avoir,
Ungs bergiers lui laissa sçavoir
Aulcun raport de malvaisté
C'oncques ne me fu relaté,
Pour quoy que n'y a prolongiet.
De Florentin a pris congiet
Et retourna aucques hastis
A poy gens dedens ses pastis
Où long tamps seulès demoura.

3044. Cf. le récit de Monstrelet, éd. de M. Douët d'Arcq, tome II, p. 400.

De tout son pooir laboura
Au bien et vault dissimuler
Vers Lupalois, c'on puist bruler,
Quant adès la gherre renmoèvent.
En appert ou en couvert troèvent
Occoison de la paix brisier,
Dont je ne les doi pas prisier.
Assés perchoy, quant bien m'apens,
Qu'il tenoient en lor pourpens
De traïr le paistre au lyon
Et le mettre à destruction.
Sy se party com atempré
Et rala séoir en son pré;
Et Lupal qui maint bien destourne,
O Florentin au bois s'en tourne.

En son pré sans encombrement
Sist Léonet umbragement;
Mais Florentin qui tant l'amoit,
Souventefois le reclamoit,
Désirans de le revéoir,
Com en l'oreille pot chéoir
A Leonet, qui ot désir
De faire au hault pastour plesir.
Sy dist, vers ly rira en haste,
Et pour ce d'assambler se haste
Ses bergiers, et tantost s'en va
Au jardinet, et lors rouva,
Car en son conseil le trouvoit,
A Bellagus qu'au bois s'en voit
Pour faire requeste aux bosquois
Qu'avoec yaux voist en lor requois,

5074. *Au jardinet,* à Saint-Denis.
5076. *A Bellagus,* à Enguerrand de Bournonville.
5077. *Aux bosquois,* aux Parisiens.

Qui respondy courtoisement :
« Tout à vostre commandement. »
Or s'en va cils qui mal ne quiert,
Et ainsy les bergiers requiert,
Qui sont sus la haie montés
Du hault bois feux et effrontés.

« Seignour, dist-il, se vostre grés
» S'y assent, puisque fait regrés
» Le hault pastour en désirant
» Et en désir fort souspirant
» Après Léonet des fois maintes,
» Laissiés-le dessus les flours paintes
» Ou bois avoec vous déporter;
» Et il vous vorra aporter
» Nouvelle chanson bien dittée
» Venant de lointaine contrée. »
Lors respondent ly forestier :
« Certes nous n'avons pas mestier
» De Léonet. Plus n'entrera
» Ou hault bois tant que vivera,
» Ne venra remettre à aïr
» Florentin et, s'il poet, traïr.
» Part-toy de chy et fay retour
» Devers le félon traïtour,
» Rompeur de paix et très-rebelle,
» Car il n'y a voie plus belle
» Pour toy, que retourner de tire. »
Lors Bellagus arrier se tire,
Qui bien voit que rien conquester
N'y poet par son parlementer,
Ains porroit l'en dur fer broïer
Que maint coer par parler ploïer.
Devers Léonet s'en revient,
Et ainsy que bien s'en souvient,

Le fier respons lui a conté,
Mais quant il a tout escouté
Il a dit : « Nuls n'acquiert honnour
» A dire d'aultrui déshonnour.
» Lupalois sont tel qu'il ont fait,
» Bien sçay, quoy, mais mot de lor fait;
» Et de moy ne font que mesdire
» A tort, par envie et par ire. »

Les drois boisquois ne sont pas liés
Du fier respons qui fu bailliés
Au bergier, mais lor en desplait.
Sy en tinrent le jour maint plait
Dedens le bois secrètement,
Et disoient privéement :
« Quoy que les mesdisans disans
» Soient, ne le pris desprisans
» Des prisiés, à bien conchevoir,
» Blamans son blame doibt ravoir
» Et ne doibt mie ly blamés
» A tort pour ce estre diffamés.
» Se Ghénelon de trayson
» Blamoit Rolant, lors par raison
» L'en diroit : Ghénélons est tés,
» Mais Rolans en est exentés.
» Tout autressy poons nous dire
» De ceux que nous véons mesdire :
» Tels sont c'un aultre voelent faire.
» Bien sçavons que sans nul contraire
» Léonet d'amer ne fine or
» Le chapeau luisant de fin or
» Et Florentin et ses flourettes;
» Aillours n'a mis ses amourettes. »

Léonet, après les reproches

Des Lupalois, fist ses approches
Du bois où Florentin manoit,
Et grant gent avoec ly menoit
Qui ne s'espoente, n'esmaie.
Sy s'arrestent devant la haie
Du hault bois en bonne ordenance,
Et lors, qui n'y fait délaiance,
Léonet sans parole oultrée
Mais bien froide, requist l'entrée
Aux bosquois, promettans tels offres
Que miex valoient qu'or en coffres
Pour Florentin et son pourpris,
Mais escondit l'ont et repris
En laidengant par mos agus;
Et, se l'autrier à Bellagus
Dirent lais mos, trop plus lais dient
A Léonet; mais, s'il mesdient
A tort et mensongièrement,
N'est merveilles, car vraiement
Ceux du bois pas ne seignourissent.
Des Lupalois tel parler issent.
En l'absence de Florentin
Venimeux sont et serpentin
Et de trop envieuse vie
Souventefois par fine envie.
Quant Florentin va demandant
Léonet, il vont respondant :
« Celly te fuit, que tu reclaimes,
» Et celly te het, que tu aimes »
O! les prophètes voir disans!
Assés ont menty puis dix ans
Et mentiront s'il ont espasse;
Mais bien vous dy, ains qu'oultre passe,
Que pour les bourdes qu'il ont dit
Et le despiteux escondit,

Se ne fust l'amour Florentin,
Léonet lor livrast hustin
Et assault par sy fier effort
Qu'Ercules, ne Sanse le fort
Dont l'en soelt merveilles conter,
Ne lui peussent contrester;
Mais pour Florentin y délaie
Et se retrait de celle haie,
Qui plus point, ne poy n'y séjourne,
Et au parc au sablon s'en tourne
Et toute sa grant pastourrie;
Puis le petit pas sans courrie
En lor drois pastis s'en revont,
Mais en cest parc demouré sont
Pluisours des Léonois pour garde,
Et Bellagus autressy garde
Le parc du val et gardera.
Encore pas ne finera
Ceste gherre qui tant empire.
Las! elle va de mal en pire,
Dont dès or, puis qu'oïr vorrés,
Trop fières merveilles orrés,
Que la fole amour commencha,
Dont traittiet avons en enchà
Vers le commenchement du livre.
Or y procédons à délivre.

S'ensieut le XII^e^ chapitre qui contient le siége de Compiègne et de Soisons, la mort d'Engherran de Bournoville, le siége de Bapalmes et d'Arras et la paix.

La belle Aurore pour Mennon
Ne faisoit el se plorer non;

5190. *Au parc au sablon*, à Compiègne. 5197. *Le parc du val*, Soissons.

Mais ses larmes furent rousée
Dont l'erbette fu arousée.
Au renouveler du printamps,
Quant Florentin fu consentans
Du bois avoec Lupal issir,
Mainte houle en porra croissir
Par bataille, non par houler.
Or poent les loups engouler
Les berbis ou bois et mengier,
Car remèses sont sans bergier.
De Léonet, comme l'autrier,
Aroient ore bien mestier;
Car les loups y vont réyelant,
Et Florentin s'en va foulant
Par fauls enhort l'erbe des champs,
Et tant fait qu'il est adrechans,
O maint Lupalois hayneux,
Droit devant le parc sablonneux.
Le parc troèvent clos et piègiet.
Sy l'ont tout en tour assiègiet,
Et tant y ont sis longhement
Qu'il se rent par apointement.
Lors vers Léonet Léonois
Ralèrent à tout lor harnois,
Qui en son pré tristes séoit
Pour Florentin qu'il revéoit
Par malvais conseil foloïer,
Et Lupal par ly maistroïer.

Lupalois aspres que louveaux
Pour remettre siéges nouveaux
Issent du parc, et Florentin;
De cors font grant noise et tintin,

5226. *Le parc sablonneux*, Compiègne.

Marchant du piet en l'estival
Et s'adrècent au parc du val
Que Bellagus ot à garder;
Le parc vont en tour regarder,
Sy le troèvent partout fremé;
Assiégiet l'ont ly bien armé
De pourpoins, de fors oquetons,
De fondes, d'ars et de bastons;
Mais ly pars n'est pas bons à prendre:
Jà ne l'aront sans beste vendre,
Sans grant perte et sans grant anui,
S'oncques Bellagus je cognui.

Ainsy que le siége séoit
Lés le parc que Lupal héoit,
Comme bien monstra quant tamps vint
Et c'on orra, ung jour avint
Qu'en atour se mettent ly paistre
Et en grans buisines de haistre
Sonnent l'assault très-aduré.
Plus de trois heures a duré.
Cil defors le fort fort assaillent,
Et cil dedens par defors saillent.
Lupalois perrons et plommès
Jettent des cloies aux sommès
Par soubtils engiens et par fondes,
Syqu'en cavernes bien profondes
Les trébuschent despitement;
Et Bellagus moult fièrement
Les requiert, mais qui il ataint,
De son sang son jupel a taint,
Et de sa houle fort temprée
En abat maint mort en la prée.
Qui il fiert, n'a besoing de mire.
Maint Lupalois, quant le remire

Et voit sy sa houle en sang tainte,
Arrière fuit de son atainte.
Bon fait tel adversier fuir;
Mors est qu'il poet aconsuir;
Ains que pris soit, trop coustera.
Qui tous les mors en contera?
Qui bien l'assault, miex se deffent.
Lupalois jusqu'en dens pourfent
Syque du sang l'erbe rougoie.
Lupal n'en a feste, ne joie.
Se Florentin ou bois tenist,
Plus au siége ne revenist,
Tant le craint qu'il ne scet quel tour.
Nientmains Lupalois maint estour
Font au parc et maint fort assault,
Et Bellagus y fait maint sault,
Et ses gens : chascuns s'y emploie.
Mainte houle et hocq ront et ploie
Au siége qui longtamps dura.
Bellagus trop y endura
Et trop de son sang y perdy
Pour ce que secours attendy
De Léonet qui fu son maistre,
Qui pour Florentin sist en l'aistre;
Car tant l'ama que contre ly
Pour rien n'alast, las! dont celly
Qui l'attent, nuls ne secorra,
Nuls, ains par cest amour morra.
Gart soy ly hom, ber ou bergier,
Comment il se boute en dangier,
Ne pour qui. Bien y convient soing,
Car plusours faillent au besoing.
Bellagus le gherrier de pris
En est déceus et sourpris;
Car, tout vaille ung bon roy gaullois,

Tant font en la fin Lupalois,
Après maint assault mervilleux,
Mortel, cruel et périlleux,
Qu'il entrent ou parc coiement
Par traïson, ne sçay comment.

Ou parc entrent, Bellagus prendent
Lupalois. Las! qu'il y mesprendent!
Langhe ne porroit les mauls dire
Qu'il font illoec, ne main descrire.
Le parc pillent et tout despendent,
Et des pastouriaux les uns pendent,
Les aultres voelent décoler
Et les bergières violer,
Dont maint cry amer et dolent,
Sicom en enfer le pulent,
Y oy-l'en. Las! quel pitié!
O! la grandisme malvaistié!
O! le desroy incomparable
Et le dommage irréparable!
O! la gent de tant mal replète!
Tout tramble, quant, je le repète,
Eux comme de la loy privés
Soubs Anthiocus arrivés
Qui fu cruel et dissolut,
Font que ly temple sont solut
Et en traient de fier viaire
Les joïaux et reliquiaire.
Nuls d'iaux, ce cuit, ne se remort
Du jugement, ne de la mort :
Pas ne le cuit, mais bien le sçay.
Sans péchiet à la mort pensay;
Sans bien l'a mis en oubliance.
Lupalois vont oubliant ce,
Bien l'oublient, pas n'y faurront.

Tout cil qui sont vivant, morront
C'un tout seul n'en eschapera.
Or gart dont chascuns que fera.
Qui bien fait, il sera sauvés,
Et qui mal, de Dieu réprouvés.

Lupalois, plains de félonnie,
Font ou parc mainte vilonnie,
Dont rien ne scet le hault pastour;
Car l'en le garde en ung destour
Toutes heures, syqu'il ne voie
Les mauls c'on commet par la voie.
Trop envis esgardast l'outrage
C'on fait à cellui qui corage
Ot franc, bon et seur adés,
Qui sur ung hourt les yex bendés
Disoit lamentans à la mort:
« Hélas! seignour, bien me remort
» C'oncques nul jour pour Florentin
» Ne redoubtay mal,ne hustin.
» Mis me sui en mainte aventure
» Pour deffendre sa grant pasture.
» Ma houle ne s'y est pas fainte,
» Et Lupal me fait tel destrainte
» Que perdre m'en faurra la vie,
» Et se n'y ay mort deservie;
» Car j'ay sans nulle fausseté
» Tousjours maintenu loiaulté.
» Bien l'ose devant chascun dire;
» Et, se nuls m'en voloit desdire,
» Bien en oseroie combatre
» Sus la querèle trois ou quatre
» Que j'ay bon droit et qu'à grant tort
» Me fait chy Lupal mettre à mort
» Pour Léonet à qui je sers,

» Qui de Florentin est vray sers
» Et bon ami et loïal paistre,
» Sans dessus ly faire le maistre
» Ne sans ly faire chose emprendre,
» Dont l'en le puist à tort reprendre,
» Ne blamer de fole gouverne;
» Et pour ce qu'ainsy se gouverne
» Léonet, et que tel le vy,
» L'ay-jou à mon pooir servi.
» Mais las! plus ne le serviray.
» Las! pour Léonet périray
» Sans estour. Las! s'en combatant
» Morusse, ne m'en fust pas tant;
» Mais je morray sans cop donner.
» Trop me poise d'ainsy finer.
» Finer me convient maintenant.
» Maintenant voy ma mort venant,
» Venant, hélas! mais jà venue;
» Et quant plus n'y a retenue,
» M'âme à celly qui la créa,
» Command. » Lors, com il agréa
A Lupal le bergier despit,
Sans prendre terme, ne respit,
Fu Bellagus décapités
A tort, dont ce fu grans pités.

Maint bergier par les champs frémirent
Pour ceste mort et fort gémirent,
Car Bellagus les deffendoit :
C'est ce pour quoy Lupal tendoit
A sa mort comme desloïaux
Vers Florentin. Nuls plus loïaux

5381. Sur la mort d'Enguerrand de Bournonville, voyez ci-dessus le *Livre des Trahisons*, p. 126. Cf. Monstrelet, t. III, p. 10.

De Bellagus bouche à cornet
Oncques ne mist fors Léonet,
Ne plus vaillant, pour la deffense
Du pourpris que Lupal offense;
Car maint foucq voelt atropeler
Pour lor toisons prendre et peler.
Bellagus plus n'y gardera.
Sa mort longtamps regretera
Léonet et maint aultre paistre
Ens champs et ou bois soubs le haistre.

Mors est celly, Diex en ait l'âme!
Qui d'Orenge valoit Guillame.
Mors est à tort et pour bien faire,
Mais dès ore m'en faurra taire;
Car tant ay encor à aler
Que de chascun doi poy parler.
Sy en lais, et dy que, tantost
Après ce, Lupal o grant ost
Et Florentin quoy ne se tinrent,
Mais ou pré de Léonet vinrent
Et ung petit parc assiégèrent
Dont en brief tamps se dessiégèrent;
Car les gardes hastivement
Le rendirent, et quittement
S'en issirent les Léonois,
Emportans houles et harnois;
Et Lupalois sont entré ens,
Mais d'y arrester fu néens,
Car n'ont pas bien lor sac empli,
Ne lor mal voloir acompli.

Ains porroit-l'en sans piés troter

5435. Ceci paraît se rapporter à la prise de Bapaume.

C'un coer convoiteux contenter:
Tant boive d'or, jamais n'ert sauls;
Et pour ce Lupal à grans sauls
S'en va tout marchant la flour janne
Tant qu'il vint au parc à la manne,
Quant plus soelt estés chauldoïer
Et le blé lait le verdoïer.
Sy l'assiéga o son ost grant,
D'y entrer furent moult engrant,
Et l'assaillent au son des cors;
Mais Philomars, bien le recors,
Qui le parc avoit à deffendre,
Maint en voelt jusqu'en dens pourfendre
De sa houle bien acérée,
Syque pour longhe demourée
Le parc tant sera deffendus,
Ne sera ne pris, ne rendus.
Souvent defors le parc issoit,
Dont maint Lupalois périssoit,
Gisans ou champ mors et vaincus.
Bien samble que soit ravescus
Bellagus, qui Philomars voit,
Dont poy s'en fault que ne marvoit
Lupal du grant doel qu'il en a,
Qui Philomars bien asséna
De sa houle au fer fort tempré,
Mort l'abat sur l'erbette ou pré
Qu'il samble frapés du tonnoirre.
Nuls ne s'ose mettre en son oirre.
Tant le doubtent les plus vassauls
Qu'au fort parc n'osent faire assauls
Main à main de hocs et de houles;
Mais de loing jettent de grans boules

5444. *Le parc à la manne,* Arras. 5450. *Philomars,* Jean de Luxembourg.

Et de fondes parmy les cloies
Ou parc. Jà pour chou toutevoies
Ne laissent entre deux débas
Lor chanteis, ne lor esbas,
Ne l'issir et l'entrer. Assés
S'en ert enfin Lupal lassés;
Car conquerre n'y porra mie
D'un blanc pain seulement la mie.

Entour le parc, le siége estant,
Lupalois vont trop tempestant
Parmy le pré; tois et cavanes
Tout n'y vault ung grain de revanes.
Tout y périst, bergiers et bestes.
Souventefois pour les tempestes
N'osent berbis des pars saillir;
Sy les voelt famine assaillir,
Et tant qu'en fin par ses contraintes
Issent defors, sy sont rataintes.
Lors sont fustées et torchies
Et toutes vives escorchies.
Pis lor font Lupalois que loups.
Cils règnes est trop mervilloux.
Le joly pré par lor oultrage
Mains vaurra que désert riescage.
Léonet y pert sa pasture
Et son foucq, qui est chose dure;
Mais, se le hault pastour ne fust
Au siége, ou baston de fust
Faillissent et grant hardement,
Ou il alast tout aultrement.
Se Lupal fust sans Florentin,
Moult fust mervilleux le hustin,
Mais que la bataille attendist;
Mais pour nulle rien n'offendist

Léonet, tant a loiaulté,
Du hault bergier la majesté,
Car bien scet que Florentin l'aime.
Au siége Léonet reclaime,
Ne croit devant son parc séoir.
Lupal, à qui puist meschéoir,
Ly fait par ses bourdes acroire
De blanche vache qu'elle est noire.
Dit ly a qu'il est sur la mer
Lés ung parc qu'il ne doibt amer,
Car ses anciens anemis
S'y sont reposé et remis.
Trop légiers est à cunchier,
Qui mal ne pense huy, ny hier.

Soubs Florentin le pré gherroient
Lupalois et tracent et roient,
Dont il font bien à reprouchier;
Mais Léonet n'y voelt touchier.
Tant est frois que plus dissimule
C'uns évesques chevauchans mule,
En espérant qu'il avenra
Que Florentin plus cler verra.
Pas ne dort l'ours toute sayson,
N'en homme science et raison.
Nécessité qui très-fort troève
Loïal conseil ou longhe esproève
Que l'omme sent en conscience,
Resveille raison et science.
Florentin s'en advertira,
Par quoy la chose miex ira.
Léonet s'y fie et atent,
Mais je pense, qui bien l'entent,

5516. *Lés ung parc qu'il ne doibt amer,* allusion à Calais.

Qu'avoec les Bretons attendra
Artus qui jamais ne vendra.
Léonet, pourquoy attens tant?
Et encor t'en iras repentant.
L'en voit par trop dissimuler
Aulcuns de lor bien reculer,
Car ly félons par fièreté
Fait au trop souffrant malvaisté,
Mais rebellion vainc oultrage:
Chiens batus resault le passage.

Léonet véant le mésaise
Du pré, drois est qu'il ly desplaise.
Sy fait-il certes tant et tant
Que nuls ne l'iroit racontant,
Mais droit au derrenier s'apense,
Puisque mettre n'y voelt deffense
A la force de la houlette,
Que bien faitice bergièrette
Vers Florentin envoiera,
Qui le moïen y trouvera.
Sy y tramist et fu alant
Sa soer, la sage et bien parlant,
Qui tant fist et dist et rouva
Qu'enfin l'acordance y trouva,
Dont moult s'esjoy Philomars;
Car, tout fust-il enfant de Mars
Et fust fiers et de grant corage,
Miex amoit paix que tel orage.
Quant besoing fu, bien s'emploïa
Et bien volentiers gherroïa,
Mais tousjours la paix miex amast,
Et nuls par droit ne l'en blamast.

5560. La comtesse de Hainaut. Voyez Monstrelet, t. III, p. 32.

Or vausist Diex qu'en nostre terre
Ne fust jamais descort, ne gherre,
N'est pas prière d'armoïer,
Et qu'alaissent esbanoïer
Les chevaliers pour consoler
Sans plus achacier ou voler.
Tout bien fust recouvrés tantot,
Car paix donne, mais gherre tolt.

Comme la paix fust pourparlée,
Lupalois ont fait lor ralée
Devers le bois isnelement;
Mais Diex scet qu'au département
Cil du parc laissent tout soussy
Et se resjoient tout ainsy
En dansant au hault et le may
Que firent les bergiers au may
Jadis ou bois pour le beau pris,
Dont les rondiaux furent empris
Et finé sy joïeusement;
Et résonnent moult haultement
Parmy le pourpris et ou pré
Ly chalimel bien atempré,
Et ly pastour pour kirièles
Font chansons à dire en vièles
Et les chantent dessoubs maint fin,
Et de flajolès de sapin
Font lor pauses non mie males,
Mais mieudres que chanteurs en hales.
Tant fu doulce la mélodie
Que qui eust grant maladie,
Par les jolis chans escouter,
Moult s'y péust resusciter.
Bien sambla celle chanterie
De seraines ou de farie;

Mais, se le chant ne puis chanter,
Au mains vous voel ung lay conter
Qu'ou pré où sont ly joly més,
Fu en l'ombre d'un may rimés :

« Là ou hault bois loing de la more,
» Au cler soleil qui les flours dore,
» Chascuns se rit que nuls n'y plore,
» Et Sorel et s'amie Sore.

» Là font ly ouvrier comédies
» Où comprendent par estudies
» Le bon tamps et les mélodies
» Des pastours qui sont sans boidies.

» Bien dient en lor chanterie
» Que n'est estat que bergerie,
» Mais qu'il soient sans tricherie;
» C'est le vray, n'est pas menterie.

» Pastours qui a joly jupel,
» Houle, panetière et chapel,
» Belle amie et plaisant tropel
» Et bon pastourage en champel;

» Pastours qui a hoch et forcettes,
» Boiste pendant à lamerettes
» Et alennes bien déliettes,
» Lignoel en pointe de soiettes;

« Pastours qui a par les praïaux
» Botes ou solers à noïaux.
» N'a pas cure d'aultres joïaux :
» Beaux est ly mestiers et roïaux.

» Quant bons pastours sieut ses berbis,
» N'est pas trop tristes, n'abaubis,
» Ains flajole par les herbis
» Et mengue bure et pain bis.

» Eaue boit à fontaine ou mare,
» Et là chante avoec dame Sare,
» Et ses chiens souvent au loup bare :
» Quel joie quant il désempare!

» Bien plaist par droit à bonne garde,
» Quant au soir son foucq gros regarde.
» Lors les ciex voit et se prent garde
» Que son vespre plus ne ly tarde.

» Et dist quant voit le firmament :
» Estelle, sy très-cointement
» Mon cor sonneray haultement. »
» Lors sonne et fait retournement.

» Au retour tout son tropel nombre;
» Lies est quant il a tout son nombre.
» Souper va sans aulcun encombre
» Et après ce dormir en l'ombre.

» Tel bien et encore millour
» Ont ly pastourel de valour;
» Mais ly niche n'ont que dolour
» Et amiote sans colour.

» Honnour, loenge et plus encore
» Soit au souverain roy de glore
» Et paix aux pastours qui dès ore
» Auront bonne et loïal mémore! »

Quant le petit lay fu finés.
Errant se sont acheminés
Ung bergier et une bergière
De Léonet à la prière;
Ce fu par ung cler matinet,
Et s'en vont droit au jardinet
Des flours de lis, et là trouvèrent
Florentin, que bel saluèrent,
Qui tost lor salut lor rendy;
Et lors, sicomme j'entendy,
Sus le fait de la paix concluire
Vaurrent maint parler introduire;
Mais Lupalois, qui consilloient
Florentin, adès contendoient
De trop Léonet obligier;
Mais la bergière et le bergier
Que Léonet y ot tramis,
Qui lui furent prochains amis,
D'ottroier auques différoient
Ce que Lupalois requéroient.
Nientmains ung grant bergier pria
Tant qu'enfin l'en lui ottria
Sa requeste, com j'oy dire,
Dont Léonet fu espris d'ire
Ung petit quant le fait entent,
Et ung poy s'en tint mal content,
Et fu drois, car trop y ot charge.
Nonpourquant comme bon et large
Et, com cils qui voelt tout bien faire,
Aler ne daigna au contraire;
Car tousjours la paix désiroit
Et fors à tout bien ne tiroit,

5663. Le duc de Brabant et la comtesse de Hainaut.

5666. *Le jardinet des flours de lys*, Saint-Denis.

5681. Le duc de Guyenne.

Et tout tamps voloit comme sages
Garder les communs pasturages;
Mais Lupal à ce s'alentoit,
A son seul bien s'atalentoit
Et ne curoit où le preist,
Mais que son mont plus grant feist.
Sy ne doit-l'en pas l'aultrui prendre,
Car il convient ou rendre ou pendre.

Or est la paix bien confremée,
Et jus mise la fière armée
De Lupal; mais cils faintement
Régner fait par enchantement,
En lieu de paix, femme qui pert
Belle et bonne, non en appert,
Car elle a les habis vestus
De paix, mais murdres ly testus
Soubs la robe de bon acort
Ensieut ceste à qui bien s'acort,
C'on nomme par droit nom Hayne.
Miex samble nonnain que rayne
Celle et cils miex moines que rois,
Et pour miex céler lor desrois
Il sont ambdoy de coevrechiés
Entour les faces bien muchiés;
Car lor vestemens ne péussent
Monstrer que malvaisté n'éussent
Soubs les viaires qui sont vert,
Qui les veist à descouvert.
Sarre première s'acesma
Et sa beaulté couvrir esma
Pour ce que Pharaon le roy
La convoita par grant desroy;
Mais Hayne ses vielles piaux
Voelt muchier de linges drapiaux

Adfin que ne desplaise à tous.
Morir puist-elle de la tous
La senglente vielle rostie!
Murdres qui la suit et costie,
Est lais, refrongniés et geulus,
Noirs et esdentés et velus
Et viex, car Cayin fu son père,
Et ceste Hayne sa mère,
Qui de son bon fil n'estoit mie
Plus belle ouvrée non demie.
Quel l'un, tel l'aultre vraiement.
Cist doy dissimuléement
Ainsy règnent couvert de ghimples
Par le pourpris, et samblent simples;
Mais lues que lor bel y verront,
En lor mains grans houles tenront
Et seront plus fier à veïr
Que n'est uns lions plains d'aïr.
Lupal par art dyabolique
Y a trouvé ceste pratique,
Car tousjours ne fait qu'espier
Qu'il puist Léonet cunchier;
Mais Lupal mal espiera,
Car premiers cunchiés sera.
Ly traitres est mal apris,
Car les las tent où il est pris;
Et faussetés tous ses sers paie,
Selonc le service fait paie.
Sy ne se doibt nuls esmaïer
S'auques acroit de son païer,
Mais son paiement est ly lais
Que cremir le doibt clers et lais,
Et servir non à fausseté,
Mais pour honnour à loiaulté.
Qui bon maistre sert, bon loïer

Attent à la bourse loïer.

Tandis que ceux dont je recors,
Règnoient couvers face et corps
Faintement, sicom à emblée,
Fu faitte ou bois grant assemblée
Pour oïr après son appel
L'un des bergiers à long jupel,
Qui dist devant tous haultement :
« S'escouter me voelés, briefment
» Diray dessoubs l'ente flourie
» Aulcuns des tours de bergerie.
» Pastours qui voelt son bien acroistre,
» Doibt soy et puis son foucq cognoistre,
» Adfin de soy bien ordener
» Et de son foucq à droit mener.
» Bons bergiers, Michiel ou Michault,
» Ait chapel contre le grant chault
» D'esté et le grant froit d'yver,
» Syque nuls mauls ne puist trouver
» Nul tamps son cervel desnué;
» Ait blancq jupel et bien bué
» Monstrant netteté et sobrèce;
» Ait panetière de noblèce
» Qui soit de beau cuir bien couverte,
» Une fois close, l'aultre ouverte;
» Et pour tant qu'il soit bon compain,
» Oncques ne voist aux champs sans pain,
» Car le coer de l'omme conferme;
» Ait fil et aghille en tout terme,
» Lignoel et allenne poignant,
» Et voist de son jupel soignant,
» S'il deschire, de le recoudre;
» Ses botes pour la boe ou poudre
» Reface bien songneusement;

» Ait houle et tout habillement
» Tel qu'à son estat bien affière,
» Et chien qui rachasse derrière
» Sy très-bien duit que rien n'y faille;
» Et la bonne voie s'en aille
» Le bergier au matin devant :
» Son foucq le siévra, je m'en vant,
» Tout paissant et baissant les testes.
» L'en dist : A tel bergier tels bestes.
» Puis le pastour en umbroiant
» Soit maint beau dittié rimoiant
» Au los de sa très-douce amie,
» Et chante lays en chalemie
» Les mieudres qu'il porra choisir
» En bien prendre joie et plaisir,
» Et lait son penser sy le grièvе;
» Tart se couche et matin se lièvе,
» Et ait bien l'oel à son tropel,
» Que s'il a ripe sus la pel,
» A la boiste tost le garisse
» Et le saigne qu'il ne périsse,
» Et des loups le gart fièrement
» Auprès des bois meismement,
» Et à l'aler et au venir
» Le conte en voelle retenir,
» Mais en plains s'esbate et notoie
» Cornemuse, lire, rotoie,
» Et bien ait l'aignel en mémore,
» Qui les bestes noires que more
» Saina et blanchy les toisons
» Miex que nuls paistres par poisons,
» Et pense au parc où est enclos
» Qui est trop plus beaux que nuls clos,
» Et lors ses champs oubliéra,
» Et par ainsy en fin ira,

» Tout esbatant et faisant festes,
» Mener toutes ses blanches bestes
» En ce beau parc et remanoir
» Avoec l'Aignel qui n'est pas noir,
» Lequel puissons veoir en fourme :
» Ce doinst qui tout fait et refourme! »

Ainsy et trop plus sagement
Parla cils paistres vraiement
Adfin que les dormans esveille;
Mais lors mervílleuse merveille
Et qui pas n'est à taire, avint,
Car des escoutans plus de vingt
Au beau sermon ou bois ramé
Furent laidement difformé;
Car ainsy comme par reviaux
Orent grosses testes de viaux,
Dont je fui trop plus esbahis
Que je ne vous dy, ne gehis;
Car tout mon sang au coer m'ala.
Et quant le pastour reparla
Des estas dont me sui téus
Que trop longs ne soie véus,
Se mon doel me fu ragrevés,
Demander pas ne le debvés;
Et seuls n'en oy-je pas dolour,
Car maint en muèrent colour
Quant vint à la mort de celly
Qui fu occis ou bois foelly
Jadis droit à l'avesprement,
Et condempna nommément
Léonet. Se fust Samuel,
N'eust pas dit mot sy cruel,
Ne sçay comment dire l'osa,
Oncques son pris n'en alosa.

Uns hom qui ne vault pas mesprendre
Marchanda de son fil aprendre
A parler pour dix mars d'argent,
Mais pas ne fu sy négligent
Qu'il ne donnast, ce puis retraire,
Cent mars d'or pour l'aprendre à taire.
Se cest pastourel bien apris
L'éust, n'éust pas tant mespris.
Car hayne fist descouvrir
Lors, et son fil ses draps ouvrir
Qui puis ne furent sy couvert,
Ne les véist oel bien ouvert
Et cognéust aulcunement,
Et s'il éust bon sentement
De taire à point, espoir, iceux
Comme niches et pereceux
Fuissent mors en lor couvertures,
Mais répéter les fourfaitures
Après cop vers partie adverse
Le doel renouvelle et reverse.
Cils paistres a renouvelé
Le doel Lupal, tant a parlé.

Le frère du paistre au lyon
Et sa belle soer Marion
Séans à la saulch ivrenage
Dessus le poulieul sauvage,
A ces paroles qui les grièvent
Saillent sus et en piés se lièvent,
Et dirent lors sans tardement :
« Qui qui ait tenu parlement
» De Léonet qu'il ait fait chose
» Que pastours ne puist faire ou ose,
» Amans du hault bergier le pris
» Et le profit du grant pourpris,

» A vray dire lors s'assenty,
» S'oncques envieux ne menty. »

A ces mos chascuns clot l'oreille
Que nuls respons n'y appareille,
Fors Florentinidès qui dist :
« A loy d'omme qui s'esbaudist,
» Puisque finés est le sermon ;
» Jà Titirus et Palémon
» Et tous bergiers s'en vont bon pas.
» Ce qui est fait, est fait, n'est-pas ?
» N'y vault parole, ne tensons.
» Alons disner, plus n'y pensons. »

A tant s'en voelent retourner
L'aleure devant disner,
Et soubs toit brun pain et blanc bure
Menguent avoec craime sure;
Mais après heure de prangière,
Mainte touse viste et légière
Et maint bergier esmanevi
Parmy le bois redanser vy.
Tost ont le sermon oubliet
Qui devant eux fu publiet.
Qui parla, je dy par saint Pierre,
Qu'il a semé grains sur la pierre,
Car pas ne fructefiera ;
Nuls à poy n'en amendera.
S'en yaux éussent bon penser,
Gaires ne lor fust de danser,
Ains ploraissent lor fole vie
Et le grant gast qui par envie
Avoec tous vices et Vénus
Est par le pourpris avenus,
Et sur trestous mauls convoitise

Y a eu et a hantise,
Et aura long tamps dont je plour.
Je doi bien renforcier mon plour
Quant je voy par les convoiteux
Ou monde tant de souffraiteux.
Diex donne des biens largement,
Soie mercy, mais telement
Et tant en prendent aulcuns hommes
C'uns tous seuls en a sy grans sommes
Que cent aultres en ont disette,
Et nuls le povre ne visette,
Ne nuls n'a cure d'environ
Soy avoir, en chateu n'iron;
Ou pourpris en ont male ghise,
Car tant servent à convoitise
Et à mauls qu'il est déserté,
Ne plus n'y règne liberté,
Ne nulle vertu que l'en nomme;
Mais trèstous les vices en somme
Y règnent, comme chy avés
Oy, par quoy vous le sçavés
Et comme chy-après orrés,
Car encore par moy porrés
Oïr racontes bien divers,
Se j'ay loisir de faire vers,
Des pastouriaux et de lor règne
Et du mervilleux tamps qui règne.

S'ensieut le XIII^e^ chapitre qui contient comment le roy d'Engleterre requist d'avoir à mariage la fille de France; mais, pour ce qu'il fu escondis, il s'en couroucha, et en prenant ses couleurs vint à ost par dechà et assist Harfleu qui en fin ly fu rendue.

Retrenchier me convient ma plume
Et renforcier en mon volume,
Car maintenant vient le plus fort.
Plus seront cruel ly effort,
Et plus mortèles les armées
C'oncques nul jour fuissent rimées;
Car comme Bruma déclinast
Et que Phébus jà ne finast
En son char plus clair que laiton
D'approchier le cornu mouton,
Panalus qui n'est pas natis
Du pourpris, mais ot ses pastis
En la grant isle occidentèle,
Ou tamps de l'envie mortèle
Et de la hayne couverte
Qu'il véoit auques descouverte,
Envoïa par ung brun matin
Ses messages vers Florentin
Qui lui dirent après salus :
« Cils qui tant vault, c'est Panalus,
» Désire trop d'avoir amie,
» Mais en tout le monde n'a mie
» Pastourelle dont il s'esmaie,
» Qui ly plaise fors Florimaie,
» Ta belle fille aux blons loriaux.
» Sy te prie ly pastoriaux

5969. *Panalus*, Henri V, roi d'Angleterre. 5982. *Florimaie*, Catherine de France, fille de Charles VI.

» Par nous qui sommes de sa gent,
» Qu'elle voist en son destour gent
» Avoec ly garder ses aignaux
» Et soit s'amie par aniaux ;
» Ou aultrement par amour fine
» Il convenra qu'il muire et fine.
» Sy est-il de tel courtoisie
» Qu'avoir doibt amie proisie,
» Et elle a sy fresche colour
» Qu'avoir doibt ami de valour.
» Briefment de bien et de beaulté
» Sont-il auques d'une égaulté.
» Pour ce celly celle requiert :
» Samblables son samblable quiert. »

Lors respondy le hault bergier :
« Je n'y puis pas or abrégier,
» Mais aultre fois, quant revenrés,
» Le faire ou le laissier orrés. »
A tant s'en vont, mais tost revinrent,
Et Diex scet que lors se maintinrent
A loy d'ommes mats et confus
Pour ce qu'il sont mis en refus,
Et à Panalus le vont dire,
Qui dist lors en hault par grant ire :
« Je jure Pan que la tousette
» Qui trop m'est lontaine et durette,
» Auray, ou ma houle faurra,
» Et tant bergier ains en morra
» Ou pourpris flaistry et foulé,
» Que mil ans en sera parlé
» Après ma mort : tel est mon dit
» Puisc'on m'a m'amie escondit. »

Panalus la chose à coer prent,

Ne sçay s'amours tant le sourprent
Com il dist, mais mauls en venra,
Comme chy-après l'en verra;
Car tous les bergiers de ses champs
A fait assambler, adrechans
Vers eux ses mos en ceste ghise :
« Seignours, dist-il, rien ne nous prise,
» Se Florymaie ne quérons
» Et se tandis ne conquérons
» A la houle millour pasture
» Que la nostre qui trop est sure.
» Se nous sommes bien advisés,
» Puisque les bergiers divisés
» Sont ou pourpris, alons conquerre
» Ce qui fu nostre et plus par gherre.
» Se ne le faisons maintenant,
» Jamais n'y serons revenant.
» Ains croupirons sans renommée
» Soubs la saulche menu ramée
» En nos marès, en nos palus. »
Lors respondent à Panalus
Les bergiers : « Jà ne te faurrons,
» Tant que houle porter porrons. »

Or sont d'acort les Panalois
Et jurent seremens et loys
Que sans délay vorront aler
Ou pourpris les pastis fouler.
Hélas! il sont assés foulé
Partout et du long et du lé;
Car l'erbe qui tant verdoïa
Et fu grant syc'on le soïa,
Et les flours plus flairans qu'encens

6041. *Les Panalois*, les Anglais.

Par les jardins frès et récens
De la rousée qui pendoit
Et qui au soleil resplendoit
Clèrement à la matinée
Par maint joly jour en l'année
Au déduit d'amans et d'amies,
Sont orendroit toutes blemies;
Et encore pis c'oncques mais
Auront anchois que resoit mays,
Car trop les vorront dommagier
Pastour privé et estrangier.

Estrangier et privé pastour
Nuiront au pourpris à ce tour
Plus c'oncques à nul jour du monde;
Car Panalois entrent en l'onde
Par ung matin cler et serin.
Et par le gré du dieu Nérin,
Au douls soufflement Zéphirus,
Ou gouverne Palmirus
Qui villoit et ne dormoit point,
Ont passé la mer sy à point,
Sans nef brisier, ne descorder,
Que tost ont volu aborder
Ou pourpris, et lors des grans barges
S'en issent à tout houles larges,
Dont ly fer au soleil resplendent,
Et les ars bien encordés tendent.
Joïeux sont quant il sont à port,
Des marins en preng le raport,
Syque tous en loent Nepton
A haulte voix et à bas ton,
Et pour l'amour du lieu nouvel,
Et gent renforcent lor revel
Syque pour le grant bruit qu'il font,

La mer en résonne en parfont,
Et le pourpris, sicom il samble,
A l'orière bien loing en tramble;
Mais Panalus trop se soussie
Pour Florymaie la proisie,
En souspirs souvent la regrette
Et en dist ceste chansonnette
Basset sus le bort de la mer :
« On se plaint et loe d'amer;
» Quant loing sui de Florimaie,
» Mon coer par désir larmoie;
» C'est bien drois que je m'esmaie,
» Car siens sui et n'est pas moie. »
Mais bon espoir son pensement
Rechanga; sy dist ensement :
« Quant près sui de Florimaie,
» Mon coer rit et ne larmoie.
» N'est pas drois que je m'esmaie,
» Car siens sui et elle moie. »
Ainsy amours tost contrarie
Le pastour, et son coer varie,
Or le fait liet, puis anoieux,
Mais plus est tristes que joïeux.
Amours en tout coer où converse,
Joie en doel, doel en joie verse.

Panalois, comme j'ay monstré,
A tout lor tropiaux sont entré
Ou pourpris, et lor marescages
Ont gherpy frois, frès et eauages;
Mais au soir le primerain jour
C'oncques y orent fait séjour,
Panalus sus l'erbe dormi
Et en dormant forment frémi;
Car songes songa mervilleux.

En ung lieu se vit périlleux
Sus roche très-haulte et estroite.
La tour Babel n'est pas plus droite
Que la montaigne où se véoit.
Souvent lui sambla qu'il chéoit
De la roche hault acomblée :
S'en fu moult son âme troublée.
Illoec avoit une grant dame
Séant sur ung doré escame
A la fois, puis en la poudrière.
Or samble povre, or chevalière,
Tant sçavoit son estat changier,
Et, que plus est, près du bergier
Une roe à deux mains tournoit
C'oncques à pov ne séjournoit,
Et illoec vit sus la roelle
Maint chevalier et dame belle,
Clers, laboureurs et marchéans,
Les uns droit ou sommet séans,
Où assés vont joie faisant,
Car le lieu est bel et plaisant
Et paré de tapisserie
Ouvrée d'oèvre de farie.
Et les aultres en la part basse
Et laide crient : « Lasse ! lasse ! »
Et ne poent laissier lor deuls
Pour le lieu qui tant est hideux.
En my voie en ot à deux lés,
Dont les uns s'y sont dévalés
En la place déshonnourée,
S'en ont mainte larme plourée,
Et les aultres souvent chantoient
Pour joie de ce qu'il montoient ;
Mais à Fortune n'en chaloit,
Car tout devant lui s'en aloit

Muchié les yex et le vis,
Comme à Panalus fu advis,
Qui de son regart l'apressoit,
Mais ne la cognoist, tant près soit.
Bien cognoist son nom, mais de plus.
Plus n'en scet, comme cos en plus.

Panalus, qui ainsy songa,
Son songe à minuit rechanga
Et se vit en ung val ester
Et Pan ainsy parlementer :
« Panale, petit dieu des paistres,
» Se tu emprens pour estre maistres
» Le gherroïer par grant affaire,
» Tu le doibs et poes et voels faire.
» Et saches bien que par ton sens
» Ou pourpris où tu est présens,
» Tu qui es preux com Alixandre
» Qui partout fist son los espandre.
» Devant ta mort conquesteras
» Cesty grant clos, et ne feras
» En ce fors loïal vasselage,
» Car estre de ton pasturage
» Doibt; si le te convient ratraire
» Par férir de houle et par traire.
» Tu l'auras, se bien t'y emploies.
» Et, se tu ne bloises et ploies,
» Florymaie encore sera
» T'amiote, et hault chantera
» Avoec toy delès le buisson
» Motès de maledieux son,
» Lesquels fera la très-faitisse,
» Car com Sapho est poëtisse;
» Et, se tu aultre chose voels,
» N'est pas raisonnables ly veux. »

Lors se taist Pan, et Panalus
Se revit chéoir en palus
Du mont plus hault que Rodope.
Sy se senty parmy cope
Dont sy très-fort s'esmervilla
Que lors en soursault s'esvilla,
Et tantost s'est sur l'erbe assis.
Au resvillier fu moult pensis.
Lors sy paistre vinrent à lui
En demandant qui fu cellui
Qui de rien couroucier l'osa;
Et il respont que n'y posa :
« La nuit fui par songe grevés.
» Car je me senty eslevés
» Dessus ung mont hault et estroit
» Dont souvent chéy à destroit
» Esperdus et esmervilliés,
» Syqu'enfin m'en sui esvilliés;
» Mais toutefois avant l'esveil,
» Sur le mont entre mon traveil.
» Vy bien fort Fortune roer,
» L'un tresbuschier, l'aultre encroer,
» Et plourer et rire pour vray;
» Puis assés tost je me trouvay
» En ung grant champ en plaisant lieu
» Où à moy Pan le nostre dieu
» Vint, qui dist entre ces boutons :
» Pastis auras pour tes moutons,
» Et chantera jone tousette
» Avoec toy dedens sa musette. »

Tous ont dit lors à Panalus :
« Pan t'a ceste nuit fait salus.
» Ton songe bon eur contient,
» Et partant chascuns de nous tient

» Qu'encore seras chy delés
» Comme Florentin appellés
» Hault bergier, et ta renommée
» Sera par tous liex proclamée,
» Que tu acquerras par bataille;
» Car Mars et Bellone sans faille
» Qui soèlent les bons ensaulcier,
» En ce te vorront ávancier.
» Apollo te consillera,
» Qui sur tous grant preu te fera;
» Et nous te porterons garant
» Par ces poins dont est apparant
» Que ton jupel esquartelés
» Sera et cointement merlés,
» Pour estre gais en toutes pars
» De flours de lis et de lupars. »

Quant Panalus oit exposer
Son songe et à son bien gloser,
En taisant son trébuschement
Qui fist de mort démonstrement
Plus fu lies qu'estre ne debvoit.
Lors en l'erbe où assés avoit
Flours belles et de coulour fine,
Par amours qui l'oultre et affine,
Car d'heure en heure se renforce
Et jà ly fait sentir sa force
Et comment ses servans maistroie.
A rimoïer ung dit s'ottroie
Pour celle de qui la figure
En son coer emprient et figure.
Du dit trop bien je me mémore;
Sy l'ay chy descrit pour mémore.

« S'oncques amans adurés

» Endura dureté dure,
» Pour s'amie aventurés,
» Espoir voelt que plus j'endure
» Pour la belle Florimaie
» Qui tant est plaisant et gaie,
» En amours bien informée
» Et de hault renommée,
» Jone, joliette et jointe,
» Bien coulourée et bien cointe,
» Sage, secrète et simplette,
» Bien dansans et bien doucette.
» J'ay droit se lui donne pris
» Qu'il n'a en tout le pourpris
» Nulle plus avenans touse.
» Quant sera-elle m'espouse,
» Diex! celle que j'aime tant!
» Trop me tarde que la voie
» Ou joly bois esbatant
» Soubs le pin qui au vent ploie. »

Or est Panalus pris d'amours
Qui ly acroist vertus et mours
Et qui lui donne hardement
Tant que sans aultre tardement
Jouste la mer, ung parc joly
Assiéga combatans vers ly,
Syque tout le va desbrisant,
En hault escriant et disant :
« Vous qui ou parc estes enclos
» A l'entrée de mon enclos,
» Miens est et prouver le vorray
» A ma grant houle ou g'y morray.
» Sachiés que, se ne vous rendés,

6277. *Ung parc joli jouste la mer,* Harfleur.

» Mort sans mercy tous attendés. »

Quant cil à qui le fait tant touche,
Oient les mos qu'il dist de bouche
Et voient à l'oel clèrement
Qu'il n'ont secours, n'alégement,
Il n'y ont plus parlementé,
Ains se rendent en volenté
A Panalus, qui, com moy samble,
Entra lors ou parc qui tout tramble,
Mais pour se monstrer pitoiable,
Mains dommageux et anoiable
A ceux du parc rien ne mesprist,
Fors sans plus que lor houles prist;
Et qui ne vault lors son party
Tenir, du parc se départy,
Mais qui le tint, y demoura,
Dont l'un rist et l'aultre ploura.

Panalus en son parc nouvel
Et Panalois mainent revel,
Mais pas n'y quièrent longhès estre,
Car il désirent véoir l'estre
Du beau clos et du grant pourpris.
Sy s'en vont comme pour le pris
Tout parmy le beau clos chantant;
Mais, ainsy jouant, esbatant,
Saillant et faisant lor menées,
Ont tant erré par lor journées
Qu'il entrent en ung marescage
Bien fort herbu et bien eauage;
Sy cuident passer le ruissel
Qui là court soubs maint arbrissel;

6315. *Le ruissel*, la Somme.

Mais certes pas n'y ont passé :
S'en sont ly esbanoy cessé.

Or sont Panalois acroupy,
C'est ce qui lor joie rompy.
Sy s'en vont contremont le rieu,
Désirans d'eschaper du lieu.
Ung pont troèvent, passer cuidèrent,
Mais gardés fu, se n'y passèrent,
Puis sus l'eaue sont racoursé
Bon pàs, qui n'y ont reboursé,
Tout renforchant lor grant anoy.
Estre vausissent en l'aunoy
Dont partirent premièrement.
Moult se doubtent d'encombrement;
Jà en voient tel appareil
Que mais n'ont véu le pareil.
Nientmains enfin sont arrivé
A ung ghés qu'il ont retrouvé.
Sy prendent lor bors à trousser
Et passent quant poent passer,
Et ou pré Léonet tantost
Entra toute celle grant ost,
Mais jà n'en saurra sans bataille;
Car Antidus sans nulle faille,
Qui l'ensaigne florentinoise
Portoit à grant bruit et grant noise,
Pour combatre les sieut de prés.
Défoulés en sera ly prés,
N'y poet pas par nul tour faillir;
Car après eux voèlent saillir
Bien cent mille Florentinois.
Remaindre ne poet ly tournois,

6337. *Le pré Léonet*, l'Artois. 6340. *Antidus*, Charles d'Albret.

Qui qui doie gaignier ou perdre.
Jà se vorront tous entr'aherdre
Et par bataille rencontrer,
Comme je vous vorray monstrer
Au miex que je le porray faire
Dès ore, s'il vous plaist à taire.

S'ensieut le XIIII^e^ chapitre qui contient la bataille de Roussaville des Franchois à l'encontre des Englois.

Bataille grant et adurée
Et la très-plus desmesurée
Que nuls hom porroit escouter,
Vous voel orendroit raconter,
Car venus en est tamps et tarmes.
Jà Panalois courent aux armes,
Que plus n'y a de l'atargier
Grans hocs voelent au col chargier
Et houles dont ly fers flammie,
Et lor fors ars n'oublient mie;
Car en ceux se fient à plain.
Panalus ses bergiers ou plain
Fait rengier et mettre en conroy.
Bien le fait com duc ou comme roy;
Ses eschèles trop bien compasse
En y donnant certaine espasse
En long et en lé sans attente.
Pour tant y met sy son entente
Qu'ou regart Antidus a poy
De tous combatans syqu'à poy
Se va rendant sans cop férir.
Florentinois fait requérir
Qu'il puist retourner sans bataille
En ses champs, et sans nulle faille

Rendera tout ce qu'il a pris
Et plus ou clos et ou pourpris;
Mais nullement n'est recéus
A ses offres, tant comméus
Sont Florentinois à l'estour
Encontre l'estrange pastour
Tant plain de rancune et beubon;
Mais trop acquerre n'est pas bon.
Bon fait amer tandis c'on proie.
Tels refuse lus ou lamproie
Et est aux requestes obliques,
Qui depuis n'auroit pas deux bliques.
Souvent s'enceppe en son loïen
Qui ne voelt croire bon moïen.
Iceux hom à coer de luparde,
Ainchois que la feste s'esparde,
Florentinois, ce cuit, donroient
Volentiers ce qu'avoir porroient,
Mais que Panalois respiter
Les vausissent sans point matter;
Mais, pour ce qu'il sont sy grand nombre,
Il ne doubtent perte, n'encombre.
Sy ne font force de conroy
Ains vont à l'estour à desroy,
Comme s'il alaissent chouler,
Cuidans Panalois engouler
Et tout à ung mors engloutir,
Mais bien s'en porront repentir.
Par trop cuidier, pert-l'en victore.
Panalus a Pan en mémore.
Mais Antidus du tout l'oublie,
Ne craint Panalois une oublie.
En son grant ost trop se fia,
Combien que tel bergier y a,
Qui ly dist, redoubtans hontage :

« Le plus ne l'a pas d'avantage. »
Et ce pour quoy plus le disoit,
Ce fu pour ce qu'en soy visoit
Qu'il n'orent pas bonne fiance
L'un en l'aultre, car deffiance
En fait la hayne couverte,
Et pour ce doubte tant la perte;
Mais, combien qu'il doubte ou qu'il die,
Antidus pas n'y remédie,
Dont fait que fols, car vraiement
Il lui en venra maisement.

Or sont les batailles rengies
Où les houles noeves forgies
Au cler soleil tant fort reluisent
Qu'il samble que doy soleil luisent.
Tant hocq y a de fin achier
Et tant fort arc en main d'archier,
Tant baston de pommier sauvage,
Tante croche de fier ouvrage;
Tant jupel, tant chapel doublé,
Dont ly pastour sont affublé,
Et aultre harnois bergerin,
Que n'en sçay le conte entérin.
Dès or, qui qui doie morir,
Se vorront sus entrecorir.
Jà sonnent en cors à l'assault.
Sy s'entr'aprocent ly vassault
Moult fièrement pour assambler.
Bien pooit aux véans sambler
Que lors alast à ost banie
Crestienté sus payennie,
Tant y ot grant tombissement
Et grant effroy hideusement.
A l'approchier de la merlée

S'escrient en la place lée
Ly bergier de diverse sorte
Tout d'une voix tant haulte et forte
Que vauls profons et hauls boscages
Résonnèrent par tels oultrages
Qui sambla à ce cry grandisme
Que tout déust fondre en abysme.

Droit à ce point la grant bataille
Commencha, mais la commenchaille
Fu fière, cruèle et horrible
Et à grant merveilles terrible;
Car pour tuer ou afoler
Font entr'iaux saiettes voler
Aïans durs fers à pointes gresles
Parmy l'air plus drues que gresles
En yver au froit vent ne volent,
Syque la grant clareté tolent
Du soleil plus que noire nue;
Puis se rencontrent de venue
En joustant de dars à trois pointes,
Dont maint chiéent à ces enpointes
Sy durement, et tant se grièvent
Que jamais jour ne se relièvent;
Puis sans alongance quérir
Main à main voèlent fort férir
De hocs aux pointes amourées
Et de ces houles acérées
En amenant de hault en bas
Grans cops à la force des bras.
Chascuns de houle qui bien taille,
Fiert et refiert, maille et remaille
Son anemi par tel vertu
Que maint bergier sont abatu
Sus l'erbe ou pré qui est jà tainte

De sang par la mortèle atainte.
Tant voelent l'un l'aultre envaïr
En combatant par grant aïr
Que l'effroy des houles d'achier
Par férir et par trébuschier
Sourmonte cris et sons de cors,
Car tout ainsy, bien le recors,
Maillent que fèvres sur englume,
Dont le fer des houles alume.
Ainc mais ne fu tel féreis.
L'en oïst bien le chapleis
De deux ou trois lieues arrière.
Qui est férus, fait qu'il refière
Son anemi sy ruistement
Qu'il n'a que faire nullement
De médicin, ne de barbier,
Car tous mors trébusche en l'erbier.

De plus en plus l'estour renforce.
Chascuns y monstre bien sa force.
De toutes pars font bon debvoir
Panalois à ce point pour voir
Adfin que chascuns miex se proève
Et miex le face par esproève
Pour avoir victore et salus.
Souvent escrient : « Panalus! »
Et lors se vont sy renforchant
Qu'à ceux du pourpris vont trenchant
Les corps desmesuréement;
Et Florentinois haultement,
Pour resvertuer le hustin,
Revont escriant : « Florentin! »
Lors pour le pourpris boutonné
Revengier, ont fiers cops donné
Sus Panalois qui se deffendent.

L'un l'aultre jusqu'en dens pourfendent.
Grans est et durs ly mailleis,
Et crueux ly abateis
Des pastouriaux mors en la prée
Que tante teste y a copée,
Tant pié, tant poing, tant brac sans main.
Oncques, ce cuit, de sang humain
Ne fu plus grant effusion,
Ne plus cruel occision.

Tant se sont ly bergier héru
Mortèlement entreféru,
Tant détrenchiet jambes et testes
Que par lor senglentes tempestes
Et par la grant pluie octobreuse
La place y est toute boeuse,
Où sont les combatans toulliés
Et du bray honnis et soulliés;
Et là sans lit en ordre pautre
Sont les mors couchiés l'un sur l'autre
Par mons, par tas, souvins, envers.
Trestout en est ly champs couvers,
Et maint en y a, tout pour voir,
Qui moèrent sans cop recepvoir,
Qui sont entre les mors couchiés.
O! les durs mauls! O! les meschiés!
O! la très-cruèle bataille!
Tant y fièrent de cops de taille
Les batillans très-corageux
Par ung poigneis oultrageux
Que jà du chault sang qui des vaines
Lor descend par plaies grevaines,
Dont maint moerent à grans travauls,
Les ruissaux courent par les vauls
Et en sont les rivières rouges.

Mais tant sont Panalois ferouges,
Tant hardis et tant redoubtés,
Que Florentinois reboutés
Sont, et gaignent place sur yaux,
Dont dolens sont les pastouriaux
Et en soeffrent tels desconfors
Que mais ne poeent les effors
Des fors Panalois endurer;
Moult s'y voelent aventurer
Panalois, et, quoyque poy soient,
Les Florentinois enchassoient,
Qui furent dix contre ung pour voir,
Car tous ne font pas bon debvoir.
Se Léonois qui sont devant,
Se vont à bien faire prouvant,
Lupalois ne se font que faindre
Et loing sont c'on n'y puist ataindre.
La deffaulte des Lupalois
Fera gaignier les Panalois,
Car avant se lancent et traient,
Et les aultres jà se retraient
Sy fort que plus n'y a rescousse.
Mainte bergière frisque et prousse
Sans ami seules demorront;
Car bien voy que tant y morront
Jones tousiaux fors et haitiés
Que ce sera droite pitiés.

Jà y a grant desconfiture,
Dont Florentinois par friture
Font cris et souspirs langoureux.
Bergièrettes, plorés pour eux
Et lamentés en griés clamours,
Car vous perdés chy vos amours.
Plourés des yex, plourés souvent,

Car chy périst ung beau jouvent
Jà en l'estour à lait desroy;
Car Florentinois sans arroy,
Au mains pluisours, voelent fuir,
Et Panalois après suir;
Mais Léonois miex voelent rendre
L'âme ou champ que la fuite emprendre.
Chascuns d'euls de férir s'amort
Sans espargnier jusqu'à la mort.
Tant s'y proèvent les bons pratois
Que bergier d'estrange patois
Ne perdent pas poy à l'estour,
Mais maint y sont mort sans retour,
Syque, s'un petit soustenissent
Lupalois et avant venissent
Comme les Léonois ont fait,
Mort fuissent Panalois de fait;
Mais jà fuient par vauls et roches,
Qui miex miex, sans cremir reproches.
Sentiers herbus et aunois vers
Sont des fuians trestous couvers,
Mais maint en fuiant sont péry.
Vilainement bien l'ont méry :
Les vaillans sont mors en la luite,
Et les recréans en la fuite.
Tant y sont mort que le nombrer
Porroit algorisme encombrer;
Ne sçay qui Antidon tua,
Mais du champ vis ne remua,
Ne les deux frères Léonet,
N'Élesis le bergier jonet,
Ne pluisours pastoriaux de pris,

6611. *Antidon*, Charles d'Albret.
6613. *Les deux frères Léonet*, le duc de Bra- bant et le comte de Nevers.
6614. *Élesis*, le duc d'Alençon.

Dont comméus est le pourpris;
Car pour la très-dure nouvelle
Chascuns sy hauls cris renouvelle
Et maine sy grant marison
Que je ne sçay comparison.
Ly bergier lor parens regrètent,
Qui mort sont, et souvent repètent
Le bien, l'amour et les délis
Qu'il ont perdu, dont sont palis,
Et les bergierettes plorans
Sont presque de fin doel morans.

Oy avés auques briefment
La bataille qui longhement
Dura ou pré, quant ly bergier
Du pourpris vaurrent chalengier
Aux estrangiers hocs et houlettes
Et chacier fors de lor herbettes,
Mais ne porent, car aventure
Mist sur yaux la desconfiture,
Dont l'en pleure par les aunois.
Fols furent les Florentinois.
Quant à l'estour se consentoient
Sans Léonet que tant doubtoient
Panalois pour les dis Merlin
Qu'il tiennent pour ung Apollin
Que, se son nom tant seulement
Escriassent par hardement,
Au fier estour et aduré
N'eussent poy, ne grant duré,
Panalois, mais ainsy fuissent
Que lièvres quant les chiens glatissent.
S'il doubtoient dont en absence
Son nom, trop plus en sa présence
Doubtassent ses cops bien assis.

Ou champs en eust mort jà six,
Car tant scet bien beaux cops fraper
Que je croy qu'il n'ait point de per,
Et tant que se jà sort, ne dit
N'en fust scéu, trouvé, ne dit,
S'il fust venus à la bataille,
Tant férist d'estocq et de taille
Pour le grant pourpris revengier
Que tout déissent ly bergier :
« Pour le preu des beaux jardinès
» Vault Léonet deux léonès. »
Aux Panalois en droit éur
Chéy que le bergier séur
Et fort se tint en recélée
Que lors ne vint à la merlée,
Car lor houles lor feist rendre
Et lui présenter sans attendre;
Mais, se nuls demandoit pourquoy
Remest ly bergiers en requoy
Au jupel pourtrait à lyons,
Qu'il ne vint sans exceptions,
Ne sans jà faire séjournée,
A ceste honnourable journée,
Je lui diroie apertement
Qu'il a véu trop clèrement,
Souvent d'aulcuns la desraison,
Et pour ce doubta trayson,
Ne les sors du sage Merlin
N'ot pas escris en son vélin,
Et ceste doubte et ignorance
Ly firent faire demorance,
Non pas des anemis la crainte.
Jà pour paour ne féist fainte,
Car l'en ne trouvoit plus hardy.
Tant que le pourpris s'estendy,

Jà ne fust recréans trouvés :
Plus n'en dy, bien est esprouvés.

A l'endemain de la bataille,
Panalois bien matin sans faille
Se partirent, et retournèrent
En lor champs où poy séjournèrent;
Car droit en tamps que plus nature
Donne gaie et verde vesture
A la basse espèce terrenque
Avoec coulour inde et rosenque
Et Tytan tourne en Gemini,
Revint au champ bel et ouni
Panalus, qui lors releva
La gherre, dont trop plus greva
Le pourpris et les habitans
Qu'il n'avoit fait oncques nul tamps
Par mainte dolereuse plaie.
Chier couste l'amour Florymaie;
Car vers les pars et tois s'adrèce
Panalus, et, combien qu'il blèce,
Tout prent et tourne à son party,
Ainc de nul siége ne party
De devant cavanes, ne pars,
Puis que jupel paint à lupars
Vesty. Sans les mettre à mercy,
Tant fu de la gherre adurcy
Qu'avant qu'il n'en venist à chief,
Sept ans y endurast meschief.

Se Panalois se sont compris
De gaster le roïal pourpris
Tout à bandon sans nul enclastre,
En défoulant joncs et mentastre,
Cil meisme qui en sont né,

Tant sont fol et désordonné
Et qui le déussent deffendre,
Le voelent marchier et offendre
En faisant assamblées fières,
Dont ablais gastent et orgières.
Trop sont les pluisours obstinés
En mal et de bien déclinés
Sans faire motès, ne beaux dis.
Où sont les rimes que jadis
Firent ly bergier ou boscage?
Il ont laissiet tout bon usage,
Et comme trop abandonné
Au contraire sont adonné;
Mais je m'en tais, n'en sçay que dire.
Plus en parle, plus en ay d'ire.
A Léonet retourneray,
Dont chy endroit raconteray
Le maintieng et la bienvoellance
Et partie de sa vaillance.

S'ensieut le XV^e^ chapitre qui contient le resmouvement de la gherre, et comment le duc de Bourgongne mist pluisours places à obéissance à force d'armes et osta la royne des mains des Ermignas.

En esté que soubs le chault signe
Du Lyon soleil s'achemine,
Que la profitable messon
Va par mains liex à meurison
Et la vendenge trait au noir,
Ne vault Léonet remanoir,
Que lors, au plaisir du dieu Mars,
Acompaigniet de Philomars

6744. *Philomars*, Jean de Luxembourg.

Et de maint aultre fort bergier,
Il ne s'en alast sans targier
Au bois parmy la praierie.
Tout ce fait la grant druerie
Et l'amour qu'à Florentin a,
Mais ne sçay qui le destina
De sy fières gens encontrer,
Car quant vint là, n'y pot entrer.
Lupal et ses complices troève,
Loer ne se doibt de la troève,
Car il n'y a nul bien trouvé.
Les Lupalois l'ont réprouvé,
Qui fort se sont enorghilly
Pour ce qu'il sont du bois foelly
Maistre miex que le hault pastour.
Tel beubant mainent en destour
Et en plains que jà n'ert contés :
Tost trébusche trop hault montés.
J'ose bien dire, tant en scé,
Qu'encore seront reversé
A la ghise des orghilleux.
Orgoel n'est pas poy périlleux,
Ly vens abat tost haulte foelle,
Mais nature la basse coelle.

Quant Léonet le bois regarde,
Qui vers li se clot et se garde
Et ly porte grant maltalent,
Errant s'en part le coer dolent
Et se retourne en sa pasture
Sy tristes pour ceste aventure
Que de couroux sy fort s'enflame
Qu'à poy que de doel ne se pame
Plus de trois fois en ung tenant;
Car il cognoist bien maintenant,

C'est ce dont forment est irés,
Que le grant pourpris empirés
Sera assés plus que devant;
Car Lupalois vont relevant
Par devers ly gherre plainière.
Jà voelt desploïer sa banière
Murdres à tout son propre habit,
En faisant maint mal et labit.
Plus n'a bendel, bonnet, ne coule,
A deux mains pamoie une houle,
Et hayne lui tient sa targe
Qui dist : « Occis tout sans atarge,
» C'est ce dont plus te voel requerre. »
Ainsy disoit lors fière Gherre
A son cruel fils Homicide,
C'on les puist, sans secours, n'ayde,
Où plus parfont d'enfer gitter;
Mais Léonet, sans déliter,
En son herbois se siet ou gist,
Où moult se palist et rougist,
Quant voit les grans meschiés régnans;
Et tant en est-il souvenans
Et tant en soupire en parfont,
Que tout son coer en larmes font.

Doulce pitié qui n'est pas morte
En Léonet, tant lui enhorte
Le secours des champs spacieux
Que par ung matin gracieux
Reva vers le bois fléchissant,
Mais dessus ung mont frechissant
Par avril qui ploet et rouseille,
Léonet avant se conseille
Que par trop la forest approche,
Mais en fin fu dit sus la roche

Que Philomars au parc ira,
Qui tant Léonet ayra.
Du contraire pas ne respont,
Mais tost s'en vait au parc du pont,
Et maine maint fort hocq d'achier,
Et Léonet sur le rochier,
Ainsy comme pour loing véoir,
Se vault lors ung petit séoir.

Quant Philomars droit au parc vint,
Des assauls y fait plus de vingt,
Mais en assaillant a juré
Le paistre au corage aduré
Que sy très-grans cops y ferra
Que long tamps la trace y perra.
Pas ne menty, car jusqu'au toit
Qui les plus fors assauls portoit,
Tout gaigna par fière envaye,
Et ains que la place ait l'aye,
Adfin de non en plus doubter,
Partout a fait le fu bouter.

Ce fait, Léonet, Philomars
Et lor paistres après le mars
Se rassamblent à grans efforts,
Puis s'en vont par ces pars très-fors
Et tous les rebellans assiéent
Qui par eux en grant dangier chiéent.
Grans est par maint lieu la tempeste;
Grans est l'effroy et le moleste
Par les champs et la répugnance
Que n'y a nulle retenance.
Toute y est la bride alaschie,

6816. *Au parc du pont*, à Saint-Cloud.

Dont le pourpris a grant haschie;
Mais Léonet, quoy qu'il le face,
De grant doel en palist sa face.
Les malvais vausist chastoïer
Et tout le pourpris netoïer;
Mais il ne le poet escouler
Sans les bons et l'erbe fouler.
Il coelle chardons en linière.
Ou pourpris doubtent sa manière;
Car à la gherre tant se proève
Que parc, ne toit sy fort ne troève,
Qu'il ne prende, tant est vassauls,
Par siéges et par fors assauls,
Syqu'il samble par la champaigne
Que soit Charlemaine en Espaigne.

Quoy que Léonet ainsy fait,
Belligère vers lui de fait
Envoye ung bergier pour ly faire
Sçavoir son très-dolent affaire,
Qui dist : « Léonet, Belligère
» Qui est t'amie et ta bergère,
» Désirans forment ta value,
» Par moy trop de fois te salue.
» Je diray, se c'est ton plaisir,
» La dolour et le desplaisir
» En quoy la pastoure est chéue,
» Dont trop se tient pour décéue.
» Tu scès, et elle dont gémist,
» Qu'amours en tel point sy la mist,
» Que jadis dansa et sailly :
» Or ly sont tout déduit failly;
» N'a pas plenté lait à mengier,
» Ne chainses pour souvent changier,
» Ne vert chapelet, et gist seule,

» Mais la nuit crie à plaine geule :
» Lasse! mon lit pleure et fait plains
» Pour mon amy, car pas n'est plains
» Fors de moy ; remaint esgarés,
» Qui de beau bergier fu parés
» Jadis, et lors me furent brièves
» Les nuis d'yver, or me sont grièves
» Les nuis d'esté et trop longhettes ;
» Et ces fontenelles clarettes
» Où nous doy alames esbatre
» Souvent le jour trois fois ou quatre,
» Quant plus n'y alons donoïer
» Toutes secchent sans undoïer ;
» Et sus le bort les blanches fées
» Siéent dolentes et effrées,
» Où sy hault nos propres noms claiment
» Que les valées nous reclaiment
» En rendant mot à mot nos noms,
» Qui lors furent de grans renoms,
» Quant nous fumes esmayolé
» Et de vers glays englayolé.
» Lasse! qu'est devenus le tamps! »
« Ainsy la belle lamentans
» Dist, et samble que morir doie,
» Et n'a ung tout seul jour de joie,
» Ung tout seul jour, non pas une heure,
» Adès souspire, plaint et pleure.
» Ou monde n'a plus triste chose,
» Car Lupalois la tiennent close
» Et gardent sy estroitement
» Que plus feste, n'esbatement,
» Ne nulle assamblée de pris
» Ne voit, ainsy qu'elle a apris.
» Chou ly est tant grief à porter
» Que rien ne la poet conforter.

» Pour quoy se d'elle prens pitié,
» Comme tu aies convoitié
» En tout tamps le bien des pastours
» Et des touses, fay tes atours,
» Sy la secours hastivement,
» Ou elle est à son finement;
» Mais ce soit le plus que porras
» Célé, ou à ton fait faurras.
» Hom de poy pas ne s'entremet;
» Qui refrain à sa langhe met,
» Dignes est d'estre secrétaire;
» Trop parler nuist plus que trop taire.
» Mais pour ichy à point aler,
» Ne trop taire, ne trop parler. »

Quant Léonet oït le message,
Tantost s'apensa, comme sage,
C'on doibt bien laissier son mengier
Pour secourre gens en dangier.
Lors sans remembrer le conseil
Que Belligère en son esseil
Aux Lupalois souvent donna,
Tous ses siéges habandonna
Et seulès acoelly sa voie
Devers la belle qui pert joie
Et qui pleure parfondement.
S'il la poet jetter du tourment,
N'aura mie poy fait pour elle.
Oïés que fist la pastourelle.
Qui sçavoit bien plus d'une note.
Quant la force du fort parc note,
Où l'en la tenoit en prison,
Lupalois a mis à raison
Et dist : « Seignours, tandis que dure
» La rousée sur la verdure

» Et que ly chauls n'est pas trop fors,
» A la fontaine là defors
» Où Palès s'est souvent baignie,
» Alons jouer par compaignie,
» Tout faisant servantois et dis. »
Lors cil que n'y furent tardis,
Par la voie bien poy lointaine
S'en vont tout droit à la fontaine
Adoubés com pélerin.
Le jour fu plaisant et serin,
Et le soleil qui rougissoit,
De la mer d'Orient issoit.
Lors pour la doulce matinée
Qui par fu belle et affinée,
Cheminoient lirant, musant
Ly pastourel, et eslusant
O la pastoure par la prée;
Mais, ains que viègne la vesprée,
Bien auront cause de plorer.
Belligère les scet dorer
De beaux parlers en décevant,
Et point ne s'en vont percevant.
S'elle poet, ancui tant fera,
Que d'euls délivrée sera,
Et il seront en son dangier.
Chou pour chou lor vorra changier
Et lor fera trompe pour trompe;
Voisent, voisent, elle les trompe.

Tant ont marchiet le matinet
Ly bergier par le cheminet
Sans avoir nul soussy tenu
Qu'à la fontaine sont venu,

6969. *Ancui*, alors.

Et là chantent motès jolis,
Bien mélodieux par délis,
Maint beau lay et mainte balade,
En loant Pan, le dieu d'Archade,
Et s'assiéent en demourant
Sus le bort de l'eaue courant,
Où il prendent joie et plaisir;
Mais Belligère a desplaisir
Pour Léonet qui trop demeure,
Syqu'en coer pour ceste demeure
Démaine ung doel qui est couvers.
Souvent regarde de travers
Après celly que trop attent,
Mais nuls d'euls n'y pense, n'entent,
Qu'il ne sont pas très-bien rusé;
Et toutefois tant a musé
Belligère faignant ses ris
Qu'elle voit parmy ung larris
Léonet à poy de bergiers
Qui vient illoec les sauls légiers.

Si tost qu'elle voit flamoïer
Les houles, sans plus s'esmaïer,
La bergière s'eslèce fort,
Et lés aultres en desconfort
Sont, et c'est drois, car sans faillie
Trestout furent pris de saillie
C'uns n'en eschapa, ne fuy;
Et Belligère conjoy
Léonet, et, sans oublier,
Dist: « Ce fait bien à mercier
» Que sy très-bonne diligence
» Avés fait pour moy d'indigence
» Oster et du tout m'enrichir. »

7006. Isabeau de Bavière fut enlevée par le duc de Bourgogne à Marmoutiers vers la Toussaint 1417.

A tant se vaurrent rafreschir
Sus l'eaue les pastours lassés;
Et puis sont au parc repassés,
Dont Belligère estoit venue,
Qui s'est liement maintenue.
S'elle a eu au coer tristrèce,
Plus a orendroit de léèce
C'oncques n'ot depuis la nuitie
Qu'avoec Tristifer sans atie
Qui tant l'ama et elle ly,
Dansa sus l'erbe ou bois foelly,
Dont puis par fausse songerie
Mist Léonet la druerie
A néant S'en fu esplourée
La touse à grant desmesurée;
Mais, se vers elle fist offense,
Maintenant bien la récompense
Quant sy très-grant baudour li livre
Qu'elle est par ly quitte et délivre
De ceux qui la tinrent enclose.
Belligère pour ceste chose
A Léonet la mort pardonne
De son ami, mais mot n'en sonne;
Et avoec lui par amistance
S'en va jouer sans arrestance
Par pars, cavanes et champiaux,
Tout chantant et faisant chapiaux,
Sans penser vilain pensement;
Mais j'en laisse le parlement,
Car je doubte de trop tenir,
Et voel à Philomars venir
Et dire en l'emprise hardie
Et de Lupal la couardie.

7014. *Au parc*, à Tours.

S'ensieut le XVI^e^ chapitre qui contient comment monseigneur Jehan de Luxenbourg, acompaigniés des Piquars, leva le siége de Senlis, où estoit le roy de France et le conte d'Ermignac.

Après yver que sa volée
Refait delà l'enmantelée,
Et l'aronde revient dechà,
Lupal sa houle redrecha;
Car com par ly fust mal menés
Florentin et désordenés,
Tant dist et fist qu'il le sacha
Fors de sa forest, et tracha
Les champs, et foula les herbois,
Et enfin auques près du bois
Ont entr'iaux ung parc assiégiet.
Hault cloïet et parfont piègiet
Et l'assaillent moult fièrement
Pour le mettre à destruisement.

Quant Philomars voit que Lupal
Reprent à gaster le champal
Et que le beau pourpris destruist,
Faire vorra tant qu'il le truist,
Et plus au soir, n'au matinet,
Dormir ne voelt au buissonnet,
Ains se met aux champs en atour
A ghise de vaillant pastour
Et maine les bergiers du pré.
Mainte houle à fer fort tempré
Y a, et maint hocq de merlier.
Mieudres n'ot jusqu'à Montpellier.
Hocq y vault lance, et houle espée.

7055. *Ung parc*, Senlis.

Ly bergièret parmy la prée
Vers le parc voelent cheminer,
Que Lupal quist rompre et miner;
Mais tantost sera secourus,
Et Lupal, s'il ne fuit, férus.

Lupal qui l'oreille tendy,
Tantost oy et entendy
Que Philomars vers ly venoit,
Mais bien de rire s'en tenoit.
Lors sy a dit en soy-meismes :
« L'autrier la vaillance veismes
» De Philomars par dessoubs l'anne
» Au siége du parc à la manne,
» Où tant, comme hardis et fors,
» Monstra dessus nous les effors,
» Et tant féry Marc et Ghillame
» Que maint corps en jut nors sans âme;
» Mais à ce point pis nous fera :
» Uns tous seuls n'en eschapera.
» O! que fuissé-je maintenant
» Le hault bergier ou bois tenant,
» Et toute ceste compaignie
» Qui sera morte et méhaignie!
» Remède n'y voy à ce tour
» Fors par faire hastif retour. »

En tel penser fu longhement
Lupal, et puis fist haultement
Sonner en cors le deslogier.
A tant se partent ly bergier
Du siége trop vilainement
Pour raler au bois sainement;
Mais encore n'y sont-il mie.
Avant y aura escremie

Se Philomars poet nullement,
Car quant vint à l'avesprement
Que soleil aloit à déclin,
Les Lupalois furent enclin,
Et à ce Lupal les semont,
De jésir la nuit sur ung mont,
Car aux plains n'osaissent dormir
Tant vaurrent Philomars cremir;
Et certes s'il le redoubtoient,
N'ert merveilles, et s'il estoient
Pour ly soussiet et dolant;
Car Philomars est ung Rolant.

Com Philomars le plus hardy
Qui fust ou pourpris, ce vous dy,
Fors Léonet, jà s'approchast
Du parc, dit fu qu'il s'enforchast
De cheminer, pour bien rataindre
Les Lupalois fuïans sans faindre,
Lyquels s'est mis du trot au cours,
Et tant que dedens termes cours
Au pié de la roche arriva
Où le couart Lupal trouva
Atout son ost et Florentin.
Remanoir ne poet le hustin;
La chose bien s'y appareille,
Mais ce n'est pas bille pareille.
Lupalois sont grant quantité,
Léonois poy en vérité.
Lupalois sont sus la montaine,
Et Léonois bas en la plaine.
Nonpourquant Philomars deffie
Lupal et ceux en qui se fie,
Et pour sa grant houle esprouver
A Lupal fait souvent rouver

Qu'il descende ou plain pour combatre.
Désir n'a plus grant que d'abatre
Le grant orgoel des Lupalois;
Mais Lupal seremens et loys
Jure qu'il n'en descendera :
Créés qu'il ne s'en parjura.

Quant Philomars voit la manière
Que bataille n'aura plainière,
Lors d'ire et de couroux espris
A deux mains a sa houle pris
Et la brandist tout en disant :
« Seignour, je ne nous prisant
» Ung bouton, se les monticoles
» Qui sont gens recréans et moles,
» N'alons sur le mont escremir;
» Ne les debvons gaires cremir
» Pour lor hault mont, ne lor grant tourbe,
» Se faire puis que je les tourbe.
» Par vostre effort que je demans
» De nous sera fais ly rommans.
» Pour nostre los perpétuer
» Voellons nous y esvertuer.
» Quant à moy, je ne cuide mie
» Venir à tamps à l'escremie. »

Tant fait Philomars et tant dist
Et tant fort sa houle brandist
Et tant monstre grant volenté
Que sy bergier entalenté
Sont à ce point, grant et menour,
De conquerre los et honnour.
Et tout s'y sont abandonné.
Lors ont fait cris et cors sonné
Et en conroy sont mis à voie.

Lupal vausist estre en Savoie,
Car de paour devint tout noir.
Plus ne poet l'estour remanoir.
Or y parra qui bien fera
Et qui les grans cops frapera.

A tant commence la merlée.
Philomars qui fu en valée,
Tant ot ung aduré corage
Qu'en ceux du mont com ung orage
Se fiert, qui n'y fait déloïance,
Et ses bergiers sans esmaïance
Après ly se voèlent espoindre.
Maint Lupalois chiet à l'ajoindre.
Trop y est grans ly féreis,
Et morteux ly abateis.
Léonois le vont bien faisant
A ce point, non pas en taisant,
Mais en cris pour l'estour marir.
Tant voèlent crueux cops férir
De houles très-iréement
Que Lupalois tout vraiement
Qui illoec l'avant-garde firent,
Sy durement se desconfirent
Qu'au droit ost se vont retirant,
Et Léonois les vont férant
Hault et bas de plat et de broche
Et gaignent plache sus la roche.

Quant Lupalois le droit fort vòient,
Et que mort sont s'il n'y pourvoient,
En eux ont pris tel hardement
Que Léonois sans tardement
Jus du hault mont vont reboutant:
Mais Léonois n'y vont doubtant,

Ains se deffendent par vertu,
Telement que bien ont sentu
Lupalois, c'oncques combatans
Ne férirent tels cops, ne tans,
Que Léonois font à ce point.
Sy en renforcent lor enpoint
Et lor chaple par sy grant ire
Que Léonois en ont du pire.

Quant Philomars voit rebouter
Sa gent et Lupalois doubter,
Pour mors se tient et pert loenge
Se soy et ses paistres ne venge.
Lors pour aux siens donner vigour
Et coer, par très-mortel rigour
A la bataille s'abandonne,
Et de sa houle tels cops donne
Que tout à destre et à senestre
Occist, syque plus n'osent estre
Lupalois près de ses effors;
Arrière se trait ly plus fors.
Tout ly font voie et vont fuiant.
Quant Léonois furent véant
Les cops qu'il paie très-hideux,
Chascuns à l'estour valy deux.
Il fait les siens fort enhardir
Et les aultres acouardir
Bien croy qu'il ramembre s'amie;
Pour ce fiert de tel arramie
Sur les testes enchapelées
Que les flours en sont jus volées,
Dont les chapeaux furent parés.
Ne sçay pour quoy plus en sarés,
Ne qu'en diroie sans faillance.
Tant fait ce jour par sa vaillance

Et tant y est grans cops frapans
Cils qui rouges lyons rampans
Porte sus son jupel bien paint,
Et tant mort à la terre empaint
Que, s'il fuissent en champ ouny,
Tout fuissent Lupalois honny
Et mort sans nul eschapement;
Mais trop avantageusement
Ont tenu le mont hault et fort.
Nientmains poy gaignent à l'effort,
Car tant mort, aultre mort chevauce
Que la montaigne s'en rehaulce,
Syque pour poy les nues touche.
Tant y ot très-mortèle touche
De houles que ly sangs ruisselle
A tous les lés de la rochelle,
Comme s'il eust trois jours plut
Sang, dont aux Lupalois desplut
Surtout, car le plus y perdirent
De sang, dont l'erbe desverdirent
Et tainrent en coulour sanghine.
Oncques ne fu tel décepline
D'un poy de gent encontre tant,
Car pour rien ne vont arrestant
De combatre et de marteler
Et de l'un l'aultre escerveler.

En tel ghise depuis le main
Jusqu'au soir dura main à main
L'estour mortel et mal party
Tant que la nuit le départy,
Que chascun retraire convint.

7264. Monstrelet donne bien moins d'importance à ce combat livré près de Creil, où les Bourguignons furent aux prises avec l'avant-garde du connétable Bernard d'Armagnac.

Philomars en son val revint
Qui vausist qu'il fust ajourné,
Et Lupalois sont retourné
A Lupal en soin du rochoy.
Lors dist Lupal : « Bien me perchoy
» Que Philomars, se demourons,
» Tant fera que tous mors serons,
» Nes Florentin tuer vorra;
» Demain bien main sus nous corra,
» Mais, qui mon conseil en créroit,
» Ichy pas ne nous trouveroit. »

Lupalois qui ont assaïet
Philomars, dont sont esmaïet
Syque ly plus hardis en tramble,
Ont dit à Lupal tous ensamble :
« Partons-nous »; et lors se partirent
Et devers le bois la nuit tirent;
Et Philomars ou val repose,
Qui demain rassaillir propose;
Mais ne trouvera qu'il rataigne.
Bergier n'y a sus la montaigne,
Fors les mors qui y sont remés.
Les vis fuient par prés et més;
Paour ens piés èles lor mist
Que jusques au bois ne démist.
Lupal meismes, bien l'oy
Dire, le plus fort s'en fuy,
Dont bien déust pour vilain signe
Porter chapeau de burge espine.

La nuit passa, ly jours esclaire,
Et Philomars, pour soy retraire
A l'estour, reprist sa houlette.
Dessus lui chantoit l'aloette,

Car le matin fu bel et chault;
Mais lors vint ung bergier Michault
Qui ot la nuit escargaitiet,
Et dist : « Soïons baut et haitiet.
» Lupalois nous tornent les dos
» Et refuient en lor rados. »

Quant Philomars, le plus hardy
Qui fust entre norcq et midy,
Fors Léonet, sot que Lupal,
Pour miex fuir, lait son jupal,
Pour le paour de sa compaigne
Et de ly, de cent croix se saigne,
Comme cils qui n'osast cuidier
Que du hault mont déust widier,
Se trèstout ly bergier des champs
Le fuissent illoec menachans
Et éussent sa mort jurée
De l'occir en courte durée.

Philomars véant le deslos
De Lupal, et de soy le los,
S'il ot joie, n'en demandés,
Et des siens pas mains n'entendés.
Grans est la feste et le soulas
Qu'il démainent, sans dire : « Las! »
Grans est et hauls ly sonnemens
Des cors et des douls instrumens.
A tant retournent en lor champs
Léonois faisant sons et chans,
Et Lupalois revont plourant
Au hault bois où sont demourant.

Se les bosquois lors cognéussent
Que Lupalois rien fait n'éussent,

Mais fuissent sy vitupérés,
Ne rentraissent en la forés;
Mais il ont par eux entendu
Qu'à Florentin se sont rendu,
Tant ont fait comme bacheler
Cil qui soloient rebeller
Et aloient au bois nuisant
Et les pastures destruisans.
Croy l'omme fauls et en dangier;
Pas ne ment et n'est losengier.
Lupal disoit: « Nous avons fait
» Merveilles, car ly foucq, à fait,
» Repaissent séur en l'erbage. »
Mais quant sorent cil du boscage
Que le contraire est vérité,
Contre Lupal entalenté
Furent, et chascuns s'y amort
De fort machiner en sa mort;
Mais la mort et machinement
Dira jà la rime briefment.

S'ensieut le XVII^e^ chapitre qui contient la tuison de Paris et la mort du conte d'Ermignac.

Les vers nous dient orendroit
Que le droit revient à son droit,
Et cuit qu'à pluisours bien souvient
Que qui meffait, il ly mesvient.
Diex soeffre, mais non pas toudis.
Le pourpris est forment laidis,
Et où bois l'erbette flaistrie
Par Lupal et par sa maistrie;
Mais je cuit que prochainement
Il en aura son paiement,

Car les bosquois jà y machinent;
Jà vers les Léonois s'enclinent
En lor coers, assés les congnois;
Jà les lairoient coellir nois
Où bois, s'à la haie venoient.
Lupalois en penser renoient
Et les vorroient bien destruire
Et par toutes manières nuire.
Se la forest fu lupaloise,
Bien est-elle en coer léonoise.
Son propos ainsy mue et change,
Quant voit Lupal qui ly estrange
Ses vielles loys non anormales
Pour nouvelles coustumes males,
Et le lieu au bestail sauvage
Tourne de franchise en servage,
Mais s'il y gaigne, vous l'orrés,
Quant ung poy plus avant venrés.

La nouvelle de la hayne
Couverte tant loing se trayne
Que les Léonois encontra
Et en lor oreilles entra;
Mais uns Léonois maintenant,
Qui la chose scet, fu venant
Au bois, où tel chose brassa
Que Lupal puis en trespassa
Du siècle dolereusement;
Car il pourchassa telement
Qu'entrer doibt, au jour qu'il y mist,
En la forest qui poy ramist.

Le Léonois de grant emprise

7587. Le sire de l'Ile-Adam.

Tantost après ceste devise
Tout son affaire prépara,
Et puis, comme chy l'en sara,
Au bois ala quant il fu tamps
Et mena pluisours combatans;
Mais à brief parler, de légier
Entrent ens ly hardy bergier
En criant lors sans fiction :
« Vive le pastour au lyon! »

Ainsy vont par le bois criant
Ly paistre qui valent Priant
Le roy de Troye en hardement;
Mais le cry plaisoit durement
A ceux du bois. Bien l'ont monstré,
Car avoec eux, en volenté
De les aidier, s'il est mestiers,
Vont maint criant par les sentiers,
Qui fu grant admiration :
« Vive le pastour au lyon! »

Tant crient que Lupal oy
Le cry, mais tantost s'en fuy
Pour son corps mucier d'arbre en arbre,
Et de paour fu noir que marbre
Et s'atapy en ung ronsoy
Qu'il ne sot nul conseil de soy;
Et les paistres s'en vont fuïant
Et muchant par le bois bruïant
En grant doubte d'estre véus.
Or est le bois fort comméus;
N'y a Lupalois qui ne tramble
Autressy comme foelle en tramble.

Moult voèlent Léonois quérir

Lupal pour lui à mort férir.
S'il tramble, n'en sui mervilliés,
Car bien voit qu'il est essilliés
Et mors, s'il est oncques trouvés;
Mais briefment, tant s'y sont prouvés
Qu'il l'ont trouvé muciet de traine
A sa sanglente et pute estraine;
Car lors fu pris et mis en serre
Plus destroit que Sabiau de Cerre
Ne fu oncques à Mont-Esclaire,
Dont Girard d'Amiens nous déclaire
Ou rommant de Méliacin;
Et en sonnant maint gros bacin
Et mainte buisine de fresne,
Troèvent ses gens dessoubs ung chesne.
Sy sont pris, n'y a sy joly,
Et bouté en prison o ly.
Là véissiés, je vous affie,
Une piteuse compaignie
Plourant et criant sans séjour;
Car il sont à lor derrain jour
Venu, sans nul eschapement :
A malfaitteur grant marement.

Quant ainsy furent enserré
Lupalois au fort huys ferré,
Léonois vont comme devant
Par le bois lors cris relevant,
Et s'adrècent devers la cele
Du grant hermite forte et belle
A tout maint hocq à long planchon;
Car Floret le bel enfanchon

7435-36. *La cele du grant hermite*, la bastille Saint-Antoine.

7438. *Floret*, le dauphin, depuis le roi Charles VII.

Près estoit, que moult désiroient
Trouver, mais pas ne le quéroient
Pour lui mal faire, ne troubler,
Mais sans plus pour lui affubler
Après son père Florentin
Le chapeau de luisant frettin;
Ne le quièrent pas pour ly faire
Tel détriement et contraire
Que l'en a fait à ses ainsnés,
Car sy mal ont esté menés
Par mengier herbes mal charmées,
Quant Lupal faisoit ses armées,
Que les deux en sont à mort mis :
Ce fu bien oèvre d'anemis.

Quoyque Léonois ainsy voisent
Vers Floret qu'en lor coers tant proisent,
Boscalus qui en soy comprent
Toute paour, l'enfanchon prent
Et tost l'emporte en la fort cele.
Se ly coers dessoubs la fourcele
Lui fust crevés à l'emporter,
Maint s'en péussent conforter;
Car de ceux qui pour bien le quièrent
Et diligamment en enquièrent,
L'a osté et volu tenser
Pour furnir son malvais penser.
Las! s'il ne fust, la gherre fust
Finée, mais les hocs de fust,
Dont l'achier est au bout fichiés;
En seront encore esclichiés
Mainte houle fraitte au hustin
Et traué maint chapeau feutrin;

7475. *Boscalus*, Tannegui du Chastel.

Car ly Lupalois bergièret
Lor maistre feront de Floret,
Et ung tel conseil ly donront
Que plus de cent mil en morront.
Uns clers qui auroit rommant chier
Et le vorroit enrommanchier,
Auroit bien matière de quoy
Escripre long tamps en requoy;
Mais moy, aultres n'en rimera
Toute l'ystore, n'escripra,
Car trop est longhe et desplaisans.
Moy au mains n'en seray faisans
Pour doubte de rime anoïeuse,
Que jusques à la mort piteuse
De Léonet qui tant chéry
Le pourpris qu'en fin en péry.

Quant Léonois ont entendu
Que Boscalus à l'esperdu
Avoit Floret sy destourné,
Bien samblent d'aïr foursené;
Mais lor mal talent comparèrent
Les Lupalois qu'il encontrèrent,
Car en tournant à mont ou bois
Tant en ont mort par les herbois
Que fort en encombrent la voie
Et que l'erbe vert en rougoie.
De houles font grant frosséis,
Grant chaple et grant abatéis.
Trop est la forest entramblée
Par ceste mortel assamblée.
Maint en fuient parmy la lande,
Qui vausissent estre en Zélande;
Car ne se scèvent où bouter,
Tant pocent Léonois doubter

Qui les tuent où qu'il les truisent
Et qui cest jour maint en destruisent.

Ou bois a chasse sy mortèle
Que nuls ne porroit véoir tèle,
N'oïr jamais sy piteux cris.
L'en ne troève pas ens escrips
De Thèbes, de Troye ou de Romme
Tel effroy qu'il a chy en somme :
Quant m'en souvient, j'en tramble tous.
Tant vont les Léonois estous,
Occiant à destre, à senestre,
Qu'il sont entré ou plaisant estre
Du hault bergier, et là ly dirent
Pourquoy vinrent, et ainsy firent,
Et puis lui dirent humblement :
« Vous qui portés sy noblement
» Le chapeau d'or fin qui reluist
» Encontre le soleil qui luist,
» Ichy au nom de Léonet
» Qui se gist au vert buissonnet
» Et qui n'a soing, ne pensement
» Du bois mettre à destruisement,
» Ne les champs, nous nous présentons
» A vous tous vostres valetons.
» Commandés ce qui vous plera;
» Chascuns s'il poet, l'acomplira
» De bon coer, et jà Dieu ne plaise
» Que rien fachons qui vous desplaise.
» Miex vorriens estre tué
» Et de tout los destitué. »

A tant Florentin les mercie,
Et adfin que chascuns occie
Les Lupalois sans ressongnier,

Vault comme Léonois saignier
Son jupel et de ses bosquois;
Mais entretant ne sont pas quois
Lupalois, car en une blée
Fors du bois font lor rassamblée.
Or y parra que cil feront
Et comment il se vengeront
De ceux qui tant en ont cassé;
Car où bois sont tost repassé
En grant tourbe bien jupelée,
Et s'escrient tout à la volée,
Pour plus lor aversaires nuire :
« Vive Lupal et jà ne muire! »

Grans fu ly cris et le corner
Que Lupalois au retourner
Ou bois par le bois vont faisant,
N'y a limoge, ne faisant,
Houpil, ne nulle sauvegine,
Qui ne fuie par la gaudine;
Mais oncques point au cry qu'il firent,
Léonois ne se desconfirent,
Ains comme hardis, quant oïrent
La noise, celle part fuirent,
Et tantost que les ont trouvés
Ens se fièrent comme désvés,
Et tant de lor houles les batent
Que mors sus l'erbe les abatent.
Trop les débrisent et défroissent,
Lor doel ne vengent, mais l'acroissent
Lupalois, car mors sont à tas;
Trop retroèvent en fors estas
Lor anemis et fiers sans faille.
Miex lor fust quittier la bataille
Aux Léonois, qu'ens ou boscage

Rentrer; car trop y ont dommage.
Tels croit souvent son doel vengier,
Qui ne le fait mais qu'engrangier.

Que vous diroie? Tant y font
Léonois, que chascuns confont
Son anemi; n'y a sy fort
Syque Lupalois reconfort
N'y voient, mais fors par fuir,
Pour quoy qui qui voelle suir,
Tantost ceux qui estoient vis
Laissent l'estour, ce vous plevis,
Et tournent avoec Bosqualus
Qui à ce point retrouva l'us
De la gherre continuer
Pour le pourpris diminuer.

Ou fort, cil qui vis eschapèrent,
Avoec Boscalus se frapèrent
Où il furent à seureté;
Mais Léonois par fièreté
Et par bien grant aïrement,
Quant ne poeent faire aultrement,
A Lupal sont tost revenu,
Dont trop lui est mésavenu;
Car tout maintenant qu'au lieu vinrent,
Où ly pastourel prison tinrent,
Fièrement les vont occiant,
Tout voisent-il mercy criant,
Nes Lupal fu à mort férus
Sans respit, tant fust requérus.

Quant Lupal qui tans mauls ot fait,

7619. Le connétable Bernard d'Armagnac périt dans le massacre des prisons le 12 juin 1418.

Fu mors, pris fu ou toit de fait
Et mis en my le bois tous nus,
Et en ce point y fu tenus
Longhement, et véoir l'aloient
Ly bergièret qui flajoloient
Pour sa mort très-joïeusement,
Et auprés de lui haultement
Chantoient en lieu de vigiles
Motès joïeux Gobers et Giles,
Et en lieu de *de profundis*
Firent reproches par tels dis :
« Or voist Lupal l'erbe gastant
» Parmy le bois, et nous ostant
» A force jupiaux et chapiaux
» Et aux moutons toysons et piaux
» Tant corps a volu descouvrir.
» Or n'a de quoy sa char couvrir;
» Tant corps par ly jut mors sans bière.
» Or gist-il frois en la bourbière.
» Hier estoit sy très-convoiteux;
» Huy ne voelt terres, ne chateux.
» Les Léonois l'ont assouffy
» D'un cop de houle et desconfy.
» Dieu gart qui féry le beau cop! »
Ainsy dient, et sans recop
Le vont crachant par le visage
Et pilant du pié par oultrage
Pour ce qu'il avoit le pourpris
Gasté et amenry le pris
Du bois, qui tant fu renommés
Syqu'en est ly renoms remés
Par ly, car maint sage pastour
Sont alé aillours en destour.

Comme Boscalus mort véist

Lupal, où desplaisir préist,
Et aultres pluisours ses amis,
Et Lupalois au dessoubs mis,
Et véist le bois deffoelly
Et le lieu qui n'est pas pour ly.
Il ne scet mais quel tour il face,
Fors que tantost gherpist la place,
Et Floret avoec lui enmaine,
Et ains que passe une sepmaine,
Tous ceux qui tiennent le party,
Sièvent et sont du bois party.
Pour bien n'ont pas le bois widiet
Ly Lupalois oultrecuidiet,
Mais chascuns d'euls propose et jure
Qu'à Léonet feront injure
Par trayson ou aultrement,
Tant le héent despitement.
Bien ly est besoing qu'il s'en garde,
Car Boscalus déjà regarde
Comment atraper le porra,
Et dist que par ses mains morra,
S'il en debvoit estre en enfer,
Et qu'il vengera Tristifer
Et Lupal, qui sont mort par ly;
Mais chy en sont les vers failly,
Et la rime en lait le conter
Ung petitet pour déliter
En aultre conte qui est liés :
S'est bon que l'oreille y bailliés
Pour ung poy le coer adouchir
Et la mémore rafreschir.

S'ensieut le XVIII^e^ chapitre qui contient comment le duc de Bourgoigne ala veoir le roy à Paris, qui ly fist très-grant bien vignant, et comment les Ermignas firent leur chief du doffin qui estoit jone enfant.

Dessus la rime rudement
Rimoïet a et tristement,
Et chy non pas soubtivement
Dist, mais toutefois liement,
Que quant le gentil Léonet
Qui sist au joly buissonnet
En ses champs où fist séjournée,
Sot du hault bois la retournée,
Tantost s'en vait avecques grant erre,
Sy lies c'on ne scéust plus querre,
Véoir Florentin. Or quant vient
Devers ly, se bien m'en souvient,
Que Florentin bel le conjoie,
Trop font-il feste, trop ont joie,
Tant s'entrefont recognoissance
Au revéoir, que ma fiance
De bien vignant ne porroit dire
D'euls deux, car trop sans escondire
S'entr'acolent et entrebaisent,
Mais en ce faisant s'entretaisent,
Car lor joie très-exellente
Lor parler retient et alente
Et ravist lor entendement
Qu'il sont en transes longhement.
Se femmes fuissent à ce tour,
Cil doy mort fuissent sans retour
De la très-grant joie qu'il orent,
Syque du coer fondament plorent;
Mais, quant en lor droit point revinrent,

7715. Cf. Monstrelet, éd. de M. Douët d'Arcq, tome III, p. 273.

Lors ung amoureux parler tinrent
Comme bergier de grant valour :
« Diex ! dist Léonet, quel dolour,
» Quele paine, quels détortis
» Ay porté par prés, par pastis,
» Quant tant demourer me convint
» C'onques mon corps vers vous ne vint !
» Mays, Dieu mercy, quant me tenés
» Avoec vous, bien sui assenés.
» Je ne fuisse pas sy très-liés,
» Se tous me fust quittiés bailliés
» Ly mondes, com sui quant vous voy. »
Dist Florentins : « Et je revoy
» Le samblable, car plus ay joie
» Par vous véoir que se changoie
» Mon pourpris contre dix roialmes. »
Ainsy cil doy bergier lor âmes
Recréent amiablement.
Dire ne puis aulcunement
La quarte part des mos plaisans
Qu'il sont l'un à l'aultre disans ;
Ne jamais sy grant amisté
N'orent l'un à l'aultre monstré
Qu'il s'entremonstrent maintenant
Plus de trois jours en ung tenant.

Tandis qu'ainsy se consoloient
Les amis, paroles voloient
Par le pourpris, et chà et là,
Et chascuns toute jour parla
De la tempeste au bois commise,
Et de Lupal qui sans chemise
Gist mors très-déshonnestement,
Et lors les pars sans tardement,
Fors ceux où Lupalois estoient,

A Léonet se présentoient
Et à lui s'aloient rendant;
Mais Lupalois vont entendant
Pour pis faire, bien le cognois,
De promettre à Floret des nois
Adfin qu'il soit maistre sur yaux,
A quoy s'assent ly pastouriaux
Qui fu sy jones que donnast.
S'il fust qui l'en araisonnast,
Sa panetière et ses moutons
Pour une rose et deux boutons.
Qui sens voelt trouver, ne le quière
Avoec jonèce sans manière;
Car plus use toute saison
De volenté que de raison.
Se chastoy n'y met contreditte,
Jà n'en ert bonne chanson ditte.
Ha! Floret, tu n'as nul chastoy;
Sy ne sçay que dire de toy.

Hélas! soubs umbre de Floret
Pour séchier maint vert senteret
Boscalus la houle relièvе
De Lupal. Hélas! trop me grièvе
Ceste dolente relevance,
Et sy m'en convient la grevance
D'escripre, non pas sans presser
Les yex, quant tamps fust de cesser
Et de concluire ceste hystore
Et de reclorre l'escriptore;
Car je voy que taire ne doy
Que Boscalus lièvе le doy
Entre sa gent devant la cène
Et les lontains à soy acène,
Puis commande que chascuns signe

Tantost sus son jupeau le signe
Que Lupal en son tamps porta.
Sy le font, tant les enhorta
Boscalus sans arrestement.
Jà est la gherre malement
Resvillie et en piés resourse.
Entre Lupalois prent sa sourse
Qui par fauls plais et par traïr
Font Floret Léonet haïr,
Et s'il fust en lor poesté,
Jà ne véist plus bel esté,
Ne plus beau jour, car ce fust cils
Qui fust desmembrés et occis;
Mais quant voient qu'il n'ont poissance
De ly faire apperte nuisance,
Par envie pluisours fauls tours
Pensent contre ly en destours,
La mort quièrent par fausseté
Du pastour plain de loiaulté,
Comme vous orrés plainement,
Mais que j'aie dit seulement
D'un bergier dont ne me doy tère,
Car il compète à ma matère,
Duquel dès or les fais orrés,
Puis donc qu'escouter me vorrés.

S'ensieut le XIX^e^ chapitre qui contient comment le roy d'Engleterre conquist Normendie et Pontoise, et comment il avoit le coer à la fille de France, tant qu'il l'ot enfin à mariage.

En cest pas, car il vient à tour,
Diray de l'estrange pastour
Très-briefment comment il s'emploie
A conquerre pastis et proie;

Car tandis que les pastours nés
Du pourpris se sont atournés
A batillier en défoulant
L'erbe ens champs, qui qu'en voist parlant,
Ne qui qui en soit souffraiteux,
Panalus n'est pas sy piteux
Qu'il n'ait sy fort son profit quis
Qu'il a le clos du tout conquis,
Adfin qu'enfin, quoy qu'il délaie,
Parviègne à l'amour Florimaie
La touse gente, doulche et fraiche,
Plus bloie qu'Yseut et plus blanche
Que Genièvre la noble dame.
Tant son coer esprent et enflame
Qu'il en est forment amoureux
Et de la véoir désireux.

Quant le clos fu ainsy conquis
Et tous les pars dedens vainquis,
Panalus qui contens n'ert pas,
Sonne son cor, et tout le pas
Va s'en du pourpris presqu'en my,
Mais la belle pour qui gémi
Et qui tant le fait conquérir
Qu'elle l'occist sans cop férir
Auques près dont il est demeure,
Ne prise son fait une meure,
N'un sengle denier sa conqueste,
Sans Florymaie, qui la queste,
Où il a traveil sans séjour
Enprendre ly fist l'aultre jour;
Car bien croit, s'il tenoit son corps,
Qui tant est gens que mes recors
N'y poet valoir, ung tel honnour
Auroit que du pourpris seignour

Seroit du tout entièrement,
Et bon seroit se sagement,
Sans quérir son preu singuler,
Usoit de conseil réguler,
Et voloit sans onques mesprendre
Devers les loups son foucq deffendre;
Car lors reseroit le pourpris
Aux tropeaux famis mès de pris,
Et ly foucq sans laine desroute
Riroient pasturant à route,
Et briefment le pourpris raroit
Sa verdour et beaux reseroit
Et herbus, com il a esté
Jadis maint bel et chault esté.

Moult se traveille de conquerre
Panalus ou pourpris grant terre,
Car jà les pais prent droit enmy,
Qui pas ne le troèvent ami,
Ains abat la rébellion
Illoec de maint opilion.
Pan en fait sa verge et flaïel,
Et jà par les liex du praïel
Panalus bat les répugnans
Envie et rancune tenans
L'un vers l'aultre sans charité,
Et bien croy en la vérité
Que, s'ou pourpris sont asservi
Et batu, bien l'ont déservi,
Car ly bergier sont assamblé
Pour mal, et ly foucq vont au blé,
S'en sont pugni en plaine vie
Par Panalus qui lor renvie
Le jeu où il perdent souvent :
Péchiés encombre par couvent.

Panalus, sans doubter reproche.
Fait tant, et tant du bois s'approche
Qu'il perchoit le sommet de mays
Qui lui racroissent ses esmais
Par grant ardour et sa haschie;
Car la belle y est embuschie,
Dont ly mauls ly vient sy destrois
Qu'il s'en pamme deux fois ou trois;
Car plus est près du fu, plus art.
Bien se tient pour fol et musart,
Quant ne poet à celle parler,
Par qui pert raison et parler,
Et ne la poet plus approchier,
Pour quoy lors delés ung rochier,
Panalus qui amours afole,
Escrisy comme clers d'escole,
Car en jonèce l'ot apris,
Une épistre, dont je le pris,
Puis l'envoia au bois pour celle
Qui le coer dessoubs la fourcelle
Ly tourmente plus que l'esclistre.
Oyés mais huy la belle épistre :

« A Florymaie, Panalus :
» Plus que de flours en may salus.
» Pour vous nuit et jour trop m'esmaie,
» Quant vous verray! Las! Florymaie,
» Quant vous verray! Trop le désir.
» Plus avant ne me puis tésir
» Que mes mauls ne vous segnefie,
» Et ce me moet qu'en vous me fie
» Que vostre débonaireté
» Sy très-grant n'est pas sans pité.
» Regret piteux coer despiteux
» Apitoie, dont le piteux

» Est très-piteux, n'en ay pas doubte,
» Quant piteux plains d'amer escoute.
» Vostre piteux coer qui entent
» Les mauls dont mon coer jà n'attent
» Sy non par vous alègement,
» Aura pitié piteusement
» De moy, car en plours le requier :
» Morir plus qu'estre escondis quier.
» En vous est ma mort ou ma vie;
» Ne voelliés dont que je dévie,
» Mais laissiés-moy vivre en servant
» A vous et servir en vivant,
» Et vostre beaulté regarder
» Qui tant, hélas, me poet tarder
» A veoir qu'en rien n'ay confort.
» Se Jupiter fait hault et fort
» Les oisillons en l'air chanter,
» Et se Flora moy présenter
» Vient ses roses, tant plus souspire,
» Car ces choses me voelent dire
» Par grant désir dont je frémoy,
» Que vous estes trop loing de moy.
» N'en ay regart, ne mot célé.
» Va donc, va morir, Panalé.
» Las! quant verront mes yex les vostres?
» Quant seront tout ung les coers nostres?
» Las! quant me dirés-vous en somme
» Ce qu'escrisy dedens la pomme
» Acontus, tant l'avoit frapé
» Amours pour amer Cidipé :
» Ce fu tant seulement : « Je t'aime. »
» Quant sera-ce? trop le reclaime.
» Jà ne sera le mot parlé.
» Va donc, va morir, Panalé.
» Mon coer à vous souvent envoy,

» Mais, las! des yex pas ne vous voy.
» Vostre figure est emprientée
» En mon coer, mais pas présentée
» N'est à mes yex la vostre fourme
» Tant belle que nulle n'en fourme
» Nature de tel exellence.
» Je m'en plains quant sui en absence.
» J'en sui tout mat et désolé.
» Va donc, va morir, Panalé.
» Hélas! pour quoy vous fist nature
» Passer toute aultre créature
» De beaulté, puisque sy loing sui
» De la joie que tousjours sui,
» Et nullement n'y puis attaindre;
» Mais souvent pour palir et taindre
» Mon povre vis maigre et chétif,
» Dont je sui plourant et plaintif
» Vient souvenir à moy lancier
» Et mon dolent coer tout percier
» Du dart cruel de désespoir,
» Dont bien dix fois ou vingt, espoir,
» Me pamme le jour en la sente,
» Pour vous qui trop m'estes absente.
» Amours m'assault en champ malé.
» Va donc, va morir, Panalé.
» Ha! Florymaie, flour de may,
» Je sui pour vous en tel esmay,
» Qu'il convient que briefment fenisse.
» Oncques Cligès l'ami Fenice
» N'ama de moy plus ardanment.
» Hélas! je muir à grief tourment
» Loing de vostre belle beaulté.
» Amours, ce n'est pas loiaulté,
» Quant tu en espinois ou sentes
» Florymaie de moy absentes,

» Qui est bonne et plus que très-belle.
» N'y puis comparer la flourcelle
» De l'aubespin qui tant est blanche
» Et vermillette sus la branche;
» Ne croy que soit plus belle nee,
» Tant bien l'a nature ordenée
» De toute rien qui ly compète.
» Las! que mon coer souvent apète
» En quel lieu, ne quel part que soie,
» Véoir son chief doré sus soie,
» Et son viaire painturé,
» Son corps gent bien enchainturé,
» Ses mains blanches, ses dois traittis,
» Ses jambes et ses piés faittis
» Et plus nès, sans nullui blamer,
» Que les Thétis qui siet sur mer
» Et qui tousjours les tient en l'onde.
» Briefment, plus belle rien ou monde
» N'a de vous, Florymaie amie,
» Pour quoy amours par arramie
» Fist que le hault bois approchoie;
» Mais, quant vit que je m'avanchoie,
» Infortune la mal voellans
» Tant a fait que sui racoellans
» Mes bergiers, et retourne arrière;
» Mais par amours, gente bergière,
» Aies de moy par contenance
» Une fois le jour souvenance,
» Et ainsy sans mes jours fenir
» Vorray par devers vous venir
» Tout le plus tost que je porray.
» Las! Panalus, com je plorray
» Puisqu'il m'estoet sans atargier
» Mes fines amours eslongier;
» Mais au départir ma cartèle

» En plour qui mon chief esquartèle,
» Pour moy, tousette, toutefois
» Dist adieu plus de mille fois. »

Quant celly dont j'ay recordé,
Ot au bois ses regrès mandé,
Du rochoy se part et s'en tourne
En son grant clos pensif et morne.
Souvent devers le bois regarde
Au retour, et point ne se tarde
De souspirer pour la meschine.
Oncques Remon pour Mélusine,
Quant elle gherpy son chastel
Ne mena sy grant doel, ne tel,
Comme fait cest dolent bergier.
Par nuit ne fait que songier
De Florymaie qui le tue.
Il en devient com estatue.
Mut et pesant sans remuer;
Mais en la fin resvertuer
Le fera en son domicile
Celle qui ainsy l'anichile
Et le fera saillir, treper
Et du pié sus l'erbe fraper
En dansant en praiaux et prés
Aux espousailles, et aprés
Par plus grant consolation
C'oncques ne fist Pymalion
Qui par faire à Vénus hommage
Fist avoir vie à son ymage,
Et la vesty com vrais amis
De draps d'or et de vers samis
Et d'uns gans en ses mains boutés
De blanc sus noir menu goutés
Et lui chaussa solers d'argent,

Et tantost en cest atour gent
L'espousa à sy très-grant feste
Que par comparison honneste
Puis dire qu'ainsy le fera
Panalus, et s'eslècera,
Qui orendroit souspire et pleure;
Car jà ne cuide véoir l'eure
D'avoir amie bien doée.
A ce s'est sentence voée,
Qui le fait forment soussier
Et sa dolour multeplier
Par l'ardour de sa convoitise.
Panalus plus convoite et prise
Florymaie pour grant doaire
Que pour son gracieux viaire;
Car oncques la belle ne vit,
Mais les pastis voit, dont il vit
En tel frichon que la mort quiert
Se tost ne les a et acquiert.
Trestant y pense nuit et jour
Qu'il n'a ne repos, ne séjour,
En rochier, riescage ou requoy.
Pourquoy y vise tant, pourquoy?
Pourquoy quiert-il en tel ardure
Chose mondaine qui poy dure?
Pourquoy quiert-il, qui est mortel,
Et n'a nul demain grant chatel?
Pourquoy quiert-il fors soufflisance,
Qui n'est pas en grant joïssance,
Mais en possession moyenne?
Pourquoy quiert-il sy povre assenne
En passant la mer et le sable
Que chose qui est périssable,
Comme pastis, pars et manoques?
Il pesche à l'ain d'or espinoques,

Car son âme qui est tant chière,
Met en péril sus la rivière
Mondaine, qui est grant folour,
Pour biens de petite valour,
Qu'il voelt tout prendre et enmaler,
Et sy n'a pas loing à aler;
Car mort qui maint alant desvoie,
Le retenra presqu'en my voie
Et fera en bas ravaler;
Mais atant en laisse à parler
Ceste rime, pour revenir
A ceux qui se voèlent tenir
Du bon Léonet anemis.
Où je laissay, me sui remis,
Et y voel briefment procéder,
Et puis fin sans chi plus tarder.

S'ensieut le XX^e^ et derrenier chapitre qui contient la très-piteuse mort du duc de Bourgongne en laquele cest présent livre se termine.

Plus en avant ne se tera
La rime, mais chy contera
Que les Lupalois mal pensans,
Quant voient que tant est poissans
Léonet, que par gherre aperte
Ne ly feront dommage ou perte,
Sy souteillent par grant malice,
Sans cremir reproche, ne vice,
Qu'il fainderont de paix voloir.
Lors cil qui ont malvais voloir,
Adfin de miex le fait couvrir,
Sans de rien lor pensée ouvrir,
Comme tristes crient forment,
Disans : « Le pourpris tant tourment,

» Tant tourment soeffre. Que fera?
» Las! la gherre quant cessera?
» Trop nous tarde que soit finée.
» Qu'or fust la pensée enclinée
» De Léonet à nostre voel!
» Plus n'y auroit pastis, ne broel,
» Par tout le pourpris long et lé,
» Gasté, marchiet, ne défoulé.
» Las! las! las! tant paix désirons
» Que tout adès en souspirons.
» La gherre, a trop duré la gherre.
» Jà fust bien tamps de la paix querre;
» Jà fust bien tamps de refester
» Au pouplier sans arrester.
» Jà fust bien tamps de donoïer
» Au may et beaux dis rimoïer.
» Jà fust bien tamps dentre les fages
» Jésir ou bois sus les herbages
» Pour oïr les oiseaux chanter,
» Qui nous porroient déliter
» Sy plainement que cesseroient
» Nos dolours, et mises seroient
» Par la douchour du chant nobly
» Les deux mors du tout en oubly
» De Tristifer et de Lupal.
» Remors sommes quant le champal
» Véons gasté, mais c'est à tart.
» Honnis soit par qui la paix tart! »

Ainsy quièrent acort nouvel
Ly paistres plus fauls que louvel,
Et faindent de la paix voloir
Et eux de la gherre doloir,
Sachans que Léonet désir
N'a plus grant, n'aillours son plesir,

Et que plus légièrement voir
Ne le porroient décepvoir
Que par quérir paix et acort;
Et tant que la nouvelle en cort
Partout, et l'a très-bien scéu
Léonet, qui en fu méu
De joie, car el ne demande.
Avoec ce Boscalus lui mande
Par deux bergiers, dont s'atenrie
Léonet, sans ce qu'il en rie,
Pour la pitié des champs gastés.
Sy dist en plours : « Or vous hastés
» De retourner devers Floret
» Et Boscalus le bergièret,
» Et lor dites qu'aparilliés
» Sui de la paix faire et très-liés. »
Lors s'en retournent ly message
Qui très-bien firent lor message.

Briefment Floret et Léonet
S'assamblent à ung buissonnet,
Et lor paistres, et là jurée
Fu la paix et asséurée;
Et à Floret mainte promesse
Fist Léonet, que je délesse
Sans faire de tout mention.
Puis redist le paistre au lyon :
« Or a Léonet son coer aise;
» Vostre sui, Floret, et vous plaise
» Sçavoir qu'à mort mettre vorray
» Les gastans l'erbe, ou g'y morray. »

Ainsy dist lors le franc pastour,

8174. Traité du Ponceau-Saint-Denis (11 juillet 1419).

Puis chascuns se met au retour.
Tout se départent par amours
Com il sambla, et sans remours,
Dont Léonet ot grant léèce,
Mais miex déust avoir tristèce,
S'il scéust à quel fin tendoient
Cil qui paisible se faindoient,
Sicomme chy après orrés,
Dont des yex fondanment plorrés.

Quy ont la paix souvent enfrainte?
Lupalois. Quy gasté flour mainte?
Lupalois. Et qui feront pis
C'oncques mais? Lupalois despis;
Car Boscalus le très-félon,
Usans du conseil Ghénélon,
Fait que Floret tantost envoie
Vers Léonet par mainte voie
Maint message, prians qu'il viengne
Par devers lui, et lui souviengne
Des promesses et du traittiet.
Lors cils qui tant a convoitiet
Et convoite tousjours bien faire,
Dist à ses bergiers sans plus taire,
Qui plus estoient de lui près:
« Seignours, le mandement exprès
» Avés oy que Floret fait,
» Et en ce ne fait nul meffait,
» Car dit ly ay, chose est certaine,
» Ou que je morray en la paine
» Ou les bergiers l'erbe gastans
» Seray encore tous mattans.
» Sy me dittes, vous qui m'avés
» A consillier, ce qu'en sçavés
» Et comment pour le miex je face. »

Lors les pluisours de prime face
Dirent : « Quant est de rebouter
» Ceux qui voelent l'erbe gaster,
» Ce seroit un fait de vaillance,
» Et dont Robins sans défaillance
» Flajoleroit avoec Maret ;
» Mais quant est d'aler vers Floret,
» Puisque Lupalois sont présent,
» Gardés, gardés, gardés-vous ent.
» N'avés-vous pas Lupal congnut ?
» Bosqualus a o ly manut ;
» Apris ly a sa couardie
» Et tous ses tours de renardie,
» Pour quoy, se vostre vie amés,
» Jà n'aprochiés à champ, n'à més
» Où Floret et Lupalois soient. »
Les aultres aultrement disoient
En amenant aultre raison
Pour miex couvrir la trayson,
A quoy il ont tant contendu,
Qu'il ont lor bon maistre vendu :
« Entre nous chy sans tardement
» Te consillerons loialment,
» Comme bien y sommes tenus ;
» Car tu nos a bien maintenus
» En tout service longhement.
» Sy te disons apertement
» Que cil qui ont premier parlé,
» Ne t'ont pas vérité célé,
» Mais pas n'ont touchiet tous les poins,
» Dont ton los porroit estre poins,
» Et ta grant fame descréue.
» Toute rien promise est déue.

8227. *Lupal*, Bernard d'Armagnac. 8228. *Bosqualus*, Tannegui du Chastel.

» Va vers Floret; tu l'as promis,
» Et se tu doubtes qu'anemis
» Ne te facent grief ou nuisance,
» Sy maine avoec toy tel puissance
» Qui te puist deffendre au besoing,
» Quoyque pas n'en doibs avoir soing;
» Car, se la gent Floret pensoit
» Aulcun fauls tour, rien ne t'en soit
» Quant à Floret, tant ly bon fils
» T'aime; très-bien en sommes fis
» Que tu n'y doibs tarder pour yaux. »
Lors ne scet ly bons pastouriaux
Qu'il face, ne quel conseil croie;
Sy en devient plus blans que croie,
Tant a grant paour de mesprendre;
Mais Fassoy voelt le plait reprendre
Et ly dist souvent plus que nuls :
« Gart que ne soiés retenus.
» Pour rien que vers Floret ne voises,
» Ains que jamais danses nenvoises,
» Sy chier que tu aimes honnour,
» Et crains reproche et déshonnour. »

A tant Léonet respondy :
« Chascun de vous bien entendy;
» Mais il m'est advis que Fassoy
» A très-bien parlé en droit soy,
» Tout ainsy comme faire fault,
» Et nuls ne doubte que deffault
» Soit jà trouvés, ne trecherie
» En Floret, qui de bergerie
» Descent la plus haulte c'on sache,
» N'en sa gent, tant qu'il soit en plache,

8266. *Fassoy,* Philippe Musnier, dit Jossequin.

» Et qui de demourer m'aprent,
» En soy ne pense, ne comprent
» La diffame que j'acquerray;
» Car l'en dira que je serray
» En requoy, sans plus prendre en cure
» Les champs, le bois, ne la pasture;
» Et une chose que doubter
» Doy, l'en me porra réputer
» De ma foy, et meismement
» Lupalois, car légièrement
» Et de poy pleure qui l'entent
» Celly à qui la leure tent.

Et quant cils ot tout son bon dit,
Il pause et met fin à son dit;
Et lors le doubtant vilonnie
Plus que mort, par la sente ounie
S'achemine et va vers Floret;
Mais ungs bergiers ou senteret
L'encontra, sachans les malices
De Boscalus et de ses complices,
Qui dist : « Rien de bon dire n'oy.
» Je me doubte de ton anoy;
» C'est ce pour quoy te vais rouvant
» Que tu ne voises plus avant. »
Mais Léonet, quoy c'on ly die,
S'en va vers la gent de boidie,
Qui ne le voelt fors que trichier.
Hélas! pourquoy y voelt marchier?
Hélas! pourquoy? car sans retour
A sa mort va le bon pastour,
Et Fassoy qui de sa demaine
Est péus et parés, l'y maine.
Du cucu tient la tèche amère
Qui en fin destrist père et mère.

Léonet bien pères estoit
A Fassoy qui sa mort hastoit;
S'il ne l'ot pons, il l'ot couvé,
Et mieudre que père trouvé.

Quant scéue fu la venue
De Léonet, sans retenue
A l'encontre va Boscalus
Atout les èles Dédalus.
Quant à lui vint, moult le conjoie
Et l'encline faisant grant joie;
Puis dist par ung parler haitiet:
« Léonet, j'ay trop convoitiet
» Vostre venue, car encore
» En dansera Marc et Grigore
» Liement, quant c'est pour l'avance
» Du pourpris qui soeffre grevance,
» Dont Floret se poet mervillier.
» Sy s'en voelt à vous consillier
» En quel ghise le secorra
» Et comment pour le miex porra
» Aux gastans l'erbe et les flours nuire.
» Sans vous ne l'y poons induire,
» Tout en aïons grant désirier;
» Car les champs véons empirier,
» Tant chascun jour, com vous sçavés,
» Que, se tost ne sont recouvrés,
» N'y venra herbe, ne flourettes,
» Et faurront déduis d'amourettes,
» Ne pastours plus n'y chanteront,
» Mais tristement lamenteront
» Famis et plus nuds c'uns foullons,
» En criant comme les poullons
» De l'arondelle ou de l'escouffle. »
Ainsy dist Boscalus et souffle

A Léonet, qui de pité
Pleure pour le pourpris gasté
Et en cheminant plaint toudis,
Créans Boscalus de ses dis,
Auquel dist, que bien le pensoit
Vengier, mais qu'avoec Floret soit;
Et Boscalus tout lui accorde,
Mais son coer aux dis se discorde :
Je pense ung et ung aultre dist.
Et Léonet flate et blandist
Et le maine com l'oiselier
Fait la caille au son du caillier
Dessoubs la rois, tant que soit prise.
Bien en scet Boscalus la ghise;
Jà ly met l'amorse au guichet
Pour le prendre à son trébuchet.
O Léonet, j'en dy : hélas!
Tantost sera pris en ses las.
Hélas! tu t'en vas à ta fin,
Et crois que Boscalus coer fin
Ait comme tu, car douls le troèves,
Mais les mos ne sont pas esproèves.
Tels a bien la langhe emmielée,
Qui a le coer plain de fielée,
Et oint par devant bien à point,
Mais par derrière souvent point.

Tant va Léonet en grant haste
Avoec Boscalus qui le haste,
Et tant fort son chemin esploite;
Car le bien du pourpris convoite,
Qu'il est tost au lieu arrivés
Qu'il a Lupalois trouvés

8378. C'est ce que rapportent aussi les chroniqueurs bourguignons.

Et Floret, qui lors à requoy
L'attendoient en ung bosquoy
Qui d'un parc l'entrée enforchoit.
Hélas! pourquoy y approchoit?
Car Lupalois y sont feutrés.
Atant est Léonet entrés
Comme hastis et diligens
Ou bosquoy à tout poy de gens;
Car ungs Lupalois fins vassauls
Dist lors : « Secrés est ly consauls. »
Sy fu tost ly guichès fremés,
Et Léonois sont fors remés
Qu'avoec Léonet plus de dix
N'en entra pas; mais, com hardis,
Nonobstant tout, de rien ne doubte.
A cellui point avant se boute,
Et Floret enclins salua,
Lyquels tost le resalua
Et bellement le conjoy,
Et par samblant moult s'esjoy
De la venue du pastour;
Et les Lupalois ou destour
L'enclinent à grant bien vignant;
De belles le vont engignant;
Roses lui espardent aux piés,
Mais adès ont en lieu despiés
Houles, qui est très-malvais signe;
Et du doy l'un à l'aultre signe,
Et puis de l'oel et puis du chief:
Tantost en orrés le meschief.

Après le bel acointement
Qu'il s'entrefont courtoisement,

8393. Une relation bourguignonne accuse le sire de Guitry d'avoir fait fermer le guichet.

Dist Floret : « Léonet, pourquoy
« Avés tant maint en requoy,
» Que ne venistes pièchа chà ? »
— « Floret, je vous promis pièchа,
» Com vous sçavés, que j'occiroie
» Les gastans l'erbe, où g'y morroie.
» Ceste rien, non aultre, tenu
» M'a que vers vous ne sui venu ;
» Car j'ay assamblé mes pastours,
» Qui à vous s'offrent à tous jours,
» Et moy pour faire vostre bon. »
Lors Floret, sans monstrer beubon,
Léonet cent fois en mercie ;
Mais Dolidus ne le gracie,
Ains dist en quérant sa nuisance :
« Avés oy quel excusance
» Vous baille ce vaillant gherrier?
» Certes Panalus la gherre hier
» Ou l'aultrier par lui commencha,
» Et par lui premiers s'adrecha
» Ou grant pourpris pour le tracier ;
» Et ore l'en voelt enchacier,
» Dont nuls ne doibt croire ses dis. »
Ainsy fu Léonet laidis
A très-grant tort par Dolidon.
Tost en eust le gherredon
De son hocq, meisme de fust,
Se Floret en présent ne fust,
Et jamais de mort occoison
Ne quésist vers nul sans raison,
Que bien ne ly en souvenist
S'oncques en vie en revenist.

8428. *Dolidus*, le vicomte de Narbonne.

Quant Léonet se voit à tort
Laidengier, son viaire escort
Vers Dolidon et le regarde,
Et ly a dit, c'oncques n'y tarde :
« Quiconcques met desloiaulté
» Sur moy, ne dist pas vérité ;
» Et tu qui me vas desprisant
» En tes parlers et vas disant
» Que Panalus contre mon pris
» Vint premiers par moy ou pourpris,
» Je te respons bien que tu mens,
» C'or en féist les jugemens
» En champ ma grant houle et la toie. »
Et cils redist : « Je relatoie
» Tout vray, car tu es traytour. »
Lors Léonet, le bon pastour,
Quant ainsy se voit laidengier,
Bien cuida férir le bergier,
Et lui dist : « Tu as menty.
» Oncques nul jour ne m'assenty,
» Ne consenty par dis, ne fais,
» Que de rien foulés, ne deffais,
» Fust le pourpris, ne tant, ne quant ;
» Ains quant je voy que ly auquant
» Par oultrage le despréissent
» Et au hault bergier n'obéissent,
» Tant m'en poise et en ay tant d'ire
» Que je ne le sçaroie dire. »

Quant Boscalus, qui ne content
A nul bien, ces parlers entent,
Tantost à Léonet s'oppose
Et dist que pas vray ne propose ;

8475. *Boscalus*, Tannegui du Chastel.

Et des aultres maint en y a,
Dont chascuns son parler nia.
Chascuns voelt illoec sa grevance,
Et chascuns sa fin lui avance
En quérant cause faussement
Contre lui et traytrement.
Boscalus l'a bien déceu
Tant qu'il est en ses las chéu;
Car ainsy, com amans s'amée
Attrait en la forest ramée
Par douls parlers, en promettant
Garder s'onnour et en flatant,
Mais, quant là vient, il la déflore:
Tout ainsy, et trop pis encore
Fist Boscalus au pastour quoy,
Car, en le menant au bosquoy,
Par beau parler trop le blandy.
Quant il parla, bel respondy,
Mais orendroit contrairement
Il lui respont très-fièrement,
En monstrant qu'il ne l'aime mie.
Jà ly fauls amans vers l'amie
Forchoie, car il la tient seule.
Jà dist ichy rage de geule
Boscalus et les Lupalois
Au bergier qui n'a pas ses loys
De respondre à toute reproche;
Car chascuns l'enchauce et approche.
Et chascuns contre ly plaidoie
En l'accusant que morir doie.
A tort l'accusent, las! à tort,
Et n'est qui l'en tire ou destort.
A tort se voit en grant dangier,
Et n'est qui le puist revengier.

Se Daniel hastivement
Par le divin excitement
De son tombel se relevast,
Le bon Léonet délivrast
Comme Susanne de faulce blame;
Mais je croy que dessoubs sa lame
Jerra jusques au jugement,
Dont pas ne voy qu'aulcunement
Puist Léonet vis eschaper;
Car Lupalois, pour le fraper,
Comme gens trestoutes désvées,
Ont illoec lor houles levées.
O! que feront, o! la gent fière!
N'attendent fors que ly ungs fière.

Léonet tant oit et tant voit
Que lors à tart se percevoit
Qu'il estoit à sa fin venus.
Nonpourquant pas ne s'est tenus
Qu'il ne die hardiement :
« Tous tamps sans faire tardement
» A Florentin ay fait bonté
» Et service à ma poesté,
» Et me sui moult voulus merler
» Des gastans l'erbe débeller,
» En suportant comme loïal
» Tousjours le grant pourpris roïal,
» Et pour ce ving chy à ce tour,
» Et s'ay fait à tout bon pastour
» De tout mon pooir courtoisie;
» Et ma mort avés chy choisie
» Comme gens de malvais corage.
» De ma mort n'est pas grant dommage,
» Mais pour les mauls qu'en avenront,
» Mon coer de dolour fent et rompt. »

Quant Boscalus l'oit sy parler,
Lors doubte qu'il ne face aler
Aulcuns coers, sans estre tardis,
A sa part par ses piteux dis.
Sy voelt faire que nul n'en traie
A soy par mot que plus retraie;
Car de sa houle par derrière
Le fiert ou chief en tel manière
Que, sans escrier, l'abaty;
Mais, comme lyon fort aty,
En piés resault pour soy vengier,
Quant le rabatent ly bergier
Qui le frapent à desmesure;
Et quant Técar voit ceste miure,
Quoiqu'il eust jadis amé
Tristifer, trop les a blamé,
Et s'est pluisours fois escriés :
« A tort Léonet occiés! »
Et en criant sur ly se couche
Pour le garder de mortel touche,
Où il fu férus et plaïés
Tant que ly sang ly est raïés
De toutes pars cruèlement,
Et nientmains Léonet briefment
Dessoubs Técar à mort s'atire,
Et trois fois lentement souspire.
Lors rendy âme le martir,
Et la convint du corps partir.

Mais, quant Técar le voit morir,
Avoec ly croit par doel périr.
Sur lui lamente en regretant

8560. *Técar*, Archambault de Foix, sire de Navailles. Il fut mortellement blessé en cherchant à défendre le duc de Bourgogne.

Et dist : « Pas ne me grevast tant
» Qui m'occéist que cest oultrage
» Veoir en sy bon et sy sage.
» O ! la dolereuse journée !
» Pourquoy fu oncques ajournée,
» Quant en ly moert le mieudre paistre
» Qui oncques menast berbis paistre ?
» En l'air s'en est s'âme volée.
» Bien doi crier à la volée,
» Quant je voy que cils l'a deffait,
» Qui ne l'avoit créé, ne fait. »

A tant liève ou bosquoy grant noise.
Les pluisours dient : « Trop nous poise
» De ceste mort, qui appareille
» Ou pourpris tempeste pareille
» A celle qui est descendue
» De la mort chièrement vendue
» De Tristifer, par mainte place,
» Dont encore dure la trace,
» Et ceste fait ragrèvement. »
Mais dessus tous certainement
Técar ly paistres demi mors,
Tant s'est de grant pitié remors,
Par destrèceux sangloutement
Entrerompoit son parlement,
Disans : « A tort, ly traytour,
» A tort ont mort le bon pastour.
» Ly traytour, ly offenseur
» Ont occis le droit deffenseur
» Du pourpris, dont la povreté
» Racroistera, et déserté
» En seront, et moult besongneux,
» Les soubtils, sobres et songneux. »
Lors tort ses poings et fiert sa paume

A son front, et trois fois se paume,
Tant lui est ly coers en prison ;
Et au retour de pamison
Plus c'oncques mais plaint et lamente.
Tant crie et pleure et se démente
Pour la mort du bergier vaillant,
Que larmes lui vont défaillant;
Et dist souvent pour ceste mort :
« Mort m'a, qui a Léonet mort. »

Les Lupalois qui mal ont fait,
Adfin d'acroistre le fourfait,
Le corps mort ont pris et trossé
Et tresbuschiet en ung fossé
Le plus très-déshonnestement
Qu'il oncques poeent nullement;
Mais je me doubt qu'encor n'en poise
A Bosqualus qui s'y renvoise,
Et aux aultres, combien qu'il tarde.
Diex les mauls en terre regarde,
Mais il miséricors et justes
Pugnist les malvais et injustes,
Et Caym et Narbazonès;
Et tu qui n'es mie trop nès
De ceste mort, mais moult ordy
Demourras impunis ? Or dy :
Hom traytrès, par trayson,
Moert souvent, n'est-ce pas raison?
Ou se pent avoec Scarioth,
Ou mis est en ung chariot
Et menés par tous les quarfours
Et de tenailles de chauls fours
Est pinchiés par dos et costés,
Ou sus rouges charbons tostés,
Décolés et en quartiers mis,

Ou ravis vis des anemis.
Briefment, au traytre meschiet,
Et vilainement moert et chiet.

Se nuls tant y sache muser,
Ne poet Boscalus excuser
De trayson, ne faire net,
Ne Lupalois vers Léonet.
Où sera cils Tulles trouvés,
Par qui Fassoy séra prouvés
Loiaux, quant son maistre a tray,
Qui ne l'avoit mie hay?
Mais sus tous ceux de sa maisnie
Ly faisoit doulce mamburnie
Et l'avoit fait de vacheron
Grant bergier, non pas bergeron;
Mais tous ces grans biens oublia
Quant convoitise lui pria,
Qui oncques à bien n'entendy,
Et fist que son maistre vendy.
Las! pourquoy en lui se fia?
Pourquoy le déshumilia?
Gaultier dist que n'est pas droiture
De ceux ensaulcier que nature
A baissé, fors les bons et sages
Et honnestes en tous usages;
Car sers petis qui grans devient,
Dont ce lui vient, ne lui souvient
Bien souvent, et de son degré
A Dieu, n'à homme ne scet gré.
Léonet de vif sens wida,
Quant le vilain noble cuida.
Vilains fu quant fist vilonnie;
Mais je lais de sa félonnie,
Car je n'en puis pas plait tenir

Pour lui assés avilenir.

Dès or, pour faire bonne bouche,
C'est droit c'un petit je vous touche
De Fleto le pastour piteux
Qui fu si courtois et iteux
Qu'il fist trop honnourablement;
Car quant il vit apertement
La mort sy très-desconvenable
De Léonet, qui tant loable
Fu en son tamps et tant hardis,
A Floret, sans estre tardis,
Le corps mort ou bray demourant
A demandé, forment plourant,
Pour en faire sa volenté;
Et Floret n'y a arresté,
Le corps ly donna volentiers;
Mais Fleto n'ot pas tout entiers
Ses voloirs acomplis en tant;
Car encore tout lamentant
Ly requiert pour tous ses services,
Véans les très-dampnables vices
Des bergiers, d'un hastif congiet;
Car plus ne voelt estre logiet
Avoec traytres, com il dist;
Et Floret ne ly escondist,
Car bien voit qu'il ne le porroit
Retenir, puisqu'il ne vorroit.

A tant s'en va Fleto devers
Le corps mort, viande de vers.
Quant vint auprès, il n'a pas ris,

8683. Il est probable qu'on a voulu désigner ici Barbazan. Cf. Monstrelet, t. III, p. 547. Si plus loin on l'appelle un chevalier étranger, c'est peut-être parce qu'il était né dans le Bigorre.

Mais plus que devant atenris
Dist : « Cause n'ay de m'esjoïr,
» Car ore m'estoet enfoïr
» Le plus loial qui ait esté
» En son tamps. Hé! Diex, quel pité!
» Quel pité! quel doel! quel dommage!
» Ha! Léonet! Diex! quel oultrage!
» Quel oultrage quel, quant tu és
» En trayson mors et tués.
» Tu as en gherre les périls
» Passé : or es en paix péris.
» En paix es mors et essilliés
» Par anemis reconsilliés.
» Las! pourquoy en eux te fias?
» Rien fors la mort gaigniet n'y as.
» Ta mort, las! me donne la mort;
» Ta mort au coer me point et mort;
» Ta mort me fait tous mauls sentir.
» Trop se déussent repentir
» Qui t'ont occis traytrement
» Et chy mis déshonnestement.
» Las! Léonet, tes pasturages
» Pleurent ta mort et tes dommages;
» Ta houle se plaint et lamente,
» Et ton jupel fort se gramente;
» Et, s'ainsy le font, c'est bien drois,
» Car tes pastis gens et adrois
» S'amortiront, et en suour
» Ert ta houle, et de cruour
» Est ton jupel encruentés.
» O! très-cruèles cruaultés!
» O! Léonet! Diex ly pardoinst
» Ses meffais et repos ly doinst. »

A tant le paistre débonaire

Le corps Léonet, sans suaire
Aultre que de son vestement,
En terre moult piteusement
Et en requoy bouta et mist,
Et là des yex pleure et gémist
Et fait regrès en lamentant,
Tant que son coer va démentant.
Mentant n'en vois : Diex, fort souspire ;
Pire mal n'a nuls, car, pour dire,
D'ire et d'anoy est plus que plains.
Plains et replains fait et complains :
Tant en fait, et ne le faint mie,
Qu'il samble que soit Jhéremie
Qui lamente pour Josué.
Il a tressailly et sué,
Et s'est, en menant dur cembel,
Départis à tant du tombel ;
Et lorsque plus n'y séjourna,
Seulès en ses champs retourna
Parmy les joncs et rosiaux lens
Où en destour ly très-dolens,
Tout tant qu'en vie demoura,
Pour Léonet plainst et ploura.
Je ne sçay où puisa les larmes
Qu'il rendy des yex en tous carmes,
Car par dégoutance routière
Il dégouta comme goutière.

Pour ceste mort sy très-cruelle
Pluisours mirent main à maisselle
De la pastourrie de pris,
En plourant par tout le pourpris

8766. S'il s'agit ici de Barbasan, il y a lieu d'observer qu'il ne se sépara point du dauphin après l'événement de Montereau. Le mois suivant il reçut le commandement de la ville de Melun.

Et en menant grant marison,
Dont je fui sy très-maris hon
Que je ne soy conseil de moy;
Ma paine et mon escript blamoy
Sans espérance de confort,
Pensans que ce seroit moult fort
De plus véoir chose plaisant
Par le pourpris, ne déduisant;
Car le cas adès empiroit,
Et pour ce mon coer souspiroit,
Et des yex larmes dégoutoie
Sur mon papier que tout gastoie.
Sy me convient laissier l'escrire,
Pour quoy aulcuns porroient dire
Par moquerie ou aultrement
Sur moy qui sy soudainement
Me tais, le proverbe truffable
C'on dist : « Ly loups est en la fable, »
Mais en bas lor responderoie
En rimoïant ou en dittant.
Clyo, ne muse délitant
Ne me venroient conforter.
Chou m'a fait laissier le ditter,
Fors, pour concluire aulcunement,
Dis ce qui s'ensieut seulement.

Bien est de chy jusques en fin
Véu mon nom, mais or adfin
C'on le sache, hault le fault prendre
Au repos, mais huy voel entendre
Requérans Dieu que paix nous livre :
Je sui à la fin de mon livre
Venus; car, au fort bien souffist,
Soit glore à Cellui qui tout fist.

8800-8807. Les initiales des huit vers de cette strophe forment le mot : Bucarius.

Chi fine le Pastoralet et s'ensieut la très-brief exposition d'icellui.

Pour à mon chier ami complaire
Selonc mon pooir, vorray faire
Sus la présente fiction
Ung petit d'exposition;
Mais s'aulcuns dist pour moy blamer
Et pour mon oevre diffamer
Par parole commune et voire :
« Avant chante fols que prouvoire,
» Car Bucarius voelt céler
» Par manière de faint parler
» Et par fables pour soy couvrir
» Ce que cestui voelt descouvrir
» Et démonstrer apertement; »
Je respons amiablement
Que je sui cils qui me vorroie
Garder au miex que je porroie
De dire chose c'on déust
Céler et que nuls ne scéust;
Mais ceste chose en vérité
N'est pas de tele qualité;
Car quant Bucarius vorroit
Céler l'ystore, il ne porroit,
Nes c'on feroit de Gratien,
Ne moy qui sui Bucarien;
Car l'ystore qui est couverte
Ichy, est aillours descouverte,
Sicom ens croniques de France
Qui en racontent l'ordonnance,
Et meismement en raconte
L'abbé de Chiercamp en ung conte,

8815. *Prouvoire*, prestre.

Où il en traitte vraiement
En latin moult prolyxement,
Et aultres que ne dy espoir;
Et pour ce je pense et espoir
Que je ne fay pas mal, se j'oèvre
Ce qui est célé soubs cest oèvre,
Et par pastourie còuvert,
Puisqu'il est aillours descouvert,
En sur que l'acteur nous révèle
Assés le fait quant il appèle
Les pastouriaux pastours roïaux,
Et au premier de ses coïaux
Dist, com par déclaration,
Qu'il sont de haulte extraction;
Et sa basse matière excède
En aulcuns liex où il procède
Par hauls mos qui font démonstrance
De haultaine ségnefiance;
Et, que plus est, il nous raconte
Au commenchement de son conte
Comment il ala les pastours
Véoir en plains et en destours,
En champ, en bois et en falloise,
Par la grant région gaulloise;
Et chascuns scet, n'y a célée,
Que France fu Gaulle appelée.
N'en déist pas tant qu'il en dist,
S'il ne vausist c'on l'entendist:
Ne parlast des jupeaux jolis
Pains à lyons, à fleurs de lis
Et à aultres nobles paintures
Qui monstrent grans descouvertures.
Or voel-je donc sans dilatore
Tourner les fables en hystore
De cest présent Pastoralet,

Qui est plaisant et nouvelet,
En démonstrant tant seulement
Des propres noms l'entendement;
Car sans plus, qui ces noms sçaura,
De tout l'entendement aura.

Florentin, dont le livre conte,
Est entendus, ce dist mon conte
Petitement fait et rimé.
Pour le roy Charle bien amé,
Qui tint les nobles fleurs de lis,
Dont il fu assés plus jolis.
Belligère, c'est la royne
Ysabel, qui fu bien encline
A chose qui la tourmenta,
Syqu'en coer bataille porta.
Tristifer, c'est le duc Loys
D'Orliens, dont parler oys
Comment par ly mainte destrèce
Avint et fu portant tristrèce.
Léonet, en ceste besongne,
C'est le duc Jehan de Bourgongne,
Conte de Flandres et d'Artois,
Qui moult fu vaillans et courtois
Et plains de bonne intention,
Et ot au fort coer de lyon.
Lupal, c'est le conte Bernart
D'Ermignac, qui coer de renart
Ou de leu ot par fausseté,
Par rapine et par malvaisté.
Pompal, c'est Clugnet de Brebant,
Qui fu de sy très-grant beubant
Et sy plains de pompe et d'orgoel
Que son pareil ne vit nuls d'oel.
Élesis en ceste lechon,

C'est le duc Jean d'Alenchon,
Qui fu sans lésion par sy
Que jonèce osta son soussy.
Palintus, c'est le noble conte
Waleran de St-Pol, qui conte
Du bon tamps qu'il voit tout fali,
Dont par doel son coer s'apali.
Bellagus, le gherrier nobile,
C'est Engherran de Bournoville,
Qui fu formeńt, hardis sans faille,
Et fist mainte forte bataille.
Philomars, c'est de Luxembourg
Le bon chevalier, qui en bourg
A ses anemis fist ahan;
Bataille ama, s'ot nom Jehan.
Panalus qui vint d'aultre terre,
C'est le roy Henry d'Engleterre,
Qui gouverna ou gouvernast
Tout, se sy tost ne définast.
Florymaie, c'est Katerine,
Fille de France, qui royne
Fu d'Engleterre, que nommay,
Et fu belle que flour de may.
Antidus, c'est le conestable
De France, c'on nomma sans fable
Charle de Labret, qui par l'aire
Chochoit pour sa fourme contraire.
Floret, c'est le noble doffin
De Viane, fil et affin
Du roy Charle, dont j'ai retrait,
Et est des fleurs de lis extrait.
Bosqualus, en cest escriptel,
Est pour Taneghy de Chastel,
Provost de Paris, où manoit;
Le bois, c'est Paris, gouvernoit.

Fassoy, c'est le fauls Jossequin
De la maisnie Helequin,
Dont tous ly mieudres ne vault rien;
Sa fausseté se monstre bien.
Dolidus, dont l'acteur sermonne,
C'est le viconte de Nerbonne,
Qui donna ou bosquoy repons
Au duc Jehan les fauls respons.
Técar, c'est des seigneurs de Foys
L'un qui chièrement une fois
De son corps couvry, en besogne
Mortele, le duc de Bourgongne.
Fleto fu, sans plus enquerre,
Uns chevaliers d'estrange terre,
Qui la mort du bon duc plora
Sy fort que tous s'en acora.
Et les noms terminés en *idès*,
Sicomme Florentinidès,
Ce sont les fils de grant renom,
Qui de lor pères prendent nom.

Or au premier nom me retour:
Florentin et le hault pastour,
Ce sont deux noms qui seulement
Servent à ung, et ensement
Léonet sans abusion
Est dis le pastour au lyon;
Et celli qui le cop donna,
Dont par mort vie termina
Tristifer, on dist en la ville
Qu'il ot nom Raulet d'Actonville.
Le maistre du parc gros lanu,
C'est le duc de Berry chenu,
Qui fu camus, et à sa court
Ne voloit fors gens à nés court;

Et ung qui n'est pas chy nommés,
A qui le bois fu deffremés,
Quant Lupal fu à mort férus,
Avoec ly ses soichons hérus,
Sans vivre ne tierc, ne quart d'an,
C'est le seigneur de l'Isle-Adan.
Des aultres plus ne nommeray,
Mais d'aultre chose parleray.

Sachiés dont que j'ay tant apris
Que pour vray dire le pourpris,
C'est le grant royalme de France
Qui pourprent large pourprenance.
Le pré, c'est la conté d'Artois;
Et le clos que ceux du patois
Estrange prirent par maistrie,
C'est la duchés de Normendie;
Et en après m'entente est tèle
Que la grant isle occidentèle
Se fait Engleterre nommer,
Qui oncques ne pot France amer;
Et le bois qui forest devint
Par le grant gast qui y avint,
Dont maint orent les coers maris,
C'est la grant cité de Paris.
Le jardinet des fleurs de lis,
C'est Saint-Denis, ly bourgs jolis,
Où mains roys dont Diex ait les âmes,
Sont enterrés soubs riches lames.
Et puis le parc Saint-Julien,
Je croy selonc mon enscien
Que le met cest présent rommant
Pour la place c'on dist Le Mant;
Et le parc du pont, ce sçay-jou,
Est chy entendus pour Saint-Clou,

Ouquel a ung grant pont sus Saine;
Et le parc à la grosse laine,
Se le droit voir vous en raporte,
C'est Bourges en Berry la forte.
Le parc au sablon, c'est Compiègne;
Et le parc du val, l'en le tiègne
Pour Soissons, qui siet en valée
Moult bonne et de grant renommée.
Du parc à la manne porras
Dire pour vray que c'est Arras,
Où le Sainte-Manne repose
En une fiertre d'or enclose;
Et le temple que Tristifer
Fonda ou hault bois, sans truffer,
Pour aourer par mains matins,
C'est l'église des Célestins;
Et la cèle du grant hermite,
Qui cousta mainte maille et mite,
C'est la bastille Sainct-Anthoine,
Qui est à gherroier ydoine.
Le bosquoy, c'est une bastille
De fust faitte à mainte cheville
Devant Monstriau où fault Yonne,
Où le duc de pensée bonne
Fu mis à mort par trayson:
Diex doinst à s'âme garison!

Des pars qui point ne sont nommés,
Dont Bucarius a rimé,
Les aulcuns vous déclaireray.
Je sçay bien, pour ce le diray,
Que le parc qui premiers fu pris
Par les Léonois ou pourpris
Et qui fu ars et arasés,
C'est Hen qui or rest amasés.

Le petit parc du pré qui tost
Se rendy à celle grant ost
Après la mort de Bellagus,
C'est Bapalmes sans nuls argus.
Le parc qui sist jouste la mer
Que Panalus fist deffremer
Et de force en prist la saisine,
C'est Harfleu dessus la marine.
Le parc où Belligère estoit,
Quant Lupalois amonnestoit
D'aler jouer à la fontaine,
Je dy que c'est Tours en Touraine;
Et les parcs que Léonet prist
En celly tamps, dont ne mesprist,
Ce fu Corboel, Beauvais, Pontoise
Et pluisours aultres à grant noise.
Le parc que Lupal assiéga,
Dont laidement se dessiéga
Et pour Philomars s'enfuy,
C'est Senlis, comme j'ay oy.
Des aultres me tairay à tant;
Sy vous iray d'el racontant.

Entendés donc ce qu'ensignons:
Léonois, ce sont Bourghignons
Qui pour ensaigne par maint lieu
Sont portans la crois Saint-Andrieu.
Lupalois, ce sont Ermignas
Qui portent dessus leur harnas
Et habillemens pers ou vers
La bende qui va de travers.
Florentinois, ce sont Franchois.
N'aïons pas haste, mais ainchois
Véons ce mot, car qui le prent
A droit, aulcunef ois comprent

La gent Florentin seulement,
Et aulcune fois totalement
Les gens Léonet et Lupal.
La droite crois ont au jupal,
Florentinois pour leur ensaigne.
Par Panalois, Englois ensaigne
Cest acteur, et comme Ferouge
Ont pour ensaigne la croix rouge.
En oultre moy Bucariens
Dy les bosquois Parisiens.
Encore enten-ge les pratois
Pour les Piquars et ceux d'Artois.

Je voel, sans laissier le ditter,
Ichy ung petit ajouster.
Et dire que la grant bataille
Du pré, ce fu, sans nulle faille,
La bataille de Roussaville,
Où de vaillans hommes maint mille
Morut, dont en ciex soit leur siége!
Et par avant trop plus en Liége
En morut, au cruel estour
Où le duc Jehan, en atour
D'armes tel que rien ne doubta,
Très-vaillanment le jour jousta
Premerains et les rens party
Et maint Liégeois mort abaty
A l'espée qui soef taille.
Qui vorroit toute la bataille
Conter, dont ung poy j'en commans,
Moult grans en seroit ly rommans;
Mais je m'en ay ore beau tère,
Car point ne sert à ma matère.
Sy n'en ouvriray plus la bouche
Point, ne pau; et ce que j'en touche,

Je ne le fay fors pour acroistre
L'onneur du duc, et miex cognoistre.

Or est, Dieu mercy, mon emprise
Parfaitte; mais, s'en quelque ghise
Dy trop ou pau ou sui confus,
Pour tant ne mettés en refus
Ma petite exposition;
Car bien monstre l'intention
De l'acteur, au mains quant au sens
Hystorial : ce sçay et sens
Tout de vray et sans menterie;
Mais, s'il y a allégorie
Ou aultre manière de glose,
Qui y vorra gloser, sy glose;
Car j'en ay bien fait ma partie,
Dont à conclusion je prie
La royne de tout le monde,
La flour des flours très-digne et monde,
La vierge des vierges et la dame
Des angels, la très-clère jame,
L'estoile de mer matineuse,
Le lis, la rose précieuse,
La fontaine sans sécheresse
Et la nostre moyenneresse,
Que par son intercession
Puissons avoir rémission
De nos pecchiés entièrement,
Et que soïons finablement
Devant Dieu ou sainct paradis
En glore qui durra toudis.

Amen.

TABLE DES NOMS.

A.

Ailly (Pierre d'), évêque de Cambray, 54, 359.

Aine, *voyez* Esne.

Albret (Charles, comte d'), connétable de France (l'*Antidus* du Pastoralet), 46, 62, 63, 82, 110, 126, 129, 331, 333, 335, 346, 488, 506, 509, 510, 530, 536, 567, 568, 767, 768, 769.

Alençon (Jean, comte d'), 34, 40, 62, 63, 86, 93, 96, 126, 328, 333, 335, 346, 370, 371, 378, 422, 441, 460, 488, 506, 509, 510, 520, 536, 567, 568.

Alençon (Jean, duc d') (l'*Élésis* du Pastoralet), 643, 645, 647, 661, 721, 775.

Alexandre V, pape, 54, 360.

Amboise (seigneur d'), 78, 95, 409, 421, 453, 456, 457, 554, 557, 562.

Amiens (grand bailli d'), 73.

Amiens (vidame d'), 132, 148.

Angleterre (rois d') :

— Richard II, 19.

— Henri IV, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 394, 395, 397, 407.

— Jeanne de Navarre, femme de Henri IV, 73, 74, 76, 77, 395, 399, 408.

— Henri V (le *Panalus* du Pastoralet), 75, 76, 77, 139, 142, 146, 156, 158, 165, 168, 756, 757, 762, 763, 764, 766.

Angleterre. Catherine de France, femme de Henri V (la *Florimais* du Pastoralet), 142, 146, 756, 760.

— Édouard IV, 237.

Angleterre (le grand panetier d'), 178.

Angoulême (Jean, comte d'), 83, 84.

Antoing (seigneur d'), 102, 132.

Antoing (Henri d'), 8, 269.

Antoing (Jean d'), 129.

Aragon (roi d'), 54, 361.

Arc (Jeanne d'), 197, 203.

Archenchiel, 209.

Armagnac (Bernard, comte d'), (le *Lupal* du Pastoralet), 46, 61, 62, 63, 64, 72, 78, 79, 82, 101, 103, 112, 115, 126, 130, 131, 136, 137, 245, 346, 370, 371, 378, 391, 441, 474, 476, 484, 485, 486, 488, 505, 508, 509, 510, 511, 520, 536, 567, 580, 581, 583, 590, 591, 642, 655, 657, 661, 662, 664, 669, 682, 709, 712, 721, 728, 734, 735, 738, 739, 740, 741, 748, 749, 789, 790, 791, 792, 795, 796, 798, 800.

Arras (évêque d'), 54, 359.

Arras (Franquet d'), 131.

Arundel (comte d'), 60, 61, 62, 95, 105, 113, 114, 117, 119, 121, 449, 516, 517, 518, 519, 527, 529, 535, 536, 537, 538, 551, 552.

Autriche (duc d'), 9, 267.

Autriche (duchesse d'), 130.

B.

Bacqueler (Guérardin), 186.
Bajazet ou Barzac, 8, 269.
Bar (duc de), 28, 34, 126, 206.
Bar (Charles de), 8, 269.
Bar (Gui de), 8.
Bar (Jean de), 352.
Bar (le Veau de), 125.
Barbesan ou Barbazan, 136, 159, 206.
Barde (seigneur de la), 242.
Batillier (Guillaume), 78, 86, 93, 95, 409, 421, 441, 554, 562, 564.
Bauffremont (le seigneur de), 125, 191.
Bauffremont (Pierre de), 111.
Baufremés (Thomas de), 129.
Bausme (Jacques de la), 125.
Bausme (le bâtard de la), 131, 168.
Bavière (Jacqueline de), *voyez* Hainaut.
Bavière (Jean de), évêque de Liége, 10, 11, 17, 18, 32, 33, 42, 91, 268, 299, 301, 325, 332, 338.
Beaufort (Henri de), évêque de Lincoln, 405.
Beauvais (châtelain de), 457.
Beauvoir (seigneur de), 132.
Bedford (le duc de), régent de France, 177, 198.
Bellefourière (seigneur de), 173.
Benoît XIII, pape, 20, 54, 305, 361.
Bernardon, 413, 414, 415.
Berry (Jean, duc de), 19, 22, 23, 28, 34, 39, 40, 46, 48, 49, 51, 53, 57, 61, 62, 63, 66, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 79, 82, 99, 124, 238, 245, 249, 252, 301, 307, 308, 311, 328, 330, 333, 334, 335, 346, 353, 370, 372, 378, 383, 390, 393, 409, 722.
Berry (duchesse de), 74, 275, 401.
Bertran (Jean), 131.
Béthencourt (seigneur de), 456.
Béthencourt (Morelet de), 92.
Beuil (seigneur de), 250.
Biach (Colard de), 186.
Bois (seigneur du), 195.
Bois (Mansard du), 23, 78, 86, 93, 95, 308, 309, 409, 421, 441, 555, 558, 563, 564.
Borsele (Frans de), 196.
Bosqueaux (seigneur de), 78, 94, 95, 409, 411, 441, 456, 457.
Boucicault (maréchal), 79, 81, 82, 416, 552, 553, 557, 559, 562, 570.
Bourbon (ducs de) :
— Jean Ier, 18, 22, 23, 28, 34, 39, 41, 46, 47, 51, 57, 61, 63, 66, 72, 80, 112, 115, 126, 301, 307, 308, 328, 331, 333, 334, 335, 346, 353, 370, 371, 378, 392, 485, 487, 505, 506, 509, 519, 524, 536, 567, 568.
— Charles Ier, 238, 250.
Bourbon (Louis de), évêque de Liége, 255.
Bourbon (le bâtard de), 126.
Bourdin, 93, 477.
Bourdon (Louis), 86, 94, 95, 101, 123, 126, 422, 441, 477, 505, 521, 571.
Bourgel (seigneur de), 552.
Bourgogne (ducs de) :
— Philippe le Hardi gouverne le royaume de France, 7 ; sa mort, 13, 14, 295.
— Marguerite de Male, femme de Philippe le Hardi, 275.
— Jean sans Peur (le *Léonet* du Pastoralet) prend part à la croisade de Nicopoli, 8 ; accompagne son père à Paris, 288 ; succède à son père, 15, 296 ; haine que lui porte le duc d'Orléans, 17, 299 ; forme le projet d'assiéger Calais, 19, 303 ; fait mettre à mort le duc d'Orléans, 21-24, 306 ; ses excuses sont admises, 25-32, 313 ; combat les Liégeois, 32, 331 ; est ajourné devant le Parlement, 36, 333 ; est appelé par les Parisiens, 41, 337 ; fait la paix avec les fils du duc d'Orléans, 50, 345 ; gouverne le royaume, 59, 357 ; quitte Paris, 71 ; répond au défi des princes d'Orléans, 85, 420 ; se rend

en Flandres, 90, 424; entre en Picardie, 93, 429; sa retraite, 102, 445; rentre à Paris, 118; s'en retourne dans ses États, 125; les Parisiens embrassent son parti, 137, 537; est tué à Montereau, 144; le héros du poëme du Pastoralet, 580, 583, 589, 590, 596, 597, 602, 636, 648, 649, 650, 655, 656, 657, 664, 671, 672, 676, 677, 678, 680, 681, 686, 687, 688, 689, 696, 697, 698, 700, 703, 705, 706, 707, 715, 718, 720, 721, 722, 724, 725, 727, 728, 730, 732, 733, 739, 743, 779, 780, 781, 785, 785, 786, 788.

Bourgogne. Philippe le Bon épouse Michelle de France, 15; apprend la mort de son père, 144, 145; succède à Jean sans Peur, 146; fait la guerre aux partisans du Dauphin, 147; retourne en Flandre, 160; se signale au combat de Saint-Riquier, 164; se rend en Bourgogne, 171; fait la guerre en Hollande, 179; retourne en Flandre, 194; se rend à Paris, 200; recueille le duché de Brabant, 202; fonde l'ordre de la Toison d'or, 207; assiége Calais, 210; combat les Gantois, 221; gagne la bataille de Gavre, 226; reçoit le Dauphin dans ses États, 228; apaise les mouvements des Liégeois, 217, 257.

— Michelle de France, femme de Philippe le Bon, 15, 540.

— Isabeau de Portugal, femme de Philippe le Bon, 200.

— Charles le Hardi se rend en Normandie, 151; se retire en Hollande, 254; péril qu'il court à Gorcum, 255; son expédition en France, 238; est vainqueur à Montlhéry, 242; traite avec Louis XI, 249; combat les Liégeois, 253-258.

Bourgogne. Catherine de France, première femme de ce prince, 540.

— Isabelle de Bourbon, seconde femme de ce prince, 246.

— (Antoine, bâtard de), 225, 235, 236, 238.

Bourgogne (Corneille, bâtard de), 224.

Bourgogne (maréchal de), 225.

Bourgois, 166.

Bournonville (Enguerrand de), (le *Bellagus* du Pastoralet), 37, 81, 115, 116, 123, 125, 126, 520, 521, 522, 543, 544, 552, 711, 712, 717, 718, 728, 729, 732, 734, 735, 736, 737, 738.

Bournonville (Lionel de), 141, 144, 149, 154, 172, 173, 174, 176.

Boussac (maréchal de), 202.

Brabant (ducs de) :

— Antoine, 10, 11, 12, 13, 17, 18, 27, 37, 42, 51, 67, 91, 127, 270, 288, 290, 299, 300, 301, 338, 354, 381, 433.

— Jean, 179, 775.

— Philippe, 202.

Brabant (le bâtard de), 227.

Brabant (Clignet de), (le *Pompal* du Pastoralet), 86, 87, 93, 96, 98, 110, 368, 421, 441, 443, 444, 545, 546, 548, 549, 581, 582, 585, 590, 591, 596, 619, 642, 655, 657, 661.

Bréauté (seigneur de), 132.

Brederode (Guillaume de), 184, 189, 190, 191.

Bretagne (ducs de) :

— Jean V, 28, 34, 46, 60, 328, 346.

— François II, 238, 245, 250.

Brienne (comte de), 238.

Brienne (comtesse de), 204.

Brimeu (seigneur de), 132, 552.

Brimeu (Gérard de), 139, 194.

Brimeu (Jean de), 146, 149.

Brimeu (Robert de), 146, 149.

Bruyant, 178.

C.

Caizin, 393, 394, 396, 398.
Calabre (comte ou duc de), 238, 245, 250.
Calais (le grand capitaine de), 537.
Canard (le), 206.
Canart (maître Jean), 34, 35.
Canteleu (Porrus de), 132.
Canterbury (archevêque de), 54.
Capelet, valet picard, 565.
Capeluche, 138.
Carman ou Carmyen, 73, 75, 76, 394, 395, 402, 404.
Castelvivas (seigneur de), 131.
Cervoles (Charles de), 111, 131.
Chalon (Jean de), 112, 125, 503, 504, 505, 506, 507, 508 (*voyez* Orange).
Chambly (seigneur de), 149.
Chastel (Taneguy du), 136, 140, 144, 159.
Chastelus (seigneur de), 149, 161, 166.
Chastelus (Claude de), 125.
Chateau-Vilain (le seigneur de), 111, 125.
Chatillon (seigneur de), 125, 149.
Chatillon (Jacques de), seigneur de Dampierre, 60, 368.
Chaumont-en-Bassigny (le bailli de), 131.
Chimay (seigneur de), 227.
Chypre (roi de), 2.
Chypre (le cardinal de), 209.
Clarence (duc de), 149.
Clermont (Jean, comte de), 18, 46, 61, 63, 72, 301, 346, 370, 378, 392, 441, 442, 508, 510.
Clermont (Charles, comte de), 86.
Clèves (duc de), 227, 248.
Clèves (Adolphe de), 238.
Cohem (seigneur de), 132, 135, 139, 140.
Cohem (Thomas de), 135, 140.
Commines (seigneur de), 149, 195.
Commines (Colard de), 132, 186, 205.
Commines (Jean de), 132.
Comminges (seigneur de), 250.
Conversan (comtesse de), 205.
Corbie (Regnault de), 89, 430, 431.
Cornuailles (seigneur de), 141.
Coucy (Enguerrand de), 8, 269.
Cousinot ou Cousinet (maître Jean), 327, 330.
Craon (Antoine de), 111, 118, 530.
Créquy (seigneur de), 202.
Croix (le bâtard de), 186.
Croy (seigneur de), 37, 73, 74, 134, 192, 201, 231, 400, 404.
Croy (Antoine de), 146, 149, 504.
Croy (Jean de), 195, 199, 225.
Croy (Victor de), 146.
Croy (Butor, bâtard de), 154.
Court (Dimenche de), capitaine, 217.

D.

Dane (Robert), 111, 141.
Dauphin (Guichard), 60, 368, 552.
Derby (Thomas, comte de), 395, 396.
Digonne (seigneur de), 111.
Dixmude ou Dicquemue (seigneur de), 132.
Dixmude (le petit bâtard de), 140.
Duilly (Rarot de), 111, 131.
Dunois (le bâtard d'Orléans, comte de), 219.

E.

Écosse (roi d'), 168.
Écosse (connétable d'), 171.
Enghien (seigneur d'), 167, 203.
Eschauffours (Jean d'), 126.

Esne (sire Robert d'), 94.
Espagne (roi d'), 54.
Espaigny (seigneur d'), 503.
Essars (Pierre des), prévôt de Paris, 58, 366, 389, 467, 491, 496.
Étampes (comte d'), 223.
Eu (comte d'), 8, 126, 250, 269.

F.

Facino-Cane ou Fachinquant, 81.
Ferrare (Francisque, marquis de), 234.
Fiennes (seigneur de), 238.
Fiennes (Désiré de), 206.
Fillemain (Gillet de), 135.
Fillemain (Jacques de), 131, 140.
Flavy (Charles de), 146.
Flavy (Guillaume de), 200.
Floquet, capitaine, 242, 243, 604.
Foix (Mathieu de), 433.
Foix (bâtard de), 4, 5, 273, 274, 275.
Fontaines (Rigault de), 141.
Fosseux (seigneur de), 132.
Fouquesoles (Jacques de), 224.
France (rois et reines de) :
— Blanche, veuve de Philippe de Valois, 6, 40, 41, 73, 279, 328, 335, 336, 353, 354, 382, 383, 385.
— Charles VI (le *Florentin* du Pastoralet), 15, 28, 29, 30, 40, 41, 46, 51, 52, 53, 61, 65, 67, 74, 75, 76, 90, 120, 124, 126, 168, 275, 277, 335, 336, 346, 353, 354, 355, 358, 376, 400, 431, 467, 501, 512, 531, 532, 536, 538, 539, 577, 578, 583, 586, 589, 593, 633, 635, 636, 640, 641, 662, 673, 674, 676, 677, 707, 720, 721, 722, 725, 731, 733, 739, 798.
France. Isabeau de Bavière, femme de Charles VI (la *Belligère* du Pastoralet), 19, 67, 69, 79, 134, 136, 351, 578, 579, 583, 585, 586, 587, 588, 592, 593, 596, 604, 605, 606, 608, 609, 613, 614, 623, 624, 627, 628, 629, 653, 655, 783, 786, 787, 788.
— Louis, duc de Guyenne, 15, 16, 28, 34, 40, 41, 52, 53, 67, 75, 76, 111, 120, 124, 126, 297, 298, 318, 328, 336, 353, 354, 358, 503, 532, 536, 537, 538, 639, 707, 718, 721, 754.
— Marguerite de Bourgogne, duchesse de Guyenne, 15, 71, 388, 540.
— Jean, duc de Touraine, 42, 179, 639.
— Charles VII, 142, 143, 144, 198, 199, 217, 219, 230.
— Louis XI, 147, 158, 218, 228, 230, 234, 240, 249.
— Joachim, dauphin, 229.
Fribourg (Jean de), 126.
Fribourg, 81, 92, 105, 413, 414, 415.
Frinart (Martin), 206.

G.

Gamaches (seigneur de), 141.
Gand (Lyon de), 189.
Gaucourt (seigneur de), 141.
Gavare, 205.
Gherbode (Thierry), 182, 186, 194.
Ghistelles (seigneur de), 91, 132.
Ghistelles (Jean de), 433, 552, 556, 557, 559.
Glocester (duc de), 179, 212.
Gouy (David de), 141, 144, 162.
Grasset (Perrenot), 151.

Graville (seigneur de), 135.
Grey (le sire de), 125.
Guerre (Raimonnet de la), 131, 136, 137.
Guigny (Jean de), 131, 149, 159, 161.
Guillemin (Guillaume), 176.
Gygne (le bâtard de), 321, 322.

H.

Hainaut (Guillaume IV, comte de), 9, 33, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 268, 338, 339, 342, 345, 350, 353.
Hainaut (Marguerite de Bourgogne, comtesse de), 127, 743, 747.
— (Jacqueline, dite de Bavière, comtesse de), 179, 187, 189, 196.
Hainaut (le sénéchal de), 352, 356, 357, 359.
Halewyn (seigneur de), 132.
Halewyn (Jacques de), 186, 187.
Hames (seigneur de), 133, 242.
Hangest (sire de), 93.
Hanicque (Jacquart), 150.
Hannequin, 324.
Harcourt (Jacques d'), 172.
Harcourt (Jean d'), 177.
Harpedenne, capitaine, 19, 302.
Haubourdin (seigneur de), 190, 195, 199, 238.
Hausserre (Thibault), 178.
Helly ou Hailly (seigneur de), 37, 97.
Helly (Jacques de), 38, 80, 92, 95, 123, 366, 412, 451, 452, 456, 457, 461, 552, 553, 557, 558, 559, 562, 570.
Hennequin (le Grand), 117.
Herbaumés (Alard d'), 129.
Herbaumés (Gérard d'), 129.
Hérimès (Ernoul de), 239.
Heule (Colard de), 186.
Heule (Jean de), 186.
Hollande (duc de), *voyez* Hainaut (comte de).
Hongrie (Lancelot roi de), 54, 55, 359, 362.
Hornes (seigneur de), 133, 190.
Hornes (Jean de), seigneur de Baussignies, 213.
Hucfalie (seigneur de), 78, 95, 376, 409, 570.
Humbercourt (le sire de), 132.
Huntingdon (comte de), 141, 196.

I.

Inchy (seigneur d'), 132.
Incry (Eustache d'), 139.

J.

Jacqueville (seigneur de), 95, 430, 452, 456.
Jacqueville (Léon de), 89, 90, 92, 131, 134.
Jargeau (bâtard de), 116.
Jean XXIII, pape, 55, 361.
Jeusse (Hugues de), 273, 275.
Joffroy, 242, 243.
Joffroy, bourreau de Paris, 59, 367.
Joigny (comte de), 4, 273, 275.
Jossequin (Philippe), 144.
Jumont (seigneur de), 218.
Jumont (Jean de), 326.

K.

Kanin (Robert), 133, 182.
Kent (comte de), 141, 196, 551, 561.

L.

L'Abbé (Charles), 131.
La Hire (Étienne), 135, 148, 150, 178, 199, 216, 242, 243.
Lalaing (seigneur de), 132.
Lalaing (Jacques de), 225.
Lalaing (Josse de), 239.
Lalaing (Philippe de), 242.
Lalaing (Simon de), 223.
L'Allemant (Henri), 190.
Lancastre (le duc de), 19, 302.
Lannoy (Gilbert de), 180.
Lannoy (Huagues de), 125, 126.
Lannoy (Robin ou Robinet de), 174, 176.
L'Eaue (Porrus de), 132.
Le Goix (Guillaume), 106, 107, 108, 109, 124, 125, 139, 140, 377, 473, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 497, 498, 499, 500, 554.
Le Goix (Thomas), 473, 491, 495, 537, 554.
Lens (Jean de), 185, 188.
L'Espineuse (Binet de), 93, 99, 100, 412, 441, 468, 470, 471.
Ligny (comte de), 174, 208; *voyez* Saint-Pol.
Lille-Adam (seigneur de), 133, 136, 137, 140, 141, 143, 146, 149, 154, 157, 161, 166, 173, 176, 177, 179, 182, 190, 195, 214, 799, 800.
Loheac (seigneur de), 250.
Londres (le maréchal de), 537.
Longueval (seigneur de), 132, 148, 155.
Longueval (Regnault de), 135, 176.
Lor (Gaultier de), 149.
Lorraine (duc de), 422, 503.
Lourdin, 452, 456, 457.
Luna (cardinal de), *voyez* Benoît XIII.
Lupé (Perron de), 167.
Lury (seigneur de), 131, 149.
Luxembourg (Jacques de), 204, 225, 234, 238.
Luxembourg (Jean de) (le *Philoman* du Pastoralet), 127, 132, 136, 146, 148, 152, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 202, 203, 238, 740, 743, 779, 782, 789, 790, 791, 792, 794, 796, 797.
Luxembourg (Louis de), 204.
Luxembourg (Pierre de), 203.
Luxembourg (Thibault de), 224.
Luxembourg (Waleran de), *voyez* Saint-Pol.

M.

Mailly (messire Robinet de), 132, 139, 149.
Maine (comte du), 242, 249.
Maizières (Philippe de), 2, 3, 4, 7, 21, 30, 32, 262, 264, 265, 266, 271, 272, 276, 282, 307, 325.
Malines (Butor de), 173.
Marcerivan, 131.
Marche (comte de la), 551.
Mares (Charlot des), 216.
Marion (Robin), 131.
Marle (comte de), 238.
Masmines (seigneur de), 193, 195.
Masse, 178.
Maucreux (Troullart de), bailli de Senlis, 546, 547, 548, 549.
Maulevrier (seigneur de), 242.
Melun (Jean de), 91, 434.
Menton (Guillaume de), 191.
Milan (Bernabo, duc de), 2, 3, 262, 264, 265, 266.
Milan (Galéas, duc de), 1, 2, 3, 9, 30, 262, 265, 266.
Milan (Valentine de), *voyez* Orléans (duchesse d').
Mondore (Perrin de), 131.
Montagu (seigneur de), 40, 46, 56, 70, 125, 149, 362, 363, 366, 367, 427.
Montauban (seigneur de), 250.
Montferrant (seigneur de), 177, 178.
Moreuil (seigneur de), 130.
Moriaumés (sire de), 57.
Moyencourt (messire Charles de), 154, 173.
Moyencourt (Gérard de), 173, 193.

N.

Namur (comte de), 51, 52, 354.
Narbonne (vicomte de), 158, 162, 165.
Navarre (roi de), 21, 28, 46, 51, 53, 57, 300, 301, 307, 353.
Navarre (Charles de), 358.
Nemours (duc de), 250.
Neufchatel (Jean de), 228, 552.
Nevers (Philippe de Bourgogne, comte de), 12, 18, 110, 120, 124, 129, 270, 293, 299, 422, 503, 536, 537, 551, 552, 775.
Nicolas VI, pape, 221.
Nielles (Jean de), 43, 52, 75, 340, 344, 354, 355.
Nielles (Robert de), 95.
Normandie (le sénéchal de), 243.
Norquerme (le sire de), 132.
Noyelle (Baudo de), 154.

O.

Orange (Jean de Châlon, prince d'), 111.
Orange (Louis de Châlon, prince d'), 191, 192.
Obeaux (Waleran de), 140.
Obigny (Jean d'), 131, 149.
Offemont (seigneur d'), 141.
Orléans (Louis, duc d'), le *Tristifer* du Pastoralet, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 29, 36, 52, 84, 261, 273, 274, 278, 280, 281, 286, 289, 290, 297, 299, 302, 305, 306, 579, 580, 582, 585, 586, 590, 591, 592, 596, 604, 605, 606, 607, 608, 612, 613, 614, 616, 618, 619, 621, 622, 623, 627, 629, 631, 637, 638, 639, 640, 641, 648, 649, 650, 651.
Orléans (Valentine de Milan, duchesse d'), 30, 31, 33, 49, 50, 327, 350, 351.
— (Charles duc d'), 84, 101, 103, 110, 112, 113, 126, 129, 355, 356, 369, 370, 371, 378, 476, 484, 487, 505, 508, 511, 519, 534, 536, 567, 693, 694, 721, 725.
— Isabelle de France, femme de Charles d'Orléans, 49.

P.

Payage (Robert de), 559.
Paris (évêque de), 62, 249, 371, 427, 487.
Pembroke (comte de), 449.
Penthièvre (comte de), 536, 537, 551.
Perroquet, 131.
Perwez (Henri de), 331.
Perwez (Thierry de), 331.
Petit (maître Jean), 28, 30, 34, 319.
Pie II, pape, 227.
Pietreman, 131.
Ploich (Morelet du), 195.
Pois (Jean de), 132, 139, 140.
Poitiers (comte de), 4, 111, 504.
Poitiers (Aimar de), 273, 275.
Polinckhove (François de), 91.
Pontoise (bailli de), 468, 470.
Portier (Jean), anglais, 552.
Portugal (roi de), 91.
Postelles (Gilles de), 196.
Puis (Yvon du), 176, 178.
Puiseux (Colinet de), 118, 121, 148, 530, 565.

Q.

Quéruel (Le), 216.
Quesnes (Karados des), 144, 147.
Quesnoy, (seigneur du), 241.
Quienville (seigneur de), 132.
Quiéret (Behort), 130.

R.

Raillart (Gautier), 139, 140.
Rambures (seigneur de), 130.
Rappeires (Jean de), 552.
Rasse (seigneur de), 129.
Rebecque (seigneur de), 129.
Rebecque (Antoine de), 158.
Richaumes (Herpin de), 173.
Richemont (comte de), 82, 126, 219.
Rigault, frère carme, 197.
Rivers (Élisabeth), 237.
Rocelle (Pietreman de la), 111.
Rochebaron (Guillaume de), 191.
Rochefort (seigneur de), 125, 191.
Rochefort, (Charles de), 170.
Rochefort (Guillaume de), 170.
Rodigués (capitaine), 162, 217.
Rohais (Roland), 552.
Rohault (Joachim), 217, 239.
Rohault (Pierre), 217.
Ronc (seigneur de), 80, 129, 142, 553, 557, 558, 559, 562.
Rosimbos (seigneur de), 129.
Rosimbos (Colard de), 129.
Rosimbos (Jean de), 132.
Rosimbos (Pierre de), 129.
Rosimbos (Robert de), 129.
Roubaix (seigneur de), 239.
Rousée (Hacquinet), 186.
Roussy, (comte de), 129.
Royon (Robin du), 131.
Rubempré (Jean de), 251.
Rubempré (le bâtard de), 255.
Rupes (Gautier de), 140.

S.

Saint-Aubin (Goffet de), 151.
Saint-David (évêque de), 54.
Saint-Georges (seigneur de), 20, 111, 125, 303, 305, 503, 552.
Saint-Germain (Waleran de), 175.
Saint-Léger (Mauroy de), 151, 152, 154, 155, 148, 154.
Saint-Pol (Waleran de Luxembourg, comte de), 12, 65, 66, 67, 100, 111, 120, 123, 377, 381, 382, 473, 503, 536, 538, 551, 571, 643, 646, 647, 648.
Saint-Pol (Philippe de Bourgogne, comte de), 203, 219, 224, 254, 258, 259, 240, 241, 349, 257.
Sainte-Croix (le cardinal de), 209.
Sainte-Traille (Poton de), 148, 150, 165, 173, 378.
Sainte-Vendeuille (Ogier de), 154.
Saintré (bâtard de), 155.
Salezar, 242.
Salisbury, (comte de), 141, 169, 170, 196, 197,
Salisbury (évêque de), 359.
Salle-Neuve (seigneur de), 191.
Sarrebruck (Amé de), 78, 86, 93, 96, 376, 409, 421, 441, 442, 460, 510, 567, 570.
Saveuse (seigneur de), 177, 193, 223, 239.
Saveuse (Guillaume de), 546, 548.

Saveuse (Hector de), 132, 134, 135, 153.
Saveuse (Philippe de), 127.
Savoie (comtes et ducs de), 9, 10, 33, 268, 285.
Savoie (duchesse de), 130, 131.
Savoie (bâtard de), 33, 37.
Sedan (Jacques de), 554.
Senlis (seigneur de), 154.
Sens (archevêque de), 62, 371, 427, 487.
Sens (le bailli de), 131.
Sicile (Louis, roi de), 18, 21, 26, 28, 51, 126, 300, 301, 307, 311, 333, 338, 362, 721.
Sicile (René roi de), 206.
Somerset (duc de), 73.
Souplainville, 190.
Soyes (Sandra de), 201.

T.

Tabary, 154.
Talbot (comte de), 196, 216, 221.
Teste-ly-Volle, 131.
Thians (bâtard de), 132, 135, 136, 139, 148, 155.
Thionville (Jean de), prévôt de Paris, 331, 332, 333.
Thoisy (Geoffroy de), 227.
Tilly (Jacquant de), 173.
Tonnerre (comte de), 422.
Torcy (seigneur de), 228, 250.
Toulongeon (André de), maréchal de Bourgogne, 191, 195.
Trainerie (Trainet de la), 132, 133.
Trémoille (Guillaume de la), 8, 269.
Trémoille (Gui de la), 269, 552.
Trémoille (Jean de la), prévôt de Paris, 36, 38, 39.
Trémoille (Pierre de la) 10, 11, 287, 288, 289.
Troyes (le bailli de), 131.

U.

Uutkerke (Jean d'), 179, 185, 186, 189, 195.
Uutkerke (Roland d') 184, 185, 191, 192.

V.

Valins (André de), 144, 145, 179.
Varembon (seigneur de), 191.
Vaudemont (comte de), 206, 551.
Vauru (bâtard de), 167.
Vendeuil (Barbe de), 139, 1410.
Vendôme (comte de), 82.
Vere (seigneur de la), 182, 195.
Vergy (seigneur de), 126, 127.
Vergy (Antoine de), 191.
Vertus (comte de), 53, 83, 84, 126, 355, 476, 508, 536, 567.
Vichte (seigneur de la), 133.
Viefville (seigneur de), 132.
Viefville (Gauwain de la), 195.
Viefville (Pierre de la), 129.
Vilain (Jean), 132.
Ville (Antoine de), 111, 131.
Viry (Aimé de), 111, 117, 123, 503, 524, 553, 557, 559, 562.

W.

Wars (bailli de), 221.
Wandonne (Lyonnel de), 173.
Wargnies (Louis de), 132.
Wavrin (seigneur de), 129, 227.
Winchester (cardinal de), 210.
Wittrem (Jean), 182.

Y.

Yoncre (Philippe), 189.

Z.

Zevenberghe (seigneur de), 193, 194.
Zipgaut (comte de), 369.

TABLE GÉOGRAPHIQUE.

A.

Abbeville, 127.
Aire, 206.
Alibaudière, 152.
Alkmaar, 184.
Alost, 221, 222.
Amiens, 12, 24, 25, 26, 27, 73, 127, 311.
Ammersfoort, 195.
Amsterdam, 179, 194.
Anneaux, 134.
Anvers, 246.
Ardres, 130.
Arras, 24, 38, 73, 75, 114, 127, 146, 399, 489, 516, 740, 741.
Audenarde, 223.
Auxerre, 169.
Avignon, 361.
Azincourt, 129.

B.

Bapaume, 24, 32, 80, 81, 127, 310, 412.
Bar-sur-Seine, 131.
Beauce, 41.
Beaulieu, 239.
Beaumont, 80, 133, 135, 142.
Beaurevoir, 208.
Beauvais, 4, 133, 280.
Blayes, 19.
Bologne, 54, 361.
Bonneval, 123, 134.
Bordeaux, 72.
Boulogne, 130.
Bourges, 74, 124, 401, 720.
Bourget-la-Reine, 519.
Bourgogne, 14.
Bouvignes, 201, 248.
Brabant, 13.
Brauwershaven, 180, 181.
Bray, 127.
Brie, 17.
Brie-Comte-Robert, 166.
Bruges, 73, 200, 214.
Bruxelles, 13, 294.

C.

Caen, 219.
Calais, 20, 64, 95, 105, 130, 210, 303, 430.
Caudebec, 139, 219.
Chalon, 207.

Chambly-le-Haubergiet, 142.
Charenton, 17.
Chartres, 39, 51, 66, 134, 135, 353, 378.
Chateau-Gaillart, 218, 252.
Chateau-Landon, 134.
Chauny, 80, 86, 96.
Cherbourg, 220.
Choisy, 200.
Clermont, 72, 466.
Compiègne, 126, 133, 135, 176, 177, 200, 202, 207, 732, 733.
Cosne-sur-Loire, 171.
Conflans, 10, 250.
Corbeil, 16, 17, 134, 298.
Corbie, 127.
Coucy, 80, 86 97, 122, 123, 148, 208, 411, 571.
Courgenay, 165.
Cravant, 169.
Creil, 135, 795.
Crespy, 148, 150.
Crèvecoeur, 166.
Crotoy (Le), 130, 172, 177, 213.

D.

Dammartin, 110.
Delft, 179, 188.
Dieppe, 138, 216, 218.
Dijon, 14, 295.
Dinant, 201, 248, 255, 256.
Dôle, 171.
Dordrecht, 179.
Douay, 38, 42, 85, 86, 88, 91, 337, 338, 418, 429, 433.
Dourdan, 134.
Dreux, 421, 422, 570.
Drinckham, 210.

E.

Écluse (l'), 73, 234, 235.
Enckhuyzen, 189, 195.
Esclusiers, 24.
Esconflans, 286, 289.
Étampes, 123, 134, 245, 571, 718.

F.

Flandre, 14, 20, 22, 23, 24, 27, 72.
Florence, 2, 3.
Fontenay-la-Grange, 166.
Formigny, 219.

G.

Gaillardon, 41, 123, 134.
Gand, 14, 38, 87, 89, 90, 221, 424, 432.
Gascogne, 19.
Gatinois, 17.
Genève, 54, 361.
Gisors, 141, 144, 218.

Gonesse, 110, 320.
Gorcum, 235, 236.
Gouda, 179.
Gournay, 177, 216.
Guise, 131, 135, 178, 208.

H.

Haarlem, 179, 184, 189.
Hal, 14, 294.
Ham, 80, 81, 82, 86, 93, 97, 98, 173, 174, 374, 421, 441, 445, 462, 686.
Harfleur, 128, 219, 765.
Hesbaie (la), 37.
Hesdin, 232.
Honfleur, 219.
Hongrie, 268.

I.

Irechon, 208.

J.

Jargeau, 82, 84.
Joigny, 157.

L.

La Chapelle, 320, 322, 342, 344.
Lagny-sur-Marne, 140, 239, 245.
La Haye, 179, 186.
Landen, 257.
Laon, 148, 207.
Leyde, 179.
Liége, 32, 36, 37, 38, 247, 248, 257, 331.
Lille, 14, 24, 38, 42, 81, 88, 194, 207, 232, 234, 339.
Lisbonne, 54, 361.
Lombardie, 2, 285.
Londres, 77, 237, 450.
Lucques, 54, 359, 360.
Lumigny, 166.

M.

Maestricht, 32, 268, 325.
Mantes, 218, 252.
Mantoue, 227.
Marcoussis, 56.
Marseille, 54, 235, 361.
Meaux, 123, 166, 167, 168, 207, 216.
Melun, 17, 78, 79, 159, 160, 261, 297, 299, 410.
Merlo, 99.
Meulant, 252.
Mons, 196.
Montagu, 131, 148.
Mont-Aguillon, 166.
Montargis, 196, 230.
Montataire, 99.

Montdidier, 98, 99, 102, 105, 477, 524.
Montenacken, 251, 257.
Montereau, 144, 158, 216.
Montfaucon, 300.
Mont-Jay, 3, 30, 521.
Mont-L'héry, 67, 140, 240, 244, 380.
Montmartre, 520.
Motte-au-Bois (La), 206.
Muret, 134.

N.

Namur, 201, 255, 257.
Nemours, 134.
Nesle, 80, 93, 96, 98, 105, 128, 239, 374, 464.
Neuf-Chatel d'Agincourt (*aliàs* d'Encourt ou de Nicourt), 216.
Neufchatel-sur-Aisne, 131.
Nevers, 503.
Nouvion-en-Térasse, 173.
Noyon, 127, 207.

O.

Oisy-en-Térasse, 173.
Orléans, 74, 79, 197, 390.
Oye, 211.

P.

Paris, 5, 8, 10, 12, 16, 17, 18, 19, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 30, 32, 35, 40, 44, 45, 57, 64, 67, 72, 89, 103, 105, 108, 110, 111, 120, 126, 137, 138, 139, 140, 145, 273, 276, 277, 290, 298, 300, 306, 318, 341, 343, 367, 380, 382, 430, 491, 501, 503, 512, 516, 519, 520, 523, 524, 536, 537, 538, 540, 541, 545, 550, 551, 568.
Parthenay, 172.
Pavie, 2, 264.
Péronne, 127, 239, 489.
Picardie, 20.
Pierrefonds, 80, 97, 122, 123, 148, 208, 411, 545, 449, 571.
Pise, 2, 265.
Poissy, 99.
Pont-Audemer, 218.
Pont-de-l'Arche, 218.
Ponthieu, 71.
Pontoise, 118, 133, 135, 143, 216, 530, 533, 534.
Pont-Saint-Maxence, 133, 135, 239.
Poucke, 225.

R.

Reims, 198, 207, 230.
Rhodes, 227.
Roche-Guion (la), 218, 252.
Rome, 55.
Rotterdam, 179, 190.
Rouen, 139, 140, 141, 160, 203, 219.
Rougemont, 505.
Rousseauville, 768, 771, 772, 775, 774, 775.
Roye, 87, 93, 105, 146, 444, 466.
Rupelmonde, 224.

S.

Saint-Cloud, 78, 121, 134, 545, 556, 560, 561, 566, 691, 782.
Saint-Denis, 112, 238, 239, 381, 504, 508, 511, 567, 568, 570, 691.
Saint-Leu, 99.
Saint-Martin-le-Gaillard, 145.
Saint-Omer, 206, 254.
Saint-Pol, 89.
Saint-Quentin, 94, 127, 207.
Saint-Trond, 253.
Saint-Valéry, 130.
Salins, 297.
Savoie, 9, 285.
Schiedam, 179.
Senlis, 16, 74, 135, 136, 546, 538, 789.
Sens, 157.
Soissons, 126, 148, 207, 732.
Solesmes, 238.

T.

Thionville, 227.
Tongres, 37, 254.
Tonnerre (comté de), 111.
Touquin, 166.
Tours, 39, 41, 45, 46, 64, 134, 335, 336, 373, 788.
Toussy, 154, 155.
Troyes, 139, 152, 155, 156, 267.
Turquie, 269.

V.

Vaudemont, 206.
Vernon, 218, 252.
Ville-neuve-l'Archevêque, 107.
Ville-neuve-le-Roi, 157, 161, 165.
Vitry, 91, 92.

W.

Wailly, 207.
Wiège, 172.
Windsor, 75, 394, 402.

Z.

Zevenberghe, 193.
Zierikzée, 180.

AVIS.

Tous les livres et brochures destinés à la Commission doivent lui être envoyés par l'intermédiaire de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Toute réclamation relative à l'envoi des Bulletins ou des Chroniques doit lui être faite par le même intermédiaire.

PUBLICATIONS

DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE DE BELGIQUE.

IN-QUARTO.

Rymkronyk van Jan Van Heelu, uitgegeven met ophelderingen en aenteekeningen van J. F. Willems; 1836.

Chronique rimée de Philippe Mouskés, publiée par le baron de Reiffenberg, t. Ier, 1836; t. II, 1838; *Suppl.*, 1845.

Corpus Chronicorum Flandriae, edidit J.-J. De Smet, cathed. S. Bavonis canon.: t. Ier, 1837; t. II, 1841; t. III, 1856; t. IV, 1865.

Brabantsche Yeesten, of Rymkronyk van Braband, door Jan De Klerk van Antwerpen, t. Ier, 1839; t. II, 1843; t. III, 1869. (Les deux premiers volumes publiés par M. Willems, le 3me par M. Bormans.)

Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg. (Les tomes I, IV, V, VII et VIII ont été publiés par le bon de Reiffenberg.)

Tome Ier. — Chartes de Namur et de Hainaut; 1844.

Tome II. — Cartulaire de Cambron, 1re et 2me parties, publié par J.-J. De Smet; 1869.

Tomes IV et V. — Le Chevalier au Cygne et Godefroid de Bouillon; 1846 et 1848.

Tome VI. — 1re partie : Suite du Chevalier au Cygne et Godefroid de Bouillon (publiée par M. Borgnet); 1854; 2me partie : Glossaire, par MM. Ém. Gachet et Liebrecht; 1859.

Tome VII. — Gilles de Chin, poëme; Chroniques monastiques; 1847.

Tome VIII. — Autres Chroniques monastiques du Namurois et du Hainaut; 1848.

Documents relatifs aux troubles du pays de Liége, sous les princes-évêques Louis de Bourbon et Jean de Hornes, publiés par le chanoine de Ram; 1844.

Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint, suivie de 330 documents inédits sur cet événement; publiée par M. Gachard; 1846.

Chronique de Brabant, par de Dynter, avec la traduction de Wauquelin; publiée par M. de Ram : t. I, part. I et II, 1854 et 1860; t. II, 1854; t. III, 1857.

Joannis Molani Historiae Lovaniensium libri XIV, publiés par M. de Ram : part. I et II; 1861.

Chronique de Jean de Stavelot, publiée par M. Borgnet; 1861.

Chronique de Jean d'Outremeuse, publiée par M. Borgnet : t. I, 1864; t. II, 1869; t. V, 1867.

Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, par M. Alphonse Wauters : t. I, 1866; t. II, 1868; t. III, 1871.

Chroniques des ducs de Bourgogne, t. I: éditeur, M. le baron Kervyn de Lettenhove.

IN-OCTAVO.

Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire, ou Recueil de ses Bulletins : 1re série, 16 vol., 1834-1850; 2me série, 12 vol., 1850-1859; 3me série, t. I à XII.

Table générale des Bulletins (1re série, t. I à XVI), rédigée par Em. Gachet, 1852; — (2me série, t. I à XII), rédigée par M. Ernest Van Bruyssel, 1865.

Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste : Lettres inédites, publiées M. Gachard. Introduction, 1854; t. Ier, 1854; t. II, 1855.

Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles-Quint et Philippe II, par M. Gachard; 1855.

Synopsis actorum ecclesiae Antverpiensis; par M. de Ram; 1856.

Revue des Opera Diplomatica de Miraeus, par M. Le Glay; 1856.

Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI, publiée, pour la première fois, par M. Gachard; 1859.

Actes des États généraux des Pays-Bas; 1576-1585. *Notice chronologique et analytique*, par M. Gachard : t. Ier, 1861; t. II, 1866.

Don Carlos et Philippe II, par M. Gachard : t. I et II, 1863.

Le Livre des feudataires du duc Jean III, par M. L. Galesloot; 1865.

Table générale des notices concernant l'histoire de Belgique publiées dans les Revues belges, de 1830 à 1865; par M. Ernest Van Bruyssel; 1869.

SOUS PRESSE :

Collection des Voyages des souverains de la Belgique, t. Ier : éditeur, M. Gachard.

Chronique de Jean d'Outremeuse, t. III : éditeur, M. Ad. Borgnet.

Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, t. IV : éditeur, M. Alph. Wauters.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Trond, t. II : éditeur, M. Ch. Piot.

Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg, t. III : éditeur, M. Léop. Devillers.

On peut s'adresser, pour tout ce qui concerne la vente, à la librairie de M. Ch. Muquardt, à Bruxelles.

DH
403
C7
t.2

Chroniques relatives à
l'histoire de la Belgique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY